C. RENOOZ

L'ÈRE DE VÉRITÉ

HISTOIRE DE LA PENSÉE HUMAINE
ET DE
L'ÉVOLUTION MORALE DE L'HUMANITÉ A TRAVERS LES AGES
ET CHEZ TOUS LES PEUPLES

LIVRE III

Le Monde Israélite

Les Origines secrètes de la Bible

Le Sépher, première forme de la Bible. — Ce qu'il était. — Pourquoi on a caché le nom de son auteur. — Les sociétés secrètes fondées pour conserver son souvenir. — La Divinité primitive des Hébreux. — L'Israélisme. — Ce que furent les *Sofetim* dont on a fait les Juges. — Personnalité cachée et persécutée de Daud (dont on a fait David). — Pourquoi le grand cri de douleur jeté dans les Psaumes. — Les Mystères de Jérusalem, origine de la Franc-Maçonnerie. — Luttes de sexes. — Israël (ou les féministes) à Samarie ; Juda (ou les masculinistes) à Jérusalem. — Le *Livre* revisé par Esdras pour en dénaturer l'esprit. — La version des Septante en consacre les altérations. — L'exégèse moderne en recherche le sens caché.

PARIS (Vᵉ)
ANCIENNEMENT M. GIARD ET E. BRIÈRE
MARCEL GIARD, SUCCESSEUR
LIBRAIRE-ÉDITEUR
16, RUE SOUFFLOT, ET 12, RUE TOULLIER

1925

PRÉFACE

L'histoire que nous allons relater dans ce livre est l'événement le plus extraordinaire qui se soit produit pendant le cours de l'évolution humaine.

Et ce n'est pas un fait circonscrit dans un temps donné, limité à une période de l'histoire, spécial à un peuple, c'est la conséquence inéluctable du rayonnement d'un cerveau, surgi dans un passé lointain, qui a grandi dans le temps et a eu un retentissement immense dans la vie des générations qui se sont succédé à la surface de notre planète. Les conséquences morales, sociales, religieuses qu'il a eues dans le passé, sont la cause de nos luttes actuelles. Et cela prouve l'inconcevable puissance que contient l'*Idée*, quand un germe jeté dans le monde y est fécondé par la lutte des hommes.

Nous allons voir un livre, *le Sépher,* dont nous ne connaissons plus qu'une partie, mais qui, dans sa rédaction originelle, ne devait pas dépasser l'importance d'un in-8° moderne de 150 à 200 pages, arriver à une fortune si extraordinaire que la moitié de l'humanité connaît aujourd'hui l'existence de cet ouvrage séculaire par la version grecque qui en a été faite et qu'on a appelée *la Bible.*

D'où vient le succès de ce livre ? Quelle fut la cause du grand mouvement qu'il suscita ? Comment les idées déposées en ces pages ont-elles soulevé tant de discussions, fait naître des passions si diverses ? Pourquoi ont-elles traversé les âges, pénétré en tant de pays, régi tant de peuples, servi de bases aux religions les plus répandues, en même temps que ces mêmes idées, dans leur forme première, étaient soigneusement cachées dans le symbolisme des sociétés secrètes ?

C'est ce que nous allons étudier.

Nous allons soulever le voile des antiques Mystères, créer une exégèse nouvelle — mais sûre —, effrayer les timorés! peut-être, provoquer la négation des sceptiques ! sûrement, soulever des colères en même temps que des enthousiasmes ! Sans doute, mais qu'importe ? L'erreur a trop longtemps duré, l'heure est venue de tout dire, et nous sommes assurée d'intéresser, dans tous les cas, le public intelligent qui, sans se mêler aux luttes religieuses, regarde en curieux les choses qui passent.

L'ÈRE DE VÉRITÉ

LIVRE III
LE MONDE ISRAÉLITE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE SECRÈTE DE LA BIBLE

Pour comprendre l'effet que produisit l'apparition d'un livre à un moment donné, il est indispensable de connaître toutes les circonstances de la vie d'un peuple au moment même où ce livre parut.

C'est parce qu'on a négligé cette étude préalable que la vérité n'a pu se faire jour dans le dédale historique. Les prêtres des diverses religions ayant travaillé, les uns après les autres, à nous cacher le régime religieux qui avait existé avant leur domination, et le public s'étant habitué à considérer les écrits des théologiens comme une source véridique, on était arrivé à ignorer complètement la partie la plus importante de la vie des sociétés humaines, celle pendant laquelle se produisirent les événements les plus considérables et qui vit naître les institutions les plus importantes. On avait surtout pris soin de nous laisser ignorer les luttes formidables qui firent sombrer le régime primitif, que nous ne connaissons guère que par les traditions vagues d'un âge d'or fabuleux. On nous avait montré l'entrée de l'humanité dans le cycle ténébreux que les Hindous appellent « Kali-Youga » (âge noir) comme le commencement de l'histoire, alors que cette date fatale ne fut, en réalité, que le commencement de l'erreur avec son triste cortège de conséquences désastreuses : le mal, la misère, la guerre.

L'âge d'or, c'est la longue période pendant laquelle l'humanité vécut sous le régime du Matriarcat. La religion de cette époque, la Théogonie ou Théosophie, comprenait l'enseignement des lois de la nature donné par des Prêtresses, alors que le culte n'était encore que la religion naturelle, c'est-à-dire l'hommage rendu par l'homme à la Déesse, nom générique de toutes les femmes supérieures et qui n'indiquait alors que les qualités morales inhérentes au sexe féminin. Pas de surnaturel ; partout les mêmes *principes*, c'est-à-dire les mêmes *commencements*, avaient pour base la nature même, encore inviolée.

La Divinité primitive chez les Israélites

Dans cette période reculée de l'histoire, la Déesse est la personnification de l'Esprit féminin; elle est l'Esprit divin uni à la beauté, à la grâce, à la maternité. Un nom que toutes les mythologies ont conservé la désigne : HEVA. Chez les peuples qui changent le V en B, on a HEBE. Les langues primitives changent facilement les voyelles. On ne les écrivait même pas et l'usage, si instable, déterminait la prononciation que, seule, la tradition fixait.

Chez les Hindous, en ajoutant à EVA l'article démonstratif D, on fait D-EVA, ou D-EVI. L'H que l'on met devant EVA est aussi, en hébreu, un article HA (la).

Plus tard, on ajoutera devant ce nom un I, lettre idéographique symbolisant le sexe masculin, qui donnera au nom un caractère hermaphrodite. On écrira alors IHEVA ou IHAVE, et DEVA deviendra DIAVE.

Mais cette seconde époque, dans l'histoire de l'évolution de l'idée divine, est séparée de la première par un temps très long. La divinité n'est, d'abord, qu'un apanage féminin ; peu à peu elle devient mixte et l'on crée des couples divins. C'est dans la troisième phase religieuse, seulement, que le « Dieu », séparé du couple, va régner seul.

Il est utile d'étudier l'évolution du nom divin, qui joue un si grand rôle dans l'histoire des Hébreux.

Renan dit dans *Le peuple d'Israël* (T. I, p. 82) : « Rien n'incline à croire que IHAVE soit originaire d'Egypte. En Assyrie au contraire, et en particulier dans les contrées chaldéennes araméisées, voisines du Paddan-Adam, le mot IAHOU ou IHAVE

paraît avoir été employé pour désigner la Divinité. La racine HAVA, écrite par un H doux ou un H dur, signifie, en langue araméenne, l'Etre ou le souffle de vie, ou la vie. La mère de vie, la première femme s'appelait HAVA. Le nom sacré se contractait en Iahou et Io et s'écourtait en Iah.

« On expliquait le Tétragramme par le verbe *haïa* qui est la forme hébraïque de Hawa : « Je suis cela qui suis », et *je suis* devenait un vrai substantif. »

Les vraies voyelles de IHVH sont inconnues. Les anciens transcrivaient IEYΩ, IEOY, IAO.

Clément d'Alexandrie donne IAOVE. Théodoret nous apprend que les Samaritains prononçaient IABE (ce qui se rapproche de l'Hébé des Grecs). Saint Epiphane adopte la même forme ; saint Jérôme donne IHAO. On trouve aussi IEVE.

Schraden dit : « Le IAΩ classique est toujours considéré par les Grecs comme d'origine assyrienne. »

Fabre d'Olivet, dans sa *Langue hébraïque restituée*, nous explique aussi l'origine du nom de la Divinité des Hébreux et montre que dans IHVH l'aspiration finale tombée avec le temps est celle qu'on appelle quiescente.

Puis, après avoir donné des indications très claires sur le sexe de la Divinité primitive, il se reprend et dit (p. 26) : « Je ne veux pas dépasser les bornes que la prudence commande. J'aurai soin seulement de donner au lecteur intelligent toutes les facilités qu'il pourra désirer. »

Ce nom divin a toujours été considéré comme renfermant « un mystère ». Il s'écrivait seulement avec les consonnes HVH, puisque la primitive langue hébraïque n'avait pas de voyelles. C'est l'usage qui, d'abord, indiquait la manière de prononcer les consonnes ; ce qui rendait impossible la transmission écrite de la prononciation des mots. La tradition orale seule conservait cette prononciation.

Or, en changeant la prononciation des voyelles, on peut rendre un mot méconnaissable. C'est ce qui arriva pour le nom qui nous occupe. Il fut prononcé d'abord *HeVaH* ; c'était le nom générique de la Femme, d'où dériva le nom Eva des modernes. En changeant les voyelles de place, c'est-à-dire en écrivant le nom à l'envers, on en fit HaVeH (1), puis, en ajoutant le yod devant

(1) AVE ou EVA, c'est le même nom lu de droite à gauche comme lisent les Hébreux ou de gauche à droite suivant l'usage des Européens.

le nom, il devint IHaVeH, qui servit à faire le Jehovah des modernes.

Les Francs-Maçons, qui gardent dans leur symbolisme les traditions de l'Israélisme, ont le mot IVAH parmi les quatre mots sacrés du grade de Maître secret. (Ils le donnent comme une contraction de Jehovah.) Ce nom, ainsi écrit, nous fait supposer que, primitivement, Hevah se prononçait Ivah.

Il est impossible de comprendre l'histoire de la Bible si l'on ne connaît bien l'évolution du nom divin. C'est pourquoi nous nous sommes étendu sur ces étymologies.

Nous devons aussi rappeler que le mot Dieu, d'abord écrit Diev (jusqu'au Moyen Age l'u finale était un v), vient du mot sanscrit Devâ ou Devi, qui signifiait la « Femme lumière », la « Femme Esprit » ; ce mot Dieu n'apparaît pas dans la Bible primitive où Hevah le remplace d'abord, puis arrive à être caché, supprimé ; enfin on lui substitue le mot « Eternel », quand les traducteurs qui ont voulu masculiniser l'antiquité eurent supprimé tout ce qui est féminin.

Origine des Hébreux

C'est de ce nom « Hébé » que l'on fait Heber, origine du nom générique des Hébreux, des Arabes et peut-être des Ibères (1) ; si ces noms se retrouvent dans des régions si éloignées les unes des autres, c'est parce que, lorsque les peuples gynécocrates perdirent leur puissance et furent obligés de quitter leur pays d'origine, on donna au mot hébraïque (hebraikos en grec), qui les désignait toujours, une signification nouvelle, on le fit signifier « qui est déporté, qui vient d'au delà » ; et on précisait même, on disait « d'au delà du Gange ».

Ce nom d'Hébé (heve) se retrouve encore dans Hébel (Hebe-el)

(1) « Les noms que nous donnons aux Hébreux et aux Arabes, quoiqu'ils paraissent très différents, grâce à notre manière de les écrire, ne sont au fond que la même épithète modifiée par deux dialectes différents ; l'un et l'autre peuple rapportent son origine au *patriarche* Heber (heber suivant l'orthographe hébraïque, suivant l'arabe habar ; le dérivé hébraïque est hebri en hébreu). Or le nom de ce prétendu patriarche ne signifie rien autre chose que ce qui est placé *au delà*, ce qui est éloigné, caché, dissimulé, privé de jour, ce qui détermine. De cela on a fait, à tort, ce qui est occidental.

« Les Hébreux, dont le dialecte est évidemment antérieur à celui des Arabes, en ont dérivé *hebri*, et les Arabes *harbi*. » (Fabre d'Olivet, *La Langue hébraïque restituée*, 1re partie, Intr., XIX.)

ou Habel (Habe-el) (l'article est mis après le nom), qui signifie « Esprit », et que nous voyons apparaître dans la seconde légende hébraïque de l'origine de l'humanité, celle de Caïn et Habel.

Les Kabbalistes et les savants savent que ces deux noms représentent le couple humain : Habel est la « Femme Esprit », sœur de l'Homme. Quand les prêtres mutileront les Ecritures pour supprimer la Femme de l'histoire, l'humanité ne commencera plus que par des mâles.

Les luttes des Caïnites et des Habélites sont une des formes de la guerre des sexes, comme les luttes des Pandous et des Kourous aux Indes, celles des Titans et des Dieux chez les Grecs. (Les Titans sont les hommes grands en guerre contre les Déesses.) Il ne s'agit pas de la lutte d'un homme contre un homme, mais d'un sexe contre l'autre, et c'est là le crime social commis contre la Femme, que les « Mystères » commémoreront dans des cérémonies symboliques dont la tradition s'est transmise jusqu'à nos jours.

Fabre d'Olivet explique ainsi le principe de la jalousie qui détermina ce meurtre symbolique : « La faculté féminine créatrice est désignée sous le nom d'Hébé qui,dans l'idiome phénicien, était celui de l'amour féminin (1). Dans la secte des *Pasteurs*, on enseigne que, dès l'origine des choses, il existait deux êtres : l'amour et le chaos. L'amour, principe féminin spirituel ; le chaos, principe masculin matériel (chaos vient de Kaïn).

« La secte qui adopta ces idées fut très répandue et très nombreuse. Les fragments qui nous restent et la Théogonie grecque d'Hésiode en sont la preuve » *(L'État social de l'homme*, T. I, p. 294).

Si les Hébreux sont des peuples gynécocratiques poursuivis et déportés, il n'est pas surprenant que le nom qui sert à les désigner, « Israël », ait aussi une signification féministe.

En effet, Israël vient du mot sanscrit *Içwara*, qui signifiait chez les Hindous « *l'être qui prime sur les forts* », ou bien « *l'être en qui réside la puissance* », la Maîtresse (2).

(1) En allemand, amour, *liebe*, est féminin, et a la même racine que Hebeh, également féminin ; le mot chaos,opposé à celui d'Hébé, est la matière. C'est, en général, tout ce qui demeure d'un être après que l'Esprit en est sorti (*Etat social*, p. 276).

Mais ce n'est pas seulement par la mort que la vie spirituelle sort de l'homme, c'est aussi par les œuvres basses ; un homme peut vivre sans esprit.

(2) Philon d'Alexandrie qui, dans ses écrits, montre une intention ma-

Cette Maîtresse représentait la puissance morale de la Femme qui domine l'homme fort.

Comment de Içwara arriva-t-on à faire Israël ? Rappelons d'abord que la racine *Isha* ou *Aisha* désigne la femme et sert à former les noms primitifs qui lui sont attribués.

Si nous décomposons Içwara, nous trouvons *isha* (femme) et *vara* (ciel). Le V devient U dans certaines langues où le ciel sera *ura* (d'où Uranie, Ouranos).

Chez les Egyptiens, on supprimera le V et on dira RA. Donc, en Egypte, Içwara devient Is-ra, auquel on ajoute el qui est un article qui se met après le nom (1).

Dans la suite des temps, les anciennes formes du mot Ish perdront leur H, ou plutôt c'est la lettre shin (ש) qui changera de prononciation. Suivant que cette lettre est surmontée d'un point à droite ou à gauche, elle se prononce sin ou shin.

Renan dit : « Qui nous dira comment les Hébreux qui les premiers écrivirent le nom de Moïse משה (MShH) vers 1.000 ou 1.100 prononçaient le s (shin) ? » C'est justement le temps où la moitié d'Israël disait *Siboleth*, les deux prononciations du ש se confondant également dans les anciennes formes du nom d'Israël.

Les Hébreux donnaient à la femme le nom de Isa et non plus celui de Aisha.

Les anciennes légendes

Donc, les Hébreux sont des peuples gynécocratiques poursuivis et déportés.

C'est après le grand mouvement provoqué par l'enseignement de la Déesse Krishna (2) qu'un grand schisme éclata : le schisme

nifeste de supprimer la Femme de l'histoire, altère cette étymologie, il en supprime le premier mot *Isa* et ne laisse que Raa-el, qu'il fait signifier *voyant Dieu*. Mais le Dieu de Philon n'existait pas encore quand on commença à employer le mot Israël.

(1) Il ne faut pas invoquer la terminaison des genres en sanscrit, I pour le féminin et A pour le masculin, contre les étymologies que je donne, parce que pendant le cours des luttes de sexes on a changé l'orthographe des mots. C'est ainsi que nous voyons quelquefois Abraham écrit Ibrahim. Souvent on a mis le masculin pour le féminin, quelquefois on a supprimé tout à fait la lettre terminale comme dans Diew (de Dieva). Le genre se reconnaît à la signification du mot dans la première forme religieuse.

(2) Si nous lisons la *Bhagavad-Gîtâ* dans la traduction anglaise de M. Ch. Wilkins (1787), nous voyons qu'il appelle Krishna « Fille royale de

d'Irshou, qui divisa l'humanité jusqu'alors unie dans la croyance des lois de la nature, non encore discutées.

Mais Krishna venait d'expliquer la loi des sexes déposée dans la *Bhagavad-Gîtâ* ; or cette loi dévoilée ne fut pas comprise de tous, elle souleva une grande révolte des masculinistes qui arrivèrent à s'emparer en partie de la domination de l'Inde, ce qui obligea les féministes à quitter le pays. C'est alors que se produisirent les grandes émigrations qui répandirent ces exilés chez les Phéniciens, les Phrygiens, les Ioniens, les Egyptiens, les Etrusques.

Les émigrés, en sortant de l'Inde, s'arrêtèrent d'abord en Kaldée où ils fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Or ou Ur (qui veut dire *lumière*).

On les appelait « Peuple de Brahm », parce qu'ils venaient du pays où le soleil était appelé *Brahm.*

Plus tard, pour dénaturer ces faits réels et cacher leur cause, « la lutte de sexes », on en fit des légendes restées dans tous les Livres sacrés revisés par les prêtres dans les siècles postérieurs.

C'est ainsi que le « Peuple de Brahm » deviendra un homme : Abrahm, puis Abraham. La légende fait naître Abraham vers 2.000 ou 2.300, date qui semble bien se rapporter à l'époque du schisme d'Irshou.

L'histoire sainte nous dit que sa famille était riche en troupeaux, parce que les féministes étaient ceux que l'on appelait des *Pasteurs sédentaires.* Comme c'est l'époque des tribus matriarcales, ceux qui, 2.000 ans plus tard, voudront défendre le droit paternel, diront qu'Abraham fut un *Patriarche* chef des tribus. Mais jusqu'au décret de Ptolémée Philopator, promulgué deux siècles avant le Christianisme, le père ne fut pas connu des enfants, qui portaient le nom de la Mère. « C'est en Kaldée, dit la Bible, que *Dieu révéla à Abraham qu'il serait la tige de son peuple* », expliquant ainsi cette espèce de vocation d'un petit groupe de féministes qui allaient remplir une si grande mission dans le monde.

La révélation faite *par Dieu à Abraham*, c'est la révélation faite par Krishna au « Peuple de Brahm ». Dans la légende, Abraham aura une femme, Sarah, 1.500 ans avant l'institution du mariage, et cela, sans doute, pour utiliser le nom de Sarah qui,

Dropadi » ; si nous lisons le même livre dans la traduction de Burnouf, faite un siècle plus tard, nous constatons qu'il a supprimé les passages qui indiquaient le sexe de Krishna.

chez les Hindous, signifiait la *Brillante*, la mère du rire, parce que c'est elle, Saraswatî, qui fut la première révélatrice des lois de la nature dans l'Inde antique, l'auteur du Véda.

On donne à Abraham un fils, Isaac. Or, *Isa* est le surnom qu'on donnait à Krishna (Isa-Krishna), et *Ak* signifie *chef*, d'où Isa-Ak (1).

Dans la légende, Isaac a deux enfants, Esaü et Jacob, dont l'histoire résume, sous une forme symbolique, la grande lutte de sexes qui déchira le pays des Hindous. Rappelons-la : Le mâle est le premier-né, mais il a perdu sa priorité par la chute (dans la vie sexuelle), c'est-à-dire par les passions, ici représentées par le plat de lentilles, ailleurs par d'autres symboles. Jacob, sa sœur, apparue après lui, l'a cependant dépassé (il s'agit des primitifs adolescents), et c'est elle qui règne par l'esprit, par la raison. Elle est surnommée Isa-Ra-el (ra est la racine de radiation, ce qui est radiant, lumineux). Ce nom, dira-t-on, veut dire « combattant pour Dieu ». Mais dans cette antiquité il ne s'agit pas du Dieu moderne, dont l'idée première vient de Socrate.

Mais suivons les étapes de l'émigration :

La tribu d'Abraham — ou des enfants d'Israël — passe en Mésopotamie et s'arrête dans la ville de Harram ; elle franchit l'Euphrate, traverse la Syrie et vient s'établir dans le pays de Chanaan — la Palestine future —, où la tribu reste pastorale, logeant sous des tentes et changeant souvent de résidence.

Jacob, type symbolique de la Mère (matriarcale), a douze enfants qui établissent douze tribus. Leurs noms nous ont été conservés dans le cantique de Débora (2).

Ce qui est certain, c'est que ces enfants symboliques ne sont pas des fils, mais des *filles*, puisque ces émigrés ont quitté l'Inde pour ne pas se soumettre à la domination de l'homme et gardaient

(1) Si les Israélites étaient considérés comme « le peuple choisi », privilégié entre tous, c'est parce que, plus longtemps que les autres, ils avaient conservé les traditions de la vie primitive qui étaient matriarcales, théogoniques et gynécocratiques. Si les Ecritures que les modernes étudient ne nous disent pas cela, c'est qu'elles datent de l'époque où les hommes, ayant conquis le pouvoir, écrivirent l'histoire antérieure à leur triomphe pour justifier leur usurpation, donnant à croire que le règne de l'homme avait toujours existé.

(2) Il semble que Job, c'est Jacob, IACH-OB. D'après les Septante, Job vit 140 ans après son rétablissement social.

Que signifie ce rétablissement ? Cela signifie, évidemment, que, après une défaite, la femme a repris le pouvoir.

jalousement les traditions gynécocratiques, et c'est là ce qui leur donne leur caractère de peuple divin.

La Bible moderne fera de ces douze chefs des Patriarches, mais nous savons (c'est Renan qui nous l'apprend) que le mot patriarche ne fut introduit dans l'histoire qu'au IIe siècle de notre ère, quand le droit paternel eut triomphé à Rome et que l'histoire fut revisée pour donner à ce droit nouveau une haute antiquité.

Enfin Jacob (le parti féministe), après avoir séjourné dans la terre de Chanaan, arrive en Egypte (ce sont les Ich-sos), parce que, dit l'histoire sainte, un de ses enfants, Joseph, fut vendu par ses frères.

Ensuite on fait de Joseph un esclave de Putiphar, officier de la cour, à une époque où il n'y a pas encore de rois, donc pas non plus de cour, ni d'officiers puisqu'il n'y a pas encore d'armées régulières.

Ce qui existe alors, ce sont des Pharaons. Mais les Pharaons ne sont pas des *rois*, ce sont des Maîtres intellectuels, des instructeurs; ce sont « ceux qui parlent », qui enseignent, semblables à ceux qu'on appelle chez les Israélites des *Prophètes*, puisque leur nom vient de la même racine (pharaï, parler).

On a remarqué que le titre de Pharaon ne se trouve pas dans les anciennes listes des rois d'Egypte ni sur les monuments explorés par la science moderne.

Le roi, dont Putiphar serait officier, appartient, dit-on, à la dynastie des Hyk-sos, et il confie à Joseph l'administration de toute l'Egypte.

Or ce sont justement les émigrés, venus de l'Inde par la Kaldée, qui sont les Hyk-sos, et si un émigré israélite a eu l'administration du pays, c'est évidemment parce que cette race était douée d'une haute intelligence et qu'elle conservait les anciennes lois basées sur le droit naturel, qui étaient celles du régime gynécocratique.

Alors, celui qu'on appelle Joseph, c'est un nom collectif.

L'arrivée en Egypte de ce peuple nouveau introduisit dans la langue égyptienne des mots nouveaux. C'est ainsi que le surnom donné à Krishna, Isa, devint Isis. (L's finale est une terminaison grecque.)

Le fleuve fut appelé Nila, qui en sanscrit veut dire bleu, parce que c'était la couleur symbolique qui avait été adoptée par Krishna pour représenter son parti. Jusque-là, les féministes arboraient le drapeau rouge et les masculinistes le drapeau blanc.

Origine de la légende

Maintenant que nous avons rappelé la légende, voyons sur quels faits on la motiva.

Les émigrées de l'Inde se répandirent dans toute l'Asie ; elles firent un séjour dans la partie de l'Arabie qui touche au Golfe Persique et y laissèrent des souvenirs dont l'histoire a gardé la tradition.

La Mecque — longtemps avant l'Islamisme — fut une de leurs stations. On y trouve une « Maison sacrée », la Kaaba, « Maison de Dieu », dira-t-on, quand on mettra le nom divin au masculin.

Sur les collines voisines de la Kaaba se trouvait l'habitation des Déesses Icâf et Nayila.

C'est dans la Kaaba qu'avaient lieu les réunions secrètes des femmes, c'est là qu'elles célébraient leurs « Mystères ». Cette maison devint un sanctuaire commun à plusieurs tribus.

Primitivement on disait Qoubbah, mot qui signifiait, dit le Coran, *lieu d'Abraham* (Abraham mis pour Peuple de Brahm).

M.Leblois décrit la Kaaba. Il dit : « C'était une grande enceinte entourée de murs, sans clôture supérieure, mais couverte d'une immense toile noire attachée aux quatre coins à des anneaux d'airain implantés dans le sol. Elle a été décrite minutieusement par Ali-bey » (*Les Bibles*, L. V, p. 349).

Une fois par an, les femmes y recevaient les hommes pour la fécondation annuelle qui avait lieu au printemps : d'où la Pâque, fête de l'œuf.

Cet endroit fut donc consacré par le pèlerinage annuel qui réunissait les hommes et les femmes, dans un temps où la lutte des sexes avait créé le *divorce social*, les hommes vivant entre eux, les femmes entre elles.

Cette fête de Pâque était accompagnée de cérémonies religieuses et d'un enseignement. Les Déesses profitaient du pèlerinage qui attirait les hommes pour leur expliquer les lois de la Nature que, dans d'autres occasions, ils ne voulaient pas écouter. C'est ainsi qu'on institua le Iavaf, ou les sept tournées autour de la Kaaba, qui étaient destinées à faire connaître aux hommes les lois cosmiques résumées dans l'histoire des sept corps actifs qui génèrent les couleurs des soleils. C'est le septénaire, représenté, chez les Hébreux, par les Elohim.

C'est de cette cérémonie qu'est resté l'usage des processions autour des églises dans certaines circonstances.

La simple visite au lieu saint, qui pouvait se faire à toute époque de l'année, s'appelait *Omra* ou *Hadjdj al-Asghar* (« petit pèlerinage » ; c'est de Asghar qu'on a fait Agar).

Pour se préparer aux cérémonies du *Hadjdj* et de l'*Omra*, on s'imposait certaines abstinences et on se mettait en état d'*ihrâm* (sanctification). C'est l'origine du carême.

Les hommes se purifiaient (bain, baptême), se faisaient couper les ongles, la barbe et les cheveux, dans la vallée de Mina, avant de paraître devant les femmes.

C'était l'occasion d'une grande *feria*, aux environs du sanctuaire. Des marchands venaient y apporter toutes sortes d'objets, et c'est là que les hommes achetaient des cadeaux qu'ils offraient aux femmes.

C'est de là qu'est resté l'usage des foires annuelles.

Le Coran raconte la légende de la Kaaba en en attribuant la construction à Abraham et à Jacob. On fait dire par Allah à Abraham : « Je t'établirai Iman des hommes » (chef spirituel) ; et Abraham répond : « Et ma postérité aussi ». C'est ainsi qu'on établit la religion masculine et les chefs spirituels mâles.

Résumons :

Du peuple de Brahm on fait un homme, *Abraham*, un patriarche, à une époque où le père n'est pas connu de ses enfants. (Nous venons de voir comment les fécondations se font, une fois par an.) Les enfants portent le nom de leur mère.

On donne à Abraham un fils, Isaac, dont le nom est formé de Isa ou Isha (surnom de la Déesse, qui deviendra Isis) et Ak, qui signifie chef.

Ce second patriarche, car c'en est un aussi, a deux enfants (les deux sexes) : Esaü et Jacob.

Jacob (sexe féminin) s'écrit Ya-qoub, et signifie « Maison de Dieu », c'est-à-dire de la Déesse (*Ya* diminutif de Yaveh, et *qoub* de *Qoubbah*, maison).

Esaü (sexe masculin) est un nom que nous trouvons altéré de diverses manières, mais représentant toujours la masculinité.

Esaü devient Azar, Esar, Æsar, Ezer.

Le Hésus des Gaulois vient aussi de Esaü, ainsi que le JHésus des Catholiques.

Quant au mot Kaaba, « maison sacrée », les hommes en ont fait Al-Coba, qui signifie Alcove (Al est un article).

En arabe, Al-Coba désigne aussi une hutte.

Israël, le peuple choisi

Si on a pu dire qu'Israël est le *peuple choisi*, cela voulut dire primitivement le sexe choisi. La maison d'Israël,c'est la puissance féminine, ce sont les fidèles de la gynécocratie.

On sait aujourd'hui que ce régime a duré jusqu'au VIIIe siècle « avant notre ère » et que c'est pendant sa longue durée que régna la vérité dans la religion et la justice dans la vie sociale.

Mais l'homme s'est révolté contre la Femme et contre sa loi, il l'a attaquée, et la lutte, une fois commencée, a grandi, elle est devenue formidable,et nous allons voir les grandes femmes d'Israël soutenir de longues guerres dans l'agonie de leur puissance. C'est ce grand événement qui fait le fond de la Bible, et ainsi elle apparaît comme un livre du plus grand intérêt, digne du grand respect qu'on lui accorde ; l'histoire qu'elle renferme est bien réellement l'*Histoire sainte.*

Les Hyksos



Les premières phases de l'histoire des Hyksos se déroulent en Chaldée ; les origines qu'elles nous racontent sont celles que la tradition babylonienne a conservées. Leurs tribus matriarcales existaient en Assyrie. C'est cette forme de gouvernement qui fut établie en Palestine, « cette terre qui sera un jour la possession d'un peuple qui sortira des tribus gynécocratiques ».

A l'époque où les féministes fuyaient devant l'oppression masculine, on vit entrer en Egypte, par le nord-est, un peuple de « Pasteurs » nomades. C'étaient des Chananéens qui, après avoir habité la région de l'Arabie qui touche au Golfe Persique, avaient émigré en Syrie. Cela se passait 2.000 ans avant notre ère. Ces féministes allaient vers la Palestine en vertu de cette tendance singulière qui pousse les femmes qui émigrent à se diriger vers le nord-ouest ; fait, du reste, qui a une cause psychologique : les races du Midi, ayant commencé plus tôt leur évolution, sont arrivées plus tôt au déchaînement des passions qui engendre la révolte de l'homme contre la femme. Pour fuir les dominateurs,il faut se diriger vers les pays où l'évolution plus

tardivement commencée n'a pas encore amené les hommes au même degré de révolte contre les contraintes qui leur sont imposées par la loi morale. C'est pourquoi le mouvement d'émigration féministe, véhicule de la civilisation, marche de l'Orient à l'Occident, du sud au nord.

Il faut se rappeler que la « Tribu » est la forme du régime matriarcal et que ce sont les femmes qui sont « Pasteurs » ou plutôt « Pastourelles », c'est-à-dire Sédentaires.

Quand on parle de « Rois Pasteurs », on met au masculin le titre que l'on donnait à la souveraine féminine.

Suivant Flavius Josèphe, *Hyk* dans le dialecte sacré veut dire chef, et *sos* dans la langue populaire signifie pasteur (*Contre Apion*, 14). Or le langage sacré à cette époque reculée, c'est la primitive langue des Déesses.

M. Chabas rappelle que le nom hiéroglyphique des Pasteurs, trouvé dans l'inscription d'Ahmès, est exprimé par un groupe qu'il lit : Menaou. Dans le papyrus Sallier, ils sont désignés par une épithète flétrissante : Aatou (fléau) (*Mélanges égyptologiques*, pp. 32 à 35).

Je vois dans cette flétrissure une preuve psychologique de l'origine gynécocratique des Hyksos. C'est toujours ainsi qu'au milieu des luttes de sexes on parle des féministes.

Ces tribus s'établirent au nord de l'Egypte, dans le Delta (1).

L'historien Josèphe les avait identifiées avec les Israélites, par erreur, disent les modernes, qui ne comprennent pas qu'il ne s'agit pas de groupement par similitude de race, mais par similitude de gouvernement.

Mariette a découvert des monuments qui ont fait constater que les Pasteurs sont une race d'origine sémitique dont les chefs, après avoir conquis la partie septentrionale de l'Egypte, choisirent pour résidence la ville de Sâm qu'ils appelèrent Tanis (Tanis ne viendrait-il pas de Tanit, la Déesse phénicienne ?) à l'ouest du lac Menzaleh, et établirent leur place d'armes à Haouar ou Avaris à l'est du même lac.

Ces tribus adoptèrent, peu à peu, les habitudes et même la langue du pays, mais gardèrent intacte leur religion. Elles élevèrent des temples à leur Divinité dans les villes de Tanis et

(1) Manéthon parle d'un peuple d'émigrants qui arrivèrent tout à coup aux bouches du Nil et se rendirent maîtres du pays. Il les appelle Hyksos, et dit qu'ils avaient pour roi (?) Boïkos et pour capitale Abaris.

d'Avaris. Quelques monuments des « Reines » Hyksos portant les noms de leurs constructeurs subsistent encore.

Les « Pasteurs » devinrent maîtres du nord de l'Egypte et firent de Memphis leur capitale. La personne qui les gouvernait, Salaris, y régna. Nous ignorons si ce personnage était un homme ou une femme.

La fondation de Memphis, à l'entrée du Delta, remonte donc à cette époque. Cette ville s'appela d'abord Men-Nefer (la bonne demeure).

Pendant que les Hyksos régnaient dans le nord, la partie méridionale de l'Egypte était dominée par les Hak, que les historiens appelèrent des « Rois ». Or il n'y avait pas encore de royauté constituée, puisque nous savons que le régime gynécocratique dura, sans partage, jusqu'au xe siècle avant notre ère. Ces Hak sont des hommes qui se sont séparés des tribus matriarcales et se sont mis à la tête d'un parti opposant.

C'est en comptant ces Hak comme des rois légitimes qu'on arrive à établir un si grand nombre de dynasties qui auraient été, si elles avaient existé, une série parallèle à celle que formaient les Mères (Matriarches) des Tribus.

C'est surtout en Egypte que la gynécocratie fut solide et durable. Cependant, il y avait des contestations entre les Reines et les Hak. C'est ainsi que nous apprenons par un fragment de papyrus que l'un de ces « Rois », appelé Rashenen, reçut un message inquiétant de la part d'Apapi qui régnait chez les Hyksos, sans qu'il soit possible de découvrir à quel sujet, ni quelles furent les suites de ce message (1).

Un des ces Hak appelé Ahmès (Amosis) résidait à Thèbes. C'est lui qui parvint à vaincre les Hyksos et à les obliger à sortir du pays. On en fait le fondateur de la XVIIIe dynastie, une de celles que les historiens de la vieille école considèrent comme les plus brillantes parce qu'elle aurait remporté des victoires sur le régime féministe.

D'après Champollion, les « Pasteurs » régnèrent en Egypte 260 ans. D'autres disent 953 ans ; d'autres disent 500 ans ; l'*Exode* dit 450 (ch. XII, 40). Renan croit que leur règne fut d'un siècle

(1) C'est sous le règne de cette Apapi, qu'on appelle un Pharaon, que l'on place le jeune Hébreu Joseph vendu par ses frères. Cette légende a été, comme toutes les autres, arrangée d'après les idées les plus modernes.

seulement. Croyez donc les historiens après cela! On leur donne trois dynasties, depuis la XVe jusqu'à la XVIIe, pour rester fidèle au système adopté; mais, comme nous savons qu'à cette époque le pouvoir n'était pas héréditaire (puisque dans le régime matriarcal le père n'était pas connu) (1), nous en concluons qu'on n'a inventé les dynasties qu'après que cette forme du pouvoir (l'hérédité) a été instituée, et alors, suivant le système toujours employé, on a reporté les dynasties dans un passé lointain pour donner au système dynastique le prestige de l'antiquité.

Amosis vivait 1750 ans avant notre ère. A la même époque, les tribus féministes sont chassées de l'Arabie par des hommes qui se font appeler « Tobba » (*celui qui fait le bien*), répondant ainsi aux accusations de malfaisance dirigées contre eux.

Manéthon, prêtre de la religion polythéiste (en lutte contre la Théogonie), a écrit l'histoire de son pays au IIe siècle avant notre ère pour justifier l'usurpation du pouvoir sacerdotal par l'homme ; il y représente les « Pasteurs » sous des traits odieux. Ce sont, pour lui, des malfaiteurs qui ont maltraité les Égyptiens et insulté leurs dieux ; « aussi, dit-il, ils furent asservis, après avoir séjourné cinq cents ans dans le pays, et, finalement, s'en furent en Judée où ils fondèrent Jérusalem », vers le XVIIIe siècle avant notre ère.

C'est aussi l'histoire de Manéthon qui nous dit que les Israélites se révoltèrent sous un chef nommé Osarsiph, « lequel changea son nom contre celui de Mosé ; qu'ils faisaient des horreurs inimaginables et insultaient à la religion des Egyptiens ».

Il est bien facile, à travers cette haine, de rétablir la vérité. L'accusation de choses abominables a toujours été faite aux femmes par ceux qui les combattaient injustement. Les insultes à la religion des Egyptiens, ce sont les reproches des fidèles de la Théogonie adressés à ceux qui pratiquaient le culte des dieux mâles, ce qui sembla abominable au début.

Tout cela est tellement limpide qu'on n'a aucun effort à faire pour l'expliquer, c'est la psychologie humaine dans toute sa simplicité. Du reste, le récit de Manéthon est plein de contradictions. Il dit : « Ils firent une audacieuse expédition dans notre

(1) Renan dit dans l'*Histoire du peuple d'Israël* (T. Ier, p. 17) : « Le mot patriarche ne se trouve pas avant le premier siècle de notre ère, mais il est bien fait ; nous l'employons », et il l'applique aux chefs des tribus matriarcales qui étaient des « Mères ».

pays et le subjuguèrent facilement sans combat ». Plus loin, il ajoute qu'ils traitaient les indigènes de la façon la plus odieuse, massacrant les uns et menant en esclavage les femmes et les enfants des autres. Or, si cela était, on ne pourrait pas dire qu'ils ont subjugué sans combat, car ces prétendus massacres n'auraient pas eu lieu sans qu'il y eût combat. Il y a donc, dans ce récit, un parti pris de représenter les Hyksos sous un jour défavorable. Qu'il y ait eu domination morale, c'est-à-dire prosélytisme, cela est probable ; et ce qui le prouve, c'est que Manéthon les représente comme « renversant les temples et les dieux » ; cela prouve que ces tribus obéissent à une idée religieuse, et cela ferait supposer, si cela était vrai, que le culte égyptien commençait à se corrompre, ce qui arriva par la suite. Manéthon est imbu des idées de son temps (IIe siècle avant notre ère), et il les reporte à l'époque des Hyksos (plus de mille ans avant lui). Du reste, la haine que ces « Pasteurs » inspirent prouve leur féminisme et explique le silence systématique fait sur leur histoire. On a couvert d'épaisses ténèbres les siècles pendant lesquels les Hyksos régnèrent en Egypte. Alors que tant de monuments, d'inscriptions, de statues, attestent le passage de l'homme, racontent ses actions, relatent ses exploits et chantent ses louanges, le passage de la Femme n'est signalé que par une action moralisatrice qui engendre des haines et la fait représenter sous une figure ridiculisée, avilie, déshonorée.

On sait que c'est presque toujours par la fuite que la femme se soustrait à la tyrannie ; elle ne lutte pas longtemps, se sachant impuissante, elle fuit son oppresseur. C'est là un fait psychologique qu'il ne faut pas perdre de vue. Quand un peuple pacifique est attaqué par un dominateur brutal qui prétend l'asservir, si ce peuple, au lieu de se défendre, abandonne la place (non sans invectiver son adversaire, du reste), c'est un peuple féministe. La gynécocratie n'a jamais su organiser la guerre. Ces peuples vont fonder ailleurs un autre établissement en attendant que d'autres hommes viennent encore les en déloger.

Aucune peuplade androcratique n'agit ainsi. L'homme, contre un autre homme, lutte, ne s'éloigne pas sans combat. Mais la Femme, qui cède, accuse de lâcheté ses oppresseurs qui font contre elle usage de la force, et ceux-ci se vengent en renvoyant cette accusation à celles qui la leur adressèrent, et c'est ainsi que la lâcheté du conquérant qui attaque des êtres plus faibles

que lui devient une accusation portée contre le faible qui fuit une force supérieure à la sienne.

Du reste, un régime social basé sur l'autorité morale et la Justice ne peut pas entrer en lutte avec des ennemis qui basent leurs conquêtes sur la violence.

Les supercheries de l'histoire

La lutte qui a dû précéder le renversement du régime gynécocratique ne nous est pas racontée par ceux qui ont écrit l'histoire, mais elle a été relatée par les femmes elles-mêmes dans des livres qui, quoique altérés, nous rendent la vérité, et c'est ainsi que nous pouvons reconstituer l'évolution qui s'accomplissait alors. Le régime masculin ne s'est pas substitué brusquement au régime féminin, mais il s'est institué parallèlement, faisant un nouvel Etat dans l'Etat premier ; si bien que, pendant longtemps, les deux régimes ont existé en même temps, mais les historiens n'ont tenu compte que du régime masculin, qu'ils ont appelé « légitime ».

Mariette dit : « Il y eut incontestablement, en Egypte, des dynasties simultanées ; mais Manéthon les a écartées pour n'admettre que celles qui furent réputées légitimes, et elles ne sont plus dans ses listes ; autrement, ce n'est pas 31 dynasties que nous aurions à compter dans la série des familles royales antérieures à Alexandre, c'est jusqu'à 60 peut-être qu'il faudrait monter pour en exprimer le nombre. D'ailleurs, en supposant même que Manéthon n'ait pas voulu faire cette élimination, comment admettre que les abréviateurs de Manéthon, tous plus ou moins intéressés à raccourcir ces listes, ne l'aient point fait eux-mêmes, alors que, par le texte de l'ouvrage qu'ils avaient sous les yeux, ils en avaient les moyens ? »

Cet historien, Manéthon de Sebennytus, était un prêtre égyptien, archiviste des temples, qui dressa la liste des dynasties primitives avec l'intention bien marquée d'en exclure les femmes afin de faire croire à la postérité que le régime masculin avait toujours existé. Mais cette supercherie est aujourd'hui démasquée : la découverte des pierres qui portent des inscriptions, des dessins, des sculptures, nous a rendu la Femme ; les Reines sont sorties de l'ombre. Et pendant que l'épigraphie nous rendait leurs noms, la plupart des rois, nommés par Manéthon, ne se retrouvaient pas. Et du reste, comment y aurait-il eu des dynasties alors que

le fils ne connaissait pas son père et portait le nom de sa mère ?

M. Victor Loret a trouvé le tombeau de la Reine Apou-it qui semble être un des « Pharaons » qui régnèrent sur les Hyksos. Mais il nous fait remarquer que ce monument, ruiné dans l'antiquité, a été utilisé comme tombe par divers personnages depuis le temps des Hyksos jusqu'au temps des Ramsès.

Mariette a découvert à Deir-el-Bahari le grand temple de la reine Hatshepsou (XIIIe dynastie) qui gouverna l'Egypte (1).

Dans les fouilles d'Aboukir, entreprises sous la direction de Daninos-Pacha, on a découvert dans l'antique Zéphyrion, sur l'emplacement d'un temple dédié à Vénus-Astarté, une statue en granit rose de la Reine Hentmara, « Fille de Ramsès II », dit-on, alors que la fille ne connaissait pas encore son père.

Ce Ramsès faisait effacer les noms qui se trouvaient sur les anciens monuments pour y substituer le sien.

On croit que la statue de cette reine a été transportée à l'époque Ptolémaïque de Sam — l'ancienne Tanis — à Aboukir.

On a relevé à Thèbes, sur un monument, un dessin représentant deux Reines dont l'histoire a omis le nom, quoiqu'il soit inscrit au-dessus de leur tête dans un cartouche. Ces noms sont Nofei-t-Ari et Meri-t-en-Mout.

Un autre dessin nous montre une autre Reine dont on s'est plu à décrire le costume.

On a aussi trouvé, correspondant à l'ancienne Égypte, un mastaba de Reine et une pyramide de Reine avec édifice.

Enfin, on a bien voulu sauver de l'oubli la Reine Nitocris, la « Belle aux joues roses », ou « Nit la Victorieuse » (2).

« Aucune princesse égyptienne ne la surpassa jamais, disent les légendes, en sagesse et en beauté. » On la représente comme la tutrice de son frère. Cette reine terminait la VIe dynastie. Rendons justice à Manéthon, il la cite. Les listes royales de ce prêtre comprenaient 30 dynasties ; elles commençaient à Ménès ou Ména (3) et allaient jusqu'à Nectanébo. Elles remontaient

(1) Révilloud, *La Femme dans l'ancienne Egypte*, 1re partie, p. 107.

(2) La terminaison *Cris* vient du *Çri* sanscrit qui signifie « suprématie » et qu'on ajoute aux noms des Déesses, des Reines. Ceci a de l'importance parce que c'est le mot *Çri* qui a servi de racine au *Christos* des Grecs.

(3) Nous avons vu que le nom des « Pasteurs » est écrit par des hiéroglyphes qui signifient « Menaou » (du parti de Mena), et nous savons que ce sont des tribus matriarcales, gouvernées par des Reines. Mena est donc un nom qui indique le gouvernement gynécocratique que ce personnage

à plus de 5.000 ans avant Alexandre, alors que la royauté, dans la forme qu'il lui donne, n'a été établie qu'après le xe siècle (avant notre ère), 4.000 ans plus tard que la date qu'il lui assigne.

On croit que c'est sous Ptolémée II (vers 270 avant notre ère) que Manéthon rédigea ses « Mémoires égyptiens », qui doivent être considérés comme une source sans aucune valeur.

La préoccupation des rois, quand il y en eut, fut de cacher les momies des reines, pour que l'on ne sût pas que la femme avait régné, et que ce sont ces reines qu'on appelait des « Pharaons ».

On les enlevait de leurs fastueux souterrains pour les murer, toutes ensemble, dans d'humbles caveaux.

Mais elles sont venues échouer au musée des momies du Caire et c'est là qu'on les retrouve. Loti, qui le mentionne dans *La mort de Philæ*, dit : « Aujourd'hui dépouillées de leurs bandelettes, elles ne dureront plus, et il faudrait se hâter de graver ces physionomies de trois ou quatre mille ans, qui vont s'évanouir. »

La légende de Moïse

Renan dit du personnage légendaire appelé Moïse :

« Que penser de l'homme devenu colossal parmi les grandes figures mythiques de l'humanité, à qui tous les anciens récits font jouer le rôle principal en ce départ d'Israël ? Il est très difficile de répondre, la légende a entièrement recouvert Moïse.

« Les prétendus textes égyptiens relatifs à Moïse ont tous fondu devant une critique sévère » (*Le peuple d'Israël*, T. I, p. 150).

Et il ajoute : « Avec ces raisonnements, dira-t-on, il serait facile de prouver que Napoléon n'a jamais existé. Il y a une légère différence. Les premières sources de l'histoire de Moïse et de Josué sont postérieures à Moïse et à Josué de plus de 500 ans » (1).

L'histoire de la sortie d'Egypte telle qu'on nous la raconte

aurait fondé. Comment Mena pourrait-il être un roi masculin à une époque où rien encore n'annonce le règne de l'homme ?

(1) C'est Philon d'Alexandrie qui, quelques années avant notre ère (dix ou vingt ans), écrivit la légende de Moïse, telle qu'elle s'est propagée dans les temps modernes. Son livre intitulé *De vita Mosis* était un roman sans aucune base historique et dans lequel il avait introduit les mœurs nées du Droit romain, en même temps que les prétentions de la caste lévitique fondée du temps d'Esdras. Ce récit mensonger donna à l'homme glorifié sous le nom de Moïse une consécration et le fit entrer dans l'histoire.

est remplie de contradictions, d'inexactitudes, et de miracles. On n'en connait pas la date, on donne des noms différents au prétendu Pharaon qui aurait asservi, puis poursuivi les Hébreux. Ce roi serait Ramesses-Meïmun, le 4e du nom de Ramsès. Mais on oublie que la royauté n'existait pas à cette époque et que ces prétendus rois n'étaient que des chefs de parti, des Ak. Malgré cela, on le fait monter sur le trône cinq ou six ans avant la naissance de Moïse. Voici les dates données : naissance de ce prétendu Pharaon, 1559 ; sa mort, 1493. Ce serait, dit-on, le Ramsès des monuments,mais les chronologistes le nomment Aménophis III ; d'autres Mériemptah II, appelé le Pharaon de l'Exode.

A la sortie d'Egypte, la version grecque nous dit que « *Moïse chanta un cantique à l'Éternel pour lui rendre grâce* ».

La version hébraïque dit : « Marie et ses jeunes compagnes les Almah, chantèrent des cantiques au passage de la Mer Rouge en s'accompagnant du tambourin. »

Et Renan dit encore, à propos de ce fait : « Une *prétendue sœur* de Moïse prenait dès lors, dans la légende de la sortie d'Egypte, un rôle dont l'état actuel des textes ne laisse peut-être pas apercevoir toute la portée » (*Le peuple d'Israël*, T. I, p. 308).

Cette femme que la Bible appelle « la Prophétesse Marie » était appelée Myriam en hébreu; c'est elle que les Catholiques ont désignée sous le nom de « Marie l'Egyptienne ».

Il est bien évident que c'est cette femme qui dirigeait l'expédition et que cette fuite avait pour objet de se soustraire à la servitude que les Egyptiens voulaient imposer aux femmes.

Il est certain qu'une politique cruelle envahissait l'État,s'appesantissait sur les faibles, leur enlevait toute sécurité et leur refusait la liberté de retourner dans leur pays d'origine. On les arrachait à leurs foyers, on les condamnait à la servitude, aux travaux les plus durs.

L'homme attela la femme à ses charrues, la contraignant de bâtir péniblement des villes parmi lesquelles on cite Rahamsès et Pithon.

Voici ce que dit l'*Exode* (IV, 14-16) :

« Et le service qu'on exigeait des Hébreux était plein de rigueur... Et les exacteurs les pressaient et leur criaient : « Achevez votre ouvrage »... Même les commissaires d'entre les enfants d'Israël que les exacteurs avaient établis sur eux furent battus

et on leur dit : Pourquoi n'avez-vous pas achevé votre tâche en faisant des briques aujourd'hui comme auparavant ? Et les commissaires des enfants d'Israël crièrent au Pharaon de ce qu'ils étaient battus. »

Seraient-ce des hommes qui se seraient laissé ainsi battre par d'autres hommes ?

A ce verset on a répondu que les monuments des Egyptiens sont en pierre, non en brique ; donc, ceux qui ont écrit cela habitaient un pays où l'on fabriquait des briques, et, comme ils écrivaient ayant les idées et les connaissances de leur temps, ils ont mis les briques dans un pays où, à l'époque assignée à Moïse, elles n'existaient pas.

Mais, du passage de l'*Exode* que nous venons de citer, il ressort un fait probable : *les Israélites étaient maltraités.*

Or qu'entend-on par Israélites ? Le nom d'Israël signifie « soldat d'une Divinité féminine », soldat qui combat dans « les guerres de Hévah », d'où cette interprétation donnée plus tard : « El combat » ou « le Combat d'El ».

Alors, si, comme le dit l'*Exode*, les Egyptiens battaient les enfants d'Israël, ce sont les enfants des femmes ou les femmes elles-mêmes — et les plus nobles puisqu'elles commandaient — qui étaient battus. Voilà qui est humain, donc qui a dû très certainement se produire, et la fuite de ces Israélites maltraités s'explique tout à fait ; quoi d'étonnant que, fatiguées de servitude, ces femmes aspirent à reconquérir la liberté perdue ? Toutes les Ecritures nous parlent de cette haine de la servitude qui se manifesta alors.

Or, puisque ce sont les hommes qui sont les oppresseurs, il est bien évident que ce sont les femmes qui sont les opprimées, que ce sont elles qui aspirent à se libérer. Et le fait d'avoir entrepris l'expédition hardie qui devait les mettre hors de portée de leurs ennemis, donna à celle qui l'exécuta une telle renommée que toute la terre en eut connaissance ; c'est de cela, du reste, qu'elle se glorifie le plus elle-même, quand elle dit : « Je vous ai retirés du pays de la servitude » ; c'était donc une femme d'action, énergique, déterminée, et qui avait un grand ascendant dans son milieu puisqu'elle fut écoutée et suivie.

Cependant, avant d'en venir à la fuite, elle fit des tentatives de conciliation. L'*Exode* nous dit qu'elle alla supplier « le Pharaon » de faire cesser une servitude trop pesante pour *elles*, mais

qu'elle ne fut pas entendue et que ce roi (?) donna, au contraire, l'ordre d'aggraver leurs travaux afin qu'elles ne s'amusassent plus à écouter des paroles de révolte.

Tout cela est très humain quand on sait que la personne qui conduit le mouvement, c'est Myriam (Marie), ce n'est pas Moïse.

Après les paroles de conciliation, la ruse, puis la menace : c'est alors que ce « personnage » aurait déchaîné sur le pays les sept plaies d'Egypte. Tout ce mal, dont on *la* fait responsable, quoiqu'il soit d'ordre surnaturel, est le système employé par tous les déments pour noircir les femmes qu'ils ont persécutées et donner un semblant d'excuse à leurs brutalités.

Mais voici un autre fait qui constitue un genre de calomnie bien connu, mais qui a pu quelquefois se produire : « Moïse » (c'est-à-dire Myriam) donna ordre à tous les Israélites (les femmes) d'obtenir des Egyptiens, par ruse, des vêtements, des vases d'or et d'argent, comme paiement de *leur amitié*. Combien il serait absurde de supposer que ce sont des hommes qui demandent ainsi des choses de valeur à d'autres hommes — leurs ennemis —, et que ces hommes qui sont leurs oppresseurs les leur accordent de plein gré, puisque « *les fils de Jacob butinèrent sans résistance* » ! (Or Jacob est une autre figure symbolique de la femme.)

La *Vulgate* traduit ainsi les paroles de *Moïse* : « Vous direz à tout le peuple que chaque *homme* demande à son *ami* des vases d'or et d'argent. »

A propos de ces vases emportés par les Israélites fugitifs, Renan dit : « Ce qu'il y a de singulier, c'est que, plus tard, les Beni-Israël se firent honneur d'avoir volé les Egyptiens de Pa-Ramsès, en emportant avec eux des objets précieux qu'ils s'étaient fait prêter. Détail maintenant incompréhensible. Il faisait cependant partie du plus ancien récit » (*Le peuple d'Israël*, T. I, p. 159).

Cela prouve que ceux qui ont écrit les anciens récits, alors que les fugitifs étaient encore considérés comme des femmes, ont voulu les représenter comme des voleuses, donnant ainsi un prétexte à leurs ennemis pour les poursuivre.

C'était probablement une calomnie, mais cela pourrait cependant avoir un semblant de vérité, si les femmes emportaient les biens communs sur lesquels les hommes se croyaient des droits.

Le dernier méfait qu'on leur reproche serait d'avoir fait mourir les enfants mâles nouveau-nés, par haine du sexe masculin, sans doute, et c'est cela — toujours d'après l'*Exode* — qui aurait épouvanté les hommes qui, alors, leur auraient crié : « Sortez ! Sortez ! »

Mais ce massacre des enfants masculins était bien antérieur à cette époque, puisque Moïse lui-même serait un enfant soustrait au supplice par sa mère qui l'abandonna sur le Nil (d'après la légende de Moïse écrite par Philon). Ne serait-ce pas plutôt pour réduire le nombre des femmes dont on craignait la révolte qu'on aurait massacré des filles ?

C'est alors qu'en masse les Israélites quittèrent l'Égypte avec tous leurs bagages. Ramessès fut le lieu où ils se réunirent d'abord, venus des différents points de la contrée. Ils étaient 600.000 d'après les textes revisés du Pentateuque ; 240.000 d'après le récit de Manéthon ; 60.000 si dans ce récit on applique le nombre indiqué aux individus, et non aux « hommes de guerre » comme les historiens l'ont imaginé ; enfin 6.000 d'après Volney. C'est plus probable et c'est peut-être même encore exagéré. Si nous supprimons encore un zéro et mettons 600, nous serons peut-être plus près de la vérité.

Une foule d'étrangers ralliés à leur cause les suivirent et furent incorporés à leur nation, dit toujours l'*Exode*. Mais nous n'avons que cette source-là et c'est insuffisant.

On n'a pas encore trouvé de monuments ou de documents égyptiens faisant allusion à cette fuite, ce qui, du reste, n'est pas étonnant. Les historiens qui écrivaient pour flatter les conquérants et les despotes n'avaient pas intérêt à perpétuer le souvenir de cette émigration qui avait un motif peu glorieux pour eux. Mais au dehors on en parlait.

Un auteur grec, Hécatée d'Abdère, racontait, dans un livre sur l'Egypte, que les Egyptiens, à l'occasion d'une épidémie qui ravageait le pays, en avaient chassé tous les étrangers. Il en sortit, d'une part, des colonies qui peuplèrent la Grèce, et, d'autre part, une émigration qui, sous la conduite de *Mosès*, se fixa dans la terre qui fut depuis la Judée et qui était alors déserte.

Est-ce que cette épidémie ne serait pas un des principaux motifs qui déterminèrent ces femmes à fuir loin des hommes contaminés ? Ce serait beaucoup plus naturel que les miracles dont cette histoire est bourrée ; d'autant plus que, pour nous

donner une idée des vexations qu'on faisait subir aux Hyksos (le peuple féministe), l'histoire de Manéthon nous raconte que le roi Aménophis, voulant purger son royaume des lépreux et des hommes atteints d'autres maladies contagieuses, avait envoyé ces hommes dans une ville des Hyksos, Avaris, ce qui avait forcé les Israélites à l'abandonner.

Aussitôt le départ des femmes et de leurs partisans effectué, les Égyptiens furieux voulurent se venger ; fait d'une psychologie bien réelle. Dans tous les temps on a vu des hommes tyranniser des femmes, mais aussitôt que la victime s'enfuit, le tyran la poursuit, la traque partout où il peut l'atteindre et veut la faire revenir près de lui.

On prête à celui qui régnait alors ces paroles : « Eh quoi ! nous aurions laissé partir les Israélites nos esclaves ? », et il se disposa à les poursuivre. Le passage de la Mer Rouge que Myriam fit effectuer à ses compagnes à marée basse loin des côtes aurait fait périr les Egyptiens qui les poursuivaient, parce que, arrivant cinq ou six heures après et ne connaissant pas le passage, ils furent surpris et entraînés par la marée haute.

A peine sur l'autre rive, en sûreté, un cri d'allégresse, de soulagement, s'échappe de la poitrine de ces femmes libérées et s'exhale en un chant poétique qui nous a été conservé, « composé par Moïse et chanté par Myriam », dit la légende qui fait deux êtres de cette même individualité.

Ce chant commence par ces mots (d'après les versions modernes) :

« Je chanterai un cantique à l'Eternel, car il s'est hautement élevé, il a jeté dans la mer le cheval et celui qui le montait. »

Il ne s'agit donc pas d'une armée, mais d'un seul homme. Du reste, les Égyptiens n'avaient pas de cavalerie.

La troupe des fugitifs employa trois mois à parcourir 90 lieues environ, après quoi ils arrivèrent dans la vallée déserte du Sinaï.

La Mer Rouge s'appelait alors la mer de *Suf* ; on l'appelait aussi Madian. Elle prit le nom de *Mer Rouge* depuis cet événement, parce que la couleur rouge était celle de l'étendard féministe.

Le Dr Ebers, qui a écrit un ouvrage sur le Mont Sinaï, nous apprend que, dans une inscription antique, on désigne cette mer en ces termes : « *les eaux du pays rouge* ».

Toute l'antiquité a dû connaître cet événement, car nous

en trouvons le récit, sous forme de légende, dans l'*Encyclopédie japonaise* (T. XIII, feuillet 7), qui dit :

« Il y avait, non loin du Japon, une terre merveilleuse favorisée de tous les dons de la nature ; on résolut de l'aller conquérir, une femme inspirée commandait l'expédition ; ayant rencontré sur sa route une mer, elle y jeta la perle du reflux et passa à pied sec, puis, se voyant attaquée par des ennemis puissants, elle jeta la perle du flux et ceux-ci furent ensevelis dans les eaux. Arrivée dans un pays aride, elle fendit un rocher et en fit jaillir une source. Pour continuer l'expédition, elle prit des habits d'homme, elle traversa miraculeusement un fleuve, soumit les peuples de Bazan-Kin, attaqua une armée de géants, et, dans ce combat, voyant que le soleil descendait sur l'horizon, elle l'arrêta et se donna le temps d'achever sa victoire. »

L'histoire du « rocher de Moïse » a été prise dans la chanson de Beer. La découverte d'une source dans le désert donna lieu à la chanson suivante :

Source, monte,
Chantez-lui !
Source qu'ont fouillée,
Source qu'ont creusée
Les chefs des familles (les Mères),
Les nobles du pays
Avec leurs baguettes,
Avec leurs bâtons.

(*Nombres*, XXI, 17-18.)
(Pris du Jasar)

Ce sont les bâtons qui sont devenus la verge de Moïse.

La légende du soleil arrêté par Josué vient de ces deux vers :

Soleil, reste immobile à Gabaon,
Et toi, lune, dans la plaine d'Ayyalon.

Mais le soleil est ici pris symboliquement pour la Déesse qui le représente par son rayonnement. La lune est l'emblème de l'homme, son ennemi. Ailleurs, on nous dira qu'Atrée fit rétrograder le soleil, c'est-à-dire fit reculer « la Déesse ».

Les auteurs des vieilles inscriptions déchiffrées par Beer s'intitulent les serviteurs, les *craigneurs* ou prêtres du soleil.

Parlant des Japonais, M. Cailleux dit (*La Judée en Europe*) : « Ces peuples reconnaissent un ancien législateur qui, venu de loin, leur donna les éléments de leur culte. Il se nommait *Mousa*, il avait pour emblème le soleil rayonnant qui est resté jusqu'aujourd'hui dans les armes du Japon. »

Les Celtes firent de Myriam le nom de la Marjolaine, et des légendes existent aussi, chez eux, perpétuant le souvenir de cette grande femme. Une chanson intitulée *Les Compagnons de la Marjolaine* la montre dirigeant une expédition ou une conspiration. Ses compagnons sont des conjurés rappelant les initiés des sociétés secrètes fondées pour propager ses doctrines.

C'est certainement comme des conspirateurs dangereux que les prêtres juifs ont dû représenter les défenseurs de l'ancien régime féministe.

Myriam

Myriam, c'est la grande femme dont le nom brille dans l'histoire du peuple d'Israël, comme une resplendissante lumière qui éclaire plus de dix siècles ; c'est elle qui est l'auteur d'un livre de science, le *Sépher,* qui servira à faire le premier Livre de la Bible, la *Genèse*, qui en sera la caricature. C'est la grande prophétesse dont on fera une sœur de Moïse, quand on inventera Moïse pour la cacher, ne pouvant pas la supprimer tout à fait.

Mais que de contradictions dans cette histoire, conséquence naturelle du mensonge !

Ainsi, d'abord, pour les uns elle est la sœur d'Aaron, pour d'autres elle est sa femme. Et, en effet, il est formellement dit qu'Aaron est le « sacrificateur » de Mocé. Ce mot, si nous voulions lui donner une signification moderne, ne pourrait être rendu que par le mot « *amant* ». Du reste, quel homme aurait joué un si grand rôle auprès d'une femme s'il n'avait été plus que son frère ?

Il faut se rappeler, du reste, que dans les temps gynécocratiques la femme appelait « frère » celui que dans les temps modernes elle appelle son « mari ».

Renan dit dans *Le peuple d'Israël* (T. I, p. 167) : « Un autre lévite nommé Ahron paraît à côté de Mocé, ainsi qu'une femme nommée Myriam. La légende en fit son frère et sa sœur. Certains récits donnaient à ces deux personnages plus d'importance que les rédactions qui nous ont été conservées » (voir Michée, VI, 4).

Le nom de Myriam servit, dans l'antiquité, à former différents mots se rapportant à son œuvre et à sa grande action dans le monde de son époque. C'est ainsi que de Myriam on fait *mystique*, qui veut dire « initié à la doctrine cachée ». Ce mot, qui est

d'abord un titre glorieux, deviendra, pour les adversaires de la Vérité, une épithète avilissante.

Cependant, les doctrines successives s'en emparèrent, et nous verrons ce mot servir alors à désigner toutes sortes d'erreurs. Mais, primitivement, la mystagogie égyptienne, c'est le « mystère de la Femme » divulgué dans le *Sépher*, et cela crée une époque si brillante que ce mot sert à donner un nom nouveau au pays : Misraïm (1).

Quand on dit « Rose mystique », on exprime, sans le savoir, le grand mystère de la vie sexuelle féminine.

Mais il fallut cacher la doctrine pour éviter la colère des hommes ; alors de *mystique* on fit *mystère* (en grec, *mustêrion* viendra de *mustes*, *muein*, serrer, fermer ; c'est de là que vient le *mysterium* latin).

Il fallut se taire sur les lois de la Nature dont on ne pouvait plus parler sans danger. C'est pourquoi on fit, de cette même racine, le mot *mutisme*, d'où *muet* (*mutus* latin).

Mais cette lutte créait une solidarité entre les persécutés, ce qui fit dériver le mot *mutualité* du mot *mutisme*.

La lutte s'étendant et devenant universelle, on créa des armées, et les défenseurs de Myriam furent appelés Myria (dix mille). Ce sont « les armées d'Israël ». Mais les adversaires aussi créaient des mots, ou, du moins, donnaient une signification tout autre aux vocables déjà existants. C'est ainsi que, cherchant à couvrir de ridicule tout ce qui venait de la femme et dévoilait des vérités gênantes, on fit de *mystique* le mot *mystification*. Et, en face des « *initiés* » qui gardaient la connaissance des lois de la Nature, apparurent les « *mystificateurs* » qui leur donnaient une signification renversée.

Myriam fut la grande mystifiée. Sa fête célébrée le 1er avril devint le jour consacré aux mystifications.

Les femmes étaient considérées comme ayant échappé au déluge allégorique (l'eau, symbole de l'ignorance et de l'erreur, éteint l'Esprit représenté par le feu). On montrait les Déesses planant au-dessus des eaux ; Myriam, comme Aphrodite, sortait de l'onde amère, était figurée comme « sauvée des eaux ».

C'est pour cela qu'on nous dit que Marie vient de Mar (Mer). Mais c'est plutôt une « mer d'amertume », symbole de douleur,

(1) Misraïm est le nom sémitique de l'Egypte.

qu'une « mer de gloire » (1). Cependant, de ce nom on fait en grec *marmaros* (brillant).

La légende représente Marie l'Egyptienne traversant le Nil en marchant sur les eaux.

Catulle Mendès, rappelant cette légende, appelle Myriam, dans une indiscrétion de poète, « Madame Dieu ».

L'évolution des idées nous montre, plus tard, *Moïse marchant sur les eaux*, et nous voyons cette même idée introduite dans la vie de Jésus.

Quand l'homme prend ainsi la place de la Déesse, que devient la Femme ? Elle est *mystifiée*, et alors, pendant qu'on donne à l'homme le rôle de la Femme, on donne à la Femme le rôle de l'homme pour la narguer ; c'est ainsi qu'on donne à Myriam, le jour de sa fête, le 1er avril, un poisson (le poisson d'avril), symbole de l'homme dans l'eau (les eaux de l'ignorance et de l'erreur).

Si, dans la légende écrite par Philon, on fait de Moïse un enfant « sauvé des eaux », c'est pour rappeler ce symbolisme.

Du reste, tous les grands hommes étaient présentés comme « sauvés des eaux » : tels sont Romulus, Cyrus, Œdipe. Le panier d'osier de Moïse, c'est la corbeille de roseaux dans laquelle le jeune Horus flotte au milieu des fleurs de lotus.

La lettre M, première du nom de Myriam, est une lettre *mystique*, sacrée dans toutes les langues orientales et occidentales de l'antiquité.

Quand on fit surgir Myriam de l'onde, cette lettre servit de glyphe pour représenter les ondes.

C'est la lettre initiale du mot grec *Metis* ou sagesse divine, de Mimra, le Verbe ou Logos (d'où le Memrah de Haveh), de Mâyâ, la Mère ; en Égypte Mout, en Grèce Minerve, de Myrrha, la mère du Logos chrétien. Les noms les plus sacrés de l'Inde commencent ordinairement par cette lettre.

La Déesse Hathor

L'Égypte a gardé le souvenir de Myriam et l'a glorifiée sous le nom de Hathor (Ha-thorah, la Loi, en hébreu). Les égyptologues nous disent que Hathor est la forme sensible d'Isis. C'est

(1) De cette mer d'amertume on fera une ville, *Mara*, dans laquelle les eaux seront amères. Mais Moïse les rendra douces en y jetant un bois que le Seigneur lui indiqua.

la Déesse à la pure lumière céleste, portant le disque solaire sur la tête.

On l'appelle la Déesse au clair visage, de qui émanent les joies pures de la vie. On la prend aussi pour la *Muse divine*, qui embellit et charme l'existence par l'amour, le chant et l'allégresse. Elle protège, comme une fée bienveillante, les petits enfants et choisit leur destinée. On la personnifie dans l'image collective des Hathor dont chacune répond à l'un de ses attributs.

Dans le Salon égyptien du British Museum de Londres se trouve une Hathor adorée par le Pharaon Thotmès. Ce monolithe a été pris à Karnak. La légende suivante est inscrite sur le trône de cette Déesse : « La divine Mère et Dame ou Reine du Ciel », puis « Etoile du Matin » et « Lumière des mers » (Stella matutina et Lux maris).

C'est avec les louanges adressées à Hathor qu'on a fait les litanies de la Vierge Marie.

Le nom de Hathor signifie aussi le Beau et le Bien.

Origine du mot Mosé (Moïse)

C'est parce que cette Déesse avait été surnommée *la Muse* que ce surnom se répandit partout et devint l'appellation des femmes divines.

Les Hébreux exprimaient cette idée par le mot *Mosa* ou *Mocé*. Ce nom, porté en Grèce, y devint d'abord *Moeses* (fée résidant sur l'Olympe), puis *Mousa*. La forme éolique était MOISA et la forme dorique MOSA. Le pluriel est MOUSAI.

Platon parle du « souffle harmonieux des Muses siciliennes ».

En phénicien, on disait Moschus.

Myriam est appelée chez les Arabes « la Prophétesse Moseilama ou Moçailama ».

Pour les Latins, c'est *Musa*.

Les Grecs, masculinisant le nom de la Muse, en firent Musée, et lui attribuèrent l'histoire, devenue légendaire, de Hathor. Ils voyaient en lui un ancien législateur qui avait apporté chez eux la science, les lettres et les arts, et tous les éléments de la civilisation ; ce qui nous prouve que le *Sépher* apporta dans le monde une grande lumière rénovatrice à une époque de corruption.

Les Grecs croyaient que d'illustres proscrits, cherchant à se

dérober à la tyrannie des hommes, dont ils avaient essayé de s'affranchir, avaient émigré en Grèce vers 1540; c'est ainsi qu'ils interprétaient la sortie d'Egypte, en attribuant à Musée les épisodes de la vie de Myriam. On lui fit une légende pleine d'aventures merveilleuses. On racontait qu'il avait chanté, dans ses poèmes, la guerre des Titans. C'est que, en effet, la Muse Myriam avait relaté les luttes de sexes dans l'histoire de Caïn et Abel. Puis on supposait que son corps était enseveli sous le ruisseau qui passe à Athènes.

On disait aussi que Musée avait été le premier Prêtre des Mystères d'Eleusis. Mais les Mystères n'avaient pas de Prêtres, ils n'étaient célébrés que par des Prêtresses. Enfin, les hommes voulurent prendre tous les titres honorifiques des Femmes, et, dans les hymnes d'Orphée, on donne le nom de Mises (Muse) à Bacchus (le mâle).

Le mot *Muse* devait être très répandu partout, car certains savants nous disent que c'est la « Muse » qui donna son nom au fleuve appelé « Meuse » et que c'est sur ses bords que vivaient celles qu'on appelait « les Nymphes de la Meuse », qui furent les antiques fondatrices de la religion du genre humain.

Tout ceci nous fait comprendre par quelle évolution le surnom de Myriam Hathor, « la Muse divine », devint le Mosès des Hébreux, le Mouça des Arabes, et finalement le Moïse des modernes.

Le Mont Sinaï

Le *Sépher*, qui est un livre de science et une œuvre d'intuition, a-t-il été écrit sur le Mont Sinaï ?

C'est probable ; c'est là, sans doute, dans cette solitude, que Myriam fut favorisée d'un de ces éclairs intuitifs qui font apercevoir subitement la *Vérité absolue.*

C'est l'altitude qui détermine l'état particulier du cerveau qui engendre une lucidité exceptionnelle. Ce fait fut connu dans l'antiquité, puisque le Sphinx le symbolise, mais, comme l'intuition a toujours été considérée par les hommes comme un phénomène surnaturel, on raconta de façons diverses ce fait naturel. Le souvenir en restait dans les esprits où la tradition l'avait encore amplifié, lorsque Philon écrivit l'histoire surnaturelle de Moïse.

Du temps de David, on connaissait encore très bien l'histoire de Myriam. Dans un verset des Psaumes (LXVIII), à propos du Mont Sinaï, il est dit :

9. « La terre tremble pour la présence de Hévah en ce Mont Sinaï, pour la présence de Hévah, Déesse d'Israël ».

12. « Les Messagères de bonnes nouvelles ont été une grande armée ».

Ce verset faisait croire qu'elles étaient nombreuses.

Quant à leur position sociale, elle nous est révélée par la chanson de Beer que nous avons citée plus haut, et qui semble les narguer en racontant comment elles creusent une source avec des baguettes, Elles,

« Les Chefs des familles,
« Les nobles du pays. »

Et c'est, sans doute, dans le même esprit de critique méchante qu'on disait d'elles qu'elles allaient mourir de faim dans le désert si elles n'étaient pas nourries miraculeusement. C'est ironiquement qu'on devait dire qu'elles seraient nourries d'une manne tombée du ciel, les considérant comme incapables d'exécuter les durs travaux nécessaires pour se procurer leur nourriture par la culture.

Avec le temps, on a pris ces propos ironiques pour des faits réels; alors on a voulu les expliquer. Voici une de ces explications :

Dans la vallée de Sin, les fugitifs trouvèrent une gomme friable qui paraissait sur le sol le matin, après la rosée, et qui fut appelée *manne* parce qu'en la voyant tomber on s'écria : *Man hu ?* (Qu'est-ce ?).

Voici une autre explication aussi peu fondée :

Les bédouins de la Péninsule du Sinaï appellent encore aujourd'hui *manne* l'exsudation sucrée de l'arbuste appelé *Tamaria mannifera*, qui croît en abondance dans les *Wadis* ou petites vallées fertiles qui se creusent au milieu de la stérilité du désert. Le suintement de cette gomme a lieu en mai, mais on peut la conserver.

A côté de ceux qui cherchent à expliquer le fait par un phénomène naturel, il y a ceux qui l'interprètent surnaturellement.

Ainsi, dans le Psaume CV, 40, il est dit :

« Le peuple demanda et *il* fit venir des cailles, et *il* les rassasia du pain des cieux. »

Nous sommes ici en plein symbolisme. Le pain des cieux, c'est la nourriture de l'esprit.

Il ne faut pas oublier que, à cette époque, le mot *Ciel* désigne symboliquement le monde féministe, le régime gynécocratique, et le mot *enfer* la domination masculiniste qu'on voulait lui substituer.

Sur la cime du Sinaï appelée par les moines *Gebel Katherine* (où existe le couvent de Sainte-Catherine), jaillit un petit ruisseau appelé source des perdrix et sur lequel on raconte des histoires merveilleuses. Dieu l'aurait fait sourdre à l'intention des perdrix qui accompagnaient en grand nombre les anges portant le corps de sainte Catherine d'Alexandrie au Sinaï.

***

Si, maintenant, nous consultons des sources plus scientifiques sur la présence de Myriam-Hathor sur le Sinaï et sur ses occupations dans cette solitude, voici ce que nous apprenons : Ebers, qui était un égyptologue distingué, nous dit dans *Ouarda* ceci :

« L'Hathor du Mafkat était principalement révérée dans la péninsule du Sinaï ; c'était la Déesse des mines, des gemmes, des métaux, de la fusion des minerais.

« D'après les travaux de Lepsius sur les métaux de l'antique Égypte, il paraît certain que le Mafkat n'était ni le cuivre, ni la turquoise, comme on le pensait, mais une sorte de pierre verte. Lorsque le Mafkat (ou Maskat) est appelé *vrai*, on veut dire l'émeraude, autrement c'est ou la malachite, ou la chrysoprase, ou du verre teinté en vert.

« On avait l'habitude alors de faire un pèlerinage à l'*Hathor des Emeraudes*, ce qui voulait dire : aller sur le Mont Sinaï, dans un lieu qui lui était consacré. Elle était la Déesse du métal en fusion, celle qui sépare le pur de l'impur, le métal des scories. »

Ceci peut s'entendre de deux manières : comme une figure rappelant que, dans le *Sépher*, elle a expliqué ce qu'est le Bien, ce qu'est le Mal, ou comme une constatation, la montrant occupée de chimie (1).

(1) On appelle *Table d'Emeraude* la pierre sur laquelle la Divinité du Sinaï aurait écrit.

M. Caillet, qui l'attribue à Hermès, dit : « La Table d'Emeraude, si souvent citée et traduite, est toujours entachée d'un véritable contresens, qui atteint même le non-sens, quand on veut lui faire dire, comme Khunrath :

Nous savions déjà que Marie l'Égyptienne était considérée comme la fondatrice de la science de son époque, dont une des branches, la chimie, était appelée « l'art sacré », puisque la tradition venue jusqu'à nous nous avait appris que c'est elle qui, la première, employa le système de cuisson dans l'eau bouillante qui a gardé son nom, le « *Bain-Marie* » (1).

Ebers nous dit encore que « le sanctuaire de la Déesse est à une grande journée de marche des mines ; un torrent coule de la Montagne Sacrée du Sinaï (dans l'Oasis Feirân), comme l'appelèrent les *Mentous* (les Montagnards de la péninsule).

« Les monuments dont les débris se retrouvent sur l'emplacement des deux mines de la presqu'île du Sinaï, apprennent que le culte d'Hathor y était prépondérant ; ces deux localités sont Dadi Maghara et Sarbout el Chadem » (2).

Dans la *Grande Encyclopédie*, on appelle Hathor « la Dame du sycomore », et aussi « la Dame du pays de Malkait », « de la péninsule du Sinaï et celle de Pananit », c'est-à-dire des régions de l'Afrique qui bordent la Mer Erythrée depuis Souakim jusqu'à la côte des Somalis ; elle est alors confondue avec l'Athtare des vieilles populations arabes.

Elle se confondit très tôt avec Isis. Elle eut un fils, Harsomtous. La ville de Dendérah, celles d'Itfou et d'Atfila lui étaient consacrées.

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour l'accomplissement des merveilles de la chose unique ».

(1) Nous lisons dans le *Magasin Pittoresque* de mai 1876, ceci :

« Le Bain-Marie. — Il y a presque du pédantisme à mêler la science étymologique à certaines préparations les plus simples. Il est assez curieux cependant de chercher à expliquer les locutions de notre langue habituelle. L'expression de « Bain-Marie » a été empruntée à la science mystérieuse des alchimistes. Les disciples du grand œuvre avaient fait de Marie, la sœur de Moïse et d'Aaron, une sorte de Prophétesse dont ils aimaient à associer le nom à leurs travaux. Au xve et au xvie siècle, on connaissait déjà sous le nom de *balneum Mariæ* (Bain-Marie) l'opération innocente que nos cuisinières les moins expérimentées renouvellent chaque jour.

« Ajoutons que les philosophes hermétiques attribuaient à Marie une de leurs rêveries savantes ; ils la considéraient comme l'auteur d'un traité écrit sous l'inspiration divine et intitulé : *De lapide philosophiæ* (De la pierre philosophale). »

(2) Ebers, *Durch Gosen zum Sinaï*, 1872.

Le culte de Myriam-Hathor dans l'antiquité

Le culte rendu à Hathor remonte évidemment à son époque. La date en est incertaine, puisque quelques-uns placent Moïse— qu'on lui substitue — vers 1.800 ou 1.700 avant notre ère, alors que d'autres, et les plus nombreux, le placent vers 1.500 ou 1.400.

On consacra à cette Déesse un temple magnifique à Dendérah, sur la rive gauche du Nil, au sud de Thèbes.

Ce serait le personnage qu'on appelle Honfou ou Chéops, ou Chefren, ou Souphis, ou Sophi, qui aurait fait construire ce temple.

C'est lui aussi qui aurait, vers la même époque, fait construire la grande pyramide. La date de cette construction est inconnue ; les uns disent entre 2.300 et 1.900 ou 1.800 ; Gustave Le Bon dit 6.000 ans avant notre ère..... Comme on le voit, il n'y a pas plus de précision dans les noms que dans les dates.

Ce qu'on sait, parce que c'est plus moderne, c'est que Ptolémée XI fit réparer ce temple. La restitution de la façade, commencée sous ce Ptolémée, 60 ans avant notre ère, fut terminée sous Tibère et décorée sous Néron.

Le temple de Dendérah est couvert d'une profusion de tableaux et de bas-reliefs. Il est dédié à « *Hathor dite* Mère du Soleil, Déesse de la Beauté, de la *Résurrection* et de l'Amour ».

Je souligne le mot *Résurrection*, parce que la science de Myriam-Hathor, consignée dans le *Sépher*, était la résurrection de celle de l'antique Déesse Taoth.

Les colonnes de la façade du temple portent chacune une tête de femme, — celle de la Déesse évidemment, — et dans l'intérieur du portique toutes les colonnes portent la même tête.

Hathor était appelée à Dendérah « *Déesse aux pieds d'or* ». On disait qu'elle faisait croître des fleurs partout où elle se posait.

Parmi les monuments historiques qui rappellent Hathor, nous trouvons aussi un bas-relief représentant Séti Ier, dit fondateur de la XIXe dynastie, recevant un collier de la Déesse Hathor. Ce bas-relief provient du tombeau de Séti Ier qui vivait vers 1.400.

Rappelons que le collier est l'insigne des initiés à la doctrine secrète des partisans de la Déesse.

Enfin, à Ipsamboul (Nubie), se trouvait un temple souterrain

consacré à Hathor, « la Déesse de la lumière, de la beauté et de l'amour ».

Ce temple fut construit il y a trente-trois siècles, c'est-à-dire vers 1.400 ou 1.300 avant notre ère. Il existe encore, et les Ethiopiens ont conservé le culte de Myriam-Hathor depuis cette haute antiquité jusqu'à nos jours.

Ils donnent à la Déesse son nom de Myriam.

Les traditions orales

Les Israélites ont une tradition qui glorifie Myriam. Les rabbins déclarent que « l'Ange de la mort n'a point eu de pouvoir sur Myriam, mais qu'elle mourut effleurée du souffle divin et les vers n'eurent point de prise sur elle » (1).

Les Juifs ont institué un jeûne pour la mort de Maria, le 10 du mois de Nisan qui répond en partie au mois de mars et en partie au mois d'avril.

La Syrie gardait le souvenir de Myriam, qu'on appelait *Notre-Dame de dessous terre.* (N'avait-elle pas été enterrée ?)

A une demi-lieue du Caire où la tradition dit que Marie a demeuré quelques années, se trouvait un sanctuaire à cette Notre-Dame. Et le premier du mois d'août était appelé dans le calendrier syriaque *Jaum Miriam* (le jeûne de Marie). Les Chrétiens d'Orient jeûnaient depuis ce jour-là jusqu'au 15e qu'ils nommaient *Fithr Miriam*, c'est-à-dire la cessation du jeûne ou la Pâque de Notre-Dame (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, T. II).

Les Persans appellent Marie « la Sainte, la glorieuse Marie » (D'Herbelot, B. O.).

Quelques historiens donnent au Pharaon de l'*Exode* le nom de *Meriem-Ptah* ; or ce nom est celui de Myriam elle-même. Les hébraïsants disent souvent *Meriem.* Quant à la terminaison *Ptah*, c'est un mot égyptien qui signifie Soleil ; c'est, du reste, dans la ville du Soleil qu'on la fait naître, à Héliopolis (ville natale de Moïse, dit-on, donc ville natale de Myriam) ; les Israélites y avaient fondé une colonie. Dans cette ville s'élevait un temple à Hevah qu'Onias avait fait construire sur le plan de la *Maison Sainte* (c'est ainsi qu'on appelait le temple de Jérusalem).

(1) Geiger, *Was hat Mohammed aus dem Judenthume aufgenommen ?* Bonn, 1833.

Les ornements de ce temple égyptien égalaient presque ceux de l'autre; seulement, une massive lampe d'or, suspendue à la voûte, remplaçait le fameux chandelier à sept branches de Jérusalem.

Dans cette ville d'Héliopolis se trouvait la *Fontaine de Marie.* Et à la porte de la ville était un arbre du genre Mimosa, l'arbre de vie, auquel les Arabes de l'Yémen, établis sur les bords du Nil, rendaient un culte. C'est pour perpétuer le souvenir de l'arbre ancêtre que, dans les Mystères de Jérusalem (devenus la Franc-Maçonnerie), on institua le symbole de l'Acacia lié à la légende d'Hiram.

(Hiram, c'est Myriam dont le nom est lu à l'envers : Marya, le A est un H en hébreu.)

La tradition des Chrétiens d'Orient désigne une fontaine appelée Nephtoa du temps de Josué, qui porta ensuite le nom de Marie.

Le mois de Marie

La grande synthèse, qui constitue la science primitive, était connue sous les noms de Maïa, Mâyâ, Maria. Elle arriva à signifier chez les Grecs « Mère », tiré de la racine *ma* (nourrice).

On consacra à Marie, cette Mère qui explique la Nature, le mois de mai qui porta son nom.

On portait à ses autels les premières fleurs de l'année et on lui disait : « Nous vous saluons, Marie, pleine de grâces, nous vous prions de nous regarder avec bonté et de protéger les fruits de notre labeur. »

Les modernes nous diront que c'est à Plutarque que les Catholiques sont redevables de l'idée de consacrer le mois de mai à la vierge Marie, parce que c'est par lui qu'ils apprirent que *Mai* était consacré à *Maïa* et, par suite, à toutes les Déesses.



Dans les Psaumes, l'histoire de Myriam, *Mocé,* est rappelée (1)

(1) Quand nous voyons le nom de IAVEH invoqué dans les écrits des Prophètes, il est probable qu'il était suivi du nom de Myriam : AVEH Myriam. (Je supprime le *iod* initial qui fut ajouté tardivement.) On a dû supprimer ce dernier nom avec le temps ; du reste, on a supprimé aussi IAVEH puisqu'on l'a remplacé par l'*Eternel.* La première manière de lire le nom HEVA a dû durer longtemps et n'a dû être remplacée par IAVEH

(77-104-105-106-113-134), et c'est là une source plus autorisée que les livres rédigés du temps d'Esdras, quoiqu'ils aient été également altérés. Mais on sent que la fraude porte presque entièrement sur un changement de nom, les idées semblent respectées.

Dans le Psaume 77, on rappelle la grande époque passée :

« Je pensais aux jours d'autrefois et aux années des siècles passés ».

12 « Je me suis souvenu des exploits de Hevah, de ses merveilles d'autrefois ».

15. « Tu es la *Déesse* forte, qui fait des merveilles, tu as fait connaître ta force parmi les peuples ».

16. « Tu as délivré ton peuple par ton bras, savoir les enfants de Jacob et de Joseph ».

17. « Les eaux l'ont vu (eaux symbole de l'erreur et de l'ignorance) et ont tremblé, même les abîmes en ont été émus ».

18. « Les nuées ont répandu des inondations d'eaux, les nuées ont fait retentir leur voix ; tes traits ont volé çà et là » (ceci rappelle « *les guerres de Hevah* »).

20. « Ton chemin a été par la mer et tes sentiers dans les grosses eaux, et tes traces n'ont pas été connues ».

21. « Tu as mené ton peuple comme un troupeau sous la conduite de Mocé et d'Aaron ».

On ne cite pas Myriam, qui a chanté le Cantique de la délivrance ; donc, elle est identifiée avec Mocé.

Réaction

La grande Déesse Hathor eut à subir la persécution qui s'abat toujours sur les femmes qui osent dire la Vérité. On chercha à détruire son livre, et c'est pour le mettre en sûreté qu'on le déposa dans l'*Arche*, qui était un coffre que l'on emportait partout où on allait.

Pour les masculinistes, Hathor fut l'Isis *infernale*, la Déesse de l'Occident et du monde inférieur. On la représente sous la

que sous le régime des rabbins qui changèrent la manière d'écrire les mots en introduisant les points-voyelles. Du temps de Rabelais (1495-1553), on disait à propos de l'*Ave Maria*, forme première qui revenait : « Voilà maintenant que l'on change la signification des mots. »

forme d'une vache, « la vache Hathor », quand on représente l'homme sous la figure d'un taureau.

Nous avons dit déjà que, comme la fête de Myriam était célébrée le 1er avril, ses ennemis en firent le jour de la *mystification*; il fut consacré au poisson (le poisson d'avril), parce qu'alors Marie signifiait *Mer* et que la grande persécution des hommes était racontée dans le *Sépher* sous la forme symbolique du déluge.

Nous avons montré plus haut que *mystifier* a la même racine que *Mystère* et *Mystique.*

Puis, pour les misogynes, Maïa (la Nature) va signifier l'*illusion.*

Myriam fut trahie par un homme dont le nom est resté dans l'histoire : Abiron. On dira de lui, dans les temps modernes, qu'il conspira contre Moïse et Aaron et fut englouti dans la terre avec ses complices qui devaient être Sterkin, Oterfut et Abibala, dont les sociétés secrètes ont gardé les noms. Mais ce n'est pas Abiron, c'est Myriam elle-même qui fut, croit-on, enterrée vivante sur le mont Nébo ; et ce serait là le grand crime des traîtres dont les Mystères gardèrent le souvenir.

Il est certain que la grande préoccupation des Juifs fut de cacher Myriam, comme on cachait Ihaveh, et, plus tard, de remplacer son nom par celui de Moïse.

Aucun des auteurs juifs (masculinistes) qui ont parlé de Moïse, n'a mentionné l'existence du Temple d'Hathor sur le Mont Sinaï. La seule chose que nous trouvons dans le *Talmud* à ce sujet est ceci : « Que signifie Mont Sinaï ? Un mont d'où Sinah (la haine) est descendue chez les peuples du monde » (cité par Leblois dans *Les Bibles*, L. V, p. 410).

Mais, si on avait dissimulé autant que possible le nom de Myriam, on n'avait pas pu, cependant, le faire disparaître, d'autant plus que les Esséniens, qui continuaient à suivre ses préceptes et à enseigner sa science, avaient donné son nom à l'endroit où ils s'étaient retirés. Le nom de Myriam s'étant altéré en passant d'une langue à l'autre, on disait « le Mont Moria » par un changement de voyelles.

Mais les Juifs et les Grecs (masculinistes) donnaient à ce nom une signification outrageante.

Court de Gébelin, dans son ouvrage sur le *Monde primitif* (T. IX, p. 643), donne des étymologies, il explique le mot *Môria* en disant qu'il signifie *folie, extravagance, fatuité* : Môria, ΜΩΡια.

Tous les mots dérivés de Maria sont, pour lui, des expressions de folie. Ainsi Môrion, Μωριον, qui désigne l'origine végétale, devient, pour lui, une espèce de Mandragore.

Preuves de l'inexistence de Moïse

Aujourd'hui les savants ne croient plus à l'existence de Moïse.

C'est le rabbin Aben-Ezra, qui vivait au XIIe siècle, qui, le premier, remarqua que Moïse ne pouvait pas être l'auteur du *Pentateuque* à cause des anachronismes du langage et de la connaissance de la Palestine postérieure à Moïse que l'auteur du *Sépher* ne pouvait pas avoir, puisqu'il n'y était jamais entré.

« Il est remarquable, dit M. Leblois dans *Les Bibles* (L. V, p. 306, en note), que nulle part, dans l'Ancien Testament, le *Pentateuque* n'est attribué à Moïse. Le premier auteur qui exprime cette idée est Philon, le contemporain de Jésus. »

Et cependant les Prophètes parlent continuellement de *la Loi* : HA-THORAH.

Le Mosaïsme a été placé entre la sortie d'Egypte et les Rois. Or, pendant ce temps, on ne prononce jamais le nom de Moïse et c'est IHAVEH - MARIH qui règne. Le Dieu de Moïse n'est même pas encore inventé.

Voltaire, dans son *Dictionnaire Philosophique* (article *Moïse*) et dans *Questions sur l'Encyclopédie* (article *auteurs*), nie l'existence de Moïse et fait remarquer qu'aucun prophète n'a cité les livres du *Pentateuque*, qu'il n'en est question ni dans les Psaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres (1), Lévitique, Deutéronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit reconnu par eux pour authentique. Il n'est jamais parlé du *Bereshith*, ni du *Veelleshemoth*, ni du *Vaüra*, ni du *Vaiedabber*, ni de l'*Haddebarim*, (ce sont les premiers mots des livres attribués à Moïse).

Les auteurs qui ont étudié l'histoire fantaisiste faite du temps d'Esdras, dans les livres du *Pentateuque*, ont fait remarquer que Moïse parle de villes qui n'existaient pas au temps où le *Sépher* a été écrit et qui ne seront bâties que longtemps après, de montagnes qui n'ont jamais existé, de fleuves et de rivières où

(1) En grec *Arithmoi*.

il n'y en a pas, ce qui prouve que c'est un ignorant qui a écrit tout cela ; il mentionne le *Livre du Droiturier* qui fut écrit du temps des Rois, époque bien postérieure à la vie de l'auteur du *Sépher.* Il donne des préceptes pour la conduite des rois quand il n'y avait pas encore de rois. On lui fait écrire un livre sur les Prêtres, le *Lévitique*, alors que ce n'est qu'après le schisme qu'on créa la caste sacerdotale.

Les rabbins savaient bien ce que voulait dire leur *Pentateuque* : « Contes de fées, vilaine épine dans le flanc de la science de la logique ».

Enfin, Moïse raconte lui-même sa mort et annonce « qu'on ne saura jamais où reposera sa cendre ». Il dit « qu'il ne naîtra aucun prophète semblable à lui ». Ce n'est donc pas ce Moïse-là qui a écrit le Livre. Quant à Myriam, on lit dans les *Nombres* (1) qu'elle mourut à Kordès.

Cependant, la tradition populaire répandait le bruit que la tombe de Myriam était inconnue, et on lit dans II *Macchabées*, II, 7 : « Le peuple de Dieu (qui est encore IHAVEH) dispersé, se réunira de nouveau le jour où le tombeau de Moïse sera retrouvé. »

Ne faut-il pas plutôt voir, dans ce verset, une prophétie annonçant que les Femmes (peuple de HEVAH) reprendront leur puissance sociale le jour où le sexe du Prophète sera rétabli ?

Tout ceci prouve que ceux qui ont parlé de la mort de Moïse connaissaient la tradition — populaire du reste — de la mort de Myriam.

Moïse est si peu réel qu'on lui fait une histoire pleine de contradictions. Ainsi on lui donne pour beau-père toutes sortes de personnages différents, et cela en le faisant vivre dans un temps où le mariage n'existait pas encore, et où le droit paternel n'existait pas non plus. (L'enfant ne connaissait même pas son père avant Ptolémée Philopator.)

Dans l'*Exode* (ch. II, 18), son beau-père est appelé Réguel. Au chapitre III, 1, ce personnage s'appelle Jethro. Dans les *Juges* (ch. I, 16), il devient Kemi ; un peu plus loin (ch. V, 11), le voilà devenu Hobad. J'ajoute etc., parce qu'il y a encore d'autres noms de cette parenté imaginaire.

(1) *Encyclopédie des sciences religieuses* de Lichtenberger, où Myriam est appelée Maria ou Miryam.

On voit que tout cela a été écrit dans un temps où on niait les œuvres de l'Esprit féminin et où on voulait faire remonter à une haute antiquité l'idée qu'on prétendait faire prévaloir, l'asservissement sexuel de la femme à l'homme dans le mariage.

Philon a écrit son histoire de Moïse après que le Droit Romain eut introduit dans le monde le mariage, le divorce et la puissance paternelle, et il a mis tout cela dans son histoire (1).

Il est si vrai que le but d'Esdras et des prêtres juifs est de supprimer Myriam, que, parlant des parents de Moïse, il ne leur donne que deux enfants, Moïse et Aaron.

Exode, VI, 20 : « Or Hamram prit Joked, sa tante, pour femme, qui lui enfanta Moïse et Aaron. »

Dans l'*Exode* (ch. XVIII, 11), Jethro s'écrie en saluant Moïse : « Je vois bien maintenant que Ihevah est plus grand que tous les dieux, car il a prévalu contre l'insolence des Egyptiens. »

C'est bien là le cri de victoire de la femme !

Du reste, ce Jethro est présenté comme « prêtre du pays où Moïse est accueilli ». Or ce n'est qu'après le schisme de Juda, sept siècles plus tard, que les hommes deviendront « prêtres » de la religion judaïque. Avant cette époque, la religion Israélite (féministe) n'a que des *Soffetim*, espèce de sages ou de prêtresses qui rendent la justice.

La falsification des Ecritures était destinée à donner une haute antiquité à l'institution sacerdotale des lévites, qui n'exista qu'après le schisme.

On a voulu faire de Moïse un masculiniste. Ainsi, Josèphe nous le montre (L. II, CVI) comme employé par les Egyptiens dans une guerre contre les Ethiopiens (féministes).

L'*Exode* le montre comme gendre d'un prêtre étranger au culte de Ihaveh (CXVIII, 1), alliance qui serait contraire à l'esprit de la Thorah, la loi de Myriam, avec laquelle il se mettrait en opposition, quoiqu'il en soit l'auteur.

Une des femmes qu'on donne à Moïse s'appelle *Séphora*. C'est ironiquement, sans doute, qu'on lui donne comme nom le titre du livre de Myriam, le *Sépher*.

(1) Si nous voulons savoir à quelle époque un document falsifié a été écrit, une histoire a été dénaturée, cherchons quelles étaient les lois et les mœurs qui régissaient les relations sexuelles à l'époque où le falsificateur écrivait et qu'il ne manque jamais de mettre dans tout ce qu'il écrit. C'est même pour cela qu'il altère les textes.
L'homme a toujours été guidé par son instinct sexuel.

On a beaucoup attaqué Moïse à toutes les époques de l'histoire, on l'a aussi beaucoup défendu.

Voici un abbé Sionnet qui veut prouver l'existence de Moïse par les miracles ; il dit :

« Tous les discours de Moïse en rappellent le souvenir ; plusieurs de ses lois, la plupart des solennités de sa religion sont établies à l'occasion de quelque prodige. Retranchez les miracles du *Pentateuque*, il n'y reste plus que des faits sans liaison, sans causes, sans effets ; des discours sublimes, mais plus extravagants que les rêves d'un homme en délire ; des cérémonies bizarres dont vous n'entrevoyez ni l'origine, ni le but, ni l'utilité. Disons mieux, il ne reste plus rien et vous rentrez dans l'opinion de ceux qui regardent le *Pentateuque* comme un livre entièrement supposé » (*Intr. à la Sainte Bible*, p. 62).

Nous répondrons à cet abbé et à tous ceux qui raisonnent comme lui, que le miracle est preuve de l'imposture. Ce sont les imposteurs qui mettent la révélation dans le miracle ou le miracle dans la révélation, parce qu'ils ne se doutent pas de ce qu'est la faculté réellement divine qui fait apercevoir la vérité absolue.

Parmi les miracles qu'on attribue à Moïse, se trouve celui qui consiste à faire jaillir de l'eau d'un rocher au moyen d'une baguette qu'on appelle « la verge de Moïse ». Ce prétendu miracle a pour origine la chanson de Beer, que nous avons déjà citée et qui nargue les femmes qui creusent une source avec des baguettes. Une légende en est résultée, celle des Danaïdes qui auraient introduit d'Egypte en Argolide l'art de forer des puits. Salomon Reinach dit : « Comme elles avaient apporté de l'eau dans un pays jusque là très aride, on les figure comme des *porteuses d'eau.* »

C'est parce qu'il s'agissait, au début, d'une action faite par des femmes que les hommes y ont mis du merveilleux et du mystère, et ce fut le commencement de toutes les légendes qui ont circulé depuis sur les sourciers qui, avec une baguette divinatoire, décèlent l'endroit où il y a de l'eau.

Ne nous étonnons donc pas que Voltaire, dans son *Traité de la Tolérance*, dans *Dieu et les hommes*, dans le *Dictionnaire philosophique*, les *Lettres d'un Quaker*, les *Questions sur l'Encyclopédie*, la *Bible enfin expliquée*, etc., se soit appliqué à démasquer les mensonges de ceux qui soutiennent l'existence de Moïse.

J'ai déjà cité plusieurs de ses objections ; en voici encore quel-

ques-unes : « Il est dit que Moïse a écrit le Décalogue sur deux tables de pierre, et les Juifs prétendent que tout le *Pentateuque* est de lui. Il l'a donc écrit aussi sur ces deux tables de pierre. Elles devaient être grandes, et que sont-elles devenues ? car des tables de pierre, cela se conserve.

« Moïse ne pouvait pas dire qu'il était en deçà du Jourdain quand il était au delà (1er verset du *Deutéronome*).

« Il ne pouvait pas ordonner à son peuple de payer un demi-sicle par tête selon la mesure du Temple, puisque les Juifs n'eurent de temple que plusieurs siècles après lui. »

Voltaire ajoute : « Voyez, mon cher lecteur, si le sceau de l'imposture a jamais été mieux marqué. Mais le grand Newton, le savant Leclerc et plusieurs auteurs célèbres ont traité si supérieurement cette matière que nous rougirions d'en parler encore. »

Voltaire a rappelé souvent que, sous le gouvernement des Juges, la religion des Juifs n'existait pas encore ; elle ne fut irrévocablement fixée que du temps des rois de Syrie.

Mais les défenseurs de la Synagogue ne peuvent se défendre qu'en prétendant que la religion des Juifs existait avant Salomon, que le culte divin tel qu'il est décrit dans le Pentateuque était célébré *avant le Temple*, que le service lévitique était observé, les fêtes prescrites pour les Juifs célébrées, en un mot que la forme de la religion telle qu'ils l'ont instituée après Esdras, existait déjà depuis des siècles avant lui.

A cela, Voltaire répond dans sa *Philosophie de l'histoire*, ch. 28 : « Aucun auteur n'a cité Moïse avant Longin, qui vivait sous l'empereur Aurélien. »

L'abbé Sionnet répond que Diodore de Sicile, parlant des plus célèbres législateurs de l'antiquité, fait mention de celui « qui laissa aux Juifs des lois qu'il prétendait avoir reçues du Dieu YAV, c'est-à-dire du Dieu Jehovah, car le mot hébreu est susceptible de ces deux prononciations ».

Or le Dieu YAV, c'est Ihaveh, la Mère universelle. Quant à Jéhovah, c'est la forme moderne qui lui a été donnée au XVIIe siècle par le rabbin Astruc.

On cite aussi Tacite, qui aurait parlé de Moïse, « mais pour dénaturer son histoire, » disent les Catholiques.

On s'appuie aussi sur la déclaration de Clément d'Alexandrie qui, dans les *Stromates* (Livre I), reconnaît que *le législateur des Hébreux* est antérieur à la plupart des dieux de la Grèce.

Il a raison, mais cela ne dit pas *qui était ce législateur.*

Le débat, au fond, se résume dans une substitution de sexe, et dans une substitution de doctrine.

C'est cette substitution de sexe que, dans le langage antique, on appelait « la transfiguration ».

LE SÉPHER

On croit que c'est entre le XIVe et le XVe siècle (avant notre ère) que parut le *Sépher.*

Ce livre fameux contenait l'histoire de l'Univers, la cosmogonie, l'origine de l'homme et la loi morale.

Il est appelé « le livre de la Loi » (Ha-Thorah); c'est un tout sans division, ce n'est donc ni un *Pentateuque* ni un *Hexateuque.*

Ce n'est pas la Bible des rabbins, qui contient trois parties : la Loi (Thorah), les Prophètes (Nebiim) et les Hagiographes (Ketoubim). Ces deux dernières parties, très postérieures au *Sépher*, ont été ajoutées dans le cours de l'histoire au *Livre* primitif.

Le mot *Sépher* signifie le *Livre.* On dit qu'il signifie aussi *liste.*

Quand on a traduit le livre hébraïque des rabbins en grec, on l'a appelé, au pluriel, « les livres », *Biblia,* puisque alors il contenait les Prophètes et les Hagiographes.

Dans la haute antiquité, on disait aussi *Graphè* ou *Graphaï,* « l'écriture » ou « les écritures ».

Longtemps on a aussi appelé ce recueil « le livre de l'Alliance ». Le mot « Alliance » est exprimé, en grec, par *diathékè.* La version grecque fut appelée « Nouvelle Alliance », *Kainè diathékè.*

La traduction latine a rendu le mot *diathékè* par « Testament », ce qui n'exprime pas du tout l'idée primitive contenue dans le mot alliance. C'est le mot « Religion » (*religare*) qui correspond véritablement au mot hébreu *Berith.*

La langue hébraïque primitive

Le *Sépher* fut écrit dans la langue que parlaient les Israélites qui occupaient l'Égypte à cette époque.

Cette langue s'écrivait par des signes idéographiques très rapprochés des hiéroglyphes égyptiens. C'est l'hébreu primitif qui subit, par la suite, des altérations et des déformations telles

que du temps d'Esdras on ne le comprenait plus. Cet hébreu primitif n'est donc pas plus l'hébreu des rabbins que le français actuel n'est le français du Moyen Age (1).

Pour comprendre les plus anciennes rédactions du *Sépher*, celles qui sont restées identiques ou très rapprochées de l'original, il fallait donc commencer par ramener l'hébreu à ses origines. C'était là un travail formidable, mais un homme d'un génie extraordinaire devait l'entreprendre, Fabre d'Olivet qui, au commencement du XIX[e] siècle, publia son remarquable ouvrage intitulé *La Langue hébraïque restituée.*

Naturellement il fut persécuté, considéré comme un fou, dont la science n'avait pas de valeur et dont il ne fallait pas s'occuper. On nia, en bloc, ses affirmations, comme on nie toujours les vérités qu'on ne veut pas connaître.

Il dut quitter la France et s'exila en Angleterre. Son livre ne fut pas lu par ses contemporains, et c'est maintenant seulement, un siècle après sa mort, que quelques rares érudits, appartenant à la science libre, commencent à s'apercevoir du mérite extraordinaire de cet ouvrage.

Voici comment la science officielle parle de lui. Dans la *Bibliographie universelle* de Michaud, p. 280, nous lisons :

« Philologue plus bizarre qu'original, est mort à Paris, en 1825, avec la réputation d'un visionnaire et d'un fou, parce que l'auteur de la Bible aurait peint la création du monde en général ; ainsi Adam serait, non pas un seul homme, mais le genre humain, Eve n'est qu'une faculté, Noé le repos universel.

« Il adresse une lettre à Byron où il s'arme d'une érudition effrayante pour prouver à Lord Byron que ses opinions sont injurieuses à la Divinité et que lui seul, grâce à sa connaissance profonde de l'hébreu, a su pénétrer les mystères de la Bible. »



Fabre d'Olivet fut frappé de la profondeur des idées qu'il découvrit dans le *Sépher.*

(1) Renan a écrit cette naïveté : « L'écriture en Israël est postérieure à Moïse et à Josué de 3 ou 400 ans. Les siècles sans écriture n'engendrent et ne transmettent que des fables. » Que fait-il alors du *Sépher* et de tous les livres qui y sont cités, du *cantique de Débora*, etc. ? Il dit aussi : « En général, dans l'étymologie sémitique *anté-scripturale*, le *hé* et le *heth*, le *shin* et le *sin* peuvent être tenus pour une seule lettre. » Comment se fait-il qu'il y ait eu des lettres avant l'écriture ? Pourquoi épeler si on n'écrivait pas ?

La science primitive lui apparut dans un éblouissement subit. Mais il comprit aussi pourquoi on l'avait tenue aussi soigneusement cachée, et voici ce qu'il dit dans le discours préliminaire de sa 2e partie (p. 6) : « Le *Sépher* se présente, mais quelle foule de fantômes marchent à ses côtés ! Fils du passé et gros de l'avenir, ce livre, héritier de toute la science des Egyptiens, porte encore les germes des sciences futures, fruit d'une inspiration divine, il renferme en quelques pages et les éléments de ce qui fut et les éléments de ce qui doit être. Tous les secrets de la nature lui sont confiés — tous —. Il rassemble en lui et dans le seul *Beræshîth*, plus de choses que tous les livres entassés dans les bibliothèques européennes. Ce que la nature a de plus profond, de plus mystérieux, ce que l'esprit peut concevoir de merveilles, ce que l'intelligence a de plus sublime, il le possède. Faut-il porter sur le voile qui le couvre une main téméraire ? Première et puissante difficulté ! »

Donc, il s'arrête, il hésite, à l'idée de divulguer ce que tant de générations d'hommes ont voulu cacher, mais l'intérêt scientifique est là qui demande la Vérité.

Et du reste, l'étude des sciences naturelles qui marche en même temps que la reconstitution de l'histoire, ne nous rend-elle pas, par une autre voie, l'origine du monde, l'évolution des êtres organisés et la loi morale, ces révélations que l'on craint tant ? Fabre d'Olivet hésite cependant ! Il est homme et, quoique plus perspicace que les autres et comprenant que la Vérité mise tout entière à nu ne peut qu'améliorer la vie sociale de son propre sexe, il tremble à l'idée de tout dire et laisse subsister quelques voiles, mais en donnant aux savants le moyen de les soulever.

« Ce livre, dit-il encore, n'a jamais été exactement traduit. Les versions les plus anciennes que nous possédions du *Sépher* n'en rendent que les formes les plus extérieures et les plus grossières, sans atteindre à l'esprit qui les anime dans l'original. »

Ce qui donne au travail de Fabre d'Olivet une valeur considérable, ce n'est pas seulement d'avoir restitué la langue hébraïque, c'est encore de nous donner, en même temps, le moyen de vérifier nous-mêmes sa traduction, et, qui plus est, de la rectifier ou de la compléter en consultant les versions faites dans les autres langues de l'antiquité, car sa traduction est accompagnée de notes qui contiennent l'interprétation donnée

dans les versions samaritaine, chaldaïque, syriaque, arabe et grecque (1).

Si la Bible a toujours été propagée dans sa forme erronée, c'est que ceux qui s'en sont occupés ont toujours suivi la même voie ; remontant aux traductions latine ou grecque, ou à la version hébraïque des rabbins, ils n'ont jamais pu connaître que le *livre des Prêtres*, c'est-à-dire la version altérée par eux. Il faut franchir l'époque de leur domination et regarder au delà, dans les profondeurs de l'histoire antérieure à eux, pour trouver la source réelle des idées. Pour cela,il fallait reconstituer l'hébreu primitif par une autre voie que par la filière qu'ils avaient eux-mêmes créée, puisque ce sont eux qui avaient déformé la langue pour cacher le sens primitif des Ecritures qu'ils avaient altérées.

C'est ce que fit Fabre d'Olivet, et voici ce qu'il nous dit lui-même à ce sujet :

« Le mouvement inusité que j'avais donné à mes études m'avait convaincu que la langue hébraïque était perdue et que la Bible que nous possédions était loin d'être l'exacte traduction du *Sépher*. Parvenu à ce *Sépher* original par d'autres voies que celles des Grecs et des Latins, porté de l'Orient à l'Occident de l'Asie par une impulsion contraire à celle qu'on suit ordinairement dans l'exploration des langues, je m'étais bien aperçu que la plupart des interprétations vulgaires étaient fausses, et que, pour restituer la langue du *Sépher* dans sa grammaire primitive, il me faudrait heurter violemment les préjugés scientifiques ou religieux que l'habitude, l'orgueil, l'intérêt et la rouille des âges, le respect qui s'attache aux erreurs antiques concouraient ensemble à consacrer, à raffermir, à vouloir garder.

« Il est, n'en doutez pas, il est des moments marqués par la Providence, où l'impulsion qu'elle donne vers de nouvelles idées, sapant des préjugés utiles dans leur origine, mais devenus superflus, les force à céder, comme un habile architecte déblayant les grossières charpentes qui lui ont servi à supporter les voûtes de son édifice.

«Si j'étais né un siècle ou deux plus tôt, et que des circonstances heureuses, servies par un travail opiniâtre, eussent mis

(1) L'éditeur Chacornac a fait faire une nouvelle édition de ce remarquable ouvrage. Il est intitulé *La Langue hébraïque restituée et le véritable sens des mots hébreux*, 2 volumes petit in-4°.

les mêmes vérités à ma portée, je les aurais tues, comme ont dû les taire, ou les renfermer hermétiquement, plusieurs savants de toutes les nations ; mais les temps sont changés. Je vois en jetant les yeux autour de moi que la Providence ouvre les portes d'un nouveau jour.

« Que si les esprits droits s'étonnent que seul, depuis plus de vingt siècles, j'aie pu pénétrer dans le génie de cette langue, je répondrai ingénument que je ne crois point que cela soit ; que je pense, au contraire, que beaucoup d'hommes ont, en divers temps et chez différents peuples, possédé l'intelligence du *Sépher* de la même manière que je la possède ; mais que les uns ont renfermé avec prudence cette connaissance dont la divulgation eût été dangereuse alors, tandis que d'autres l'ont enveloppée de voiles assez épais pour être difficilement atteinte. »

Fabre d'Olivet, parlant de l'auteur du *Sépher*, le montre instruit dans toutes les sciences des Egyptiens et suppose que, si les livres sacrés de l'Égypte avaient surnagé sur les ruines de cet empire, on y trouverait une science comparable à celle du *Sépher* ; il dit : « Simplicius qui, jusqu'à un certain point, avait été à même de faire cette comparaison, y trouvait tant de conformité qu'il en concluait que le prophète des Hébreux avait marché sur les traces de l'antique Toath. »

Les historiens consciencieux — ou intuitifs — savent si bien que pour donner du prestige à un auteur il faut faire remonter son œuvre à la science primitive qui régna pendant le régime théogonique, que Le Clerc, Richard Simon et l'auteur des *Conjectures sur la Genèse* représentent l'écrivain du *Sépher* comme s'étant inspiré de livres plus anciens que les siens ; et, en effet, il cite dans deux ou trois endroits du *Sépher* le titre des ouvrages qu'il a sous les yeux : c'est le livre des *Générations d'Adam* (*Sépher*, I, c. 5), c'est le livre des *Guerres de Iovah* (*Sépher*, 4, c. 21), c'est le *Livre des Prophètes* (*Sépher*, 4, c. 21, v. 23). Il est parlé dans Josué du *Livre des Justes* (*Josué*, c. 10-13). Les titres de ces ouvrages prouvent que la lutte de sexes était violente alors. Les *Guerres de Iovah* sont évidemment un livre qui les relate.

Mais tous ces ouvrages étaient voués à la destruction, justement parce qu'ils contenaient la justification des femmes attaquées et le récit des outrages qu'elles avaient subis.

Le *Sépher* devait aussi soulever des luttes violentes parce que, paru à l'époque de persécution qu'on a appelée « la servitude »,

il apportait une science formidable qui concluait au triomphe de la cause féministe.

Aussi il souleva immédiatement une terrible opposition, qui eut comme conséquence la fuite dans le désert des partisans du Livre et de son auteur.

Quel est donc ce Livre, si redouté, si persécuté, et qu'il fallut garder avec tant de mystères ?

La meilleure réponse à faire est de restituer les premiers chapitres du Livre fameux. Nous allons l'essayer en nous servant pour faire ce travail de la traduction de Fabre d'Olivet, rectifiée par les notes qui l'accompagnent et que ce savant nous donne pour nous faciliter le travail de restitution *qu'il ne veut pas faire lui-même entièrement.*

Il ne le *veut pas* ou ne le peut pas, parce que, pour comprendre l'explication des lois de la Nature donnée par les *Déesses* dans les temps primitifs, il faut connaître tous les secrets de la pensée féminine depuis si longtemps cachée. Et si nous n'avions trouvé et expliqué par les sciences modernes les mêmes lois de la Nature, il est certain que nous ne comprendrions pas les explications que le *Sépher* en donne. La brièveté même des phrases, sans développement, ressemble plutôt à un sommaire qu'à un livre et rend la compréhension difficile ou impossible à ceux qui ne sont pas préalablement instruits dans les sciences secrètes.

Fabre d'Olivet nous dit que le texte hébraïque sur lequel il a fait sa traduction est celui de la Polyglotte de Paris (1). Il n'a traduit que les dix premiers chapitres du *Sépher*, mais, outre l'intérêt capital qu'ils renferment, outre qu'ils constituent une bonne part de vérités retrouvées, ils suffisent pour démasquer les falsificateurs puisqu'ils donnent une *clef* qui permet de rectifier tout le reste.

Voici le résumé des idées générales exposées dans les dix premiers chapitres de la *Genèse.*

Chapitre I. — C'est l'histoire des forces cosmiques qui régissent l'Univers et président au développement primitif des êtres organisés. Fabre d'Olivet l'appelle *la Principiation* ; c'est tout ce qui se présente en puissance d'être ou en germe.

(1) *Biblia polyglotta de Brianus Waltonus*, publiée en 1662. Ouvrage donnant les versions du *Sépher* faites avant le Christianisme, et qu'on peut consulter à la Bibliothèque nationale de Paris.

Chapitre II. — L'apparition de l'homme et la distinction sexuelle. Fabre d'Olivet l'appelle *la distinction* ; le Principe cosmique y passe de puissance en acte.

Chapitre III. — Les différences physiologiques des sexes (l'histoire du corps humain). Fabre d'Olivet l'appelle *l'extraction.* Une grande opposition a lieu entre les êtres différemment sexués.

Chapitre IV. — Les différences psychiques des sexes. Le commencement de la vie sexuelle et de la maternité. Puis la réaction brutale de l'homme contre la Femme (Caïn et Habel).

Pour Fabre d'Olivet, c'est *la multiplication divisionnelle.*

Chapitre V. — Les phases de l'évolution humaine dans la vie primitive (les mutations ontologiques jusqu'à Noah, repos de la nature).

Selon Fabre d'Olivet, c'est *la compréhension facultative.*

Chapitre VI. — La puberté et le commencement de la génération en même temps que la naissance des passions chez l'homme ; le principe intellectuel Noah sauvé de la corruption (symbolisée par un déluge).

Selon Fabre d'Olivet, c'est *la mesure proportionnelle* (de l'intelligence).

Chapitre VII. — La grande persécution de la femme par l'homme. L'esprit éteint par les eaux de l'ignorance (déluge).

D'après Fabre d'Olivet, c'est *la consommation des choses* ; l'équilibre est rompu, une catastrophe terrible suit : l'Univers est renouvelé.

Chapitre VIII. — La séparation des hommes et des femmes. Les femmes vivent dans des lieux fortifiés : *la Thébah* (l'arche). Cela se termine par une réconciliation.

D'après Fabre d'Olivet, c'est *l'entassement des espèces.* Les *choses* divisées reviennent à leurs principes communs en se réconciliant.

Chapitre IX. — Les menaces de la Femme. Son enseignement, sa loi donnée à l'homme. Fabre d'Olivet l'appelle *la restauration cimentée* ; un nouveau mouvement commence.

Chapitre X. — L'énumération des êtres émanés de Noah, commencement de vie sociale. D'après Fabre d'Olivet, *la puissance agrégative et formatrice* ; les forces naturelles se déploient et agissent.

Telle est l'histoire qui est relatée dans le *Sépher* et qui est

entièrement conforme aux premières phases de la formation de la Terre et au développement primitif des êtres organisés.

L'auteur du Sépher s'occupe surtout de l'évolution sexuelle et des luttes de sexes ; cela semble la question qui, pour lui, domine toutes les autres.

Nous allons reconstituer les trois premiers chapitres de la *Genèse*, et, comme nous croyons en connaître le sens certain, nous arrivons à un résultat qui nous paraît être le plus rapproché de la pensée de l'auteur du *Sépher* parce qu'il est le plus conforme à la vraie science. Cependant, nous ne suivons pas à la lettre la traduction de Fabre d'Olivet parce que cet auteur, imbu des idées de son temps et ne connaissant pas les idées nouvelles apportées depuis, n'a pas toujours compris la signification des versets du *Sépher*. Mais nous nous servons des notes qu'il ajoute à sa traduction et dans lesquelles il nous donne les indications nécessaires pour refaire nous-mêmes une nouvelle rectification du texte. En nous donnant les mots en plusieurs langues, en nous laissant le choix de leurs différentes significations, il nous fournit un moyen sûr d'arriver à retrouver le véritable esprit du *Sépher*.

D'abord, nous supprimons le mot Dieu (qu'il emploie du reste au pluriel), mot traduit du latin, qui le prit au sanscrit, et que Fabre d'Olivet emploie à tort, puisqu'il n'appartient pas à la langue hébraïque et ne rend pas du tout l'idée contenue dans le mot *Elohim*. Ceci a assez d'importance pour que nous nous y arrêtions un instant.

Le mot « *Dieu* » est complètement étranger à la Bible hébraïque. Les primitifs Israélites savaient qu'il existe dans l'Univers des Principes cosmiques qu'ils appelaient Elohim, au pluriel, puis sur la terre une puissance morale qu'ils représentaient par Haveh ou Hevah (1).

Dans la seconde période religieuse, on dira IHAVEH, faisant précéder le mot Haveh de la lettre idéographique IOD qui symbolise le sexe masculin et sert à donner aux noms divins auxquels on l'ajoute le caractère hermaphrodite.

C'est le nom IHAVEH, caché par les rabbins juifs, que dans la traduction grecque on rend par « *Eternel* ». Dans les versions

(1) Répétons que Hevah devint Haveh lorsque les noms hébraïques, interprétés par les Européens, furent lus à l'envers, c'est-à-dire de gauche à droite, alors que les Hébreux lisent de droite à gauche.

plus modernes, on remplacera « Eternel » par « Seigneur », et alors le nom divin sera tout à fait masculinisé.

Les Hébreux mentionnaient aussi les Puissances morales des peuples voisins, comme Astarthé. Enfin, les hommes introduisirent dans le culte des personnifications mâles comme Baal, comme Moloch, mais jamais ces personnages allégoriques ne sont appelés *Dieu*.

Le mot Dieu est d'origine âryenne, il remonte au sanscrit Dêva, Diêva, d'où Dêvatâ, dont on fera en latin *Deitas*. En zend, c'est encore de Diêva qu'on fait Dyanis (Diane). Dia est pris pour *Ciel*, *incorporel*, *spirituel* (1). Mais on supprima la lettre terminale qui indiquait le genre, et le mot devenu Diev fut considéré comme neutre. C'est sous cette forme qu'il passa en Occident, où Diev devint Dieu quand, sous François Ier, le V devint un U.

Quant au mot God des Anglo-Saxons, il vient directement de l'hébreu. C'est le IOD hébraïque devenu Jod, que les Saxons écrivaient Godh, puis Gott, tandis que les Anglais en faisaient le God qui est resté dans leur langue pour indiquer la Divinité masculine qu'ils appellent aussi Seigneur.

Mme Blavatsky, dans la *Doctrine Secrète* (T. II, p. 56), nous dit :

« Le mot Dieu, embrassant au singulier les Dieux ou *Theoï*, est parvenu aux nations d'une civilisation supérieure par une étrange source, par une source aussi complètement et aussi extraordinairement phallique que l'est le lingam indien dans sa franchise brutale.

« L'idée de faire dériver le mot God du synonyme anglo-saxon good est abandonnée, car dans aucune autre langue, depuis le Khoda persan jusqu'au Deus latin, on n'a trouvé d'exemple prouvant que le nom de Dieu soit un dérivé de la qualité *goodness* (bonté).

« Pour les races latines, il vient de l'âryen *Dyaus* (le jour), pour les Slaves, du Bacchus grec (Bhag, Bag), et pour les races saxonnes, directement de l'hébreu *Jodon*, *Jod*. De là vient le saxon Godh, le Gott germanique et le God anglais. On peut dire que ce terme symbolique représente le créateur de l'humanité physique, mais sûrement il n'a rien à faire avec la formation ou la « création » tant de l'esprit que des dieux ou du Kosmos. »

(1) Voyez Pictet, *Dictionnaire des racines indo-européennes* (pp. 412 et 416).

Le mot *éternel*, qui se place comme un terme de passage entre le divin féminin et le divin masculin, a le même sens que le mot *immortelle* qui qualifie les Déesses. Il exprime une idée psychique, un état de l'âme *qui n'est pas entamée par le péché mortel* ; il ne sert pas à désigner la force, ou les forces cosmiques qui régissent l'Univers.

Le mot *éternité*, par lequel les théologiens interprètent le terme « pour toujours » ou « toujours », n'existe pas dans la langue hébraïque. *Oulam*, dit Le Clerc, ne signifie qu'une époque dont le commencement et la fin ne sont pas connus ; il ne signifie pas « durée infinie », et le terme « pour toujours », dans l'Ancien Testament, ne signifie qu'une époque de longue durée.

Dans le *Vishnou-Pourâna*, on explique que par « éternité » et « immortalité » on n'entend que l'existence jusqu'à la fin du Kalpa (L. II, ch. VII).

LES ÉLOHISTES ET LES JÉHOVISTES

C'est parce qu'on a fait confusion entre le Principe cosmique et la Divinité terrestre vivante, Héva (le Dieu vivant), que l'on a cru qu'il avait existé deux versions différentes de la Genèse : l'une qui désignait Dieu par le mot Elohim, et l'autre par le mot IHAVEH.

C'est la thèse du rabbin Astruc qui voit dans le *Sépher* deux livres qui auraient été réunis : celui des Elohistes et celui des Jéhovistes.

Cette doctrine a eu un grand succès. Elle est cependant fausse, parce qu'elle est basée sur la confusion entre la puissance cosmique qui organise l'Univers (la radiation des astres, *les Élohim*) et la Déesse-Mère qui crée l'enfant. Elle seule est *Créatrice* ; les Elohim organisent, mais ne créent pas, ce sont des puissances physiques, des forces.

Ces idées préliminaires vont nous aider à comprendre l'énorme distance qui sépare le texte original du *Sépher* de la version grecque sur laquelle presque toutes les versions modernes sont faites.

Version reconstituée des premiers chapitres de la Genèse

CHAPITRE PREMIER

COSMOGONIE

Traduction rectifiée

1. En principe les Elohim (1) forment le Ciel et la Terre (les mondes céleste et terrestre).

2. Et la Terre était distendue jusqu'à l'incompréhensibilité et très raréfiée (c'était une nébuleuse), et la force compressive et durcissante (l'action dynamique des radiations) était sur l'abîme pour le centraliser (2). Et la force des

Bible vulgaire d'après Osterwald

1. Dieu créa, au commencement, le Ciel et la Terre.

2. Et la Terre était sans forme et vide, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux.

(1) En hébreu, *Beræshith bara Elohim. Beræshith*, mal traduit par *au commencement*, signifie « en principe » et non « dans le principe », c'est-à-dire en puissance d'être ou de faire.

Il s'agit de l'action possible d'un principe agissant, d'une potentialité et non d'un commencement, et Elohim est le pluriel du mot אלה (ALH), qui dérive lui-même de la racine אל (AL) qui peint la force et la puissance expansive. Sa signification est exclusivement physique, elle ne ressemble en rien à la signification donnée au mot Dieu dans les temps modernes. Il ne faut donc pas traduire Ælohim par « les Dieux », puisque le mot Dieu indique toujours une puissance morale et que Ælohim n'indique que des puissances cosmiques. Nous traduisons Ælohim par radiations (radiations des astres incandescents), parce que ce sont bien les radiations qui remplissent les actions physiques attribuées dans le *Sépher* aux Ælohim.

— *Bara*, le verbe est au singulier, quoique le sujet soit au pluriel. Les radiations, au pluriel (les Ælohim), expriment *la force* radiante au singulier, et c'est ce sous-entendu qui régit le verbe.

(2) Dans la version samaritaine, l'état de formation nébulaire est exprimé par : *distendue jusqu'à l'incompréhensibilité et très rare* (raréfiée). Le Targum chaldaïque dit : *divisée jusqu'à l'annihilation et vaine*. Les Hellénistes traduisent : *invisible et décomposée*. Saint Jérôme dit : *inanimée et vague* ou *informe et vide*. On voit dans ces différentes interprétations l'évolution de l'esprit humain, d'abord clair, puis peu à peu obscurci et finissant par présenter des idées primitives sous une forme absurde.

radiations générait un mouvement sur la face des eaux (les marées).

3. Et les radiations se manifestèrent lumière (1).

4. Et les Elohim firent cette lumière bonne, et il se fit une séparation entre la lumière et l'obscurité, agent de force compressive et durcissante (2).

5. On assigna à la lumière le nom Jour et à l'obscurité Nuit ; et fut occident et fut orient. *Jour premier.*

(Première manifestation phénoménique, dit Fabre d'Olivet, c'est-à-dire apparition d'un premier soleil qui va éclairer la Terre).

7. Et l'objectivité de cette radiation (son passage à l'état gazeux) fit exister une séparation entre les eaux qui étaient en bas et les eaux qui étaient en haut de l'espace éthéré (les nuages).

(Cette matérialisation de la radiation est l'origine d'un des gaz de l'atmosphère, l'oxygène, et du liquide qui arrose la Terre, l'eau) (3).

8. Et on donna à l'espace éthéré le nom de *cieux* pour

3. Et Dieu dit : Que la lumière soit ; et la lumière fut.

4. Et Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres.

5. Et Dieu nomma la lumière Jour et les ténèbres Nuit. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le premier jour.

6. Puis Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.

7. Dieu donc fit l'étendue, et sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec celles qui sont au-dessus de l'étendue ; et ainsi fut.

8. Et Dieu nomma l'étendue Cieux. Ainsi fut le soir, ainsi

(1) Le verbe *dire*, que nous verrons revenir souvent, signifie *se manifester* : *une puissance qui se déclare*. Le mot *lumière* dérive du mot *feu*. Tous les deux sont formés d'un mot (אר) qui indique puissance et mouvement.

(2) L'obscurité qui règne la nuit, quand les radiations solaires n'éclairent plus la terre, est due à l'Azote-Éther qui entoure la Terre de toutes parts et exerce une pression sur sa surface : c'est la pression atmosphérique, que le *Sépher* appelle très bien un agent de force compressive. Nous avons développé tout cela dans notre livre *Les Forces cosmiques*.

(3) La séparation des eaux d'en bas et d'en haut semble se rapporter à la séparation de la nébuleuse qui met la lune en liberté. C'est « la séparation du noyau terrestre du reste de la nébuleuse » (ARDUIN).

désigner les eaux élevées, éclatantes (les nuages). *Jour second.* (Telle est la seconde manifestation.)

9. Et les Elohim (les radiations) firent qu'elles soient (les eaux) irrésistiblement poussées par en bas par la pression des cieux, vers un lieu déterminé, et on verra (pour on vit) l'aridité de la Terre.

10. Et on donna à l'aridité le nom de Terre et à l'immensité aqueuse le nom de mer.

11. Et la puissance des radiations fera (pour fit) végéter une herbe germinante, substance faisant fruit selon son espèce, qui aura (pour eut) sa semence en elle sur la terre.

12. Le verset 12 est la répétition du verset 11 à un autre temps du verbe.

13. Et fut orient et fut occident. *Jour troisième.* (Et cela fut la troisième manifestation phénoménique.)

14. Et il existera des clartés extérieures (des lumières sensibles) dans l'expansion éthérée des cieux (la lune et les étoiles) pour séparer le jour de la nuit, et elles serviront de symboles pour les luttes terrestres (1) et pour les divisions temporelles et pour les manifestations des phénomènes cosmiques (universels) et pour compter les

fut le matin ; ce fut le second jour.

9. Puis Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient rassemblées en un lieu, et que le sec paraisse : et ainsi fut.

10. Et Dieu nomma le sec Terre. Il nomma aussi l'amas des eaux Mers ; et Dieu vit que cela était bon.

11. Puis Dieu dit : Que la terre pousse son jet, savoir, de l'herbe portant semence, et des arbres fruitiers portant du fruit selon leur espèce, qui aient leur semence en eux-mêmes sur la terre ; et ainsi fut.

13. Et ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le troisième jour.

14. Puis Dieu dit : Qu'il y ait des lumières dans l'étendue des cieux pour séparer la nuit d'avec le jour et qui servent de signes et pour les saisons et pour les jours et pour les années.

(1) Dans les premières luttes de sexes, on donne à l'esprit féminin des noms qui rappellent les astres et qui sont en opposition avec les noms masculins qui représentent la Terre. Dans la Cosmogonie phénicienne, Uranus et Ghé, le Ciel et la Terre, symbolisent la femme et l'homme. En hébreu, shamaïm (cieux) et arets (terre) sont employés de même, et le *sha* (première syllabe de shamaïm) deviendra le *she* anglais (elle).

mutations ontologiques des êtres. (La division du temps.)

15. Et elles seront comme des foyers lumineux dans l'expansion éthérée des cieux pour faire briller sur la terre.

15. Et qui soient pour luminaires dans l'étendue des cieux, afin de luire sur la terre ; et ainsi fut.

16. Et les Elohim (les forces radiantes) firent cette duité de clartés extérieures, les grandes, l'ipséité de la lumière centrale, la grande (le soleil), pour représenter symboliquement le jour (la lumière de l'Esprit), et l'ipséité de la lumière centrale, la petite (la lune), pour représenter symboliquement la nuit (la négation manifestée), et l'ipséité des étoiles, forces virtuelles de l'Univers.

16. Dieu donc fit deux grands luminaires, le plus grand luminaire pour dominer le jour et le moindre pour dominer la nuit ; il fit aussi les étoiles.

17. Et il leur est donné la force radiante pour produire la lumière et briller d'une manière sensible sur la terre.

17. Et Dieu les mit dans l'étendue des cieux pour luire sur la terre.

18. Répétition du verset 17.

19. Et fut occident et fut orient. *Jour quatrième.* (Et cela fut la quatrième manifestation phénoménique.)

19. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le quatrième jour.

20. Et les forces agissantes firent que les eaux générèrent à foison l'âme de vie vermiforme originante (les reptiles de la première période géologique), et au-dessus de la terre le volatile au vol rapide s'élevant dans l'expansion éthérée des cieux (l'oiseau qui apparaît ensuite.)

20. Puis Dieu dit : Que les eaux produisent en toute abondance des animaux qui se meuvent et qui aient vie ; et que les oiseaux volent sur la terre, vers l'étendue des cieux.

21. Et les forces agissantes produisirent l'existence individuelle de ces amplitudes corporelles, les grandes (les grands animaux), et celle de toute âme de vie douée d'un mouvement contractile, que les eaux produisirent à foison selon leur espèce, et celle de

21. Dieu créa donc les grands poissons, et tous les animaux vivants et qui se meuvent, que les eaux produisent en toute abondance, selon leur espèce, et tout oiseau ayant des ailes, selon son espèce ; et Dieu vit que cela était bon.

tout volatile à l'aile forte et rapide, selon son espèce.

22. Et les Elohim dirent : Propagez et multipliez-vous et remplissez les eaux dans les mers, et l'espèce volatile se multipliera sur la terre.

23. Et ce fut la *cinquième* manifestation phénoménique.

24. Et les Elohim (les radiations) feront provenir de la terre une âme de vie (une animalité) quadrupède selon son espèce, à la marche élevée et bruyante, se mouvant et vivant d'une vie terrestre.

25. Et ils firent venir, les Elohim, cette animalité terrestre, ce genre quadrupède et l'universalité de tout ce qui se meut, de l'élément Adamique, selon son espèce. (L'élément Adamique, c'est la vie végétale, la première substance organisée, d'où procèdent les animaux terrestres *qui se meuvent*, selon l'espèce végétale qui est leur premier état et qui leur donne leurs caractères spécifiques.)

26. Et les Elohim dirent : Nous ferons Adam dans notre ombre, suivant notre action assimilante. (Combien ce verset est profond ! La radiation assimilée par la plante, d'où l'ombre portée derrière elle.)

(Adam veut dire roux ou rougi ; c'est la forme végétale du genre humain dont le cambium rougi évolue pour devenir le sang. — Le texte samaritain dit d'Adam : homme universel, infini.)

Et le genre humain tiendra le sceptre et régnera sur les poissons des mers et sur les

22. Et Dieu les bénit, disant : Croissez et multipliez, et remplissez les eaux dans les mers ; et que les oiseaux multiplient sur la terre.

23. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le cinquième jour.

24. Puis Dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants selon leur espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes de la terre selon leur espèce ; et ainsi fut.

25. Dieu donc fit les bêtes de la terre selon leur espèce, les animaux domestiques selon leur espèce et les reptiles de la terre selon leur espèce ; et Dieu vit que cela était bon.

26. Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, sur les animaux domestiques, et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre.

oiseaux des cieux et sur les quadrupèdes et sur toute l'animalité terrestre et sur toute vie régnant sur la terre.

27. Et les Elohim (les radiations) créèrent l'ipséité d'Adam (le genre humain) dans leur ombre (dans leur arrêt). Et cet Adam universel fut créé mâle et femelle (1).

(Le texte samaritain considère Adam comme la puissance de développement dans la stabilité, donc dans la vie végétale ; Adam est antérieur au mouvement, mais il engendre ce qui se meut.)

28. Et les Elohim infléchirent (vers la terre) leurs existences universelles (les espèces végétales partout répandues.)

(C'est la chute de l'arbre embryon tombant sur le sol par suite de son évolution chimique qui l'a épaissi et ramolli.)

Et ils leur dirent : Développez-vous et multipliez-vous et emplissez la terre et régnez sur toute l'animalité.

29. Et les Elohim dirent : Voici, je vous ai donné en totalité l'herbe germinante qui est sur la surface de toute la terre et en totalité la substance végétale qui porte son fruit, et cette substance vous sera pour aliment.

27. Dieu donc créa l'homme à son image ; il les créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle.

28. Et Dieu les bénit, et leur dit : Croissez et multipliez et remplissez la terre, et l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur toute bête qui se meut sur la terre.

29. Et Dieu dit : Voici, je vous ai donné toute herbe portant semence, et qui est sur toute la terre, et tout arbre qui a en soi du fruit d'arbre portant semence, ce qui vous sera pour nourriture.

(1) Dans le 27e verset du chap. Ier de la *Genèse* des Juifs, les mots *sour* et *n'cabvah* sont littéralement le phallus et la yoni. C'est ce qu'on a traduit par « il les créa mâle et femelle ».

Le *Zohar* dit : « L'homme en tant qu'émanation (végétale) était à la fois homme et femme. Tel est le sens de ces paroles : « Que la lumière soit » (la lumière de la conscience). Tel est l'homme double. Cet homme double, c'est Adam-Kadmon. »

Zwingle, dans sa *Brève et claire exposition de la foi chrétienne* adressée à François Ier, dit *qu'il doit espérer dans la vie éternelle* : « *Là vous verrez les deux Adams* (mâle et femelle), *le racheté et le Rédempteur.* »

30. Et à tous les êtres terrestres, à tous les oiseaux des cieux, à tous les reptiles qui se traînent sur la terre et qui ont en eux le souffle animé de vie, j'ai donné en totalité l'herbe verdoyante pour aliment.

31. Et ce fut la *sixième* manifestation phénoménique.

30. Mais j'ai donné à toutes les bêtes de la terre, et à tous les oiseaux des cieux, et à tout ce qui se meut sur la terre, qui a vie en soi, toute herbe verte pour manger ; et ainsi fut.

31. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voilà, il était très bon. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin. Ce fut le sixième jour.

CHAPITRE II

ORIGINE VÉGÉTALE

1. Et ainsi furent accomplis les cieux et la terre et toute l'ordonnance qui devait les régir.

2. Et les Elohim (les forces radiantes) accomplirent dans une septième manifestation l'acte souverain qu'ils avaient exercé (la genèse) et ils se restituèrent (dans la génération).

Ce fut la manifestation dernière de la vie (la septième) qui acheva l'œuvre de sa souveraine puissance (1).

3. Et les Elohim firent cette septième manifestation phénoménique et sanctifièrent son existence à jamais parce que, par elle, la vie se restitue.

4. Tel est le récit des générations des cieux (la genèse primitive, cosmique) et de la terre (la génération humaine) dans l'acte d'être mis au jour

1. Les cieux donc et la terre furent achevés et toute leur armée.

2. Et Dieu eut achevé au septième jour l'œuvre qu'il avait faite, et il se reposa au septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite.

3. Et Dieu bénit le septième jour et il le sanctifia, parce qu'en ce jour-là il s'était reposé de toute l'œuvre qu'il avait créée pour être faite.

4. Telles sont les origines des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, quand l'Eternel Dieu fit la terre et les cieux.

(1) C'est de cette septième manifestation que viendra l'idée du septième jour, le sabbat consacré à la génération, c'est-à-dire à la Déesse.

par l'action de IHVAH (la femme), l'Etre des Etres.

(C'est ici la première fois qu'apparaît le nom de IHVAH, la Mère universelle, pour expliquer que c'est d'elle que sort la génération humaine.)

5. Et les Elohim contenaient en puissance toute la conception de la Nature avant qu'elle *existera* en la terre, et toute la végétation de la Nature avant qu'elle germera, alors qu'il ne pleuvait pas encore, quand Adam (le végétal) n'était pas encore pour développer sa substance Adamique (substance organique.)

6. Mais une émanation s'éleva avec énergie du sein de la terre et (arrosa) toute la surface de l'élément Adamique.

7. Et les Elohim formèrent le végétal même (Adam végétal, substance universelle) par un principe radiant pénétrant la substance organique et qui lui donna la faculté de s'élever formant une essence de vie (arbre) afin qu'il devînt l'être universel, selon le principe vital.

(La version samaritaine emploie une expression qui veut dire : la radiation substantialisa, aggloméra la substance pour l'éternité.)

8. Et les Elohim l'enveloppèrent d'une circonférence organique sensible temporelle (le derme et l'épiderme) formée par la compression des couches antérieures (les couches du liber de chaque année) et au centre de laquelle est placé le corps végétal formé (*pour l'éternité*, puisque l'homme ou l'animal qu'il devient, en se repro-

5. Et toutes les plantes des champs, avant qu'il y en eût en la terre, et toutes les herbes des champs, avant qu'elles eussent poussé. Car l'Eternel Dieu ne faisait point pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour cultiver la terre.

6. Et aucune vapeur ne montait de la terre qui arrosât toute la surface de la terre.

7. Or l'Eternel Dieu avait formé l'homme de la poudre de la terre, et il avait soufflé dans ses narines une respiration de vie, et l'homme fut fait en âme vivante.

8. L'Eternel Dieu avait aussi planté un jardin en Héden du côté de l'Orient, et il y avait mis l'homme qu'il avait formé.

duisant, peut durer éternellement en tant que genre perpétué par la génération).

9. Et ils firent développer de cet élément Adamique toute substance végétative belle pour la vue et bonne pour le goût, et une substance de vie dans le centre de la plante, et une substance végétative de la connaissance du bien et du mal propre à engendrer la conscience (la substance médullaire.)

10. Et un principe fluide (la sève) coulait de cette partie temporelle et sensible pour abreuver la sphère organique (le corps sphérique de l'arbre), et de là ils se divisèrent afin d'être à l'avenir la puissance quaternaire multiplicatrice des tissus. (Tout cela est de la biologie qu'il serait trop long de développer ici.)

11. Le nom du premier des principes (constituant le végétal) est *Phishôn* (l'Etre apparent), dont l'action circonscrit toute l'énergie virtuelle de Hawila. Il est le lieu propre de l'or.

(C'est le latex, origine de la lymphe, qui contient le principe jaune qui colore les téguments.)

12. (Ici une interpolation incompréhensible et *crue* d'après Fabre d'Olivet.)

13. Et le nom du second fluide était *Gihôn* (le mouvement déterminant), qui est circonscrivant tout le principe radiant.

14. Et le nom du troisième fluide était *Hiddekel*, le rapide et léger propagateur (l'influx

9. Et l'Eternel Dieu avait fait germer de la terre tout arbre désirable à la vue et bon à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

10. Et un fleuve sortait d'Héden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre fleuves.

11. Le nom du premier est Pisçon ; c'est celui qui coule autour de tout le pays de Hawila, où l'on trouve de l'or.

12. Et l'or de ce pays-là est bon : c'est là aussi que se trouve le Bdellion, et la pierre d'Onyx.

13. Et le nom du second fleuve est Guihon ; c'est celui qui coule autour de tout le pays de Cus.

14. Et le nom du troisième fleuve est Hiddekel ; c'est celui qui coule vers l'Orient de

nerveux), lui qui est le principe de l'ordre, de l'harmonie (c'est-à-dire de la santé.)

(Fabre d'Olivet dit : le fluide électrique, magnétique, galvanique.)

Et le quatrième fluide est celui qui est le fécondateur (1).

15. Et les Elohim laissèrent l'homme végétal universel dans sa sphère temporelle et sensible pour élaborer *Elle* et pour la perfectionner avec soin.

16. Et Elohim (l'intelligence en nous) déclara à Adam : Toute substance de ton corps tu peux consommer (dépenser, éliminer.)

17. Mais de la substance de la connaissance (la substance nerveuse médullaire) tu ne consommeras pas (tu n'élimineras pas), car le jour où tu l'élimineras, tu mourras (tu passeras à un autre état qui est la mort de l'âme.)

18. Et Elohim dit : Il n'est pas bon que l'homme universel reste dans la solitude. Je lui ferai une forme complémentaire qui sera un aspect lumineux de sa nature.

19. Et les Elohim avaient formé du sein de l'Adamique (la végétation) toute vie de la nature terrestre et de toute essence d'oiseaux ; et, regardant Adam pour voir quel nom lui était assigné, il vit que c'était celui auquel il donna son nom (Elémentaire.)

20. Et Adam (l'universelle végétation) donna des genres

l'Assyrie. Et le quatrième fleuve est l'Euphrate.

15. Et l'Eternel Dieu prit donc l'homme et le plaça dans le jardin d'Héden, pour le cultiver et le garder.

16. Puis l'Eternel Dieu commanda à l'homme, disant : Tu mangeras librement de tout arbre du jardin.

17. Toutefois, pour ce qui est de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras point ; car au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.

18. Or l'Eternel Dieu avait dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui.

19. Car l'Eternel Dieu avait formé de la terre toutes les bêtes des champs, et tous les oiseaux des cieux ; puis il les avait fait venir vers Adam, afin qu'il vît comment il les nommerait, et que le nom qu'Adam donnerait à tout animal vivant fût son nom.

20. Et Adam donna les noms à tous les animaux do-

(1) Ces quatre canaux qui coulent dans le corps sont devenus, pour les traducteurs ignorants, quatre fleuves, quand le corps est devenu un jardin, le Paradis terrestre. Un auteur allemand y voit l'Euphrate, le Tigre, l'Hindus et l'Hyphase.

(des sexes) à toutes les espèces quadrupèdes et aux oiseaux et à toute l'animalité de la nature terrestre, et pour l'homme universel il ne trouva pas une forme auxiliaire, comme un aspect lumineux de lui.

mestiques et aux oiseaux des cieux, et à toutes les bêtes des champs, mais il ne se trouvait point d'aide pour Adam qui fût semblable à lui.

21. Et les Elohim, dans le sommeil mystérieux et profond de la vie végétale de l'espèce humaine, sépara de l'arbre masculin l'arbre féminin, infléchissant sa cime, rompant l'unité primitive de l'être hermaphrodite, puis *la* forma en lui donnant la beauté corporelle.

(L'arbre double penché d'un côté ou de l'autre suivant le sexe est représenté dans un bas-relief du Musée de sculpture du Trocadéro ; c'est ce « côté » qui a été traduit par une « côte ». En grec, gone, côté, est devenu gonia, femme. — Dans le texte samaritain, *sa cime* est représentée comme *une chose élevée pour servir de couverture*, comme *un dais*.)

21. Et l'Eternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam, et il s'endormit ; et Dieu prit une de ses côtes, et il resserra la chair à la place.

22. Puis reconstruisit son enveloppe rompue de celle de l'Adam végétal pour principier Aishah, la Femme intellectuelle, la faculté volitive issue de l'Adam végétal, et la mit en face de l'homme élémentaire.

22. Et l'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise d'Adam, et la fit venir vers Adam.

23. Et il dit : Celle-ci est de la même espèce que moi, elle a la même forme corporelle que moi. A celle-ci, il donna le nom de Aishah parce qu'elle a été détachée de Aish, l'homme volontaire et conscient dont elle est l'ipséité suprême.

23. Alors Adam dit : Ah ! cette fois, celle-ci est l'os de mes os, et la chair de ma chair. On la nommera hommesse, car elle a été prise de l'homme.

(Le principe élémentaire Adam possède les deux sexes, c'est l'arbre hermaphrodite ;

Adam est un nom qui n'a pas de féminin. Etre détaché de l'arbre hermaphrodite, c'est entrer dans la séparation sexuelle.)

CHAPITRE III

LA LOI DES SEXES

1. Or l'ardeur sexuelle était une passion générale parmi toute l'animalité de la Nature. La voix de l'Esprit dit à Aishah : Pourquoi vous a-t-on dit : vous ne *consommerez* pas (pour éliminerez) toute substance organique du corps ?

2. Et elle dit, Aishah, à cette ardeur : Du fruit qui est la substance de notre corps (le fruit, c'est l'ovule), nous (femmes), nous pouvons consommer (éliminer) (1).

3. Mais de la substance qui est au centre du corps (la moelle, substance nerveuse) vous ne pouvez pas consommer de peur que vous ne vous fassiez inévitablement mourir (2).

4. Et *ils* dirent à Aishah : Vous (femmes), vous ne vous ferez pas inévitablement mourir.

5. Mais dans le jour où vous consommerez de votre fruit, vos yeux seront ouverts à la

1. Or le serpent était le plus fin de tous les animaux des champs que l'Eternel Dieu avait faits ; et il dit à la femme : Quoi ! Dieu aurait-il dit : vous ne mangerez point de tout arbre du jardin ?

2. Et la femme répondit au serpent : Nous mangerons des fruits des arbres du jardin.

3. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point, et vous ne le toucherez point, de peur que vous ne mouriez.

4. Alors le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez nullement.

5. Mais Dieu sait qu'au jour que vous en mangerez, vos yeux seront ouverts, et vous

(1) L'ovule est un leucocyte agrandi ; c'est l'élément sanguin que la femme donne à la génération, c'est cela qu'on appelle *la substance du corps*.

(2) C'est le mâle qui élimine la substance nerveuse qui est le principe de vie, celui qui féconde.

lumière (de l'esprit) et vous serez Déesses connaissant le bien et le mal, vous aurez l'omniscience (la voyance).

serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.

6. Et elle considéra, Aishah, que la consommation de son fruit était agréable aux yeux parce qu'elle donne la beauté et agréable autant que possible parce qu'elle universalise l'intelligence. Et elle consomma de son fruit et elle donna avec intention cette impulsion à son être intellectuel réuni à elle, et son esprit s'alimenta (se développa).

(La version samaritaine dit : universaliser l'intelligence, aller à la perfection, à l'achèvement, à la plénitude des choses.)

6. La femme donc, voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à la vue, et que cet arbre était désirable pour donner de la science, en prit du fruit et en mangea, et en donna aussi à *son mari*, qui était avec elle, et il en mangea.

7. Leurs yeux furent ouverts à tous les deux, et ils connurent qu'ils avaient été jusque là dans l'ignorance des choses (de la vie sexuelle), et cela fit naître en eux une ombre de tristesse mutuelle et de deuil.

(La version samaritaine dit : excita profondément en eux un trouble, une confusion obscure).

7. Et les yeux de tous deux furent ouverts, et ils connurent qu'ils étaient nus ; et ils cousirent ensemble des feuilles de figuier, et ils en firent des ceintures.

8. Et ils entendirent la voix même de Ihvah (la Déesse dont la voix est celle de la conscience) parlant à leur esprit, et l'homme élémentaire se cacha. Et il se produisit deux mouvements opposés en lui (excentrique et concentrique) portant son esprit en tous sens (les troubles de la pensée qui monte vers l'esprit ou descend dans le sexe). Et il cacha de devant la Femme le centre de la sphère organique (le centre de son corps).

8. Alors ils ouïrent, au vent du jour, la voix de l'Eternel Dieu, qui se promenait par le jardin. Et Adam et sa femme se cachèrent devant la face de l'Eternel Dieu, parmi les arbres du jardin.

9. Et Ihvah (pour l'esprit ou la conscience) disait à

9. Mais l'Éternel Dieu appela Adam et lui dit : Où es-tu ?

l'homme élémentaire : Où es-tu ? (où t'a porté ta volonté ?) Qu'es-tu devenu ?

10. Et il répondit : J'ai entendu ta voix dans mon cœur et j'ai vu que j'étais dénué de lumière et je me suis caché (première honte de l'adolescent).

10. Et il répondit : J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai craint, parce que j'étais nu ; et je me suis caché.

11. Qui t'a enseigné que tu étais ainsi dénué si ce n'est cette substance physique (médullaire nerveuse) dont je t'avais défendu de rien consommer ?

11. Et Dieu dit : Qui t'a montré que tu étais nu ? N'as-tu pas mangé de l'arbre duquel je t'avais défendu de manger ?

12. Et il dit : C'est Aishah, que tu m'as donnée pour compagne, qui a provoqué en moi la consommation de cette substance physique.

12. Et Adam répondit : La femme que tu m'as donnée pour être avec moi, m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé.

13. Et Ihvah dit à Aishah : Pourquoi as-tu fait cela ? Et elle dit, Aishah : Parce que l'ardeur sexuelle me fit délirer.

13. Et l'Éternel Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ? Et la femme répondit : Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé.

14. Et Ihvah dit à cette passion insidieuse de l'homme : Puisque tu as fait cela, tu seras maudit dans tout le règne animal, dans toutes les vies des hommes élémentaires. Ils agiront bassement d'après une inclinaison tortueuse et ils se corrompront dans des débauches immondes tous les jours de leur existence.

14. Et alors l'Eternel Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et entre toutes les bêtes des champs ; tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie.

15. Et je mettrai une antipathie profonde entre toi et Aishah (la femme) et entre ta progéniture (ton sexe) et sa progéniture (son sexe).

Cette passion te donnera un principe venimeux (source de tous tes maux) restreint à toi seul, et toi tu donneras à Elle les suites du mal (les conséquences et les responsabilités).

15. Et je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la postérité de la femme ; cette postérité t'écrasera la tête et tu la blesseras au talon.

16. Et à Aishah il dit : Je

16. Et il dit à la femme :

multiplierai le nombre des obstacles physiques (résultat de la faiblesse engendrée par ses conditions sexuelles) et le nombre de tes conceptions. Tu enfanteras en travail angoisseux. Et vers ton principe intellectuel ton instinct te portera et il dominera en toi.	J'augmenterai beaucoup ton travail et ta grossesse, et tu enfanteras en travail les enfants ; tes désirs se rapporteront à ton mari, et il dominera sur toi.
17. Et à l'homme il dit : Puisque tu as écouté la voix de ta passion et que tu t'es alimenté de cette substance dont je t'avais formellement défendu de rien consommer, maudite soit la terre adamique à cause de toi et dans tes œuvres.	17. Puis il dit à Adam : Parce que tu as obéi à la parole de la femme, et que tu as mangé de l'arbre duquel je t'avais donné ce commandement disant : Tu n'en mangeras point, la terre sera maudite à cause de toi, tu en mangeras en travail tous les jours de ta vie.
18. Et les meurtres, le désordre, la licence, le débordement, germeront abondamment pour toi, et tu t'alimenteras des fruits âcres et desséchés de la nature élémentaire (inférieure).	18. Et elle te produira des épines et des chardons ; et tu mangeras l'herbe des champs.
19. En agitation continuelle de ton esprit tu t'alimenteras jusqu'au restituer de ton corps à la terre adamique. Car tel tu as été pris d'elle, tel esprit élémentaire tu es. Et à l'élément radiant tu dois être restitué.	19. Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, d'où tu as été pris, car tu es poudre et tu retourneras en poudre.
20. Et l'homme appela sa femme intellectuelle Hevah à cause qu'elle était la Mère de toute existence.	20. Et Adam appela sa femme Eve, parce qu'elle a été la mère de tous les vivants.
22. Et Hevah dit : Voici l'homme (Adam) étant tel qu'une de nous selon la connaissance (des choses sexuelles); de peur qu'il n'étende sa main et ne prenne en lui de la substance élémentaire des vies, qu'il en consomme plutôt en faisant vivre l'humanité dans une période infinie (en procréant).	22. Et l'Éternel Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Mais maintenant il faut prendre garde qu'il n'avance sa main, et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne vive à toujours.

23. Alors elle détacha de Ihvah, l'Etre des Etres, un corps de sa sensibilité temporelle (l'ovule détaché de l'ovaire), afin de plastiquer cette même substance adamique (organique) de laquelle ils avaient été tirés.

24. Puis elle fit résider l'embryon universel des anciens temps dans sa sphère temporelle et sensible (dans son corps). Ce chérubin (l'enfant) fut formé de cette même force radiante issue de la passion dévastatrice tourbillonnant sans cesse sur elle-même, laquelle refait la route de la substance élémentaire des vies (repasse par les formes végétales).

23. Et l'Éternel Dieu le fit sortir du jardin d'Héden, pour labourer la terre de laquelle il avait été pris.

24. Ainsi il chassa l'homme, et il logea des chérubins vers l'Orient du jardin d'Héden, avec une lame d'épée de feu, qui se tournait çà et là pour garder le chemin de l'arbre de vie.

Tels sont ces trois chapitres, d'un intérêt puissant.

Nous aurions pu atténuer ce que ces versets ont de fâcheux pour le sexe masculin, mais alors on n'aurait plus compris pourquoi ce Livre fameux a été caché et persécuté.

La vérité historique exige que tout soit dit. Et les modernes n'ont aucune part à prendre dans les luttes anciennes.

Caïn et Habel

Le chapitre IV de la *Cosmogonie du Sépher* contient l'histoire de Caïn et Habel, — les deux Principes — ou les deux sexes que l'on trouve dans toutes les Ecritures sacrées.

La Mère primitive a mis au monde des fils et des filles, Kaïn le garçon, Habel la fille.

(Ce n'est pas Elohim qui créa l'enfant, c'est IHVAH, la Mère.)

Le nom de Caïn était déjà dans l'histoire avant que le *Sépher* fût écrit.

Chez les Iraniens, le mot Kaï signifiait le grand, le fort : il se trouve formant le nom de Caï-ou-mors, nom que l'on écrit aussi Kaï-oum-ers. Le plus ancien chef des Perses est Kaïan (de *kaïo*, brûler, en grec).

Cet homme fort se faisait appeler « Roi de la Montagne » ; c'est le premier despote, celui qui va violer le droit des autres et s'imposer par la force.

Chez les anciens Iraniens, les premiers usurpateurs du pouvoir spirituel de la Déesse sont appelés *Caïnides*, du nom d'un de ces usurpateurs, Caïcaous. Les anciennes histoires en font un impie qui a eu la fantaisie de monter au ciel dans un coffre tiré par quatre de ces oiseaux monstrueux nommés *Kerdés*, dont les anciens auteurs de l'Orient font mention dans leurs romans; c'est la fable de Prométhée voulant ravir le feu du ciel, c'est celle d'Icare voulant aussi s'élever jusqu'au Ciel de l'Esprit féminin. (V. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, T. III, p. 32.)

Donc, Kaïn, c'est l'homme fort voulant usurper les fonctions spirituelles des Déesses.

En même temps qu'il est l'usurpateur, il est l'emblème de la fureur, de la violence, de la force brutale.

Chez tous les peuples, Kaïn représente le génie du Mal. C'est le futur Satan, l'éternel ennemi de la Femme et son puissant adversaire.

Lorsque les Aryens envahirent l'Inde et y portèrent leur esprit de révolte personnifié par Ahriman, deux partis se formèrent: les masculinistes qui prirent le nom de Kourous (dérivé de Kaï), et les féministes qui étaient les Pandous. Ce sont leurs luttes qui sont racontées dans le Mahâbhârata.

D'après Fabre d'Olivet, l'étymologie hébraïque du nom de Kaïn signifie « celui qui agglomère en lui » (l'égoïste), et aussi « celui qui veut égaler ensemble » (le rival de la femme, son usurpateur).

Le texte samaritain lui donne la signification du mot *régir*, déployer la puissance d'un roi ; et, dans une multitude de langues, l'idée de royauté (de l'homme) est venue de la racine Kân, Kîn ou Kain (King et Khan).

L'idée de pouvoir sacerdotal donné à l'homme en vient aussi, puisque, chez les Juifs, le prêtre va s'appeler Cahen ou Cohen.

Kaï uni à Assar a fait César ; uni à Æser, il a fait Kaïser. De Kaï Lovis (Louis), on a fait Clovis. Cyrus s'appelait en réalité Kaï-Kosrou. De Kahi-Kahia on fait cahin-caha pour indiquer ce qui va mal.

Habel

Dans ce nom nous trouvons encore la racine du nom générique de la Femme, Hebe, Heve, Have, Hava.

Habel représente la faiblesse, la douceur, la grâce et l'expansion

de l'esprit. Habel est l'emblème de la pensée, de l'âme universelle, elle est « le génie du Bien ». Mais, dans l'hébreu primitif, ce nom signifie aussi l'Etre indéfini, opposé à Kaïn, l'être fini.

Ici une parenthèse pour expliquer ces termes :

L'homme, par ses actes, arrête son progrès mental, puisque son principe de vie descend. Jusqu'à 26 ans, il a augmenté sa masse médullaire ; à cet âge, le mouvement descendant l'ayant emporté, il ne progresse plus et les sutures de son crâne se ferment. Donc, son progrès est *fini.*

Chez la femme, la progression cérébrale ne s'arrête jamais, parce qu'elle ne peut pas faire descendre son élément de vie qu'elle ne donne pas à la génération et qui continue, chez elle, à monter. Les sutures de son crâne ne se ferment qu'après 60 ans. Donc, elle est l'Etre indéfini ou infini, c'est-à-dire qui ne s'arrête pas dans son évolution ascendante.

***

C'est à propos du « *sacrifice* » que la jalousie de Kaïn s'éveille et qu'il tue Habel.

Le sacrifice, ce sont, dit le *Sépher*, « les prémices de leur quintessence ».

Or les prémices de Habel se montrent *sauveurs* et lui procurent un avancement, et l'oblation de Kaïn *n'est pas sauveur.*

(Cette différence est celle que l'on montrait dans les Mystères entre le Nectar et l'Ambroisie, le Nectar qui fait mourir les hommes, l'Ambroisie qui fait vivre les femmes.)

C'est parce que l'oblation de Habel *sauve* qu'elle va devancer son frère en éclat et en gloire.

Les Arabes ont traduit cet état par le mot *Vierge* qui signifiait « intégrité de l'Esprit », c'est-à-dire que ce qui donne à Habel le caractère de la Virginité, c'est son oblation (ovulation) qui constitue « *les prémices de sa vie sexuelle* ».

Mais cette loi des sexes va créer une envie terrible de l'homme pour la femme, « *la jalousie de sexe* », qui fera naître le « *mauvais esprit* », la haine. Il se révoltera contre la Femme, niera son esprit, attaquera son sexe, prendra sa place, l'avilira, la méprisera.

Cette première lutte de sexes qui se produisit tout au fond de l'histoire, fut le prologue du drame humain qui allait se dérouler dans toutes les époques et chez tous les peuples. Cette lutte de l'homme brutal contre sa sœur plus faible a été enregistrée dans

les légendes sacrées ; c'est la lutte des deux principes, la lutte des *Kaïnistes* et des *Habélistes.*

La légende d'Esaü et Jacob reproduit la même idée. Esaü le mâle cède son droit d'aînesse, c'est-à-dire son avance dans la vie, pour un plaisir qui le fait rétrograder. Dès lors sa sœur Jacob devient la première dans le monde et organise la société suivant les lois de la Gynécocratie. Elle est le Grand Architecte de l'Univers. Dans toutes les Écritures primitives on trouve le même récit, et partout on trouve aussi les premières luttes de l'homme contre la femme.C'est ce qu'on a appelé la période héroïque, la lutte des Titans contre les Déesses (1).

Donc, quand on nous dit que « Kaïn s'insurgea contre Habel et l'immola » (Ch. IV, 8), ce n'est pas d'un meurtre isolé qu'il s'agit, c'est la révolte collective des hommes contre les femmes et la désorganisation de leur première civilisation.

Chez les Hindous, le grand perturbateur se fera appeler Mahâ-Dêva. C'est le Kaïn de l'Inde, celui que les féministes appellent *Çiva.* Là, Habel est représentée par Daksha, nom que l'on peut traduire par l'Ethérée et qui se confond symboliquement avec Brahma (voir Fabre d'Olivet).

Les Egyptiens donnaient au mauvais principe le nom de Chivan (Çiva) ou Kivan.

Donc, cette tradition avait été apportée en Egypte par les Hyk-Sos. Le Kaïn égyptien s'appelait Kakaou (Kaïechos). C'est lui qui introduisit le culte des taureaux Apis, Mnevis, et du bouc Mendès. On en fait le 2e roi de la deuxième dynastie qui aurait duré 302 ans.

Le verset 10 est curieux, il dit, d'après la paraphrase chaldéenne: « Les similaires générations — qui futures étaient à procréer hors de ta sœur — plaignantes sont devant toi. »

(1) La légende d'Esaü et Jacob est une répétition de celle de Caïn et Abel, avec d'autres noms. Cette seconde légende tire ses appellations du sanscrit, tandis que la première les prend dans la langue parlée par les Iraniens. Ici le nom féminin est *isha* et le nom masculin *ish.* Mais *isha,* c'est *iça,* tandis que le masculin, c'est *as* (l'i est féminin).

On a dû écrire aussi Esa, et ce serait là la racine d'Esaü, d'Aza-el, d'Azar, etc.

Parmi les envahisseurs dont le rôle se rapproche de celui de Kaï (Caïn), la Bible cite Æsar, Æsus, Adon (dont on fait Odin, Othon, Adonis).

De Æsar on fait César. De Æsus on fait Hésus et Jésus. Tous ces noms représentent la masculinité.

C'est le reproche des générations à venir au sujet de ce meurtre qui a détruit l' « âge d'or » et fait entrer l'humanité dans le régime de la barbarie.

La Bible de Louis Segond traduit ainsi ce verset :

Ch. IV, 10. « Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie en la terre jusqu'à moi. » (C'est Dieu qui parle.)

11. « Maintenant tu seras maudit de la terre. Quand tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus sa richesse. »

(Parce que l'homme n'a plus la science qui était en la Femme.)

« Tu seras errant et vagabond sur la terre. »

Naturellement, puisque le régime maternel, qui assure l'ordre et l'existence, est détruit ; l'homme va être *voguant* et *oscillant*, c'est-à-dire privé de l'appui de la Mère qui le soutient, de la lumière de l'esprit tutélaire de la Femme qui le dirige, il va « *se mouvoir sur soi-même sans but* », d'après l'interprétation du texte par Fabre d'Olivet. (L'homme s'agite et Dieu le mène.)

En écrasant la Femme, l'homme avait tué sa *Divinité*, et ce déicide allait peser sur toute l'humanité masculine qui allait en subir le châtiment dans les mille tourments qui en sont résultés, dans sa solitude morale, dans l'obscurcissement de son esprit, car il se condamnait lui-même à vivre dans les ténèbres puisqu'il éteignait la grande lumière qui devait le guider, le Saint-Esprit féminin.

Tout cela est exprimé dans le *Sépher*, et « Kaïn » répond à la voix de la Mère : « *Grande est la perversion mienne* ».

Le verset 15 nous apprend que Kaïn a peur de la vengeance des femmes ; il dit : « Mais celui qui croira l'accabler lui donnera sept fois plus de force, il influera de telle sorte sur celui qui l'attaquera que celui-là recevra lui-même les coups qu'il croira lui porter, ces coups septupleront les forces de Kaïn au lieu de les anéantir » (1).

Dans ce verset 15, nous trouvons que *l'Eternel mit une marque sur Caïn*. Cette marque, c'est la conséquence physiologique de la chute, c'est la barbe qui apparaît au moment de la puberté et se développe en suivant l'activité sexuelle dont elle est la *marque* extérieure. C'est parce qu'elle indique, en même temps,

(1) « Quiconque jadis a pu lui nuire, l'Elémentaire se dresse en face de celui-là, s'accroche à lui, l'affole d'une persécution menue et atroce, et tel est le remords. » Ceci est pris dans l'occultisme.

l'augmentation de la force musculaire qu'il est dit *qu'on ne tuera pas Caïn*. Ce n'est pas qu'on le respecte, mais on le craint.

16. Et Kaïn se retira de la face de Hevah — sa Mère — et alla habiter dans la terre d'exil.

17. Là, il fonde des villes gouvernées par lui. (Ce sont les villes des *morts* chez les Égyptiens.) C'est le lieu de la mort désigné par Methoushâel, le gouffre qui engloutit.

C'est l'origine de l'Enfer, le sombre séjour dans lequel l'esprit du Mal règne et où il veut faire descendre la femme par le rapt, car elle n'y va pas volontairement.

Dans ce séjour de mort (morale) règne Lamech.

(Ce nom n'est-il pas mis pour Melech, roi en hébreu ?)

Là, on trouve la femme sous deux aspects : la soumise et la révoltée. D'abord violentes, véhémentes, elles sont maintenant domptées, adoucies, abattues.

Fabre d'Olivet dit qu'il y a dans ce dualisme deux états féminins : l'un montre la femme mise en évidence, c'est-à-dire la femme corporelle — périodique — ; l'autre, c'est la femme dans son esprit, profonde, obscure, voilée (celle qu'on cache).

Lamech (le dominateur) a tué l'homme intellectuel pour l'extension de son pouvoir, pour le libre exercice de sa force.

L. Segond traduit ce verset par : « J'ai tué un homme pour ma blessure et un adolescent pour ma meurtrissure ».

Il est certain que la force de l'homme est venue de sa *meurtrissure* sexuelle ; elle suit les progrès de l'obscurité de son esprit. Donc, *le fort*, pour étendre sa domination, tue l'individualité intellectuelle et morale de l'homme, en même temps qu'il détruit la famille naturelle basée sur l'autorité de la Mère.

Et le dominateur Lamech, se faisant législateur, va se faire exalter, louanger comme l'avait fait Kaïn, mais avec bien plus d'exagération. Cette louange excessive qu'il exige, c'est la manifestation de son orgueil. Il exige des autres, des femmes, l'acceptation de cette louange en même temps que pour elles la soumission et l'humiliation.

Seth

Mais toutes les mythologies qui ont parlé de la descente des femmes dans l'Enfer du monde masculin ont annoncé que cela n'aurait qu'un temps, que la Femme ressusciterait et viendrait reprendre sa place dans le monde.

D'après la version samaritaine, le meurtre de Habel exprimé dans le verset 25 par les mots *abattement de Habel* doit être considéré comme signifiant la *transition*, la *mutation*, l'*infortune* (des femmes et de leur pouvoir).

Dans le *Sépher*, la femme qui va ressusciter, celle qui va reprendre la place de Habel tuée par Kaïn, c'est Seth.

Seth est un nom qui signifie « *le fondement des choses* »,l'élément qui le réalise. Il sert à désigner le nombre deux dans son acception féminine, dit Fabre d'Olivet, c'est-à-dire «*deuxième Femme* », et il ajoute :

« Pour les Hébreux, Sheth ou Seth est le type d'une famille choisie (c'est-à-dire d'un sexe choisi).

« Quelques peuples orientaux l'ont considéré comme un prophète. L'historien Josèphe lui a attribué l'érection de ces fameuses colonnes sur lesquelles étaient gravés l'histoire du genre humain et les principes de la morale. »

Les plus considérables des Gnostiques se sont fait appeler Séthiens. Donc, Seth, c'est la femme qui reparaît et reprend la direction spirituelle du monde, interrompue par la grande persécution.

Les Hébreux regardaient Seth comme la Mère dont ils tiraient leur origine.

Disons encore que les masculinistes haineux, les Caïns de ce temps, du nom de Seth ou Sothis ont fait Sathan.

Il existe un livre apocryphe intitulé « *La Sothis* », dans lequel un certain Panodore,qui vivait vers 400 avant notre ère, présente les dynasties comme des générations (matriarcales) et rappelle les monuments représentant des rois rendant hommage à des Pharaons, comme l'homme rend hommage à la femme.

Cet ouvrage a été faussement attribué à Manéthon, le prêtre masculiniste.

Dans le Tarot égyptien, la Dame (la Reine) est appelée *la Sota*.

Les Grecs appellent Sothis l'étoile Sirius, et période Sothiaque la manière de compter les années au moyen du lever de Sirius. Les prêtres égyptiens n'en parlent jamais, parce que cela faisait partie de la science des prêtresses enseignée avant eux et qu'ils s'efforçaient de nier ou de dénaturer.

Dans le Livre I de l'*Ere de Vérité* (pp. 217 et suivantes), nous avons expliqué ce qu'était cette femme à laquelle on devait la restauration de la souveraineté féminine, et nous avons montré

ce que les historiens grecs en ont fait en masculinisant son nom devenu Sésostris.

Mais continuons : Kaïn a enfanté Henoch, l'homme qui arrête le progrès, l'homme de haine, l'homme de nuit. (Le nom de He-noch vient de *He* article, *nouch*, la nuit. L'article ici est en grec ; en hébreu, ce serait Ha, Ha-nok. De nok on fait Noah, Noé.)

Seth va enfanter Ænoch — le Targum chaldaïque dira *Anosha* (*a* privatif, *noch*, nuit) —, l'homme sans nuit, l'homme lumière, celui qui va progressant, l'homme d'amour, celui qui va revenir à la foi, à la connaissance de Hevah, et de la science révélée par Elle.

Ænoch, c'est l'espérance qui va soutenir l'humanité souffrante en lui montrant le retour d'une époque de bonheur pendant laquelle les hommes revenus à la raison vont connaître la Vérité, vont connaître la vraie Divinité Havah, et vont recommencer à lui rendre hommage en invoquant son saint nom (1).

L'âge des premiers hommes

Arphaxad, Salé, Heber, Phaleg, ont vécu 438, 433, 364, 239 ans, et, selon *l'hébreu*, ils étaient « pères » à l'âge de 35, 30, 34, 30 ans. Au lieu que, selon le texte samaritain et les *Septante*, ils avaient alors 135, 130, 134, 130 ans, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, puisque c'est une loi constante de la Nature que la durée de l'enfance soit en raison de la durée totale de la vie. L'âge viril ne commence guère qu'après la cinquième partie de la vie humaine. On doit croire que cette proportion existait lorsque les hommes vivaient plusieurs siècles, au sortir de la vie végétale.

(1) Noé, le nouvel homme de la nouvelle race, représente symboliquement l'homme né de la femme. Le déluge a précédé cette naissance (un déluge représente symboliquement une persécution, une fuite, une séparation des sexes).

D'après Bryant, « les bardes du Druidisme disent, à propos de Noé, que lorsqu'il sortit de l'arche après y avoir séjourné un an et un jour, c'est-à dire 364 jours + 1 = 365 jours, il fut félicité pour être né des eaux du déluge par Neptune qui lui souhaita une « bonne année ».

L'année, le cycle, était celui de la nouvelle race d'hommes *nés de la femme* après la séparation des sexes pendant la grande querelle. C'est la nouvelle création. Pour les Théosophes, c'est la quatrième race ou quatrième stade de l'évolution.

La chute

Quand la vie sexuelle commence à se manifester chez l'enfant, elle le fait entrer dans une phase nouvelle qui est l'adolescence. Des caractères nouveaux envahissent son organisme ; les conditions physiologiques des deux sexes vont se modifier ; chacun d'eux étant régi par une polarité inverse, ils vont commencer à suivre des voies divergentes. Les réactions de la vie sexuelle vont apporter chez l'homme et chez la femme des conséquences opposées, en leur donnant des caractères psychiques qu'ils n'avaient pas eus jusque là.

Les suites fatales de la sexualité masculine font apparaître en lui les germes des sept faiblesses humaines dont la Théogonie fit les sept péchés capitaux :

— *L'orgueil* qui va lui insinuer des idées de supériorité vaine.

— *L'égoïsme* qui lui conseillera de prendre aux autres ce qu'ils ont, leur avoir, leurs places dans la vie, leurs privilèges et les honneurs qui leur sont dus.

— *L'envie* qui va lui souffler ses premières haines.

— *La colère* qui le jettera dans des disputes, des violences et des crimes.

— *La luxure* qui fera apparaître en lui la bête humaine.

— *L'intempérance* qui altèrera sa santé et troublera sa raison.

— *La paresse* qui l'amollira et fera de lui un être inutile, à charge aux autres.

Ajoutons à cela l'invasion du doute, père du mensonge, du mensonge, père de l'hypocrisie génératrice de la ruse. Son esprit a des éclipses, des moments de torpeur. Chacune de ses « œuvres basses » lui fait perdre une parcelle de l'étincelle de vie ; c'est une brèche par laquelle entre peu à peu la dé-raison, si vite envahissante.

C'est alors qu'il commence à renverser l'ordre des idées, que son jugement perd sa droiture, qu'il se fausse.

Des intérêts personnels, des entraînements sexuels commencent à le guider... à rebours. C'est l'âge de la per-version qui apparaît. Puis sa force musculaire qui augmente lui donne de l'audace et sa sensibilité qui s'atténue le rend dur et méchant, il ne sent plus autant la souffrance des autres.

Une évolution contraire s'accomplit chez la femme. Elle a grandi dans l'amour qui lui a fait acquérir les *sept vertus* que les

Écritures sacrées, notamment l'*Avesta*, opposaient aux sept péchés. Mais sa force musculaire qui diminue va la rendre impropre à l'action. Son esprit s'élargit et ouvre devant Elle un brillant horizon de pensées nouvelles ; la bonté, la douceur, la gaieté, la joie de vivre s'accentuent en Elle.

Pendant que l'homme, poussé à l'action par sa force qui grandit, veut des exercices musculaires, des luttes ou des travaux qui mettent en activité ses facultés motrices, chez Elle c'est l'Esprit qui travaille, c'est la pensée qui s'impose et la domine.

Babel (Confusion)

De cette divergence devait naître un commencement de discorde. Jusque là il y avait eu accord entre ces deux êtres, harmonie parfaite et tendresse. La fille marchait plus vite que le garçon, elle était initiatrice en tout, mais il la suivait, adoptait ses idées, les faisait siennes, puisqu'elles répondaient encore à sa mentalité droite. Et c'est cet accord qui engendra « l'âge d'or ». Il dura tant que l'homme garda sa chasteté d'enfant. Mais les nouveaux caractères qui surgirent vinrent altérer cette harmonie. Ces deux adolescents commencent à ne plus se comprendre quand ils commencent à avoir chacun une objectivité différente dans la vie ; aussi, bientôt les mots n'eurent plus pour eux la même signification parce que les idées de l'homme *changeaient de direction* ; il allait mettre sur le plan sexuel ce qu'elle continuait à mettre sur le plan spirituel. Et c'est cette confusion que l'histoire va nous montrer dans un monument symbolique, *la Tour de Babel*, représentant l'évolution ascendante commencée par le genre humain, mais interrompue et inachevée parce qu'au moment de la divergence sexuelle on ne s'entendit plus. C'est cela qui est « *la confusion des langues* », chaque sexe voyant le monde sous un jour différent, le résultat du désir étant pour l'homme une descente dans la matérialité et pour la femme une montée dans la spiritualité.

Le Péché originel

L'homme subit, par cela seul qu'il naît homme, les conséquences d'un ordre de choses contre lequel, pour *se sauver* lui-même, il doit lutter.

« L'homme est un Dieu déchu qui se souvient des cieux », dit Lamartine.

La déchéance est certaine, elle suit la faute dont les conséquences pèsent, non seulement sur l'homme coupable, mais sur toute sa descendance. Cette condamnation contre laquelle les modernes protestent et qui leur semble une injustice absurde, est le résultat de l'hérédité. L'homme transmet à sa descendance ses facultés comme il lui transmet ses organes. S'il diminue ses conditions psychiques individuelles, il donne à ses enfants des facultés amoindries.

Les rationalistes modernes disent : Chacun est responsable de ses fautes. Oui, quand ces fautes n'atteignent pas l'organisme ; mais quand la faute est de nature à modifier le fonctionnement physiologique de l'homme et à lui imprimer une tare qui est héréditaire, la faute retombe sur la postérité.

Le péché originel — le premier acte sexuel — a diminué la valeur morale de l'homme, il a donc été une cause de déchéance pour l'humanité tout entière. Chaque enfant mâle qui naît hérite de la faute qu'il n'a pas commise, puisque les conséquences de cette faute lui sont imposées dans les conditions physiologiques qu'il apporte en naissant et qui lui donnent l'empreinte de cet amoindrissement moral, la tare causée par une fonction dont la continuation devient pour lui une loi, par cela seul qu'elle a commencé dans ses ancêtres. Les conséquences premières de la chute, accumulées par la répétition de cette action dans chaque individu, à travers les générations, ont pris des proportions effroyables et mené les races à la dégénérescence finale :

L'homme avec ses besoins de la chair et des sens,
Avec ses appétits du fumier renaissants,
De la honte secrète incurable piqûre,
Rappel perpétuel à la bassesse obscure,
Avec son sang fatal, âcre et noir, dont ses mœurs,
Ses croyances, ses dieux, ses lois sont les tumeurs,
Avec le doute affreux que *son regard reflète.*

VICTOR HUGO.

(*Dernière gerbe. Les degrés de l'échelle.*)

***

M. Izoulet — dans son cours fait au Collège de France en janvier et février 1916 — s'est occupé longuement du dogme de la chute. Voici quelques-unes des idées émises par lui ; elles sont remarquables et doivent être conservées.

« Le péché originel peut seul expliquer l'énigme de l'homme.

Il est dans tout homme ; sans l'admission de cette vérité connue de tous les peuples par tradition, une nuit impénétrable nous couvre. L'homme est une énigme insondable, un mystère impénétrable. Comment rendre compte du penchant vicieux de notre nature ? Comment expliquer les larmes, les souffrances du *Juste* et les triomphes du méchant ? Pourquoi l'oscillation entre le vice et la vertu ? Le péché originel seul peut résoudre le problème du Mal.

Le mystère de la chute a une importance capitale, c'est le nœud de notre condition qui prend ses replis et ses retours dans cet abîme. Une preuve de plus de notre dégénérescence morale est celle-ci : L'ordre est partout, l'homme seul fait exception. L'Univers entier est ordre, l'homme seul est désordre.

Un choc perpétuel existe entre sa raison et son cœur, entre son entendement et son désir. Quand il atteint au plus haut degré des civilisations, il est au dernier degré moral ; il s'appauvrit en idées, en même temps qu'il s'enrichit en sentiments.

Son péché s'étend comme un voile entre lui et l'Univers (et c'est ce qui cause la désunion de l'homme et de la femme). L'unité du monde a été vaincue et l'humanité doit en porter la peine. C'est la faute pré-ethnique.

L'homme est tombé dans la conception misérable du *fini*, alors qu'il était né pour l'*infini*.

C'est le problème fondamental, le problème *humain* et *divin*. C'est le dogme intérieur de l'humanité. Une crise terrible fermente en ce moment, parce que le dogme de la chute masque les plus grands problèmes philosophiques.

Les savants font sourire quand ils croient avoir résolu les grands problèmes de la philosophie. Les découvertes scientifiques n'ont pas résolu le problème moral. Une tradition universelle nous apprend que l'homme a été créé parfait, mais il a commis une faute, il y a eu chute. La philosophie fortifie cette tradition. La nature humaine, déchue par sa faute, est inexplicable sans ce dogme. C'est un des problèmes philosophiques non résolus, qu'il ne faut pas négliger comme le font les savants qui n'en aperçoivent pas l'importance.

L'hérédité

La réversibilité de la faute sur toute la descendance semble inadmissible aux rationalistes qui croient l'avoir puissamment

battue en brèche par l'exégèse moderne (qui n'étudie que les écrits falsifiés par les Prêtres), et cependant leur science rétablit le dogme en proclamant *l'hérédité*, qui en est la forme moderne.

L'hérédité est physique et morale. C'est la substance même de nos ancêtres qui nous constitue. L'hérédité puise dans des milliers d'ancêtres nos éléments constitutifs, et les maladies de l'âme se perpétuent comme les maladies du corps.

Quiconque ne prend pas le passé pour racine n'aura pas de progrès dans l'avenir.

Il y a une hérédité pour les maladies du corps ; pourquoi n'y en aurait-il pas une pour les maladies de l'âme, pour les tares morales ?

Quand un enfant vient à la vie, gangrené par les vices du père, pourquoi ne se plaint-on pas de la nature qui permet cette hérédité ?

L'homme mourant pour s'être empoisonné aux *fruits de vie*, mourant par le péché, explique les secrets du cœur humain, explique toute la politique et toute l'histoire de l'humanité (Jaurès avait entrevu cela et trouvait que le problème du mal domine toute la politique).

Le péché originel est prouvé par la solidarité des générations dans le Bien et le Mal. Nous voyons partout le fils puni pour le père et le contre-coup du crime d'un méchant aller frapper une victime innocente.

Le péché originel est prouvé par la malédiction portée contre la femme (qui va souffrir des suites du péché de l'homme, non pas en enfantant dans la douleur, mais en supportant sa contradiction, son oppression, sa tyrannie).

***

Telle est la loi d'involution et d'évolution, ou la théorie de la chute et celle de la rédemption.

Dans le chapitre VI du *Sépher*, nous lisons :

5. « Et l'Eternel voyant que la malice des hommes était très grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de leur cœur n'était que mal en tout temps.

6. « Il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il en eut un grand déplaisir dans son cœur. »

Ce verset résume la Doctrine Secrète qui dit :

« C'est Eumonia qui créa le monde, Eumonia la pensée divine, l'Esprit féminin. Elle confia aux anges le gouvernement de la Terre (la terre symbole des hommes). Mais ceux-ci ne gardèrent pas la sérénité qui convient aux Maîtres. D'Elle, d'Eumonia naquit une race violente qui couvrit la Terre d'injustices et de cruautés.

« Et Eumonia fut saisie d'une tristesse infinie... « Voilà donc ce que j'ai fait », soupira-t-elle, en contemplant ses fils, « et maintenant je suis impuissante à leur rendre leur pureté primitive ; la création est à jamais manquée. Du moins je n'abandonnerai pas mes créatures ; si je ne puis les rendre heureuses comme moi, je puis me rendre malheureuse comme elles. Puisque j'ai commis la faute de leur donner des corps qui les humilient, avec mon corps semblable au leur j'irai vivre parmi elles. »

« Et l'Esprit féminin, incarné dans un corps, s'appela Hélène en Grèce, Isis en Egypte, Vishnou aux Indes, Myriam, etc. Soumise aux travaux de la vie, la Déesse grandit en grâce et en beauté et devint la séduction des hommes. Désirée des lascifs et des violents, elle se dévoua, subit le rapt et l'adultère, subit toutes les violences, toutes les souillures, tous les crimes, fut prostituée aux héros et aux bergers. Les poètes devinaient sa Divinité, car au milieu des passions humaines elle gardait sa sérénité. « Ame sereine comme le calme des mers ». Elle fut entraînée par l'homme dans le mal et dans la souffrance. Mais à travers les âges l'Esprit n'a cessé de s'incarner dans un corps de femme qui reçoit sur elle les péchés de l'homme ; éternelle sacrifiée pour la luxure masculine, émissaire aimant et pleurant, elle opérera sa rédemption et celle des hommes le jour où ils comprendront. »

Le lieu de délices que les Perses appellent « Erien-Vedjo », que les Israélites appelleront l'Eden, c'est la Terre pendant l'âge d'or, c'est-à-dire avant la domination de l'homme.

« Rien n'égalait la beauté de ce lieu de délices que j'avais donné, dit Ahura-Mazda. J'ai agi la première et ensuite Petiaré Ahriman, plein de mort, fit dans le fleuve la grande couleuvre mère de l'hiver (le fleuve, l'eau, symbole de l'ignorance qui stérilise et persécute). »

Aux Indes, dans la division de la vie humaine en quatre périodes, quatre âges, le premier, le *Krita-Youga*, est l'âge de la joie, de la pureté, du bonheur, antérieur à la chute ; le second, le

Tréta-Youga, est l'âge du feu, c'est-à-dire des passions qui viennent de s'éveiller.

***

Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement le contenu des chapitres suivants. On trouve dans :

Chapitre V.— Les générations d'Adam. L'Etre végétal subit neuf centaines et trois décuples de mutations temporelles ontologiques, jusqu'à Méthou-Shalah, émission de la mort, après trois centaines de mutations.

Dans le chapitre VI, il est question des Ghiborim (les peuples du Nord, les Boréens), hommes supérieurs, de grand renom.

« Mais la corruption des pensées épandait le mal. »

— La Genèse primitive s'arrête, sa dernière forme est Noah qui symbolise le repos de la Nature. « Et la terre se remplissait d'une ardeur dégradante. »

« Fais-toi une Thébah (un lieu de refuge), est-il dit à la Femme, un asile, et prends de tout aliment pour toi et les animaux que tu élèveras. »

Chapitre VII. — « De tous genres quadrupèdes tu prendras le pur (la femelle) sept à sept, et le non pur (le mâle) deux à deux. »

Chapitre VIII. — 8. « Il laissa aller ce qui constitue l'Erèbe (l'obscurité et la folie dont on fait l'enfer). Et ensuite la colombe apparut.

9. « Et la colombe génératrice (l'Esprit) ne trouva pas un lieu de repos pour communiquer son mouvement, sa vie manifestée, et elle retourna vers la Thébah. Et elle attendit encore.

11. « Et elle vint, la colombe, au retour de l'Erèbe, avec un rameau d'olivier (symbole de paix). »

L'ardeur dégradante qui empêche l'esprit de se manifester, c'est l'ignorance et la perversion. C'est cette opposition faite par l'homme brutal à la femme qu'on appelle symboliquement un déluge — l'eau éteignant le feu —.

Les vérités cachées et les erreurs imposées

Nous venons de rectifier les premiers chapitres du *Sépher*, contenant la Cosmogonie, l'Origine végétale et la loi des sexes,

en leur rendant leur signification primitive, c'est-à-dire scientifique.

Renan, qui connaissait la haute valeur du Livre, dit :

« De notre temps, le manque de critique habituel, en France et en Angleterre, aux savants qui ne s'occupent que des sciences physiques, a fait débiter sur ce sujet beaucoup d'enfantillages. Il ne faut pas oublier que le chapitre Beræshith a été de la science à son jour. Le vieil esprit babylonien y vit encore.

« La succession des créations et des âges du monde, cette idée que le monde a un devenir, une histoire où chaque état sort de l'état antérieur, par un développement organique, était un immense progrès sur une plate théorie de l'Univers conçu comme un agrégat matériel et sans vie. La fausse simplicité du récit biblique, l'horreur qu'on y remarque pour les grands chiffres et les longues périodes, ont masqué le puissant esprit évolutionniste qui en fait le fond. Mais le génie des Darwin inconnus que Babylone a possédés il y a 4.000 ans, s'y reconnaît toujours » (*Le peuple d'Israël*, T. I, p. 79).

Mais les prêtres ont eux-mêmes déshonoré le Livre en y introduisant, dans la suite des âges, des erreurs fondamentales qui sont devenues les questions les plus discutées.

Quelques éclaircissements sur ces questions sont nécessaires. Ce sont :

Les Elohim, mot remplacé par Dieu ou les Dieux.
La Création, qu'on attribue à ce Dieu.
L'apparition du Soleil le 4e jour de la Genèse biblique.
La légende du serpent et de la pomme mangée par Eve.

Elohim

Elohim est un mot au pluriel qui indique, non pas *une force cosmique*, mais *des forces*. Ce sont les corps actifs de la chimie, agissant dans les radiations astrales qui les propagent comme atome-force.

On reconnaît sept principes radiants projetés par les étoiles diversement colorées. Les sept couleurs que ces radiations transmettent sont celles de l'arc-en-ciel. C'est pour cela qu'on représente les Elohim par un septénaire.

Le mot au singulier serait Eloha.

L'antiquité, qui a connu les lois de la Nature, n'a pas connu le Dieu moderne qui n'a que 2.000 ans d'existence.

Ce sont ces Principes radiants que le *Sépher* affirme dans son premier verset qui dit :

« En principe, les Elohim sont en puissance d'élaborer ce qu'il y a dans le Ciel et sur la Terre. »

Dans mon livre *Les Facteurs de la vie*, j'ai restitué complètement cette science antique que le *Sépher* ne fait qu'indiquer. Mais je veux citer encore Fabre d'Olivet qui a donné sur cette action radiante des explications remarquables. Il dit :

Beræshith, formé du substantif *resh* — la tête —, le chef, le Principe agissant, signifie « dans le principe », mais au figuré il veut dire en principe, en *puissance d'être* (en puissance de faire).

Resh en écriture hiéroglyphique, c'est un point au centre d'un cercle ⊙.

L'écriture littérale rendait le point par aleph א (A) et le cercle par çamech ם (ç) ou shin ש (sch). La lettre çamech ם représente le cercle sensible, la lettre shin ש, le cercle intelligible qu'on peignait ailé ou entouré de flammes.

Ce principe s'appliquait au feu élémentaire et le mot signifiait *le feu* sensible ou intelligible, celui de la matière ou celui de l'esprit.

Prenant ensuite le mot AL, on le fait régir par le signe du mouvement propre et déterminant d'une force ignée.

Dans le langage ordinaire, on voyait dans le mot *rash* ou *resh* ראש, un chef, un guide ; dans le langage figuré, on entendait un premier moteur, un principe agissant, une volonté (droite ou perverse) ; dans le langage hiéroglyphique, on signalait le Principe principiant universel (dont il n'est point permis de divulguer la connaissance).

Voilà les trois significations du mot *resh* qui sert de base au mot beræshith.

Dans les quatre versions originales, il y a :

Samaritaine : En *substantialité*, en *élémentisation*, en *commencement.*

Targum chaldaïque : Dans le point culminant des assimilations universelles.

Les Hellénistes : Ἐν ἀρχῇ.

Les Latins : *In principio.*

La création

Il créa : *Bara.*

Les disputes soulevées par ce mot se réduisent à savoir si le verbe *bara* signifie *faire quelque chose de rien*, ou simplement *faire quelque chose de quelque chose.*

La véritable signification de ce mot est : tirer d'un élément inconnu ; faire passer d'un principe à l'essence ; rendre même (semblable) ce qui était autre.

Du reste, l'action des Elohim est exprimée par un verbe formé de leur nom : Elaborer.

Les Grecs l'ont traduit par *il fit*, les Latins par *creavit*, il créa.

Les Français auraient dû créer le verbe *choser.* Les Samaritains disent *compacter*, rendre dur et compact.

C'est la matérialisation de la substance universelle, l'Ether-Azote, sous l'influence des radiations astrales.

Ivah, la Mère créatrice

C'est la Mère, Ivah (1), qui est créatrice de l'enfant ; ce ne sont pas les Elohim.

Quand on attribue à Ivah *la création des Cieux et de la Terre*, on emploie un langage symbolique qui signifie la création *des filles et des garçons* ; et quand on dit : « les renfermant en puissance contingente d'être dans une autre puissance d'être », cela signifie, dans le langage simple, que l'enfant se forme renfermé dans le corps de la Mère.

Rien d'étonnant qu'elle les créât à sa ressemblance. Mais ce qui est plus étonnant, c'est que les prêtres juifs aient fait tant de mystères autour de cette personnalité divine, Ivah, la Mère universelle. C'est parce qu'ils l'ont cachée avec tant de précaution qu'ils persécutent les auteurs qui ont assez de science pour la rétablir dans l'histoire.

Je suis toujours obligée de citer Fabre d'Olivet, puisqu'il est le seul qui ait fait le grand travail de restitution de la langue du *Sépher*, qui nous permet de rétablir ce livre dans sa première forme.

Il dit dans les notes consacrées au chapitre II de la *Genèse* :

(1) Fabre d'Olivet a le tort de remplacer le V par un O, cela donne au mot Ioah une prononciation qui l'éloigne de celle qui est connue.

« *Ihvah* paraît ici pour la première fois et seulement lorsque l'Etre des Etres, ayant accompli l'acte souverain, se rétablit lui-même dans son immuable séité.

« Ce nom n'est jamais prononcé par les Juifs modernes dans leurs synagogues ; la plupart y attachent de grands mystères, et surtout ceux des rabbins que nous nommons Kabbalistes, à cause du mot hébraïque ל ב ק (K, B, L), la *transmission.* Ils entendent par ce mot la loi orale laissée par Mocé et prétendent en être les dépositaires, ce qui n'est vrai que pour la plus petite partie d'entre eux. Je dirai tout à l'heure pourquoi les uns et les autres, qui lisent toujours les livres hébraïques sans points, refusent de prononcer ce nom.

« Essayons de l'analyser :

« Ce nom offre d'abord le signe indicateur de la vie, doublé et formant la racine essentielle vivante, הה (hé). Cette racine est, dès sa formation, non seulement un verbe, mais un verbe unique dont tous les autres ne sont que des dérivés, en un mot, le verbe *être-étant* (l'être en soi). »

Puis, expliquant les changements survenus par l'annexion de la lettre *iod* (I), lettre idéographique qui symbolise le sexe masculin et que l'on met devant les noms féminins pour leur donner le caractère hermaphrodite, il dit :

« Ces changements sont tels que ces signes spirituels *s'étant matérialisés* dans le nom, ce nom prononcé IHevah, comme le peuple ignorant le prononçait, loin d'exprimer les perfections divines, ne signifie plus qu'une *calamité, une existence malheureuse* dont on ne connaît ni l'origine ni le terme.

« Voilà la raison, connue ou inconnue, pour laquelle il n'est plus permis au peuple juif de proférer ce nom, dont il a laissé le sens s'égarer jusque là. Voilà pourquoi aussi on n'admet dans les synagogues que des écritures sans points, attendu que la prononciation qui résulte de ces points altère quelquefois la signification originelle des mots jusqu'à les rendre méconnaissables.

« Comme mon intention n'est point de profaner les secrets d'aucune secte, je désire que ceux que j'ai laissé entrevoir jusqu'ici ne choquent personne. Si, contre mon attente, il se trouvait néanmoins des sectaires qui fussent offensés de la publicité que je donne à certains mystères, je dois leur répéter ce que j'ai déjà insinué et leur faire entendre une fois pour toutes que,

ne les ayant reçus d'aucun homme, ni d'aucune société, et ne les devant qu'à mes seules études, je puis les publier sans trahir aucune espèce de serment. »

Donc, ce sont les Kabbalistes qui ont supprimé le nom de la Mère. Ce fait n'est pas assez connu.

Mme Blavatsky cite la Kabbale comme une source véridique, alors que c'est de là qu'est venu le mensonge.

Il faut insister pour faire cesser la confusion qui existe entre le Divin, puissance morale vivant sur la Terre, sous des noms divers, et le Dieu moderne qui a pris la place des puissances physiques du Cosmos qui étaient représentées par *Elohim*.

La puissance physique, Brahm, Elohim, crée la végétation, d'où sortira l'enfance humaine par une lente évolution, mais ne crée pas l'homme *tout fait* tel qu'il apparaît dans la génération sexuée. C'est la Mère — Divinité terrestre — qui met au monde l'enfant *qui est sa créature*, qui a refait en elle, rapidement, la longue évolution ancestrale. C'est elle qui crée l'homme à sa ressemblance, ce n'est pas la puissance astrale qui ne peut pas mettre sa ressemblance dans le végétal.

M. Jacolliot, voulant abattre la prétention au monothéisme absolu des Juifs, et prouver que la *Genèse Biblique* est attribuée à l'intervention de plusieurs puissances (les Elohim), commente ainsi le verset suivant : « Les Dieux (Elohim), donc, *créa* l'homme à son image, et *à son image* il les créa *mâle et femelle* » : « Aucune discussion ne pourra s'élever quant à la traduction du mot Elohim, les Dieux, employé par la *Genèse*. En hébreu, le singulier Eloh signifie Dieu, et le pluriel Elohim, les Dieux. Nous en appelons à tous les hébraïsants, sans craindre le moindre démenti. Or tout ce passage de la *Genèse* emploie cette expression d'Elohim, qui signifie *les Dieux*, et non celle d'Eloh, qui signifierait Dieu. De plus, le pluriel Elohim, les Dieux, gouverne toujours au singulier : Elohim *bara*, les Dieux *créa*. »

La Terre avant le Soleil

Quelques mots au sujet des croyances antiques concernant les « *Jours solaires* ».

L'antiquité savait que les astres évoluent, que les soleils s'allument et s'éteignent, et que, dans leurs mutations d'un état

à l'autre, les astres changent de place, puisque, en s'allumant, ils acquièrent la force radiante qu'ils perdent en s'éteignant.

Cette grande loi de l'évolution des astres est représentée par les périodes d'activité et de repos de l'élément radiant qui avait un nom dans chaque langue.

Aux Indes, les périodes d'activité d'un soleil sont les « *Jours de Brahma* », ses périodes de repos sont les « *Nuits de Brahma* ».

On les appelle aussi les *inspirations* et les *aspirations* du Principe créateur.

Les périodes d'activité d'un soleil sont dites son « Manvantara » et les périodes de repos son « Pralaya ». Une planète est un astre en *Pralaya*. Un soleil est un astre en *Manvantara*.

La vie d'un astre obscur (une planète) est appelée « *un Pralaya solaire* ».

Des milliers d'années s'écoulent entre cette inaction d'un astre et son réveil (le soleil) suivi de son extinction (la comète) qui le rejette dans la grande nuit cosmique.

La science antique ne se sert pas du mot *création*, ni même du mot *évolution* ; elle dit : « *les aspects de la Force sans cause* ».

La radiation est appelée « *le grand souffle* ». C'est le germe qui deviendra l'univers. C'est le point dans « l'œuf du monde ». Sa présence abstraite et son action dans le plan du monde produisent des manifestations constantes, qui recommencent éternellement l'œuvre de vie à la surface des planètes. C'est le Kosmos éternel.

Le terme « Roue » est l'expression symbolique qui désigne un monde ou un globe. La science primitive savait donc que la Terre est ronde et tourne comme une roue.

Dans la philosophie hindoue, la période de vie d'une famille solaire a la durée d'un « Jour de Brahma » — un cycle — appelé une *Ronde*, évalué à 4.320.000 années. C'est une période géologique.

D'après Court de Gébelin, le mot *Jour*, dans l'antiquité, a plusieurs significations. « On distingue le *Jour* en *Jour naturel*, qui comprend toute la vie active d'un astre incandescent. Sur la Terre, tout le temps écoulé d'un soleil à l'autre, la Terre ayant été irradiée successivement par plusieurs soleils. Et on appelle *Jour artificiel*, le temps pendant lequel le soleil est sur l'horizon, le temps pendant lequel sa lumière nous éclaire » (*Le Monde Primitif*, T. IV, p. 75).

On voit que le *Sépher*, en employant le mot « Jour » pour désigner les périodes d'activité solaire, n'a fait qu'employer une expression courante dans la science antique, qui savait que la Terre n'a pas toujours été irradiée par notre soleil actuel. Les Egyptiens enseignaient alors qu'un soleil jaune avait précédé notre soleil blanc et irradié la Terre pendant l'époque que la géologie moderne appelle « la période secondaire ».

Depuis longtemps, les savants modernes mêmes reconnaissent que le mot « Jour » exprime une période de temps de longue durée.

Il a fallu l'ignorance des prêtres, et celle de leurs contradicteurs, pour faire de ce mot « Jour » une période de 24 heures.

Mais ce que les savants ne savent pas encore, c'est que chacun de ces cycles solaires a apporté avec lui une puissance de vie qui a fait surgir de la Terre une végétation spéciale à une époque et, par suite, une animalité particulière. De là les grandes époques de la succession des êtres.

Au système des jours-périodes, abandonné par quelques savants, il faut substituer le système des *Jours-soleils*, qui est nouveau (1).

Donc, si le *Sépher* fait apparaître notre soleil actuel au troisième jour de l'évolution terrestre, il ne fait que mentionner un fait rigoureusement scientifique ; notre soleil n'irradie la Terre que depuis l'époque tertiaire, il a remplacé d'autres soleils qui avaient régné avant lui. C'est la science moderne qui est en défaut, ce n'est pas la science antique.

Le *repos de la Nature*, c'est l'époque à laquelle la création solaire s'arrête, son activité génésique étant épuisée. C'est la *nuit solaire* qui commence.

Le mot *nuit* vient de l'hébreu נוח (noun, vaw, heth), nouch ou nyk, mot qui signifie repos. De ce mot les traducteurs ignorants ont fait Noé.

La légende du serpent et de la pomme

Tout le monde connaît la légende biblique d'Eve, le serpent et la pomme, mais personne ne sait comment cette histoire a été inventée, à l'époque masculiniste de la décadence gréco-romaine. Dans l'original du livre fameux, cette histoire n'existe pas. Elle

(1) J'ai développé cette histoire géologique et paléontologique dans un de mes ouvrages de science, *Les Ages de la Terre*, mais qui, au moment où j'écris ceci, est encore inédit.

a été introduite dans la version grecque faite deux siècles avant notre ère, on ne sait par qui, quoique l'on nous dise qu'elle fut faite par 70 docteurs, d'où son nom de *Version des Septante.*

Il s'agissait de cacher sous un langage équivoque un épisode se rapportant à la vie sexuelle. L'original disait brutalement que *l'ardeur sexuelle*, qui régnait dans toute la nature, tourmentait les hommes. C'est de cela qu'on fera le serpent, l'esprit tentateur qui va séduire Eve et l'entraîner avec lui, vers ses œuvres basses. Mais tout cela va être *retourné* : c'est la femme qui sera la tentatrice, ce n'est plus l'homme, c'est elle qui va l'inviter à mordre à la pomme de luxure.

Pourquoi cette pomme ?

Parce que, dans le texte primitif, le péché de l'homme entraîne une déchéance morale, trouble son cerveau, l'incite au mal. Tout cela est exprimé en latin par le mot *Malum*.

Ouvrez un lexique latin et vous verrez que ce mot signifie mal, péril, fléau, calamité, malheur, mauvais traitement, châtiment, peine ; *malum habere* (être puni du plaisir) ; tort, dommage, préjudice, faute, vice, crime, maladie, mauvaise qualité, qui n'est pas dans l'ordre, erroné, peu fondé ; *mala opinio*, opinion fausse ; dépravé, méchant, malin, rusé, dommageable, pernicieux, funeste.

Mais, si *malum* veut dire tout cela, il signifie aussi *pomme*.

Malum punicum, grenade ; et en général graines, semence contenue dans la pomme (*Malus*, arbre, pommier).

C'est sans doute parce que cette *graine*, sacrifiée par l'homme, a été l'origine de toutes sortes de malheurs, que *Malus* (pomme) est devenu le symbole de la discorde.

Malum discordiæ est la pomme de discorde qui a divisé les hommes et les femmes. Donc le pommier (Pyrus malus) sert de point de départ à toutes sortes d'équivoques, de jeux de mots. Ainsi on rapproche de *Malus* le mot *mât* parce que le mât s'élève comme l'obélisque chez les Egyptiens, où il symbolise aussi le sexe mâle.

En persan, le mot *mul* (poire) prêtait à la même équivoque, et ce mot est resté pour désigner le sexe et la bêtise. En espagnol, poire (pera) a encore une signification obscène.

On a aussi rapproché de *Malum* les mots *mellis*, *melleus* (de miel), *mellarius* (fait pour le miel), *mellitus* (doux, aimé) et *mellare* (ébrécher, écorner, *déflorer*).

C'est pour cela qu'Hercule est surnommé *Mélius.*

Un jour que le bœuf ou le bélier qu'on devait lui sacrifier manquait, on le remplaça par une pomme, dans laquelle on enfonça quatre allumettes pour lui faire des pattes, et deux autres pour lui faire des cornes.

Quand on voulait insulter les Muses, on les appelait *Meleta* (emmiellée, qui a reçu le *miel*).

LA LOI (HA-THORA)

La loi morale, formulée par Myriam, surnommée Ha-Thora, est la conséquence logique de la loi des sexes exposée dans le *Sépher*. Cette loi tant de fois séculaire, et vivante encore cependant, portait en elle le cachet de la *Vérité absolue*, comme toute l'œuvre de la grande inspirée. C'est ce qui lui a donné l'immortalité. Les œuvres de Vérité persistent malgré les difficultés, les dangers, les persécutions.

La loi est appelée Thora (de *iarah*, qui signifie « *il a proposé, enseigné* », ou de *thour*, « il a exploré, scruté, recherché »).

En Grèce, *loi* se disait Thesmos. Cérès, qui l'avait formulée, était appelée Thesmophora (de *phoros*, qui porte).

La loi ordonnait le Bien, défendait le Mal, sans autre châtiment que la menace des maux qui, dans l'ordre naturel des choses, accompagnent la transgression, l'outrage à la raison. Dans la Thora, il n'est nullement question de Ciel et d'Enfer, aucun surnaturel ne s'y est glissé.

Cette loi avait pour but d'unir l'homme et la femme par un lien moral, elle était appelée « pacte d'alliance ».

C'est plus tard qu'on emploie le mot red-ligio, d'où religion, pour désigner cette alliance. De ce mot « pacte » on fera le mot grec *diathékè* que l'on a traduit par « *Testament* ».

Pour que cette grande femme ait eu la pensée de formuler une « *Loi* » qui devait, à l'avenir, servir de base à la vie morale de l'homme, il a fallu qu'elle ait connu une époque de grand désordre, qu'elle en ait souffert et qu'elle ait été animée de cet immense amour du Bien qui nous domine quand nous avons franchi les voies suprêmes de la pensée, au delà desquelles brille l'éternelle et immuable Vérité.

Mais la loi de Myriam ne nous est pas arrivée dans sa forme primitive, les textes qui nous restent ont été revisés par ceux

qui ont introduit dans le monde le Dieu masculin, contre lequel les Déesses protestaient.

Remettons la Divinité dans la forme qu'elle avait, en Israël, du temps de Myriam, et voici ce que le texte nous donne mot à mot :

Les dix Commandements

1. Je suis Ihvah ta Déesse (la Mère universelle), qui t'ai retiré du pays d'Égypte, de la maison des esclaves ; non il sera à toi des dieux autres devant ma face ; non tu feras à toi des images sculptées et autres, ni aucune ressemblance des choses qui sont dans les cieux, ni d'en dessous de la terre ; non tu te prosterneras devant elles et non tu serviras elles, car je suis Hevah (ta Déesse) ardente, châtiant l'iniquité des pères sur les fils, sur les troisièmes et quatrièmes haïssant moi, et faisant miséricorde à des milliers aimant moi et gardant mes préceptes (1).

2. Vous ne jurerez pas par le nom des dieux étrangers et ce nom ne sortira pas de votre bouche.

Tu ne prononceras pas le nom de Hevah pour le mensonge. (Tu n'outrageras pas *les dieux*, fait-on dire à Ihaveh dans l'*Exode*, XXII, 28.)

3. Rappelle-toi le jour du repos pour le sanctifier. Six jours tu travailleras et tu feras toute ton œuvre, le jour septième est le repos pour Hevah, ta Déesse. Non tu feras toute, aucune œuvre, toi et ton fils et ta fille, ton esclave et ta servante et ta bête et ton étranger, qui est dans tes portes, car en six jours (Jours solaires) a fait Ælohim les cieux et la terre et la mer et tout ce qui est en eux et il s'est arrêté au jour le septième (la 7e manifestation phénoménique qui fut la *génération*).

(1) Strabon, qui ne connaît Moïse que par les légendes de son époque, dit : « Moïse, qui fut un prêtre égyptien, enseigna que c'était une erreur monstrueuse de représenter la Divinité sous les formes des animaux ou *sous les traits de l'homme*. »

C'est que longtemps il est resté dans les esprits que la Divinité, c'est la Déesse, et que c'est un sacrilège que de lui donner la forme de l'homme.

C'est pour cela que les premiers dieux ressemblaient à des femmes, tel Apollon, Adonis, etc.

Cette recommandation de ne pas faire *d'images taillées* vient de ce que Ramsès se faisait élever partout des statues. Son effigie fut multipliée follement à Thèbes et à Memphis.

Ce pourquoi Hevah a béni le jour du repos et l'a sanctifié (en en faisant le jour consacré à la Femme pour la génération ; c'est l'origine du sabbat).

4. Honore ta Mère, afin que s'allongent tes jours sur la terre que Hevah est donnant à toi.

5. Tu ne tueras pas.

6. Non tu commettras adultère.

7. Non tu déroberas.

8. Non tu témoigneras contre ton prochain comme témoin de fausseté.

9. Non tu convoiteras la maison de ton prochain, non tu convoiteras la femme de ton prochain et son esclave et sa servante et son bœuf et son âne.

10. Et tout ce qui est à ton prochain.

***

Remarquons, d'abord, que *la Loi* ne s'adresse qu'à l'homme ; c'est le devoir de l'homme formulé par la Femme, la Déesse qui s'affirme. (On ne parle des *dieux* que pour les condamner.)

— Le premier commandement : « Je suis Hevah, tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face », veut dire : « Je suis celle qui te dirige, tu n'auras pas d'autres maîtres que moi ». Le mot Déesse est pris dans le sens de suprématie morale, et c'est pour ramener les hommes à cette seule autorité spirituelle, représentée par des Déesses multiples, que ce commandement est donné.

La traduction moderne qui en a été faite : « Un seul Dieu tu adoreras », interprétée comme une affirmation du monothéisme contre la pluralité des dieux du polythéisme, n'a plus le sens primitif du commandement de Myriam. On en a fait un ordre enjoignant l'adoration du Dieu anthropomorphique (donc mâle) des Chrétiens, alors que la Loi défendait cette adoration et ordonnait l'adoration de la Divinité féminine, Hevah, renversée par les religions masculines.

La défense de faire des images se comprend quand on se rappelle que les hommes représentaient les Déesses avec des têtes de vaches, des têtes de chattes et autres figurations injurieuses.

— Le second commandement : « Tu ne prononceras pas le

nom de Hévah pour le mensonge », traduit par « Dieu en vain tu ne jureras », nous montre combien la femme était déjà outragée en paroles et combien elle était sévère contre les calomniateurs.

Le blasphème, c'est l'injure à la Déesse.

Le *Lévitique* contient la loi terrible contre celui qui aura blasphémé le nom sacré de Hevah (XXIV, 10) : « Le peuple s'assemblera, chacun mettra la main sur la tête du coupable et il sera tué à coups de pierres. »

Mais le *Lévitique* est l'œuvre des Lévites, — non de Myriam, — c'est l'exagération de ses idées.

Blasphémer *le nom*, c'est maudire Israël, maudire la Déesse, renier sa loi et servir les cultes étrangers.

C'est si grave pour les Israélites, qu'ils ont peine à croire que ce soit possible.

Ajoutons que le serment prêté à Hevah (la Femme) impliquait une sorte de vœu : « A Hevah tu ne jureras pas en vain », c'est-à-dire : « Tu ne feras pas de vaines promesses de fidélité ». Hevah se vengeait si on l'adjurait en vain, car c'était essentiellement une Déesse de Vérité, elle ne pouvait souffrir que son nom couvrît un mensonge, une fausseté.

C'est l'habitude d'observer ce commandement qui a créé chez les Israélites l'atavisme qui, même à l'époque actuelle, fait encore respecter les femmes.

— Le troisième commandement donné à l'homme, celui de sanctifier un jour sur sept et de suspendre tout travail, pour le consacrer à la Femme, a pour but de règlementer les relations de l'homme et de la femme et de les sanctifier en assignant un jour pour les unions. Ce jour est le septième, rappelant la 7e manifestation dans l'évolution des êtres (la reproduction), qui fut la dernière. On en fit le Sabbat, mot kaldéen qui rappelle la division du temps en septaines, laquelle vient de Babylone.

Le *Lévitique*, rédigé plus tard, a voulu aussi poser les bases de la règlementation des sexes. Mais les Lévites qui l'ont écrit n'avaient pas la justesse d'esprit de Myriam, ils y mirent des exagérations qui sont aussi nuisibles à la morale que l'absence de règlementation. Ce sont eux qui édictent des peines sévères contre les actes sexuels qui n'ont pas pour but la procréation, ceux qui vont contre les fins de la nature : « Ces impuretés sont punies de mort, elles sont signalées au mépris comme à l'opprobre des peuples » (XVIII, 27).

La loi des Lévites voulait aussi que tous les mâles d'Israël se présentassent « devant Ihaveh » aux trois fêtes solennelles.

L'observation du Sabbat, dans cette nouvelle législation, était prescrite *sous peine de mort* (XXXI, 14).

Cette manie de *tuer* n'apparaît qu'avec le Prêtre. Si nous la mentionnons ici, c'est pour montrer combien ce système de châtiment diffère de celui de Myriam, qui ne s'adresse qu'à la conscience de l'homme.

—Le quatrième commandement : « Honore ton père et ta mère », n'était certainement pas rédigé ainsi, puisqu'à l'époque où Myriam l'écrivit, le régime paternel n'existait pas encore, l'Egypte était une gynécocratie, dans laquelle l'enfant ne connaissait que sa mère dont il portait le nom : le père n'apparaissait pas, c'est le frère de la mère qui s'occupait des enfants, c'est pour cela que les hommes disaient « nos neveux » et non « nos fils ».

Fabre d'Olivet traduit ce commandement (verset 12) par : « Respecte ton père et ta mère afin que tes jours soient multipliés sur cette *patrie* d'Adam que Hevah t'a donnée ».

Il tombe dans l'erreur commune, puisque la paternité n'était pas reconnue en Egypte où le droit paternel n'a été institué que par Ptolémée Philopator au IIIe siècle avant notre ère. Il ne pouvait donc pas y avoir dans le *Sépher* primitif : « Respecte ton père », mais seulement : « Respecte ta Mère ».

Dans la stèle de Hor, il est dit : « J'ai aimé mon Père et honoré ma Mère », ce qui prouve que la Mère avait une position bien différente de celle du père quand il était connu.

Ensuite, la terre natale s'appelait la « Matrie » et non la « Patrie ».

Cette rectification faite, voyons ce que signifie ce commandement. D'abord, comment la piété filiale peut-elle avoir comme conséquence une longue existence ?

C'est parce qu'il s'agit de l'existence sociale des nations, de la durée des empires subordonnée au maintien des principes gynécocratiques. Cela veut dire : « Respecte ta Mère, respecte son autorité, et ta nation, basée sur cette autorité, aura une longue durée. »

Il s'agit de la vie des peuples et non de celle des individus.

L'amour de la *Patrie*, comme plus tard on l'entendit à Sparte et à Rome, ne fut jamais que l'imitation de l'amour de la *Matrie*; au lieu de la paix et de la durée, il engendra la guerre et la destruction. Sparte et Rome se sont écroulées parce qu'elles ont

été fondées sur le principe de la Patrie. Si les nations antiques avaient duré de longs siècles, c'est parce qu'elles étaient fondées sur le principe de la Matrie, « le respect des droits de la Mère » que le 4e commandement de la Loi ordonnait.

Le mot « Patrie d'Adam » veut dire « terre natale », en hébreu « ha-adamah » (l'Adamienne). Ce n'est pas proprement la terre, c'est ce qu'elle produit, la vie végétale qui en sort et qu'on représente par le mot « terre » par métaphore. Le pays natal, c'est la terre d'où l'homme est sorti, où il a reçu ses caractères spécifiques, où il a été fait ce qu'il est et où il a passé ses premières années de vie.

C'est ce respect de la famille primitive qui a laissé au fond du caractère des Israélites ce grand esprit de solidarité qui les unit et qui fait que tout Israélite, pour un Israélite, est un frère.

(Je ne dis pas Juif, je dis Israélite, ce qui est bien différent.)

— Le sixième commandement : « Tu ne commettras pas d'adultère », ne s'adresse qu'à l'homme et veut dire qu'il ne doit aimer qu'une femme à la fois. Il ne peut pas s'appliquer à la femme, puisque, dans le régime gynécocratique, l'amour féminin est sacré et aucune restriction ne lui est imposée.

Du reste, le 9e commandement nous en donne la preuve, puisqu'il dit : « Tu ne désireras pas *la femme* de ton prochain » ; il n'est nullement question d'imposer à la Femme un devoir quelconque, il n'y a pas réciprocité, on ne lui dit pas, à elle : « Tu ne désireras pas le mari de ta prochaine ». Du reste, la suite du même commandement prouve encore que c'est à l'homme qu'il est donné ; c'est à lui qu'on recommande de ne pas prendre le champ, l'âne, le bœuf des autres, parce qu'il était dans les habitudes des hommes, à cette époque, de vivre de rapine ; la femme n'était pas dans ce cas, puisque c'étaient les filles qui héritaient de la propriété maternelle.

***

La Thora imprima une nouvelle direction à la vie sociale en rendant une grande autorité à l'ancienne religion théosophique et au régime matriarcal.

Tous les grands principes de politique et de morale sont en germe dans le *Sépher* — œuvre d'une femme —. Tout ce qui est ordre, règle, loi, vient d'Aïshah. De l'homme vient le désordre et l'anarchie.

Nous ne savons pas dans quelles conditions Myriam écrivit son livre, ni de quelle manière elle le fit connaître à ceux qui l'avaient suivie dans l'exil d'abord, à toute la Terre ensuite.

Les « tables de la loi », ces fameuses tables de pierre dont on nous a tant parlé, ne devaient être que des tablettes de terre cuite, semblables à celles trouvées dans la Bibliothèque d'Assour-banipal, ou, peut-être, et plus probablement, le Livre fut-il écrit sur des peaux de mouton roulées, car, pour avoir été promené dans une caisse de bois appelée « l'arche » comme il le fut par la suite, il ne fallait pas qu'il fût d'un poids excessif. Du reste, nous le retrouverons, plus tard, sous la forme d'un rouleau, caché dans les murs d'un temple.

Malgré cette absence de renseignements précis, les historiens ont beaucoup fait parler Moïse qui, après avoir écrit « *la Loi* », l'aurait fait proclamer devant le peuple qui s'écria : « Nous exécuterons tout ce qui vient d'être dit, nous obéirons à la Loi. » Et ils prononcèrent le serment de sanction. Et Moïse aurait répondu : « Conservez les conditions de ce pacte et exécutez-les afin que tout ce que vous ferez soit fait avec intelligence » (1).

Il est certain que la Loi acceptée, c'était la raison reconnue par tous, c'était un pacte, un traité solennel, par lequel les hommes reconnaissaient et acceptaient les prescriptions nécessaires pour fonder une société.

La loi est une règle qui n'est pas imposée par la force, mais proposée à la raison et à la conscience de l'homme. Elle a donc besoin de l'assentiment de ceux qui savent en comprendre la portée. Mais les hommes supérieurs seuls la comprennent et l'observent, et c'est ce qui fait leur noblesse ; les autres la suivent par imitation ou par intimidation.

Comme toute vraie morale, elle ne cherche pas à être l'expression de la volonté générale, mais l'expression de la Vérité, elle n'est pas le résultat d'un travail collectif, elle est dictée par un seul cerveau supérieur aux autres. La sanction de la Loi ne peut être donnée que par une élite, elle doit être imposée à l'ignorance et à l'inconscience, puisqu'elle est faite, justement, pour être *une direction*. Si chaque homme avait en lui les lumières nécessaires pour faire « la Loi », la loi serait inutile, l'homme guidé par ses propres lumières ne pourrait pas s'écarter du Bien.

(1) SALVADOR, *Histoire des Institutions de Moïse*.

Mais telle n'est pas la nature humaine. Les lois qui émanent des multitudes masculines sont toujours la sanction des impulsions passionnelles, des mauvais instincts qui parlent plus haut dans les masses que les bons sentiments. Chez l'homme, le consentement aux prescriptions de la raison, c'est le retour au bien par le sacrifice des mauvaises impulsions de sa nature.

Une fois la *Loi* trouvée, elle doit être indiscutable, puisqu'elle s'appuie sur la Vérité immuable. C'est « *la parole de Vérité* » faite loi : le Logos. La volonté de l'homme doit s'y conformer puisque la raison et l'expérience en démontrent la justesse. C'est pour cela que l'on a dit : « Tant que les règlements du monde dureront, Israël et sa Loi ne passeront point. »

Au-dessus des tentatives de gouvernement des hommes, était « la loi de Hevah », seule inviolable, seule souveraine. La grande force des Israélites était *leur foi* en elle, force immense qui les attachait à la puissance de Vérité et qui est l'origine de leur solidarité.

Cette force donnée par une idée de justice, est celle que l'on retrouve dans la Féminologie, seule capable de rallier les grandes âmes de toutes les nations à une même cause.

Ainsi donc, cette fameuse « Loi », *dictée par Dieu et inscrite sur les Tables de pierre, au milieu de la foudre et des éclairs*, disent les prêtres, n'est autre que le Livre écrit par une femme, une *Déesse vivante*, Hathor ou Hevah-Myriam (dont on fera Ave-Maria). Toute l'invention chimérique et surnaturelle des prêtres tombe devant cette réalité !

Il ne faut pas confondre la « Loi naturelle » du *Sépher* avec ce que, plus tard, on appellera « la loi de Dieu ». Ce Dieu n'est venu régner dans le monde que lorsque la Femme a été détrônée, et l'homme ne l'inventa que pour se débarrasser de l'autorité féminine qui le gênait : il le créa à sa ressemblance, lui donna son sexe, ses passions, ses intérêts (1).

(1) Les modernes se sont souvent demandé pourquoi la religion Israélite n'avait pas admis la vie d'outre-tombe et la persistance de l'être humain après la mort. La réponse est simple : parce que cette religion fut faite par une femme qui connaissait la Nature réelle ; l'esprit féminin ne crée pas le surnaturel, il reste sur le terrain des choses vraies. Le surnaturel ne s'est introduit dans le monde qu'avec les religions faites par les Prêtres, il émane de l'esprit masculin et résulte d'une mauvaise compréhension des idées féminines. Je l'ai expliqué ailleurs, à propos du « *Livre des Morts* » des Egyptiens, si mal interprété, que l'on confond les *réprouvés* de ce monde réel, appelés des « ombres » ou des « morts », avec de vrais défunts.

Ce qui prouve encore l'origine féminine de la Thora, c'est qu'elle fut ridiculisée par les hommes qui considéraient le *Sépher* comme quelque chose de difficile à comprendre et pour l'imiter firent le *Tarot*, suivant le système qui consiste à renverser les voyelles des mots dont on veut changer la signification. En renversant les idées, on renverse l'ordre des lettres.

Le Tarot fut, d'abord, une astrologie, imitant la cosmologie du *Sépher*, mais sans en contenir le sens élevé ; il servit de règle aux devins et aux chiromanciens.



Les Juifs modernes n'ont pas une égale vénération pour tous les livres qui composent l'Ancien Testament. Ils conservent les écrits de Moïse-Myriam avec une attention beaucoup plus scrupuleuse, les apprenant par cœur et les récitant beaucoup plus souvent que les autres. Les savants qui ont été à même d'examiner leurs divers manuscrits assurent que la partie consacrée aux livres de « la Loi » est toujours beaucoup plus exacte et mieux traitée que le reste.

Les plus savants, parmi les rabbins, connaissent les substitutions de sexes qui ont été faites par les prêtres quand ils ont revisé les Ecritures, mais ils se gardent bien de les révéler : c'est ce qu'on appelle les secrets rabbiniques.

La sortie d'Égypte, cet exode libérant de la servitude une classe importante de la société, a été considérée comme un magnifique épisode de l'humanité. On a donné à la personne qui l'a réalisée une place exceptionnelle dans le monde ; les grands travaux scientifiques qu'elle y a ajoutés, la loi morale formulée et les institutions sociales dont elle posa les bases, tout cela fit de cette législatrice une grande figure. On lui prête des paroles qui feraient croire qu'elle a eu elle-même le sentiment de la grandeur de son œuvre ; on lui fait dire : « Informe-toi des temps passés d'une extrémité du monde à l'autre, tu verras que, jusqu'à ce jour, on n'a rien exécuté de semblable » (Salvador).

Mais ce qu'elle n'a certainement pas prévu, c'est la durée de son œuvre qui devait franchir tant de siècles et arriver jusqu'à nous, providentiellement conservée pour que nous puissions la rétablir dans sa grandeur primitive et la venger, elle qui en est l'auteur méconnu, des outrages qui ont été faits à sa mémoire.

Car, chose étonnante, après avoir parcouru un circuit immense, l'évolution humaine, cédant à une force irrésistible, revient à la pensée féminine.

Sans doute, nous aurons de la peine à faire accepter cette histoire *vraie* ; la suppression brutale de la femme et de ses œuvres, la ruse que l'on mit à dénaturer ses actes, à les attribuer à des hommes, a laissé dans l'esprit des modernes une empreinte profonde, difficile à effacer, et que la conscience de l'homme juste saura seule détruire. Les préjugés que nous avons à renverser sont nombreux, datent de loin, sont compliqués d'atavisme et d'orgueil humain. Mais qu'est-ce que tout cela en face de *la Vérité*, cette force toujours vivante qui sort brillante du passé, en même temps que le *Sépher*, jusqu'ici mal compris, reprend toute sa valeur scientifique ?

M. de Bonald dit que les sectes qui veulent changer l'ordre des sociétés et revenir à la Religion naturelle repassent par le Judaïsme. Il aurait dû dire l'*Israélisme*. En effet, revenir à la Nature, c'est refaire, en sens inverse, l'évolution religieuse et revenir à l'idée féminine. Seulement, ce n'est pas le Judaïsme qui est le point de départ de cette évolution, c'est l'Israélisme qui l'a précédé et fut dépositaire de la vérité primitive.

Des auteurs ont dit que Moïse n'avait été qu'un copiste servile des prêtres de l'Égypte (1). Mais ils oublient, ou ils ne savent pas, que, au moment où Myriam écrit son livre (vers le XIVe siècle avant notre ère), le sacerdoce masculin n'existait pas encore. Nous allons, dans les siècles qui suivent cette histoire, le voir apparaître ; il ne faut donc pas lui attribuer ce qui fut fait avant lui. Quant à la science égyptienne de cette haute antiquité, elle était déjà alors l'expression de la pensée féminine des premiers jours, formulée dans différentes nations et, c'est ce qui fait le caractère commun de ce qu'on a appelé partout « la Révélation Divine ».

On n'a calomnié Myriam, on n'a nié l'originalité de son œuvre, qu'à l'époque où son sexe était connu. Alors toutes les jalousies s'abattaient sur elle, comme cela arrive encore dans les temps modernes quand une femme produit une œuvre de valeur.

(1) Voltaire dit : « Le grand ridicule de toutes les chronologies fantaisistes est d'arranger toutes les époques de la vie d'un homme sans savoir si cet homme a existé. » (*Dictionnaire philosophique*, article sur la *vanité des systèmes, surtout en chronologie.*)

Les Muses avaient accusé les hommes de leur prendre leurs idées et de faire des ouvrages qui n'étaient qu'un assemblage de copies disparates des pensées d'elles toutes. On représentera cet assemblage dans la comédie étrusque par l'habit d'Arlequin. Les hommes se vengèrent de cette accusation en la renvoyant à la femme, et Mosa, la Muse — Hathor —, en fut victime comme les autres ; on créa le mot « mosaïque » (fait de morceaux disparates) pour désigner son œuvre et se venger de « ***l'habit d'Arlequin*** ».

Origine des Mystères et de la tradition orale

Mais il est dans la nature de l'homme de chercher à entraver ce que fait la Femme sans lui.

Depuis que les Israélites étaient sorties d'Egypte, elles étaient signalées comme des adversaires redoutables. Le *Livre* de Myriam courait donc le plus grand danger ; ceux qui en comprenaient la portée le considéraient comme une œuvre si extraordinaire, qu'on ne supposait pas même que d'autres puissent la continuer ou la refaire, après la mort de son auteur.

Le *Sépher* avait donné une impulsion intellectuelle qui ne se reproduirait pas, croyait-on ; on avait donc un intérêt puissant à conserver cette œuvre dans son intégrité à travers les générations à venir.

Myriam avait prévu le sort que son livre devait subir, elle avait prévu les fausses interprétations qu'on devait lui donner dans la suite des temps. Son œuvre portait en elle le sceau de la Vérité, donc elle dut soulever des colères dans le parti des hommes, mais éveiller des sympathies dans celui des femmes. Connaissant la nature humaine comme sa grande science nous en donne le témoignage, elle savait que la « loi des sexes », qu'elle avait développée dans le *Sépher*, est une des vérités que les hommes pervertis n'aiment pas à entendre.

Les plus fameux rabbins, parmi lesquels se trouve Moïse de Costi, parlent de ces craintes « du législateur », de voir son livre altéré. Que de révélations dans cette crainte pour qui connaît bien la psychologie humaine !

C'est pour assurer la propagation de son œuvre que Myriam eut recours à une « loi orale », qu'elle donna de vive voix à des personnes sûres, qui avaient le même intérêt qu'elle à la propagation de la Vérité. Elle chargea ses fidèles dépositaires de trans-

mettre *la Loi*, dans le secret du sanctuaire, à d'autres fidèles qui la transmettraient à leur tour d'âge en âge, afin de la perpétuer jusqu'à la postérité la plus reculée.

La « loi orale » était enseignée dans la famille de Mère en fille. On la retrouve dans toutes les anciennes légendes, dans toutes les mythologies, dans les contes populaires, même dans les contes de fées.

En général, les hommes la comprennent mal parce qu'ils ne connaissent pas la nature de l'Esprit féminin et parce qu'ils ont une sorte de gêne à reconnaître le rôle de la Femme dans l'histoire.

Le savant Maïmonide écrivait que « ceux de sa nation avaient perdu la connaissance d'une infinité de choses, sans lesquelles il était presque impossible d'entendre la *Loi* ». Ce qui prouve que l'ignorance et la mauvaise foi qui altérait les textes, altérait également la tradition.

Court de Gébelin dit : « Les livres anciens sont mieux entendus aujourd'hui qu'ils ne l'étaient même par leurs contemporains, parce que leurs auteurs, par la force de leur génie, se sont autant rapprochés de nous qu'ils se sont éloignés d'eux. Il n'est pas seulement question de saisir le sens des mots, il faut encore entrer dans l'esprit des idées. Souvent les mots offrent, dans leurs rapports vulgaires, un sens entièrement opposé à l'esprit qui a présidé à leur rapprochement » (*Le Monde Primitif*, T. I, p. 88).

Cette citation renferme une profonde vérité, mais Court de Gébelin l'explique mal. Oui, les modernes comprennent mieux que les anciens les Livres sacrés de l'antiquité, *tous écrits par des femmes*, et exprimant des idées féminines, et cela est ainsi parce que ces idées, jetées dans le monde dans la jeunesse des sociétés et incomprises de l'homme jeune, livré à ses passions, ont été soumises à tant d'examens, de discussions, de controverses, provoquées par le désir de retrouver le sens primitif des livres altérés, que l'esprit de l'homme a fini par s'assimiler en partie les idées de la Femme. Je dis « en partie », car ce travail d'assimilation est loin d'être complet, on peut même dire qu'il n'est qu'ébauché.

Quant aux masculinistes misogynes, contemporains des grandes femmes qui écrivaient, ils ne cherchaient même pas à comprendre, ils niaient en bloc tout ce qui venait d'elles, comme le font les modernes lorsqu'il s'agit des œuvres féminines.

Si ces livres avaient été écrits par des hommes, comment se serait-il fait que les autres hommes ne les comprenaient pas ? Pourquoi les aurait-on persécutés, altérés, brûlés ? Et pourquoi, chaque fois que quelqu'un fait une tentative pour les restituer, les hommes, formant la multitude des savants, sont-ils pris d'inquiétude et se mettent-ils d'avance en état de défense, comme si on les attaquait ?

Après la mort de Myriam, ceux auxquels elle avait confié son « dépôt sacré », la Vérité écrite, demeurèrent encore quelque temps dans le désert. Petit groupe isolé au milieu des nations, petit groupe fidèle à la gynécocratie, au milieu d'un monde où commençait à régner la domination masculine, leur esprit impatient de faire connaître la Vérité les poussait à l'action, mais c'est cela, justement, qui alarmait les hommes. Les mœurs pures qu'ils conservaient, continuant à observer les lois de la Vraie Morale, leurs sages institutions, leur dignité hautaine, que l'on prenait pour de l'orgueil, tout cela irritait les peuples voisins ; les Israélites furent sans cesse en butte à leurs attaques ; en moins de quatre siècles, ils subirent jusqu'à six fois l'esclavage, et, six fois, ce peuple vaillant reconquit sa liberté. Il semble que la Destinée voulait le conserver pour accomplir une grande mission dans le monde.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, le *Sépher* était respecté, gardé avec soin, mais en même temps dissimulé et couvert d'une utile obscurité ; le révéler eût été une occasion de luttes, on le savait et on le cachait ; c'est ainsi qu'il put suivre partout les vaincus et échapper toujours aux vainqueurs qui n'auraient pas manqué de détruire un livre qui les condamnait. Pendant longtemps, il resta inconnu, peu connu même de ceux qui le possédaient et le gardaient si bien, sans le lire. On savait qu'il renfermait la *Vérité qu'il ne faut pas dire*, qu'il n'est pas bon de dire; aussi c'est dans le plus inviolable secret qu'on se transmettait les instructions relatives à la conservation du *Livre sacré.*

Myriam, ayant prévu les révoltes que le *Sépher* devait causer, avait laissé des instructions orales non seulement pour éviter la corruption du texte, mais surtout pour assurer sa conservation.

L'INCARNATION DIVINE

(*Le Memra de Hevah*)

Le « *Memra* » est le nom que l'on donne à la forme sous laquelle la Divinité féminine se manifeste quand elle apparaît et agit dans le monde.

C'est que, en effet, s'il y a une multitude de femmes sur la Terre, il n'y a pas beaucoup de vraies Déesses. La grande intuition est un phénomène rare.

La Femme Divine est celle qui manifeste la plénitude des facultés de l'Esprit féminin, celle que la Nature a favorisée de ses dons et qui, franchissant la porte des voies suprêmes, est entrée dans la région spirituelle où rayonne LA VÉRITÉ ABSOLUE. Celle-là se sent forte et n'a pas la crainte de l'homme.

Ces femmes-là sont rares, elles apparaissent de loin en loin et le peuple d'Israël en a compté plusieurs.

Ces grandes femmes portaient le nom de la Divinité devant le leur : Hevah-Myriam, d'ou Haveh-Maria et, finalement, Ave-Maria.

Dans toutes les religions de l'Orient, on avait la même croyance.

Les incarnations de Vishnou sont, aux Indes, les apparitions de l'Esprit Divin dans une femme. Et l'idée de ces avatars est si bien restée dans l'esprit des peuples et, plus tard, fut exploitée par tant d'imposteurs, qu'à chaque instant on voyait annoncer des apparitions divines ; ce sont les faux prophètes et les faux Dieux que les prêtres inventèrent, pour se dire leurs interprètes. Mais aucun d'eux n'eut jamais une existence réelle, et leurs lois n'ont été présentées comme anciennes et divines que pour donner le prestige de l'antiquité et du *Divin* aux ordonnances que faisaient les prêtres.

Quelle différence entre la Loi de la *Déesse* et celle de l'homme !

Dans les religions des prêtres, on ne trouve jamais qu'une manifestation d'orgueil, accompagnée d'ordonnances pour la satisfaction des instincts masculins, en même temps que pour l'asservissement des femmes.

Révilloud signale cette différence ; il dit :

« D'un côté est la parole de ceux qui ont entendu les conseils du passé, leur audition des *Dieux*. De l'autre est la parole de ceux

qui n'écoutent pas et qui nient tout » (*La Femme dans l'ancienne Egypte*, T. I, p. 32).

L'homme n'a fait des lois que quand il est arrivé à renverser complètement le régime théosophique. Cela commença du VIIIe au VIIe siècle avant notre ère. Les Lois antérieures, celles qui furent réellement des « *révélations Divines* », ont toutes été faites par des Déesses.

La fondation de la Loi hébraïque précède de sept siècles la première Olympiade, époque où l'histoire masculine de la Grèce commence.

LES LIVRES DE LA BIBLE

Il y a dans la Bible des livres de Vérité : *la Loi et les Prophètes*, et des livres de mensonge et de justification qui ont été ajoutés par des prêtres à différentes époques, après le schisme de **Juda**.

Les Juifs ont ajouté quatre livres à celui de Myriam : l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*, auxquels ils ont donné Moïse comme auteur.

Avec la *Genèse*, cela forme le *Pentateuque*, dont l'autorité est justifiée, à leurs yeux, par le nom de l'auteur qu'ils lui donnent.

Le premier livre de la Bible, la *Genèse*, est le seul vestige du *Sépher* primitif, mais, dans la forme que les divers traducteurs lui ont donnée, il en est la caricature et non la reproduction.

Les passages des divers auteurs de l'Ancien Testament où il est fait mention de la Thorah ne parlent jamais de sa division en livres distincts.

La division du *Sépher* en cinq livres pour former le *Pentateuque* est attribuée à Esdras. On la croit même plus récente. Le *Deutéronome*, un des cinq livres, est de l'époque chrétienne.

Josèphe est le premier qui mentionne cette division (dans *Contre Appion*). Van Dale (anabaptiste) dit qu'il faut distinguer entre le Livre de la Loi et le *Pentateuque* tel que nous l'avons. Le Livre de la Loi, selon lui, ne contient que les ordonnances de Moïse, les bénédictions et les malédictions, et quelques discours du législateur. « Voilà, dit-il, ce qui est sorti de la plume de Moïse. Mais le *Pentateuque* entier n'est pas son ouvrage. C'est Esdras qui l'a composé sur les écrits des anciens prophètes. »

Selon Richard Simon, le *Pentateuque* et tous les livres *historiques* de l'Ancien Testament ont été composés par un collège d'écrivains publics sur les actes originaux, déposés dans les Archives de la Nation, et il ajoute « qu'ils n'écrivaient pas seulement les histoires de leur temps, mais qu'ils prenaient aussi la

liberté d'ajouter ou de diminuer ce qu'ils jugeaient à propos aux mémoires des autres prophètes qui les avaient précédés ».

Le dogme fondamental des Juifs est renfermé dans les livres du *Pentateuque* qui font suite à la *Genèse* ; on les donne comme inspirés du Saint-Esprit, alors que ces quatre livres — œuvres de prêtres ignorants — ne sont qu'un monument d'imbécillité et de rapacité.

Comment cette parole divine, expliquant la manière de faire des holocaustes, spécifiant les morceaux de la bête sacrifiée qu'il faut donner aux prêtres, serait-elle tombée en désuétude si elle était inspirée par Dieu lui-même, car, parmi les modernes, il n'y a pas un prêtre juif qui oserait faire dans sa synagogue ce que le Dieu de Moïse aurait prescrit s'il avait dicté le *Pentateuque* ?

En réalité, ces prétendus livres saints ne sont que des plagiats, comme la *Genèse* qui copie le *Sépher*, ou des œuvres de mensonge, puisqu'ils ne sont pas de l'auteur qu'on leur donne, ni de la date qu'on leur assigne.

C'est parce que ces mensonges sont depuis longtemps démasqués, que la préoccupation des hommes d'Eglise est d'affirmer leur authenticité et de soutenir que les discours qui s'y trouvent ont bien été prononcés par la bouche des hommes dont ils soutiennent l'existence.

Et, pour donner plus d'autorité à cette parole, ils y ajoutent des miracles. Moïse en aurait fait un grand nombre ; lui qui aurait expliqué les lois de la Nature dans la Cosmogonie, se serait plu à les violer.

CHAPITRE II

LES SAGES D'ISRAEL

(Les Juges)

Les tribus matriarcales étaient soumises à l'autorité des *Sofetim*, mot que l'on traduit par « Juges ». Le mot Sofet (au singulier), Sofetim (au pluriel), veut dire sage ; il est l'origine du mot Sophia et vient de Safeth, une Déesse égyptienne qui personnifiait la vie intellectuelle et présidait aux bibliothèques.

Les Sofetim avaient le caractère religieux des Prêtresses, leur autorité était absolue, on les choisissait parmi les plus dignes, les Supérieures. Cette charge n'était pas héréditaire, parce que la sagesse ne se transmet pas par hérédité, mais se manifeste dans les individus, quels que soient leurs ascendants.

Pourquoi a-t-on changé le nom des *Sages d'Israël* et les a-t-on appelées « les Juges » ?

Parce que *Sofet* est une appellation féminine, *Judex* une appellation masculine.

Les 12 tribus d'Israël étaient alors gynéconitis, c'est-à-dire une gynécie. Après le schisme de Juda (en 975), on masculinisa l'histoire. Le nom de Juda et ses dérivés furent mis partout. *Judæus* signifia de la Judée ; *Judæi*, les Juifs ; *Judex*, juge.

Donc on a changé le nom de ceux qui dirigeaient les tribus à cette époque. On a aussi changé leur histoire dans le même esprit, ce qui fait dire à Burnouf (*Science des religions*, p. 178) :

« La période qui s'étend de Moïse à David n'a pas un caractère purement historique et présente un mélange de faits réels et de légendes héroïques d'un caractère idéal. »

Le Père Japletal, professeur à l'Université de Fribourg, affirme qu'une partie du récit contenu dans le livre des Juges était en vers. Ce serait une épopée populaire comme l'*Iliade*, qui est de la même époque.

D'autre part, le livre qui, chez les Samaritains (féministes), porte le nom de Josué, n'a rien de commun avec celui de l'écriture des Juifs (masculinistes). C'est une chronique écrite en langue arabe et en caractères samaritains, laquelle commence à la mort de Mosès et se termine au règne de l'empereur Adrien.

Basnage, dans son Histoire des Juifs (L. VIII, c. VII), dit que les Samaritains se vantaient d'avoir reçu ce livre d'Abisha, petit-fils (ou fille) d'Aaron, peu après l'entrée des Israélites dans la terre promise ; ils assurent l'avoir encore écrit de sa main (Sionnet, *La Bible*, p. 36).

Renan compare le temps des « Juges » à celui des poèmes homériques de la même époque. Il dit : « Bien que séparées par un abîme, au point de vue ethnographique et géographique, les tribus hellènes et les tribus israélites portaient au front les mêmes caractères d'enfance poétique. Leur état moral est peu différent. L'intervention divine (féminine) dans les choses humaines (masculines) est naturelle et continue » (*Le peuple d'Israël*, T. I, p. 370).

Conversion du pays de Chanaan (Kenaan) par les Hébreux

Le livre de Josué, qui, dans la Bible vulgaire, nous rend compte de la lutte entreprise par les Hébreux contre les Chananéens, est un écrit rédigé longtemps après les événements qu'il relate. Ce livre porte en lui sa date et son but qui est de dénaturer les faits.

Dans la répartition du pays de Chanaan, on nous montre Josué donnant aux tribus *les montagnes d'Israël* (XI, 16) et faisant exterminer par les Hébreux les peuples qui habitent *la montagne d'Israël* et ceux de la *montagne de Juda* (XI, 21). Or le pays n'a été divisé en « Israël et Juda » que par suite du schisme, c'est-à-dire plus de deux siècles après l'occupation de Chanaan.

Une autre preuve de la date récente du livre de Josué est celle-ci : Ce n'est qu'après le retour de Babylone qu'on effaça les noms de femmes des livres anciens, et que, dans la filiation, on commença à substituer le père à la mère, en ajoutant au nom de l'enfant les mots : « fils d'un tel ».

Or, dans *Josué*, il est parlé des enfants de Moïse qui eut deux fils : Guerçon et Eléazar. Pour les désigner, on les dit «fils d'Aaron». — « Et Eléazar, fils d'Aaron, mourut » (*Josué*, XXV, 33).

Pourquoi pas « fils de Moïse », puisque dans l'*Exode*, XVIII, ils sont désignés comme étant ses enfants ?

C'est qu'on ne pense pas à tout ; on était sous l'obsession de l'idée nouvelle qui substituait le nom du père à celui de la mère. On appliqua ce système aux enfants de Myriam ; ce qui n'empêcha pas que, obéissant, au sentiment de jalousie de sexe qui faisait effacer partout les noms de femmes, on commença à faire de Mosès un homme, et, pour affirmer sa masculinité, on lui attribua des épouses.

Dans l'*Exode*, on fait cette substitution de sexe, mais d'une manière équivoque : on dit que les enfants de Moïse sont les deux fils de Séphora (XVIII), laissant ainsi supposer — sans le dire — que Moïse est marié à cette femme. Seulement *Séphora* est un qualificatif plutôt qu'un nom de femme. Il vient du mot « Sépher » et semble signifier « celle qui écrit » ; donc, les enfants de Mosès sont bien les fils de Séphora : celle qui écrit le *Sépher* (1).

Renan croit que le livre des Victoires d'Israël, qui s'appelait « *Livre des guerres de Hevah* » ou « *Livre du Jasar* », datait du xe siècle, et aurait servi à faire « *les Nombres* ». C'est très possible, et il est bien probable que c'est dans cet ouvrage qu'on a puisé aussi pour faire le « *livre de Josué* », si réellement le livre des « *guerres de Hevah* » fut postérieur à Myriam (2).

Le livre de Josué raconte la conquête du pays de Chanaan, en y mêlant des combats et des miracles (les murs de Jéricho qui s'écroulent au son des trompettes, le soleil qui s'arrête, etc.).

Cette littérature-là fut l'œuvre des prêtres — quand il y en eut —. Ce sont des aberrations qui naissent de la fausse interprétation des idées primitives ; de la mauvaise foi d'abord, de l'ignorance ensuite, des lévites jaloux de la puissance morale de la femme, et qui traduisent cette puissance dans le plan *physique*, créant ainsi le surnaturel.

Aucune femme n'aurait écrit de pareils récits, d'autant moins que les combats qu'on va relater seront toujours présentés comme ayant été livrés à l'instigation de Hevah, la Déesse qu'on

(1) Les noms des fils de Moïse signifiaient : — *Guershon* : « j'ai été voyageur dans un pays étranger ». — *Elyhézer* : « le dieu de mon père (mis pour *mère*) m'a été en aide ».

(2) Le livre des « guerres de Hevah » ne serait-il pas le Mahâbhârata, écrit chez les Hindous avant le schisme d'Irshou et relatant les luttes de sexes ?

n'a pas encore pu détrôner, mais à laquelle les hommes donnent le caractère sanguinaire et brutal qui fut, en principe, celui des divinités masculines. C'est cette façon d'écrire qui a jeté du discrédit sur Israël et sa Divinité.

Cependant, à travers les contradictions et les absurdités du récit, on aperçoit des choses vraisemblables ; or il s'agit d'une lutte morale, d'une lutte de sexes ; les Hébreux apportent en Asie un Livre qui, après des siècles de désordre, affirme la science des premiers jours et la Loi morale. La grande femme qui a écrit le livre est, en même temps, une grande législatrice : Elle a employé le temps qu'elle a passé dans le désert — entre la sortie d'Egypte et l'entrée au pays de Chanaan — à poser les bases d'une Société régénérée. Elle a donné à son peuple des commandements et des statuts, puis elle a organisé la propagande. D'avance elle a partagé le territoire du pays qu'elle veut convertir, donnant à chaque tribu une région à occuper.

Dans les *Psaumes* (C. V), rappelant l'histoire d'Israël, on lit :

11. « Je te donnerai le pays de Chanaan pour héritage.

12. « Encore qu'ils fussent en petit nombre, et qu'ils y demeurassent peu de temps comme étrangers.

13. « Car ils allaient de nation en nation et d'un royaume vers un autre peuple.

14. « Disant : ne touchez point à mes *oints* (1) ; ne faites pas de mal à mes Prophètes. »

Nous savons déjà ce que signifie le mot *oint*. Quant au mot *prophète* (les nabiim), ce sont ceux *qui* « *parlent* », les propagandistes qui enseignent la science du *Sépher* et la morale de la *Thorah*, c'est-à-dire les partisans de Myriam.

Leur établissement en terre de Chanaan a surtout pour but d'y faire régner la puissance morale qui dirige les peuples, la sagesse qui les pacifie, et non d'y établir un pouvoir despotique comme les hommes chercheront bientôt à le faire.

Mais l'entreprise n'était pas sans danger. Convertir une so-

(1) Le mot *oint* n'a été introduit dans l'histoire qu'à l'époque de réaction masculiniste. L'*oint* est *celui* qui a reçu l'onction. C'est par ironie qu'on donne ce nom aux femmes à la place du mot *Çri* (sanscrit) ou *Ivah* (hébreu) qui signifie suprématie.

On comprend ce que signifie l'onction qu'elles ont reçue.

ciété livrée au désordre, s'opposer à la domination naissante des hommes, leur imposer une morale dont ils ne veulent pas, et cela au nom et sur l'ordre d'*une Femme*, c'était vraiment s'exposer à bien des aventures, des brutalités, des outrages... Aussi y avait-il des hésitations et des craintes dans le camp des Israélites, puisque nous voyons leur chef, Josué, leur dire (I, 9) : « Fortifie-toi et prends courage : ne t'épouvante point, et ne t'afflige de rien, car Hevah, ta Divinité, est avec toi partout où tu iras. » C'est-à-dire : tu combats pour la bonne cause, la cause sacrée du droit de la Femme.

Josué (Hoshea ou Joshua, *le vainqueur*) était un compagnon de Mosès, « Joshua, suivant de Myriam » et son continuateur. L'antiquité associe souvent leurs deux noms : Maria-Josua ; d'où plus tard l'association des deux noms : Marie-Joseph. Les prêtres ont écrit l'histoire de manière à faire croire que Josué était un grand guerrier, gagnant de foudroyantes victoires et faisant de monstrueuses exterminations. Cela n'a aucune réalité. Israël n'eut qu'un ascendant moral et nullement guerrier, et c'est précisément contre ceux qui agissent en batailleurs que ce peuple lutte sans cesse. La preuve en est dans ce verset : après le passage du Jourdain, Josué s'adresse au peuple et, rappelant la Loi, dit : « Maudit celui qui se prosterne en secret devant les idoles, qui méprise la femme, qui empiète sur ses biens, qui fait égarer l'aveugle sur sa route, qui porte atteinte au droit de l'étranger, de l'orphelin, de la veuve ; qui cause du mal à son prochain par des voies détournées, ou qui reçoit des récompenses pour coopérer à la mort de l'innocent ; enfin, maudit soit celui qui ne reste pas inébranlablement attaché à toutes les volontés de cette Loi. »

— « Et le peuple répondit, comme s'il n'y avait eu qu'une seule voix : Qu'il en soit ainsi. »

Du reste, les Hébreux avaient des alliés dans la place ; les femmes malheureuses, souffrant des iniquités de leurs oppresseurs, appelaient de tous leurs vœux une libération.

Josué dit encore (I, 14-15) :

« Vous passerez devant vos frères, et vous les aiderez ; jusqu'à ce que Hevah ait mis en repos vos frères, comme vous, et qu'ils possèdent le pays que Hevah leur donne. » Ce n'est qu'à des *sœurs* que l'on peut dire : vous passerez devant vos frères.

C'est une femme, l'hôtelière Rabad, qui reçoit les avant-

courrières que les Hébreux envoient pour inspecter le pays. Le Livre de Josué consacre plus de vingt versets à cette petite histoire montrant les émissaires se cachant — pour éviter la colère des Chananéens — chez Rabad qui facilite leur fuite (*Josué*, chap. II).

Ailleurs (V, 13-14), nous voyons un envoyé Hevahiste venir vers Josué et lui dire : « Es-tu des nôtres ou de nos ennemis ? » Josué répond : « Je suis le chef de l'armée de Hevah. »

Lorsque les Israélites se dirigèrent vers le pays de Chanaan avec l'intention de le convertir à leur doctrine, ils trouvèrent le territoire occupé par différents petits royaumes. Citons les Hitiens (reste des Hétas ou Hétéens) contre lesquels Ramsès II fit la guerre et qu'il appelle « vile race des Chetas » (1). Ce mépris nous fait présumer que ce sont des *féministes*, puisque ce fameux Ramsès II est, en Egypte, le grand adversaire du pouvoir féminin. Sa guerre est chantée dans le poème de Pentaour, ce qui est encore une preuve psychologique qu'il s'agit d'une lutte de sexes puisqu'elle est suivie d'une justification.

Les Hébreux trouvèrent aussi au pays de Chanaan les Héviens, peuple évidemment féministe, puisqu'il porte le nom de Hevah, très répandu alors. Ceux-là ne combattent pas les Israélites ; ils font alliance avec eux. Ils occupaient la ville de Gabaon et les cités voisines, et se livraient au commerce. Puis ce sont les Jébusiens, qui vivaient à Jébus, laquelle devint plus tard « Jérusalem » (de Jerou-Salem, *lieu de sûreté*), bâtie près d'une petite source appelée « Gihon » (fontaine de la Vierge). Certains historiens nous disent que c'était déjà une ville sainte possédant un temple consacré à une divinité appelée *Adar*. C'est du moins ce qui ressort du travail de M. Halévy sur la biographie du gouverneur égyptien de Jérusalem sous Aménophis IV, vers la fin du XVe siècle avant notre ère.

Seulement, comme les historiens ont toujours antidaté leurs histoires pour donner une plus haute antiquité au régime mas-

(1) Le chef des Kétas est appelé Khetasar ou Khetasou. On dit aussi Shasou. Les Kétas sont décrits par les masculinistes comme des tribus sémitiques de l'est de l'Egypte *qui se livraient au brigandage*. On les trouve habitant des îles ; leur ville est surnommée Isah (Jérémie, LI, 41) et le peuple est appelé *Iona* (ce sont les Ioniens).

Quand Tyr est prise par les Kaldéens, sa flotte fait voile vers les Kétim (Isaïe, XXIII, 12) ; Hébron devint la capitale des Kétas, qui sont quelquefois appelés Rhétas.

culin, nous avons le droit de supposer que M. Halévy s'est laissé prendre à la supercherie des anciens sans s'en apercevoir. Donc, contrairement à son affirmation, nous persistons à croire qu'à l'époque des « Juges » les *Temples*, qui ne sont encore que des « Maisons de Hevah », sont, ou des huttes de feuillage sur les hauts lieux, ou des tentes dans la plaine, mais non des *monuments*.

Silo était un centre israélite. C'est là que l'Arche fut établie. Elle y resta des siècles, jusqu'à Elie et Samuel.

Bethel aussi a une grande importance ; le « Dieu de Bethel » était *le Dieu* de toute la Palestine.

L'Ecriture nous parle des Vierges ou *Almah*, qui figuraient dans le culte hébraïque avant que ce culte eût un temple.

Déjà nous les avons vues à la sortie d'Egypte, formant des chœurs de jeunes filles qui chantent en dansant. Nous les retrouvons à Silo, tandis que l'Arche campait sous des tentes, veillant à la porte où « les *Almah* forment des chœurs sacrés ».

Les Vierges de Silo, les Almah, du temps des Juges, dansaient au chant des cantiques et au son des harpes, près du lieu saint, pendant les fêtes de Hevah, lorsque les Benjamites les enlevèrent.

Ceux qui ont antidaté les documents, pour donner à l'homme la prééminence, n'ont cependant pas pu supprimer tout à fait la trace des femmes dans l'Histoire. Ainsi ils ont dû constater que c'était une femme qui dirigeait le bureau des archives à Jérusalem, ce qui est révélé par la découverte des tablettes cunéiformes trouvées à El-Amarna en Egypte.

On place ce fait une quarantaine d'années avant l'*Exode*.

On en trouve aussi la preuve dans des lettres que les gouverneurs égyptiens de la Syrie et de la Palestine auraient adressées à leur souverain pour lui demander du secours contre les bandits babyloniens qui dévastaient le pays, et aussi contre les satrapes rivaux et adversaires qu'il accusait (et qui l'accusaient) de faire cause commune avec l'ennemi.

Le gouverneur de Jérusalem, qui était originaire d'Asie Mineure, eut beaucoup à souffrir des calomnies de ses ennemis et fut probablement tué en défendant sa capitale.

Tout ceci, avancé par M. Halévy, est antidaté. Il n'y avait pas de gouverneur de Jérusalem à cette époque, d'abord parce que Jérusalem n'existait pas encore ; ensuite parce que la gynécocratie était le gouvernement légitime partout ; enfin parce

qu'on donne à ce gouverneur le nom de *Adonaï-Tsedek.* Or ce nom « Adonaï », qui est plutôt un titre : « Seigneur », ne fut employé que lorsque l'homme eut renversé le régime théogonique. Il est vrai, d'autre part, que l'Histoire nous dit que c'est contre ce personnage que les Israélites combattent, et c'est pour avoir le temps de le vaincre que Josué « arrête le soleil » (X, 1). Tout ceci prouve que l'histoire a été écrite plus tard, donnant des titres de chefs, de gouverneurs, et même de rois, à des aventuriers qui n'avaient aucune autorité reconnue.

De ce fait il faut cependant tirer un enseignement : c'est que l'autorité *morale* de la Femme, — véritable chef de tribu — était souvent méconnue, la paix troublée, et les révoltes incessantes — effet naturel de la divergence mentale des sexes —, ce qui obligeait les fidèles du Matriarcat à s'armer contre les invasions ou les attaques des insoumis.

On formait pour cela des légions, et l'homme à qui on en donnait le commandement en cas de guerre s'appelait « *Sar-Saba* » (chef d'armée).

Pour lever des armées, il y avait un *sofer* ou recruteur qui — nous dit Renan — n'avait que des pouvoirs momentanés. Il est encore probable que de ces pouvoirs le *sofer* abusait souvent, et cela devait occasionner des luttes intestines.

Quant aux guerres avec l'extérieur, elles étaient déjà assez fréquentes pour qu'on ait inventé des moyens de défense tels que châteaux-forts, hautes murailles, portes d'airain, etc. Les hommes se servaient dans les combats de chevaux et de chars de guerre.

Les luttes des Hébreux étaient toujours religieuses et non politiques. Il s'agissait de faire respecter le droit légitime attaqué par des rebelles. Ce n'étaient pas des luttes d'État contre État ; il n'y avait pas égalité de droits entre les combattants, mais révolte de la force contre le droit, et aussi tentatives de déplacement des privilèges que le droit confère.

Au fond, *erreur* de principes.

Une preuve encore que le Livre de Josué fut rédigé bien postérieurement à la date qu'on lui assigne, c'est qu'il nous parle des Rois (Melek), alors que le premier qui porte ce titre est Abi-*melek*, fils de Gédéon, considéré comme le 5e Juge après Josué.

Si, comme le dit le Livre de Josué, les Israélites exterminèrent les *Rois*, désignant ainsi les révoltés qui, plus tard, prirent le

titre de Melek, ce fut une exécution purement morale : ils furent mis au *herem* (à l'interdit), sorte d'anathème ou de condamnation morale devant l'opinion, que nous retrouvons dans l'excommunication des Catholiques.

Du reste, les contradictions à ce sujet sont flagrantes.

Le Livre nous parle d'abord de meurtres et d'incendies ; il nous dit que Josué frappa tout le pays et *tous les rois*, sans laisser vivre personne.

Parlant de Jéricho, il est dit :

VI, 21. « Ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui était dans la ville. »

VI, 24. « Puis ils brûlèrent la ville et tout ce qui était dedans. »

Un peu plus loin :

XI, 13. « Mais Israël ne brûla aucune des villes qui étaient demeurées en leur état. »

Autre exemple :

XI, 17. « Il prit aussi *tous les rois* et les fit mourir. »

— Après cela vient l'énumération des 31 rois ainsi exterminés, et cela dans un pays où la royauté n'existait pas encore.

— Ce qui contribue surtout à rendre ce récit inintelligible, c'est que les idées abstraites, exposées dans les Livres primitifs, d'origine féminine, qui sont les sources où l'on puise, sont rendues sous une forme concrète dans les écrits masculins.

En voici un exemple : L'épée, dans le langage symbolique primitif, c'est la parole qui perce ; « la flambe », c'est l'arme de la Femme qui fait trembler l'homme méchant. Quand on nous parle de « *gens passés au fil de l'épée* », on traduit une idée morale par une idée concrète ; c'est d'une *conversion* qu'il s'agit, et non d'une *destruction*. En voici la preuve : au chapitre X, 11, on vient de nous montrer le roi de Jérusalem et son peuple, morts sous une grêle de pierres jetées du Ciel par Hevah. Les pierres, ce sont les paroles tombées de l'Esprit féminin (représenté par le Ciel), et c'est après qu'ils ont été *exterminés* par cette grêle (de paroles) qu'on nous dit :

X, 21. « Tout le monde s'en retourna en paix et personne ne remua sa langue contre aucun des enfants d'Israël. »

S'ils étaient *morts* réellement, on ne constaterait pas qu'ils se sont tus — ce serait au moins inutile — ; donc, ceux qui sont

« passés au fil de l'épée » ne s'en portent pas plus mal ; ils sont seulement humiliés.

Une autre preuve que les habitants de Chanaan ne sont pas « exterminés », mais *dominés* moralement, c'est que la conquête ne semble pas définitive, on les craint encore, et, pour se préserver des effets d'une vengeance possible, les enfants d'Israël établissent des « villes de refuge ».

Et cependant, ceux qui, plus tard, écrivent cette histoire dans l'intention sans doute de discréditer le régime féminin alors existant, disent que les guerres dites « de Josué » furent effroyables, et qu'après la victoire tous les habitants mâles furent égorgés et leurs cadavres mis en croix.

Je vois dans ce passage la justification voulue des hommes qui — beaucoup plus tard — firent à des femmes ce qu'ils prétendent avoir été fait à des hommes.

C'est par une fausse interprétation du mot « Herem » (que l'on a traduit par « vouer à la mort ») que l'on justifie cette erreur. En réalité, *Herem* n'est qu'une punition morale : la mise de l'homme en *interdit*, ce qui veut dire *privé* de la faveur des femmes. Et c'est sans doute par une de ces ironies si fréquentes dans l'Histoire, que plus tard ils font de ce mot le « harem » où ils jouissent d'autant de femmes qu'ils en veulent.

Israël sous les « Juges »
(du XIIIe au XIe siècle)

Pour donner une idée de ce que fut la vie libre et heureuse sous le régime matriarcal, qui se prolongea durant tout le règne des « Sofetim », reproduisons la description qu'en fait Renan.

Il dit (cf. *Le peuple d'Israël*, t. I, p. 366) :

« On se souvient toujours de cet âge d'or qui forma dans le passé, pour Israël, comme un second idéal, l'idéal patriarcal se rapportant à une vie pastorale, l'idéal des « Juges », comme un second idéal, se rapportant à une vie agréable déjà établie (1).

« On se représentait ce temps comme une époque de gaieté, de bonheur intermittent, de mœurs généralement pures, et toujours de liberté, où l'individu maître de sa terre, à l'abri des

(1) Dans cette phrase, c'est « *matriarcal* » et non *patriarcal* qu'il faut dire avec Bachofen, puisque Renan reconnaît lui-même que le mot *patriarche* ne date que du IIe siècle de l'ère chrétienne.

abus de la Monarchie, vivait dans l'état le plus voisin de l'état parfait, qui est l'état nomade primitif.

« Comme Israël n'eut jamais d'attachement réel pour la royauté, ce souvenir d'une ère d'absence de gouvernement et de théocratie supposée enchanta toujours son imagination. Un cycle de délicieuses pastorales se broda sur ce fond aimable et serein. Le « *Livre des guerres de Hevah* » et le « *Jasar* » absorbèrent plus tard presque toutes ces anecdotes, auxquelles un heureux mélange d'idyllisme et d'héroïsme donne un charme que les poèmes épiques des Grecs et le *Kitab-el-Agham* des Arabes ont seuls égalé.

« Le *Livre des Juges* hérita de cette floraison poétique, que le souffle piétiste des âges postérieurs ne flétrit pas. »

A cette époque reculée, le pays de Chanaan était fertile, bien cultivé, bien irrigué ; partout on rencontrait des citernes et des puits. Une florissante civilisation matérielle y régnait ; l'industrie y était développée, les arts cultivés, le commerce établi, l'écriture en usage partout. La langue babylonienne y était parlée et écrite comme langue littéraire, ainsi qu'elle l'était dans toute l'Asie Mineure. La langue vulgaire était celle que parlaient les Hébreux. Isaïe nous l'apprend (XIX, 18) et la stèle de Mesa en témoigne. Cette stèle date de la première moitié du IXe siècle avant notre ère et rappelle les plus anciens écrits hébraïques par le style et la langue.

On a remarqué que des lieux fertiles, sous la gynécocratie, devinrent des déserts improductifs, sous le régime suivant.

Ainsi les Prophètes vantent une plaine de Saron, qui est un trésor de beauté et de richesse (Isaïe, chap. XXXIII et XXXV). Depuis, les choses ont bien changé. Chateaubriand qui visita Saron, en Palestine, dit : « Le sol de toute part n'offre que des chardons, des herbes sèches entremêlées de chétives plantations de coton, d'orge, de froment. »

Dans la plaine, sur le bord du Jourdain, en face de Jéricho, au pied du mont Nebo, se trouvait un lieu appelé *Sittim* (les Acacias) ou *Abel-ha-Sittim* (la prairie des acacias). L'arche demeurait en cet endroit sous une tente.

Or, l'acacia était l'emblème féminin, à cause de la forme de sa fleur, et parce que le *Sépher* le donnait comme l'arbre de vie, origine du genre humain. On l'opposait au chêne, emblème masculin, à cause de la forme de son fruit.

Les Zeqenim (Anciens)

Les Hébreux étaient gouvernés par « *le conseil des anciens* », dont la fonction consistait à régler les affaires générales.

Ceux que les historiens appellent *les anciens*, ce sont les Mères (matriarches ou matrones).

Dans chaque ville, les *Sages d'Israël* étaient chargées de maintenir l'ordre et d'administrer la Justice ; elles ne relevaient du conseil des anciens que pour les questions importantes qui intéressaient toute la nation.

L'Etat hébraïque formait une république fédérative dans laquelle chaque tribu, chaque Matrie, avait ses chefs propres et se gouvernait par elle-même.

Les relations des tribus entre elles se maintenaient par l'observance de la Loi (*Ha-Thora*) et le culte de Heva, la Déesse-Mère.

Le grand Conseil

Le grand Conseil des « *anciens* » ou Sénat d'Israël était composé de 70 (ou 72) « Mères ». C'est ce nom de *Mère* que portent les femmes qui dirigent les Tribus, puisque Déborah nous dit : « J'ai été une Mère en Israël. »

C'est pour cacher leur sexe que le mot *Mère* a été traduit par le mot *ancien* (Zeqenim).

A Rome, on les appelle les « Matrones », et on célèbre en leur honneur une fête appelée *Matronalia.*

Fleury dit : « Dès que les Hébreux commencèrent à former un peuple, ils furent gouvernés par des vieillards. » C'est une façon d'exprimer les choses qui les dénature absolument. D'abord parce que le mot *ancien* n'indiquait pas la vieillesse, ensuite parce que ce sont des femmes seulement, des Mères, qui ont le gouvernement, et non des hommes. Ce qui le prouve, ce sont les luttes que nous allons voir soutenir contre elles, par ceux qui voulaient s'emparer de leur autorité.

Or la différence de sexe des anciens a une importance capitale. La femme, qui grandit dans son évolution, arrive à l'apogée intellectuelle, à la rectitude du jugement, quand elle a franchi les années de jeunesse données à la maternité. L'homme, au contraire, descend, en suivant une évolution qui le mène à la dégénérescence. Il n'est donc pas apte à gouverner lorsqu'il

arrive à la vieillesse, qui lui donne des instincts de domination, compliqués d'un trouble mental qui lui fait perdre la notion de justice. C'est ce que les Latins expriment par les mots *senescens morbus* (déclin morbide). C'est cependant à lui qu'on confia, plus tard, la direction des nations, parce que, dans l'imitation que l'on fit du gouvernement établi primitivement par les femmes, on conserva tout, on ne changea qu'une chose : le sexe.

Et, dans ce cas particulier, cette substitution devait avoir des conséquences funestes pour l'humanité, puisque, en donnant le gouvernement à des incapables, on livrait la société au despotisme, on livrait le génie à l'envie.

Donc, les « anciens d'Israël » étaient des « Mères ». Partout elles étaient mises au premier rang. Leur assemblée — *Ecclesia*, *Concio* — était un Sénat. D'autres petits conseils, ou Sénats secondaires, existaient dans les Tribus.

Le grand Conseil des Hébreux fut appelé plus tard Sanhédrin, du mot grec *Sunedrion* (Assemblée ou Congrès).

Le Conseil tenait ses séances dans une partie du Temple (quand il y en eut), et le Temple même où se tenait l'assemblée était appelé « *Maison de Vérité* ».

Chez les Latins, la *Domus* est la demeure maternelle, considérée comme le Temple, le sanctuaire, où l'on enseigne la Vérité.

Le sacerdoce était une fonction essentiellement féminine. Il avait pour mission de faire respecter la Loi, de la conserver dans son intégrité, de l'enseigner, de punir ceux qui voulaient l'enfreindre, de veiller à l'exécution des cérémonies du culte (1).

Ce sont les « Mères » des Tribus qui rendaient la Justice. Il appartenait aux seules sacerdotes-femmes de présider aux grandes cérémonies.

Le Sénat formait une véritable Académie. L'assemblée choisissait parmi ses membres la plus savante, pour l'élever à la pré-

(1) Bachofen, relatant les doutes ou les négations des auteurs, au sujet du régime théosophique dont ils voulaient effacer la trace, dit : « La consécration de la reine Arétès au rang de la Divinité, la vénération de sa parole est considérée par Eusthate comme une fable, et, pourtant, ce n'est pas un fait unique, mais l'expression parfaite de la gynécocratie reposant sur le culte religieux exercé par la Femme avec toute la beauté des bienfaits dont le culte ensoleilla la vie des peuples. La relation intime de la gynécocratie avec le caractère religieux de la Femme se révèle dans beaucoup de détails ; ce n'est pas un garçon, mais une jeune fille, qui remplit les fonctions religieuses de la *Phialéphonie*. »

sidence. Cette présidente devait remplacer et représenter Myriam. A sa droite se plaçait la doyenne d'âge, appelée « Mère de la maison du Jugement », à sa gauche une sorte de vice-présidente, appelée « première soffète », mot qui veut dire « sage » et que nous retrouvons dans les « *Sophias* », et, plus tard, les « *Sagas* ». Les autres Mères se rangeaient des deux côtés en demi-cercle. Il y avait aussi des Messagers.

Le Conseil se recrutait parmi les Mères des Tribus. On n'avait pas l'idée de consulter le peuple pour faire les élections. Pour faire choix d'un membre qui soit à la hauteur de la mission législative, il faut des savants et non des ignorants. La volonté d'une multitude ne fait pas plus un législateur qu'elle ne fait un astronome ou un chimiste. Aussi le Sénat était véritablement une élite intellectuelle, la « tête » de la nation. Il était formé des femmes les plus distinguées de toutes les Tribus.

C'est ainsi que Myriam et les Matrones gouvernaient la Matrie. Toute cette organisation féminine fut le germe même de l'État dans sa forme moderne, tout cela a persisté jusqu'à nous.

Un célèbre auteur allemand, Herder, dit : « Il n'est aucune des lois de (Moïse) qui ne donne lieu à de profondes réflexions ; faites pour dominer le génie national dans les moindres circonstances et pour devenir, comme (Moïse) le répète fréquemment, des lois éternelles, elles comprennent depuis les plus hautes combinaisons de l'ordre social jusqu'aux moindres détails de la vie domestique. Ce vaste système d'institutions ne fut pas l'œuvre d'un moment, le législateur y ajouta ce que les circonstances réclamaient et, avant sa mort, il voulut lier à jamais la nation à la constitution politique qu'il lui avait donnée. »

Avant de mourir, Myriam confia le texte original de son Livre — tout entier écrit de sa main — aux « anciennes » pour qu'il fût conservé par elles à travers les générations.

Le régime familial en Israël

Sous le régime matriarcal en Israël, la famille était le seul groupement existant. On avait la haine d'un gouvernement central ; les Israélites ne toléraient aucune autorité sur eux ; chaque tribu vivait de sa vie propre, soumise aux mêmes lois naturelles, en vertu desquelles les biens sont garantis par l'intérêt familial.

Les tribus étaient prospères. Les Israélites possédaient un esprit d'ordre et d'économie qui leur donnait des richesses dont bénéficiait la communauté.

Mais de tous côtés se manifestait la jalousie des hommes, paresseux et nomades, et l'on craignait sans cesse les attaques du dehors. On avait à lutter contre les Chananéens, les Philistins, les Moabites, les Ammonites, les « habitants des tentes », c'est-à-dire ceux qui étaient nomades, tels les Madianites et les Amalécites. On craignait surtout les Arabes du grand désert, à l'Orient, appelés les Beni-Qedem, ou Orientaux (Saracènes, d'où Sarrasins), qui, sans aucune notion d'honnêteté, faisaient sans cesse des incursions chez leurs voisins, où ils venaient avec leurs chameaux, surtout après les semailles, et méchamment détruisaient la moisson naissante. Ils volaient les troupeaux et tout ce qu'ils pouvaient emporter, causant la terreur des populations matriarcales qui s'ingéniaient à se garantir des pillards, se barricadant, se cachant dans des cavernes.

C'est ainsi qu'on a trouvé des grottes fortifiées et des *masada*, aux sommets couverts de pierres, servant d'observatoires et de cachettes.

Pour réprimer ces désordres et maintenir les principes du droit et de la liberté individuelle, nous voyons le peuple soumis à un groupement moral, celui des *Soffetim.*

Ces « sages », qui figurent dans les annales Israélites pendant des siècles, appartiennent tantôt à une tribu, tantôt à une autre. Ils n'ont ni loi de succession, ni siège de gouvernement ; souvent même, ils font défaut pendant un certain temps.

Renan, pour nous donner une idée du renom qui s'attacha longtemps à ce régime pacifique, nous dit :

« Pour donner du prestige à un récit, il suffisait d'inscrire en tête : « or il arriva du temps où les Soffetim jugeaient en Israël », ou bien : « c'était une vieille coutume en Israël du temps des Juges », pour que l'auréole poétique fut créée. On disait encore : « en ce temps-là, il n'y avait pas de rois en Israël ».

Ce qu'étaient les Juges

Les noms des Juges, qu'on nous donne, sont :

1er Othniel, 2e Ehud, 3e Sangar, 4e Déborah, 5e Gédéon — (celui-ci est douteux) —, 6e Thola, 7e Jaïr, 8e Jephté, qui est

douteux, 9e Ibtsan de Bethléem, 10e Elou, 11e Zabulon et Abdon. Enfin on met Samson comme 12e, alors qu'on sait que ce nom ne consacre qu'une vieille légende.

De cette époque nous n'avons qu'un seul document authentique, le « *Cantique de Déborah* ». Nous ne pouvons donc affirmer l'existence des « Juges » que par ce morceau dans lequel il est dit : « J'ai été une « Mère » en Israël. »

Or, si le seul « Juge » authentique est une femme qui prend le titre de « mère », pourquoi les autres ne seraient-ils pas aussi des « mères » ?... étant donné que le mot « Soffet » veut dire « Sophia », qui est au féminin, et qu'on a traduit longtemps après cette époque par le mot « Juge » *au masculin*. Le nom du 3e Soffet, Sangar, est un nom de femme ; Thola et Jaïr aussi.

Partout, à cette époque, la justice est rendue par des « *Soffetim* », des « *Sophias* », des « *Sagas* ».

Quoique les historiens aient, plus tard, substitué des noms masculins aux noms féminins, les traducteurs ont laissé des noms de femmes parmi ceux des chefs de tribus à qui on donne « un héritage » ; tels ceux de Mahla, Noha, Hogla, Milca et Tirtsa, filles de Tsélophcad.

A propos des noms des « Juges », Renan dit (cf. *Le peuple d'Israël*, tome I, p. 336) : « Quelquefois aussi, on y fit entrer des éponymes de sous-tribus : Jaïr, Thola, Elou (voir *Nombres*, XXXII, chap. I, chap. VII, 1-10, où les Soffetim deviennent des sous-tribus). »

Et plus loin, page 444 du même ouvrage, Renan ajoute : « Jaïr, le grand colonisateur, sur lequel la tradition varie singulièrement, car les uns en faisaient un compagnon de Moïse, les autres lui donnaient rang parmi les Juges... Ce qu'on appelait *Havoth-Jaïr*, « le bourg de Jaïr », répondait à la Gaulonitide, à l'est du lac de Génésareth » (*Nombres*, XXXII, 39-42). »

Ces éclaircissements vont nous faire comprendre ce qui se passait alors.

Quand on nous dit (*Juges*, III, 30) : « Moab fut humilié sous la main d'Israël, et le pays eut du repos quatre-vingts ans », ce mot « humilié » est une révélation, et c'est un « Soffet », Ehud ou Sangar, qui délivra Israël, après avoir frappé 600 Philistins avec un *aiguillon de bœuf*.

Cette arme serait ridicule, si elle n'était un symbole, comme l'épée (la flambe), comme la pierre (la fronde) ; toutes ces figures

symboliques représentent le *Verbe*, la Raison manifestée, et les triomphes remportés dans les combats livrés avec ces armes ne sont jamais que des conquêtes morales.

Si l'on pouvait douter du sexe des Soffetim, on ne saurait douter de la féminité de Déborah qui jugea Israël pendant 40 ans et le pacifia. La confiance qu'elle inspire, l'autorité qu'on lui reconnaît, sont des faits trop humains pour que, dans les chapitres qui lui sont consacrés, on ne reconnaisse pas un récit vrai.

Le *Cantique de Déborah* était appris par cœur avant d'avoir été écrit. Plus tard on l'écrivit et on l'inséra dans le *Kitab-el-Agham* d'Israël.

Et Renan dit : « Sans doute il subit aussi bien des altérations. Des traits piétistes purent être ajoutés ; beaucoup de passages devinrent obscurs par la faute des copistes ; mais l'originalité du vieux *sir* hébreu brille encore, à travers toutes ces dégradations, d'un éclat sans pareil » (cf. *Le peuple d'Israël*).

Donc, quand nous trouvons des absurdités, des obscurités ou des cruautés dans ces vieux récits féminins, ne les attribuons pas à leurs auteurs, mais aux interprètes qui nous les ont transmis.

Les substitutions de sexes qui remplissent l'histoire sont l'origine de confusions perpétuelles. Les auteurs modernes ne comprennent pas le rôle de la femme dans l'antiquité, parce qu'ils l'assimilent toujours à la femme actuelle, asservie par le mariage, institution masculine et moderne.

Ainsi Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, dit à propos de Barac et de Déborah :

« Nous ne prétendons pas discuter ici en quel temps Barac fut chef du peuple juif ; pourquoi, étant chef, il laissa commander son armée par une femme ; si cette femme, nommée Déborah, *avait épousé* Lapidok ; si elle était la parente ou l'amie de Barac, ou même sa fille ou sa mère ; ni quel jour se donna la bataille du Thabor en Galilée, entre cette Déborah et le capitaine Sisara, général des armées du roi Jabin, lequel Sisara commandait vers la Galilée une armée de 300.000 fantassins, 10.000 cavaliers et 300 chars armés de guerre, si l'on en croit l'historien Josèphe. »

Cette citation est pleine d'anachronismes.

Non seulement le mariage n'existait pas en ce temps-là, mais la royauté masculine non plus. Quant aux armées constituées, elles semblent aussi très postérieures au temps des Juges.

Le Maléak de Ihavé

Dans le *Cantique de Déborah*, il est question du *Maléak de Ihavé*; ceci a besoin d'être expliqué, car c'est l'origine lointaine d'un mot appelé plus tard à une grande destinée : le mot « *melek* », que l'on traduit par *roi.*

On appelait *Maléak Iahvé* celui qui était à côté de la Déesse et lui servait de messager ; son *parèdre*, dit Renan, son *alter ego.*

Or, quand un homme est l'alter ego d'une femme, son *autre moi*, c'est qu'il existe entre eux un lien intime qui les unit. Il est son *double*, comme disaient les Egyptiens, sa *moitié*, comme disent les modernes.

On le représente comme son messager, c'est-à-dire qu'il est celui qui exécute ses volontés, obéit à ses ordres, il est son serviteur dévoué, expression qui restera dans le langage chevaleresque et que les hommes emploieront toujours, ne fût-ce que dans le style épistolaire, vis-à-vis des femmes, dont ils reconnaissent la supériorité morale.

Ceux qui arrivaient à obtenir la faveur d'être choisis par la Déesse étaient les élus. « Ce sont les hommes vertueux que Dieu prend pour qu'ils soient avec lui », dit Renan qui donne à *Dieu* le sexe masculin après qu'il nous a dit que *Iahvé* était une déesse locale. Et il ajoute : « A part ces élus, le sort de l'homme est la disparition dans l'oubli. »

Dans l'oubli de la Femme, en effet, et c'est ce que l'homme craint le plus. C'est pour éviter ce triste sort que, lorsque les hommes eurent conquis le pouvoir, ils instituèrent le mariage qui attachait indissolublement la femme à eux.

Les hommes « hors la loi » vivaient en état de vagabondage, attendant qu'on ait besoin d'eux pour des expéditions contre les ennemis d'Israël.

On appelait ces hommes les « *Enakim* » ou « *Refaïm* » (les *géants* en hébreu). La signification attachée à leur nom est la même que celle qui désigne les *héros*, les *morts*, les *fantômes*... et qui, au propre, signifie les hommes libres, c'est-à-dire libérés de la Loi morale — *les Libertins* —. Une plaine au sud-ouest de Jérusalem portait leur nom, et on les confondait avec les races titaniques qu'on supposait avoir été ensevelies sous les eaux.

Ces hommes qui devinrent les héros militaires étaient ordinairement des bannis, forcés de se mettre dans la compagnie des

malandrins parce que leur famille ou leur tribu les avaient chassés.

Quelques-uns avaient quitté la Matrie par goût d'aventures, ou par l'appât d'un gain illicite, mais la vie calme et heureuse qu'elle assurait était toujours regrettée. Et puis les hommes avaient peur du *herem* des femmes, et ils se soumettaient à la loi pour obtenir leurs grâces, leurs faveurs (1).

Donc les auteurs nous disent que le « Maléak Iahvé » était « un homme de Dieu », puisqu'ils mettent le mot Dieu — qui est relativement *moderne* — dans cette histoire ancienne qui ne connaissait alors que des *Déesses.*

Ce Maléak était envoyé par *elles*, pour un objet déterminé. Il régnait sous son propre nom sur deux ou trois lieues alentour.

Mais Renan (et je suis d'accord avec lui en ceci) nous dit « que quelquefois les Maléakim, abusant du pouvoir qu'ils se donnent, se présentent en voyage chez des gens par qui ils se font nourrir et héberger parce qu'ils se présentent au nom de Hevah dont ils se disent les messagers ».

On voit tout de suite, par ceci, combien l'abus arriva vite, et comme la Déesse — faible de cœur — était souvent mal repré-

(1) Nous avons un exemple de l'évolution des idées dans la manière dont ces faits furent interprétés plus tard par les prêtres, qui mettaient toujours *hors du monde* ce qu'ils voulaient nier. Renan dit dans le *Peuple d'Israël* (Tome I, p. 148) : « Comme tous les peuples primitifs, les Hébreux croyaient à une sorte de dédoublement de la personne, à une ombre, figure pâle et vide, qui, après la mort, descendait sous terre et là, dans des espèces de salles sombres, menait une vie triste et morne. Ce sont les *Mânes* des Latins, les *Nécyes* des Grecs ; les Hébreux les appelaient « Réfaïm », mot qui paraît avoir le sens de *fantôme* et se rapprocher de l'emploi de *heroes* (Heroopolis, fables typhoniennes). Vallée des *Réfaïm* ou des *héros*, fables de la mer morte (mer des morts). Le séjour de ces pauvres épuisés s'appelait le « Schéol ». On le concevait sur l'analogie des tombeaux de famille où les cadavres reposaient côte à côte, si bien que « descendre au Schéol » était synonyme d' « aller rejoindre ses pères » (*Genèse*, xv, 15 ; xxxv, 29). Les morts vivaient là sans conscience, sans connaissance, sans mémoire, dans un monde sans lumière, abandonné de Dieu (*Ps.* VI, 6 ; *Job*, xiv, 21-42). Nulle récompense, nul châtiment. Dieu ne se souvenait pas d'eux. On descendait par les cercles de l'autre vie. »

Tout cela venait de la profonde séparation que la conscience des peuples primitifs faisait entre le monde féminin et le monde masculin. L'homme qui dégénère va rejoindre *ses pères* dans le chaos final de la dégénérescence.

sentée. Les supercheries, les abus de confiance ne sont pas des agissements modernes.

Des hommes vont jusqu'au déguisement pour imiter les femmes et accaparer les privilèges qui leur sont dus. Ils se font *Protée* et *Vertumne*, et couvrent ainsi leurs désordres — leurs crimes mêmes — de la robe et du nom féminins.

La femme avertie de ces abus devait être sévère pour le délinquant. Alors il se défendait, mentait, accusait pour s'innocenter, en troublant son accusatrice.

Ceci nous explique pourquoi on l'appelait « Satan le détracteur », « Satan l'accusateur » ; on le montre occupé à critiquer l'univers, tandis que les « vrais enfants de Dieu » (les fidèles de la Déesse) n'en voient que les harmonies.

Peu à peu le « Maléak » devint un grand vizir partageant les pouvoirs de la Déesse.

Les premiers historiens qui parlent de ces origines ne purent pas dénaturer les faits aussi complètement que le firent les modernes. Leurs récits sont une transition entre la vérité et le mensonge, une sorte de compromis.

« Les piétistes de Juda — dit Renan — trouvèrent malséants certains passages des anciens livres où Iahvé agissait *trop naturellement* et se compromettait en des aventures *humaines* que l'on trouve trop vulgaires. On prit l'habitude, dans ce cas-là, de substituer le « Maléak Iahvé » au mot Iahvé. »

Voyez la ruse : on substitue l'homme à la femme, parce qu'il l'a entraînée dans des actes qui ne sont choquants que parce qu'il les a rendus tels, et c'est ainsi que peu à peu on en vint à la supprimer tout à fait.

Mais d'abord on arrive, par cette substitution, à créer de nouvelles personnes ou hypostases divines; et quelquefois les divisions hypostatiques allaient plus loin encore : « Iahvé apparaissait *indivisé* de ses *huberim* ou *Maléakim* et conçu comme *un* avec *eux* » (cf. Renan).

L'homme et la femme ne font qu'un, dira-t-on depuis. « Les judéo-chrétiens exagérèrent cette manie ; on en vint dans presque tous les vieux récits à substituer à la Déesse cette espèce de seconde personne de la Divinité », dit encore Renan. Le nom joua un rôle analogue : le nom de la personne, c'est la représentation de la personne elle-même. On supprima peu à peu le nom de la Femme, le fondant dans celui de l'homme. C'est par une

substitution de ce genre que *Sem* devint un équivalent de Iahvé. C'est de là que sortent les « Trinités ».

Ces unions d'une Déesse et d'un mortel élèvent l'homme en le faisant participer aux privilèges de la Divinité. Cela lui donne de l'orgueil, il se croit un demi-dieu, puisqu'il est la *moitié* de la Déesse, et c'est ainsi qu'apparaissent dans la mythologie les couples divins : Hermès-Aphrodite (hermaphrodite), Castor et Pollux (les Dioscures), etc. C'est la création de l'Androgyne, et il faut remarquer qu'aussitôt que l'homme entre dans la constitution du couple, il met son nom le premier.

Partout les premiers « rois » ne sont que les médiateurs entre le peuple et la Divinité. « Dans l'âge héroïque, dit M. de Pouqueville dans *La Grèce*, les rois prétendent tenir leur puissance des dieux dont ils sont les représentants », et leur plus grand bonheur est d'obtenir « la faveur des dieux ». « C'est du XIII[e] au XII[e] siècle que les nations commencent à naître en Orient », dit le même auteur. C'est-à-dire que c'est à cette époque que sont faites les premières tentatives pour établir la royauté, mais elles ne réussirent pas, puisque cette royauté éphémère est abolie en Grèce en l'an 1092 et remplacée en 1068 par la création des Archontes, qui se disent chefs perpétuels, mais qui sont plus despotes que les rois.

Le ***Maléak*** des Israélites, c'est le ***Basileus*** des Grecs d'Homère, qui marche en tête du peuple un bâton à la main ; c'est le *Herzog* germanique, c'est-à-dire un homme-chef, entraînant à sa suite les autres hommes. On ne peut voir dans ces fonctions que le commencement du régime militaire, mais nullement la royauté sous la forme morale ou *sacerdotale* qu'elle prendra plus tard. Ce pouvoir ne répond qu'à l'esprit de lutte qui est inné dans l'homme. Il est *roi* dans un Etat gouverné par la force. Mais la femme qui a en partage l'esprit de Justice est « Reine » dans un Etat gouverné par le droit.

Nous allons mieux comprendre maintenant l'histoire des luttes soutenues en Israël, contre ceux qui voulaient imposer à ce peuple libre la redoutable royauté de l'homme.

Gédéon

L'histoire de Gédéon, dont on fait le 5e Juge, semble introduite dans le récit pour mettre des hommes parmi les « Soffetim ». On fait de lui un fervent défenseur de Iahvé afin de rester dans l'esprit du temps où on le met. Il combat pour Israël, et bat ses ennemis.

Mais où l'histoire devient suspecte, c'est quand on nous dit qu'il refuse d'être « roi », et répond à ceux qui lui offrent le pouvoir : « C'est Iahvé qui règne sur nous ». On cherche à lui donner des vertus en raison de ce renoncement, sans songer que personne en Israël ne pouvait lui offrir la royauté puisque c'était précisément ce genre de gouvernement que les Israélites combattaient.

« Avec l'argent qu'il gagna, il fit fondre une image de Iahvé en or, et *un éphod au moyen duquel il donnait des consultations* ».

Or ces pratiques superstitieuses ne naquirent qu'avec les prêtres et lévites qui n'ont pas encore fait leur apparition du temps des « Juges ».

Donc ce sont eux qui écrivirent l'histoire de Gédéon. Dans cette histoire qu'on veut rendre aussi féministe que possible, Gédéon parlant de ses frères dit : « Ce sont les fils de ma Mère » (*Juges*, VI, 7). Puis il a une apparition : « un ange de Iehaveh », que l'on ne nomme pas du reste (VI, 2) ; mais on lui attribue des miracles, ce qui est encore en contradiction avec l'esprit du temps des « Juges ».

Gédéon devant qui cet ange apparaît pousse cette exclamation : « Ha ! j'ai vu l'ange de Hevah face à face » (VI, 22), et là il bâtit un autel à Iehaveh Sçalom. Et Gédéon charmé, séduit par cette apparition, combat le culte masculin avec quelques hommes ; mais il n'y met pas beaucoup d'ardeur ni de courage moral, car c'est la nuit qu'il s'en va abattre les autels de Baal-Berith (Baal-la-Honte) « parce qu'il craignait la maison de son père », c'est-à-dire la vengeance masculine ; et il n'avait pas tort, car on avait résolu de le mettre à mort.

Cependant, son exemple suscite des imitateurs ; Joas répond à ceux qui le menacent : « Si Baal est Dieu, qu'il défende lui-même sa cause, de ce qu'on a démoli son autel » (VI, 31).

La suite de cet incident provoque une lutte ; mais on a peur,

et alors nous voyons donner cette ordonnance : « Fais publier et que le peuple l'entende et qu'on le dise : que celui qui est timide et qui a peur s'en retourne et parte dès le matin du côté de la montagne de Galaad. Et 22.000 du peuple s'en retournèrent et il n'en resta que 10.000 » (VII, 3).

Tout ceci indique une phase de la lutte religieuse qui est postérieure de plusieurs siècles à l'époque des Juges.

Abi-Melek

Gédéon a un fils, Abi-Melek, le premier auquel on donne le titre de « Roi », non pas parce qu'il a régné sur Israël, mais parce qu'il en a eu le désir.

Le chapitre IX raconte son histoire. Il s'en va dire à sa Mère et à sa famille :

« Lequel vous semble le meilleur, ou que soixante et dix dominent sur vous ou qu'un seul homme vous domine ? Et même souvenez-vous que je suis votre os et votre chair ». Ces soixante-dix, c'est le Sénat d'Israël, le conseil des « Mères » (les anciennes). Il faut supposer que chacune des douze tribus était représentée par six déléguées ; cela faisait 72 et non 70. Je dis « les anciennes » et non « les anciens », parce qu'à cette époque de gynécocratie, l'homme n'a pas encore pris place dans les assemblées, et ce qui le prouve, c'est la lutte que nous allons voir surgir pour aboutir à ce changement dans le système gouvernemental.

Abi-Melek, voulant prendre lui seul la place du Sénat, se compose une petite troupe de révoltés qui le suivent. Cela donne l'occasion à Jotham, le plus *petit* des frères d'Abi-Melek (les *petits* sont généralement les femmes), d'élever la voix contre les prétentions de l'usurpateur et, dans une parabole charmante, de peindre l'indifférence de la femme, son peu de désir de commander parce qu'elle a en elle tout ce qui peut la rendre heureuse sans cela : l'esprit du Bien qui donne, à qui le possède, une béatitude passive.

Parabole des arbres

8. Les arbres allèrent un jour avec empressement pour oindre un roi sur eux, et ils dirent à l'olivier : « Règne sur nous ».

9. Mais l'olivier leur répondit : « Me fera-t-on quitter mon

huile dont Hevah et les hommes sont honorés, afin que j'aille çà et là pour être au-dessus des autres arbres ? »

10. Puis les arbres dirent au figuier : « Viens et règne sur nous ».

11. Et le figuier leur répondit : « Me fera-t-on quitter ma douceur, mon bon fruit, afin que j'aille çà et là pour être au-dessus des autres arbres ? »

12. Puis les arbres dirent à la vigne : « Viens et règne sur nous. »

13. Et la vigne répondit : « Me fera-t-on quitter mon bon vin qui réjouit les *dieux* et les hommes, afin que j'aille çà et là pour être au-dessus des autres arbres ? »

14. Alors tous les arbres dirent au nerprun (Osterwald dit : à l'épine) : « Viens, toi, et règne sur nous ».

15. Et l'epine répondit aux arbres : « Si vraiment vous me sacrez roi sur vous, venez en confiance vous reposer sous mon ombre (1), sinon le feu sortira de l'épine et dévorera les cèdres du Liban. »

— Cette parabole nous montre l'activité féminine, sous la forme des arbres utiles, décliner la royauté qui les distrairait de leur œuvre bénéfique, tandis que l'arbre stérile et épineux — l'homme vain — accepte de régner. Mais cela ne va pas sans reproches : Jotham, le plus *petit* des frères d'Abi-Melek, rappelle les luttes passées et dit :

17. « Car mon *père* a combattu pour vous, et il a exposé sa vie et vous a délivrés des mains des Madianites ». — Voilà une défense du *père* qui prouve qu'on le justifie « *parce qu'il a combattu* ».

18. Mais vous vous êtes élevés aujourd'hui contre la maison de mon père, et vous avez tué sur une pierre ses enfants ; savoir : soixante et dix *hommes*, et vous avez établi pour roi Abi-Melek, fils d'une servante, sur les chefs de Sichem (les Soffetim), *parce qu'il est votre frère* ».

— Admirez les contradictions de ce *frère* qui reproche aux autres d'avoir défendu Abi-Melek parce qu'il est *leur frère*.

(1) Renan fait remarquer la nuance de ridicule contenue dans cette « ombre du nerprun », allusion contre Abi-Melek ; et il ajoute : « C'était dire en termes assez clairs que les gens vraiment utiles évitent la tâche de gouverner les hommes. Ceux-là seuls n'hésitent pas à se charger d'un tel fardeau, qui n'ont rien en eux et croient se tirer de toutes les difficultés par de vaines fanfaronnades » (*Le Peuple d'Israël*, Tome I, p. 322).

Evidemment, celui qui parle ainsi, *le petit*, est une femme qui reproche aux autres d'avoir soutenu Abi-Melek parce *qu'il est de leur sexe.*

Il en résulte une division du pays et un état permanent de révolte :

23. Hevah envoya un mauvais esprit entre Abi-Melek et les chefs de Sichem. Et les chefs de Sichem furent infidèles à Abi-Melek.

24. Afin que la violence faite aux 70 enfants de Jérubbahal et leur sang répandu retombât sur Abi-Melek leur frère, qui les avait tués, et sur les chefs de Sichem qui l'avaient aidé à tuer ses frères.

— Tout cela est embrouillé à dessein.

Voici maintenant comment il gouverne : Après avoir divisé sa troupe en trois bandes, il les met en embuscade dans les champs ; pendant que lui, Abi-Melek, se tenait à l'entrée de la porte de la ville, les deux autres bandes opéraient dans les campagnes.

45. Et Abi-Melek ayant rasé la ville, *il y sema du sel !*

51. Or il y avait au milieu de la ville une forte tour où s'enfuirent toutes les femmes. Et ayant fermé les portes sur elles, elles montèrent sur la plate-forme de la tour.

52. Alors Abi-Melek, venant jusqu'à la tour pour l'attaquer, s'approcha de la porte pour y mettre le feu.

53. Mais une femme jeta une pierre de meule sur la tête d'Abi-Melek et lui cassa le crâne.

54. Et Abi-Melek, ayant appelé incontinent le jeune homme qui portait ses armes, lui dit : « Tire ton épée et me tue, de peur qu'on ne dise de moi : une femme l'a tué ». Le jeune homme alors le transperça, et il mourut.

***

— Après cela Tohah se lève pour délivrer Israël. On ne lui donne pas de sexe, mais ce Soffet règne 23 ans, sans troubles.

Puis vient Jaïr qui juge Israël 22 ans, toujours sans indication de sexe.

Après cela la révolte recommence, le culte des Dieux mâles reparaît, et le désordre est encore suivi de reproches, puis de délivrance.

Jephté

Le chapitre XI du *Livre des Juges* nous raconte l'histoire de Jephté, dont on fait le 8e Soffet.

Ce personnage, que l'on représente comme un homme fort et vaillant, est célèbre par l'histoire de sa fille.

Cette histoire de la fille de Jephté est une légende souvent répétée. Dans sa forme simple, c'est-à-dire prise à la lettre, elle semble inventée pour donner aux filles un exemple de la soumission filiale, ce qui serait d'autant plus maladroit qu'en ce temps-là le père n'avait aucune autorité sur sa fille. On peut croire aussi qu'elle a pour but de faire regretter à une fille sa virginité. Enfin, on peut y voir encore l'intention de montrer Hevah comme un dieu cruel, à qui on fait des vœux terribles et des sacrifices sanglants.

Tout cela ne répond qu'à des idées introduites beaucoup plus tard — du temps des lévites — dans les luttes religieuses. Une autre interprétation plus humaine peut être donnée à la légende. D'abord il faut se rappeler les mœurs du temps. On sait que les femmes reprochaient aux hommes « le culte du mâle », ainsi qu'on le pratiquait à Sodome et à Gomorrhe ; on sait aussi ce que signifiait le mot « *sacrifice* ».

Donc, si Jephté promet — s'il retourne en paix — de consacrer à Hevah tout ce qui sortira de lui (on dit : de *sa maison*), on sent qu'il y a là un double sens ; et, quand il promet de « *sacrifier* » la première personne qu'il rencontrera, on voit ce que cela signifie. C'est sa fille qu'il rencontre, et il en résulte que cette fille pleure sa virginité. On comprend qu'elle pleure la façon brutale dont son père a disposé d'elle. Renan trouve que c'est à propos de Jephté que « l'opposition du pacifique Israël et du soudard de profession commence à se manifester ».

Ce sont là en effet des mœurs de soudards.

Samson

C'est à Renan que j'emprunte l'histoire de ce prétendu 12e Juge en Israël.

— La légende de Samson, l'Hercule Israélite, a été introduite dans les Livres à une époque tardive. C'est la légende d'un homme fat, vaincu par une femme, que l'on retrouve partout

(Hercule et Omphale). — Renan dit (cf. *Le peuple d'Israël*, T. I, p. 346) :

« La fable roulait autour des exploits d'un certain Samson, fils de Manoah de Soréa, guerrier danite, d'une force extraordinaire. Il prenait, sur son dos, les portes d'une ville et les transportait à des kilomètres ; il faisait tomber un édifice en prenant deux de ses piliers et en les secouant. Sa vie se passe en luttes contre les Philistins de son canton, en tours de force, en énigmes, en stratagèmes de guerre. Il y avait des épisodes pour l'étonnement, d'autres pour le gros rire. Sa force résidait en une chevelure puissante, qui lui couvrait la tête ; mais il était faible pour les femmes. Une drôlesse du pays des Philistins l'endormit sur ses genoux et lui coupa les cheveux.

« Tout cela était raconté avec de longs détails et charmait l'auditeur. Samson fut, durant des siècles, l'Antar des Israélites. Plus tard, quand il s'agit d'insérer dans la série des Livres Saints cette histoire, on y fit d'étranges retouches. On transforma le burlesque héros de Dan en un respectable Juge de tout Israël. La circonstance toute naturaliste en principe de la force résidant dans la chevelure, fut expliquée par un vœu : Samson fut censé avoir été *nazir* ; selon le vœu, le rasoir ne devait point passer sur sa tête. Par la ruse de Dalila, le vœu était rompu, et le pacte de Iahvé avec son Hercule n'avait plus de base. »

Tout cela prouve l'ignorance des rédacteurs de ces légendes qui confondent les faits, les causes, les récits, embrouillent tout pour faire triompher la cause masculine.

Faire de Samson — l'homme fort — un Soffet, un sage, est une première aberration, en même temps qu'une preuve de la mauvaise foi des historiens. Mettre la force dans les cheveux alors que c'est à l'homme chauve qu'on reprochait sa force, est une autre manière d'embrouiller les lois de la nature et de narguer ceux qui les enseignent (1). Nous pouvons conclure en disant que les hommes ne furent jamais « Soffetim » (Juges) ; ils furent

(1) Une légende représente « Simson » (petit soleil), fils du dieu Beth-Shemeth, mangeant du miel (symbole du soma) dans le corps d'un lion : c'est ce que représentait le *taureau sacrifié* dans les mystères. C'est un vieux mythe qu'on retrouve dans Virgile : mythe d'Aristée. Samson attache un flambeau à la queue d'un renard et le lâche dans les champs de l'adversaire qu'il incendie ; c'est le souvenir des brandons de Nemrod et des autres Caïnites.

« Melekim » (rois). Du reste, comment seraient-ils des Juges, eux à qui l'on dit : « L'homme assez superbe pour ne pas écouter le sacerdote ou le juge sera puni » ? La Justice s'exerçait uniquement, ici-bas, selon cet aphorisme : « Le mal produit le mal », et cet autre : « La longévité est la récompense du Juste ».

Samuel (Shemou-ël)
vers 1070

Samuel est connu par des documents légendaires, mais qui laissent deviner un grand personnage qu'on a voulu masquer sous des apparences trompeuses.

Shemou-ël était Soffet, donc un sage, et une femme, puisque nous avons vu que cette fonction n'a pas pu être remplie par des hommes.

Elle avait une influence considérable sur les assemblées de Mispa. Chaque année elle faisait une tournée à Bethel, à Gilgal, à Mispa, y tenait des assises et jugeait souverainement les affaires du pays. C'était une « *Mère* » comme Déborah. Sa maison de Rama était le centre des affaires de Benjamin et du sud d'Ephraïm. C'est à Samuel qu'on attribue l'établissement d'un registre (*Sépher*) gardé dans l'arche, sur lequel on inscrivait les Annales d'Israël. C'est ainsi que l'arche devint l'*Archivium* d'Israël (I *Sam.*, X, 25). Il n'est pas étonnant, après cela, que M. Halévy ait trouvé que c'était une femme qui était chef du bureau de la statistique à Jérusalem.

Samuel est considéré comme « *une voyante* » (1), mot qui fut employé d'abord pour désigner celle qui sait les lois de la nature et donne des conseils. Il est dit (*Samuel*, IX, 9) : « Autrefois, en Israël, ceux qui allaient consulter Ievah se disaient l'un à l'autre : Venez, allons *jusqu'au voyant*, car celui qu'on appelle aujourd'hui prophète s'appelait autrefois *le voyant.* »

C'est par le mot « voyantes » qu'on désignait les femmes

(1) A Rama-thaïm çophim existait une communauté de *Roé*, mot que l'on traduit à tort par voyant (voyant se dit *hozeh*). Ce mot vient de *Ruah* (l'esprit).

C'est là qu'on forme les Nabiim (prophètes, orateurs, on dira : les hommes dont la parole jaillit).

Cette communauté était en réalité un *Collège d'Hétaïres*, c'est-à-dire de prêtresses, un Séminaire.

C'est là que vivait Samuel, qui en était sans doute la directrice.

qui, comme les Sibylles grecques, enseignaient, et la nature même de leur enseignement prouve leur sexe. Elles sont les premières prêtresses.

Du reste, Shemou-ël est une féministe ardente, convaincue, exerçant une grande influence morale pendant les 40 ans qu'elle rend la justice à Mispa. C'est de plus une austère qui s'abstient de boissons fermentées et vit simplement. Le premier acte de Samuel fut de rappeler le peuple à la religion Théogonique :

Chap. VII, 3. « Si vous retournez de tout votre cœur à Hevah, ôtez du milieu de vous les *dieux étrangers* et *Hastaroth* (la caricature d'Astarté) et rangez votre cœur à Hevah et ne suivez *qu'elle* seule, et elle vous délivrera de la main des Philistins » (1).

13. « Et les Philistins *furent humiliés*, et depuis ils ne vinrent plus au pays d'Israël, et la main de Hevah fut sur les Philistins pendant tout le temps de Samuel ».

Il est bon de remarquer que, dans les luttes de sexes, qui sont des luttes morales, le vaincu n'est pas battu, mais *humilié*.

Les hommes jettent sur Samuel le dédaigneux mépris dont ils couvrent toutes les femmes, considérant le pouvoir comme l'apanage de la force.

« Il y eut des méchants garnements qui dirent : Comment *celui-ci* nous délivrerait-il ? » (I *Sam.*, X, 27).

Ce scepticisme est une preuve morale du sexe de Samuel. Les historiens, pour faire de ce Soffet un homme, en feront un *lévite* ou un *cohen* (prêtre), donnant ainsi du prestige à leur profession sans se soucier de l'anachronisme qui leur fait mettre le prêtre *avant* l'institution de la prêtrise. Aussi est-ce à propos de Samuel que Renan dit : « Comme en ce qui concerne Moïse, il faut ici faire une grande part à la manie d'antidater les idées qui est une loi générale de l'histoire religieuse » (cf. *Le peuple d'Israël*, Tome I, p. 382).

Nous voilà éclairés sur la valeur des idées émises dans ce livre. Cela nous explique certains versets où l'on trouve une intention indirecte d'avilir la femme. Ainsi ceci : « Une femme affligée, Anne, mère de Samuel, exhalait sa douleur ; un homme, Héli, lui répond : « Jusqu'à quand seras-tu ivre ? va cuver ton vin » (I, 14).

(1) Les Philistins ou Palestins étaient un ancien peuple du pays de Chanaan qui donna son nom à la Palestine. Il imposa aux Israélites la 6e servitude ; il battit Saül sur le mont Gelboé, et fut vaincu par David.

Ceci est-il dit contre la femme, ou pour présenter Héli comme un homme odieux ? Plus loin, cette même femme dit :

Chap. II, 1. « Mon cœur s'est réjoui en Hevah, *ma corne a été élevée* ».

— Je cite ceci pour expliquer que le mot *corne* est le nom donné aux hémisphères cérébraux ; quand la *corne* s'élève vers les lobes frontaux, l'intelligence augmente ; quand elle s'abaisse vers l'occiput, l'esprit s'affaiblit. C'est avec la corne abaissée que sont représentés les démons. On ne représentera les diables avec la corne relevée qu'au Moyen Age et par esprit d'opposition.

— « Ma bouche s'est ouverte sur mes ennemis parce que je me suis réjouie de ton salut (celui de Hevah) ».

2. « Nul n'est saint comme Hevah ; car il n'y en a point d'autre que toi, et il n'y a point d'autre rocher que notre Déesse ».

4. « L'arc des puissants a été brisé et celui qui ne faisait que trébucher a été ceint de force (force brutale de ceux dont la mentalité trébuche) ».

9. « On fera taire les méchants dans les ténèbres ; car l'*homme* ne prévaudra point par sa propre force ».

10. « Ceux qui contestent contre Hevah seront froissés ; il tonnera des cieux contre chacun d'eux ».

« Hevah jugera les extrémités de la terre ; elle donnera la force à celui qu'elle a fait roi (Maléak, le favori de la femme) et elle élèvera la corne de son *oint* (le mot *oint* qui vient de *oindre*, allusion à l'onction sexuelle reçue par la femme, n'a dû être employé d'abord que comme un outrage, il ne devait pas être dans les Ecritures primitives).

Nous voyons ensuite, dans le même chapitre II, une parabole sur le *sacrifice*, montrant l'homme cherchant son plaisir sans penser à la femme et disant : « Si tu ne m'en donnes, j'en prendrai de force ».

17. « Et ainsi le péché de ces jeunes hommes était très grand devant Hevah ». Car les hommes méprisaient l'oblation de Hevah.

Alors les reproches pleuvaient chez les hommes pervertis :

24. « Vous faites transgresser le peuple d'Israël ».

25. « Si un homme a péché contre un autre homme, le Juge en jugera ; mais si quelqu'un pèche contre Hevah, qui priera pour lui ? »

— C'est à ce moment que nous voyons apparaître un « *homme de Dieu* » ; c'est la façon de déguiser *la femme* dans les écrits

destinés à la supprimer de l'Histoire (rappelons que *Dieu* est un mot moderne mis pour Hevah). Du reste, ce que font et disent ces « hommes de Hevah » prouve leur sexe. Celui-ci dit :

29. « Pourquoi avez-vous foulé aux pieds mon sacrifice et mon oblation que j'ai commandé de faire au tabernacle ? Et pourquoi as-tu honoré *tes fils* plus que moi, pour vous engraisser du meilleur de toutes les offrandes d'Israël, mon peuple ? »

31. « Voilà, les jours viennent que je couperai ton bras, et le bras de la maison de *ton père*, en sorte qu'il n'y aura point de vieillards dans ta maison ».

32. « Et tu verras un ennemi dans le tabernacle pendant que Hevah verra toutes sortes de biens en Israël ».

— Cet « homme de Dieu » qui parle ainsi semble être Samuel, quoique l'obscurité voulue du texte ne le dise pas positivement.

Pour justifier la révolution masculine qui cherchait à établir la royauté, on nous dit que Samuel, vers la fin de sa vie, alors que la vieillesse l'empêchait de remplir ses fonctions de Soffet, confia la justice à ses fils, Joël et Abija, « qui ne marchèrent pas dans ses voies », et qu'alors, le peuple voyant dans toutes les nations voisines la royauté établie, les hommes vinrent demander à Samuel d'établir sur eux un roi. Samuel, qui savait tout le mal qui devait résulter de cette extension de pouvoir, protesta et leur montra comment ils seraient traités par le roi qu'ils demandaient.

Samuel, VIII, 11. « Il leur dit donc : Voici comment vous traitera le roi qui règnera sur vous : il prendra vos fils et il les mettra sur ses chariots et parmi ses gens de cheval, et ils courront devant son char.

12. « Il les prendra aussi pour les établir gouverneurs sur des milliers, et gouverneurs sur des cinquantaines, pour labourer ses champs, pour faire sa moisson, et les instruments de guerre et tout l'attirail de ses chariots.

13. « Il prendra vos filles pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères.

14. « Il prendra aussi vos champs, vos vignes et vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs.

15. « Il dîmera ce que vous aurez semé, et ce que vous aurez vendangé, et il le donnera à ses officiers et à ses serviteurs.

16. « Il prendra vos serviteurs et vos servantes, et l'élite de vos jeunes gens, et vos ânes, et les emploiera à ses ouvrages.

17. « Il dîmera vos troupeaux, et vous serez ses esclaves.
18. « En ce jour-là vous crierez à cause de votre roi que vous vous serez choisi, et l'Eternel ne vous exaucera point en ce jour ».
19. « Mais le peuple ne voulut point écouter les discours de Samuel, et ils dirent : « Non ; mais il y aura un roi sur nous.
20. « Et nous serons aussi comme toutes les nations, et notre roi nous jugera et sortira devant nous et conduira nos guerres ».

— Ces versets ont une grande importance au point de vue de la chronologie. Ils nous montrent, dans ce XIe siècle, les efforts faits partout pour établir la royauté masculine. Donc les histoires qui ont mis des *rois* avant cette époque nous ont trompés. Jusque là, le pouvoir féminin avait pu s'exercer sans de trop grandes luttes à soutenir. Les Soffetim avaient rendu la justice, mais la perversion grandissait, le mal se propageait, l'esprit de domination de l'homme s'affermissait, l'injure et l'outrage commençaient à être prodigués aux femmes qui se plaignaient.

Le désordre de cette époque nous est révélé par le livre de Samuel.

Saül (Shaoul)

Nous voyons l'agitation révolutionnaire dirigée par un guerrier, un lutteur, qui établit une sorte de militarisme en Israël, et prétend baser sur la force la royauté qu'il veut accaparer. Il ne pense qu'aux luttes, aux combats ; c'est un homme fort de muscles, mais faible d'esprit ; c'est un précoce déséquilibré. Il se crée une armée permanente ; il a des cadres, un Sar-Saba ou Séraskier, des hommes de guerre par état, des chefs parmi lesquels se trouve Abner.

Saül attaque les Philistins — naturellement, puisque ce sont les ennemis d'Israël —, mais cela les excite à la guerre au lieu de les calmer, et cela amène un état permanent de troubles dans le pays. On se cache dans les anfractuosités des rochers, dans les citernes, partout où l'on peut fuir. Les rédacteurs du Livre de Samuel, dans le but d'antidater l'existence de l'autorité masculine, pour la justifier par des précédents acquis, font de Saül un « roi », comme si la prétention de prendre un titre donnait le droit de le porter.

— « Saül prit la royauté sur Israël », dit le texte moderne ; mais cela ne veut pas dire qu'on le laissa faire ; il n'eut jamais

de capitale ni de résidence royale — ce qui prouve qu'il ne régna pas de fait — et ne fut en somme qu'un prétendant à la royauté, prétendant non reconnu par les masses (1).

Du reste, le récit de ce fait est répété dans plusieurs endroits de façons contradictoires. D'abord on dit que c'est Samuel qui le *sacre*, ce qui est absurde, puisque c'est au contraire Samuel qui le combat et qui dit au peuple :

19. « Aujourd'hui vous avez rejeté votre *Déesse* qui est celle qui vous a délivrés de tous vos maux et de votre affliction. Et vous avez dit : « Non, mais établis-nous un roi ».

Il est vrai qu'à cette époque, quand on disait d'un homme qu'il avait été *sacré* ou *consacré*, cela voulait seulement dire qu'il avait reçu les faveurs d'une Déesse.

Renan dit de ce sacre de Saül : « La corne d'huile que Samuel est censé verser sur sa tête (I *Sam.*, X, 1) est une légende peu d'accord avec ce qui suit. Saül eût été sacré avant qu'il fut question de sa royauté » (*Peuple d'Israël*, T. I, p. 397).

L'huile n'est pas une légende, c'est un symbole.

La révolution que voulait faire Saül était loin de plaire au peuple, car il y en avait qui disaient : « Comment celui-ci nous délivrerait-il ? » et ils le méprisaient, et ils ne lui apportèrent point de présents, mais il fit le sourd (cf. 27).

Chap. XI, 12. « Et le peuple dit à Samuel : « Qui est-ce qui dit : « Saül régnera sur vous » ? Donnez-nous ces hommes-là et nous les ferons mourir ».

— Alors Samuel, voyant sa puissance morale diminuer, son autorité méconnue, fait au peuple de violents reproches, retrace sa vie sans tache, tous les bienfaits du régime gynécocratique, et exhorte Israël à ne pas quitter la bonne voie, c'est-à-dire la crainte de Hevah. C'est le chapitre XII du *Livre de Samuel*. Elle va jusqu'aux menaces ; elle annonce le tonnerre et la pluie pour les punir...

17. « Afin que vous sachiez combien est grand le mal que vous avez fait en demandant un *roi* sur vous ;

(1) Dans le *Deutéronome*, écrit après le triomphe de la royauté masculine, on dira (xxx, 5, prologue des Bénédictions de Moïse) : « Le *roi* fut fait en Israël par l'assemblée des chefs du peuple et l'accord de toutes les tribus ». On ne peut pas mentir plus effrontément. En réalité, il n'y eut jamais de *rois* en Israël : la royauté ne s'imposa qu'en Juda, après le schisme.

20. « Ne vous détournez pas de Hevah, mais servez Hevah de tout votre cœur ;

21. « Ne vous détournez point, car ce serait vous détourner vers des choses de néant ;

24. « Craignez seulement Hevah et servez-la en vérité de tout votre cœur, car vous avez vu les choses magnifiques qu'elle a faites en votre faveur ;

25. « Et si vous persévérez à faire le mal, vous serez consumés, vous et votre roi ».

Saül (Shaoul) était un bel homme plus grand que tous les autres « depuis les épaules en haut ». Au physique, un beau mâle, aimant le plaisir, n'observant pas la loi morale, offrant *l'holocauste quand il ne faut pas* ; ce qui irrite Samuel. (Il faut se rappeler que la *Thorah* imposait à l'homme *six jours* de chasteté sur sept.) Les reproches que Samuel adresse à Saül à propos de l'oubli de cette Loi nous éclairent sur la psychologie de cette histoire (I *Sam.*, chap. XIII).

8. « Et Saül attendit sept jours selon le terme marqué par Samuel ; mais Samuel ne venait point à Guilgal et le peuple s'écartait d'avec Saül.

9. « Et Saül dit : « Amenez-moi un holocauste et des sacrifices de prospérité », et il offrit l'holocauste.

10. Or, sitôt qu'il eut achevé d'offrir l'holocauste, voici, Samuel arriva, et Saül sortit au-devant de lui pour le saluer.

11. Et Samuel lui dit : « Qu'as-tu fait ? » Saül répondit : « Parce que je voyais que le peuple s'écartait de moi, et que tu ne venais point au jour assigné, et que les Philistins étaient assemblés à Micmas.

12. « J'ai dit : Les Philistins descendront maintenant contre moi à Guilgal, et je n'ai point supplié l'Eternel, et, m'étant retenu quelque temps, enfin j'ai offert l'holocauste ».

13. « Alors Samuel dit à Saül : « Tu as agi follement ; tu n'as point gardé le commandement que l'Éternel, ton Dieu, t'a donné ; l'Éternel eût maintenant affermi ton règne sur Israël à toujours.

14. « Mais maintenant ton règne ne sera point stable : l'Éternel s'est cherché *un homme* selon son cœur, et l'Éternel lui a commandé d'être le conducteur de son peuple parce que tu n'as point gardé ce que l'Éternel t'avait commandé ».

Il est aisé de voir comme la vérité transpire à travers ce récit ridicule :

Cet « homme selon son cœur » que Hevah s'est cherché, c'est David, que nous allons voir bientôt entrer en scène.

En attendant, Saül fait la guerre de tous côtés, manifestant bien ainsi ses facultés masculines (chap. XIV, 47) : « Partout où il se tournait, il mettait le trouble ».

52. « Aussitôt que Saül voyait quelque homme fort, et quelque homme vaillant, il le prenait avec lui ».

Le verset qui suit fait supposer que Saül était le Maléak de Samuel, son mandataire, son messager :

11. « Je me repens d'avoir établi Saül pour roi (Maléak) ; car il s'est détourné de moi, et il n'a point exécuté mes paroles ». Et Samuel en fut fort fâché et dit à Saül :

19. « Pourquoi n'as-tu pas obéi à la voix de Hevah ? Et pourquoi t'es-tu jeté sur le butin et as-tu fait ce qui déplaît à Hevah ?

22. « Hevah prend-elle plaisir aux holocaustes et aux *sacrifices*, comme à ce qu'on obéisse à sa voix ? Voici : obéir vaut mieux que *sacrifice* ; se rendre attentif à la voix de Hevah vaut mieux que la *graisse des moutons* ».

(Expression symbolique qui a la même valeur que le *Soma* des Hindous, qui devient du beurre clarifié.)

Continuons à enregistrer les paroles de Samuel :

Chap. XV, 23. « Car la rébellion est autant que le péché de *deviner*, et la résistance lui déplaît autant que les idoles et les téraphim. Parce que donc tu as rejeté la parole de Hevah, elle t'a aussi rejeté afin que tu ne sois plus roi (Maléak).

24. « Saül répondit à Samuel : « J'ai péché, car j'ai transgressé le commandement de Hevah et ta parole, parce que je craignais le peuple et j'ai obéi à sa voix.

25. « Mais maintenant, je te prie, pardonne-moi et reviens avec moi ».

26. Et Samuel dit à Saül : « Je ne retournerai point avec toi, car tu as rejeté la parole de Hevah ».

27. « Et comme Samuel se tournait pour s'en aller, Saül lui prit le pan de son manteau qui se déchira.

28. « Alors Samuel lui dit : « Hevah a aujourd'hui déchiré

le royaume d'Israël de dessus toi et l'a donné à *ton prochain* (1) qui est meilleur que toi.

29. « Et en effet, celui qui est la force d'Israël ne mentira point, et il ne se repentira point, car *il n'est pas un homme* pour se repentir ».

(Le *fort d'Israël*, « Abir Israël », et le *fort de Jacob*, « Abir Iakob », sont des noms qui servent à désigner la Déesse Hevah.)

30. « Et Saül répondit : « J'ai péché, mais honore-moi maintenant, je te prie, en la présence des *anciens* de mon peuple et en la présence d'Israël, et reviens avec moi ».

— Voilà l'orgueil de l'homme qui apparaît.

Tout ceci indique bien clairement qu'entre Samuel et Saül il existe des relations intimes que Samuel veut rompre. C'est la lutte de l'homme et de la femme avec les reproches qu'elle comporte toujours.

Samuel va donc chercher un autre successeur. Le peuple lui dit par la voix de l'Eternel Hevah (chap. XVI, 1) : « Jusques à quand t'affligeras-tu pour Saül, puisque je l'ai rejeté ? Va vers Isaïe de Bethléhem, un de ses enfants sera roi ».

— Mais Samuel a peur de Saül, ce qui est encore bien féminin ; elle répond : « Comment irais-je, car Saül l'ayant appris me tuera ? »

— Elle y va cependant, et demande à voir les enfants d'Isaïe. On lui montre d'abord les garçons ; mais ce ne sont pas eux que Hevah veut ; elle insiste pour voir le dernier *enfant* « *qui n'est pas un fils* », qui est entre les brebis. Or les *brebis*, dans le langage symbolique — qui fait de la femme un agneau —, ce sont les jeunes filles.

Dans ce chapitre, au verset 12, il est dit de David : « Elle était *blonde* et *belle* de visage ».

Le symbolisme qui fait de la femme une brebis a fait croire que David était berger ; mais on sait au contraire que David appartenait à une des plus importantes familles d'Israël.

La fin du chapitre nous montre Saül en proie à un mauvais esprit. Pour le calmer, on lui amène David qui joue des instruments. Il est séduit par sa beauté « et l'aima fort » (21) (2).

(1) *Ton prochain* est une expression qui a été mise partout pour *ta prochaine*. C'est ainsi qu'on recommande à l'homme d'aimer *son prochain* dans les temps où il agit contre la femme avec haine.

(2) A cette époque de l'histoire, la filiation maternelle seule existe. Donc, si David est la fille d'Isaïe, c'est qu'Isaïe est sa Mère, non son

22. « Et Saül envoya dire à Isaïe : « Je te prie que David demeure à mon service ».

23. « Quand donc le mauvais esprit était sur Saül, David prenait sa harpe et en jouait, et Saül en était soulagé ».

C'est de David (Daud) qu'on disait : « Une femme viendra qui s'élèvera au milieu des filles de Juda telle qu'un lys entre les épines ».

— Le *Livre des « Juges »*, que nous venons de résumer, aurait eu pour auteur, selon quelques-uns, un certain Phinéis, grand-prêtre.

Gardons ce nom et considérons-le comme celui du prêtre qui a *masculinisé* le récit de cette époque.

père. Ce personnage est appelé Jessé ou Isaïe et surnommé *la Rose de Jessé*. Sa mémoire était en haute vénération parmi les Hébreux qui *la* regardaient comme un juste accompli. Son nom s'écrit Ishaï (de Isa) et on l'appelle le Bethléhémite.

CHAPITRE III

DAVID (DAUD)

Lorsque Renan, dans le cours qu'il professait au Collège de France, arrivait au verset 12 du chapitre XVI du premier livre de *Samuel*, où il est dit : « Elle était blonde et belle de visage », il s'arrêtait et, avec son air de paternelle bonhomie, disait au public qui l'écoutait : « Quelle bizarrerie ! tous les adjectifs qui qualifient David sont au féminin. Pourquoi *belle* ? » Puis il faisait lui-même à sa question cette étrange réponse : « C'est sans doute parce que la beauté est un attribut féminin... Les Hébreux ne devaient pas employer ce mot au masculin » (1).

En effet, dans la Bible hébraïque, tous les adjectifs qui qualifient David sont au féminin, et Renan ne s'apercevait pas qu'il s'agissait d'une femme, alors que lui-même, dans son *Histoire du Peuple d'Israël*, écrivait ceci (T. I, p. 414) : « David est *un charmeur*, prodige de grâce, d'élégance et d'esprit, capable des sentiments les plus délicats ; dès qu'on le connaissait, on s'attachait à lui, son type de figure tranchait sur les visages basanés

(1) Au sujet des adjectifs féminins, voir dans la grammaire hébraïque de Fabre d'Olivet (p. 69) tout le chapitre intitulé *le genre*.

Il dit, notamment, que le genre féminin se forme en ajoutant au nom masculin le signe ה, qui est celui *de la vie*, et il attire l'attention du lecteur sur la puissance de ce signe de vie, puissance sur laquelle il fonde le génie de la langue de l'auteur du *Sépher*. Il dit : « Est-il possible d'imaginer un signe d'une expression plus heureuse pour indiquer le sexe dont tous les êtres paraissent tenir la vie, ce bienfait de la Divinité ?

« Cette amplification de vie allonge les adjectifs féminins. Ainsi bon fait bonne, c'est-à-dire quelque chose de plus, une prolongation. C'est de là que vient l'usage de former le féminin par une amplification du masculin. »

Pour la formation de *beau* et de *belle*, voir la page 70.

Pour *belle de figure*, la page 83, où il explique comment on introduisit une terminaison neutre, ce qui fut un acheminement vers la terminaison masculine.

de ses contribules. Il avait le teint rose, des traits fins et aimables, une parole douce et aisée. De très anciens textes le présentent comme habile cithariste et poète exercé. »

Tels sont les traits caractéristiques de sa féminité qu'on n'a pas pu lui ôter.

Son sexe qu'on a voulu cacher se révèle à chaque ligne du livre qui parle d'elle.

Le nom de David (1) (Daud, דוד) veut dire : le favori de Hevah. Ce nom a plusieurs significations symboliques, comme tous les noms de femmes ; il exprime tantôt les vraies qualités de la femme-esprit, tantôt ses conditions sexuelles, tantôt ses souffrances.

Fabre d'Olivet, dans son dictionnaire hébraïque, à la lettre D, en donne plusieurs significations. Les voici : La première *en grandes lettres*, דד, DD. Toute idée d'abondance et de division, de propagation, d'effusion et d'influence ; la raison suffisante, d'affinité et de sympathie.

En plus petits caractères, דד, tout ce qui se divise pour se propager, tout ce qui agit par sympathie, par affinité, par influence, au propre le *sein*, la *mamelle*.

Plus loin, donnant comme racine hébraïque le nom même de David, *Daud*, il en explique ainsi la signification :

« דוד : L'action d'agir par sympathie et par affinité ; l'action d'attirer, de plaire, d'aimer, de se suffire mutuellement. Dans un sens étendu : *un vase d'élection*, un lieu, un objet vers lequel on est attiré ; tout effort sympathique, électrique. Dans un sens plus restreint, *un ami*, *un amant*, *l'amitié*, *l'amour* ; toutes sortes de fleurs, et particulièrement la *mandragore* et la *violette* (2).

(1) D'autres avant moi ont constaté que David était une femme. Son histoire est d'ailleurs si transparente qu'on ne peut pas s'y tromper. Une dame anglaise — on sait qu'elles étudient la *Bible* d'une façon très approfondie —, désireuse d'éclairer les faits, vint à Paris étudier l'hébreu. Son professeur, un rabbin, lui avait si bien révélé les secrets de la langue hébraïque que, arrivée au livre de Samuel qui relate l'histoire de David, elle lui fit remarquer que les adjectifs qui le qualifiaient étaient au féminin. Le rabbin qui savait à quoi s'en tenir là-dessus fut troublé tout d'abord, puis, très contrarié de voir son élève si perspicace, il ferma le livre en lui disant d'un ton sec : « Madame, si vous êtes si savante que cela, vous n'avez plus besoin de mes leçons ». — Ce petit incident m'a été raconté par la duchesse de Pomar, qui dirigeait alors la revue *L'Aurore du jour nouveau* ; elle possédait une lettre de cette dame lui faisant le récit de ce petit fait bien caractéristique.

(2) Voir Mémoire sur les noms *Théophores apocopés* dans la *Revue des études juives* (octobre-décembre 1882, pp. 168-169).

Comparez *Dodkarib* dans les inscriptions himyarites (corpus n° 5). On

Le nom écrit seulement avec ses deux premières lettres : דו, renferme un sentiment de douleur, de tristesse. Si l'on ajoute à la fin la lettre ה qui est le signe féminin, il veut dire l'angoisse, la douleur, l'affliction, tout ce qui est calamiteux. De ce mot on fait dans d'autres langues : dol, dul, dolor, dolore.

La suite de cette histoire, va nous montrer que c'est David qui a été, la première, *Notre-Dame des douleurs.*

David fut la plus grande figure de l'histoire d'Israël, la plus haute expression de la puissance morale de la femme, le plus beau caractère, la plus haute intelligence, mais aussi la plus douloureuse des martyres. Elle fut proclamée Soffet à l'unanimité vers 1050 (en 1055, croit-on).

Elle avait alors trente ans, une beauté éclatante et une grande renommée. Le *Jasar* comprenait des poèmes qui lui étaient attribués.

Tous les défenseurs du droit et de la justice, c'est-à-dire de l'ancien régime, se mirent ouvertement avec elle ; elle était surtout défendue par les écoles de prophètes de Rama. Les tribus vinrent lui faire soumission à Hébron, disant : « Nous sommes tes os et ta chair », manière de dire : *nous sommes du même sexe.*

David fut, à partir de ce moment, inviolable et sacrée. Hébron qui était une grande ville devint la capitale d'Israël. David continua d'y résider encore cinq ans et demi et y vit naître sa famille. C'est après ce temps qu'elle fonda Jérusalem.

Origine de Jérusalem



D'abord la ville Jébuséenne appelée Gueducéa se composait de la montagne de Sion et d'une ville basse « Ophel » qui descendait vers la source appelée Gihon (aujourd'hui *fontaine de la vierge*) (1).

Daud rebâtit la ville haute de Sion, qui fut *sa montagne*, comme le Sinaï avait été la *montagne* de Myriam. C'est elle qu'on appela « la ville de Daud ».

a pu croire que le nom de David figurait dans l'inscription de Mésa sous la forme דודה équivalente du דוד biblique. Voyez *Journal des savants*, 1er mars 1889.

(1) *Sion* est une des collines sur lesquelles est construite la ville de Jérusalem, mais ce nom est souvent pris pour désigner la ville même de Jérusalem comme capitale spirituelle des Israélites.

Des ouvriers vinrent de partout, mais surtout de Tyr, qui envoya ses plus beaux matériaux, surtout le bois de cèdre. Ces artistes tyriens construisirent à Daud un palais près de Milo, dans la haute ville de Sion.

Le prestige qui entoura cette demeure royale fut extraordinaire. « Jamais, dit Renan, la terre de Chanaan n'avait rien vu qui approchât de cette force et de cet éclat. »

Cette colline de Sion devint la capitale religieuse du Monde, grâce à la présence de la douce Daud, pierre angulaire, « pôle magnétique de l'amour et de la poésie religieuse », dit encore Renan, qui ose, après cela, faire de la plus sainte des reines un bandit masculin. Et il ajoute : « Qui a fait cela ? C'est David. David a réellement créé Jérusalem. D'une vieille nécropole restée debout, comme le témoin d'un monde inférieur, *il* a fait un centre, faible d'abord, qui bientôt va prendre une place de premier ordre dans l'histoire morale de l'Humanité. *Gloriosa dicta sunt de te civitas Dei.* Durant des siècles, la possession de Jérusalem sera l'objet de la bataille du monde. Une attraction irrésistible y fera confluer les peuples les plus divers (1). Cette pierreuse colline, sans horizon, sans arbres, et presque sans eau, fera tressaillir de joie les cœurs, à des milliers de lieues » (Renan, *Le peuple d'Israël*, T. I, page 448).

Le temple de David fut bâti sur l'aire rocailleuse d'Areuna le Jébuséen.

C'est de Sion qu'on dira : « Dieu a choisi cette montagne pour y habiter, et l'Eternel Hevah y demeurera à jamais » (Ps. LXVIII, 17).

Autrefois on plaçait le fameux mont Moria près de Jérusalem. D'après Renan, ce serait une erreur; il dit : « Le prétendu mont Moria doit être écarté d'une topographie sérieuse de Jérusalem. Le nom de *Moria* est symbolique, et c'est par une supposition dénuée de toute valeur que l'auteur des « Chroniques » identifie ce lieu idéal avec la colline où Salomon bâtit le temple. Voici le verset : « Salomon commença donc de bâtir la maison de Hevah

(1) Le nom de Jérusalem acquit une telle gloire sous David, qu'il fut porté partout. Mérida, en Ibérie, a porté ce nom, et les conciles qui y furent tenus dans les premiers siècles de l'Eglise sont datés de « Jérusalem ».

On trouve une ville de « Jérusalem » dans les Baléares. La ville de Zante s'est aussi appelée Jérusalem.

Le grand-prêtre Onias alla fonder en Egypte, à Phisaon, sous Ptolémée, un temple de « Jérusalem ».

à Jérusalem, sur la montagne de *Morija* qui avait été montrée à David ».

On a mis « Morija » pour « Myriam », ce qui arrive souvent.



Maintenant que nous avons levé un petit coin du voile qui couvre la réalité, voyons ce que les traducteurs ignorants et mal intentionnés ont fait de l'histoire de cette glorieuse reine. D'abord il faut savoir par quel procédé les prêtres triomphants de la femme effacèrent son nom de l'Histoire.

Cela se fit progressivement. On avilit d'abord la femme dont la valeur excite la jalousie ; mais son œuvre affirmant cette valeur, on est bien obligé, avec le temps, de l'admettre. Alors on jette un voile sur la personnalité de l'auteur ; on le cache, on embrouille son histoire, on y mêle des légendes ; enfin, quand, plusieurs siècles après, ses adversaires écoutent cette histoire, deux cas se présentent : ou bien la personnalité féminine est tout à fait oubliée et alors on met son œuvre à l'avoir d'un homme, ou bien sa physionomie est restée dans le souvenir populaire et l'art a perpétué ses traits, et alors il ne reste plus qu'à faire de cette femme un homme jeune, un adolescent. C'est ainsi que David devient un « écuyer de Saül ».

Mais on ne pense pas que l'œuvre est là pour révéler les pensées intimes de son auteur, ses luttes, ses souffrances, et par là même *son sexe.*

Dans l'histoire de David, il y a des détails psychologiques et même physiologiques, qui sont des preuves certaines de sa féminité. Il faut que ceux qui ont dénaturé l'histoire aient été bien ignorants ou bien maladroits pour les y avoir laissés.

Épisode de Goliath

Le premier acte attribué à David, c'est sa lutte contre Goliath, parabole qui représente le triomphe de l'esprit sur la force brutale.

Goliath, l'homme grand et fort, couvert d'une puissante armure, crie aux rangs d'Israël (chap. XVII, 8, d'après Osterwald) : « Pourquoi sortez-vous, pour vous ranger en bataille ? ne suis-je pas Philistin, et vous, n'êtes-vous pas serviteurs de Saül ? » — ce qui veut dire : ce n'est pas vous qui êtes mes ennemis, puisque nous luttons pour la même cause : la domination de l'homme.

C'est aux féministes qu'il s'adresse quand il dit : « Choisissez un homme d'entre vous et qu'il descende, pour se battre contre moi ».

9. « Et que s'il a l'avantage sur moi, en combattant avec moi, et s'il me tue, nous vous serons assujettis, mais si j'ai l'avantage sur lui, et si je le tue, vous nous serez assujettis et *vous nous servirez.*

10. « Et le Philistin disait : « J'ai déshonoré aujourd'hui les batailles rangées d'Israël, en leur disant : « Donnez-moi un homme et nous combattrons ensemble ».

— Quoique ce soit une parabole, combien la nature humaine y est bien représentée !

Cela cause un affolement parmi ce peuple de femmes. Mais David qui a entendu s'avance au-devant de cet homme qui *déshonore* Israël, et dit : « Que personne ne perde courage, j'irai et je combattrai contre ce Philistin ».

32. « Mais Saül dit à Daud : « Tu ne saurais aller contre ce Philistin, *car tu n'es qu'un jeune homme* et lui est un homme de guerre dès sa jeunesse ». Cependant Saül fait armer David de ses armes et lui met son casque d'airain sur la tête et le fait armer d'une cuirasse. Mais Daud ne peut se mouvoir avec tout cet attirail et dit à Saül : « Je ne saurais marcher avec ces armes » ; et on les ôte de dessus lui.

On voit la scène de cette jeune femme couverte de l'armure, trop grande pour elle, d'un guerrier !

Enfin, une fronde dans sa main, elle s'approche de Goliath.

42. Alors le Philistin regarde et voit Daud et le *méprise, car c'était un jeune homme blond et beau de visage.* Et le Philistin maudit Daud par ses dieux.

44. Le Philistin dit encore à Daud : « Viens vers moi, et je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs. »

45. Et Daud répondit au Philistin : « Tu viens contre moi avec l'épée, la hallebarde et le bouclier ; mais moi je viens contre toi au nom de Hevah, que tu as déshonorée.

46. « Aujourd'hui Hevah te livrera entre mes mains ; je te frapperai ; je t'ôterai la tête (la domination) et toute la terre saura qu'Israël a une Déesse.

47. « Et toute cette assemblée saura que Hevah ne délivre point par l'épée, ni par la hallebarde ».

— Je le répète, toute cette histoire est une parabole montrant

l'homme qui attaque la femme par la force brutale, et la femme qui se défend par la force morale.

David et Jonathan

Le chapitre suivant (XVIII) raconte les amours de Daud et de Jonathan, fils de Saül, qui aima aussi Daud.

1. « Or, sitôt que David eut achevé de parler, l'âme de Jonathan fut tellement liée à son âme, que Jonathan l'aima comme son âme.

3. « Et Jonathan fit alliance avec Daud parce qu'il l'aimait comme son âme ».

— Puis on nous narre la jalousie de Saül pour Daud, et ses fureurs : « Et il arriva que le mauvais esprit saisit Saül, et il avait des transports au milieu de la maison. Et Daud joua d'un instrument, mais Saül avait une hallebarde dans la main et la lui lança en disant : « Je frapperai Daud et la muraille ».

12. « Saül donc avait peur de la présence de Daud, parce que l'Éternel (la Divinité) était avec *elle* et qu'*elle* s'était retirée d'avec Saül ».

Puis voici un verset, le 16e, qui dit : « Et tout Israël et Juda aimaient Daud, parce qu'il marchait à leur tête ». Ce verset prouve que toute cette histoire a été écrite longtemps après le schisme, puisque l'historien en ignore la date et mentionne la division des deux royaumes telle qu'elle ne s'est faite qu'après Salomon.

29. « Et Saül continua de craindre Daud encore plus qu'auparavant, et fut toujours ennemi de Daud ».

Dans le chapitre XIX, Saül parle à Jonathan de faire mourir Daud, et Jonathan « qui était fort affectionné à Daud » le lui fait savoir, et ils se concertent pour éviter sa fureur. Tout ceci est très humain si Daud est une femme ; c'est absurde si c'est un homme.

Les Néoménies de Daud

Pour compléter le tableau, nous allons montrer la jalousie de Saül à l'égard de David, fait psychologique qui porte en lui sa preuve, car c'est l'expression d'une loi psychique certaine.

Chap. XX. Daud s'est enfuie. Dans une entrevue avec Jonathan, elle lui dit ses craintes : « Ton père sait certainement que je suis dans tes bonnes grâces ». — Jonathan lui promet d'in-

tervenir, et ils se concertent. Alors Daud dit : « Voici, c'est demain « la nouvelle lune » — (néoménie) — et j'ai accoutumé de m'asseoir auprès du roi pour manger. Laisse-moi partir et je me cacherai dans les champs jusqu'au soir du troisième jour ».

Or cette façon de s'absenter pendant trois jours à l'occasion d'une « nouvelle lune » est un fait d'ordre physiologique qui, à lui seul, prouve le sexe de Daud. Et Jonathan s'engage à servir Daud ; « mais, dit-il, si je suis encore vivant, n'auras-tu pas pour moi *cette bonté* que l'Éternel demande ? »

N'insistons point sur le but de cette prière.

— « Et Jonathan traita alliance avec Daud, et fit jurer Daud par l'amour qu'il lui portait, car il l'aimait autant que son âme.

18. « Et Jonathan lui dit : « C'est demain la *nouvelle lune*, et l'on s'enquerra de toi, car ta place sera vide ».

24. « Daud donc se cacha aux champs, et la *nouvelle lune* étant venue, le roi s'assit pour prendre son repas.

25. « Et le roi s'étant assis en son siège qui était près de la paroi, Jonathan se leva et Abner s'assit à côté de Saül. Mais la place de Daud était vide.

26. « Et Saül n'en dit rien ce jour-là, car il disait en lui-même : « Il lui est arrivé quelque chose : *il n'est pas pur* ; certainement *il n'est pas pur.* »

27. « Mais le lendemain de la *nouvelle lune*, qui était le second jour du mois, la place de Daud fut encore vide ».

— On sait ce que signifie ce symbolisme lunaire spécial à la physiologie féminine. Ce chapitre établit donc d'une façon incontestable le sexe de Daud ; les femmes israélites restaient dans leur chambre et prenaient leurs repas à part pendant les trois jours qui précédaient la nouvelle lune.

— Ce petit épisode relaté ici se termine par une scène de jalousie faite par Saül à Jonathan, par le départ de celui-ci qui (34) « se leva de table, tout en colère, et ne prit pas son repas le second jour de la « nouvelle lune », car il était affligé à cause de Daud, parce que son père l'avait déshonorée ». Puis il s'en va aux champs retrouver Daud qui eut une grande émotion en le voyant (41). « Et ils se baisèrent l'un l'autre et pleurèrent tous deux, et Daud pleura extraordinairement ».

42. « Et Jonathan rappelle à Daud qu'ils se sont juré tous deux fidélité, c'est-à-dire alliance au nom de leur postérité ».

David tourmentée par Saül

Daud continue à être poursuivie par Saül, et toute sa vie n'est, à ce moment, qu'un affreux martyre. Elle se sauve dans la caverne d'Hadullam, où elle est bientôt suivie par ses frères. Elle voit aussi s'assembler autour d'elle « tous ceux qui avaient le cœur plein d'amertume »; cela lui fait une petite troupe de 400 personnes qu'elle dirige.

Pendant ce temps, la fureur de Saül redouble ; il accuse tout le monde autour de lui : « Vous avez tous conspiré contre moi, il n'y en a aucun qui m'ait averti de ce que mon fils a fait avec le fils d'Isaïe ». Ahimélek eut le courage de répondre à ce fou: « Y a-t-il quelqu'un qui te soit aussi fidèle que Daud qui est *parti* par ton commandement, et qui est si *honoré* dans ta maison ? »

— Cette réponse l'irrita, et il dit à ses archers : « Faites mourir les sacrificateurs de Hevah (Ahimélek en est un), car ils sont aussi de la fraction de Daud, parce qu'ils ont bien su qu'*il* s'enfuyait et ils ne m'en ont point averti ».

— « Mais les serviteurs du roi ne voulurent point porter les mains sur les sacrificateurs de Hevah ». Cependant il s'en trouva un, Doeg, qui eut ce courage et qui en tua 85 pour satisfaire la haine de Saül (18-19). « Et il fit passer Nob, ville des sacrificateurs, au fil de l'épée, et tua tout homme, femme, enfant, bétail ».

— Charmant personnage que celui qui aurait commis de pareils forfaits, parce que son jeune écuyer se serait enfui de chez lui ! Ces cruautés, heureusement, n'eurent aucune réalité et ne sont que le fruit de l'imagination troublée de ceux qui écrivirent ces récits, avec l'intention de terroriser les femmes de cette époque, car on savait encore alors que Daud était une femme et cela seul justifiait le récit de la jalousie et des poursuites de Saül. C'est une génération postérieure d'historiens qui a mis dans le texte *il* au lieu de *elle*, tout en laissant certains faits comme ils étaient.

14. « Et Daud demeura au désert dans des lieux forts et Saül *le* cherchait tous les jours ».

16. « Alors Jonathan s'en alla vers Daud,

17. « Et lui dit : « Ne crains point, car Saül, mon père, *ne te trouvera point* ; *mais tu régneras sur Israël* et moi je serai le second après toi. »

18. « Et ils traitèrent donc, eux deux, alliance devant Hevah ». Mais les gens de Ziph, les Ziphiens, la trahissent, et s'en vont dire à Saül où *elle* est cachée et offrent même de la livrer. Saül, charmé de pouvoir assouvir sa méchanceté, les bénit pour leur trahison et leur dit :

22. « Allez donc et préparez toutes choses et sachez et reconnaissez le lieu où *il* fait sa retraite et qui l'aura vu là ; car on m'a dit qu'*il* est fort rusé ».

Puis Saül est distrait de son entreprise contre Daud par les Philistins qui viennent attaquer le pays. Quand il en a fini avec eux, il se remet à la recherche de David, et combien cette poursuite acharnée d'un roi serait invraisemblable si Daud, au lieu d'être la femme qui l'a quitté, était le jeune homme qu'en ont fait les versions modernes !

Chap. XXIV, 3. « Alors Saül prit trois mille hommes et s'en alla chercher David et ses gens jusque sur le haut des rochers où se retirent les chamois.

4. « Et Saül vint au parc des brebis, auprès du chemin où était une caverne dans laquelle il entra pour se reposer. Et Daud et ses gens se tenaient au fond de la caverne. Et les gens de Daud lui dirent que son ennemi se trouvait là, livré à sa merci. Mais Daud, usant de générosité, ne voulut lui faire aucun mal, mais seulement lui coupa le pan de son manteau pour montrer qu'elle s'en était approchée assez près pour le tuer si elle avait voulu. Mais, « touchée en son cœur », elle dit à ses gens : « Que Hevah me garde de commettre une telle action ! » — Ce n'est que lors que Saül est hors de la caverne, que Daud se montre à lui et lui dit :

9. « Pourquoi écoutes-tu la parole de gens qui disent : « Voilà Daud qui cherche ton mal » ?

11. « Tes yeux ont vu en ce jour que tu étais livré entre mes mains dans la caverne, et on m'a dit que je devais te tuer ; mais je t'ai épargné. Sache donc et reconnais que je ne pense point à te faire du mal ni aucune injustice, et que je n'ai point péché contre toi ; et cependant tu épies ma vie pour me l'ôter.

13. « Hevah sera juge entre toi et moi, et Hevah me vengera de toi ; mais ma main ne sera point sur toi.

14. « Le mal vient des méchants, comme dit le proverbe des anciens ; c'est pourquoi ma main ne sera point sur toi.

15. « Après (*Quel homme !*) est sorti le roi d'Israël. Qui pour-

suis-tu ? Un chien mort et une puce ? (c'est-à-dire un être petit et sans force) ».

17. « Et Saül pleura...

18. « Et il dit à Daud : « Tu es plus juste que moi, car tu m'as rendu le bien pour le mal que je t'ai fait.

21. « Et maintenant je conrais que certainement tu régneras et que le royaume d'Israël sera ferme entre tes mains ».

— Donc, en ce temps, il était encore dans l'esprit que c'est le plus juste qui doit régner.

22. Ici nous voyons arriver la mort de Samuel, ce personnage qui n'a accompli que des actions féminines, qui a soutenu Daud contre Saül, qui est le refuge des femmes et rétablit le respect et le culte de Hevah ; ce personnage enfin qui est parmi « les voyantes ».

« Et tout Israël s'assembla et *le* pleura ».

Le chapitre XXV nous raconte encore un épisode de la vie de Daud qui caractérise bien la psychologie humaine.

Un homme riche, Nabal, avait une femme belle et bonne, Abigaïl. Lui était un homme brutal avec qui il faisait mauvais avoir affaire. Daud, qui, dans le désert, a protégé ses bergers, croit pouvoir faire valoir ce petit service pour demander à Nabal quelque secours — car elle est sans ressources avec ses gens —. Nabal refuse brutalement ; cela irrite Daud ; mais Abigaïl, la femme de Nabal, prévenue de ce qui arrive, plus juste que *son mari*, fait préparer des provisions, qu'elle s'en va en cachette offrir à Daud — (déjà alors les femmes se cachaient pour faire le bien). — Elle rencontra Daud et se prosterna devant *elle* et s'excusa de ce qui était arrivé, en disant :

25. « Ne prends pas garde à cet homme de néant ; car il est tel que son nom ; il s'appelle Nabal et il y a de la folie en lui.

26. « Que tes ennemis et que ceux qui cherchent à te nuire soient comme Nabal (c'est-à-dire fous comme lui).

27. « Pardonne donc, toi qui conduis les bataillons d'Israël, toi en qui il n'y a aucune méchanceté.

29. « Que si les hommes se lèvent pour te persécuter, et pour chercher ton âme, ton âme sera liée dans le faisceau de vie ; mais l'âme de tes ennemis sera jetée au loin comme une pierre lancée du milieu d'une fronde ».

— Ce verset est d'une profondeur extrême : c'est l'âme de la femme qui est immobile ; celle de l'homme jetée hors de lui par

la force éjaculatoire comparée à celle de la fronde. Quel homme aurait écrit ces choses dénaturées sans intelligence dans les versions altérées ?

Après ce récit qui nous montre une femme agissant en femme, c'est-à-dire prenant le parti de Daud persécutée, le rédacteur masculin, préoccupé de soutenir le mensonge sexuel, c'est-à-dire de faire de Daud un homme, nous dit que *le mari* d'Abigaïl mourut subitement après un festin dans lequel « il avait le cœur joyeux et était plein de vin » ; mais, étant désenivré, il tomba comme une pierre, et Daud, heureuse d'être vengée, envoya demander à Abigaïl *d'être sa femme* (1).

On nous a déjà raconté que David avait épousé une fille de Saül, Mical, qui cependant est la femme de Palti, fils de Laïs ; et, à chaque instant, on lui donne une femme nouvelle, craignant qu'on ne mette en doute le sexe mâle qu'on lui attribue. Mais cette préoccupation fait perdre toute mesure et toute mémoire à ceux qui écrivent ces choses ; ils oublient dans un chapitre ce qu'ils ont écrit dans les chapitres précédents, et tout cela sans compter le grand anachronisme qui place le mariage à une époque antérieure de plusieurs siècles à son institution.

— Puis Saül recommence à poursuivre Daud. Cela doit durer ainsi jusqu'à la mort de ce terrible homme. Il prend avec lui trois mille guerriers et s'en va chercher Daud au désert de Ziph. Et, là encore, Daud le surprend endormi, se saisit de sa hallebarde qui est à son côté, et ne lui fait aucun mal. Et Saül reconnaît la voix de Daud et lui dit : — 17. « N'est-ce pas ta voix, Daud ? »... Et Daud dit : « C'est ma voix ».

19. « Et maintenant, que mon sang ne tombe pas en terre, car tu es sorti pour chercher une *puce* ou comme si l'on poursuivait une perdrix sur les montagnes ».

— Et Saül se repent et, une seconde fois, se réconcilie avec Daud, dont il reconnaît la supériorité morale. C'est une seconde forme du même récit.

Dans le chapitre XXVII, Daud n'est point rassurée, car elle dit en son cœur : « Je périrai quelque jour par les mains de Saül ; ne vaut-il pas mieux que je me sauve au pays des Philistins, afin que Saül n'espère plus de me trouver, et qu'il cesse de me chercher ? »

(1) Le *Deutéronome* (VII, 3 et 11 *des Rois*) parle d'Abigaïl *sœur* de David.

Enfin nous arrivons au dernier exploit de Saül, à sa défaite et à sa mort. C'est un soulagement pour le lecteur de savoir que Daud va en être délivrée ; c'est le dernier acte d'un drame dans lequel les spectateurs, avides de justice, applaudissent avec joie à la mort du traître.

Saül s'en va donc encore combattre les Philistins ; mais il est superstitieux, et, avant de partir, il veut consulter une pythonisse. Il dit : « Cherchez-moi une femme qui ait l'esprit de Python, et j'irai vers elle, et je m'enquerrai par ce moyen de ce qui doit arriver » (chap. XXVIII, 7). Mais la femme ne lui annonce que de mauvais présages ; elle évoque l'esprit de Samuel qui apparaît à Saül et lui dit : « Hevah s'est retiré de toi ; *il* est ton ennemi. Il a divisé le royaume et l'a arraché de tes mains. Il l'a donné à Daud, et Hevah te livrera aux Philistins. Demain tu seras avec moi » (1).

— Or cette façon de dire : *il a déchiré le royaume d'Israël*, allusion au schisme de Juda, prouve que le Livre a été revisé après cet événement, et quand, en ce temps-là, on disait que le royaume a été arraché des mains de quelqu'un, c'est des mains de la Femme, puisque c'est *Elle* qui avait régné jusqu'alors. Dans ces récits altérés, on a substitué un sexe à l'autre.

Le récit biblique continue en narrant que la bataille commence entre les Philistins et les forces de Saül. Les féministes israélites qui sont contre Saül se joignent aux Philistins pour le combattre ; mais les Philistins se méfient d'eux. Daud est parmi les gens ralliés aux ennemis de Saül.

Chap. XXIX, 2. « Et les gouverneurs des Philistins marchèrent par leurs centaines et par leurs milliers ; et Daud et ses gens marchèrent sur l'arrière-garde avec Athis ».

(1) M. Eusèbe Salverte, dans les *Sciences Occultes*, voulant attribuer à la Femme le charlatanisme de l'homme, dit que les expressions de l'historien Josèphe (*Ant. Jud.*, Livre VI, cap. 15) ne permettent pas de douter que la devineresse d'Aïn-dor ne fût ventriloque et qu'il ne lui ait été facile de faire entendre à Saül la réponse de l'ombre de Samuel. « Les êtres doués comme elle — dit-il — d'un esprit de sorcellerie, exprimaient leurs oracles par une voix sourde qui semblait sortir de terre ».

D'abord je ne crois pas que la femme puisse être ventriloque ; c'est une faculté qui n'appartient qu'à l'homme. Ensuite, les premiers oracles n'étaient pas autre chose que l'expression de l'intuition féminine. Ce n'était pas du tout du surnaturel. Ils ne sont devenus tels que lorsque le prêtre s'en mêla et voulut parodier la femme. Ce passage ayant été écrit à l'époque où régnait le charlatanisme des lévites, il n'est pas étonnant qu'ils y aient mis leurs idées fantasques.

— On nous dit cela pour nous représenter Daud comme un guerrier ; mais cela ne dure pas, et voici comment on se tire d'affaire pour rectifier cette insinuation :

5. « N'est-ce pas ici ce Daud dont on s'entre-répondait dans les danses en disant : Saül en a frappé mille, et Daud ses dix mille ?

6-7. « Athis donc appela Daud et lui dit : « Certainement tu es un *homme* droit ; je n'ai point trouvé de méchanceté en toi ; mais tu ne plais point aux gouverneurs. Retourne-t'en, et va-t-en en paix. Tu m'es *très agréable* comme un ange de *Dieu* ; mais les chefs des Philistins ont dit : Il ne montera point avec nous au combat ».

— Nous verrons plus loin Daud se plaindre d'être mise à l'écart par les hommes, en disant : « Ils m'ont retranchée ».

Chap. XXX, 1. « Trois jours après, David et ses gens, étant revenus à Tsiklag, trouvèrent que les Amalécites s'étaient jetés du côté du midi sur Tsiklag, et qu'ils l'avaient prise et brûlée.

2. « Et qu'ils avaient fait prisonnières les femmes qui étaient là, sans avoir tué aucun homme, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands ; mais ils les avaient emmenés et avaient continué leur chemin.

3. « Daud donc et ses gens revinrent à la ville, et voici : elle était brûlée ; et leurs femmes, leurs fils et leurs filles avaient été faits prisonniers.

4. « C'est pourquoi Daud et le peuple élevèrent leur voix et pleurèrent jusqu'à ce qu'il n'y eût plus en eux de force pour pleurer.

6. « Et Daud fut dans une grande extrémité parce que le peuple parlait de la lapider ; car tout le peuple était outré à cause de leurs fils et de leurs filles. »

— Alors Daud se mit à poursuivre les agresseurs, les atteignit et reprit de leurs mains tout le butin qu'ils avaient enlevé et tous les enfants qu'ils avaient pris à leurs mères, puis revint rétablir la paix à Tsiklag.

— Pendant ce temps-là, les Philistins avaient pris et tué Saül et son fils Jonathan. Ainsi finirent ces deux hommes qui avaient joué un si grand rôle dans la vie de Daud.

Le triste personnage de Saül a été réhabilité et même glorifié par des auteurs modernes, par une sorte de réaction qui se fit contre Daud, depuis que quelques savants exégètes se sont aperçus que ce roi était une femme. Prenant alors fait et cause

pour leur sexe, représenté par Saül, ils ont fait de cet homme un être intéressant, un vigoureux paysan, un brave campagnard, soulevant l'enthousiasme du peuple par sa vaillance, et arrivant à vaincre les Philistins par des prodiges d'intelligence et d'activité.

Ces auteurs, mettant l'énergie virile au-dessus de la puissance morale, font de Saül un héros.

Pour nous qui mettons l'esprit au-dessus de la force, nous voyons dans Saül ce qu'y ont vu les premiers rédacteurs des Livres Saints : un homme brutal et envieux, un débauché, un maniaque, un fou. A quoi servent ses luttes contre les Philistins, alors que, à côté des batailles de Saül, nous voyons que c'est Daud qui les soumet par la parole (la fronde), par la douceur, par la raison ?

Second Livre de Samuel

(Suite de l'histoire de Daud)

Le 2e *Livre de Samuel* nous donne la suite de l'histoire de Daud. Ouvrons d'abord une parenthèse : Pourquoi ce Livre est-il intitulé *Samuel* ? Ce n'est pas Samuel qui l'a écrit, puisqu'on y relate des faits arrivés après sa mort.

Samuel est parmi les premiers prophètes (voyantes ou Nabiim). On désigne ainsi ceux qui pensent, qui parlent ou qui écrivent. Pour avoir mérité ce titre de prophète, il faut que Samuel ait laissé une œuvre. Or cette œuvre n'est mentionnée nulle part et ne peut être que le récit des événements contemporains ou antérieurs à ce personnage.

Ces événements sont les luttes de la Femme pour conserver son pouvoir. C'est dans un Livre de *Samuel* qu'on aurait puisé pour écrire le Livre de *Josué* et celui des *Juges*, ainsi que les premiers chapitres du livre qui porte son nom. Bien entendu, les falsifications du temps d'Esdras ont dénaturé les faits et changé le sexe des personnages de manière à embrouiller l'histoire ; mais le fond est resté.

Quant au 2e *Livre de Samuel*, il est différent du précédent et semble puisé à une autre source, quoiqu'on y retrouve le style orgueilleux et ridicule de l'Ecole d'Esdras. L'idée fixe qui s'y révèle, c'est la glorification de Daud, mais d'un Daud masculin. On entasse des faits contradictoires, pour *prouver* le sexe qu'on lui attribue. On multiplie ses mariages, on lui donne une multi-

tude d'enfants ; système qui n'a pas seulement pour but d'affirmer sa masculinité, mais aussi de justifier la polygamie d'une époque postérieure en en reportant l'usage dans le passé, et en attribuant les mœurs qu'on veut justifier et faire prévaloir au roi le plus honoré.

Or, à l'époque de David, le mariage n'existait pas. Il n'y avait donc ni épouse, ni concubine, comme on tend à le faire croire. Les hommes étaient soumis à la Loi (la Thorah), qui leur interdisait l'adultère (le mélange des femmes). L'amour féminin n'était pas réglementé par les hommes. Le mariage, tel qu'il exista plus tard — c'est-à-dire la femme asservie dans une union monogame (ou plutôt monoandre) —, n'a été introduit dans les mœurs que lorsque le régime gynécocratique a été complètement détruit, et il était encore florissant — quoique attaqué — sous David.

Cette époque est même celle des grandes luttes de la Femme pour conserver sa puissance.

Nous considérons donc les versets consacrés à des faits sexuels introduits dans la vie de Daud, comme des interpolations qui ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. Telle est en ce genre toute l'histoire d'Urie. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Daud eut des enfants et que, par conséquent, elle eut des amants. C'était dans les mœurs du temps, sanctionné et sanctifié, du reste, par la Religion. L'amour féminin était glorifié et la maternité imposée. Cependant, dans les Psaumes, elle parle de « *son unique* », faisant allusion sans aucun doute à Jonathan qu'elle a certainement aimé follement (1).

Le second *Livre de Samuel* commence par une complainte de Daud sur la mort de Saül et de Jonathan.

Cette complainte est écrite dans le livre du Jasar. On y lit ceci :

(1) Elle contracta des alliances, en particulier avec Talmaï, roi de Desur, dont *il* épousa la fille Maaka, ajoute-t-on perfidement, alors que c'est avec *lui* et non avec *elle* qu'il y eut alliance. On lui donne encore comme *femmes* Ahinaom, mère d'Ammon ; Abigaïl, mère de Kiléab (ou Delaïa) ; Maaka, mère d'Absalon ; Haggit, mère d'Adoniah ; Abital, mère de Séfatiah ; Egla, mère d'Itream. — Mikal est encore parmi les *femmes* de David ; mais on nous dit aussi que son père l'avait donnée à un officier de la tribu de Benjamin, ce qui fait croire qu'on mêle deux récits. A remarquer que le *père*, à cette époque, n'a encore aucun droit dans la famille, et que ce sont les sœurs qui marient leurs frères, c'est-à-dire leur procurent des alliances.

25. « Comment les hommes forts sont-ils tombés au milieu de la bataille, et comment Jonathan a-t-il été tué sur les hauts lieux ?

26. « Jonathan, mon frère, je suis en angoisse à cause de toi. Tu faisais tout mon plaisir : l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui des femmes ».

— Ce dernier verset évidemment a été altéré ; il devait y avoir : « plus grand que celui d'aucune autre femme ».

M. Renan donne de ce verset la traduction suivante : « J'ai le cœur serré en pensant à toi, mon frère Jonathan ; tu étais la douceur de ma vie ; ton amitié fut pour moi au-dessus de l'amour des femmes » (1).

Après cela, nous voyons les luttes recommencer. Le fils de Saül, surnomme Ish-Bosheth (homme de honte) (2), prétend régner sur Israël comme son père. Il a 40 ans et domine en effet pendant deux ans ; Daud n'a que la maison de Juda. Mais la lutte s'engage entre Israël et Juda ; et c'est Juda qui triomphe, c'est-à-dire Daud. Abner, le grand capitaine d'Ish-Bosheth, passe même à Juda.

Enfin, le fils de Saül est tué et le royaume reste à Daud. Ish-Bosheth s'était imposé par la force, il n'a pas régné par le consentement des peuples ; car, à sa mort, toutes les tribus d'Israël viennent vers Daud à Hébron, et lui disent : « Voici, nous sommes tes os et ta chair » (chap. V, 1). Ce qui veut dire : nous sommes semblables à toi — du même sexe que toi —, ou bien : nous sommes comme tes enfants et nous défendons la même cause.

D'ailleurs, dans ce chapitre V, on rappelle à Daud qu'elle seule a été en possession du pouvoir, on lui dit :

2. « Et même ci-devant, quand Saül était roi sur nous, tu étais celui qui menait et qui ramenait Israël ».

(1) Cette complainte, évidemment revisée, l'a été à l'époque où on voulait faire admettre les mœurs spéciales introduites en Grèce par l'éphébérastie de Socrate et de Platon.

(2) Les fils de Saül ont des noms divins masculinisés : Meri-Baal, Ish-Baal, Milkisna,... Saül ne se sert du nom de Jahveh que quand il en a besoin. Ish-Baal veut dire « homme de Baal » ; Ish-Bosheth, homme de la honte, de l'ignominie.

C'est par ces surnoms que les femmes flétrissent l'homme de sa conduite, quand il s'élève contre elles. Plus tard, quand les hommes auront triomphé, ils se vengeront en renvoyant à la femme toutes les accusations portées contre eux, et nous verrons alors la femme couverte d'opprobre (voir *Ruth*, II, 15).

— C'est à ce moment qu'on place le sacre de Daud.

3. « Donc tous les anciens d'Israël vinrent vers le *roi* à Hébron, et Daud fit alliance avec eux, et ils oignirent Daud pour roi sur Israël ».

— Daud était alors âgée de trente ans et régna pendant quarante ans.

Elle régna à Hébron sur Juda sept ans et six mois, puis trente-trois ans à Jérusalem sur tout Israël et Juda. Et ce long règne d'une femme fut le plus brillant que l'antiquité ait enregistré.

— C'est dans ce chapitre V que nous trouvons les versets dans lesquels le pouvoir des temps à venir est promis à *la maison de Daud*, c'est-à-dire à la Femme.

9. « J'ai été avec toi — (c'est Hevah, la Déesse, qui parle) — partout où tu as été, j'ai exterminé tous tes ennemis de devant toi, et j'ai rendu ton nom grand comme celui des grands qui sont sur la terre.

10. « Et je t'établirai un lien à mon peuple d'Israël, je le planterai, et il habitera chez lui. Et il ne sera plus agité, et les enfants d'iniquité ne les affligeront plus comme ils ont fait auparavant.

11. « Savoir depuis le jour que j'ai ordonné des Juges sur mon peuple d'Israël, et que je t'ai donné du repos de tous tes ennuis, et que Hevah t'a fait entendre qu'elle établira ta famille.

12. « Quand tes jours seront accomplis et que tu te seras endormie avec *tes frères*, alors je te ferai lever ta postérité après toi, et j'affermirai son règne » (1).

— Ceci ayant été écrit après le règne de Salomon, annonce son règne comme une chose *à venir*, ce qui est une occasion d'affirmer le règne de l'homme qui commence alors, et d'annoncer qu'il sera affermi.

Ce qui suit prouve cette intention des rédacteurs ; ils disent :

14. « Je lui serai *père*, et il me sera fils. Que s'il commet quelque iniquité, je le châtierai avec une *verge d'homme*, et par des plaies des fils des hommes ».

— Les mots *père* et *fils* sont peut-être mis là pour *mère* et *fille*, puisque, au siècle de Daud, le régime paternel n'existe pas encore. Mais il est plus probable que tout cela a été arrangé du

(1) Cette annonce d'un fils qui régnera, qui s'applique à Salomon, a été interprétée plus tard, par la seconde secte chrétienne, comme annonçant Jésus.

temps d'Esdras, le grand falsificateur, pour servir d'appui à la cause masculine.

— Daud avait eu quelques années de repos et de triomphe. Partout ses ennemis avaient été vaincus, les Philistins humiliés (chap. VIII, 1), et le peuple pacifié. Mais cela ne devait pas durer; l'envie devait encore susciter contre elle des révoltes. Celle dont nous allons parler maintenant est la plus cruelle de toutes pour une mère : c'est la révolte de son propre fils, Abçalon, qui veut lui disputer le pouvoir. Il a quarante ans et prépare un véritable coup d'État. Après avoir cherché et réussi à gagner les hommes, il conspire avec eux contre sa Mère. Il envoie des espions dans toutes les tribus d'Israël pour dire :

10. « Aussitôt que vous aurez entendu le son de la trompette, dites : Abçalon est établi roi à Hébron. Et 200 hommes de Jérusalem qui avaient été invités s'en allèrent avec Abçalon dans la simplicité de leur cœur, ne sachant rien de son dessein ».

— Abçalon soulève même les conseillers de David et forme une puissante conjuration.

13. « Alors vint un messager vers Daud, disant : « Tous ceux d'Israël ont leur cœur tourné vers Abçalon ».

14. « Et David dit à ses serviteurs : « Levez-vous et fuyons. Hâtons-nous d'aller de peur qu'il ne se hâte et ne nous atteigne, et qu'il ne fasse venir le mal sur nous, et qu'il ne fasse passer toute la ville au fil de l'épée ».

Alors elle s'en alla dans le désert, et c'est dans ce moment d'amertume qu'elle accomplit la montée du chemin des Oliviers, que nous retrouverons dans la vie de Jésus.

Chap. XV, 30. — « Et Daud montait par la montée des Oliviers, et en montant elle pleurait. Elle avait la tête couverte et marchait nu-pieds. Tout le monde aussi qui était avec elle montait, chacun ayant la tête couverte. Et elle pleurait en montant ».

Pendant ce temps-là, Abçalon vint à Jérusalem et s'empara de la ville royale de sa Mère.

Et Daud était insultée par des lâches qui, la voyant vaincue, lui jetaient des pierres (nous retrouverons encore ce fait dans la vie de Jésus).

5. « Et le roi Daud vint jusqu'à Bahurim ; et voici, il en sortit un homme de la famille et de la maison de Saül, nommé Scimhi, fils de Guéra, qui, étant sorti, maudissait Daud.

6. « Et il jetait des pierres contre Daud et contre tous les

serviteurs du roi Daud, et tout le peuple et tous les hommes vaillants étaient à la droite et à la gauche du roi.

7. « Or Scimhi parlait ainsi en le maudissant : « Sors, sors, homme de sang et méchant homme !

8. « L'Éternel a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, en la place duquel tu as régné ; et l'Éternel a mis le royaume entre les mains de ton fils Abçalon ; et voilà, tu souffres le mal que tu as fait, parce que tu es un homme de sang ».

9. « Alors Abisçaï, fils de Tsérujah, dit au roi : « D'où vient que ce chien mort maudit le roi, mon seigneur ? Que je passe, je te prie, et que je lui ôte la tête ».

10. « Mais le roi répondit : « Qu'ai-je à faire avec vous, fils de Tsérujah ? ».

Cette phrase a été parodiée par celle que Jésus adresse à sa Mère quand il dit : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? »

11. « Daud (1) dit aussi à Abisçaï et à tous ses serviteurs : « Voici, mon propre fils qui est sorti de mes entrailles cherche ma vie. Combien plus maintenant un fils de Jémini me traitera-t-il indignement ! Laissez-le et qu'il me maudisse ».

Cette phrase : « sorti de mes entrailles », n'est jamais dite que par une femme : les enfants ne sortent pas des *entrailles* du père.

13. « Daud donc et ses gens continuaient leur chemin ; et Scimhi allait du côté de la montagne vis-à-vis de lui, et en allant il maudissait et il jetait des pierres contre Daud, et il élevait de la poussière ».

Alors Abçalon lève une armée et s'en vient combattre sa Mère. Elle fait le dénombrement de ses troupes et les organise pour se défendre. Elle veut même les conduire en personne, mais ses capitaines s'y opposent en disant : « Quand la moitié de nous serait tuée, on n'en ferait pas grand cas, mais, dans l'état où nous nous trouvons, tu nous vaux dix mille hommes ». Elle consentit à rester, mais en les voyant partir, elle leur dit : « Epargnez le jeune homme Abçalon ».

(1) Dans les *Psaumes*, nous lisons :
« Des chiens nombreux m'encerclèrent, une bande de malfaiteurs m'entoura.
Ils trouèrent mes mains et mes pieds, comptèrent tous mes os,
m'observèrent et m'examinèrent.
Ils se partagèrent mes habits,
et sur mon vêtement jetèrent le dé (*Psaume* XXII, 2, 17, 19) (grec).

Le combat eut lieu dans la forêt d'Ephraïm, et le peuple d'Israël, l'armée d'Absalon fut battue par les gens de Daud, et Abçalon tué malgré la recommandation faite par sa Mère de ménager sa vie.

Nous voyons alors le peuple honteux d'avoir suivi Abçalon dans sa révolte. La conscience de ces hommes parle, mais il y a encore des révoltés, des indécis ; « on se disputait dans toutes les tribus d'Israël ».

Enfin Daud arrive à fléchir le cœur de tous les hommes de Juda comme si ce n'eût été qu'un seul homme, et ils envoyèrent dire : « Reviens avec tous tes serviteurs ».

— Le règne de Daud recommence, non sans troubles pourtant ; lui qui est « comme *un ange du ciel* » (chap. XIX, 25) est encore menacé par l'inépuisable lâcheté humaine (chap. XXI).

15. « Or il y avait aussi une autre guerre des Philistins contre les Israélites, et Daud y était allé avec ses serviteurs, et ils avaient tellement combattu contre les Philistins que Daud se trouva extrêmement fatigué.

16. « Et Isçbi-Bénob qui était des enfants de Rapha et qui avait une lance dont le fer pesait trois cents sicles d'airain, et qui était armée de neuf, avait résolu de frapper Daud.

17. « Mais Abisçaï, fils de Tsérujah, vint au secours du roi et frappa le Philistin et le fit mourir. Alors les gens de Daud jurèrent et dirent : « Tu ne sortiras plus avec nous en bataille, de peur que tu *n'éteignes la lampe d'Israël* ». Ceci est un magnifique hommage à son esprit.

Le second *Livre de Samuel* se termine par un cantique à la Divinité Hevah (l'Éternel) trop long pour être cité, mais qu'il faut lire dans les Bibles modernes pour voir le magnifique hommage rendu à la Déesse d'Israël.

Le chapitre XXIII du *Livre de Samuel* parle de la fin de Daud, des dernières paroles qu'on lui attribue, et qui seraient celles-ci :

2. « L'esprit de Hevah a parlé par moi, et sa parole a été sur ma langue.

3. « La Déesse d'Israël a dit : Le rocher d'Israël a parlé de moi, disant : Celle qui domine sur les hommes avec justice

4. « Est comme la lumière du matin lorsque le soleil se lève ; d'un matin qui soit sans nuages, comme la lumière du soleil qui fait germer la terre après la pluie.

5. « Il n'en était pas ainsi de ma maison ; mais Elle m'a

établi dans *une alliance éternelle, bien ordonnée, et ferme en toutes choses. Elle est toute ma délivrance et tout mon plaisir, et ne fera-t-elle pas fleurir ma maison ?*

6. « Mais les méchants seront tous ensemble comme des épines qu'on jette au loin parce qu'on ne les prend pas avec la main. »

L'alliance éternelle et bien ordonnée dont parle le verset 5 fait allusion à la fondation d'une immense fraternité secrète qui a été *éternelle* en effet, puisqu'elle est devenue la Franc-Maçonnerie dont nous allons bientôt parler.

— Ici s'arrête l'histoire de David, qui eut cependant encore un chagrin : un autre de ses fils, Adonijas, voulut se faire reconnaître roi sans attendre la mort de sa Mère. La façon dont il s'empare de la royauté en disant tout simplement : « Je régnerai », nous montre combien toute notion de droit faisait défaut aux hommes de cette époque et comme ils obéissaient promptement aux impulsions de leur esprit dominateur.

Adonijas, fils aîné de Daud, eût été son successeur naturel si les hommes avaient été appelés à régner légitimement et héréditairement. Mais Salomon, son frère cadet, alla se faire sacrer à Gihon, et, revenant à la tête d'un parti puissant, força son aîné à renoncer au trône et le fit mourir. Donc, les trois fils de Daud, Abçalon, Adonijas et Salomon, furent tous les trois des révoltés voulant s'emparer de la royauté. Daud, cette grande et malheureuse femme, la dernière Soffet d'Israël, fut ensevelie dans la « ville de Daud », la « cité de la Déesse », plus tard « cité de Dieu », nom qu'on donnait à Jérusalem, la ville qu'elle avait fondée et qui devait rester si fameuse dans l'histoire.

Telle est l'histoire de Daud, telle qu'elle nous apparaît à travers les documents masculins. Que serait-elle si nous pouvions la lire dans les livres perdus, disons plutôt *détruits*, comme le *Livre des Justes* ?

Dans les temps modernes, le sexe de Daud ayant été découvert, tout au moins soupçonné, on s'est occupé de faire un revirement dans l'opinion à son sujet, afin de préparer des arguments *contre elle*, pour le jour où des chercheurs indiscrets s'aviseraient de lui restituer sa féminité — et sa gloire ! — Pour ces historiens misogynes, Daud n'est plus « l'homme de Dieu », le « roi selon le cœur de l'Éternel », « l'âme éminemment religieuse et tendre »

qui a composé les Psaumes ; c'est un vulgaire ambitieux, un chef de bandes, un révolté dont les idées étroites ne dépassent nullement l'horizon de ses contemporains, et ils emploient à son égard le système qui consiste à nier l'œuvre pour lui en enlever la gloire en l'attribuant à un auteur inconnu. — C'est ainsi qu'on procède pour toute œuvre féminine.

M. Leblois, dans *Les Bibles* (livre V, section II, p. 142), dit : « Son caractère moral est déplorable, sa perfidie révoltante. On connaît les embûches qu'il dresse au fidèle Urie, après avoir séduit sa femme. »

Naturellement, pour justifier le sexe qu'on lui attribuait, il fallait bien lui donner des mœurs d'homme. Mais ce n'est pas à travers les supercheries qu'il faut juger l'Histoire, car alors elle n'est plus qu'un gâchis inexplicable, une démence...

Le but de l'histoire consciencieuse est, au contraire, de rectifier ces absurdités et d'y découvrir la vérité.

Or, pour cela, il faut remettre la Femme dans le passé et lui rendre toute sa gloire en montrant tous ses actes, toutes ses luttes, son éternel martyre.

Il faut en même temps démasquer les imposteurs qui l'ont avilie et qui ont attribué à des hommes toutes ses grandeurs.

Gloire donc à Daud, à la grande Femme qui fut la dernière souveraine d'Israël !

Les Psaumes

Les *Tehillim* ou louanges — en grec les Psaumes ou les Hymnes (ce dernier mot est de Philon) — sont un magnifique chant de louange à la Femme, à Hevah, une *doxologie*, c'est-à-dire une forme de glorification.

Les traducteurs supprimèrent le nom féminin de la Déesse et mirent à sa place le mot « Eternel » ; mais nous savons que, dans le texte hébreu, il y a partout « Iehaveh », et *Iehaveh*, c'est Hevah.

C'est donc à la femme que s'adresse la magnifique louange des Psaumes, qui sont, en même temps, le grand cri de douleur de la Femme outragée, et un pressant rappel à l'observance de la Loi morale. C'est aussi un anathème jeté sur l'homme pervers, méchant, corrompu et inintelligent.

Certains auteurs nient que les Psaumes soient de Daud, parce

que, ne comprenant rien à l'Histoire des Hébreux, ils croient qu'il s'agit des lamentations d'un peuple, alors qu'il s'agit des lamentations d'un sexe, et, cherchant dans l'histoire des Juifs quelque chose qui justifie l'état d'âme du « chantre divin », ils le reportent aux persécutions postérieures à Daud. C'est pour justifier cet anachronisme qu'on dénie à cette grande femme la gloire de son œuvre, comme on l'a frustrée de la gloire de son sexe (1).

La date des Psaumes est bien de l'époque de Daud, de 1.010 à 800, d'après le général Forlong, dans *The rivers of Life.* Ces chants exhalent la douleur de la Femme opprimée par l'Homme, douleur qui, du reste, s'est reproduite d'âge en âge, et a été de tous les temps.

Ce qui domine dans les Psaumes, c'est le cri de vengeance. Ce cri monte des profondeurs de l'abîme où la femme a été précipitée. C'est le chant d'agonie de la puissance féminine, chant de tristesse dont les échos vont envelopper le monde. Il a fallu sans doute une cause publique et des malheurs immenses pour susciter cette poésie. Il n'y a que les grandes douleurs pour trouver de tels accents. Cette voix une fois entendue eut son écho dans l'esprit des malheureuses femmes obscures et isolées dont les tristesses étaient muettes. Une reine, et une reine puissante, pouvait seule parler.

L'oppression de l'homme sur la femme commençait à devenir insupportable. La force brutale l'écrasait ; elle souffrait et se débattait. Daud jeta le grand cri de protestation contre tant d'iniquité. En même temps, elle fit un pressant appel à l'esprit féminin personnifié en Hevah, la Déesse.

Elle chanta la réaction de l'esprit contre la force ; elle eut un sublime élan vers la Justice. C'est que c'était l'âme même de la femme qui était atteinte dans ces luttes de sexes ; c'est sa *spiritualité* qui n'était plus comprise, qui n'était plus honorée, qui était outragée !... C'était son autorité morale qu'on voulait lui enlever ; sa loi n'était plus observée ; son nom saint était blasphémé, et c'étaient des frères, des amants, des pères, des fils qui étaient les insulteurs, les oppresseurs, les complices des peuples voisins envahisseurs, ennemis !

(1) Voir à ce sujet le livre de M. Edouard Reuss : *Le Psautier, ou livre des cantiques de la Synagogue*, Traduction nouvelle, 1875. M. Reuss fait remonter ces chants aux temps d'Antiochus Epiphane.

Après les tristesses de la servitude, les amertumes de la trahison.

— C'est alors que sont déclarées *saintes* les vaillantes opprimées ; celles qui soutiennent la lutte, quoique menacées par la force, grandes encore par leur prestige moral — invincible, celui-là. Aussi un mot nouveau les désigne : *hasid* (ὅσιος) — saint — qui se trouve pour la première fois dans les Psaumes. Ces chants apparaissent donc comme la plainte des saints demandant justice à leur Déesse. Le *saint* d'Israël, c'est la Femme.

C'est la persécution qui a délié la langue de l'opprimée ; car la femme heureuse ne parle pas aux nations, ne s'adresse pas aux générations montantes ; c'est dans la souffrance seulement qu'elle se manifeste ; mais alors elle le fait avec des accents d'une sublime grandeur. Elle n'a pas besoin d'aller à l'école des hommes pour apprendre à parler, à écrire... La pensée qui déborde en elle jaillit, comme une source féconde.

La persécution des « puissants de la terre » a été d'abord dirigée contre la femme avant de l'être contre des hommes. C'est par une lâcheté qu'elle commence, et c'est par la lâcheté qu'elle se maintient. Quoique dans sa forme elle ait paru varier, au fond elle n'a jamais changé d'objet : c'est toujours la lutte de la Force contre l'Esprit, du mensonge contre la vérité ; et, à travers l'histoire, nous entendons toujours le cri de détresse et le cri de vengeance partis des Psaumes, se répercuter parmi tous les opprimés.

Tous les chants contenus dans ces hymnes ne sont pas de David. Il y en a quelques-uns qui sont « des enfants de Coré » ou d'Asaph. On les reconnaît facilement : c'est un autre esprit, quoique le style reste le même. Il y en a aussi qui ont dû être interpolés à une époque postérieure et qui contiennent des idées masculines (comme le 38e et le 51e).

Je voudrais citer tous les premiers qui sont certainement de Daud, tant la psychologie féminine s'y manifeste clairement. Nulle lecture ne peut avoir plus d'intérêt pour la femme moderne, — et aussi pour les hommes —.

Pour bien comprendre l'évolution morale de l'Humanité, il faut savoir comment la femme a été attaquée, et comment elle s'est défendue. Ce qui surprend surtout, c'est de voir qu'à travers ces longs siècles — 3.000 ans ! — la nature humaine ait si peu changé : ce que disait Daud serait encore opportun de nos jours.

Extraits des Psaumes de Daud

IV, 3. « Fils des hommes ! Jusques à quand ma gloire sera-t-elle diffamée ? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge ?

VII, 15. « Le méchant est en travail pour enfanter la vanité, car il a conçu l'outrage.

X, 7. « Sa bouche est pleine de malédictions, de tromperies et de fraudes ; il n'y a sous sa langue que tourments et qu'outrages.

XII, 2. « L'homme de bien est défailli, et les hommes sincères ont pris fin parmi les fils de l'homme.

XIX, 1. « Ils se sont corrompus ; ils ont fait des choses abominables ; il n'y a personne qui fasse le bien.

XVII12, 12. « Ils nous environnent à chaque pas que nous faisons, ils nous épient pour nous jeter par terre (*nous* sous-entend la *femme*).

Ils ressemblent au lion qui ne demande qu'à déchirer.

XXII, 8. « Tous ceux qui me voient se moquent de moi ; ils me font la moue ; ils hochent la tête.

19. « Ils partagent entre eux mes vêtements et ils jettent le sort sur ma robe.

XXV, 2. « Que je ne sois point confuse, que mes ennemis ne triomphent pas de moi.

22. « O Déesse ! rachète Israël de toutes ses détresses.

XXX, 12. « Des témoins violents s'élèvent contre moi ; on me redemande des choses dont je ne sais rien. Ils m'ont rendu le mal pour le bien, tâchant de m'ôter la vie.

15. « Des gens de néant se sont assemblés contre moi sans que j'en susse rien ; ils m'ont déchirée.

XXXI, 13. « J'ai été mise en oubli dans le cœur des hommes, comme un mort. J'ai été estimée comme un vase de nul emploi.

XXXV, 17. « Retire mon âme des désolations qu'ils me préparent.

21. « Ils ont ouvert leur bouche autant qu'ils l'ont pu contre moi, et ils ont dit : « Ah ! notre œil l'a vu ».

XXXVI, 4. « Les paroles de leur bouche ne sont qu'iniquités et que fraudes ; ils refusent d'être intelligents et de bien faire.

5. « Ils méditent l'iniquité dans leur lit ; ils s'arrêtent au chemin qui n'est pas bon ; ils n'ont point en horreur le mal. Quand mon pied glisse, ils s'élèvent contre moi.

XXXIX, « Ne m'expose pas à l'opprobre de l'homme insensé.

XLII, 11. « Mes ennemis m'ont outragée, ce qui a été une épée dans mes os.

XLIII, 1. « Délivre-moi de l'homme trompeur et pervers.

2. « Pourquoi marcherais-je en deuil sous l'oppression de celui qui me hait ?

XLIV, 5. « O Déesse ! ordonne que les descendants de Jacob soient délivrés !

11. « Ceux qui nous haïssent se sont enrichis de ce qu'ils ont pillé sur nous.

12. « Tu nous as livrées comme des brebis qu'on doit manger, et tu nous as dispersées parmi les nations.

14. « Tu nous as mises en opprobre à nos voisins, en moquerie et en raillerie à ceux qui habitent autour de nous.

15. « Tu nous as mises en proverbe parmi les nations.

16. « Ma confusion est toujours devant moi, et la honte de mon visage me couvre.

17. « A cause des discours de celui qui me fait des outrages et qui m'injurie ; et à cause de l'ennemi et du persécuteur.

LV, 3. « Je gémis dans ma solitude et je me tourmente.

4. « A cause du bruit que l'ennemi fait, à cause de l'oppression du méchant ; car ils m'imputent des crimes, et ils me haïssent avec fureur.

5. « Mon cœur est comme en travail en dedans de moi, et des frayeurs mortelles sont tombées sur moi.

6. « La crainte et le tremblement se sont jetés sur moi, et l'effroi m'a couverte.

10. « J'ai vu la violence et l'oppression sur cette ville.

11. « L'outrage et l'oppression sont au milieu d'elle.

LVI, 2. « O Déesse ! aie pitié de moi, car l'homme mortel m'a engloutie et m'opprime, m'attaquant tous les jours.

LVIII, 2. « Vous, gens de l'Assemblée, prononcez-vous véritablement ce qui est juste ? — Vous, fils des hommes, jugez-vous avec droiture ?

3. « Au contraire, vous formez dans votre cœur des desseins d'iniquité, et vous tenez dans vos mains des balances d'injustice sur la terre.

5. « Ils ont un venin semblable au venin du serpent, et ils sont comme l'aspic sourd qui bouche son oreille.

LXVIII, 12. « La Déesse a donné de quoi parler, *les messagères de bonnes nouvelles ont été une grande armée.*

LXIX, 9. « Je suis devenue étrangère à mes frères.

11. « Et j'ai pleuré en jeûnant ; mais cela m'est tourné en opprobre. J'ai été le sujet de leurs railleries.

13. « Ceux qui sont assis à la porte discourent de moi ; je sers de chanson à ceux qui boivent la cervoise.

15. « Retire-moi de ce bourbier, que je ne m'y enfonce point.

LXXXVIII, 5. « On me met au rang de ceux qui descendent dans la fosse. Je suis devenue comme un être qui n'a plus de vigueur.

6. « Séparée parmi les morts qui sont couchés dans le sépulcre, qui sont retranchés par ta main.

9. « Tu as éloigné de moi tous ceux de ma connaissance ; tu m'as mise en abomination devant eux. Je suis renfermée en sorte que je ne saurais sortir.

10. « Mon œil languit d'affection.

11. « Feras-tu un miracle envers les morts ? Les trépassés se relèveront-ils pour te célébrer ?

12. « Annonce-t-on ta bonté dans le sépulcre ?

13. « Connais-t-on tes merveilles dans les ténèbres et ta justice dans le pays de l'oubli ?

CXVIII, 22. « La pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée, est devenue la principale de l'angle.

CXIX, 154. « Défends ma cause et me rachète ; fais-moi revivre selon ta parole (1). »

Toute femme qui a souffert, qui a été opprimée, outragée, comprendra cela. Elle comprendra aussi ce cri d'espérance :

(1) La marquise d'Eyragues a traduit les *Psaumes* de David.

« Fais-moi revivre ! », qui servira à édifier le dogme de la résurrection.

Mais les hommes ne comprennent rien à ces plaintes.

Parmi les critiques des Psaumes, faites par des auteurs masculins, nous lisons ceci : « Les joies et les tendresses béates ne sont-elles pas les élans d'une âme qui, pleine d'elle-même, s'aime et s'adore dans le Dieu qu'elle invoque ? » C'est bien cela, en effet, la Femme s'aime dans le symbole féminin, Hevah, l'Éternelle Vérité, et l'Éternelle Justice ; et c'est là ce que les hommes ne comprennent pas.

LES MYSTÈRES DE JÉRUSALEM

Les luttes soutenues par Daud avaient fait comprendre à cette grande femme que la puissance féminine, qui s'affaiblissait, ne reprendrait ses forces que dans une organisation nouvelle — mais secrète — qui permettrait aux défenseurs de l'ancien régime gynécocratique de se réunir, de s'instruire, de se concerter pour l'action contre l'envahissement du pouvoir masculin qui s'imposait par la force.

Elle comprit que les femmes ne pouvaient plus lutter ouvertement et qu'il leur fallait désormais trouver un moyen de se réunir pour s'entendre et continuer à enseigner l'antique vérité, sans être inquiétées par leurs ennemis.

On retrouve partout cette préoccupation des femmes antiques qui leur fait chercher « la sécurité », ce qui prouve bien que les hommes les persécutaient, qu'ils empêchaient leurs réunions — par ruse ou par violence — en même temps qu'ils les livraient à la raillerie et à la calomnie des « impies », c'est-à-dire des envieux, des hommes pervers.

C'est alors que nous voyons naître l'institution d'une grande Société secrète, et jeter les fondements d'un Temple, sanctuaire respecté où les femmes et leurs alliés s'entourent de grandes précautions, pour empêcher l'introduction parmi elles de ceux qui pouvaient les trahir.

Ce sont ces femmes qui, avec Daud, posèrent la première pierre de ce Temple mystique.

Je dis *mystique* parce qu'on va y déposer l'arche qui contient le *Sépher* de Myriam, et que le mot *mystique* — comme mystère — désigne tout ce qui nous vient de cette grande Femme.

Cependant, c'est à Salomon que la *Bible* masculine attribuera la construction du Temple, et le récit en sera même fait avec un si grand luxe de détails que nous considérons cette exagération

comme une preuve de sa fausseté. C'est en mentant qu'on explique le plus et qu'on prend le ton le plus affirmatif.

Le *Sépher* avait subi mille vicissitudes. Dans le *Livre* Ier *de Samuel*, chapitre IV, on raconte que, dans une bataille contre les Philistins, le peuple envoya chercher l'Arche à Silo. C'était le palladium d'Israël, et, comme elle entrait au camp, « tout Israël poussa des cris de joie ».

Les Philistins surent par ces manifestations bruyantes que l'*arche* était parmi eux. Voyant l'enthousiasme que la possession de ce Livre causait, ils résolurent de s'en emparer. En effet, ils arrivèrent à le prendre et à vaincre les Israélites, pour qui ce fut une désolation. Mais, à partir de ce moment, les Philistins sont accablés par toutes sortes de malheurs, et tout ce qui leur arrive de fâcheux est attribué au crime qu'ils ont commis en s'emparant de l'*arche*. C'est la vengeance de la Déesse outragée, et elle va les faire mourir. Elle est d'autant plus outrée qu'ils ont mis le *Livre saint* dans « la maison de Dagon », demeure d'un dieu ennemi. Bref, épouvantés des menaces dont ils sont l'objet, remplis de craintes superstitieuses, ils se décident à renvoyer l'*arche* aux Israélites. Elle avait séjourné sept mois dans le pays des Philistins. On exigea d'eux une indemnité ; et « l'Éternel frappa les gens de Bethscémès, parce qu'ils avaient regardé dans l'*arche* ». Donc on avait peur que le *Livre* soit lu. « Et le peuple fit un grand deuil » (Chapitre V).

L'arche fut provisoirement gardée dans la maison d'Abinadab, pendant vingt ans, après quoi Daud la fit transporter chez Hobed, et de là à la *cité de Daud*, c'est ainsi qu'on appelait Jérusalem. C'est là que Nathan vint transmettre à Daud une plainte naïve de l'Éternel à qui les historiens font dire : « Me bâtiras-tu une maison afin que j'y habite ? »

Le Temple

Daud entreprit donc de faire construire à Jérusalem un Temple, qu'elle appela *la Maison de Hevah*. Elle y employa des richesses immenses et en fit un édifice somptueux, qui eut une renommée mondiale et qu'on venait voir de partout.

Le nom sacré de Hevah, הוה, était sur le fronton.

Lorsque le Temple eut été bâti, le Livre ainsi que l'arche furent déposés dans le sanctuaire.

Cette construction était faite de façon à rappeler, dans les détails, la science de Myriam qu'on allait y enseigner. Sept marches s'élevaient devant l'entrée pour rappeler les sept Elohim.

La construction était située de façon que l'estrade était à l'Orient.

Dans la salle était un endroit appelé l'Oracle, où se plaçait l'Orateur, car c'est surtout pour enseigner que le Temple fut édifié.

La *Bible* vulgaire raconte la construction du temple d'après les renseignements des prêtres de la religion juive, qui ne furent jamais initiés aux Mystères de Jérusalem, et n'en connurent jamais que ce qu'on en révélait aux profanes ; aussi leur histoire est pleine de confusion et d'inexactitude.

Les trois Fondatrices des Mystères de Jérusalem

La reine Daud ne fut pas seule à fonder l'Institution secrète qui devait se propager jusqu'à nous à travers la Franc-Maçonnerie. Elle eut deux collaboratrices : deux Reines-Mages (ou Magiciennes) qui, avec elle, formèrent le tryptique sacré que les trois points de l'Ordre ont représenté depuis. L'une est Balkis, reine d'Ethiopie (appelée la reine de Saba), l'autre est une reine de Tyr, que l'on a cachée derrière le nom d'Hiram (1).

La Reine de Tyr Elissar, surnommée Didon

Nous n'avons à tenir aucun compte des récits de la *Bible*, puisque c'est un livre profane, destiné à cacher le rôle de la Femme. Rappelons seulement qu'elle fait d'Hiram un roi de Tyr.

D'après les traditions, notamment celle des Abyssins, il s'agirait de *la fille du roi de Tyr*. Mais cela prouve que ceux qui propagent ces légendes n'ont pas une connaissance réelle de l'Histoire, car, quelques années après l'époque de Daud, c'est-à-dire

(1) Nous disons Reines-Mages, alors qu'il faudrait dire « magiciennes », parce que c'est le nom qui leur est resté depuis que ces trois Reines ont été copiées par les trois Rois-Mages, mis dans la légende de la naissance de Jésus.

vers 898, nous voyons Didon quitter la Phénicie, parce que le pouvoir gynécocratique y est attaqué.

Comment, au xe siècle, y aurait-il eu des rois à Tyr, alors que les grandes luttes de cette époque ont justement pour but d'empêcher l'institution de cette royauté ?

Cette reine de Tyr eut une puissance considérable dont l'histoire classique ne nous rend pas compte, mais dont les traditions occultes nous font entrevoir l'importance. C'est à elle, cachée sous le nom d'Hiram, qu'on donne le plus grand rôle dans la construction du Temple, c'est elle qui en aurait fourni les matériaux qui furent envoyés de Tyr.

Quant à sa puissance morale, elle est résumée dans les rituels maçonniques. Il suffit de les rappeler pour qu'on en juge. Nous y lisons ceci :

« Quel était cet *homme* ? D'où venait-il ? Son passé était un mystère. » — Or c'est toujours ainsi qu'on parle des personnages qui ont subi la substitution de sexe.

« Hiram est aussi étrange que sublime. Son génie audacieux le place au-dessus de tous les hommes. Son esprit *échappe à l'humanité* — (masculine) — et chacun s'incline devant sa volonté et sa mystérieuse influence. La bonté et la tristesse étaient peintes sur son visage assombri, et son large front reflétait à la fois l'esprit de Lumière et le génie des ténèbres. »

Ceci est une preuve de plus qu'il s'agit d'une Femme de génie ; c'est toujours avec ces contrastes que la Femme est jugée, parce qu'elle est tour à tour admirée et détestée.

Nous pouvons juger l'influence immense que cette Femme a dû avoir dans le monde par la manière dont la tradition en parle. Elle dit : « Son pouvoir était immense ; *Il* avait sous ses ordres plus de trois cent mille ouvriers de tous pays, parlant toutes les langues, depuis le sanscrit de l'Himâlaya, jusqu'au langage guttural des sauvages Lybiens. »

Ceci veut dire que le parti gynécocratique qui suivait la Loi de Myriam était formidable, et, d'après toute la légende maçonnique — que je ne peux reproduire ici à cause de sa longueur —, nous voyons que toute cette armée était disciplinée, dévouée à la Vérité, prête à tous les sacrifices pour la défense de la Justice, et marchait résolument en avant au signe sacré du Thau, T, qu'il suffisait de tracer dans l'air pour se faire reconnaître et pour se faire aider.

L'admirable organisation de cette Société lui donnait une force considérable et lui permettait de soutenir la lutte contre l'envahissement du pouvoir masculin dans l'ombre et le mystère. Et, si ces femmes courageuses ont pu pendant longtemps tenir tête à la tempête, c'est à la discipline de leur parti qu'elles le devaient.

« Devant cette force inconnue qui s'ignore elle-même, dit le rituel, Salomon a pâli. Il jette un regard effaré sur le brillant, mais faible cortège des prêtres et des courtisans qui l'entourent. Son trône va-t-il être submergé et broyé par les flots de cet océan humain ?... »

« Eh quoi ! se dit Salomon, un seul signe de cette main fait naître ou disperse des armées ? » (1). Puis, comparant cette force occulte, cette puissance formidable, à la sienne, le grand Roi qui croyait avoir reçu de son Dieu la Science et la Sagesse, comprit que ces dons étaient peu de chose auprès de ce qu'il venait de découvrir ; et alors, en son âme, il reconnut l'existence d'un pouvoir supérieur au sien, pouvoir auquel l'avenir, dont il avait la prescience, réservait peut-être une souveraineté plus grande que la sienne et plus universelle... Salomon était obligé de reconnaître une force nouvelle à côté de laquelle, jusqu'à ce moment, il était passé sans même la soupçonner. »

Je vois en ceci la preuve que c'est bien pour empêcher l'établissement de la royauté de l'homme que cette Société s'organisa, et, à travers ces traditions — plus vraies que l'Histoire —, on aperçoit qu'à ce moment le pouvoir de l'homme est très peu de chose. Ce ne sont encore que des tentatives, vite réprimées, jamais définitives. Donc l'Histoire qui nous décrit la puissance des *rois* de cette époque, n'est qu'une ruse employée, après coup, pour consolider le pouvoir, encore mal assis, des conquérants.

***

Quoi qu'il en soit de la légende d'Hiram, elle contient un fait de la plus haute importance : c'est l'existence *d'une force inconnue qui s'ignore elle-même* : c'est la force morale de la Femme.

C'est là le grand secret du Monde ; c'est en le découvrant qu'on arrive à comprendre les motifs de l'éternelle lutte entre

(1) C'est ce qu'on appelle dans la *Bible* les « *Bataillons de Ihevah* ».

le Bien et le Mal, de la guerre implacable de la haine, de l'hypocrisie et de l'ignorance contre le génie, contre le travail, contre la Sagesse et l'Amour (1).

La légende d'Hiram et les anciennes traditions nous laissent entrevoir ce que fut le rôle de Salomon : c'est lui qui attaqua et renversa la puissance féminine et instaura la royauté masculine sur les ruines de la gynécocratie (2).

C'est du nom de cette reine Elissar que semble venir le nom donné au lieu où régnaient la Vérité, le bonheur et la paix : *les Champs-Elysées*, séjour des âmes heureuses, qui n'aurait été qu'une représentation de la vie des *initiés.*

C'est pour imiter cette montée au ciel spirituel que des faux prophètes se font appeler Elie et Elisée.

Tout cela se passe sur le mont Carmel, dans la chaîne du Liban, qui est une montagne sacrée comme le Sinaï et comme Sion.



D'après M. Cailleux, la reine surnommée Didon, qui quitte les colonies phéniciennes vers l'année 900 avant notre ère et va fonder Carthage, pourrait être la reine de Jérusalem elle-même. Le gouvernement de Carthage était la copie de celui des *Sofetim,* c'est-à-dire le régime gynécocratique. Et ce serait aussi cette reine qui aurait fondé les *Mystères de Gadès* (Cadix), copiés sur ceux de Jérusalem.

C'est cela que Cailleux appelle « *la Judée en Europe* ». Mais il se trompe en attribuant à la reine de Jérusalem ce qui a été fait par la reine de Tyr.

Ajoutons que les noms comme Didon, Dodu, Dodone, sont des dérivés du nom de Dod, qui, en hébreu, signifie la mamelle.

(1) Quand le Bien l'emporte sur le mal, l'Esprit de la Femme sur la brutalité de l'homme, c'est l'âge d'or, tel qu'il fut au commencement du Monde. Puis suit une période intermédiaire pendant laquelle l'Humanité se débat entre le Bien et le Mal. Enfin, quand l'équilibre est rompu, quand le Mal l'emporte sur le Bien, c'est l'effondrement général, et le Monde est à recommencer.

(2) Eusèbe appelle Hiram « Suron ».

La Bible rapporte deux lettres écrites par Hiram à Salomon. Eusèbe en cite deux autres toutes différentes.

Ce sont des surnoms qui étaient sans doute pris en mauvaise part.

La Reine de Saba

Nous avons sur cette Reine des renseignements classiques qui sont certainement faux, puis des aperçus pris dans les sciences cachées, qui la présentent sous un jour tout différent.

Il est curieux de constater que Balkis, appelée « Reine de Saba », porte un nom qui semble avoir été donné à la montagne des Balkans en même temps qu'à la Bactriane.

C'est d'autant plus curieux que c'est de ce mot *Saba* qu'on fait le titre de la religion Mazdéenne, le *Sabéisme*, et que Balkis était surnommée Maqeda, corruption de Magda dont les Iraniens font Mazda (mot qui signifie Grande).

Ensuite, nous apprenons que chez les Mages, en Perse, résidait à Balk une cheffesse appelée Maqeda, et ce serait elle qui serait connue dans l'histoire sous le nom de Balkis ou Reine de Saba.

Pour M. Cailleux, Balkis a fait Balkan.

Si maintenant nous cherchons pourquoi on en a fait une reine d'Ethiopie, nous trouvons que, sous le régime gynécocratique, qui régnait à son époque, on appelait *Ethos* les peuples qui vivaient suivant les lois de la Morale.

Les Druides sont appelés Ethi-opiens (*éthos*, mœurs, *ops*, terre) parce qu'ils prêchent la morale.

Pline énumère 45 peuples qui, dans des pays très éloignés les uns des autres, portaient ce nom, ce qui prouve qu'une seule morale régnait sur la Terre, celle qui était donnée dans les grands Livres sacrés des temps primitifs. En Abyssinie, en Colchide, en Mauritanie, dans les îles de la Méditerranée, on trouve des peuples appelés *Ethiopiens* et vivant sous la loi morale, *Ethos*, d'où Ethique, terre des hommes purs.

Dans l'*Iliade*, il est parlé des vertueux Ethiopiens, et, dans l'*Odyssée*, on mentionne les fêtes religieuses éthiopiennes.

Les Grecs, au lieu de *Ethos* (morale), supposèrent pour racine *Aithos* qui signifie *noirceur*, et sur cette étymologie fictive ils transformèrent tous les Ethiopiens en nègres. La Mer *Noire* fut appelée ainsi parce que le peuple qui vivait sur ses bords était féministe.

Il n'y aurait donc pas lieu de faire de la Reine de Saba une négresse, mais seulement une femme de haute moralité.

Consultons maintenant les sources classiques.

Dans une ancienne ville d'Arabie fondée par les Ethiopiens, Saba, appelée plus tard Sabben, dans le Hedjaz, et aujourd'hui Sheba-Mareb, dans l'Yémen, régnait une femme remarquable, Balkis, ou Selkis, connue dans l'Histoire par son titre de « Reine de Saba ». La *Bible* dira « Reine du Midi ».

Cette reine voyageait beaucoup. Elle entra la première en relation avec le grand pays qu'on appellera plus tard l'empire chinois. Elle y fit un voyage pour aller offrir à un certain Mou-Wang de riches présents et signer un traité avec lui. Aucun document ne nous renseigne sur les clauses de ce traité ; mais on sait qu'afin d'éblouir ce prédécesseur des « Fils du Ciel », elle s'était entourée d'une suite nombreuse et brillante.

Ce voyage qu'elle fit en Chine est peu connu ; celui qu'elle fit en Palestine eut un retentissement universel, grâce à la *Bible*, qui en perpétua le souvenir. Il faut croire que cette reine fastueuse se plaisait à visiter toutes les grandes villes.

Ses voyages avaient-ils un autre but ? Nous l'ignorons, quoique le rôle qu'elle semble prendre dans la fondation des Sociétés secrètes le laisse supposer.

Dans le chapitre X des *Rois*, on dit : « La reine de Saba, ayant appris la réputation de Salomon, *le vint éprouver par des questions obscures* ; et elle entra dans Jérusalem avec un fort grand train, et avec des chameaux qui portaient des aromates, une grande quantité d'or et des pierres précieuses. Et, étant venue vers Salomon, elle lui parla de tout ce qu'elle avait dans le cœur. »

Or il me semble que « ce qu'elle avait dans le cœur », ce devait être plutôt des reproches que des louanges... quoique la *Bible*, qui veut glorifier Salomon quand même, bâtisse une légende dans laquelle la Reine est remplie d'admiration pour la richesse de Salomon, à qui elle donne cependant 120 talents d'or.

Du reste, cette phrase : « le vint éprouver », montre suffisamment qu'elle vint le voir pour s'assurer de ses sentiments, de ses opinions, au sujet de la cause qu'elle défendait, cause qui était alors celle du maintien du pouvoir féminin qui commençait à chanceler.

Nous avons encore d'autres sources qui nous montrent un autre Salomon et une autre Reine de Saba.

D'abord les traditions des Abyssins :

Depuis que le roi Ménélik s'est donné pour ancêtre le roi

Salomon, on s'est beaucoup occupé de la Reine de Saba, puisque c'est de sa descendance et de celle de Salomon que seraient issus les aïeux de Ménélik. Tout un système de tradition s'est échafaudé sur cette légende.

La reine Balkis, que les Arabes appellent Selkis, est nommée par les Abyssins « Maqeda ».

D'après une tradition, elle résidait à Agab — ou à Saba —, pays de l'encens et de la myrrhe, non loin de la Mer Rouge, et — toujours d'après la même tradition — c'est avec la fille du roi de Tyr, Hiram, qu'elle fit un voyage à Jérusalem.

Voilà déjà quelque chose d'acquis : ce n'est plus un roi de Tyr, *mais sa fille*, qui vint à Jérusalem à l'occasion de l'inauguration du Temple ; et c'est sur la façon dont ce voyage s'effectue qu'on discute.

Ce ne serait pas par mer, en empruntant la flotte de la reine de Tyr, que la reine de Saba serait venue à Jérusalem ; elle n'aurait pas traversé l'Arabie infestée de brigands ismaélites ; mais, escortée par ses porteurs, montée sur un gigantesque dromadaire blanc, elle aurait suivi la côte égyptienne. Puis, comme les historiens masculins mettent toujours des romans d'amour dans l'Histoire, quand il s'agit de femmes, on nous dit que cette Reine, éblouie par la splendeur de Salomon, lui accorda ses faveurs. Elle revint dans son pays donner le jour à un prince qui serait l'ancêtre lointain de Ménélik.

Cette seconde partie de la légende est évidemment fausse.

Les Bataillons de Hevah

La Reine de Saba donna son nom aux bataillons qu'on appelle, dans la *Bible*, les Bataillons de Hevah. On les appelait aussi *Sabathée* ou Hevah-Sabathée.

C'est ce que les modernes ont traduit par « Dieu des armées ». Mais d'abord on disait « les armées célestes ».

On appelait les femmes qui composaient ces bataillons des *Sabathéennes* ou *Sabéennes*. C'est encore ainsi qu'on les désigne aux Indes. C'est du nom de cette Reine de Saba qu'on fera le mot *Sabéisme* qui désigne la religion de l'Esprit, et que les prêtres traduiront par la « *religion du Feu* » pour cacher l'esprit féminin.

Quand on voulut ridiculiser les *bataillons sacrés*, on les appela *Sabaoth* au lieu de *Sabathée*.

***

Les trois fondatrices des *Mystères de Jérusalem* ont été cachées : la première, Daud, derrière un roi David légendaire. Cependant, on craignait les revendications des Féministes et, pour les rendre impossibles, on fit disparaître son cadavre après sa mort ; il fut volé par un des rois de Juda qui succédèrent à Salomon, et sa sépulture fut trouvée vide.

La seconde reine, Elissar, devint, dans l'histoire des prêtres, l'Architecte Hiram, ou la fille d'un roi de Tyr.

La reine de Saba seule a gardé son sexe, mais elle a été couverte de boue et présentée comme une femme satanique.

Dans les ateliers maçonniques modernes, on enseigne que *la Loge est fondée sur trois piliers*, mais ce ne sont plus des femmes. On les appelle Sagesse — Force — Beauté. Ces *piliers* sont représentés par trois grandes lumières (le chandelier à trois branches).

Déjà la Sagesse est symbolisée par la colonne féminine, la Force par la colonne masculine. Mais les modernes ne voient pas la Sagesse dans la Femme, ils y voient plutôt la Beauté. C'est ainsi que cette explication fantaisiste pourrait représenter la femme subjective (Sagesse) et la femme objective (Beauté).

Les dates

Nous n'avons pas la date de la fondation des *Mystères de Jérusalem.* C'est, évidemment, après le schisme de Juda, qui renversa le pouvoir féministe en 975.

Daud alors était vieille, puisqu'elle avait régné pendant 40 ans.

Mais les deux autres reines étaient jeunes et leur histoire se déroulera après cette époque.

C'est ainsi que nous retrouvons la reine Elissar, surnommée Didon, fondant Carthage quand elle sera elle-même avancée dans la vie, vers 900 (la date est incertaine).

***

Il existe sur les parois d'un Temple maçonnique, situé boulevard Saint-Marcel, à Paris, un tableau représentant les trois reines fondatrices des Mystères : une vieille et deux jeunes. Leurs mains enlacées forment le triangle symbolique.

Les initiations

Le rituel institué par Daud comprenait trois degrés, imités par ceux d'apprenti, de compagnon et de maître.

On donnait dans ces trois étapes un enseignement graduel des Vérités que l'hostilité des hommes ne permettait pas de propager ouvertement. On les appelait alors « *secrets hiératiques* », c'est-à-dire concernant les choses sacrées. C'est ainsi qu'on désignait la science divine, c'est-à-dire féminine. Pour la perpétuer à travers les âges, on la représentait par des symboles.

La réception d'un homme dans l'Ordre secret était entourée de minutieuses précautions ; on exigeait de lui la plus grande sincérité, une docilité absolue, une constance à toute épreuve. On lui faisait méditer des inscriptions comme celles-ci :

— Si une vaine curiosité t'a conduit ici, va-t-en.

— Si tu crains d'être éclairé sur tes défauts, tu seras mal parmi nous.

— Si tu es capable de dissimulation, tremble, car nous te pénétrerons et nous lirons au fond de ton cœur.

— Si tu tiens aux distinctions humaines, sors, on n'en connaît point ici.

— Si ton âme a senti l'effroi, ne va pas plus loin.

— Si tu persévères, tu seras purifié par l'esprit de la Déesse, tu sortiras de l'abîme des ténèbres, tu verras la Lumière.

Premier degré

Pendant le premier degré, on étudiait le caractère du postulant et, si on ne lui reconnaissait pas la faculté de comprendre la Vérité, on l'y laissait toute sa vie, on ne lui conférait pas les deux grades supérieurs.

Le grade d'apprenti était donné aux hommes seulement, les femmes pouvant toujours comprendre la science féminine et particulièrement la loi de leur sexe.

Pour montrer que c'est un grade masculin seulement, l'apprenti portait un petit tablier de peau dont la bavette était relevée, de manière à figurer le triangle masculin la pointe en haut.

C'est à la réception de ce grade que l'on disait au récipiendaire que tout ce qu'il avait appris dans le monde profane était une

science vaine et que c'est dans le Mystère qu'on allait lui *donner la Lumière.* Pour graver dans son esprit l'idée qu'il ne savait rien, on lui disait qu'il avait *trois ans*, c'est-à-dire qu'un apprenti était comme un enfant de trois ans qui avait tout à apprendre. Le premier symbole dont on lui expliquait la signification était le signe de ralliement.

Le signe de ralliement

Les Sociétés secrètes ont eu et ont encore, comme signe de ralliement, la lettre T ou la lettre D. Il est utile d'en chercher l'origine.

Dans les « Mystères » égyptiens, le signe de ralliement était composé de deux lignes, une horizontale et l'autre verticale, de manière à figurer le T des architectes. Ce signe est une lettre, le Tau. Il représente en même temps le triangle féminin. C'est, du reste, la première lettre du nom de la révélatrice égyptienne : « Toth ».

Dans les Mystères de Jérusalem, le signe de ralliement sera la lettre D, le Daleth, ainsi figuré : ד, une ligne droite horizontale, et une ligne verticale sinueuse.

Fabre d'Olivet, dans son vocabulaire radical ou série des racines hébraïques, dit du Daleth : « ד, dans son acception hiéroglyphique, était l'emblème du quaternaire universel, c'est-à-dire de la source de toute existence physique. L'hébreu ne l'emploie point comme article, mais il jouit de cette prérogative en kaldaque, en samaritain, et en syriaque, où il remplit les fonctions d'une sorte d'article distinctif. »

Si la lettre ד était employée comme article en hébreu, le nom de David devrait se lire D (article) *Dio* ou diva (La Diva), les voyelles changeant de place suivant la façon de lire de gauche à droite ou de droite à gauche.

Ce signe est donc ce que, dans d'autres langues, sont les vocables : *El*, *Ella*, *Lui.*

Dans le samaritain, cette lettre — le D — est représentée par un signe qui ressemble déjà au T des autres langues : la ligne verticale est au milieu de la lettre, alors qu'en hébreu elle est reculée à droite.

Nous ne savons pas si c'est le samaritain qui était parlé par les Hébreux et qui avait le plus d'autorité. Cela est probable,

puisque c'est Samarie (1) qui reste la capitale de la gynécocratie israélite, et c'est la version samaritaine du *Sépher* qui est la plus authentique.

Donc, le Daleth — ד — des Hébreux est le Tau des Egyptiens, et le T des Grecs.

La prononciation aurait passé du D au T. Elle est encore confondue chez certains peuples modernes, et particulièrement chez ceux qui sont originaires de Palestine.

C'est parce que le Daleth est la première lettre du nom de David qu'il servit de signe de ralliement au parti qui se forma pour soutenir sa cause.

Cette lettre est devenue l'équerre des Francs-Maçons.

Dans le chapitre X de la *Langue hébraïque*, Fabre d'Olivet cite les Dodanéens (de Dod), qui sont les *élus*, les *civilisés*, les *considérés.*

C'est parce que le T était déjà la première lettre du nom de la Divinité féminine (Thée, d'où Théa, Théos, veut dire *parfait*, et se place avant ou après les noms de femmes : Thémis, Astar-Thée), qu'il avait servi de signe de ralliement aux partisans de la Théogonie.

On lit dans Ezékiel (IX, 4) : « La Divinité lui montra les abominations qui se commettaient dans la ville, et en même temps lui fit voir des hommes qui tenaient en main leurs instruments de mort et se préparaient à frapper tous les prévaricateurs. Alors un génie parcourant la cité marqua la lettre Tau sur le front de ceux qui étaient restés fidèles ; et ceux-là furent épargnés. »

La lettre Tau se retrouve dans les deux mondes avec une signification de salut, de survivance, de résurrection. On la rencontre dans les tombes des Piach, en Amérique, sur les monuments étrusques, sur les cercueils des momies égyptiennes ; c'est l'emblème de l'ordre des Antonins en Abyssinie. Isidore de Séville nous apprend que, dans la liste des soldats qui avaient combattu, cette lettre, placée devant un nom, marquait un survivant.

Encore aujourd'hui, en Espagne, il existe des confréries anciennes qui exercent des prodiges avec le T mystique, qui l'appliquent sur les malades, et, dit-on, les guérissent (les Santi-

(1) Le nom même de cette ville : Sa-Marie, semble venir de Isa-Marie, d'autant plus que *Sa* (qui se dit Shah en Perse) indique toujours la suprématie.

guadores, les Ensalmadores, les Saludadores). Cette lettre, sous cette forme, était privilégiée chez les Ibères, et, comme chiffre, elle vaut *mille.*

Enseignement de la doctrine

On expliquait au nouvel adepte la cosmogonie de Myriam. Cette science (qui ne ressemble pas à celle des modernes) basait les lois de l'Univers sur les différents états de la substance. On symbolisait l'état solide par la terre, l'état liquide par l'eau, l'état gazeux par l'air, l'état radiant par le feu.

On expliquait l'évolution des astres et, dans certains « Mystères », une danse grave figurait les révolutions astrales.

Le point dans un cercle — ⊙ —, un des plus anciens symboles, indique l'action des radiations, l'élément force émané des astres et générateur de la lumière, de la chaleur, de la vie.

Mais cette radiation a des sources diverses ; elle vient des multiples étoiles. Les atomes radiants qui la composent représentent sept éléments chimiques distincts, qui génèrent sept lumières colorées, sans compter la lumière blanche qui nous vient du soleil.

C'est là l'origine des sept lumières, des sept couleurs, représentées symboliquement par *sept* chefs dans les Loges des Sociétés secrètes.

C'est ce qui est rappelé par le chandelier à 7 branches, que les Lévites mettront plus tard dans leurs synagogues, sans savoir ce que, primitivement, ce symbole représentait. Ces sept lumières sont les *Elohim*, les sept forces cosmiques. (C'est pourquoi le mot est au pluriel.)

Deuxième degré



Ce second degré était, en réalité, celui dans lequel commençait l'enseignement de la doctrine secrète ; il avait une très grande importance. Il fallait d'abord expliquer au néophyte que les Mystères étaient fondés à la gloire du Grand Architecte de l'Univers. Ces mots résument le dogme universel qui existait dans l'antiquité et était la base de la Théocratie.

Il fallait ensuite lui expliquer sur quelle loi de la Nature se fondait le principe de la Divinité féminine, et cela donnait l'occasion de faire l'exposé de toute la physiologie humaine.

Le Grand Architecte de l'Univers

Dans toutes les Ecritures primitives, il était parlé des Architectes (archi-tekton, en grec, de tekton, *charpente*, ce qui soutient une œuvre) (1) synthétisés par le « Théos collectif », le Panthéon, c'est-à-dire toutes les Déesses qui — dit Mme Blavatsky —, « par une série de fondations, font naître tout ce qui concourt à organiser la vie spirituelle et la vie matérielle qu'on exprimait symboliquement par le *Ciel* et la *Terre* ».

C'est ainsi que Cérès est appelée « législatrice » ; que Junon est représentée avec des créneaux sur la tête, parce qu'elle fonda des villes. Elle est le *Ciel sur la Terre* ; on l'appelle Juno-Lucina, et on l'adore dans des fêtes appelées « les Calendes ».

Héra est appelée « Souveraine ».

Vénus-Uranie, ou Vénus-Lucifer, porte le flambeau de l'esprit qui dirige et organise.

Les Déesses ne créent pas *matériellement*, mais spirituellement. Le travail matériel est fait par les « remueurs », les « moteurs », en hébreu « malakim » (messagers), qui sont au service des Déesses.

Le nom d'*archives*, qui a la même racine qu'architecte, était donné aux écritures relatives aux origines.

Les archi-tektons sont synthétisés par le Démiurge, qui tire le Kosmos (l'organisation sociale) du néant, du chaos.

(Kosmos désigne le ciel terrestre, c'est-à-dire la vie heureuse de l'époque matriarcale.)

Chaque nation a son *genius loci* (génie local), partout représenté par une femme qui explique la Nature, en connaît les lois, et concourt à former le Démiurge, l'intelligence universelle. Elle est en même temps la Mère, créatrice de l'enfant — (d'où l'idée de création attribuée à la Divinité) — et organisatrice de la vie sociale.

La Physiologie humaine

L'enseignement des lois de la physiologie donné dans ce second degré avait pour but de donner à l'homme les connaissances qui vont lui permettre de réaliser, avec la Femme, l'harmonie spiri-

(1) Architekton vient de archein (commander) qui vient de archè (commencement : celui qui a commandé au commencement), et tekton (charpentier), de teuchein (fabriquer).

tuelle. Pour cela, il fallait lui faire comprendre que les deux natures masculine et féminine sont différentes, c'est-à-dire inversement polarisées, ce qui a toujours occupé les femmes ; et ceci prouve que les hommes ont toujours eu de la peine à sortir de leur propre physiologie pour envisager dans un autre être des conditions différentes des leurs.

Pour donner à l'homme la compréhension de ces deux natures, on multiplie le symbolisme, afin que le néophyte arrive à se rendre compte du résultat psychique de la polarité inverse des deux sexes.

Dans un tableau qui représente symboliquement les choses qui sont les plus sacrées, on voit les degrés d'une estrade représentant l'évolution humaine.

Deux colonnes, les deux sexes, portant chacune sur le fût une lettre symbolique.

Sur la colonne de droite — celle du Sud —, la lettre I, première du mot Iakin (mot qui signifie *sagesse*). Sur la colonne de gauche — au Nord —, la lettre B, première du mot Booz, qui signifie *force* (1).

A gauche de la colonne B (symbole du sexe masculin), une pierre brute représente l'homme inculte. Au-dessus du chapiteau, un fil à plomb indiquant qu' « il descend vers la terre ». En dessous de la pierre brute, un ciseau et un maillet entrelacés ; ce sont des instruments de perfectionnement, montrant que l'homme doit travailler à se perfectionner.

A droite de la colonne J (symbole du sexe féminin), un cube coiffé d'une pyramide. C'est l'ascension spirituelle sur le cône sacré. Au-dessus du chapiteau, un niveau, symbole qui veut dire stabilité (l'esprit féminin ne descend pas). Au-dessous du cube à pointe, une fenêtre à grillage, c'est-à-dire *par où l'on voit* ; cela représente la *voyance* (intuition). A droite de la fenêtre, un

(1) Havah, d'abord, devient I-havah, nom qui ne servait que dans les Mystères, c'est le nom *indicible*.

Iahvah fait au pluriel Iakim, qui signifie « les partisans de Ihevah ». Il est probable que, primitivement, ce n'était point un I, mais un H qui était sur la colonne.

Booz vient de B (dans) et ooz (force), ce qui signifie « qu'en force elle sera établie ».

Le beth hébraïque est devenu le B, bêta des Grecs. Il est le symbole de la virilité. Le P en dérive et servira à désigner le père.

soleil rayonnant contenant une tête : l'Esprit. A gauche (du côté masculin), la lune, dans les nuages.

La colonne masculine est noire ; la colonne féminine est blanche.

Tout cela est entouré d'un grand cordon ayant sept doubles nœuds. C'est le lien qui unit l'homme à la femme, et cela semble représenter les sept âges de la vie.

Les symboles qui accompagnent et expliquent les deux lettres I et B représentent la polarisation inverse de l'homme et de la femme — le principe de vie qui monte chez la femme, qui descend chez l'homme —, mais ils sont reliés par les lacs d'amour.

C'est ce même symbolisme qui est représenté par la première lettre de l'alphabet hébraïque, aleph א, deux branches inversement polarisées, reliées par un trait qui va de l'une à l'autre. La lettre A dans notre alphabet a aussi deux branches, dont l'une monte et l'autre descend : c'est l'échelle de Jacob. Aleph est devenu Alpha en grec.

Cette façon de représenter les deux sexes par des colonnes qui soutiennent le monde, est l'origine du symbolisme dans lequel nous trouvons « les colonnes d'Atlas », colonnes féminines qui soutiennent le Ciel (pris pour le monde gynécocratique).

A cela les hommes répondent en appelant ces colonnes « les colonnes d'Hercule ».

Tacite dit que Drusus tenta de pénétrer dans l'Océan par les bouches du Rhin, la renommée lui ayant appris qu'on y voyait des *colonnes d'Hercule.* Mais Hercule dans le Nord s'appelle Hérold.

Tyr avait un temple qui renfermait deux colonnes semblables à celles de Jérusalem et à celles de Gadès. C'est près de Gadès (Cadix) que l'on place les colonnes d'Atlas.

L'Etoile flamboyante

Pour faire comprendre la réaction spirituelle que la sexualité produit chez la femme, on représente l'esprit par une étoile : *l'Étoile flamboyante*, au milieu de laquelle se trouve la lettre G (ghimel en hébreu). Cette lettre est la première du mot qui indique le sexe féminin dans une multitude de langues. Cette lettre, suivant les idiomes différents, est C, G, K, Q, X.

Parmi les noms du sexe féminin qu'une de ces lettres commence, citons *Gunè*, femme en grec, *Graal*, vase sacré (sexe) en celtique,

Qvina, femme en suédois, *Queen*, reine en breton ; en sanscrit, *ga* signifie être creux, envelopper, contenir. En annamite et dans l'Afrique centrale, *ghé* exprime l'idée de cavité, de vase, de récipient. Cette signification s'est conservée dans cette expression : vase d'élection.

Dans les Mystères antiques, on expliquait pourquoi elle est la super-âme, *l'un* suprême appelé *Guhya*, ou secret. On trouve en hébreu le mot *ghilloulim*, et en latin Guttin, vase à boire. Chez les Celtes, le G sera remplacé par un C.

***

Quand vint la période de réaction, on altéra les mots, on changea leur signification ; quelquefois on les retournait.

C'est ainsi que de Ghimel on fit Melchi, comme de Carmel on faisait Melkart.

Et comme les initiés étaient appelés Tsedek, on appela les apôtres du dogme féminin Melchi-Tsedek (Melchissédec).

Le mot de passe

Le mot de passe de ce grade était le nom de la grande Déesse Cybèle, qui représente la maternité unie à la spiritualité. Elle est fille du Ciel (esprit) et Mère des dieux (maternité).

On la représente tenant en main des épis, symbole qui représente la graine humaine, l'ovule.

C'est en souvenir de la Déesse Cybèle que des femmes initiées aux Mystères seront appelées des Sibylles ; et ce sont les rituels des anciens Mystères, dont elles avaient la garde, qu'on appellera *les Livres sibyllins*.

Le Mexique a conservé plus longtemps que l'Europe le souvenir du mythe de Cybèle.

On y trouve un canton appelé Cibola et qui tire son nom d'un lac où réside, dit-on, une fée.

Mais ce nom suit l'évolution de tous les mots sacrés ; il est avili ou ridiculisé.

La vache, au Mexique, se nomme Cybola.

Origine du mot Schibboleth

Le mot Schibboleth a beaucoup occupé les symbolistes qui en ont cherché l'origine et la signification.

Ce vocable est resté le mot de passe des compagnons et symbolise encore l'*épi.*

C'est une altération du nom de la Déesse Cybèle, dans sa forme celtique, *Cybolla*, à laquelle on ajoute la terminaison méprisante *eth.*

Nous avons montré comment en hébreu le *Shin* et le *Sin* se confondent ; c'est pour cela que l'on disait shibboleth ou sibboleth. La terminaison *eth* est le mot sacré *thé* retourné.

Le nom de la Déesse Cybolla, qui porte les épis (génération), représentera le vase sacré, qui s'appellera *ciboire* dans le culte catholique.

Le mot d'ordre du grade des compagnons, Schibboleth (épi de blé, dira-t-on), est représenté par les pommes de grenadier qui se trouvent parmi l'ornementation du temple. En voici l'origine :

Les Hébreux, lorsqu'ils s'établirent d'abord en Palestine, donnèrent à la Divinité les noms déjà consacrés dans le pays. Ils adorèrent la Femme sous les noms d'Aschéra (dérivé sans doute d'Aïsha), une Aphrodite et une Arthémise. Aschéra signifie l'*Heureuse*, la *Favorable* ; c'était la Déesse babylonienne ; on lui consacrait le fruit du grenadier dont les innombrables pépins symbolisent la graine humaine, l'ovule. La grenade entr'ouverte, laissant échapper ses graines, resta, dans les « Mystères », le symbole de l'*ovulation*, comme les épis de Cérès.

Par ironie, le grenadier sera appelé *génératier*, dans le langage symbolique ; *schibboleth* signifiera nombreux comme les épis.

Troisième degré

C'est dans ce troisième grade, la *Maîtrise*, qu'on expliquait l'origine de l'homme, issu de *l'arbre de vie*, symbolisé par *l'Acacia*, qui fut d'abord appelé « *l'arbre de Judée* ». Les savants modernes l'appellent *Cercis siliquastrum.* Mais, dans la tradition, il reste *l'Arbre de Judée*, l'arbre célébré dans le Temple de Jérusalem.

Ce symbole remonte à une haute antiquité : les hommes connurent leur origine dès les premiers jours de leur vie consciente. Le terme sanscrit qui désigne l'Acacia est *saptaparna*, qui veut dire « plante à sept feuilles ». Ces sept feuilles sont les sept folioles de la feuille composée de l'Acacia.

Mme Blavatsky dit de la science antique : « Chez les anciens,

l'évolution était un théorème universel, une doctrine qui embrassait *tout* et un principe établi ; tandis que nos évolutionnistes modernes ne peuvent nous offrir que des théories spéculatives, avec des théorèmes *partiels*, sinon tout à fait négatifs.

« Il est inutile, de la part des représentants de notre sagesse moderne, de clore le débat et de prétendre que la question est résolue, simplement parce que la phraséologie obscure du récit... mosaïque n'est pas d'accord avec l'exégèse déterminée de la *science exacte* » (*Isis dévoilée*).

Nulle question ne fut plus ridiculisée. Les hommes, qui ne la comprenaient plus, la représentaient ironiquement par la Mandragore, une plante dont la racine ressemble vaguement à un homme.

Le symbolisme maçonnique a gardé l'Acacia et on retrouve encore dans les rituels quelques phrases qui s'y rapportent, quoique la Maçonnerie moderne semble ignorer la doctrine de l'origine végétale.

Voici le dialogue qui s'établit, pendant l'initiation à la Maîtrise, entre le Vénérable et le Premier Surveillant :

D. — Avez-vous en Maçonnerie d'autres connaissances que celles de compagnon ?
R. — Très Respectable, éprouvez-moi.
D. — Etes-vous Maître ?
R. — L'Acacia m'est connu.

Le Vénérable, alors, dit : « Celui qui possédait le secret de l'œuvre commencée a disparu. Qui oserait se présenter pour lui succéder ? Peut-être recueillerons-nous quelques traces de sa science, la lumière peut reparaître encore. La science repose à l'ombre de l'Acacia. Il y a là un mythe symbolique que je laisserai à votre intelligence le soin de pénétrer. »

La Légende d'Hiram

C'est dans la cérémonie d'initiation au 3e degré des Mystères de Jérusalem qu'on faisait l'histoire de Myriam et qu'on disait :

« Notre grande Maîtresse innocente était née pour être heureuse, pour jouir en toute plénitude de tous ses droits sans exception, mais elle est tombée sous les coups de trois assassins. »

Nous avons déjà vu que le nom d' « Hiram » doit se lire de

droite à gauche : *Hiram* alors devient Maria. Le heth final se prononce A.

C'est l'antique nom de Myriam qui, en passant de l'égyptien à l'hébreu des temps postérieurs, est devenu Maria.

Daud voulut perpétuer, dans les Mystères qu'elle institua, l'histoire de la grande Femme qui fut l'auteur du *Sépher*.

D'après la légende qui a surnagé, il y eut trahison et meurtre. On croit qu'elle fut enterrée vivante, comme cela fut dit, peut-être symboliquement. En tout cas, c'est son œuvre qui fut étouffée, tuée, trahie, c'est-à-dire altérée. C'est sa personnalité qu'on s'acharna à faire disparaître de l'histoire ; et l'on y parvint, puisque, deux siècles après Daud, on commença à donner au *Sépher* un auteur masculin : Moïse.

Daud prévoyait ce *meurtre*, puisqu'elle voulut perpétuer le nom de MARIA, en le cachant dans le rituel des assemblées secrètes.

Cette précaution prouve qu'on ne pouvait pas glorifier ouvertement *Myriam*, parce que cette glorification déchaînait la colère des hommes.

On cite parmi ceux qui la trahirent Sterkin, Oterfut, Abibala... dont on fera Jubelas, Jubelos, Jubelum, quand on cachera la première légende sous une seconde (1).

L'acacia, qui symbolisait la Femme et son œuvre scientifique, devint l'arbre funéraire quand elle tomba de son piédestal primitif.

Cet événement est relaté dans toutes les vieilles Écritures sacrées. C'est la descente d'Istar aux Enfers ; celle de Proserpine dans la sombre demeure de Pluton ; c'est aussi le thème du *Livre des Morts* des Égyptiens.

Mais les Israélites, en reproduisant ce mythe, le personnifièrent en leur grande Femme méconnue, leur législatrice, *Myriam-Hathor*. On désignait cette triste époque par le mot *Mac-Benac* qui signifie désunion.

Plus tard, dans la seconde légende qui voilera la première, on dira que ce mot signifie : *la chair quitte les os*, ce qui est en

(1) « Les trois assassins d'Hiram, dont les noms varient, ont été appelés Abiram, Romvel, Gravelot, ou Hobbhen, Schterche, Austersfuth, ou Giblon, Giblas, Giblos, etc. Les Templiers y voient Squin de Florian, Noffodeï et l'inconnu qui les trahirent. Dans les Rose-Croix de Kilwinning, les trois assassins *de la Beauté* sont Caïn, Hakan, Heni » (Papus).

effet une désunion, mais bien différente de la première signification du mot : la désunion de l'homme et de la Femme.

Dans les Initiations aux « Mystères » de Jérusalem, on demandait au postulant s'il avait les mains pures, c'est-à-dire s'il n'avait pas participé au meurtre moral de la Femme, ce qui était alors le grand crime. Puis on lui faisait considérer une tête de mort dans laquelle brûle une lumière (une bougie dans les temps modernes) ; cela signifie : la Femme est morte, c'est dans sa tête qu'a brillé l'esprit féminin. Le rituel lui fait dire : « J'ai été, et je ne suis plus ; j'ai commandé, j'ai aimé, j'ai pratiqué la vertu, et pourtant je ne suis plus. »

Une lumière matérielle a été mise là où brillait la lumière divine, là où la Pensée rayonnait. Qui a détruit ce bel ouvrage ? Cette tête nous indique l'abîme dans lequel nous serons engloutis quand l'imposture aura triomphé et aura poussé l'homme pervers à commettre le crime !

« La Maîtresse que nous pleurons est celle qui nous éclairait dans nos travaux, qui nous consolait dans nos afflictions, et qui soutenait notre courage.

« Cette Maîtresse, c'est Myriam. »

Puis on racontait l'histoire de la femme brutalement renversée par l'homme téméraire qui voulait atteindre le sommet qu'elle occupait, sans se donner la peine d'étudier la science qui y conduit. Il avait voulu conquérir par la force l'autorité qu'on n'acquiert que par la science et la sagesse ; et il la tua, croyant sottement que, Elle disparue, il pourrait occuper sa place et faire ce qu'elle faisait. Mais il s'aperçut alors que le meurtre ne lui donnait pas la lumière, et que, au lieu de la puissance qu'ils rêvaient, les traîtres n'eurent en partage que le remords d'un crime inutile.

Ces traîtres qui tuèrent la Déesse Myriam, pour prendre sa place, ce sont les Prêtres de toutes les Nations.

Cette histoire fut cachée, plus tard, sous une nouvelle « légende d'Hiram », donnant à ce personnage le sexe masculin et masculinisant son nom, en l'appelant Adon-Hiram. Mais l'idée fondamentale resta celle qui faisait le fond de la lutte de l'homme contre la femme, et de sa prétention de faire ce qu'elle faisait, croyant posséder les mêmes facultés qu'elle, du moment qu'il était admis, comme elle, dans la *chambre du milieu.* (C'est sous ces mots qu'on cacha le secret des Déesses.)

C'est sous cette forme masculinisée que la légende d'Hiram a passé dans la Franc-Maçonnerie moderne. Les rituels en donnent un résumé très suggestif pour ceux qui connaissent bien le symbolisme : c'est encore la mort et la résurrection d'un personnage mystérieux.

Dans les cérémonies antiques, après la scène funéraire, on changeait l'ornementation du temple ; on remplaçait les draps noirs par des draps de couleur ; tout reprenait un air d'allégresse, et l'on célébrait par des acclamations de joie l'heureux jour attendu qui ramenait la lumière qu'on avait crue à jamais perdue.

Ce mythe symbolique, qui a été conservé, remplissait l'histoire de l'époque de Daud ; c'était l'actualité.

En Egypte, la Maîtrise, premier grade de l'Initié, se nommait « Porte de la mort », parce qu'on touchait aux confins de la vie et de la mort, suivant l'expression d'Apulée, on descendait dans la tombe noire de l'Humanité, c'est-à-dire dans la vie de mensonge et d'erreur que faisait naître le règne de l'homme, pour renaître ensuite à la lumière et à la vie renouvelée, avec le retour de la Femme dans son ancien pouvoir.

Cette allégorie, toujours la même, se retrouve dans toutes les religions, dans une multitude de légendes, sous des noms différents. Partout c'est la même idée : un martyr succombe sous les coups du génie du mal et subit le trépas pour recommencer bientôt après une vie glorieuse et immortelle. C'est le dogme de la lutte éternelle des sexes, des deux Principes opposés qui pèsent sur le monde : le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres.

Si nous lisons l'histoire des siècles passés, si nous jetons les yeux autour de nous, nous voyons que, partout où la Femme est vaincue, le talent est méconnu, la vraie science méprisée, la vertu persécutée, l'ignorance, le fanatisme et l'ambition gouvernent le monde.

« Détruire cet empire pour faire régner à sa place la Vérité — qui est la science même —, la défendre contre des ennemis intéressés à la proscrire ; telle est la tâche qui était imposée aux Initiés, tel est le devoir qu'ils devaient remplir, même au péril de leur vie. »

Ces admirables paroles que les Femmes asservies et persécutées avaient mises dans leurs rituels, la Tradition les a propagées et les Loges les ont textuellement gardées.

L'auteur des Rituels

Les Rituels des Mystères de Jérusalem ont été écrits dans le même esprit que les Psaumes : on y trouve, comme dans la doxologie, l'agonie de la Puissance Féminine, le cri de vengeance de la Femme trahie, le chant de tristesse dont les échos vont envelopper le monde.

Nous pouvons donc croire que c'est Daud elle-même qui a écrit le rituel des trois premiers grades, les seuls qui existèrent primitivement. Nul homme, par la suite, n'a atteint à cette hauteur spirituelle et morale. Une femme, et une femme-déesse, comme Daud, pouvait seule écrire cela.

CHAPITRE IV

SALOMON (SHELOMOH)

Premier Livre des Rois

Avec Daud disparaît, chez les Hébreux, le pouvoir sacerdotal de la Femme, qui avait été exercé en Israël depuis Myriam.

Les Soffetim, qu'on appelle Juges et non Jugesses, étaient cependant des femmes, elles continuaient les traditions des premiers temps, — et toutes leurs luttes, qui ont pour objet de maintenir le régime primitif et le culte de Hevah, en sont le témoignage.

Cependant, leur pouvoir était sans cesse attaqué par les hommes qui méconnaissaient leur autorité et voulaient régner à leur place. Nous avons même vu l'un d'eux, Saül, chercher à se faire proclamer roi par une fraction de la nation, mais sa royauté ne fut pas reconnue par les autorités légitimes qui formaient le conseil ; Samuel, qui les dirigeait, condamna la conduite de Saül et confia le pouvoir à Daud afin qu'il restât l'apanage du sexe féminin.

Du reste, la royauté masculine ne ressemblait en rien à la souveraineté féminine. L'homme voulait régner pour imposer sa volonté, pour asservir ceux qui étaient plus faibles que lui, pour leur prendre leurs biens par la force, c'est-à-dire par la guerre, pour agrandir sa puissance en s'emparant du territoire des autres.

La Femme qui régnait ne cherchait qu'à faire prospérer ceux qui l'entouraient, à faire régner la justice, la paix, à donner à chacun ce qui lui était nécessaire, à faire marcher les hommes dans la bonne voie. Elle ne s'occupait pas de conquêtes, elle n'attaquait jamais, elle se défendait quand elle était menacée, ou cédait la place à l'envahisseur et s'en allait fonder ailleurs une nouvelle maison, une nouvelle tribu.

C'est sous le régime gynécocratique, alors établi partout, que le peuple d'Israël avait existé jusqu'à Salomon. Il avait été souvent attaqué et souvent déplacé, ce petit peuple qui était venu vivre au milieu des Chananéens sans les avoir expulsés du pays conquis.

Cependant, Daud, qui acquiert plus de puissance que ses devancières, arrive à former une nation stable qui a une brillante capitale, Jérusalem.

C'est sur ces fondements que nous allons voir son fils Salomon étayer sa puissance ; il va régner en homme, c'est-à-dire en conquérant cherchant à agrandir son royaume et en ambitieux cherchant à augmenter sa fortune. Nous allons le voir « dominer sur tous les royaumes, depuis le fleuve d'Euphrate jusqu'au pays des Philistins et jusqu'à la frontière d'Egypte ». Plus préoccupé des biens matériels que des choses morales, il s'entoure d'un luxe inouï ; l'énumération de ce qu'on apporte tous les jours pour l'alimentation de sa maison fait rêver. C'est par trente bœufs et cent moutons, sans compter les daims, les cerfs, les buffles, et la volaille engraissée, qu'on compte ce qui entre chaque jour dans son palais. Il a 4.000 chevaux et 12.000 hommes de cheval. Et, malgré tout cela, on le représente comme un sage « dont la sagesse surpassait celle de tous les Orientaux et toute la sagesse égyptienne ».

Tout cela a évidemment été écrit à une époque où il fallait justifier le régime masculin en donnant aux Rois toutes les qualités des Soffetim ou des Reines, en donnant à Salomon tous les mérites de sa Mère. Si dans sa jeunesse il suivit les sages conseils de Daud, il fut, par la suite, corrompu par la richesse et par le pouvoir, et devint un despote qui se fit craindre plutôt qu'aimer.

Les Rois-Dieux

L'ambition de l'homme est sans limite ; après s'être élevé au plus grand pouvoir social en prenant le titre de Roi (Melek, l'ancien Maleak de Yehaveh), il va disputer à la Déesse son rang suprême, son titre et sa puissance, et l'on vit les Meïek se déclarer Dieux ; tel Baal-Melek. Les rabbins ont fait de ce mot *Molek*, et la *Vulgate*, *Moloch*, nom qui évoque le souvenir d'un homme terrible qui sacrifie les enfants : c'est l'ogre, le buveur de sang, Quelle

que soit la façon dont on écrit ce nom, il représente une puissance usurpée et mal employée.

C'est particulièrement ce Melek que la Femme combat. On le représente avec une tête de bœuf et un corps d'homme.

Le taureau et le sanglier étaient aussi ses représentations symboliques.

Donc le Roi en Judée va s'appeler Melek, on l'appellera Molok chez les Ammonites, Melkarth chez les Tyriens, où il sera roi de la cité, Malica à Amathonte, ville sémitique, Amilcar à Carthage ; c'est le Dieu africain dont parle Silius Italicus. Il régnera en même temps que les dieux-mâles Bélial, dieu des trésors cachés, Baal-Phégor, divinité phallique, Baal-Peor, Baal-Zébuth, Baal-Berith. Quant à la Déesse, elle sera représentée par Asara ou Astaroth et symbolisera la Volupté.

Chez les Ammonites, le Dieu-mâle s'appelle aussi Kamosh, d'où l'on fait Kamosh-Melek, « Kamosh est roi ».

Chez les tribus voisines du désert, il s'appelle *Milkom*.

On trouve aussi Adra-Melek et bien d'autres.

Partout l'homme s'élève au rang de la Divinité, et partout il met son image, multipliant les figures qui le représentent. C'est ce qui horripile les Femmes, aussi partout elles ont un mot pour flétrir les usurpateurs, « *bosheth* » (la honte).

C'est ainsi que nous avons vu ce mot ajouté au nom de Gédéon Yeroubaal, que l'on change en Yerouboshcth — Gédéon la honte — (*Juges*, VI, 32).

Le mot Melek uni à Baal, « *Baal-Melek* », veut dire « Baal est roi », l'homme règne.

C'est la répétition de ce qui se passait en Egypte où on annonçait le règne d'Osiris en disant : « Malak-Osir », « Osiris règne ».

L'antique coutume orientale avait donné à la suprématie sociale un caractère théogonique, c'est-à-dire religieux.

Le droit de régner était divin, parce qu'il était féminin.

C'est en bravant ce droit que le Maleak de la Déesse, jadis exécuteur de ses ordres et serviteur de ses volontés, prend sa place, s'empare de son pouvoir, refuse de reconnaître son autorité. Et plus elle s'indigne, plus elle jette l'anathème sur le révolté, plus il se fait gloire de sa révolte. Il a perdu le sens de la valeur de ses actes, il brave la loi morale, il brave le droit divin de la Déesse et par la force se rend maître des nations.

Les femmes appelaient cette action *une* « *bravade* », les hommes

qui la commettaient, des *braves* (ceux qui bravent). De ce terme qui était une flétrissure, les hommes firent un éloge et le mot bravade en devenant *bravoure* — cette violation d'un droit — devînt une qualité.

Mais le Droit Divin émanait d'une puissance supérieure, d'une loi de la Nature même, le prestige qui s'attachait à la Déesse ne pouvait rejaillir sur des hommes que si elle-même leur concédait l'autorité dont ils s'emparaient. Jadis ils étaient ses « *messagers* » parce qu'elle avait confiance en eux ; ils étaient, près d'Elle, ses serviteurs en même temps que ses adorateurs ; ils recevaient d'Elle la suprême consécration ; et c'est cet acte qui restera symbolisé dans l'onction des rois. Mais le droit d'onction que la Femme concédait à l'homme est singulièrement détourné de sa signification primitive depuis que l'homme est devenu la copie grossière de la Déesse. C'est sur le front, la poitrine ou les mains, qu'on lui met le saint chrême.

Et sans cette consécration — qui lui est donnée par une puissance supérieure — il ne se croirait pas roi ; il sent donc qu'il n'a pas en lui le *Droit Divin*, puisqu'il faut que la Déesse le lui concède.

Longtemps, dans l'antiquité, les Reines eurent mission de sacrer les rois. C'est ainsi qu'ils font sanctionner leurs actes de révolte par l'approbation de la femme, alors que c'est contre elle qu'ils vont régner.

Quand, dans la seconde forme religieuse, le Prêtre aura mis au sommet un Dieu, maître des Dieux et des hommes, c'est lui qui sacrera les rois. Mais ce Dieu n'était lui-même que le fidèle exécuteur des ordres du *Destin* (fatum), mot vague que l'on mettait à la place du nom de la Déesse, — du nom Divin.

Les historiens, qui cherchaient toujours à flatter le pouvoir, reportèrent loin dans le passé l'origine de la royauté, ce qui prouve que, dans la terrible lutte que ce régime provoquait, on reprochait aux usurpateurs d'introduire dans le monde des usages nouveaux. On y répond en disant que l'homme a toujours régné, et l'on montre Baal-Iton, dont on fait Balitan, comme « le Maître ancien ». C'est dans ce sens que l'on fit, plus tard, la revision des Livres sacrés. Ainsi on fait dire à l'auteur de la *Genèse Biblique*, qui vivait cinq siècles avant le schisme de Juda, « que le sceptre ne sortira pas de Juda ». Voici le verset : « Juda, tes fils t'honoreront, les fils de *ton père* se prosterneront

devant toi. Le sceptre ne sortira pas de Juda ni le commandement de sa postérité, jusqu'au jour où il arrivera à Silo et où tous les peuples lui obéiront » (*Genèse*, ch. XLIX).

Cette interpolation est grossière. C'est, du reste, le texte le plus discuté de la *Bible*.

La lutte pour l'enfant

Les hommes voulaient enlever l'enfant à sa Mère, par un sentiment de jalousie, qui est bien humain, puisqu'il a toujours existé. Cependant, chez les Juifs, nous voyons la jalousie céder à l'intérêt. L'homme laisse l'enfant à la Femme, mais le lui fait payer.

Dans l'*Exode* (ch. VIII), Dieu dit à Moïse :

2. « Sacrifie-moi ton premier-né, tout ce qui naît le premier parmi les enfants d'Israël, tant hommes que bêtes, car il est à moi. »

12. « Alors tu présenteras à l'Éternel tout ce qui naîtra le premier, même tous les premiers-nés des bêtes, ce que tu auras de mâle sera à l'Éternel. »

29. « Tu ne différeras point de m'offrir de ton abondance et de tes liqueurs ; tu me donneras le premier-né de tes fils. »

30. « Tu feras la même chose de ton bœuf et de ta menue bête ; il sera sept jours avec sa mère, et, au huitième jour, tu me le donneras. »

Donc on obligeait la mère à sacrifier son premier-né ; mais, à côté de cette loi barbare, il y avait la dispense hypocrite — la vraie cause de la loi —, le rachat facultatif de l'enfant. « La religion accorde que l'enfant peut être racheté par le sacrifice d'un mouton, et non seulement l'enfant, mais l'âne, la bête utile chez les Hébreux comme chez nous le cheval. »

Cette loi prétendue religieuse n'est qu'une contribution indirecte prélevée sur les sentiments maternels. Comment la femme eut-elle la faiblesse de se soumettre à de pareilles énormités ?

Michée dit (ch. VI, 7) : « Donnerai-je mon premier-né pour me racheter ? et le fruit de mes entrailles paiera-t-il pour moi ? »

Donc Michée était une mère !

Les Juifs pratiquaient les sacrifices d'enfants. Cela entrait dans leur système de réaction méchante contre la femme, c'est elle qu'ils voulaient atteindre en torturant ses petits, c'est une

des formes de la vengeance masculine contre la femme qu'il jalousait, c'est pour faire souffrir la mère qu'il tuait l'enfant, horrible sentiment qui est resté comme un héritage atavique dans la psychologie masculine, et que nous retrouvons encore chez certains criminels modernes.

La religion masculine était une parodie dans laquelle tout ce qui avait fait le fond de la religion antique était tourné en dérision et en cruauté.

C'est ainsi que le *sacrifice* change de signification quand l'homme, devenu sanguinaire, met le meurtre où le culte féminin avait mis la vie. C'est pour narguer la femme que l'homme qui tue prétend « offrir un sacrifice à Iehaveh, pour le calmer », alors que c'est ce qui irrite la femme contre lui. Du reste c'est au Dieu mâle, Moloch ou Molek, que l'on offre du sang.

Et les Hébreux pervertis pratiquaient ce culte barbare sans hésitations et sans scrupules. Les rois même brûlaient leurs enfants dans la fournaise de Baal-Molok en les jetant dans la gueule embrasée d'un bœuf d'airain chauffé à rouge qui figurait la divinité masculine (1).

Les historiens grecs et latins parlent des sacrifices d'enfants qui se faisaient à Carthage pour plaire à Cronos ou Saturne.

Diodore raconte (XX, 14) que, vers 300 avant notre ère, on brûla jusqu'à 300 enfants des meilleures familles à propos de l'alarme que donna à la cité une victoire d'Agathocle.

Plutarque dit (à la fin de son livre : *De la peur des Dieux*) : « Ainsi ils sacrifiaient eux-mêmes leurs enfants en connaissance de cause ; ceux qui n'en avaient pas achetaient les enfants des pauvres pour les égorger comme des moutons ou des poulets. La Mère était là, sans marque d'émotion et sans plainte, car, s'il lui échappait un gémissement ou une larme, on ne lui payait pas son enfant et il n'en était pas moins sacrifié. Cependant, autour de l'image (du Dieu), tout retentissait du bruit des flûtes et des tambours afin qu'on ne pût entendre les cris des victimes. »

Diodore dit que les enfants étaient placés sur les mains de l'idole, qui était faite de manière à ne pouvoir les retenir, de sorte qu'ils roulaient dans la fournaise où ils étaient consumés.

(1) Les sectateurs du culte mâle avaient fait une statue creuse du Melech, dans laquelle on allumait un brasier ; quand la statue était rougie par le feu, on lui mettait dans les bras des petits enfants.

Les Spartiates précipitaient dans le gouffre de l'Apothétès les enfants qui naissaient avec un vice de conformation.

Les massacres d'enfants avaient différents prétextes. Ainsi, chez les Arabes, on faisait mourir les filles qui naissaient, afin, disait-on, d'éviter d'être déshonoré par elles, si une d'elles tombait entre les mains des ennemis. On les vouait à la mort. Chez les Rajpouts de l'Inde, le meurtre des filles fut longtemps pratiqué.

Ce qu'on a appelé « le massacre des innocents » se pratiqua sur une grande échelle ; les filles surtout étaient sacrifiées — par haine du sexe évidemment et pour affaiblir le parti féministe en en diminuant le nombre — ; c'est à ce point qu'en certains endroits les femmes finirent par manquer.

La Pierre Angulaire

On appelait *Pierre angulaire* celle qui soutient un édifice. L'habitude des paraboles avait fait adopter les termes qui se rapportent aux constructions pour exprimer tout ce qui se rapportait à l'édification de la société. C'est ainsi que l'on désigna par les mots « *pierre angulaire* » la Femme, soutien de l'édifice social.

Nous trouvons dans les *Psaumes* (CXVIII, 22) :

« La pierre rejetée par les architectes est devenue la pierre angulaire. »

Il s'agit de Daud, une femme qui était Reine d'Israël et de Juda et a été rejetée par des hommes qui ont pris sa place.

Quand les Prêtres reprirent ces idées, sans en comprendre le sens, ils crurent que réellement une femme, un être vivant, devrait être enfoui dans le sol pour servir de *pierre angulaire* aux édifices que l'on élevait.

Et, comme c'était là un meurtre devenu légal — et même sanctifié —, ils exploitèrent cette erreur devenue une superstition, au profit de leur cruauté. Ce fut l'enfant qu'ils consacrèrent surtout à ce genre de sacrifice, parce que l'enfant ne se défend pas !

VI, 26. « Maudit sera devant l'Éternel l'homme qui se mettra à rebâtir cette ville de Jéricho. Il la fondera sur son premier-né et il mettra ses portes sur le plus jeune de ses fils. »

Au Moyen Age, les exploiteurs de la crédulité publique montraient la *pierre angulaire*, mentionnée dans la *Bible*.

La Sagesse de Salomon

Salomon, bien loin d'être un roi sage, est un homme perverti qui se livre à l'adoration des Dieux mâles. Il bâtit un temple à Milkom, le Dieu des Ammonites, il en construisit un à Kamosh, le Dieu de Moab, le terrible ennemi des femmes Israélites, et le plaça sur la montagne qui fait face à Jérusalem, la ville sainte des Féministes, la Ville glorifiée par la grande Reine Daud. Enfin, il en édifia un aussi à l'horrible Moloch, le Dieu des fils d'Ammon qui a sacrifié les enfants (I *Rois*, II, 5-7), « et ces Dieux furent adorés par le peuple » (I *Rois*, v, 33).

C'est cette façon d'édifier des temples consacrés aux dieux mâles, en face des temples des Déesses, qui fit donner à ceux qui les faisaient construire le nom de *Profanes* (de *pro*, devant, et *fanum*, temple) (1).

Le professeur Sellin, de la Faculté de Théologie évangélique de Vienne, a fait des fouilles dans la région biblique de Megiddon, où il y a quatre collines, et y a découvert les ruines d'un château de l'époque de Salomon, derrière lequel se trouvait un cimetière pour les enfants. Les corps de ceux-ci étaient dans des urnes en terre cuite. Au milieu du cimetière était un autel qui indique que là se trouvait le sanctuaire de Baal. C'est ainsi que, peu à peu, les mœurs de cette époque nous sont rendues.

D'autre part, c'est au sud de Jérusalem, près de la porte des Potiers, dans la vallée de Hinnom, que les Juifs bâtirent un temple à Moloch à qui ils sacrifiaient des enfants.

Cette vallée était, sous le régime des Israélites féministes, un lieu de promenade ; il y avait là de belles fontaines qui répan-

(1) C'est du nom de la Déesse Fana ou Fatuna qu'est venu le mot *Fanum*, qui signifiait « endroit consacré » à quelque divinité que l'on venait consulter.

Plus tard, le culte des Fanes (les Fées chez les Celtes) fut imité par des hommes que l'on appela Faunus (Faunes). Ils voulurent se mettre en face de la femme et on les appela Entheos-Fanæ.

C'est ainsi qu'on désignait les prêtres grecs et aussi les Galles, prêtres de Mars. Entre eux, ils ne prenaient pas en mauvaise part ces termes qui les désignaient, quoique, quand ils prenaient le nom de la Déesse Fatua, on les appelait Fat avec ironie et on les accusait d'*infatuation* (Faunus Fatuellus). Ils se vengeaient par l'insulte, de Fatua faisaient Fatalité et de Fana faisaient Fanatique.

daient leurs eaux dans tous les jardins (1). La verdure et les fleurs rendaient ce lieu des plus agréables. Mais depuis que les masculinistes y avait fait construire un temple à Moloch, cet endroit était devenu un lieu d'abomination en exécration à toutes les femmes.

Après avoir été un but de promenade, un lieu de délices, la vallée de Hinnom devint un objet d'horreur ; son nom, en hébreu Gehinnom, devint Géhenne et fut synonyme d'enfer.

Tout ceci nous montre le règne de Salomon sous un jour qui n'est pas celui de la *Bible* vulgaire.

Mais rappelons-nous que les écrits vulgarisés sont toujours des justifications, et nous allons comprendre alors la signification d'un épisode propagé à outrance, à la gloire de Salomon, alors que la vérité est bien loin de ce récit. Il s'agit de ce qu'on appelle « *le Jugement de Salomon* ».

Le Jugement de Salomon

Le chapitre III du premier Livre des Rois contient le récit fameux appelé *le Jugement de Salomon.*

Il s'agit de deux femmes se disputant un enfant.

Je vois dans ce récit une parabole de la lutte pour la possession de l'enfant. C'est, en réalité, de la lutte du père contre la Mère que l'histoire est remplie, lutte d'où sortira le droit paternel. Jusque là, le droit maternel seul a existé, l'enfant n'a appartenu qu'à sa Mère ; le père vient le lui disputer, elle en appelle au Soffet qui dit, très sagement : Celui qui est digne d'avoir l'enfant, c'est celui qui veut son bien. Le partage en deux de l'enfant — que l'homme demande —, c'est le partage moral de son âme, c'est-à-dire de la direction à lui donner, vers le bien ou vers le mal. Le récit tel qu'il est fait est contre la nature féminine. De plus, le style employé prouve l'intention misogyne de l'auteur ; il dit : « Alors deux femmes *débauchées* vinrent », etc. Or il n'y avait pas de femmes débauchées sous le régime gynécocratique ; on n'a inventé la débauche de la Femme, pour l'outrager, que sous le régime masculin.

Avant cela, toutes les femmes étaient *débauchées*, puisque l'amour était libre et glorifié.

(1) Ce jardin était arrosé par un ruisseau de la fameuse fontaine de Siloé. Aujourd'hui encore il est cultivé par les fellahs du village de Silouas.

C'est à ce moment, du reste, que nous voyons les hommes commencer à se servir de la paternité pour se donner des droits qu'ils n'ont pas eus jusque-là ; et c'est pour affirmer ces droits nouveaux qu'un auteur anonyme écrira l'histoire nationale d'Israël en supprimant la filiation maternelle et en la remplaçant par la filiation paternelle. Le livre des *Chroniques*, qui renferme cette histoire, est un modèle du genre ; il ne semble pas avoir eu d'autre but, tant on y met d'affectation à dire : *un tel, fils d'un tel* ; les femmes n'y sont pas nommées, et on fait ainsi remonter les généalogies à Adam, en les masculinisant, ce qui dénote une intention évidente d'outrager la femme.

C'est à ce moment (plusieurs siècles après David) que l'on écrivit l'histoire antérieure, telle que la *Bible* nous l'a conservée. Il faut se rendre compte de l'état d'âme des hommes et des femmes de cette époque et des haines qui les divisaient pour la comprendre.

Réaction masculine contre les « Mystères »

Les trois femmes qui fondèrent les « *Mystères de Jérusalem* » furent prises en haine par les masculinistes de leur temps, et particulièrement par Salomon, leur grand ennemi. Et la haine grise comme le vin, elle trouble l'esprit, elle empoisonne le cœur, elle obscurcit la conscience ; c'est pour cela que nous trouvons leur histoire relatée de trois manières.

— Dans les Sociétés secrètes, elles sont des personnages d'élite et remplissent un rôle glorieux.

— Dans la *Bible*, elles sont ou supprimées ou infériorisées, et c'est Salomon leur ennemi qui est le grand roi sage et magnanime.

— Dans d'autres documents épars et moins connus, on a les traces de la haine que nourrissaient pour elles ceux qu'on appelait des « *profanes* ».

Un écrivain anglais, la Princesse Karadja, a publié un livre sur le *Roi Salomon*, dans lequel elle donne à ces femmes le rôle infernal créé par la haine masculine.

Nous y lisons ceci :

« Balkis. Dans les Commentaires du Coran, elle est appelée Bilkis. Sheba signifie « la Vipère ». Cela veut aussi dire *captivité*, cela correspond à l'idée d'esclavage.

« Nous trouvons dans le *Livre des Morts* que Sheba ou Seba signifie « les ennemis ».

« Seban Ari tu : *les mauvais*, faiseurs de mal.

« Seba xer : Seba est tombée.

« Il est établi dans le livre d'*Ani*, p. 56, que Sheba est la porte du monde inférieur.

« Dans le *Codex de Paris*, « Le Testament de Salomon », traduit par Conybeare, déclare que la Reine de Sheba est une sorcière.

« Dans le *Monatschrift für die Geschichte und Wissenschaft des Judenthum* (1870, p. 187), Lilith, la Reine des démons, est identifiée avec la Reine de Saba.

« Elle a été convaincue d'avoir assassiné *son prédécesseur* sur le trône, dans leur nuit de noces », et cela plusieurs siècles avant l'institution du mariage, et c'est avant qu'il y eût des hommes sur le trône qu'elle assassine *son prédécesseur*, alors que ce sont les hommes qui ont renversé le trône des femmes. C'est l'histoire de Caïn et Habel racontée à l'envers.

« L'histoire arabe dit qu'elle avait les jambes couvertes de poils (et cet auteur ajoute entre parenthèses : « la queue et les pieds fourchus du diable des Chrétiens »).

« On la désigne comme un être démoniaque, née d'une Péri ou diable femelle.

« D'autres traditions disent que Salomon a été détrôné par un démon qui s'était emparé de son anneau magique. Dans le « Testament de Salomon », il est dit que, par cet anneau, des Vampires à figures de Lilith surgirent devant Salomon.

« La plus intéressante de ces assertions porte que l'Arche fut dérobée à Salomon et que *Satan qui vivait à Tigré* avait bâti une maison pour combattre Dieu. Cette maison — ou demeure — « habitée par Satan » (c'est-à-dire Balkis, Reine de Sheba) réussit à empêcher Salomon d'ériger le Temple du Saint-Esprit, « la demeure divine qui devait durer éternellement ».

Tel est ce curieux document écrit par une femme qui prend pour des réalités les incohérences de la folie haineuse des hommes pervertis par la débauche.

Elle dit que la Reine a empêché Salomon de régner, alors que c'est Salomon qui a renversé le trône de la Femme et s'en est emparé.

Elle dit que c'est la femme-Satan qui l'a empêché d'édifier *le Temple du Saint-Esprit*, alors qu'il édifie des Temples aux Dieux mâles, pour combattre le Saint-Esprit féminin.

Il est bien évident que dans des documents masculins on trouve souvent l'expression de cette haine empoisonnée. Mais il faut être bien mauvais psychologue pour ne pas en comprendre la signification *renversée*, c'est-à-dire attribuant à la femme le satanisme des hommes qui la combattent.

Dans le Dictionnaire Flamand de Darsy, nous trouvons ceci : « La Reine de Saba, surnommée Balkis, Balchis, Makeda, Nicausis, tous mots celtiques qui signifient prostituée. Voyez Balch, Magd, Zabbe. » De Zabbe on fait Sabine.

Cette haine pour cette grande Femme s'explique par la grande influence qu'elle prit sur le monde de son époque. Son nom, loin de signifier « une vipère », signifie « la Lumière », et c'est de ce nom-là, « Saba », qu'on a fait *Sabéisme*, le feu de l'Esprit. Les femmes qui la suivaient sont appelées les *Sabéennes* (1).

Hiram n'est pas mieux traitée que Balchis, quoiqu'on lui donne le sexe masculin, tout en lui laissant l'emblème rouge des Féministes, qui est celui des Phéniciens, et en lui laissant, hélas! son titre de martyr.

On en fait un roi de Tyr; ce nom, Tyr (Tzur en hébreu), signifie la Force, le roc.

Mme Karadja, s'appuyant sur ce qui est dit dans le livre d'Ezékiel *contre Hiram*, en fait un archange tombé : *le chérubin oint qui ombrage, s'étant glorifié lui-même*, il fut précipité dans l'abîme.

Mais elle ne sait pas que ce livre fut revisé par les prêtres, après la dispersion d'Israël, puisqu'il y est dit (ch. XXIX, 25) : « Quand j'aurai rassemblé la maison d'Israël, d'entre les peuples parmi lesquels ils avaient été dispersés. »

C'est cet homme-là, le prêtre, qui, après son triomphe, a calomnié la Femme qu'il a renversée.

Voici ce qui est dit d'Hiram dans ce livre d'Ezékiel (chapitre XXVIII) : 6. « Parce que tu as élevé ton cœur, comme s'il était le cœur de Dieu.

7. « A cause de cela, voici, je vais faire venir contre toi des

(1) Burnouf dit, dans *La Science des religions*, p. 297 : « Dans *Éthiopiques*, roman d'Héliodore, se trouve un épisode de la civilisation de l'Ethiopie ; on y voit un peuple noir dont le roi et *la Reine* portent des noms perses (la Reine de Saba donne son nom au Sabéisme, doctrine des Perses), et ont pour directeur spirituel un prêtre nommé Suci-mitra, nom sanscrit signifiant « *l'ami des purs* ».

étrangers, les plus terribles d'entre les nations, qui tireront leurs épées contre l'éclat de ta sagesse, et ils souilleront ta beauté.

8. « Ils te feront descendre dans le sépulcre et tu mourras au milieu de la mer de la mort de ceux qui sont tués.

9. « Diras-tu devant celui qui te tuera : Je suis Dieu ? Tu seras *un homme* et non pas le Dieu fort, entre les mains de celui qui te tuera. »

Voilà bien la lutte de la force contre l'Esprit et le malentendu entre la Divinité spirituelle qui règne dans la Déesse vivante et le Dieu surnaturel qui est au-dessus de la mort du corps.

Mme Karadja nous dit encore ceci :

« Il est intéressant de noter que le nom d'Hiram signifie « exaltation », ou « *celui qui détruit* ». Le Temple du Saint-Esprit ne peut pas être édifié avec l'aide du destructeur. Par l'ignorance des ouvriers de Tyr, une maçonnerie bâtarde fut introduite dans Jérusalem et il fut permis de contaminer le pur système. »

Faut-il s'étonner, après toutes ces calomnies, que le nom de Marie (Hiram) ait signifié « mer d'amertume » ?

En espagnol, Maria fait *mar* et *amargura.*

J'ai déjà dit qu'il me semble que c'est le nom d'Hiram qui est devenu Herem (interdit).

N'est-ce pas aussi par ironie contre l'Esprit féminin et contre la loi de chasteté qu'il est devenu *Harem ?*

Le Règne de l'Homme

Revenons maintenant à l'histoire du peuple d'Israël. Nous sommes arrivés à la fin du règne de Salomon, ce roi que ses flatteurs dotent de tant de sagesse et qui fut un grand fou.

C'est sous son règne et à cause de son règne que recommencent les luttes de sexes et qu'elles deviennent ardentes.

Salomon se servit du pouvoir qu'il prit pour agir en homme qui secoue toute loi morale ; il fut débauché (l'histoire lui donne 700 femmes et 300 concubines), ambitieux, puisqu'il subjugua tous ses voisins, avide de richesses et misogyne, car il pratiqua et favorisa le culte d'Astaroth (la femme ridiculisée).

Quant à la femme que Salomon aima, c'est celle qu'on va appeler la Sulamite, nom formé des mêmes consonnes que Salomon, dont il est le féminin. C'est cette femme-là qui chante son amour pour l'homme dans le *Cantique des Cantiques.*

Tout cela devait soulever contre ce roi l'indignation des populations encore féministes.

I *Rois*, XI, 9. « C'est pourquoi l'Éternel Hevah fut indignée contre Salomon, parce qu'il avait détourné son cœur de l'Éternel.

2. « Et l'Éternel dit à Salomon : Je déchirerai certainement le royaume, afin qu'il ne soit plus à toi, et je le donnerai à tes serviteurs (c'est-à-dire à la Femme qu'ils représentent comme asservie à l'homme). »

Et, en effet, le royaume fut divisé : dix tribus restèrent féministes et gardèrent le nom d'Israël ; deux seulement, qui prirent le nom de Juda, restèrent au pouvoir des hommes. L'une de ces tribus même ne fut laissée à la descendance de Salomon que par amour pour Daud, « afin que Daud *mon serviteur* (dit Hevah) ait toujours une lampe devant moi à Jérusalem, qui est la ville que j'ai choisie pour y mettre mon nom » (*Rois*, XI, 36).

Roboam, fils de Salomon, régna après son père, qui avait occupé le trône pendant 40 ans ; il ne fut pas meilleur que lui.

L'histoire a voulu couvrir de gloire l'homme qui fut le premier roi, le vainqueur de la Gynécocratie. C'est pour cela qu'on lui attribue toute la gloire de Daud, qu'on le représente comme l'auteur de nombreux ouvrages qui sont des œuvres de sa Mère et particulièrement de ses livres de *Science naturelle*.

Cependant, les lois de la psychologie démentent ce fait ; c'est qu'il n'est pas possible qu'un homme débauché soit un sage, un penseur, un savant. Celui qui a 700 femmes et 300 concubines n'écrit pas des ouvrages de science.

Les historiens qui ont attribué à Salomon l'œuvre de Daud, ses *Psaumes*, ses ouvrages de science et de sagesse, lui ont aussi attribué la construction de ce Temple, dans lequel la doctrine de cette Reine et celle de Myriam devaient être enseignées.

Cependant, ce qui prouve qu'il s'agissait bien d'une science féminine, c'est qu'à partir de ce moment on l'entoure de mystères pour la soustraire à la critique malveillante des hommes pour qui elle va devenir la « *science maudite* ».

Voici comment on attribue à Salomon l'œuvre de David, dans *Rois*, I, chap. IV :

31. « Il était même plus sage qu'aucun homme, plus qu'Ethan, Ezrahite, qu'Héman, que Calcol, et que Dardah, les fils de Mahol ; et sa réputation se répandit parmi toutes les nations, de tous côtés.

32. « Il prononça 3.000 paraboles et fit 1.005 cantiques.

33. « Il a aussi parlé des arbres, depuis le cèdre qui est au Liban, jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille ; il a encore parlé des bêtes, des oiseaux, des reptiles et des poissons.

34. « Et il venait des gens de tous les peuples pour entendre la sagesse de Salomon, et de la part de tous les rois de la terre qui avaient entendu parler de sa sagesse. »

Tout ce que la *Bible* nous dit de la construction du Temple, de son organisation intérieure, de ses fondations, a pour but de dénaturer les vérités cachées dans les « Mystères » et d'effacer l'action féminine en la remplaçant par l'action masculine. C'est une œuvre de haine et d'ignorance. Et, quoique les prêtres qui écrivirent ces Livres (*Rois*, *Nombres*, etc.) prétendent savoir ce qui se passait dans le Temple, ils n'en comprirent jamais la portée spirituelle.

Ce n'est donc pas Salomon qui construisit le Temple, qui portait à son sommet l'image d'une Femme et qui fut dédié à Hevah, dont il portait sur son frontispice le nom sacré.

Les constructions édifiées par Salomon étaient des palais avec des harems ; et, quand il fit construire des temples, il les consacra aux dieux mâles, que les Israélites avaient en abomination.

Quant au Livre de « *la Sagesse* », attribué aussi à Salomon, il fut écrit par un Juif d'Alexandrie, peu de temps avant l'ère chrétienne.

C'est la Reine de Saba qui a écrit le livre qu'on a intitulé « *les Proverbes de Salomon* ».

Pendant plus de 1.000 ans, une foule de livres contenant des règles de sagesse pratique et même d'art manuel ont été mis sous le nom de Salomon.

Le texte hébreu de l'*Ecclésiaste*, découvert en partie par Mmes Lewis et Gibson au Sinaï en 1896, et par M. Schechter au Caire en 1897, accuse une époque de décadence. On y accumule des images incohérentes (*L'Eccl.*, par Lewis) (1).

(1) On a toujours combattu l'idée d'attribuer la *Sagesse* et l'*Ecclésiaste* à Salomon.

Salomon est l'auteur de la *Sagesse* pour : Tertullien (dans *de Præs.*, VII); Cyprien (*de Test*, l. III, c. 15, 52-58); Ambroise (*de Parad.*, VII) ; Hilaire (*in Ps.*, 127); Clément d'Alexandrie (*Strom.*, VI) ; Origène (*de Prim.*), Athanase (*in Sinopsi*) ; Basile (*cont. Eunous*, V), etc.

Salomon n'est pas l'auteur de la *Sagesse* pour : Jérôme (*Ep. ad Pau-*

***

Le mot Salomon ou Soliman est un nom générique et symbolique, il indique une ère nouvelle : *le règne de l'homme seul !* On veut lui faire signifier la *Paix*, alors qu'il inaugure le règne de la guerre.

NOUVEAUX MYSTÈRES

Contre Salomon et ses successeurs

La mort de Daud n'avait pas interrompu la célébration des Mystères ; on continuait à donner dans le Temple l'enseignement qu'elle avait fondé. Mais le désordre qui s'était produit pendant le règne de Salomon avait créé des circonstances nouvelles contre lesquelles il fallait réagir.

Il est bien certain que, malgré toutes les précautions prises pour empêcher les trahisons, les défections, on eut des inquiétudes, des méfiances sur la valeur et la sincérité de quelques adeptes, car nous voyons que les Directrices de la Religion secrète se concertent et décident de créer de nouveaux grades dans lesquels on n'admettra que les hommes d'élite dont on sera absolument sûr.

C'est pour cela que nous voyons ajouter, aux anciens grades, des grades nouveaux plus secrets que les premiers et répondant aux événements du temps, aux besoins de la lutte dans ses phases nouvelles. Depuis la mort de Daud jusqu'à l'époque des prophètes, on institue cinq nouveaux grades, qui sont intitulés :

linum, in prologo gabato). Car la *Sagesse* est inconnue comme livre hébreu à Josèphe, Philon, Origène même. De fait, les expressions sont grecques. L'auteur cite les *Septante* et emprunte des passages de livres venus après Salomon. Saint Augustin nie que la *Sagesse* soit de Salomon (*de Civit.*, XVII, 20), après l'avoir cru d'abord (*de Doct. Christi*, l. II, c. 8) ; il s'est rétracté, du reste, sans difficulté. Il ne croit pas davantage que l'*Ecclésiastique* soit de Jésus, fils de Sirach. Ce qui a trompé les Pères, c'est que, dans le livre de la *Sagesse*, Salomon parle de lui-même ; cela n'est pas une preuve ; cela prouve, au contraire, que quelqu'un a eu intérêt à faire de Salomon *un sage*. On croit que la *Sagesse* est de Philon. Un certain nombre de Conciles, entre autres le synode d'Hippone et le IIIe Concile de Carthage en 397, ont attribué à Salomon la *Sagesse* et l'*Ecclésiastique*.

Le Maître secret.
Le Maître parfait.
Le Secrétaire intime.
Le Prévôt et Juge.
L'Intendant des bâtiments (1).

Le Maître secret

Les événements qui viennent de s'accomplir ont plongé les femmes dans la douleur. C'est pour le rappeler que le temple est orné de tentures noires parsemées de lames d'argent.

Ce grade a pour objet de réagir contre les deux grandes violations du « *droit naturel* », introduites dans le monde par Salomon :

— La première en donnant le titre Divin à des personnifications masculines en même temps que l'autorité suprême, alors que ces personnalités mâles ne représentent pas le bien, mais le mal.

— La seconde question est celle qui consiste à disputer l'enfant à sa Mère, ce qui est une violation du Droit maternel.

Les initiés déclarent qu'ils ne veulent parmi eux aucun outil de fer, parce que l'homme a tué par le fer.

Salomon ayant introduit des Dieux nouveaux chez les Israélites et leur ayant construit des temples en face du Temple de la Déesse d'Israël IVAH, on institua ce nouveau Mystère pour protester contre cette profanation et rappeler le premier commandement du Décalogue :

Tu n'auras pas d'autre Divinité que moi.

C'est pour cela que le mot d'ordre de ce grade sera IVAH. C'était une occasion d'expliquer pourquoi la Femme seule est Divine, et on combattait la prétention de l'homme de masculiniser la Divinité.

(1) Dans la Franc-Maçonnerie moderne, on réunit sous le titre de Grades capitulaires les grades fondés depuis Salomon (975) jusqu'au Christianisme, soit pendant 1.000 ans. C'est la Maçonnerie rouge, les grades de perfection. On donne peu d'importance aux degrés intermédiaires parce qu'on n'en comprend pas la signification, peut-être parce qu'on ne veut plus les comprendre. Mais ils ont pour nous un intérêt historique, puisqu'ils nous montrent les étapes par lesquelles l'humanité a passé pour arriver au résultat actuel, c'est-à-dire à la position malheureuse de la Femme et au désordre social. On ne peut pas comprendre la sociologie moderne sans cette étude historique qui en est la source.

Nous voyons ici introduire, dans les luttes de sexes, une lettre de l'alphabet hébreu, le *iod* (I), qui symboliquement représente le sexe mâle. Les hommes vont créer l'hermaphrodisme divin en mettant cette lettre devant le nom de HEVAH, qui va devenir IAHVEH. C'est cela que, dans ce grade nouveau, on explique et combat.

Le nom sacré HVH, qui résume la Divinité féminine, était donc déjà méconnu dans sa signification sexuelle Divine ; bientôt il sera parodié, puis supprimé, et les Maçons modernes nous enseignent que c'est dans ce grade qu'on explique que, chez les Juifs, le Grand-Prêtre seul avait la permission de prononcer ce nom, et cela une seule fois dans l'année, le jour de l'expiation, dixième de Thishri. Les lévites, par le bruit qu'ils faisaient dans ce moment, empêchaient qu'il fût entendu de la multitude.

Les masculinistes avaient aussi tenté d'introduire un nouveau dieu mâle, Adonaï, qu'on allait essayer de substituer à la Déesse, mais dont on ne s'occupera que beaucoup plus tard. C'est le polythéisme qui commence et que les rituels masculins résument dans le mot *Dii*, pluriel latin qui signifie *les dieux.*

Donc l'homme veut être dieu à côté de la Déesse. On répond à cette prétention qu'il y a unité dans l'essence Divine(féminine), qu'il ne peut donc pas y avoir de Dieux mâles, le principe de vie étant toujours divisé chez l'homme par ses conditions sexuelles. Ceci donnait occasion de rappeler la Loi de la polarisation des sexes, en montrant la part que chacun prend dans la génération, et l'on disait : « Ces deux personnes, loin de concourir au même but, sont directement opposées l'une à l'autre comme le Bien est opposé au Mal. »

Le 4e degré nous montre que, dans l'œuvre de la génération, l'être humain n'est que le metteur en acte d'un principe de vie élevé qui est en lui et non en dehors de lui.

Il n'y a donc pas un *Dieu créateur* extra-terrestre, la Nature est éternelle, et il n'y a pas de création dans le sens que les religions masculines donnent à ce mot ; ce n'est pas un Dieu qui *crée*, c'est la *Mère* qui accomplit l'œuvre de la génération. C'est elle qui est la créatrice, et c'est pour cela que l'enfant qui est sa chair et son sang lui appartient et que l'homme n'a pas le droit de l'en séparer. On fait appel à sa conscience pour lui faire comprendre son devoir vis-à-vis de la Mère et de l'Enfant.

Cette prétention de l'homme de prendre le titre divin a

comme conséquence de donner au père les droits de la Mère sur l'enfant ; c'est ce qu'on a caché dans le *Jugement de Salomon*, la lutte pour la possession de l'Enfant. Et l'homme va appuyer ses prétentions sur des décrets ou des lois, car nous voyons qu'on lui répond :

« Ce que les profanes appellent honneur est tout le contraire de l'honneur ; ce qu'ils nomment vertu est précisément le vice, et réciproquement ; quant à la Justice, ce sentiment tel que nous le comprenons dans nos Temples est directement opposé au sentiment du même nom, tel qu'il est admis hors de nos Temples. »

L'idée fondamentale que renferme la philosophie des Hébreux était que la Divinité (Hevah) contenait toutes choses en elle-même (les Dieux se suffisent) et que l'homme était son image (image physique dans l'enfant), sa reproduction (image spirituelle dans l'homme qui l'imite). La femme semblait pour eux une Androgyne.

Mais le lien qui existe entre l'homme et la femme modifiait ces idées, sur lesquelles les Kabbalistes vont s'étendre longuement.

Si la cause primordiale était inconnaissable pour l'homme, elle devenait une manifestation compréhensible dans la vie sexuelle. Alors un symbole explique tout, le cercle, organe femelle, avec son diamètre, organe mâle.

De ce phallicisme, les Kabbalistes masculinistes firent naître l'idée de géométrie et d'astronomie.

On sait que l'œuf est un symbole sacré dans les Mystères de l'antiquité parce qu'il représente l'action maternelle, le commencement de la vie. Il est la virtualité, l'existence potentielle, comme la semence d'un arbre.

C'est pourquoi le cercle (zéro) qui le représente est le commencement de toute l'échelle numérique dans l'ancien système duodécimal des Kaldéens. Le zéro est un cercle sans centre ; en hébreu, on l'appelle *Kether*, mot qui signifie « la couronne », parce que l'ovule est considéré comme résultat d'une fonction sacrée, laquelle donne comme réaction la sagesse, *Hokmah*, et l'intelligence, *Binah*.

C'est cette loi du sexe féminin qu'on explique dans ce Mystère pour l'opposer à la loi du sexe masculin et en montrer les conséquences sociales.

Kether, « la couronne », symbolise la lumière de l'Esprit qui *monte* en vertu de la polarité féminine ; c'est pour cela qu'on la

représente d'abord comme un cercle d'où sortent des rayons en forme de pointes. La couronne devint le symbole du pouvoir de rayonnement des astres, parce qu'elle atteint la tête dirigée vers le ciel et dans le ciel brillent le soleil et les étoiles; c'était l'hiéroglyphe du soleil rayonnant. Plus tard, la couronne lumineuse qui représente l'Esprit *qui monte* sera un cercle de lumière placé au-dessus de la tête des saintes.

On mettait ce symbolisme en opposition avec la double nature du sexe masculin qui fait descendre son esprit (son principe de vie) vers les régions basses de son être, d'où la dualité qui le divise nécessairement pour donner la vie à l'Eidolon (idole en grec), (l'enfant) qui le reproduira.

C'est cette loi des sexes, expliquée dans le plus grand secret, qui sera cachée dans les livres de la Kabbalah et dans le mystère des nombres.

Le Maître parfait

Dans ce second grade *ajouté*, une des questions dont on s'occupe, c'est de rechercher quels furent les traîtres meurtriers de Myriam, c'est-à-dire le commencement de la révolte dont les effets sont devenus si désastreux. C'est l'histoire rétrospective qu'on semble vouloir fixer.

Après cela, on enseigne un chapitre de la science secrète, celui qui se rapporte à la *Genèse* primitive, l'origine végétale. On montre le Soleil générant *l'Arbre de vie* qui évolue vers le genre humain, lequel se reproduira, plus tard, par génération sexuelle.

La génération s'explique par un symbole : la quadrature du cercle. Les deux sexes sont représentés par deux triangles, qui unis forment un *cube*; c'est en réunissant les deux sexes (les deux triangles) qu'on réalise la quadrature du cercle, figure qui représente la génération sexuée. Cette science des origines expliquée est une occasion de rappeler à l'homme qu'il est un être *fini*, qui ne peut pas trouver par lui-même les lois de la Nature, et que son intelligence a besoin d'être éclairée par l'*Ange de lumière* qui lui a révélé les vérités cachées; c'est elle qui éclaire le monde malgré la lutte soutenue contre elle; aussi un des mots de passe de ce grade est cette phrase : *Je suis celle-là qui suis*, rappelant que Hevah représente l'être intégral.

J'ai déjà expliqué comment cette phrase a été altérée, de-

venant d'abord : *Je suis cela qui suis*, puis, plus tard, je suis *celui* qui suis.

C'est parce que dans ce grade on a rappelé l'*Arbre de vie* qu'un des mots de passe est « Acacia ».



Nous allons mieux comprendre maintenant l'histoire relatée dans la *Bible*, puisque nous pourrons la suivre parallèlement dans les Sociétés secrètes qui en seront la contre-partie.

L'Ancien Testament, dans sa forme altérée, c'est le livre de la justification des prêtres dans les luttes de sexes.

Le schisme de Juda (975 *ans avant notre ère*)

Pendant 516 ans, c'est-à-dire depuis la mort de Myriam jusqu'à la mort de Salomon (975 ans avant notre ère), le peuple d'Israël ne forma qu'une nation. Son gouvernement matriarcal avait répandu sur le monde un vif éclat malgré les luttes incessantes qu'il ne cessa jamais de soutenir contre les attaques des hommes.

Au milieu des menaces qui surgissaient à tous moments et des attaques sous lesquelles la puissance féminine devait finir par sombrer, le peuple oubliait le *Sépher* et la loi morale dont les Sociétés secrètes seules gardaient la tradition ; la nation s'agitait dans des convulsions intestines qui amenèrent la révolte des tribus de Juda et de Benjamin qui se séparèrent du peuple d'Israël. C'est ce qu'on appelle « *le schisme de Juda* ».

Les deux Royaumes

Ainsi donc, après la mort de Salomon, la nation se divisa en deux Royaumes. Celui du Nord, le plus étendu et le plus nombreux, resta fidèle aux anciennes institutions. Il comprenait dix tribus et garda le beau nom symbolique de la puissance féminine : Israël. Samarie devint sa capitale.

La tribu d'Ephraïm, la plus grande et la plus belle, servait quelquefois à désigner le royaume du Nord (1).

(1) Les Ephraïmites étaient les descendants des Joséphites qui occupaient le premier rang dans la famille Israélite. Le pays dans lequel ils s'étaient établis est celui qui plus tard devait être appelé Samarie. Avant cela, Sichem avait été le centre religieux des Joséphites. Les légendes font

L'autre royaume, celui des partisans du pouvoir masculin, prit l'appellation de la première tribu révoltée, Juda, qui laissa dans l'histoire un nom synonyme de trahison. Le siège de ce nouveau royaume fut à Jérusalem. Une haine irréconciliable s'éleva entre les deux partis, Israël et Juda.

Le pouvoir ainsi divisé entre la gynécocratie et l'androcratie amena la division de toutes les institutions qui régissent la vie morale. Le schisme de Juda substitua des dieux mâles à la Divinité féminine.

Salomon fit élever des temples à Chemosch, et, sur la pierre moabite, nous voyons que Hevah, représentée comme la Divinité d'Israël, est défaite par Chemosch.

Cette pierre érigée en 900 (75 ans après la mort de Salomon) montre combien l'irréligion de Salomon avait été imitée et avait progressé après lui.

Les hommes au pouvoir voulurent déifier l'homme et l'on vit s'élever autel contre autel, comme on avait vu s'élever trône contre trône. La femme humiliée voyait en face d'Elle se dresser la puissance masculine qui parodiait ses institutions, sa religion, renversant, dans cette triste révolte, toute sa loi morale.

Le peuple, avec les Rois, tomba dans la dégradation. M. Layard a découvert une monolithe appelé *l'obélisque de Nimrod.*

Nimrod représentait, dans la première religion Israélite, l'homme rebelle ; l'obélisque fut le symbole du sexe mâle.

Cet obélisque est couvert de bas-reliefs et d'inscriptions ; en 200 lignes, Salmanazar II raconte ses exploits. Ces bas-reliefs nous apprennent que Salmanazar II a battu les Israélites. Un envoyé du Roi d'Israël est prosterné devant lui. Ailleurs on voit les Israélites lui apporter des tributs. L'inscription porte : Tribut de Yahoua, fils d'Houmri (Jéhu, fils d'Omri). Ce sont des barres d'or et d'argent, des vases d'or, des cuillers, des coupes d'or, etc., etc. « Voilà ce que j'ai reçu », dit-il en terminant.

Donc voilà encore un homme qui se vante d'avoir vaincu et dépouillé des tribus féminines.

de la vallée de Sichem le lieu sacré des féministes. Jacob y acquit une propriété. C'était le centre du culte de Hevah et c'était souvent le point de ralliement de tout Israël. Les Joséphites étaient supérieurs à leurs frères. Ils formèrent les deux tribus d'Ephraïm et de Manassé (Joseph veut dire *addition*, *adjonction*).

On appelait Beni-Israël, ou Beni-Joseph, des tribus sémitiques vivant dans la basse Egypte.

Le Royaume de Juda

Le royaume du Sud, tombé au pouvoir masculin, qui n'était pas encore un régime social, mais une agitation incohérente, ne cessa pas d'être en état de trouble et d'anarchie ; tous les ambitieux voulant régner, les rois tombaient les uns sur les autres, les familles royales formaient des partis rivaux.

Cependant, ils avaient moins à lutter au dehors que les Israélites ; étant gouvernés par des hommes, ils savaient se faire craindre. Plusieurs fois ils furent menacés, mais ils se défendirent et purent ainsi prolonger leur existence plus longtemps que les tribus féministes de Samarie, qui furent vaincues plus d'un siècle avant le royaume de Juda.

La défaite des Israélites fut un triomphe pour leurs adversaires, d'autant plus que les Assyriens, en luttant contre les Israélites, ne visaient, dans leurs attaques, que leur gouvernement gynécocratique. C'est pour cela qu'ils laissèrent ceux de Juda prendre tout l'ascendant qu'ils voulurent sur Samarie.

C'est à partir de ce moment que la tribu de Juda prend de l'importance et que le nom qu'elle se donne, *Iehoudim*, figure dans l'histoire. Dans les *Rois*, on trouve ce nom pour la première fois (XVI,7) pour désigner les révoltés de Juda. C'est de ce nom qu'on fera *Judæi* ; de *Judæus* on fera Juif.

Le Lévite

C'est après le schisme que nous voyons, dans le royaume de Juda, se constituer une religion nouvelle, c'est-à-dire que nous voyons des hommes prendre des fonctions sacerdotales.

Dans la religion des Israélites, le Lévite était une sorte de sacristain ne s'occupant que des choses matérielles du culte ; il était un serviteur du Temple ou de la « Maison de Hevah ». C'était la prophétesse, la Mysta, la Sibylle qui enseignaient. Mais peu à peu des hommes voulurent prendre, à côté des femmes, une place trop grande et une lutte s'ensuivit. C'est alors que la prophétesse (Nabi) s'élève contre le prêtre (Kohen).

On nous dit qu'Osias (Ozias ou Ozarias) fut frappé de lèpre pour avoir usurpé les fonctions sacerdotales (de 808 à 756).

Nous voyons aussi la prophétesse Hulda déclarer impie le Grand-Prêtre Helkya.

Les deux royaumes, Juda et Israël, furent sans cesse troublés par la lutte des Lévites et des Prophétesses, ou la lutte des Prêtres entre eux. Ce furent ces disputes pour le sacerdoce qui affaiblirent le pays, qui provoquèrent le schisme et furent cause de la chute du royaume d'Israël (en 721) et de la destruction de celui de Juda (en 587).

La plus grande hostilité arriva à régner entre la Prophétesse et le Prêtre, entre l'homme et la Femme, et ce fut la conduite morale du Prêtre qui fut l'objet de la continuelle censure des Prophétesses, toujours occupées à rappeler à l'homme la Divinité et le culte de Hevah.

Héli, prêtre du sanctuaire de Silo, et ses deux fils Hophni et Phinée commirent des excès de toutes sortes ; on leur reproche des débauches infâmes (voir *Samuel*, I, 12).

Cependant, les Prêtres s'efforcent d'imiter les Prophétesses, mais leur nature masculine les trahit ; ce sont les choses matérielles du culte qui les occupent surtout.

On ne trouve qu'un prêtre ayant quelque pouvoir, c'est Joad, qui fit assassiner Athalie (II *Rois*, II, 15-16) et qui dirigea l'éducation du jeune roi Joas. Après lui, le seul prêtre nommé jusqu'au règne de Josias est Urie, qui, sur l'ordre d'Achaz, construisit un autel semblable à celui que le roi avait vu à Damas.

« Les prétendus Grands-Prêtres, dont on fait remonter la série jusqu'à Aaron, paraissent n'avoir existé que dans l'imagination des écrivains postérieurs », dit M. Leblois dans *Les Bibles* (Livre V, section II, p. 189).

En effet, on fait sortir *Mosheh* et Aaron de la tribu de Lévi, qui n'existait pas au XIIIe siècle ; on fait de ces deux personnages, de sexes différents, deux prêtres, alors que la prêtrise n'existe pas encore et ne naîtra que d'une usurpation postérieure.

Les Lévites ne deviendront la caste sacerdotale que lorsqu'ils auront triomphé dans leur lutte contre les Prophétesses.

Pour se faire une idée de la constitution du sacerdoce de Jérusalem dans la période antérieure à l'exil, il suffira de lire le passage du *Livre des Rois* qui parle de la prise de Jérusalem par les Kaldéens. Après le pillage du Temple, « le général en chef emmena Seraga « premier prêtre » et Sophonie « second prêtre » et les trois portiers » (II *Rois*, 25,18). On le voit, le personnel était peu nombreux.

Du temps de Josias, ce premier prêtre était Hilkia ; il est

appelé bientôt *Grand-Prêtre*, « Kohen-ha-Gadol » (II *Rois*, 22-4, 23-4), tantôt simplement « prêtre », *kohen* (II *Rois*, 12-10, 12-14, 23-24).

Cette trahison du « Prêtre » donne lieu à la fondation d'un nouveau grade dans les « Mystères »; il est intitulé *le Secrétaire intime* et montre le rôle du traître *qui écoute aux portes*. Ce traître, c'est le Lévite; il a surpris les secrets du Temple par ses trahisons, ses ruses, ses fourberies.

Ce grade démasquait l'espionnage et le flétrissait; aussi la tenture du Temple, pour cette initiation, était noire et parsemée de larmes d'argent.

Dans les sociétés modernes, on en a caché la signification sous une légende ridicule.

Le véritable chef de la religion, dans le sens de Souverain Pontife, c'est la Soffet ; c'est Elle qui juge et sanctionne.

Les prêtres n'étaient, d'abord, que des officiants dépendant d'Elle.

Ainsi, nous voyons Daud, en robe sacerdotale, amener l'Arche à Jérusalem, offrir des actions de grâce et bénir le peuple au nom de Hevah (II *Samuel*, 6-14, 17-18). Salomon voulut imiter sa Mère, il prit la direction d'un temple, nomma les prêtres, les destitua (il destitua le prêtre Abiathar et le remplaça par Çadoq I *Rois*, 2-27 et 35) ; il joua le rôle de Pontife suprême, brûlant en personne l'encens devant Hevah (*Rois*, 9-25).

Après lui, les Rois continuèrent, à son exemple, à remplir les fonctions de Grands-Prêtres, et c'est ce qui exaspéra les Femmes.

Ce n'est qu'après la construction du second Temple, c'est-à-dire en pleine réaction masculine, que le Grand-Prêtre s'éleva au pouvoir suprême. La littérature masculine, qui surgit alors pour défendre l'usurpation de l'homme, l'exalta et fit remonter le sacerdoce à Aaron pour lui donner plus de prestige. Les Lévites ont écrit l'histoire pour se défendre comme les Prêtres de toutes les religions.

Flavius Josèphe prétend que 13 pontifes s'étaient succédé depuis Aaron jusqu'à la fondation du temple de Salomon, vers l'an 1.000 avant notre ère, 17 depuis cette époque jusqu'à la captivité, l'an 588, et 16 depuis le retour de la captivité jusqu'en l'année 167, parmi lesquels Simon le Juste. Cette erreur rend suspecte toute son histoire.

C'est après le schisme que des historiens nous disent que « *les*

princes dévoués au clergé étaient des hommes supérieurs et des rois modèles, que ceux qui ne le favorisaient pas étaient, au contraire, des imbéciles et des scélérats ».

Les Juifs représentent le temps des « Juges » comme une époque d'anarchie et de trouble : « Alors les Israélites vivaient dans une entière licence », dit l'abbé Sionet. En échange ils se glorifiaient eux-mêmes, disant : « Maintenant je sais que Dieu me fera du bien, puisque j'ai chez moi un prêtre de la race de Lévi » (*Juges*, XVIII).

A cela les femmes, les Prophétesses, répondent par des explosions de colère, des malédictions, des anathèmes, des haines féroces contre le *Goï* (qu'on traduit par étranger). Les membres de l'ordre Lévitique furent appelés Gerson (étranger en tous lieux).

Les modernes, qui ne comprennent pas la nature de ces sentiments féminins, en font une sorte de patriotisme, la haine de l'étranger, alors que c'était l'indignation de celle qui est dépouillée de ses droits et de ses fonctions contre son usurpateur.

Dans l'histoire écrite par le prêtre, on vous dira : « Les enfants de Lévi, consacrés au service du Temple, n'eurent pas de terre ; mais le Seigneur leur donna pour subsister la dîme et les prémices de tout ce que la terre produit ; ils eurent pour demeures 48 villes appelées *Villes lévitiques.* »

Le rôle du Prêtre fut double : il fut le destructeur de la première Religion, la vraie, et le créateur des faux dieux. Car les Divinités qu'il va instaurer, ce sont les types masculins qui avaient été considérés comme personnifiant le principe du mal, ceux que les Femmes combattaient et appelaient « les dieux étrangers ».

Symbolisme religieux

Il régnait en Judée une haine profonde pour l'Egypte qui avait commencé la grande lutte avec le petit peuple d'Israël. Cependant, tout en la maudissant, on l'imitait, on adoptait ses idées, ses rites, ses fêtes, ses dogmes nouveaux, ses travestissements divins. Et c'est ainsi que tant de peuples ont propagé ses légendes. Malgré soi on imitait — non le tout —, mais tel ou tel détail qu'on appropriait aux Divinités locales, souvent très maladroitement.

Les femmes Israélites, qui avaient vu en Egypte le culte du

bœuf Apis et celui du taureau Mnévis, étaient sous l'impression d'horreur que ces abominables profanations leur avaient causée. C'est pour imiter cela et ajouter à leurs tourments que leurs ennemis représentèrent Hevah sous la forme du veau d'or à Samarie ; Isis avait bien été ridiculisée ! Quelquefois on donne à la Déesse les attributs du serpent qui tient une si grande place dans le nouveau culte égyptien (voir le Néhustan ou serpent d'airain : II *Rois*, XVIII, 4).

Et Renan qui nous décrit ces usages nous dit : « D'autres fois, c'était une image en plaqué ou peut-être le disque ailé flanqué d'*uréus* qui est si ordinaire en Egypte et qui ne manque jamais dans un seul monument phénicien. Nous sommes porté à croire que les *Urim* de la symbolique Israélite n'étaient pas autre chose que ces deux uréus qui sont la partie essentielle du grand symbole de l'infini.

« Tous deux s'appelaient *ha-ourim* ou *ha-ouraïm*, les deux ourim. Ou bien l'un s'appelait *urim*, l'autre *thummin*, mot dont le sens nous échappe » (*Le peuple d'Israël*, T. I, p. 269).

Ces deux serpents nous semblent symboliser les deux formes de l'homme dangereux, le Prêtre et le Roi ; on les représentait par le caducée, qui était pour la femme deux couronnes d'épines.

Les images figurées de Hevah s'appelaient *éphod* (1) comme les robes des Lévites, sortes de surplis serrés par une ceinture. Peut-être l'image s'appelait éphod parce que le Lévite la mettait sous sa robe. On pouvait la porter à la main. Les particuliers riches en avaient à eux, c'étaient des images en métal appliqué sur bois.

Le Lévite Juge

C'est un triste usage que celui que fait le Lévite ou le Kohen de la prêtrise.

D'abord il veut imiter la femme Soffet, qui a prononcé des jugements ; mais il sait bien que la justice n'est pas en lui, on ne le croirait pas. Pour se faire écouter, il parle au nom de Iahveh, il met la Déesse dans ses intérêts, en fait une complice de ses inepties, et c'est ainsi qu'il crée « *le jugement de Iahveh* », cette Justice due au hasard, qu'on appellera plus tard « le Jugement de Dieu ».

(1) L'éphod s'appelle aussi le *Rational* ou les *Aaronides*.

C'est ainsi que les servants exploitent le nom de la Déesse, en attendant qu'ils le remplacent par le mot Elohim. Ils font jouer des idoles et leur font rendre des oracles. Et le public naïf vient « interroger Iahveh », qui répond *oui* ou *non*, par le moyen d'un mécanisme appliqué à ce jeu. Une foule d'expressions sont restées, qui prouvent la vogue qu'obtenaient ces consultations ; on disait : « venir chez Iahveh », « s'approcher de Iahveh », « se rendre devant Iahveh ». C'est la Divinité que l'on consultait, c'était le Lévite qui répondait. Il était le médium de ces temps. Dans les questions insolubles, on ajournait les parties au temps où viendrait un *Prêtre* qui jugerait par *urim* et *thummin* (1) ; cela impliquait une certaine ironie, comme si l'on disait maintenant : « cela ne sera clair que quand reviendront les jugements de Dieu » (Renan, *Le peuple d'Israël*, T. I, p. 282). C'était une parodie des actions de la vie humaine, le premier acte de la comédie sociale, une image mise pour une femme, un homme répond pour elle ! C'est ainsi que le Lévite, le Prêtre arrive à gagner la confiance et à remplacer la femme vivante, qui répondrait bien mieux que le simulacre mécanique qu'on lui substitue. C'est ainsi que l'officiant tue l'inspiration libre en Israël, que le Lévite tue la Prophétesse. Du reste, il a d'autres armes, il la calomnie et la ridiculise ; c'est toujours ainsi qu'évoluent les luttes de sexes.

Mais les femmes réagissent. Elles formaient des groupes dont un des plus importants est celui qui existait autour de Rama et de Gibea. Là elles avaient des écoles, des espèces de séminaires, où elles donnaient leur enseignement (I *Sam.*, XIX, 18 et suiv. ; II *Rois*, VI, 1).

Un septième degré dans les Mystères

En face de ce danger nouveau : l'homme prétendant rendre la justice suivant les lois du hasard, les femmes indignées se réunissent secrètement pour prendre des mesures contre les hommes audacieux et grossiers qu'on va appeler des *Harodim*. Ce sont ces sortes de policiers (on dira des Prévôts) institués par la domination masculine, et investis du droit de traîner devant le Juge ceux qu'ils voulaient ; Harodim est un pluriel. Au singulier, nous retrouvons ce mot dans les langues occidentales,

(1) *Esdras*, II, 63 ; *Néhémie*, VII, 65.

c'est Haro, que les Dictionnaires définissent comme un terme de pratique dont on se servait pour faire arrêt sur quelqu'un ou sur quelque chose et pour procéder sur le champ devant le juge.

Crier haro sur quelqu'un, se récrier contre ce qu'il dit ou ce qu'il fait, c'est ce qu'on faisait contre les femmes qui voulaient défendre leurs droits.

C'est pour se défendre contre ce danger que les initiés fondent un grade nouveau dans les Mystères, que l'on appellera *Prévôt et Juge* et dans lequel on s'occupera particulièrement de la Justice.

« Les travaux de ce grade, disaient les anciens rituels, ont pour but de mettre en lumière que le droit de dicter des lois et de les appliquer appartient à la Femme seule et que c'est à Elle de les discuter et de les mettre en pratique. »

Et, pour justifier cette prétention, on remontait toujours à la science de Myriam, enfermée dans le *Sépher*; mais cette science, disait-on, il faut l'acquérir par l'étude. C'est là la clef qui permettra aux Israélites de se défendre contre leurs nombreux ennemis. Et une clef symbolique intervenait dans ce nouveau grade.

CHAPITRE V

LES PROPHÈTES

Le fait important qui se produisit à cette époque fut l'apparition de grandes femmes menant une active campagne pour faire cesser le désordre que l'usurpation masculine avait fait naître.

L'histoire n'a pas pu effacer leurs traces, puisqu'elles remplissaient le monde de leur parole éloquente; seulement, dans les récits écrits par leurs adversaires, on a masculinisé leur nom. Depuis le remaniement des Ecritures, on les appelle « des Prophètes ». En réalité, c'étaient des Prophétesses. Le mot prophète sert à traduire une expression qui veut dire « les inspirées ».

Dire la Vérité au peuple qui s'égarait, aux Prêtres qui avaient pris la place des Prêtresses, aux Rois qui occupaient le trône des Reines, telle fut la mission de ces grandes femmes, douées de facultés supérieures, d'une haute raison, de grandes vertus et d'un grand courage. Elles se servaient de l'histoire primitive comme d'une autorité indiscutable, montrant les changements survenus depuis l'heure fatale de la première révolte contre le droit.

Les auteurs disent des *prophètes*, quand ils les considèrent comme des hommes, qu'ils possédaient « l'Esprit de Dieu ». Or l'*Esprit de Dieu*, c'est l'esprit de la Femme, puisque, à ce moment-là, Dieu, c'est encore la Déesse; c'était bien l'esprit de la Femme, en effet, qui animait les Prophétesses.

« Alors l'Eternel (Hevah) suscita aux Hébreux des juges, et il fut avec les juges pour les délivrer. »

Nul doute qu'il s'agit de la Femme, jugeant la conduite de l'homme et cherchant à délivrer son sexe de la tyrannie naissante.

La faculté qu'on appelle « la voyance » n'est pas autre chose que cette clairvoyance de la femme, qui lui fait apercevoir les

conséquences des actions de l'homme, même les conséquences lointaines. C'est cette intuition surprenante qui lui révèle les faits les plus cachés, les causes les plus inaperçues. Du reste, la prophétie ne consiste pas à deviner l'avenir, mais à le déduire des lois de l'évolution: «Vos iniquités causeront votre ruine ». La voyance n'est que la constatation de l'état réel des choses.

« Vous êtes un peuple léger qui ne suivez pas la loi, — s'écrie la Prophétesse Isaïe, — qui avez dit aux voyantes : Ne voyez pas ce qui est droit et juste, mais faites-nous entendre des choses agréables, voyez des choses qui nous flattent, lors même qu'elles ne seraient pas vraies. »

Combien cela est humain ! Quelle connaissance profonde de la nature de l'homme et comme elle a peu varié ! Flattez nos vices, gardez vos récriminations, vos lamentations qui nous ennuient...

Il ne faudrait pas d'autres preuves pour révéler le sexe des prophètes. Cette façon de *bien voir* n'est-elle pas éminemment féminine ? C'est la Femme qui sent le mal, c'est elle qui souffre, elle qui juge les hommes, et ce sont eux qui, blessés de ses réprimandes, s'irritent contre elle. A travers les siècles, la femme est restée voyante et juge. Elle est restée aussi *conseil* et *prévision* :

« Iahveh nous a commandé de venir vous dire que vos iniquités causeront votre ruine, que vos sacerdotes s'écartent de leur devoir, que vos princes sont avides et pervers, que vos rois sont infidèles à la loi. »

Les Livres sacrés prouvent que le nombre des femmes Prophètes, dont les écrits se sont perdus, ou dont les discours n'ont jamais été écrits, était des plus considérables. Chaque ville avait les siennes, on pourrait presque dire chaque famille, car où n'y a-t-il pas une femme pour parler, prêcher, enseigner, exhorter, juger et conseiller (1) ?

Au nombre des Prophètes dont les écrits sont perdus, il faut citer Gad, Hiddo, Ahija, qui vivaient sous Salomon ; puis Séméias, Hanani, Azarias, etc.

(1) L'Ecriture donne le nom de « prophète » à Samuel, Gad, Ahija, « parce qu'ils prédisaient l'avenir », dit-on à tort. Prophétiser, c'est parler en public, ce n'est pas annoncer l'avenir. On appelait *prophétie* tout discours personnel fait devant l'assemblée. Tant que ce furent des femmes qui parlèrent, le mot fut plutôt pris en mauvaise part, c'est pour cela qu'il reste vague jusqu'au VI[e] siècle, alors on commence à en altérer la signification.

Mais il y avait des grandes femmes dont la renommée était répandue au loin. Leurs séances n'étaient pas seulement des conférences, la musique y était mêlée.

Dans le sein des villes, elles haranguaient le peuple pour le soustraire à l'influence des sacerdotes qui usurpaient les fonctions féminines et donnaient un enseignement contraire à la loi morale.

C'est dans les assemblées publiques, au jour du Sabbat, aux premiers jours du mois lunaire et dans les convocations solennelles, qu'elles parlaient aux foules et reprenaient les hommes, à l'occasion des désordres et des abus qui se glissaient dans les mœurs. Dans leurs harangues, elles reprochent aux hommes d'outrager les femmes, de les mépriser au lieu de les honorer, de porter sur elles des jugements faux et iniques, de tomber dans la vanité, l'hypocrisie, le mensonge. Les livres des Prophètes qui nous sont restés sont les discours que ces femmes courageuses prononçaient devant le peuple. Mais c'étaient souvent de brillantes improvisations qui n'étaient pas écrites. Tous les discours écrits n'ont, du reste, pas été conservés. Les idées que ces discours contenaient sont celles que la femme de toutes les époques a exprimées quand elle a osé parler. Ce sont des avertissements aux hommes sur leur égoïsme, sur leur lâcheté, sur leur injustice, sur leur débauche.

« Peuple chargé d'iniquités, tu irrites, par tes mépris, le « saint d'Israël » (la Femme); aussi ta tête souffre et ton cœur reste languissant. Reviens à la voix de ton Dieu (ta Déesse), prête l'oreille à la Loi, sinon tu périras. Tes gouverneurs sont comme des larrons, ils ne courent qu'après les récompenses, ils ne font pas droit à l'orphelin et ils sacrifient la veuve. C'est pourquoi le Puissant d'Israël a dit : Je les punirai, je me vengerai et *je rétablirai les Juges tels qu'ils furent la première fois, et les conseillers tels qu'au commencement.* » Mais toutes les femmes n'étaient pas des vengeresses. Il y avait les timides, les frivoles. Il y avait aussi des hommes qui prenaient leur place et venaient parler pour amuser le public. C'est de ceux-là que parle Jérémie quand elle s'écrie : « Vos prophètes vous ont perdus, ils vous ont amusés par des choses frivoles et vaines, ils n'ont parlé que pour de l'argent, ils n'ont pas mis le doigt sur vos iniquités afin de détourner les malheurs. »

La femme devait sauvegarder l'homme, elle est la sentinelle qui doit garder la voie du Bien. Ezékiel dit : « Quand l'ennemi s'avance vers un pays où le peuple a établi une des siennes en

sentinelle, si cette sentinelle sonne du cor, et si le peuple, quoiqu'il ait bien entendu, ne se défend point, son sang retombe sur lui seul ; mais si la sentinelle ne sonne pas du cor et laisse surprendre le peuple, je lui demande compte à elle-même du sang versé. Je t'ai établi, ô prophète ! pour sentinelle d'Israël ; tu écouteras ma parole et tu les harangueras de ma part ; alors tes devoirs seront remplis ; mais si tu gardes le silence et qu'ils périssent, à toi-même je tiendrai compte de leur malheur. »

Les étrangères établies en Israël pouvaient parler si elles étaient *affiliées* ou seulement si elles étaient filles d'une Israélite. C'étaient les femmes seules qui transmettaient la filiation.

Les Prophétesses d'Israël

Les livres des premiers prophètes du peuple hébreu, *Josué*, *les Juges*, *Samuel*, sont considérés comme des ouvrages anonymes. Le *Livre des Rois* est également anonyme. On les attribue tous aux premiers prophètes. Le soin qu'on mit à supprimer les noms de ces auteurs lorsque le sacerdoce masculin eut triomphé, les altérations qu'on fit subir aux écrits primitifs, sont des indices d'une grande valeur pour reconstituer la Vérité. Si les ouvrages avaient été écrits par des auteurs masculins, les hommes n'auraient pas manqué de les nommer pour les glorifier. Du reste, le contenu des livres dit assez dans quel esprit de reproche et de récrimination ils ont été conçus.

C'est dans les *Chroniques*, livre qui parut vers 300 et qui est destiné à établir la filiation par les mâles, depuis Adam, alors que jusque-là elle n'avait existé que par les Femmes, c'est dans les *Chroniques* que nous voyons mentionnés, avec une intention apparente de supercherie, les noms masculins donnés aux prophètes.

Les grandes Prophétesses sont : Isaïe de Jérusalem (de 740 à 710), Jérémie et Ezékiel.

Puis on cite douze petits prophètes, qui sont :

— Osée, de la tribu d'Issachar, qui vivait du temps d'Isaïe.

— Joël, de la tribu de Ruben. C'est *Elle* qui suppose qu'après les jours de dispersion et de douleur, soufferts par les femmes, il surgira des vengeresses envoyées de toutes les nations et réunies dans la vallée de Josaphat pour demander compte aux hommes de leur conduite envers les femmes. C'est de cette image qu'on a tiré l'idée du Jugement dernier.

— Amos (époque d'Isaïe), d'abord pastourelle et savante.

— Abdias de Sichem.

— Jonas, qui n'est ni un homme, ni une femme, mais une légende.

— Michée (vers 725), qui nourrit l'idée d'une réconciliation entre l'homme et la femme, une « Sainte Alliance » renouvelée, dont les historiens masculins feront une alliance « entre les peuples ».

— Nahum, qui, irritée contre le roi d'Assyrie, lui dit : « Ta blessure est douloureuse, il n'y a pas de remède, ceux qui l'apprendront battront des mains, car est-il quelqu'un qui n'ait pas ressenti les effets de ta malice ? »

— Habacuc.

— Sophonie.

— Aggée (Haggaï), en 590.

— Zacharie (Zekaryah), de 520 à 518.

— Malachie, qui dit aux prêtres : « Vous avez violé la Loi, vous avez quitté le chemin de la Loi ; c'est pourquoi Ievah vous a rendu méprisables et abjects aux yeux de tous les peuples. »

***

C'est dans les grandes inspirées du VIIIe siècle que le vrai caractère des Prophétesses se révèle.

Dans leurs pensées d'avenir, ce n'est pas la nation qui les préoccupe, c'est le parti de la Vérité et de la Justice, représenté alors par les fidèles partisans de Hevah ; c'est ce parti qui est sous-entendu dans ces mots : « le Peuple d'Israël ».

Dans leurs écrits règne l'idée dominante que tous les peuples de la Terre finiront par se convertir à Hevah et que cette conversion inaugurera une ère de prospérité et de bonheur. Nous l'attendons encore !... (1).

(1) La seule prédiction des événements futurs qu'elle fait est celle dans laquelle elle déclare à la « *Maison de David* » que Hevah lui donnera un signe rassurant :

« La vierge concevra, elle enfantera un fils qu'elle nommera Emmanuel, c'est-à-dire « Hevah avec nous ». Cet enfant (qui peut être un livre), donné miraculeusement à la Terre, sera un rejeton de la tige de Jessé, une fleur née de sa racine. On l'appellera le « Dieu fort », le Père-Mère des siècles futurs, le Prince de la Paix. Il sera exposé comme un étendard en vue des peuples, les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux. »

Isaïe et Michée espèrent la conversion volontaire des autres peuples et leur soumission aux lois de Hevah (*Isaïe*, 2-23). Cette brillante perspective est complétée par une autre vision, celle de la paix universelle (*Isaïe*, 2-45, et *Michée*, 4-3).

Mais le règne de l'homme devait être long encore, et, loin de se soumettre à l'autorité morale de la Femme, il allait s'enfoncer de plus en plus dans les aventures guerrières, abandonnant l'agriculture, cherchant la conquête et non la paix, laissant le travail aux esclaves, donnant l'autorité aux plus forts et faisant régner partout la folie alors que les prophètes étaient venus les rappeler à la raison.

Isaïe (*Yesha-Yahou*)
740 à 710

Isaïe, de la tribu de Juda, vivait dans le IIe siècle qui précéda la captivité de Babylone. Elle éleva la parole pendant que quatre *Melek* (Rois), Osias, Joathan, Achas et Ezéchias, se disputaient la royauté.

L'idée fondamentale qui règne dans son livre, c'est que l'autorité morale de la femme est méconnue par l'homme (2, 10, 19).

« Le regard hautain de l'homme s'abaissera. L'orgueil des mortels sera humilié, car Yahveh Cebaôth (1) aura son jour contre tout ce qui est fier et hautain, contre tout ce qui s'élève pour l'abaisser. Et l'orgueil des hommes sera humilié et la fierté des mortels abaissée. Et Yahveh seule sera grande en ce jour-là. »

(1) Cebaôth veut dire « Esprit lumineux », symbolisé par les astres. Quand on traduit cette expression par « Dieu des armées », il s'agit des astres qui forment l'armée céleste.

Cependant, la terminaison oth est celle des noms pris en mauvaise part, comme Astar-oth, qui a la même signification que Cebaôth. Cela nous fait penser que ce nom a dû avoir une signification outrageante pour la femme.

Quand les hommes commencèrent à demander à la femme l'union exclusive avec un seul homme, ils condamnèrent l'hétaïrisme, ce régime de liberté qui avait régné jusque-là. Il est possible qu'ils aient avili ce régime en représentant la Déesse qui le personnifie comme « Déesse des armées » dans un mauvais sens, c'est-à-dire *la femme de tout le monde*. Mais nous n'affirmons rien, nous remarquons seulement que c'est à l'époque où la femme est outragée qu'on commence à appeler la Déesse *Cebaôth*, et cette expression aurait été introduite dans les livres quand ils furent revisés.

5-16. « Yahveh Cebaôth sera glorifiée par ses jugements et la Divinité sainte sera sanctifiée par sa justice ». « Comment, belle étoile du matin, as-tu disparu des cieux ? »

Isaïe prêche la libération des femmes ; elle dit à l'homme : « Penses-tu que ce soit en affligeant ton âme un jour en jeûnant, en courbant ta tête comme un jonc et en te couvrant d'un sac et de cendres que tu te rendras agréable à Iahveh ? Voici plutôt ce qui lui plaît :

« Dénouez les liens de la méchanceté, rompez les chaînes de la servitude des femmes, laissez aller celles qui sont foulées, brisez toutes les oppressions. »

Isaïe se plaint de l'affaiblissement de l'intelligence de l'homme : « A qui enseignera-t-on la science ? A qui fera-t-on entendre l'enseignement ? Ils sont comme ceux qu'on vient de sevrer et d'arracher du sein de leur mère. Car il leur faut donner commandement après commandement, ligne par ligne, ligne après ligne, un peu ici, un peu là » (1).

— « En entendant vous entendez et vous ne comprenez point, en voyant vous voyez et vous ne discernez point. »

— « L'impudence de leur visage rend témoignage contre eux, ils ont publié leur péché et ils ne l'ont point caché ; malheur à eux, car ils se font du mal à eux-mêmes. »

— « Votre pays n'est que désolation et vos villes sont en feu. »

Le style d'Isaïe est pur, élégant, poétique, ses censures à ceux qui veulent gouverner et à tout le peuple sont pleines de force et de grandeur ; tantôt elle a recours à des menaces directes pour les épouvanter, tantôt ce sont des paraboles comme dans le verset qui commence par ces mots : « Mon ami ayant une vigne sur un fertile coteau », etc.

Elle peint les malheurs de Jérusalem et des filles de Juda de la façon la plus émouvante :

« Comment est-il arrivé que Jérusalem, cette ville si populeuse, soit maintenant déserte et dans le veuvage ; que la reine des

(1) Ce verset nous explique pourquoi, dans les mystères, on assimile l'homme qui se présente à l'enfant de trois ans et on lui bande les yeux pour lui faire comprendre qu'il ignore tout des réalités. Au 2e degré, on lui donne cinq ans, il a déjà quelques lumières. Au 3e, la Maîtrise, il a sept ans. C'est l'âge dangereux, parce que, à ce moment, le péché entre dans l'homme et va l'asservir en le conduisant à la mort de l'âme. On lui dit qu'à partir de ce moment il y a en lui quelque chose *qu'il faudra cacher*.

provinces languisse tributaire ? Elle passe les nuits à verser des larmes ; de tous ceux qui lui étaient chers, personne ne s'offre pour la consoler, ses amis les plus intimes se sont conduits avec perfidie envers elle, la fille de Juda est abattue, ses persécuteurs la serrent dans leurs filets. Les chemins de Sion mènent au deuil ; plus de fêtes solennelles, ses portes sont renversées, ses sacrificateurs sanglotent, tout ce qu'elle avait de beau lui a été ravi, ses princes, semblables à des béliers qui ne trouvent pas de pâture, marchent sans force devant celui qui les pousse, ses prophètes ne trouvent plus rien à dire de la part de Ievah, ses anciens (les matrones) sont couverts de cendres (1), ses vierges baissent la tête accablées de leur affliction, ses petits enfants sont tombés morts au milieu des places publiques et dans les bras même de leur mère en leur demandant du pain !... A qui te comparerais-je, Fille de Juda ? Où trouverais-je un malheur qui ressemble au tien ? N'êtes-vous pas émus en la voyant, vous tous qui passez près d'elle ? Pour moi, je me sens consumée dans les pleurs ; ma douleur a pénétré jusqu'au fond de mes entrailles et, à l'aspect d'une infortune si grande, mon cœur semble s'échapper de mon sein. »

Quel homme aurait ainsi narré les terribles conséquences du régime masculin, du massacre des enfants et du malheur des femmes ?

Le livre d'Isaïe est on ne peut plus remarquable. Il faudrait le citer tout entier, car pas un verset ne mérite d'être omis. Mais, comme il serait trop long de faire ici cette analyse, nous nous contenterons de quelques citations prises dans les premiers chapitres et qui traduisent bien les idées de la Prophétesse, toujours appuyées sur une science de la vie d'une profondeur étonnante.

La révolte de l'homme :

Chap. I, 2. « Vous, Cieux, écoutez, et toi, Terre, prête l'oreille (2), car Hevah a parlé, disant : J'ai nourri des enfants et je les ai élevés, mais ils se sont rebellés contre moi. »

Sur la corruption masculine dès l'enfance et la dégénérescence de l'homme qui en est la conséquence :

(1) C'est-à-dire avilies et salies dans les soins du ménage.
(2) C'est le monde féminin qu'on appelle *Cieux* ; c'est le monde masculin qu'on appelle *Terre*.

Chap. I, 4. « Ha ! nation pécheresse, peuple chargé d'iniquités, race de gens malins, enfants qui ne font que se corrompre ! Ils ont abandonné Hevah, ils ont irrité, avec mépris, le saint d'Israël, *ils sont retournés en arrière* » (dégénérescence).

Sur la diminution intellectuelle de l'homme par suite de ses débauches :

Chap. VI, 9. « En entendant vous entendrez et vous ne comprendrez point ; en voyant vous verrez et vous ne discernerez point. »

Chap. I, 2. « Le bœuf connaît son possesseur et l'âne la crèche de son maître, mais vous n'avez point de connaissance, mon peuple n'a point d'intelligence. »

Chap. I, 30. « Car vous serez comme un chêne duquel la feuille tombe et comme un verger qui n'a point d'eau.

31. « Et le plus fort deviendra comme de l'étoupe et son ouvrage comme une étincelle. »

Chap. I, 5. « Toute la tête est en douleur et tout le corps est languissant.

6. « Depuis la plante du pied jusqu'à la tête, il n'y a rien d'entier en lui, mais il n'y a que blessures, meurtrissures et plaies purulentes qui n'ont point été nettoyées ni bandées et dont pas une n'a été adoucie avec l'huile. »

Quel homme parlerait ainsi du dégoût que le vice inspire à la femme ?

Sur la perversion de l'homme :

Chap. I, 21. « Comment la ville fidèle est-elle devenue *prostituée* (pour corrompue) ? Elle était pleine de droiture et la justice habitait en elle, mais maintenant elle est pleine de meurtriers. »

« Elle descend, elle s'assied dans la poussière, cette vierge molle et délicate, la dominatrice des nations, la fille de Babylone » (XLVII, 1).

Sur le résultat final de la bêtise et du règne de la force :

Chap. V, 13. « C'est pourquoi mon peuple sera emmené captif, parce qu'il n'a point eu de connaissance ; et les plus honorables d'entre eux mourront de faim et leur peuple sèchera de soif. »

Chap. III, 25. « Tes gens tomberont par l'épée et ta force par la guerre. »

Contre l'impudence des hommes :

Chap. III, 9. « L'impudence de leur visage rend témoignage contre eux. Ils ont publié leur péché comme Sodome, et ils ne

l'ont point caché. Malheur à leur âme ! car ils se font du mal à eux-mêmes. »

Contre l'intempérance :

Chap. V, 22. « Malheur à ceux qui sont puissants à boire le vin et vaillants à entonner la cervoise.

« Malheur à ceux qui suivent la cervoise, qui demeurent jusqu'au soir, jusqu'à ce que le vin les échauffe. »

Aux orgueilleux :

Chap. II, 11. « Les yeux hautains des hommes seront abaissés et les hommes qui s'élèvent seront humiliés. Et Hevah sera seule élevée en ce jour-là (le jour à venir de la justice).

12. « Car il y a un jour assigné par Hevah contre tous les orgueilleux et les hautains, contre tout homme qui s'élève, et il sera abaissé. »

Chap. II, 17. « Et l'arrogance des hommes sera abattue et les hommes qui s'élèvent seront abaissés, et Ievah sera seul haut élevé en ce jour-là. »

Chap. XXVIII, 1. « Malheur à la couronne d'orgueil ! Ceux qui sont en haut de la vallée grasse sont étourdis de vin. »

Sur la confusion des hommes le jour où ils connaîtront la vérité et sur la crainte qu'ils en ont :

Chap. II, 19. « Et les hommes entreront dans les cavernes des rochers et dans les trous de la terre à cause de la frayeur qu'ils auront de Iahveh et à cause de la gloire de sa majesté, quand Elle se lèvera pour frapper la terre. »

Chap. II, 21. « Et ils entreront dans les fentes des rochers et dans les crevasses des rochers, à cause de la frayeur qu'ils auront de Iahveh. »

Contre l'injustice des hommes qui ne glorifient pas les œuvres des femmes :

Chap. V, 12. « La lampe, le luth, le tambour, la flûte et le vin sont dans leurs festins ; et ils ne regardent point l'œuvre de Hevah et ne considèrent point l'ouvrage de ses mains. »

Contre la méchanceté de l'homme envers la femme :

Chap. XXVI, 10. « Fait-on grâce au méchant, il n'en apprendra pas à être juste, mais il agira avec méchanceté dans la terre de la droiture et il ne regardera point à la majesté de Hevah. »

Chap. III, 15. « Que vous revient-il de fouler aux pieds mon peuple et d'écraser la face des affligés ? »

Chap. V, 23. « Malheur à ceux qui justifient le méchant pour des présents et ravissent aux justes leurs droits ! »

Chap. III, 8. « Et la fille de Sion restera comme une cabane dans une vigne, comme une ville serrée de près. »

Chap. V, 24. « C'est pourquoi, comme un flambeau de feu dévore le chaume, ainsi leur racine sera comme de la pourriture et leur fleur s'en ira comme la poussière, car ils ont rejeté la loi de Iahveh et ils ont méprisé la parole du *Saint d'Israël* » (la Femme).

Les Prophétesses portent loin leur vue et s'efforcent de montrer dans quel rapport sera l'avenir avec le présent. C'est ce dernier trait de leur esprit, faussé plus tard par une tradition mal comprise, qui leur a attribué le don de double vue, la faculté de prédire les choses futures. En voici un exemple; il s'agit des malheurs qui doivent résulter du désordre que les Rois et les Prêtres ont fait naître :

Chap. I, 7. « Votre pays n'est que désolation et vos villes sont en feu ; les étrangers dévoreront, en votre présence, votre pays. »

Chap. III, 1. « Car voici, « le Seigneur » (Hevah) va ôter de Jérusalem et de Juda le soutien du pain et tout le soutien de l'eau. (Ceci est une menace.)

2. « L'homme fort et l'homme de guerre, le Juge et le Prophète, l'homme prévoyant et l'ancien. (Dans cette énumération des gens qui quitteront Jérusalem, on ne mentionne pas de femmes ; ceux qui ont revisé les Ecritures les ont remplacées par les juges, les prophètes, les hommes prévoyants et les anciens.)

3. « Et le chef de cinquantaine et l'homme d'autorité, le conseiller et l'artisan le plus habile et l'homme éloquent.

4. « Et je leur donnerai des jeunes gens pour gouverneurs, et des enfants domineront sur eux.

5. « Et le peuple sera rançonné l'un par l'autre et chacun le sera par son prochain. L'enfant s'élèvera contre le vieillard et le plus méprisable contre celui qui est honorable. »

Les prédictions d'Isaïe touchant le retour de la puissance féminine sont répandues dans un grand nombre de versets. Anxieuse du temps que va durer encore le désordre, elle dit :

« Et je dis : *jusques à quand*, Seigneur ? Et il répondit : jusqu'à

ce que les villes et les maisons aient été tellement désolées qu'il n'y reste aucun homme et que le pays ait été longtemps abandonné.

12. « Et que l'Eternel Iahveh ait éloigné les hommes et que le pays ait été longtemps abandonné.

13. « Toutefois il en restera une dixième partie, qui sera encore détruite, mais comme la fermeté des chênes et des ormes consiste en ce qu'ils poussent des rejetons, ainsi la semence sainte sera sa fermeté. »

(Cette semence sainte, c'est la femme, qui renaît incessamment pendant l'évolution humaine et fait renaître de nouvelles générations.)

Chap. III, 10. « Dites *au juste* qu'il lui arrivera du bien, car les justes mangeront du fruit de leurs œuvres. »

Chap. I, 27. « Sion sera rachetée par le jugement et ceux qui y retourneront seront rachetés par la Justice. »

Que l'attention du lecteur se porte sur le verset suivant :

Chap. IV, 1. « En ce temps-là, sept femmes prendront un homme seul et lui diront : Nous mangerons notre pain et nous nous vêtirons de nos habits, seulement que nous portions ton nom : ôte notre opprobre. »

Que veulent dire ces sept femmes ? Est-ce l'annonce qu'il se formera un comité, une assemblée de sept femmes réellement, reprenant leurs droits accaparés par un seul homme, le Pontife-Roi ? Oui, ce sont les sept personnes nécessaires pour fonder une Loge d'après le rituel des Sociétés secrètes. Quant à ce que disent les femmes à l'homme, il faut le traduire ainsi : *Nous mangerons notre pain*, c'est-à-dire nous rentrerons dans nos droits et nos biens accaparés par l'homme. Les prêtres gardaient les offrandes qui étaient autrefois la part des femmes. *Nous vêtirons nos habits*, c'est-à-dire nous reprendrons la robe sacerdotale et royale que le prêtre et le roi portent pour se donner le prestige de la Prêtresse et de la Reine.

Seulement que nous portions ton nom est une allusion à la filiation par les mâles que l'on commençait à établir, ou bien il s'agit du nom masculin donné à la tribu de Juda ou aux royaumes gouvernés par un Roi.

Les versets suivants chantent la louange à venir de la Femme:

Chap. XXVII, 2. « En ce jour-là, vous chanterez sur la « vigne qui *porte le meilleur vin* ».

3. « C'est moi, Iahveh, qui la garde : je l'arroserai de moment en moment ; je la garderai nuit et jour de peur qu'on ne lui fasse du mal. »

Chap. IV, 2. « En ce temps-là, le germe de Hevah sera dans la magnificence et dans la gloire et le fruit de la terre élevé et excellent pour ceux qui seront réchappés d'Israël. »

Les filles du pays qui se rendaient à Sion ont été calomniées, outragées, c'est ce qui indigne Isaïe qui dit :

Chap. IV, 4. « Après que Haveh aura purifié la souillure faite aux filles de Sion et qu'elle aura lavé le sang de Jérusalem du milieu d'elles par un esprit de jugement et par un esprit embrasé d'ardeur.

5. « L'Éternel Haveh créera aussi, sur toute l'étendue du mont Sion, une nuée pendant le jour, avec une fumée et une splendeur de feu qui jettera des flammes pendant la nuit, car toute sa gloire sera à couvert » (préservée de la calomnie).

Chap. XXVII, 6. « Elle fera que Jacob prendra racine et fleurira : Israël germera et elles rempliront de fruits le dessus de la terre.

9. « Ainsi l'expiation de l'iniquité de Jacob sera faite et ceci en sera tout le fruit : c'est que son péché sera ôté. »

Ceci indique que déjà on avait attribué à la Femme le péché de l'homme.

Chap. II, 2. « Or il arrivera, aux derniers jours, que la montagne de la maison de Haveh sera affermie au sommet des montagnes et élevée par-dessus les coteaux et toutes les nations y aborderont.

3. « Et plusieurs peuples iront et diront : Venez et montons à la montagne de Haveh, à la maison de la *Déesse* de Jacob ; et Elle nous instruira de ses voies et nous marcherons dans ses sentiers, car *la Loi* sortira de Sion et la parole de l'Éternel Haveh de Jérusalem.

7. « Elle exercera les jugements parmi les nations et *Elle* reprendra plusieurs peuples, ils forgeront leurs épées en hoyaux et leurs hallebardes en serpes ; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre et ils ne s'abandonneront plus à la guerre. »

Chap. II, 5. « Vous, maison de Jacob, venez et marchons à la lumière de Haveh. »

Chap. XXVII. « En ce jour-là, l'Éternel Haveh punira de sa

dure, grande et forte épée, Léviathan (tribu de Lévi, les Prêtres), le grand serpent, et Léviathan le serpent tortueux, et *Elle* tuera la baleine qui est dans la mer » (1).

Terminons par ce verset qui rétablit le droit de la femme et de l'enfant :

Chap. III, 12. « Pour ce qui est de mon peuple, des enfants sont des prévôts (de prévaloir) et les femmes dominent sur lui.

« Peuple, ceux qui te conduisent te font égarer et t'ont fait perdre la route des chemins que tu dois suivre. »

Enfin la Prophétesse s'affirme Divine en disant :

XIV, 21. « Il n'y a pas de Divinité hors moi. »

C'est l'affirmation de la nature Divine de la femme.

C'est dans la version grecque que l'on a rendu le nom de Haveh par le mot « Eternel ». C'est pourquoi ce nom de la Déesse d'Israël ne se trouve pas dans les *Bibles* en langues vulgaires, qui sont entre les mains du public dans tous les pays, toutes les traductions ayant été faites sur la version grecque.

Tel est l'esprit qui règne dans le livre d'Isaïe.

Si nous cherchons maintenant comment on l'a interprété, nous voyons que, comme Isaïe parle constamment de la ruine du pouvoir féminin et qu'on ne comprend pas ses paroles, on les interprète dans un autre sens et on les attribue à la ruine de la nation juive, arrivée plus tard, d'où l'on infère qu'Isaïe n'a pas vécu à l'époque que l'histoire lui assigne (sous Ezéchias), mais plus tard, après la captivité de Babylone.

Si l'on avait compris qu'il s'agit de la ruine du pouvoir féminin, on n'aurait pas eu ce doute.

Partant de cette idée, on est arrivé à diviser en deux le livre d'Isaïe et on le suppose écrit par plusieurs auteurs.

(1) Cette baleine dans la mer symbolisant le Prêtre, c'est celle que les *Bibles* modernes représentent comme ayant avalé Jonas qui y séjourna trois jours.

Jonas, c'est le nom collectif des femmes (de Yoni) ; c'est dans l'initiation à la maîtrise qu'on représentait la femme morte, c'est-à-dire avalée par le grand Léviathan, mais devant ressusciter après trois jours. Cette mort et cette résurrection se retrouveront dans toutes les religions postérieures aux mystères. Le livre d'Isaïe qui résume ce drame a dû servir dans les mystères, et c'est sans doute comme cela qu'il a été conservé.

On va même plus loin. Comme tous les prophètes ont jeté des cris de douleur sur l'abaissement du régime féminin, on suppose qu'aucun d'eux n'a vécu avant l'époque de Cyrus, qui a vu l'abaissement de la nation juive. On voit dans le livre d'Isaïe l'annonce des événements politiques qui intéressent les hommes, tels que les victoires de Cyrus et la ruine de Babylone, alors qu'il n'est question que des choses morales qui intéressent le règne de la Femme.

On ne sait pas que la ruine de la Gynécocratie a été consommée par Salomon et que c'est cela qui cause les lamentations des Prophétesses.

D'après M. Reuss, Isaïe serait un Prophète *anonyme*. Son livre serait la réunion d'au moins cinq ouvrages, composés par des auteurs différents et à des époques différentes.

Voici la chronologie qu'il donne de ces ouvrages :

Vers 800, les chapitres 15 et 16 d'un auteur inconnu.

De 740 à 710, les chapitres 1 à 12, 14, 24, 32. De 17 à 23. De 28 à 33. De 36 à 39.

Vers 570, les chapitres 24 à 27 qui seraient *d'un inconnu.*

Vers 540, les chapitres 13 à 14, les chapitres 23, 21, 1, 10 ; 34, 35.

Enfin vers 536, les chapitres 40 à 60, d'un inconnu, généralement désigné sous le nom de Pseudo-Isaïe.

Nous ne partageons pas cette manière de voir.

La personnalité d'Isaïe

M. Lichtenberg, dans son *Dictionnaire des sciences religieuses*, commence l'article qu'il consacre à Isaïe en disant : «*Le prophète avait une femme d'un mérite remarquable*». Or, comme le mariage n'existait pas à cette époque, comme la femme ne quittait jamais son nom pour prendre celui d'un homme, il faut en conclure que cette femme remarquable était bien réellement le seul et unique « Prophète » désigné sous le nom d'Isaïe.

Son nom s'écrit en hébreu Yesha-Yahu, ce qui signifie « salut de Haveh », Les *Septante* l'ont altéré.

Nous ne voyons pas la nécessité de mettre près d'elle un homme qui nous traduise ses idées éminemment féminines.

D'après les traducteurs, Isaïe appelle sa femme la *Prophétesse* (VIII, 3, 18). Isaïe eut des enfants et parle de ses fils (VII, 3).

D'autre part, il existe parmi les apocryphes chrétiens (les livres que le Catholicisme n'a pas acceptés) un ouvrage intitulé « *L'Ascension d'Isaïe le voyant* », dans lequel on raconte comment Isaïe fut mis à mort par Manassé, obéissant aux suggestions de Balkira. Cette mort est tragique. Voici comment elle est racontée d'après les commentaires hébraïques et les écrivains arabes (d'après Tabari) (1) :

Isaïe, persécuté pour avoir blâmé les Juifs, s'enfuit et se cacha dans un arbre, mais Iblis saisit un pan de son manteau au moment où l'arbre se refermait et le dénonça aux Juifs qui scièrent l'arbre et le prophète.

Ce genre de supplice avait déjà existé en Perse où Djemschid fut aussi scié. On trouve dans les récits occidentaux l'expression « scie de bois », que ce récit explique, et cette expression est restée dans le langage vulgaire : on dit encore « scier le dos » pour exprimer l'ennui qu'on éprouve à entendre des remontrances comme celles d'Isaïe.

Il existe des versions complètes de « *l'Ascension d'Isaïe* » en slavon et en éthiopien. Il en existe des versions partielles en latin. Mais elles subirent des remaniements de la part des Catholiques qui voulurent l'adapter à leurs croyances. Dans un de ces remaniements, on décrit « l'ascension d'Isaïe dans les sept cieux et sa vision de la Mission du Christ ».

Michée (Mikal)

(Vers 725)

Cette prophétesse imite Isaïe. C'est le même style, la même indignation. C'est quelquefois même une copie des versets d'Isaïe.

Son livre ne contient que sept chapitres. Pour faire comprendre dans quel esprit il est écrit, je reproduis le chapitre II tout entier; on y verra l'indignation de la femme contre l'homme injuste et méchant.

(1) *Histoire*, édition de Leyde, T. I, IIIe Partie, pp. 644-645.

CHAPITRE II

1. Malheur à ceux qui pensent à l'iniquité, qui forgent le mal sur leurs lits, et qui l'exécutent dès le point du jour, parce qu'ils en ont le pouvoir en main !

2. S'ils désirent des possessions, ils les ont aussitôt ravies ; et s'ils désirent des maisons, ils les ont aussitôt prises, et ils oppriment (l'homme) et sa maison, (l'homme) et son héritage. (On a mis l'*homme* pour la *femme*.)

3. C'est pourquoi ainsi a dit Hevah : Voici, je pense aussi contre cette famille un mal duquel vous ne pourrez point retirer votre cou, et vous ne marcherez plus avec fierté, car ce temps est très mauvais.

4. En ce temps-là, on fera de vous un proverbe, et on gémira d'un gémissement lamentable, et on dira : Nous sommes entièrement détruits ; on a changé la portion de mon peuple : comment me l'a-t-on ôtée ? Partage-t-on nos champs pour nous les prendre ?

5. C'est pourquoi il n'y aura personne pour toi qui étende le cordeau pour ton partage dans l'assemblée de Hevah.

6. On dit : Ne prophétisez point. Ils prophétiseront, mais ils ne prophétiseront pas pour ceux-ci ; la confusion ne s'éloignera point.

7. Toi qu'on appelle la maison de Jacob, l'Esprit de Hevah est-il resserré ? Sont-ce là ses pensées ? Mes paroles ne sont-elles pas bonnes pour celui qui marche droitement ?

8. Mais celui qui était ci-devant mon peuple s'est élevé contre moi comme un ennemi ; vous avez dépouillé du manteau et de l'habit ceux qui passaient en assurance en revenant de la guerre.

9. Vous avez chassé les femmes de mon peuple des maisons où elles étaient en repos ; vous avez ôté ma gloire pour toujours de dessus leurs petits enfants.

10. Levez-vous et marchez, car ce pays n'est plus un lieu de repos pour vous, parce qu'il est souillé ; il vous détruira, même d'une prompte destruction.

11. S'il y a quelque homme qui coure après le vent, et qui mente et parle faussement, en disant : Je te prophétiserai du vin et de la cervoise, ce sera le prophète de ce peuple-ci.

12. Certainement je t'assemblerai tout entier, ô Jacob. Je rassemblerai entièrement les restes d'Israël, et je les mettrai

tous ensemble comme des brebis de Botsra, et comme un troupeau au milieu de son étable ; il y aura un grand bruit d'hommes.

13. Le destructeur montera devant eux ; ils renverseront tout, et passeront outre, et ils sortiront par la porte, et leur roi passera devant eux, et Hevah sera à leur tête.

Michée se plaint qu'on enlève l'enfant à sa mère :

(Chap. I, 16) « Arrache-toi les cheveux et coupe-les à cause de tes fils chéris, car ils sont menés captifs loin de toi. »

Elle s'élève contre les hommes qui veulent prophétiser comme les femmes et enseignent l'erreur :

5. Ainsi a dit Hevah contre les prophètes qui font égarer mon peuple, qui mordent de leurs dents, et qui crient : Paix ! et si quelqu'un ne leur donne rien dans leur bouche, ils publient la guerre contre lui.

6. C'est pourquoi au lieu de la vision vous aurez la nuit, et les ténèbres au lieu de la révélation ; le soleil se couchera sur ces prophètes-là, et le jour deviendra noir sur eux.

7. Et les voyants seront honteux, et les devins rougiront de honte ; tous se couvriront jusque sur la lèvre de dessus, parce qu'il n'y aura aucune réponse de Hevah.

11. Ses chefs jugent pour des présents ; ses sacrificateurs enseignent pour un salaire, et ses prophètes prophétisent pour de l'argent ; cependant ils s'appuient sur Hevah en disant : L'esprit n'est-il pas parmi nous ? Il ne viendra point de mal sur nous.

Elle annonce la restauration du pouvoir féminin :

6. En ce temps-là, dit Hevah, je rassemblerai celle qui était boiteuse, et je recueillerai celle qui avait été chassée, et celle que j'avais affligée.

7. Et je réserverai les restes de celle qui était boiteuse ; et celle qui était éloignée, je la ferai devenir une nation puissante.

8. Et la première domination et le royaume reviendront à la fille de Jérusalem.

11. Et maintenant plusieurs nations se sont assemblées contre toi, lesquelles disent : Qu'elle soit profanée et que notre œil voie en Sion ce que nous souhaitons.

(Ch. V, 1) « Assemble-toi maintenant par troupe, fille de troupes : on a mis le siège contre nous ; on frappera les princes d'Israël avec la verge sur la joue. » (Ce *nous* prouve bien que Michée se met parmi les filles d'Israël.)

Elle reproche aux hommes leur rapine :

(Ch. IV, 12) « Car les riches sont remplis de ce qu'ils ont ravi par violence, et ses habitants parlent faussement, et il y a une langue trompeuse dans leur bouche. »

(Chap. VII, 3) « Et les grands ne parlent que des violences qu'ils souhaitent de faire, et qu'ils ont préparées. »

Elle fait le tableau de la méfiance qui règne depuis que la perversion s'est déchaînée :

Chap. VII, 5. « Ne croyez point à votre intime ami, et ne vous fiez point en vos conducteurs ; garde-toi d'ouvrir ta bouche devant celle qui dort dans ton sein.

6. « Car le fils déshonore son père, la fille s'élève contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère, et les domestiques de chacun sont ses ennemis.

7. « Mais moi je regarderai vers Hevah.

8. « Toi, ô mon ennemie ! ne te réjouis point sur moi. Si je suis tombée, je me relèverai ; si j'ai été couchée dans les ténèbres, Hevah m'éclairera. »

Amos

La prophétesse Amos a une certaine originalité, elle ne copie pas Isaïe, quoiqu'elle exprime les mêmes idées, les idées régnantes, l'indignation contre l'homme orgueilleux et injuste ; son style est quelquefois un peu brutal.

Son livre contient neuf chapitres.

On peut citer, dans le chapitre I, le verset 11 :

11. Ainsi a dit Hevah : A cause de trois crimes d'Edom (1), même à cause de quatre, je ne révoquerai point ceci, parce qu'il a poursuivi son (frère) avec l'épée, et violé la compassion qu'il lui devait, et que sa colère déchire continuellement, et qu'il garde sa fureur toujours.

12. Je mettrai le feu à Théman, et ce feu dévorera le palais de Botsra.

13. Ainsi a dit Hevah : A cause de trois crimes des enfants de Hammon, même à cause de quatre, je ne révoquerai point ceci, parce qu'ils ont fendu le ventre des femmes enceintes de Galaad, afin d'étendre leurs frontières.

14. Et j'allumerai le feu avec alarme au jour du combat, avec

(1) Edom, c'est Esaü, l'homme ennemi de sa sœur Jacob.

le tourbillon au jour de la tempête, en la muraille de Rabba, et ce feu dévorera ses palais.

15. Et leur roi ira en captivité, lui avec les principaux de son pays.

Dans le chapitre II :

6. A cause de trois crimes d'Israël, même à cause de quatre, je ne révoquerai point ceci, parce qu'ils ont vendu le juste pour de l'argent, et le misérable pour une paire de souliers.

7. Foulant aux pieds, sur la poussière de la terre, la tête des pauvres, ils font du tort aux affligés dans leur cause ; et un homme et son père vont vers une même fille, pour profaner le nom de ma sainteté.

8. Ils se couchent près de tout autel, sur les vêtements qu'ils ont pris en gage ; et ils boivent le vin de ceux qu'ils ont condamnés injustement.

Dans le chapitre III :

7. Car Hevah ne fera rien qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes, ses serviteurs.

8. Le lion a rugi : qui ne craindra ? Hevah a parlé : qui ne prophétisera ?

9. Faites entendre ceci sur les palais d'Asçdod, sur les palais du pays d'Egypte, et dites : Assemblez-vous sur les montagnes de Samarie, et regardez les grands désordres qu'il y a au dedans d'elle, et ceux à qui l'on fait tort au milieu d'elle.

10. Ils n'ont su faire ce qui est droit ; car ils amassent des trésors de violence et de rapine dans leurs palais.

11. C'est pourquoi l'ennemi vient, il est autour du pays et il ôtera ta force, et tes palais seront pillés.

Le chapitre IV commence par une insulte :

« Ecoutez cette parole, vaches de Basçan. »

Le chapitre V se lamente d'abord :

2. Elle est tombée, elle ne se relèvera plus, la Vierge d'Israël, elle est abandonnée sur la terre, il n'y a personne qui la relève.

10. Ils haïssent à la porte ceux qui les reprennent, et ils ont en abomination celui qui parle en intégrité.

11. C'est pourquoi, à cause que vous opprimez le pauvre, et que vous lui enlevez sa charge de froment, vous avez bâti des maisons de pierre de taille, mais vous n'y habiterez point ; vous

avez planté des vignes bonnes à souhait, mais vous n'en boirez point le vin.

12. Car j'ai connu vos crimes qui sont en grand nombre, et vos péchés qui se sont renforcés ; vous êtes des oppresseurs du juste, vous recevez des présents et vous pervertissez le droit des pauvres à la porte.

13. C'est pourquoi l'homme prudent se tiendra en silence en ce temps-là, car le temps est mauvais.

14. Cherchez le bien et non pas le mal, afin que vous viviez ; et alors Hevah Cebaoth sera avec vous, comme vous l'avez dit.

Chap. VI, 13. « Vous vous réjouissez en des choses de néant, et vous dites : Ne nous sommes-nous pas rendus puissants par notre force ? »

Le chapitre VII fait une allusion au nivellement qui met la femme au niveau ou au-dessous de l'homme :

7. Il me fit voir encore ceci en vision : je vis Hevah qui se tenait debout sur un mur fait au niveau, et qui tenait en sa main un niveau.

8. Et Hevah me dit : Que vois-tu, Amos ? Et je répondis : Je vois un niveau. Et le Seigneur me dit: Je vais mettre le niveau au milieu de mon peuple d'Israël. Je ne lui en passerai plus.

(Ce qui veut dire : j'abattrai les injustices.)

Chap. VIII, 3. Les cantiques du temple seront des hurlements en ce temps-là, dit Hevah. Il y aura grand nombre de corps morts qu'on jettera en tous lieux en silence.

4. Ecoutez ceci, vous qui engloutissez les pauvres, même jusqu'à faire périr les nécessiteux du pays.

5. Qui dites : Quand ce mois sera passé, nous débiterons le blé, et quand ce sabbat sera fini, nous mettrons en vente le froment, en faisant l'épha plus petit, augmentant le sicle, et falsifiant les balances pour tromper.

6. Afin que nous acquérions les nécessiteux pour de l'argent et le pauvre pour une paire de souliers, et que nous débitions la criblure du froment.

10. Je changerai vos fêtes solennelles en deuil, et tous vos cantiques en lamentation ; je mettrai le sac sur tous les reins, je rendrai chauves toutes les têtes, et je mettrai le pays dans un deuil semblable à celui qu'on fait pour un fils unique, et sa fin sera un jour d'amertume.

11. Voici, les jours viennent, dit Hevah, que j'enverrai la

famine sur le pays, non la famine du pain, ni la soif de l'eau, mais la famine et la soif d'ouïr les paroles de Hevah.

12. Ils courront depuis une mer jusqu'à l'autre, et ils iront de tous côtés, depuis l'Aquilon jusqu'à l'Orient, pour chercher la parole de Hevah, mais ils ne la trouveront point.

13. En ce jour-là, les belles vierges et les jeunes hommes se pâmeront de soif.

Chap. IX, 11. « En ce temps-là, je relèverai le tabernacle de David qui sera tombé ; je réparerai ses brèches, et je redresserai ses ruines ; je le rebâtirai comme il était anciennement. »



Les Prophétesses parlent avec véhémence pour la Justice, mais n'ont aucun tribunal pour la rendre, aucune sanction. Les tribunaux, les sanctions légales ne commencent qu'avec le régime masculin et pour sanctionner des lois injustes.

Jonas

La *Bible* vulgaire met Jonas au nombre des prophètes.

Un petit livre ridicule, qui du reste n'a que quatre chapitres, raconte que Jonas fait un voyage en mer pour s'enfuir d'un endroit où il est poursuivi. Une tempête met le vaisseau en danger, et les marins, sachant que c'est la présence de Jonas qui en est la cause, le jettent à la mer.

Voici le texte qui suit :

« Mais l'Eternel avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas, et Jonas demeura dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits.

« Et Jonas, dans le ventre du poisson, appela l'Éternel et lui dit : « Tu m'as jeté au profond, au cœur de la mer, et le courant m'a environné, tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi ; et j'aurais dit : *Je suis rejeté* de devant tes yeux. Cependant je verrai encore le temple de ta sainteté ! Les eaux m'avaient environné jusqu'à l'âme ; l'abîme m'avait enveloppé de toutes parts ; les roseaux m'avaient entouré la tête. J'étais descendu jusqu'aux racines des montagnes, mais tu as fait remonter ma vie hors de la fosse ». Alors l'Eternel fit commandement au poisson et il vomit Jonas sur le sol. »

Et cette littérature est appelée « L'ÉCRITURE SAINTE », et on enseigne cela à nos enfants.

Mais les choses absurdes ne se font pas de premier jet dans une forme aussi stupide. Ce sont toujours d'anciens récits qu'on ne comprend plus et dont on a voulu cacher la signification primitive.

Cherchons-en l'origine :

Lorsque éclatèrent les grandes luttes de sexes dans l'antiquité lointaine, les masculinistes prirent comme trophée le Lingam (nom sanscrit du phallus), on les appela « Lingajas ».

Les féministes prirent comme emblème la Yoni (le ctéis des Grecs, organe féminin). On les appelait « Yonijas » ou Ioniens (d'où Jonas), nom qui deviendra celui de l'archipel grec où les femmes se réfugièrent.

Quand la femme fut vaincue dans la lutte, elle s'enfuit et se cacha, tout en clamant sa douleur : « J'ai été retranchée, jetée au fond d'une mer d'amertume, les flots de ta méchanceté, les vagues de ta perversion ont passé sur moi, et je disais : Je suis *rejetée* de devant tes yeux, mon âme a sombré dans l'abîme qui m'a environnée de toutes parts. »

Voilà des phrases que l'on retrouve dans le livre de Jonas. C'est que l'ennemi qui l'avait terrassée et humiliée lui avait pris sa place :

— En Egypte, c'est *Hermès*, nom générique de la classe sacerdotale ; c'est lui que les femmes représentent comme le grand crocodile du Nil qui veut les dévorer.

— En Grèce, la légende prend une forme différente : Le monstre marin est représenté par le Minotaure caché dans le labyrinthe, symbole de la science sacrée dont Hermès a fait un dédale auquel on ne peut plus rien comprendre : c'est la Théologie masculine. Mais le Minotaure doit être tué par celui qui sort du labyrinthe guidé par *le fil d'Ariane*, qui représente la lumière de la science féminine.

— Chez les Hébreux, le monstre marin qui engloutit la femme, c'est le grand Léviathan, la caste lévitique.

Partout c'est le Prêtre.

La femme, avalée par le monstre, c'est-à-dire supprimée du monde, cachée symboliquement ou réellement dans des cavernes, des cryptes, représente sa défaite dans les *Mystères*. Le thème habituel est celui-ci : La Déesse a été tuée, elle est descendue

aux enfers — ou au tombeau — (ou dans le ventre de la baleine), mais après un temps (on dira trois jours), elle ressuscitera, elle reviendra à la vie sociale, elle reprendra sa place dans le monde et son règne.

C'est le fond de toutes les légendes religieuses. Un Dieu meurt, descend au tombeau, ressuscite le troisième jour.

Thevet appelle les Mystères des Cabires *Iaonas* ou *Ioniennes*.

C'est par des espèces de représentations que l'on fait comprendre les vérités cachées. C'est pour cela que, dans la corruption inévitable du langage, on arrivera à dire « jouer les Mystères ».

On appelait *Band* la confrérie chargée de jouer les Mystères (de là bande, troupe), et on appelait *Koor* l'enceinte où se faisaient les florales (les tenues) ; ce Koor est devenu *Coro* et finalement désigne le chœur de nos églises.

C'est de *Koor* et de *Band* qu'on a fait *Corybantes*. Trois de ces Corybantes portaient des emblèmes particuliers, comme aussi trois personnes appelées *Iaonas*.

Jaona est un ancien nom qu'on retrouve au bord du Gange. A Babylone, c'est J-oannès. Chez les Latins, il deviendra Janus, quand l'homme disputera le pouvoir à la femme. Alors il aura deux faces, l'une féminine, *Jana*, l'autre masculine, *Janus*.

Quand les prêtres de la Floride usurpèrent le sacerdoce féminin, ils se firent appeler Jaonas. C'est de ce nom, du reste, qu'on a fait le Jonas de la *Bible*. En hébreu, le mot IONAH signifie l'Esprit féminin symbolisé par la colombe, c'est lui que les Gnostiques appellent Notre-Dame le Saint-Esprit.

La Franc-Maçonnerie a gardé le souvenir de ce Mystère dans son 23e degré, intitulé « Chef du Tabernacle ». Les illustrations du rituel montrent le monstre marin avalant des femmes. C'est le crocodile égyptien, ouvrant une gueule immense, dans laquelle s'engouffrent les Yonijas, que ses griffes terribles tiennent clouées sur le sol. Mais Eblis, l'Ange de lumière, arrive armé d'une épée et d'un bouclier sur lequel se trouve le mot *Ratio*, et il va combattre le monstre.

Salomon Reinach dit dans *Orpheus* : « A Ascalon, Atergatis, nom de la Déesse Dercéto, était honorée sous la forme d'une femme à queue de poisson. Ces dieux-poissons rappellent l'Oannès babylonien et la légende de Jonas. »

***

Comment se fait-il que des hommes, ayant encore quelque lueur de raison, permettent l'enseignement de stupidités comme celles que contient le livre de Jonas, dans la *Bible* ?

Que penser, du reste, de celui qui a résumé les luttes féministes dans un homme que l'on désigne par un nom qui est l'appellation du sexe féminin : YONI ?...

L'orgueil rend les hommes insensés, puisque, pour mettre la masculinité partout, ils écrivent d'aussi lourdes bêtises.

Le royaume d'Israël vaincu (722)

Les efforts des femmes pour ramener les hommes de leur temps à la vertu furent sans succès. Les passions, comme un torrent déchaîné, brisaient tout. Les prédications des Prophétesses eurent comme résultat le déchaînement, contre elles, de la colère des hommes. C'est dans les convulsions de la lutte, sans cesse renouvelée, contre les usurpateurs de l'autorité féminine, qu'Israël tomba sous les coups des Assyriens (722).

Le « roi d'Assour » ne se contenta pas de déporter Israël en Assyrie, il fit un échange de population. « Il établit dans la ville de Samarie, à la place des Israélites, des « Colons » venus de Babylone, de Koutah, d'Ava, de Hanat et de Sépharvaïm. »

Ici un petit incident qui est une parabole.

On raconte que, « après que ces étrangers furent établis, ils ne révéraient pas Hevah, qui envoya contre eux des lions qui firent un carnage parmi eux ».

Ce qui signifie que les hommes du pays, ne pouvant s'habituer aux idées nouvelles de ces étrangers, les tuèrent. Et quoique le roi d'Assour leur envoyât un prêtre d'Israël pour les instruire de la religion du pays, on vit régner la plus grande diversité dans la forme du culte. Chaque ville avait sa divinité et l'adorait à sa manière. Les gens de Babel firent un Soukkot-Benot ; ceux de Kout firent un Nergal, ceux de Hamat firent un Asimà, les Avites firent un Nibhaz et un Tartaq, et les Sépharvites brûlèrent des enfants à Aman-Melek, dieu de Sépharvaïm. Ils adoraient, en même temps, Iahveh, et continuaient à lui rendre un culte en y mêlant les usages des autres cultes (II *Rois*, 17, 24, 23).

Ainsi finit le petit royaume du Nord qui s'était conservé, dans

ses montagnes, fidèle au régime féministe ; il avait été constamment faible, humilié, menacé, mais il avait subsisté cependant plus d'un siècle à Samarie, et il était plein de vitalité encore lorsqu'il semblait périr, pour revivre aussitôt.

Les Judéens depuis l'an 700
*jusqu'à la découverte du Livre de la Loi (*622*)*

L'histoire de cette époque est pleine de récits de faits miraculeux, c'est-à-dire de divagations racontées par les auteurs des siècles suivants, qui, à partir de ce moment, font de la religion un tissu d'absurdités.

On nous parle du *serpent d'airain* de Moïse, pour la première fois, ce qui prouve qu'on vient de l'inventer. Le serpent (ancien emblème de l'homme pervers) ayant pris une grande place dans le nouveau culte, on voulut, pour lui donner du prestige, le faire remonter à l'auteur de la *Thorah* qu'on fait lentement évoluer vers le sexe mâle.

On raconte que Iahveh fait rétrograder de dix degrés l'ombre descendue sur Achaz, comme signe de sa présence, pour convaincre Ezékias qui obtient de cette Déesse une prolongation d'existence.

Après la prise de Samarie, les tentes des prostituées se dressèrent sur les hauts lieux de la Judée « au grand scandale d'Israël ».

Ezéchias ramena un instant à la morale le peuple de Juda, il abolit les *bamoth*, brisa les colonnes (emblèmes mâles comme les obélisques), extirpa les Astaroth (statuettes ridiculisant la Déesse) et mit en pièces le serpent d'airain.

Une autre version nous dit que la destruction des *hauts lieux* par Ezéchias fut pour tous un scandale. On trouvait que c'était diminuer le Dieu pour grandir le Prêtre. Le nom d'Ezéchias reste associé à ce scandale, qui semblait une nouveauté téméraire. Mais le fils d'Ezéchias, Manassé (de 690 à 642), n'eut rien de plus pressé que de rétablir ce que son père avait aboli. Il releva les *bamoth*, dressa des autels à Baal et fit une Astaroth. Et il fit passer son fils par le feu, manière de servir le Dieu mâle, Moloch. Puis il se fit passer pour devin et rendit des oracles.

Manassé, le grand impie, le grand criminel, se fit glorifier. Le *Livre des Rois* présente son règne (55 ans) comme exempt de

tribulations, lui qui « répandit à grands flots le sang innocent jusqu'à en remplir Jérusalem, d'un bout à l'autre » (II *Rois*, xxi, 16). Et l'histoire dit : « Il vécut paisiblement, il fit élever des constructions dans sa capitale et mourut sans troubles. »

Ammon, fils de Manassé (de 642 à 640), ne valut pas mieux que son père. Il fut mis à mort par ses serviteurs et remplacé par son fils Josias (Yoshi-Yahou), un enfant de huit ans (en 640).

Ewald suppose que ce fut Manassé qui détruisit la fameuse « Arche d'Alliance » dont on regrettait la perte du temps de Jérémie.

C'est sept ou huit siècles plus tard qu'on accusa Manassé d'avoir fait scier en deux la prophétesse Isaïe, cachée dans un arbre (1). Si la légende a été si tardive à parler de ce fait, c'est que probablement on n'osait pas le dire pendant les époques de terreur que le pays traversait alors.

Un temple de Moloch était situé dans la vallée de Hinnom, celui que Josias fit détruire « pour que personne ne fît plus passer son fils ou sa fille par le feu ».

C'est que, en effet, le passage par le feu des premiers-nés était la base du culte mâle du Dieu Moloch, — affreux taureau de fer rempli de feu. Et l'on disait : « C'est le feu qui dévore ; ce qui est mangé par le feu est mangé par Dieu. »

Le premier-né pouvait être racheté pour une somme appelée « l'argent des vies ».

Les horribles sacrifices d'enfants, qui furent la honte du VIIe siècle avant notre ère, avaient été inconnus avant cette époque, dit Renan. On rachetait « ce qui ouvre la matrice » (Livre de l'Alliance, *Exode*, XXII, 28). (Comparez le passage élohiste, *Exode*, XIII, 1-2, 10 et suiv.)

La vallée de Hinnom où avaient lieu ces horreurs (en hébreu Ge-Hinnom) est celle où Manassé avait fait construire un *tôfet* ou sanctuaire, pour y brûler des victimes consacrées à Moloch. Après l'exil, ce lieu fut en horreur aux Juifs. Ils y jetèrent des cadavres et des restes impurs de toutes sortes.

Dans le langage populaire, le nom de cette vallée est Géhenne (de Ge-Hinnom). Il devint synonyme de *châtiments*, nom donné sans doute par les Prêtres aux supplices qu'ils infligeaient à

(1) *Geschichte des Volkes Israël*, III, p. 178 et n. 4.

l'enfant. Mais il signifia aussi « tourments de l'enfer », nom donné par les mères à ce culte féroce (1).

Il ne faut pas s'étonner, après cela, de la colère des femmes.

Les Prêtres avaient fait un autel à Beth-el, qui était en abomination aux femmes. Ceux qui y allaient étaient considérés, par elles, comme des réprouvés. On y faisait « ce qui déplaît à Hevah ».

Donc, cette époque qui représente dans l'évolution humaine les passions de l'âge viril de l'homme, est caractérisée par la débauche et le crime qui en est la conséquence. Elle est caractérisée, en même temps, par la révolte de l'homme contre la loi morale qui est toute la religion féminine.

En effet, à partir de ce moment, l'Israélisme se meurt, cette Religion pure, qui était le culte de la seule et unique Divinité, la Déesse vivante, représentée par Hevah. Mais c'était *un Dieu* caché, dit-on. Caché parce que l'homme ne veut pas le voir, ou peut-être parce que la Déesse se cachait aux yeux de l'homme, dans le temple où l'on célébrait les mystères de son culte.

Mais l'institution du Sabbat rendait cette Divinité présente et sensible,puisque ce jour-là l'homme pouvait s'approcher d'elle. Cette idée d'une présence *réelle* et *sensible* a été dénaturée comme toutes les autres, et est venue aboutir à la conception ridicule des Chrétiens qui mettent dans l'hostie (symbole sexuel mâle) la présence réelle de leur Dieu.

Le jour du Sabbat, les hommes suspendant tout travail avaient le loisir d'être tout à la Déesse aimée ; c'était le jour con-sacré.

La Religion ainsi comprise était vraiment humaine et morale.

En même temps, elle était simple comme toutes les conceptions féminines, sans apparat, sans exagération, sans rien de surnaturel.

Le régime social qui en résultait était basé sur la justice intégrale, sur des mœurs pures, sur une vraie fraternité.

Telle fut la forme de la primitive religion Israélite.

Les sacerdotes lui substituèrent le Judaïsme, culte impie dans lequel la « Divinité unique » du *Sépher* est cachée dans le silence, couverte d'un voile mystérieux. On défend de prononcer son

(1) Plusieurs tombeaux ont été trouvés dans ce lieu : celui d'Absalon, un autre de Josaphat et un troisième de Zacharie.

C'est l'attribution de l'un de ces tombeaux à Josaphat (Jehoschaphat) qui a fait donner à la vallée tout entière le nom sous lequel elle est généralement connue : *Vallée de Josaphat* (d'après M. J. Guérin).

nom, on se contente d'offrir des sacrifices à ses plus « *belles émanations* », suivant le langage symbolique des Prêtres.

La Femme n'est plus un « Esprit », elle devient un corps sexué. Cela fit une révolution profonde dans la conception de la morale et dans les mœurs qui devaient en résulter.

M. Havet, envisageant cette transformation capitale, dit : « Le Judaïsme a été à l'Israélisme ce que le Christianisme a été au Judaïsme, une *réforme* ou même une révolution religieuse. Cette révolution était renfermée dans les limites de la Palestine, mais elle a préparé celle qui, plus tard, s'est étendue de la Judée au monde entier » *(Le Christianisme et ses origines*, T. III, p. 50).

Cette révolution religieuse se prépara lentement, elle ne s'acheva que par la destruction du royaume de Samarie, au commencement du VIII[e] siècle. Dès lors les anciennes croyances et l'ancien culte furent condamnés (III *Rois*, XVII, 7).

C'est sous Ezéchias que l'on commence à masculiniser la religion. Les femmes furent assaillies dans leur temple, qui resta debout cependant, mais elles ne se débarrassèrent des envahisseurs qu'en leur donnant tout l'or qu'elles avaient. Il était dans les habitudes de ces gens de prendre aux femmes, par violence ou par ruse, tout ce qu'elles possédaient.

Les histoires écrites par les Prêtres font du règne d'Ezéchias un règne heureux et réparateur, alors que ce fut le commencement des troubles qui détruisirent la Religion en prétendant la réformer.

Retour à l'Israélisme sous Josias

Au milieu de ces désordres et de ces dangers, on avait caché le *Sépher* pour le soustraire à la recherche des ennemis, et les nouvelles générations, n'étant pas en possession des secrets du Temple, ne savaient pas — ou ne voulaient pas dire — où il était.

Josèphe nous apprend dans ses *Antiquités Judaïques* (L. X, ch. V) que, lorsque le Temple eut été bâti, le Livre, ainsi que l'Arche, fut déposé dans le sanctuaire, et qu'il y demeura jusqu'au temps où les profanations commises par Manassé et Amon obligèrent les *Prêtres* de serrer dans un lieu plus secret l'Arche et le Livre.

Il resta donc longtemps dissimulé, et ce ne fut que bien du temps après et parce que le hasard s'en mêla qu'il fut retrouvé

au fond d'un coffre, l'ancienne Arche, dans lequel on avait entassé un amas de pièces de monnaie, le trésor de l'époque mis en réserve et depuis longtemps caché, car, lorsqu'on le découvrit, le tout était recouvert d'une épaisse couche de poussière.

Cette trouvaille décida du sort de Jérusalem, car ce fut parmi les tribus séparées d'Israël que se trouva l'heureux possesseur du *Livre sacré.*

Voici comment cet événement se produisit :

Ce fut par une circonstance imprévue et cela amena un retour momentané à la primitive religion. Dans la 18e année du règne de Josias — qui avait alors 26 ans —, le roi envoya au Grand-Prêtre un Sopher (scribe), pour conférer avec lui au sujet des dépenses à faire pour la réparation du Temple. Les travaux furent décidés et, pendant qu'on les exécutait, on trouva dans un mur un vieux coffre contenant un livre et des pièces de monnaies.

Le Grand-Prêtre dit à l'envoyé du roi : « J'ai trouvé un livre de la Loi (ha Thorah) dans la maison de Iehovah ». Et il le lui donna à lire. Le Sopher le lut et, à son tour, le donna à lire au roi. Ce fut pour lui un étonnement et un trouble profond. Pour nous servir d'une expression de l'époque, *il déchira ses vêtements*, signe de grandes afflictions, ce qui indique que la lecture de ce livre lui ouvrit les yeux ; en lisant « les paroles du Livre de la Loi », il comprit l'iniquité des hommes. « Allez, dit-il, consulter Iehovah pour moi, pour tout le peuple et pour Juda, touchant les paroles de ce livre qui vient d'être trouvé, car grande est la colère de Iehovah qui s'est allumée contre nous parce que nos pères n'ont pas obéi aux paroles du *Livre*, et n'ont pas fait ce qui y est ordonné ». Là-dessus les envoyés du roi, le Grand-Prêtre à leur tête, vont consulter Hulda, la prophétesse, ce qui prouve que « consulter Iehovah », c'est invoquer l'*Esprit* féminin.

La prophétesse répondit :

— « Ainsi a dit Iehovah : voici que je vais envoyer la ruine sur ce lieu et ses habitants selon toutes les paroles du *Livre* que le roi de Juda a eu. »

— « Parce qu'ils m'ont abandonnée et qu'ils ont fait des encensements à d'autres Dieux, pour m'irriter par toutes les œuvres de leurs mains, ma colère s'est allumée contre ce lieu et elle ne sera pas éteinte. »

Elle annonça au roi « qu'il lui est fait grâce parce que son

cœur s'est amolli et qu'il s'est humilié devant Iehovah, parce que « tu as pleuré devant moi », et ce n'est qu'après lui que les calamités frapperont son peuple ».

Le roi fit assembler alors « les anciens de Juda » et de Jérusalem, il monta à la maison de Iehovah avec le peuple entier et fit lire, dans cette réunion, les paroles du « *Livre du Pacte* », suivant le nom que le peuple lui donna alors, parce que le roi et ceux qui écoutaient cette lecture conclurent solennellement « un pacte » avec Iehaveh (II *Rois*, XXII, 13 ; XXIII, 3 et suivants). A cette époque, le Temple était consacré au culte de Baal — le Dieu mâle — mêlé au culte du soleil, de la lune et des étoiles. Le roi ordonna que « tous les ustensiles qui avaient été faits pour Baal et *pour les bocages* (?) fussent tirés hors du Temple, il les brûla hors de Jérusalem ».

5. « Et il abolit les *Camars* (?) que le roi de Juda avait établis, quand on faisait des encensements dans les hauts lieux. »

7. « Après cela, il démolit les maisons des prostituées qui étaient dans le maison de Iehaveh et dans lesquelles les femmes travaillaient à faire des tentes pour le bocage. »

Ceci nous fait savoir que la religion masculine avait établi des prostituées (dans le sens moderne du mot) dans le Temple même (1).

10. « Il profana aussi Topheth, afin qu'il ne servît plus à personne pour y faire passer son fils ou sa fille par le feu à Moloch. »

(1) La prostitution antique dans les temples, instituée par les hommes, était la contradiction de l'ancien culte qui glorifiait la femme, *pro-statuere*, dans son premier état, la femme Vierge. L'homme prend possession du Temple et change le culte tout en lui conservant son nom. A partir de ce moment, la femme *pro-stituée* est celle qui se livre à l'homme ; il la veut ainsi. Il a violé la Loi qui défendait à l'homme l'entrée du sanctuaire où les choses saintes se faisaient. Cette violation eut lieu partout. Des troupeaux d'hiérodules, comme disaient les Grecs, faisaient le service de la prostitution dans l'enceinte même du Temple où elles avaient leurs cellules. Les prêtres prélevaient pour eux une partie de leur salaire. Ceci explique ce verset :

« Josias démolit les chambres des prostituées dans la maison de Hevah » (II *Rois*, XXIII, 7).

Les prostituées avaient remplacé les Almah, qui avaient eu un grand rôle dans la célébration du culte antique ; ce culte ne cessa qu'à l'époque où l'Arche fut perdue et le premier Temple détruit.

Après la captivité, les Almah cessèrent leurs fonctions dans le Temple ; elles cessèrent même de figurer dans les cérémonies religieuses. Sous les pontifes-rois, elles vivaient enfermées.

Voilà les mœurs infâmes du culte des sacerdotes : la prostitution dans le Temple et le bûcher toujours allumé attendant les enfants que les pères cruels livraient aux flammes pour ne pas entendre leurs gémissements.

11. « Il ôta aussi de l'entrée de la maison de Iehaveh les chevaux que les rois de Juda avaient consacrés au soleil, et il brûla les chariots du soleil. »

Ceci prouve encore que c'est au soleil qu'on rendait un culte — le culte primitivement rendu à la femme —. Cette substitution est caractéristique des périodes de révolte, car primitivement on ne rend pas de culte à la Puissance cosmique, et ce déplacement est considéré comme un outrage fait à la *Divinité terrestre.*

13. « Le roi profana aussi les hauts lieux que Salomon, roi d'Israël, avaient bâtis à *Hashthoreth*, l'abominable idole des Sidoniens (la parodie d'Astarté), et à Kemos (ou Chamos), l'idole des Moabites, et à Milcom (ou Melcom), celle des enfants d'Hammon. »

14. « Il brisa aussi les statues, il coupa les bocages et remplit d'ossements d'hommes les lieux où ils étaient. »

15. « Il démolit même l'autel qui était à Beth-el, et le haut-lieu qu'avait fait Jéroboam, qui avait fait pécher Israël : il brûla le haut lieu et le réduisit en cendres (l'autel qui servait au culte *de l'homme*). »

16. « Josias ôta aussi toutes les maisons des hauts lieux, qui étaient dans la ville de Samarie, que les rois d'Israël avaient faites pour irriter Iehaveh. »

Après la destruction de tout ce qui constituait le culte mâle, il voulut rétablir le culte primitif, et il fit célébrer solennellement la fête du *Pesah* ou de la Pâque, « comme il est écrit dans le *Livre du Pacte* ».

Cet usage de la Pâque avait été abandonné (1), on ne l'avait célébrée ni sous les Juges, ni sous les rois d'Israël et de Juda.

(1) En hébreu, le mot *Pâque* veut dire *passage*. Il se célébrait à la première pleine lune de printemps. C'était le premier mois lunaire de l'année juive, le temps que la Nature assigne pour les fécondations. Les relations sexuelles étaient réglementées par la religion. Quant on eut tout profané, on changea la signification des primitives institutions, et l'on nous dit alors que « la Pâque fut l'obligation pour tout Israélite de venir chaque année *offrir les prémices des fruits de la terre* devant le tabernacle établi à Silo. »

23. « Cette Pâque fut célébrée à l'honneur de Iehaveh la 18e année du roi Josias. »

24. « Josias extermina aussi ceux qui avaient des esprits de Python (Serpent), les diseurs de bonne aventure, les marmousets, les dieux infâmes et toutes les abominations qu'on avait vues dans le pays de Juda et dans Jérusalem. »

25. « Avant lui il n'y avait point eu de roi semblable à lui, qui se fût tourné vers Haveh de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, selon toute la Loi, et après lui il ne s'en est pas levé qui lui ait été semblable. »

26. « Toutefois Iehaveh ne revint point de l'ardeur de sa grande colère, qui s'était allumée contre Juda à cause de tout ce que Manassé avait fait pour l'irriter. »

27. « Car Hevah avait dit : Je rejetterai aussi Juda de devant ma face, cette ville de Jérusalem que j'ai choisie et la maison de laquelle j'ai dit : Mon nom sera là. »

Telle fut la tentative de redressement moral faite par un homme juste, mais tentative sans suite, car ses successeurs retombèrent dans le mal, le pli était pris, l'habitude acquise, et la restauration de la Loi morale ne fut pas réelle, mais éphémère. Elle supprima, il est vrai, les horreurs du culte mâle, mais si elles ne furent plus dans le Temple, elles restèrent dans les mœurs. Cependant, à partir de ce moment, un grand changement s'opéra dans la religion. Une période nouvelle s'ouvrit en 622, lorsque le culte masculin fut défendu, les sacrifices humains condamnés, le culte de Hevah restauré et le « *Livre* » pris pour base de l'organisation religieuse et sociale.

Ce *Livre* resta sur le fronton des synagogues, comme le symbole de la pensée et de la Loi morale.

Des savants modernes ont cru, à tort, que le *Livre* retrouvé était le *Deutéronome*. Ce ne pouvait être que le *Sépher*. A cela on répond que le *Sépher* est trop long pour avoir été lu en si peu de temps au Roi. Mais nous ne savons pas s'il fut lu en entier.

Le fait important à considérer, c'est que le « *Livre* » si bien caché par les Israélites se trouve, à partir de ce moment, tombé entre les mains des hommes. Que vont-ils en faire ? Hélas ! ce qu'ils font toujours des œuvres qui émanent de l'esprit féminin : ils vont le dénaturer, lui faire dire tout autre chose que

ce qu'il dit et s'en faire une arme dans les luttes de sexes en retournant contre la Femme ce qui était dit contre l'homme.

Après Josias

Après la lueur d'espérance que fit naître le Livre retrouvé, le torrent des passions, un moment enrayé, reprit son cours avec la même impétuosité. Josias mort, malgré la protection de Ihevah (à qui on demandait des miracles), ses fils furent accablés de malheurs comme lui, d'un côté par le Pharaon d'Egypte, dont ils restèrent tributaires, de l'autre par Nabuchodonosor, dont ils devinrent vassaux.

Le roi Yoyakin vit se produire sous son règne, qui dura onze ans, une réaction contre l'ancienne Divinité Yahveh, une minute triomphante ; mais elle n'avait pas donné aux hommes ce qu'ils désiraient, la victoire sur leurs voisins, donc elle n'avait aucune valeur pour eux et ils l'abandonnèrent de nouveau, joignant l'ironie à l'incrédulité. Puis on trouvait les *temps promis* trop longs à venir ; du reste, on n'en comprenait plus le sens. Et alors le culte mâle refleurissait, augmenté encore des rites égyptiens. Yoyakin lui-même fit « ce qui est mal aux yeux de Yahveh ».

L'Intendant des Bâtiments

Ce titre est celui du 8e grade que l'on ajoute aux Mystères. C'est le désordre que nous avons vu régner dans le Temple, depuis que Jérusalem est vaincue, qui fut l'occasion de la fondation d'un grade nouveau dans lequel les initiées revendiquent la propriété de leur Temple. En même temps, on blâmait ceux qui, au lieu de travailler — comme l'imposait la loi morale —, venaient prendre possession de leur construction et y faire régner le plus grand désordre.

Dans ce grade, on montrait l'obscurité, symbole de l'ignorance, régnant partout et ne laissant de visible que trois *Yod*, la lettre idéographique qui représente le sexe mâle.

Jérémie

Jérémie, née vers 650 à Anathoth, près de Jérusalem, était issue d'une famille de Prêtres (ou Prêtresses). Elle vécut avant et pendant la captivité de Babylone et fut témoin des plus tragiques événements.

On la regarde comme un des chefs du Sanhédrin, ce qui prouve que le Sanhédrin — avant la captivité — était encore un conseil de Femmes.

Son livre renferme des fragments historiques qui ont servi à la compilation du *Livre des Rois.*

Les maux dont elle fut le témoin et la victime imprimèrent sur son esprit la couleur mélancolique qui caractérise ses écrits (1); c'est l'expression de grands sentiments et de grandes pensées.

On retrouve dans sa véhémence quelque chose des grandes apôtres du féminisme moderne.

Lorsque les lamentations de la Prophétesse irritaient les hommes, ils ne cherchaient qu'à la faire taire. C'est ainsi qu'un imposteur qui se disait prophète, un nommé Sémaïa, proposa à un pontife de prendre autorité sur les Oratrices, que la vue des injustices exaspérait, de réprimer leurs agitations, de leur fermer la bouche. C'étaient les débuts du despotisme. Jérémie le traita de factieux et le voua à la vengeance céleste (XXIX, 26, 27, 32). Ne pas oublier que, dans le langage de cette époque, les *Cieux*, c'est le monde féminin ; la vengeance céleste, c'est celle de Hevah.

Quelquefois la Prophétesse employait des moyens plus dramatiques que ses violents discours. Un jour elle parut sur la place publique avec un joug sur le cou, pour montrer l'état de servitude qu'on imposait à la Femme et qu'on allait bientôt appeler con-jugal (avec joug).

Son livre contenait 52 chapitres. C'est le plus long après celui d'Isaïe. Mais c'est surtout dans les *Lamentations*, qui n'ont que cinq chapitres, que l'on retrouve la Femme tout entière.

Jérémie, après avoir fait aux hommes de violents reproches, si ennuyeux à entendre qu'on les appelle « des Jérémiades », veut s'opposer à la guerre : « Maintenant vous espérez vous sauver par les armes, mais il n'est plus temps ; vous avez abusé de votre pouvoir, vous avez tenu esclaves celles qui devaient être libres, vous avez multiplié les injustices, voilà pour vous des ennemis plus redoutables que les Chaldéens. Que faut-il faire ? Souffrir avec patience des maux inévitables, réparer les fautes commises,

(1) *Jalemuza* (Jérémiade) vient de Jérémie.
Elle éprouva tant de malheurs que son nom passa en proverbe pour dire un malheureux. Ce fut aussi de son nom qu'on appela *Jalémie* les chants funèbres avec lesquels on célébrait les funérailles.

vous fortifier par la justice et par l'union de tous ; alors cette domination étrangère se brisera d'elle-même. »

La réponse des chefs fut une plainte au Roi : « Qu'on nous livre cette femme, elle affaiblit le courage des gens de guerre et du peuple ; elle ne cherche pas notre prospérité, mais notre mal. »

Et Jérémie fut jetée dans une fosse, puis dans une prison d'où elle ne sortit que pour reprendre la parole et chanter ses poétiques lamentations.

Pour comprendre que les *Lamentations* de Jérémie ne sont que les plaintes de la Femme qui se voit déchue de ses droits, privée des privilèges dus à son sexe, outragée et méprisée, il suffit de lire les premiers versets du chapitre II ; leur portée a dû échapper aux traducteurs, car ils expriment très clairement la désolation de la Femme.

« La Vierge, Fille de Sion, pleure assise sur la terre.

1. « Comment le Seigneur-Roi (le Melek) a-t-il couvert de sa colère la Fille de Sion comme d'une nuée ? Comment a-t-il jeté du haut en bas, *des Cieux en terre*, l'ornement d'Israël, et ne s'est-il point souvenu, au jour de sa colère, du marchepied de ses pieds ?

2. « Le Seigneur (Roi, Melek) a abîmé et n'a point épargné tous les lieux agréables à Jacob (Jacob, c'est Israël, la nation *Féministe*) ; il a ruiné, par sa fureur, les forteresses de la Fille de Juda et il l'a jetée par terre ; il a profané le royaume et ses principaux.

3. « Il a retranché toute la force d'Israël (force morale) ; il a allumé dans Jacob comme un feu dévorant qui l'a consumée de toute part.

4. « Il a affermi « sa droite » comme un homme qui attaque et il a tué ce qui était agréable à l'œil dans le tabernacle de la Fille de Sion.

5. « Le Seigneur (Roi) a été comme un ennemi ; il a abîmé Israël, il a abîmé tous ses palais, il a dissipé toutes ses forteresses et il a multiplié, dans la Fille de Juda, le deuil et les lamentations.

6. « Il a renversé violemment sa demeure, il a détruit le lieu de son assemblée ; il a fait oublier, dans Sion, les fêtes solennelles et les *Sabbats* (cette violence explique les précautions prises pour se cacher dans les sociétés secrètes).

10. « Les anciens (les Mères) de la Fille de Sion, sont assis en terre et se taisent, elles ont mis de la poudre sur leur tête ; les Vierges de Jérusalem baissent la tête vers la terre.

11. « Mes yeux défaillent à force de larmes ; mes entrailles sont émues à cause de la destruction de la Fille de mon peuple.

13. « Qui comparerai-je avec toi, Fille de Jérusalem, à qui t'égalerai-je pour te consoler, Vierge, Fille de Sion ? Car ta plaie est grande comme une mer. Qui est-ce qui te guérira ?

15. « Tous les passants ont frappé des mains sur toi ; ils ont sifflé et branlé la tête contre la Fille de Jérusalem, disant : Est-ce ici celle de laquelle on disait : la parfaite en beauté, la joie de toute la terre ?

16. « Tous tes ennemis ont ouvert leur bouche sur toi ; ils ont sifflé et grincé des dents et ils ont dit : Nous les avons abîmées.

17. « Tu as été un sujet de joie à tes ennemis, la force de tes adversaires a été relevée. »

Dans le chapitre III des *Lamentations*, Jérémie nous parle de ses propres souffrances :

14. « J'ai été en risée à tous les peuples et le sujet de leurs chansons pendant tout le jour.

15. « Il m'a rassasiée d'amertume et enivrée d'absinthe.

16. « Il m'a brisé les dents avec du gravier, il m'a couverte de cendres.

45. « Tu nous as fait être la râclure et le rebut au milieu des peuples.

46. « Tous nos ennemis ont ouvert leur bouche sur nous.

47 « La frayeur et la fosse, la désolation et la destruction nous sont arrivées.

48 « Mon œil s'est fondu en ruisseaux à cause de la ruine de la Fille de mon peuple.

51. « Mon œil afflige mon âme à cause de toutes les Filles de la ville.

52. « Ceux qui sont mes ennemis, sans cause m'ont poursuivie à outrance.

53. « Ils ont enfermé *mon âme dans une fosse, ils ont roulé une pierre sur moi.*

54. « Les eaux ont monté par-dessus ma tête, *je disais* : *je suis retranchée.* »

(Les eaux, symbole de l'ignorance brutale qui éteint la lumière de l'Esprit.)

Dans le chapitre IV, parlant de la méchanceté de ceux qui les oppriment, elle dit :

« Leur visage est plus obscur que la noirceur, on ne les re-

connaît plus par les rues, leur peau tient à leurs os, elle est devenue sèche comme du bois. »

Dans le chapitre V, elle se plaint de ce que la Femme a été dépouillée de ses biens et soumise au travail :

2. « Notre héritage a été transporté à des étrangers, nos maisons à des gens du dehors.

3. « Nous sommes devenues comme des orphelins qui sont sans pères, et nos mères sont comme des veuves.

4. « Nous avons bu notre eau pour de l'argent et notre bois nous a été mis à prix.

5. « Nous avons souffert la persécution sur notre cou ; nous avons travaillé et nous n'avons point eu de repos.

7. « Nos pères ont péché et nous avons porté la peine de leurs iniquités.

8. « *Des esclaves ont dominé sur nous* et personne ne nous a délivrées de leurs mains.

(Cela dure toujours, puisque dans les nations modernes le valet est électeur et sa maîtresse ne l'est pas.)

11. « Ils ont déshonoré les femmes dans Sion et les Vierges dans les villes de Juda.

13. « Ils ont pris les jeunes gens pour moudre et les enfants sont tombés sous le bois (travail des enfants).

14. « Les anciens ont cessé de se trouver aux portes et les jeunes gens de chanter.

15. « La joie de notre cœur a cessé et notre danse est changée en deuil.

16. « La couronne de notre tête est tombée. »

Voici maintenant le cri d'espérance :

19. « Mais toi, Ievah, tu demeures éternellement et ton trône est d'âge en âge.

20. « Pourquoi nous oublierais-tu à jamais et pourquoi nous abandonnerais-tu si longtemps ?

21. « *Renouvelle nos jours comme ils étaient autrefois.* »

Chapitre XXXI :

4. « Je te rétablirai encore et tu seras rebâtie, ô Vierge d'Israël ! Tu paraîtras encore avec tes tambours et tu marcheras dans la troupe des joueurs d'instruments.

13. « Alors la Vierge se réjouira dans la danse et les jeunes gens et les vieillards ensemble, et je changerai leur deuil en joie et je les consolerai et je les réjouirai en les délivrant de leur douleur.

16. « Retiens ta voix de pleurer et tes yeux de verser des larmes ; car ce que tu as fait aura sa récompense et on reviendra du pays de l'ennemi.

17. « Il y a de l'espérance pour tes derniers jours et tes enfants retourneront en leurs quartiers.

21. « Reviens, ô Vierge d'Israël, retourne en tes villes.

22. « Jusques à quand iras-tu çà et là ? Le Seigneur (Roi) a créé une chose nouvelle : la Femme environnera l'homme (les harems).

31. « Voici, les jours viennent où je traiterai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda.

32. « Non pas selon l'alliance que je traitai avec leurs pères, au jour que je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Egypte, alliance qu'ils ont enfreinte.

33. « Mais je mettrai ma loi au dedans d'eux et je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur maîtresse et ils seront mon peuple.

34. « Ils me connaissent tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand : je pardonnerai leur iniquité et je ne me souviendrai plus de leur péché. »

Contre les altérations des Ecritures

Chap. VIII, 8. « Comment pouvez-vous dire : Nous sommes sages et la Loi de Iehovah est avec nous ? Voici, c'est en mensonges que l'a changée le style mensonger des scribes ! »

(*Jérémie*, Ch. XLIV) « Mais depuis le temps que nous avons cessé de faire des encensements à la Reine des Cieux et de lui faire des aspersions, nous avons manqué de tout et nous avons été consumés par l'épée et par la famine.

« Hevah dit : J'ai détruit, mais un jour j'édifierai. On ne dira plus alors : *Nos pères mangèrent le raisin vert et nos dents en sont agacées.* Chacun n'aura mal aux dents que pour ce qu'il aura mangé lui-même, et il ne mourra qu'à cause de son propre péché.

« Je ferai une nouvelle alliance. J'écrirai la loi, non plus sur la pierre, mais dans le cœur et les entrailles (c'est-à-dire par la physiologie). L'homme n'aura plus besoin de se poser en docteur, de dire au prochain : *Connais Dieu*, car tous alors me connaîtront, les plus petits me connaîtront aussi bien que les plus grands. »

Fin de Jérémie

Jérémie s'éleva avec violence contre l'iniquité des hommes et n'échappa à la mort que par l'influence de quelques personnes puissantes et dévouées. Mais il lui fut fait défense de reparaître au Temple. Alors elle dicta ses discours à un secrétaire, Baruch, et le chargea de les lire pour elle en présence du peuple assemblé un jour de jeûne. Le roi l'ayant appris se fit apporter le livre, et à peine en eut-il entendu les premières colonnes qu'il voulut s'en emparer et le jeter au feu. Il fit arrêter Jérémie et Baruch, qui parvinrent à se soustraire à sa fureur.

Jérémie, détestée des hommes, en butte aux critiques de sa propre famille, connut les grandes tristesses de celles qui, en possession de la vérité, ne peuvent pas la dire.

« Je suis tous les jours tournée en dérision, dit-elle, chacun se moque de moi, car, toutes les fois que je parle, il me faut pousser des cris, des plaintes, annoncer la violence et la ruine, et j'ai dit : Je ne mentionnerai plus Hevah et je ne parlerai plus en son nom, mais je sentais en mon cœur comme un feu dévorant enfermé dans mes os, et je me lassai de le contenir et je n'en fus plus capable. »

Cependant, les maux annoncés par Jérémie arrivaient, puisque c'est alors que Nabuchodonosor vint piller Jérusalem et emmena à Babylone tous les Juifs de quelque importance, ne laissant dans le pays que le bas peuple. Cette réalisation de ses prophéties lui donna un grand renom et la fit respecter. Et pourtant on n'écouta pas ses conseils quand elle indiqua la prudence contre le roi de Babylone, prévoyant sa revanche. On la jeta au fond d'une citerne fangeuse où elle aurait péri sans le secours d'un eunuque éthiopien (*Jérémie*, chap. XXXVIII, 1 à 13).

Pendant qu'elle était ainsi abandonnée, ses prédictions s'accomplissaient. Alors, en secret, on revint vers elle et on lui demanda de nouveaux avis. Mais encore une fois on passa outre, ce qui valut aux Juifs rebelles la destruction de leur ville de Jérusalem et la destruction du Temple, en même temps que leur roi Sédécias était emmené à Babylone après qu'on lui eut crevé les yeux (en 588).

Ce fut la fin du royaume de Juda et Jérémie n'eut plus qu'à se lamenter sur des ruines. Son exemple n'était pas fait pour encourager les autres femmes à faire entendre leur voix ; crain-

tives, elles allaient désormais se taire, renfermant en leur âme affligée leur grande douleur, elles ne savaient plus que pleurer et se soumettre.

Cependant, tout espoir d'un avenir meilleur n'était pas perdu; au contraire, l'espérance renaissait plus ardente au fond des esprits.

Après la défaite de Jérusalem, les Juifs restés dans le pays s'enfuirent en Egypte. Jérémie s'en fut avec eux et là continua à exhorter les hommes à faire le bien, mais vainement; ils lui répondaient qu'ils voulaient la femme, cette « Reine des Cieux », pour lui offrir « des libations ».

Jérémie resta aussi grande et aussi ardente jusqu'à la fin de ses jours. On l'a comparée à un géant qui lutte dans la tempête. Elle annonça une « nouvelle alliance » entre l'homme et la femme (berith hadashah). Elle mourut de mort violente comme toutes les grandes femmes qui ont osé dire la vérité ; elle fut lapidée en Egypte.

Le livre de Jérémie est le tableau de l'histoire des dernières années du VIIe siècle. La Prophétesse y est en scène à côté du roi de Juda et en face des hommes qui se disent prophètes, les ennemis de Hevah, dont l'influence lutte contre la science.

« Tes frères mêmes et la maison de ton père te sont ennemis et s'ameutent contre toi » (XII, 6).

Et elle baisse la tête sous l'orage et sent la rougeur couvrir son front « parce que l'étranger (le Prêtre) est entré dans le sanctuaire de Hevah » (II, 51).

Le chant du *Dies iræ* des Chrétiens a été inspiré par les Livres de Jérémie. On y retrouve son style :

> « Roi de terrible majesté
> Qui sauves par grâce ceux qui doivent être sauvés,
> Sauve-moi ! O source de miséricorde !
>
> Juste Juge de vengeance, fais-moi don
> de la rémission avant le jour des comptes. »

LES MYSTÈRES
après la destruction du Temple

Neuvième grade

Les graves événements que nous venons de relater devaient avoir un grand retentissement sur les Sociétés secrètes. En effet, on créa une division nouvelle : *le Conseil des Elus* ou Grand Chapitre. C'est ce que, dans les rituels modernes, on appelle « la Maçonnerie noire », celle de la vengeance.

Burnouf, dans *La Science des religions*, nous dit (p. 115) : « C'est donc dans la période qui suivit la destruction du Temple que se formèrent, parmi les Israélites, les doctrines secrètes et les sectes par lesquelles ces doctrines se transmirent jusqu'au Christianisme. »

Le Temple a été détruit ; les Mystères tiennent leurs assemblées dans l'ancien palais de Daud. Un grade nouveau est créé pour crier vengeance, non seulement à propos de la destruction du Temple, mais aussi à propos de la destruction des Livres, commencée depuis un siècle.

L'œuvre de Myriam, le *Sépher*, est tombé entre les mains des ennemis. Dans ce grade, il est représenté symboliquement par un enfant « qu'elle nous a laissé », dira-t-on.

Je prie le lecteur de bien considérer ce symbolisme, car, à partir de cette époque, Marie sera représentée avec un enfant dans les bras. C'est le Livre qui sera confondu avec l'Enfant, parce que, depuis qu'on a mis la Femme sur le plan sexuel, on nie les œuvres de son esprit et on affirme celles de sa sexualité.

Déjà Isaïe disait (chap. V, 12) : « Ils ne regardent point l'œuvre de Hevah et ne considèrent point l'ouvrage de ses mains. »

Or ce n'est pas seulement le Livre de Myriam qui a été livré aux ennemis, c'est l'œuvre des huit autres révélatrices qui a été altérée, trahie, détruite ; et c'est tout cela qui crie vengeance, d'où le titre d'un grade nouveau : *Maître Elu des Neuf* (9e degré).

Rappelons que ces neuf révélatrices, dont nous avons mentionné les œuvres dans le Livre Ier de l'*Ere de vérité*, sont :

— La Déesse Taoth, en Egypte, auteur des 42 livres sacrés.
— Yao, en Chine, auteur des *King* (Livres).
— La Voluspa, chez les Celtes, qui écrit l'*Edda Islandorum*.
— La Déesse Ardui-Anaïta, surnommée Diane, qui écrit l'A-Vesta.
— Isthar, chez les Kaldéens, dont on fait Oannès.
— Saraswatî, aux Indes, auteur du *Véda*.
— La Déesse Hemœra, dont le nom masculinisé est devenu Homeros, qui écrivit les livres sacrés de la Grèce.
— Krishna, aux Indes, qui écrit la *Bhagavad-Gîtâ*.

Ces grandes femmes sont appelées ironiquement des *Séphiroth*. On en compte 10, comme les incarnations de Vishnou : neuf déjà venues et une attendue.

Dans ce 9e grade, on représente le schisme, c'est-à-dire la division de la nation en deux royaumes. Il y a à l'Orient deux trônes : celui des Juifs et celui des Israélites, représentés par Salomon et Hiram. Le temple est orné de colonnes alternativement rouges et blanches ; le rouge est la couleur de l'étendard des Féministes (Israélites) ; le blanc est la couleur des masculinistes (Juifs).

Celui qui représente le Roi du régime masculin (qu'on appellera Salomon) est en costume théâtral, avec une couronne enrichie de pierreries ; il représente la richesse et le luxe. Celui qui représente la royauté féminine, Hiram, est simple, sans couronne et sans pierreries, son costume sans luxe, mais une tête de mort est brodée sur sa poitrine, avec cette devise : « Vaincre ou mourir ». La salle est éclairée par neuf lumières jaunes, placées dans des flambeaux à terre, mais il y en a une qui est séparée des huit autres, c'est celle qui symbolise Myriam. L'heure est représentée par *Lucifer*, l'*Etoile du matin*. C'est la Déesse *Porte-Lumière*. Le cri de vengeance est *Nekam*, *Nekar*. Il s'agit de se venger du coup mortel donné par la disparition du *Sépher*. On a volé le Livre dans un réduit sombre où il brillait comme une lampe. On se souvient qu'il a été trouvé dans un mur du Temple, on gardera le souvenir de cet événement. Punir les traîtres qui se sont emparés du Livre et venger la disparition morale de l'œuvre d'Hiram-Myriam, va être le but des initiés.

La morale de ce grade, c'est que la trahison ne doit pas demeurer impunie, le pouvoir légitime doit ordonner la vengeance, la Déesse Hevah, *Grand Architecte de l'Univers*, est notre seul juge.

Et la vengeance doit être accomplie par neuf *Maîtres élus*, pour représenter les huit grandes Révélatrices... et Hiram : donc neuf.

C'est l'esprit de Jérémie qui inspire ce grade. Il semble bien que ce soit elle qui l'ait fondé, pour se venger d'avoir été mise hors du Temple.

Les Petits Prophètes

Sophonie (Zephania) (en 630) parle avec indignation de ceux qui « sur les toits adorent l'armée des cieux ».

Elle prêche le relèvement du « Juste », autrefois humilié sous les infidèles. C'est son thème principal, ses paroles sont consolantes pour les opprimés, pour les pauvres femmes méprisées et refoulées par le monde masculin.

« Cherchez Hevah, tous les humbles de cette terre, tous les amis de la Justice » (II, 3).

« Fille de Sion, il ne te reste plus que les humbles et les petits, qui cherchent leur protection dans le nom de Hevah » (III, 12).

Habacuc fait les mêmes récriminations contre *le méchant*.

« La loi est méprisée. Hevah va punir, elle le fera par les Chaldéens ; mais Hevah sauvera son peuple, elle ne laissera pas l'impie dévorer le Juste. »

« Celui qui s'enfle d'orgueil n'est pas assuré de la vie, mais le Juste vivra par la foi. »

Abdias n'écrit qu'une petite prophétie d'une seule page, c'est une invective contre Edom ou l'Idumée (Edom ou Esaü est le nom du peuple masculiniste, opposé à Jacob ou Israël, nom du peuple féministe).

Job paraît être aussi une femme qui a souffert pour la sainte cause de la vérité et de la justice, qui est découragée, abandonnée, qui se souvient du temps où elle était puissante, qui est aujourd'hui à la merci du dernier des misérables. Son sommeil est troublé par les angoisses de la douleur, mais dans sa solitude elle se recueille, interroge les générations passées, les discours des *anciens sages* au temps où l'ancien régime existait, où « l'étranger n'était pas entré chez nous. » Elle a eu dix enfants, elle est aban-

donnée de tous les siens et « en horreur au fils même de ses entrailles » (XIX, 17).

Dans le Prologue de Job apparaît un personnage qui est appelé *Satan*, c'est-à-dire, en hébreu, l'adversaire de Hevah. Un « Satan », c'est un accusateur, un dénonciateur, un calomniateur, un traître.

Le Satan de Job est un agent de contradiction, un avocat des mauvaises causes, ennemi et antagoniste de Iehaveh, la Déesse, esprit de mensonge et d'erreur, suborneur infâme des enfants, inspirateur du mal, principe de toute laideur et père du mensonge.

Dans Zacharie, Satan, à la droite du Grand-Prêtre Josué, parle contre *lui*. Hevah le fait taire.

Dans les *Chroniques* (I, XX, 1), il est dit :

« Mais un Satan s'éleva contre Israël et porta David à faire le dénombrement de son peuple. »

Satan est un corrupteur, un agent provocateur qui suggère de mauvaises pensées et entraine les esprits faibles.

L'action du Satan s'exerce sur Job.

Les maux sans nombre dont Satan l'affligea sont la perte de ses biens, de sa fortune, de ses enfants, l'abandon de ses amis, les moqueries, les sarcasmes, et enfin des plaies purulentes par tout le corps, des pieds à la tête (une maladie contagieuse, sans doute).

C'est de tout cela que Job se lamente.

Annonçant la résurrection du règne de la Justice, elle dit (XIX, 25) : « Je le sais, mon vengeur existe ; à la fin il se montrera sur ma poussière. Et après que ma peau ne sera plus, mon corps (la corporation féminine) cependant le verra. Oui, je le verrai venir ; mes yeux le verront, mes propres yeux. »

La *Vulgate*, ajoutant ses idées surnaturelles, fait dire à Job : « Au dernier jour, je me relèverai de dessous la terre, et de nouveau je me revêtirai de ma chair » (1).

Il n'y a rien de cela dans le texte.

Le livre de Job a des allures poétiques et allégoriques.

(1) Les Catholiques placent la vie de Job tantôt avant Moïse, tantôt après Salomon : un écart de mille ans.

Les faux Prophètes

A cette époque d'antagonisme, tout ce que faisaient les femmes était imité par leurs ennemis et contre-fait, c'est-à-dire fait contre elles.

C'est ainsi que l'on voit apparaître des hommes qui se disent prophètes et qui viennent opposer leur négation à l'œuvre féminine. Ils ne se contentent pas de parler, ils prétendent faire des miracles.

Les femmes les appellent des « faux prophètes ».

Nous avons déjà vu que Saül, dans un accès de frénésie, veut *faire le prophète* (Samuel, XVIII, 10).

La puissance mentale de la femme Déesse le tourmente, l'inquiète, il veut pour lui la gloire dont elle fut entourée et, pour la conquérir, il veut la dépasser, cherchant à produire, comme elle, des choses qui étonnent, qui semblent extraordinaires et dépassent la puissance des facultés de l'homme. L'intuition de la femme qui lui faisait trouver les lois de la Nature avait fait d'elle un être sur-masculin, ou sur-humain (car les hommes seuls sont les humains quand les femmes sont Déesses). Le faux prophète, qui jalouse la femme, veut aussi produire des choses sur-humaines, et crée « ce qui dépasse le réel », non pas dans le sens du vrai, mais dans le sens du faux, non dans le sens du bien, mais dans le sens du mal, non dans le beau, mais dans le laid. Ce qu'il produit ne ressemble en rien à ce qui émane de la puissance mentale de la femme : il prétend *régner* sur la Nature ; la femme avait expliqué les lois qui la régissent ; lui prétend les modifier ; ses facultés masculines lui donnent la volonté, l'esprit de domination, il veut les appliquer à la science et, croyant vaincre la Nature, comme il a vaincu la femme, il croit pouvoir dominer les phénomènes et les plier à ses caprices. Ce sont des thaumaturges, de méprisables imposteurs, des charlatans ou des prestidigitateurs plus ou moins habiles.

Ceci est très important pour l'histoire de la pensée humaine. Impossible, sans la connaissance de cette loi qui pousse les inférieurs à parodier les idées abstraites de la femme, de comprendre le pourquoi des divagations des devins de tous les temps. Le changement de mentalité est une imitation aussi ridicule que le changement de costume.

Dans les grandes luttes de cette époque, nous voyons les femmes

s'élever avec force contre ces « faux Prophètes » qui se mêlent de rendre des oracles, qui se disent *devins*.

Tant que la Femme eut le pouvoir, ils furent voués au mépris et rejetés. On les condamna en Egypte et chez les Israélites.

Parmi les plus connus de ces faux prophètes, il faut placer Elie et Elisée, qui vivaient au VII[e] siècle, en même temps qu'Isaïe, qu'ils voulurent imiter.

Mais leurs actions prouvent suffisamment que ce sont des hommes, comme les actions d'Isaïe et de Jérémie prouvent que ce sont des femmes.

Ainsi, Elie et Elisée ne trouvent rien à redire au culte du taureau. Ils font des miracles, qui ont servi de modèles pour ceux qu'on a prêtés à Jésus, comme le jeûne de 40 jours et la multiplication des pains (I *Rois*, XIX, 8, et II *Rois*, IV, 43). Ils représentent les phénomènes de la Nature comme des châtiments. Elie, à la suite d'une sécheresse suivie de famine, présente le cas au peuple comme un châtiment de Hevah, à cause du culte de Baal, et provoque le massacre des Prêtres de Baal par ses prédications fanatiques. Il demande avec intolérance et violence que Hevah soit servie à l'exclusion des autres Dieux. C'était un féministe maladroit, qui employait dans la lutte de mauvais moyens, la violence, la cruauté.

Sa mort fut entourée de légendes surnaturelles. On raconte qu'Elie n'est pas mort, mais qu'il a été transporté vivant au Ciel. Ce qui n'empêche qu'on montre son tombeau à Sarepta ; on en trouve un autre dans un faubourg de Damas, vénéré comme le premier ; on en trouve même un troisième à une demi-journée de cette ville, et celui-là, suivant la tradition du pays, est le véritable.

Voilà bien des tombeaux pour un homme qui n'est pas mort sur la terre et dont le corps s'est envolé au ciel.

Elisée, un autre faux prophète, est un fanatique, qui insinue à Hazaël l'idée d'usurper le trône de Damas et de faire la guerre aux Israélites. Joram ayant été blessé dans le combat, Elisée profite du moment où on pansait ses blessures dans le palais de Jesréel, pour faire oindre secrètement Jéhu et l'engager à exterminer la famille royale.

Osée semble être un prophète de la même valeur.

Trois chefs d'accusation furent dirigés contre les faux prophètes ; on leur reproche :

— De parler au nom de Dieux inconnus (les Dieux mâles) (1).
— D'avancer des choses fausses ou contraires à la Loi.
— D'annoncer avec assurance des événements qui ne sont point arrivés.

En effet, les faux prophètes fondaient leur autorité sur des *signes*, des prédictions de l'avenir, et tout cela au nom d'une Déité Iahveh qui dénature Hevah, à qui ils font jouer le triste rôle d'inspiratrice de leurs insanités.

« L'Hébreu qui aura parlé fièrement, sans raison, sans lumières, par ambition ou par vanité, *au nom de* (*la Déesse*) *d'Israël*, et aura dit des choses qu'*il* ne lui a pas commandé de dire, et celui qui parlera au nom d'autres Dieux, sera puni.

« Si tu demandes comment on reconnaît la parole que Hevah n'a point dite, quand la chose avancée par le prophète ne sera point ou n'arrivera point, il aura parlé fièrement et tu n'auras aucune crainte de lui.

« S'il s'élève au milieu de vous un prophète ou un songeur qui vous annonce quelque signe ou miracle et que le signe ou miracle arrive exactement ; s'il vous dit, en même temps : Servez d'autres Dieux que vous ne connaissez point et que vos pères n'ont point connus, vous n'écouterez point ces discours. Hevah vous éprouve pour voir si vous l'aimez de toute votre âme ; vous suivrez cette Déesse seule, vous garderez ses lois, vous vous attacherez à Elle de plus en plus et vous punirez le prophète ou songeur ; car il a voulu vous révolter contre celle qui vous a retirés de la maison d'esclavage ; car il a cherché à vous faire sortir de la voie qui vous a été prescrite afin que vous y marchiez. »

Les Prophétesses se distinguaient des faux Prophètes en ce qu'elles ne cherchaient pas à s'imposer par des miracles. La grande âme de la Prophétesse et l'utilité de sa doctrine sont les seuls faits merveilleux qui prouvaient sa mission. Les miracles n'ont jamais été qu'une parodie grossière du *Merveilleux naturel* des

(1) L'Oracle de Balaam en est un exemple (*Nombres*, XXIV, 3-4) :

Oracle de Balaam, fils de Beor ;
Oracle de l'homme aux yeux fermés ;
Oracle de celui qui entend la parole de la Divinité
Et qui sait la science du Très-Haut,
Qui voit la vision du Tout-Puissant,
Qui tombe, et alors ses yeux s'ouvrent.

grandes Femmes. Les Prêtres égyptiens excellaient dans cette fourberie.

Quand les hommes frappent les esprits par des choses extraordinaires, c'est toujours pour s'emparer d'un pouvoir auquel ils n'ont pas droit. C'est la fin qui explique les moyens.

Ils se font appeler « Roë » (voyant) et « Hosheh » (sauveurs), ils devinent les pensées, simulent les facultés intuitives de la Femme, ils ont des extases, des visions de *Dieu*.

Les faux Prophètes se donnent une grande supériorité sur le *Cohen* et le *Lévite* (les Prêtres) qui ne sont que des hommes, alors que, eux, ils sont l'ombre de la Prophétesse, l'Esprit féminin travesti, il est vrai.

A quelque distance de Chypre, on voyait le mont où Elie aurait érigé un autel à Marie, dit-on.

« Il est arrivé sur cette terre, s'écrient Jérémie, Michée, Ezékiel, une chose étonnante et qui fait horreur ; de vils prophètes ont prêché le mensonge ; les sacerdotes ont dominé par leur moyen, et mon peuple a pu aimer cela !... Nous sommes remplis de l'esprit de Justice et de courage pour censurer Israël ; écoutez donc, chefs de la maison de Jacob, conducteurs du peuple, qui avez le Jugement en abomination et qui pervertissez tout ce qui est droit : on bâtit Sion de sang et Jérusalem d'injustices ; ses chefs, semblables à des loups qui ravissent leur proie, ne jugent et n'administrent que pour des récompenses, ses sacerdotes n'enseignent que par intérêt, ses prophètes ne parlent que pour de l'argent, puis ils s'appuient tous sur Hevah en disant : Hevah n'est-elle pas parmi nous ? »

Les désordres, les extravagances, les folies des faux prophètes sont racontés par Renan, qui dit (*Le Peuple d'Israël*, t. I, p. 379) : « Leur secret pour se procurer une ivresse orgiaque en faisait des espèces de Corybantes. Ils parcouraient le pays en grandes bandes, en corde », en monôme comme on dirait dans l'argot parisien, avec des chœurs de danses au son de la cithare et du tympanon. C'était quelque chose de très analogue aux derviches hurleurs et aux *Khouan* des pays musulmans.

On les voyait descendre des Hauts Lieux où se célébraient les fêtes, précédés de nébels, de tambourins, de flûtes, de kinnors, chantant, criant, gesticulant, se répondant en chœur. Il suffisait de se mettre dans le monôme des prophètes, ou seulement de le

rencontrer, pour être pris du même enthousiasme, suivi de prostration et de sommeil cataleptique. Durant des jours et des nuits, les convulsionnaires se roulaient par terre entièrement nus.

Une expression régnait : « faire le prophète, agir en prophète, être fou », הִתְנַבֵּא.

Ces accès de fureur divine étaient attribués à l'esprit de Dieu qui, courant sur les masses, les soulevait et les entraînait à des actes voisins de la folie. L'individu que l'esprit saisissait n'était plus responsable de ses actes ; il devenait un autre homme, l'esprit agissait en lui et il n'avait qu'à se laisser aller, tout ce qu'il faisait était censé divin. Et Renan ajoute en note : « La ressemblance qu'il y a entre le prophétisme du temps de Samuel et le prophétisme du temps d'Elie, à 300 ans d'intervalle, fait qu'on se demande si le tableau du premier (celui de Samuel) n'est pas un décalque rétrospectif du second (celui d'Elie). »

Evidemment, on a rectifié le livre de Samuel avec les idées du temps d'Elie. C'est alors qu'on appelle la voyante « homme de Dieu »; en trois siècles, le personnage a changé de sexe. Tout cela inspire à Renan une réflexion finale : « L'homme fut des milliers d'années un fou après avoir été des milliers d'années un animal » (*Le Peuple d'Israël*, t. I, p. 26).

Ce qui n'a pas empêché que des milliers de Prêtres, venus après ceux de cette époque, les ont imités, les ont glorifiés et ont continué l'œuvre de folie commencée.

L'Enseignement des Prophétesses

Le rôle des Prophétesses fut très important. Elles avaient entrepris d'instruire les hommes et de les *reprendre* (prendre de nouveau). Elles furent les véritables fondatrices de la littérature hébraïque. Elles soutenaient vaillamment leur droit d'enseigner la Vérité, elles parcouraient les campagnes, moralisant les hommes et leur prédisant les plus grands désastres s'ils ne revenaient pas au bien. C'est à elles qu'on doit les premiers chants qui nous sont parvenus, tel le cantique de Myriam et celui de Débora, le livre des *générations d'Adam*, celui des *guerres de Ihevah*, celui des *Prophéties*.

Ce sont des femmes, certainement, qui sont les auteurs des livres perdus, ou plutôt détruits, leurs titres en attestent.

Leur influence sociale n'était pas moindre que leur activité

littéraire. Elles se trouvaient à la cour, près des rois, pour les conseiller ou les blâmer. Du reste, on consultait les femmes sur toutes choses d'intérêt public, solennellement.

« Les *nabis* (Prophètes), dit Renan, avaient des secrets mystérieux qui les mettaient en rapport avec les Elohim. Ils avaient une puissance redoutée, on leur attribuait des pouvoirs surnaturels et une science profonde. » De qui peut-on parler ainsi, des Prophétesses ou des faux Prophètes qui les imitent ?

Quand les prédications des antiques inspirées furent consacrées par le temps, elles se perpétuèrent dans les assemblées des synagogues, qui s'étaient établies partout et qui servaient de lieux de réunion. C'est là que les femmes affligées venaient chercher des consolations et du courage pour supporter l'oppression et l'affront. Combien les véhémentes paroles des grandes inspirées devaient toucher les malheureuses opprimées ! Comme elles devaient calmer leurs souffrances en leur faisant entrevoir un avenir meilleur ! Quel enthousiasme devait naître dans cette foule découragée quand elle entendait annoncer le châtiment des méchants et le triomphe des Justes !

L'éloquence des Prophétesses dépasse tout ce qui a été fait dans ce genre littéraire. C'est l'expression forte de la Vérité qui élève l'âme et soulève un enthousiasme que nul autre écrit n'a provoqué.

Qui s'est approché de la sublimité d'Isaïe ? Qui a eu son éclat et sa douceur ?

Qui a atteint le pathétique de Jérémie, l'âpreté d'Ezékiel, la verve et l'élan répandus dans les « petits prophètes » ?

Ce n'est que dans les accents indignés des femmes réclamant la Vérité et la Justice que l'on trouve de pareils élans, une pareille force d'inspiration, une conviction aussi profonde.

Et nous ne lisons ces écrits que dans des traductions altérées par ceux qui ont voulu nous cacher la véritable cause de ces cris de douleur, de ces véhéments reproches. Que serait-ce donc si cette grande poésie était lue dans sa rédaction primitive et dans sa langue originelle ?

Les livres des Prophétesses sont la source la plus profonde et la plus pure des sentiments de la nature humaine. C'est dans leurs écrits que les Catholiques ont puisé les éléments de leurs livres, mais ils ont pris la lettre, non l'esprit, ils n'ont pas compris la portée des idées qu'ils copiaient inexactement ; aussi le

Nouveau Testament, qui a imité l'Ancien, n'en a été qu'un pâle reflet, il est sans force. Et, à la lueur de cette mauvaise copie, la morale dite chrétienne semble encore belle à des gens naïfs qui ne savent pas discerner les sentiments vrais des sentiments faux, qui ne comprennent pas dans quel repli de l'âme est la source de ce trésor de vérité dont les épaves leur semblent si admirables ! Disons, cependant, que ce qui rend la lecture de la Bible si ennuyeuse, ce sont les détails d'histoires locales que nous ne comprenons pas, qui n'eurent d'intérêt qu'à l'époque où les Livres furent écrits.

Ce qui distingue la littérature des Prophétesses de cette époque, c'est la spontanéité de l'inspiration et la liberté de l'expression. Depuis, les Femmes n'ont plus osé parler avec cette grande franchise, cette grande autorité. Du reste, partout persécutées, elles n'en ont plus eu le pouvoir.

Opinion des savants modernes sur les Prophètes d'Israël

La malédiction de l'homme par la Femme — qui se retrouve dans tous les Prophètes —, les véhémentes objurgations qui s'adressent au méchant, les doléances sur le sort des femmes, ce mélange de ressentiment et de haine, cette ardente protestation de la raison contre la déraison, tout cela a certainement éclairé les savants sur le sexe des Prophètes.

Du reste, la magnifique glorification de Hevah, la Déesse, élevée à une immense hauteur par-dessus les Dieux mâles, ne peut laisser de doute dans les esprits éclairés ; les demi-savants seuls peuvent encore ignorer ces choses.

Or, depuis qu'on les a aperçues, on a vu l'opinion se partager en deux camps : celui des misogynes d'instinct qui, devinant la Femme, la dénigrent d'avance pour justifier leur haine de sexe, et celui des philogynes qui, animés d'un esprit de justice, ne craignent pas de reconnaître la vérité.

Nous sommes donc en présence de deux opinions, l'une qui loue les Prophètes, l'autre qui les blâme.

M. Ernest Havet, dans son ouvrage sur *Le Christianisme et ses Origines*, dit à propos des Prophètes (p. 175) :

« Est-il possible de se trouver en face de ces grands monuments religieux sans les interroger sur les situations qui les ont inspirés, et d'écouter ces ardentes paroles sans chercher où elles

vont et d'où elles viennent ? Si je ne puis donner la solution d'un si grand problème, j'essaierai de la préparer, je dirai ce qui empêche d'accepter simplement, à ce sujet, les idées reçues, quels doutes et quelles conjectures s'offrent à l'esprit dans cette recherche, et comment on ne doit rien tenir pour décidé, ni par la tradition de la Synagogue ou de l'Eglise, ni même par le consentement des savants, s'il n'est pas assez appuyé de preuves et s'il ne se présente que comme une autre espèce de tradition à laquelle on n'a pas regardé d'assez près. »

Dans le même ouvrage (p. 255), M. E. Havet dit encore : « Toute la littérature juive est anonyme ou pseudonyme. » Ce que nous avons dit au sujet du nom de Moïse, pseudonyme substitué au nom de Myriam, en est la preuve.

C'est dans le livre des *Chroniques*, écrit vers l'année 300 (avant notre ère), que les grandes femmes du peuple hébreu furent masculinisées et présentées comme « des hommes de guerre. »

Les Prophétesses ont presque toutes des noms dans lesquels entre, comme composant, le nom de la Déesse.

Dans nos langues modernes, ces noms ont la terminaison féminine : Isaïe, Jérémie, Michée, etc.

Les rabbins les plus savants pourraient nous aider dans ces études en nous dévoilant leurs « secrets rabbiniques », mais comprendront-ils que cet hommage rendu à la Vérité est le seul moyen qu'ils ont de reprendre une grande autorité morale ? Comprendront-ils le grand intérêt qu'il y a pour eux à se mettre du côté du féminisme qui arrive, comme les Papes l'ont compris en cherchant par tous les moyens à rehausser le culte de la Femme dans la Mariolâtrie ?

Voici maintenant l'expression de l'opinion contraire, celle des misogynes conscients ou inconscients, qui, ne comprenant pas la grandeur de l'inspiration féminine, en parlent avec l'irrespect des modernes quand ils s'occupent de ce qui émane de l'Esprit féminin :

Dans un rapport sur le prophétisme, M. Dieulafoy établit qu'à des degrés différents l'illuminé, que la Bible le nomme *hosheh*, *roë* ou *nabi*, était un véritable névropathe chez qui la névrose revêtait les caractères de ces épidémies de grande hystérie dont l'histoire offre, à plusieurs reprises et à des siècles de distance, des exemples si frappants.

Dans ce jugement, M. Dieulafoy confond les Prophétesses

masculinisées et les faux Prophètes. Ces derniers étaient des fous, non des hystériques ; — il faut distinguer. Le manque de précision nous ramène à la confusion des sexes faite volontairement dans l'antiquité (1).

Telle est la façon de juger des écrits qui élevèrent si haut l'âme humaine que les modernes eux-mêmes, quand ils les comprennent, en sont transportés d'enthousiasme, de ces écrits dont M. Havet dit « qu'ils donnent l'impression du Divin » (*Origines du Christianisme*, p. 241).

Or le *Divin*, c'est le *Féminin*, c'est l'expression de l'Esprit de la Femme qui exalte l'homme et lui fait oublier un moment toutes les petitesses de sa nature, à commencer par la « jalousie de sexe » qui a été si fatale au progrès de l'humanité. Malheur ou pitié à ceux qui ne comprennent pas, comme celui qui a dit : « Les Prophètes d'Israël, harpes vivantes du Saint-Esprit ».

Dixième et onzième grades dans les Mystères

Les Mystères de Jérusalem consacrèrent un nouveau grade aux 15 Prophétesses d'Israël, le 10e, *l'Illustre Elu des Quinze*.

Le but de ce grade était de rappeler, au milieu des larmes, le triste sort des Prophétesses qui furent assassinées et de maudire leurs assassins.

Nous n'avons pas les anciens rituels de ce grade, et les rituels modernes de la Franc-Maçonnerie cachent soigneusement la personnalité des *Quinze*, quoique, pour cette initiation, quinze Frères Maçons portent la robe blanche des Prophétesses.

On y ajouta, peu après, un autre degré (onzième), celui de *Sublime Chevalier Elu*, dans lequel on s'occupe de la réorganisation des Tribus d'Israël.

A Babylone, pendant la captivité, les Israélites eurent un conseil

(1) « Tous les gens sensés de Jérusalem, vers l'an 500 avant Jésus-Christ, étaient furieux contre les prophètes, qui rendaient impossible toute action militaire, toute diplomatie. Quel dommage, cependant, si ces fous sublimes avaient été arrêtés ! Jérusalem y eût gagné d'être un peu plus longtemps la capitale d'un insignifiant royaume ; elle ne serait pas la capitale religieuse de l'humanité. »

Ainsi s'exprime M. Jules Lemaître, dans une critique du livre de Renan, *Le Peuple d'Israël*, faite dans le *Figaro* (novembre 1890) et intitulée « Les Anavim ».

dont les membres portaient le nom de chefs de la captivité. C'est probablement ce chef qui est le Sublime Chevalier Elu. C'est dans ce grade que l'on pose les bases de la doctrine sociale et morale des Esséniens, qui ne veulent pas accepter le nouveau gouvernement des hommes, ni les nouvelles institutions comme le mariage, contre lequel ils ne cesseront de lutter.

La littérature avant l'exil

Un grand nombre de livres écrits avant l'exil n'ont pas été conservés ; ils furent détruits à Samarie et à Jérusalem. Nous avons connaissance de leur existence par les livres qui nous restent et qui renvoient fréquemment à d'autres ouvrages qu'on a fait disparaître.

Parmi ces livres perdus, citons :

— *Le Livre des Guerres de Hevah* (cité dans les *Nombres*, 21, 24).

— *Le Livre du Juste* (cité dans *Josué*, 10, 13, et dans II *Samuel*, 1, 18).

— *Les Annales du Roi David* (citées dans I *Chroniques*, 27, 24).

Combien ce livre devait être intéressant et comme on comprend facilement pourquoi il a été détruit par des ennemis triomphants !

— *Les Histoires de Samuel « le voyant »*.

— *Les Histoires de Nathan « le Prophète »*.

— *Les Histoires de Gad « le visionnaire »*.

(Ces trois derniers ouvrages sont cités dans I *Chroniques*, 29, 29.)

(Comparer, pour Nathan, II *Chroniques*, 9, 29.)

— *Le Livre de Salomon* (I *Rois*, 2, 41).

— *La Prophétie d'Ahia le Silonite.*

— *Les Visions de Yedo (Yeddo) le voyant* (citées dans II *Chroniques*, 9, 29 ; 12, 15 ; 13, 22). Yedo vivait au xe siècle.

— *Les Histoires de Samaïa* (II *Chroniques*, 12, 15).

— *Les Histoires de Jéhu, fils de Hanani* (citées dans II *Chroniques*, 20, 34).

— *L'Histoire d'Osias par Isaïe le Prophète* (*Chroniques*, 26, 22).

— *Les Histoires d'Hozaï* (*Chroniques*, 33, 19).

— *Les Livres des Annales des Rois d'Israël* (I *Rois*, 14, 19 ; 15, 31 ; 16, 5 ; 20, 27 ; 22, 29. II *Rois*, 1, 18 ; 10, 34).

-- *Le Livre des Annales des Rois de Juda* (I *Rois*, 14,29; 15, 7 ; 23, 22. II *Rois*, 8, 23).

(De 975 jusqu'à la destruction de Samarie en 722, Israël a 20 rois. Juda a 12 rois depuis le schisme.)

Les plus anciens ouvrages avaient paru dans le royaume du Nord, — celui des féministes où, évidemment, régnait une plus grande liberté. Là, les Prophétesses sont nombreuses et influentes, la littérature abondante. C'est là que la pensée est ardente, et l'on comprend que les violentes récriminations des grandes femmes d'Israël n'auraient pas pu se produire dans un pays soumis à la domination masculine. Les femmes, sans cesse opprimées ou menacées par les « *Grands* » et les « *Forts* », c'est ainsi qu'elles appellent leurs ennemis, avaient encore toute l'audace de la Vérité qui s'affirme, de la Justice qui réclame ; ces vaillantes ne connaissaient pas encore les défaillances, nulle crainte ne les arrêtait, malgré le danger qui commençait à s'élever autour d'elles.

Il ne semble pas y avoir eu de littérature masculine avant les grandes luttes que l'usurpation sacerdotale provoqua.

Les Prêtres écrivirent pour se justifier. Leurs livres sont des imitations de ceux des femmes. On les reconnaît facilement au style exagéré, à l'illogisme des idées, en même temps qu'aux sentiments amoureux qui vont souvent jusqu'à l'obscénité.

Le plus ancien livre masculin, chez les Hébreux, est le *Cantique des Cantiques* ; il date du IXe ou du Xe siècle.

Renan dit de David : « C'est le *premier homme* de Juda qui fût arrivé à la notoriété » (*Le Peuple d'Israël*, p. 416). Et cet homme fut une femme !...

Dans le royaume de Juda, après David, ce sont les Prophétesses de la seconde moitié du VIIIe siècle qui commencent à écrire.

On mentionne d'abord une inconnue dont les écrits furent ajoutés plus tard au livre de Zacharie où ils forment les chapitres IX à XI (c'est à vérifier).

A la même époque, la grande Isaïe écrit sous les rois Osias (dans sa dernière année), Jotham, Achaz et Ezéchias.

Sophonie, Nahum, Habacuc, Jérémie, écrivent sous Josias.

Un auteur inconnu écrit les chapitres XII à XIV du livre de Zacharie. Le livre de Job (dont l'auteur est inconnu, disent

les savants) paraît appartenir à la seconde moitié du VIIe siècle. Cependant, il pourrait bien être plus ancien.

Burnouf dit (*Science des Religions*, p. 115) :

« Les prophètes, sauf Aggée, Zacharie et Malachie, sont donnés comme antérieurs à la captivité de Babylone. »

Les 22 chapitres d'Isaïe sont contemporains de cet événement et ont été écrits au moment où le retour des Israélites allait se faire, en l'année 536.

Jérémie et Ezékiel étaient les derniers lorsque, en 586, le Temple fut détruit et les Juifs transportés au centre de l'empire assyrien.

Les Proverbes, compulsés, croit-on, vers la même époque (700), remontent peut-être, en partie, jusqu'au temps de Salomon, mais ce roi n'est pour rien dans leur rédaction.

Le *Livre des Juges* vint ensuite. Il subit durant l'exil de grandes modifications et surtout des additions considérables. C'est alors que de ce livre on fit une œuvre masculiniste dans laquelle les Schoffetim devinrent presque tous des personnages masculins.

Ce livre a dû être écrit après la division d'Israël en deux royaumes.

Après cela vient Amos, qui écrit sous Jéroboam II ; Osée vient après ce roi, et le livre de Ruth après la destruction de Samarie.

Voici comment Renan l'apprécie (*Histoire du Peuple d'Israël*, t. I, p. 369) :

« Le livre de Ruth nous est resté comme la perle de cet état littéraire où il suffit de présenter la réalité telle qu'elle est pour que tout soit inondé de chauds et doux rayons.

« C'est là que l'Homère des Grecs est égalé et le cycle arabe tout à fait dépassé. Pas une ombre d'arrière-pensée littéraire, un grain de la plus innocente facture suffisant à l'idéal. Pas de loi, si ce n'est celle que dictent de vagues Elohim. Ruth et Booz sont frappés pour l'éternité à côté de Nausicaa et d'Alcinoüs. Plus l'humanité s'éloignera de la vie primitive, plus elle se plaira en ces contrastes charmants de pudeur et de naïveté, dans ces mœurs à la fois simples et fines où l'homme, sans obéir à aucune autorité supérieure, ni loi, ni cité, ni roi, ni empereur, ni religion, ni prêtre, a vécu plus noble, plus grand et plus fort que quand mille conventions l'ont enterré et que des siècles de disciplines successives l'ont pétri. »

Quant au *Deutéronome*, introduit dans le *Pentateuque*, il est

de date beaucoup plus moderne. Ses parties fondamentales n'ont été connues que depuis l'an 622 de notre ère.

Les dates des Ecritures ont beaucoup préoccupé les auteurs depuis que l'on s'est aperçu que les Prêtres ont toujours antidaté leurs histoires, par un système qu'on appelle métachronisme ; mais les savants qui ont entrepris de rectifier la chronologie se sont souvent trompés aussi.

D'après le général Forlong (*The Rivers of life*), les 14 premiers livres de l'Ancien Testament auraient été écrits en 630. Revisés, sans nul doute ; écrits, non.

Il est des auteurs qui ont attribué la rédaction du *Pentateuque* à Helkias (ou Hilkia), pontife qui vivait un demi-siècle avant la captivité, parce que les interpolations et les altérations étaient faites dans ses vues, avec des traditions et des fragments qui rendaient sa pensée.

On ne peut comprendre la véritable chronologie des Ecritures que quand on a pour se guider la véritable histoire de l'évolution religieuse. Et cette histoire est résumée dans l'évolution de l'idée Divine. En effet, les substitutions des noms divins sont des faits qui nous éclairent parce qu'ils répondent à de grands événements qui se produisaient partout à la fois.

Chez les Hébreux, l'histoire du nom de la Divinité a une importance capitale, puisque les religions modernes se sont greffées sur l'Ancien Testament. Arrêtons-nous donc un instant à l'examen de cette question.

On va m'accuser de me répéter. C'est vrai. Mais je le fais parce que la question a une si grande importance qu'il faut la redire sans cesse, tant qu'elle n'a pas pénétré tous les cerveaux.

Evolution de l'idée Divine chez les Israélites

Le « Principe Divin » n'était pas considéré dans l'antiquité comme il l'a été dans les temps modernes.

Les idées régnantes partout affirmaient des Principes Cosmiques générateurs de la vie, agissant sur la Terre pour créer et animer les êtres organisés ; puis une puissance morale, supérieure à l'homme et représentée par la Déesse. Ces idées sont inscrites dans la primitive Religion des Israélites de la façon la plus claire. C'est même là qu'il nous est le plus facile de les restituer.

Elohim

La Puissance cosmique, c'est « Elohim », pluriel du mot Eloha, nom donné au Principe-Force et dérivant lui-même de la racine אל (AL) qui peint l'élévation, la force et la puissance expansive. On l'appelle aussi le « Très-Haut », qui maintient (QONEH) les Cieux et la Terre. Elohim, dans son sens abstrait, signifie « Forces radiantes », *Etre-étant* (en activité d'être), c'est-à-dire actif pour faire l'Etre. C'est la Force — ou les Forces — l'atome radiant manifesté par les radiations solaires ou stellaires. Le mot est au pluriel parce qu'il y a sept Principes actifs qui se manifestent dans les radiations colorées des étoiles : c'est le septénaire. Pris au singulier, Eloha, c'est la Force en principe, Force initiale qui se manifeste par des radiations multiples. C'est l'énergie infinie et inconsciente, l'impulseur aveugle qui embrasse tout dans l'espace sans limites et qui féconde la substance irréductible et purement potentielle — l'Ether-Azote — sans forme concrète.

Elohim génère la lumière, crée les mondes, mais reste indifférent et étranger aux merveilles qui émanent de lui. Il crée la vie sans le savoir et sans pouvoir s'intéresser à son avenir, il ne sait pas si sa création servira au bien ou au mal des sociétés humaines.

Or notre *Nouvelle Science* reconnaît le même pouvoir dans l'atome radiant manifesté dans la radiation solaire : c'est, comme Elohim, l'énergie infinie, inconsciente et inconcrète, c'est une impulsion aveugle qui embrasse tout dans l'espace sans limites qu'elle parcourt. Elle féconde la substance irréductible, azote, elle est le Principe premier qui crée les mondes et manifeste, à leur surface, tous les phénomènes physiques : la lumière, la chaleur, l'électricité, la vie.

La confusion que font les modernes de la « *Force* » avec la « *Divinité* » vient de l'habitude prise, depuis le Christianisme, de mêler ces deux idées complètement séparées dans l'antiquité. Mais, pour les primitifs Israélites, Elohim n'est pas un « Dieu », c'est le Septénaire, les Forces, les Puissances cosmiques génératrices des mondes et des êtres. Le mot « Dieu » ne peut s'appliquer qu'à la personnification terrestre qui représente la Puissance morale et l'enfantement.

Iehovah

Après la « Puissance cosmique », les anciens reconnaissaient l'existence d'une Puissance supérieure, représentée par des êtres humains, qu'on appelait des « Dieux » et des « Déesses ». Des Déesses d'abord, puisque, dans la chronologie divine, elles sont avant les Dieux.

Les Israélites ont aussi, dans l'histoire de leur religion, cette Puissance morale ; les modernes l'appellent Iehovah, nom qui ne fut introduit dans le langage religieux qu'au XVIe siècle. Les savants la nomment Iehaveh, mot plus près du nom primitif qui est Hevah, Hovah ou Havah.

Ce n'est que dans le second chapitre de la *Genèse*, alors que la création est achevée et seulement lorsque la vie morale commence, que nous voyons apparaître, dans la Bible, le mot Iahveh. Il est pris, alors, comme l'emblème de l'autorité morale qui réside dans la Divinité. Les traducteurs masculins disent qu'il est l'emblème de la génération, c'est-à-dire de la maternité.

Dans les autres livres de la Bible, nous voyons le nom de Iahveh accompagné du mot *Çebaôth* (Jérémie, 46-18 ; *Psaumes*, 5-3, 44-5, 48-3, 68-25 ; Isaïe, 41-21, 44-6).

Çebaôth vient de Sebathe et veut dire « astre » ou *armée* céleste, pris symboliquement pour le *monde des cieux*, les spirituelles.

A partir de ce moment (8 siècles avant notre ère), on compare la Déesse à un astre comme cela avait été fait dans toutes les religions de l'Asie ; partout le symbolisme religieux, d'abord humain, devint astronomique.

Comment Iehaveh se confond avec Elohim

C'est par des comparaisons avec les astres — ou avec le soleil — que commence la confusion des idées et des mots. Souvent, à la suite de Iehaveh, on mettait Sabaoth ou Elohim. Et l'on disait Ihaveh Sabaoth, Ievah Elohim. Une expression souvent employée est Iahveh-Elohim-Israël, que l'on traduit mal Iahveh Dieu d'Israël. Il faudrait dire « force d'Israël », le mot Elohim ne veut jamais dire « *Dieu* ».

Quand la Femme fut ainsi élevée vers le ciel, on introduisit l'usage d'envoyer des baisers d'adoration au soleil ou à la lune, usage très répandu chez les voisins des Israélites. Etait-ce dans un sens ironique ? On ne sait jamais.

C'est ici le point initial de l'idée d'une Divinité *personnelle* régnant dans les cieux.

Le Prêtre, en supprimant la Déesse terrestre — qui le gênait—, la remplaça par le Dieu plus commode qu'il envoya trôner dans l'immensité céleste entouré des anges, des archanges et de toute la population paradisiaque, qui représente symboliquement l'ancien monde théogonique. Peu à peu les Prêtres firent de ces entités les habitants réels d'un monde invisible, et les générations suivantes finirent par croire à leur existence. L'homme oublia que c'était lui qui les avait créés.

Mais cela n'a jamais empêché la tradition populaire d'appliquer le mot ange à la femme belle et bonne (1).

Tout cela devait aboutir à un ensemble de croyances confuses, juxtaposées et confondant sous un même nom les idées les plus dissemblables. C'est ce qui engendra le chaos confus de la théologie des religions modernes.

Le nom ineffable

Les Hébreux redoutaient et vénéraient le saint nom de Hevah. Mais la réaction sacerdotale amena des révoltes, alors le « saint nom » fut blasphémé. Les Prêtres, en même temps qu'ils créèrent les Dieux mâles, avilirent, déshonorèrent le nom de la Déesse, la vraie Divinité, celle qui est la vraie « Puissance morale », qui règne sur l'homme.

Le saint nom de Hevah fut redouté ou vénéré, suivant que la Femme était l'objet de la haine ou de l'amour de l'homme. Ce nom sacré servait de mot de ralliement aux uns, tandis qu'il était une expression de jalousie haineuse de la part des autres. L'intonation que l'on prenait en le prononçant indiquait les sentiments de celui qui parlait. Le *nom sacré* devenait le *sacré*

(1) M. Louis Martin, dans les *Sataniques*, publie un dialogue intitulé *Ironie*, dans lequel il explique à une jeune fille curieuse des problèmes de la Religion, pourquoi les anges, autrefois si familiers avec les hommes, sont maintenant d'une réserve plus qu'excessive. « En effet, dit-il, on les a vus, comme vos livres saints en témoignent, luttant d'adresse avec celui-ci, allant de ville en ville avec celui-là, donner aux uns d'utiles conseils, en sauver d'autres d'un désastre, enfin paraître aimer autant la terre que le ciel. Et aujourd'hui, en fait d'anges, on ne voit plus que vous, Mademoiselle, et les belles créatures qui vous ressemblent. » En effet, l'ange, c'est toujours la jeune fille. On y revient, les choses reprennent leur réalité primitive, tout rentre dans la Nature réelle, le surnaturel s'évanouit.

nom par le renversement de la pensée de l'homme perverti, qui renversait l'ordre des mots, quand il ne voulait plus respecter le Principe féminin.

C'est pour prévenir ou punir le blasphème que l'on avait mis dans la *Loi* un commandement qui disait :

« Tu ne prononceras pas le nom de Hevah pour le mensonge » (*Exode*, 20,7). On sait ce que les Prêtres firent de ce commandement, ils le traduisirent par « Dieu en vain tu ne jureras ».

S'ils ont laissé dans le *Lévitique* des menaces terribles adressées aux blasphémateurs, c'est que, dans leurs remaniements du *Sépher*, ils avaient changé le sexe de la Divinité.

Mais le blasphème ne fut d'abord que l'outrage à la Déesse, l'outrage à l'Esprit féminin.

Le résultat de cette condamnation sévère fut que les insulteurs prirent la résolution de ne plus prononcer du tout le nom de la Déesse. Les Juifs, quand ils lisaient le « Livre sacré », ne prononçaient pas le nom de Hevah, ils le remplaçaient par le mot *Femme*. Du reste, ils arrivèrent à en ignorer la véritable prononciation, qui n'était connue que du Grand-Prêtre.

Le *nom ineffable* tourmentait aussi les Prêtres égyptiens. Ce sont eux, avant les Hébreux, qui avaient pris l'habitude de le taire.

Le nom qui ne se prononçait pas *par respect* chez les Égyptiens, était Thoth Trismégiste — la Sagesse éternelle — appelée aussi Ra et Amen-Ra. De Amen on fait Amoun, l'Être caché, mystérieux.

C'est ainsi, en cachant le nom de la Femme, que les Prêtres de tous les pays arrivèrent à la faire disparaître de l'histoire. « Le silence, dit Iamblique, était l'unique culte rendu à « l'unité individuelle », autre manière de désigner le féminin suivant les enseignements secrets des Pythagoriciennes.

Chez les Juifs, le Grand-Prêtre seul avait la permission de prononcer le *nom sacré*, et cela une seule fois dans l'année, le jour de l'expiation (dixième de Thishri), mais alors les Lévites, par le bruit qu'ils faisaient à ce moment, empêchaient qu'il fût entendu de la multitude. « Ce nom n'est jamais prononcé par les Juifs modernes dans leur synagogues, dit Fabre d'Olivet. La plupart y attachent de grands mystères, surtout ceux des rabbins qu'on appelle Kabbalistes. »

L'usage de taire le nom de la Femme s'est perpétué, c'est de-

venu pour certains hommes un impératif atavique, et c'est ainsi que dans les temps modernes il est encore tant d'hommes qui évitent de prononcer le nom des grandes femmes et l'entourent de ce qu'on appelle « la conspiration du silence ». Il était utile de montrer que ce système remonte à une haute antiquité.

Donc on ne voulait plus que le nom de la Femme fût glorifié dans le Temple. On alla plus loin. Dans le but de changer la prononciation de certains mots (et le mot Hevah est de ceux-là), on introduisit dans la langue les *points-voyelles*, qui sont des signes placés au-dessous des consonnes pour les vocaliser. C'est au moment où ce changement se produit dans la langue que les mots dont on veut cacher l'origine changent de prononciation.

Parmi les Juifs qui se sont occupés de grammaire, Richard Simon cite Juda Hing, qui parle des lettres qui sont cachées et de celles qui sont ajoutées. Le plus grand secret de la langue hébraïque consiste, selon lui, à savoir distinguer ces sortes de lettres et à marquer précisément celles qui sont du corps des mots et celles qui n'en sont pas. Il assure que le secret de ces lettres est connu de peu de personnes, et il reprend en cela l'ignorance des rabbins de son temps qui, faute de cette connaissance, « ne pouvaient réduire les mots à leur véritable racine pour en découvrir le sens » (Richard Simon, *Histoire critique*, L. I, ch. III). Les occultistes modernes, plus savants que les rabbins dont parle cet auteur, savent très bien en quoi consiste l'altération introduite dans l'écriture du nom de la Déesse. Écrit primitivement Hehve ou Hevah, on place devant ce nom la lettre iod qui est un signe masculin. Placé devant Eve, ce nom devient Ieve et signifie un hermaphrodite (Iah-Havah). I est le Iehavah mâle et femelle, père créateur, Hevah est la Mère et Iehevah est le dualisme. C'est sans doute pour réagir contre cette altération du nom sacré que les Israélites s'étaient imposé la règle de ne pas commencer un mot par un *iod*.

On changea donc la prononciation du mot Hevah et on en fit Iehaveh. C'est ainsi que le peuple ignorant le prononçait, et alors, loin d'exprimer les perfections divines de la Femme, il ne signifia plus que *calamité, existence malheureuse dont on ne connaît pas le terme*.

Ce nom a été prononcé mal à propos Iehovah à cause d'une ponctuation vicieuse des Massorètes.

Cette signification du nom de Iehaveh est considérée dans le

monde rabbinique et dans certaines sociétés secrètes comme un mystère qu'il ne faut pas révéler. Et Fabre d'Olivet, qui dans sa *Langue Hébraïque restituée* nous donne toutes les indications nécessaires pour la retrouver, ajoute (pp. 67 et 99) : « Comme mon intention n'est pas de profaner les secrets d'aucune secte, je désire que ceux que j'ai laissés entrevoir jusqu'ici ou que je serai conduit à révéler par la suite ne choquent personne. Si contre mon attente il se trouvait néanmoins des sectaires qui fussent offensés de la publicité que je donne à certains mystères, je dois leur répéter que, ne les ayant reçus d'aucun homme ni d'aucune société et ne les devant qu'à mes seules études, je puis les publier sans trahir aucun secret. »

C'est parce que Fabre d'Olivet a eu le courage de tout dire qu'il est, dans le monde scientifique, un auteur mal vu et déprécié.

Ce sont les Cohens et les Lévites qui supprimèrent Hevah, et en firent l'*innommé*. C'est ainsi qu'ils tuèrent l'antique religion Israélite pour lui substituer le Judaïsme. Et c'est pour que des auteurs indiscrets ne rétablissent pas l'antique signification des mots qu'il n'est plus permis au peuple juif de proférer le nom de la Divinité dont on a laissé le sens s'égarer. C'est pour cela qu'on n'admet dans les synagogues que des écritures sans points.

Le caractère de Iehevah

Le caractère de Iehevah, tant discuté, a été volontairement mal compris. C'est la manifestation de la force morale de la Femme, qui *s'impose*.

On lui reproche d'être un « Dieu » autoritaire : quand *il* a parlé, tout doit se taire, sa volonté est son unique loi, sa seule raison ; son droit, c'est sa force ; la parole de Iehaveh n'admet pas de réplique, *il* règne par la terreur et ne commande qu'à des esclaves, *il* n'aime, ne connaît, n'adore que lui-même.

Tous ces reproches sont ceux que l'homme adresse à la Femme, quand Elle est assez grande pour exercer sans crainte son autorité morale. Tous ces reproches prouvent sa puissance, sa supériorité spirituelle et la conscience qu'elle a de sa grandeur.

Reprocher à une Divinité ses caractères divins, c'est aussi grotesque que de reprocher à la Femme ses caractères féminins.

On reproche aussi à Iehevah d'être un « Dieu jaloux », alors

que la jalousie est du côté de ceux qui veulent diviniser l'homme à sa place. C'est celui qui jalouse la Déesse qui lui attribue sa jalousie par *réflexion sexuelle*, pour se venger de ses reproches. Mais les reproches de la Femme étaient justifiés ; quand elle voulait obliger l'homme à respecter sa divinité, elle avait pour elle la raison appuyée sur les lois de la Nature.

Enfin, on fait de Iehaveh un Dieu capricieux et fantasque,mais ce Iehaveh-là, c'est la haine de l'homme qui l'a imaginé, c'est le reflet de sa propre pensée dont il habille la Divinité pour la flétrir, c'est lui qui la crée ainsi, c'est son imagination qui l'enfante, c'est sa conscience qui lui donne l'existence, elle est le reflet de ses craintes. C'est l'homme qui met à l'avoir de Iehevah des caprices d'homme, des craintes d'homme, des colères d'homme et les hallucinations auxquelles il est sujet. C'est ainsi qu'on lui attribue des actions contraires aux lois physiques pour punir les hommes. Ces accusations sont des interpolations qui, dans les Livres sacrés, viennent bouleverser les idées primitives, changer le caractère de la Divinité. La Puissance féminine, exclusivement morale, n'est cause ni des pestes, ni des famines, ni des tremblements de terre, ni des inondations. Si les femmes, dans leur colère contre la révolte des hommes, les ont quelquefois menacés de châtiments physiques, c'est parce qu'elles savaient que la crainte d'un grand danger pouvait seule les contenir. Mais, si elles ont fait des menaces de ce genre, elles n'y ont jamais cru elles-mêmes.

Le caractère de Iehevah fut changé quand les sacerdotes en firent un « Dieu » à qui ils donnèrent un petit esprit, un Dieu local, patriote, national et féroce.

Ce nouveau Iehaveh n'est plus l'antique Déesse Hevah, source de force morale dans le monde. « C'est un politique massacreur, dit Renan, un Dieu qui favorise une petite tribu *per fas et nefas*. Tous les crimes vont être commandés au nom de Iehaveh. Une telle évolution est bien dans la nature des choses et nous l'avons vue se passer de nos jours. L'Allemagne, par la haute philosophie sortie de ses entrailles, avait pardonné mieux qu'aucune autre race le caractère absolu, impersonnel, suprême de la Divinité. Or, quand elle est devenue une nation, elle a été amenée, selon la voie de toute chair, à particulariser Dieu. L'empereur Guillaume, à diverses reprises, a parlé de « Unser Gott » et de sa confiance

en ce Dieu des Allemands. C'est que nation et philosophie ont peu de chose à faire ensemble. L'esprit national, entre autres petitesses, a la prétention d'avoir un Dieu qui lui appartienne. Iehaveh-Elohinou, Iehaveh notre Dieu, dit l'Israélite. « Unser Gott », dit l'Allemand. Une nation est toujours égoïste. Elle veut que le Dieu du Ciel et de la Terre n'ait d'autres pensées que de servir ses intérêts ; sous un nom ou sous un autre, elle se crée des Dieux protecteurs. » Il y a dans ce passage une idée qui prend sa source dans un atavisme lointain et profond. C'est que l'homme a eu beau faire évoluer le nom de la Divinité, le cacher, l'anéantir, la Femme Divine est restée au fond de son cœur et en émerge de temps à autre. C'est la femme de sa race, c'est celle qui représente sa Patrie (l'ancienne Matrie) qui est sa Déité, c'est pour cela qu'Elle est « un Dieu national ». C'est une Femme que l'Allemand met sur ses armes à côté de sa devise « Deutschland über alles ».

La composition des noms

Ces luttes à propos du nom de la Déesse nous sont encore révélées par l'habitude que prenait chaque parti de faire entrer le nom de sa Divinité dans la constitution des appellations. Ainsi les féministes font entrer le nom de la Déesse, soit comme composant initial (*ieho* ou *io*), soit comme composant final (*iah*), dans leurs appellations : tels Ezékiel (Yehazeh-el), « celui ou celle que Hevah fortifie » ; Jonathan (Yo-nathan), « celui que Hevah a donné ».

Cela commence vers le temps de Samuel et de Saül.

Par imitation, les masculinistes font entrer le nom de Baal et celui de Melek (Milek ou Molok) dans la composition de leurs noms.

« A l'époque des Juges et de David, dit Renan, un grand nombre d'Israélites portent des noms où entre le composant Baal, tels que Jarébaal, Meribaal, Isbaal, Baaliada. Ce nom de Baal — équivalent d'Adonaï —, mais particulièrement affectionné par les Phéniciens, ne fut considéré comme messéant et idolâtrique qu'à partir des prophètes. »

Ces noms furent toujours mal vus des féministes qui en faisaient un signe de honte : Baal-Bérith, Malak-bel ou Melek-bel, « le Maître roi de la terre ». Aussi les masculinistes changèrent de système, ils mirent de leur côté les noms formés avec celui de

la Déesse (masculinisée) : tels Elie (El-Yah), Joël (Yo-el), « celui dont Iehaveh est le Dieu » ; Jean (Yo-hanan), « Iehaveh est bon ».

Les sacerdotes, imitant tout ce que faisait le parti adverse voulurent aussi élever Baal jusqu'à Elohim, et l'on vit les Baalim mis pour les Elohim.

On disait aussi les Beni-Elohim (les fils de Dieu), la race divine, en attendant l'apparition d'Adonaï qui va surgir au VIe siècle.

C'est ainsi que l'imitation crée la confusion. Ce ne sont que des guerres de mots, aucun raisonnement n'apparaît dans cette lutte ; on confond les deux conceptions primitives, si différentes l'une de l'autre. C'est par ce chemin que le Prêtre finira par placer dans le ciel son image divinisée, par faire de son sexe, de son moi, un Dieu personnel qu'il agrandira incessamment et qui arrivera à remplir l'infini.

Et quand, plus tard, on discutera sur ces questions, on ne pourra plus rien comprendre aux croyances imposées par l'orgueil de ces hommes ; ils ne veulent même plus qu'on les discute, — car discuter, c'est douter, — douter, c'est instruire leur procès, et ils ne veulent pas du rôle d'accusé, ils aiment mieux garder les erreurs qu'ils ont créées et les superstitions qui sont la sauvegarde de leur ambition insensée.

Substitution du mot « Eternel » au nom de Hevah

C'est dans la version grecque du *Sépher* et dans les livres qu'on y ajouta par la suite pour former la *Bible* dans sa forme moderne, qu'on supprima le mot « Iehevah » et qu'on le remplaça par le mot « Eternel ». On fit de même dans la version latine. Cette particularité a une grande importance ; elle contient une affirmation et une preuve de plus de la signification primitive du nom mystérieux, du nom *innommable.*

On attribuait cette réserve à une *vénération superstitieuse* qui défendait aux Juifs de prononcer le nom de leur Déesse. Cette prétendue vénération n'est au fond qu'un remords et une crainte. C'est en même temps un stratagème destiné à faire disparaître de la langue religieuse et de l'esprit des peuples tout ce qui pouvait rappeler la puissance morale de la Femme.

On a remplacé le nom de « Hevah » par l'« Eternel » quand on a confondu la puissance morale terrestre avec la puissance cosmique « Elohim ». Et alors on a vu se produire deux écoles, celle

des *Iehovistes* et celle des *Elohistes*, c'est-à-dire celle qui se rattache à la version primitive dans laquelle les puissances sont séparées et celle qui confond Iehaveh avec Elohim ; mais rien n'est plus facile que de rétablir la conception primitive, les mots seuls ayant changé, tandis que les idées sont restées pour nous éclairer et nous guider.

Tous les versets du *Sépher* où il est parlé de Iehaveh s'appliquent à la Femme. Les rédacteurs n'embrouillent les textes que lorsqu'ils les altèrent, c'est-à-dire du temps d'Esdras, alors que la Femme commençait à être partout vaincue.

Destruction ou altération des Ecritures primitives

Les « Livres sacrés » qui, dans chaque nation, avaient servi de phare pour guider l'humanité dans la voie brillante de la Vérité et dans les sentiers de la Justice, avaient eu une telle renommée dans le passé qu'il était difficile de les anéantir. Le souvenir de la grande époque théogonique était encore vivant malgré les efforts que faisait la nouvelle caste sacerdotale pour les effacer.

Les « Livres » étaient consultés, invoqués, cités chaque fois qu'une nouvelle croyance en opposition avec les lois de la Nature voulait s'imposer. L'autorité qu'ils avaient empêchait les progrès de l'erreur. La marque de la vérité, ce sceau indélébile que le temps ne détruit pas — mais amplifie —, en faisait des œuvres immortelles.

« Toute grande puissance qui apparaît sur la Terre y laisse des traces plus ou moins durables de son passage ; les pyramides, les arcs de triomphe, les colonnes des temples, les cathédrales, en portent témoignage à la postérité. Mais les monuments les plus durables, ceux qui exercent la plus puissante influence sur la destinée des nations, ce sont les grandes œuvres de l'intelligence humaine que les siècles produisent de loin en loin, et qui, météores extraordinaires, apparaissent comme des révélations à des points déterminés du temps et de l'espace, pour guider les nations dans les voies providentielles que le genre humain doit parcourir » (G. Pauthier, dans *Traduction du Ta-hio*).

Cependant, les « Livres » empêchaient les usurpateurs de jouir en paix de leurs triomphes.

Deux moyens furent employés pour faire disparaître ces témoignages gênants de la splendeur du régime féminin : la destruction, l'altération des textes.

L'ère de destruction s'ouvrit au VIIIe siècle. On précise même la date : cela commença en 747 avant notre ère, c'est-à-dire au moment où la classe sacerdotale se constitua.

Un roi de Babylone nommé Nabou-Assar, rempli d'un orgueil fanatique et irrité des éloges qu'il entendait prodiguer au régime antérieur, s'imagina qu'il suffisait de faire disparaître sa trace dans l'histoire pour remplir l'univers de son nom et rendre sa domination légitime. Il fit effacer toutes les inscriptions, briser toutes les tables d'airain et brûler tous les papyrus. Il voulait que l'époque de son avènement au trône fût celle qui commençât l'histoire. Et cette idée devait triompher ; l'histoire antérieure au régime masculin devait, pendant longtemps, être effacée.

Nous savons qu'une semblable idée était venue aux Romains, qui, après l'établissement d'une république qui ne laissait aucune place à la Femme, firent détruire les livres de Numa qui contenaient certainement des faits qui faisaient connaître le régime gynécocratique, encore existant à son époque.

Il paraît également certain qu'on fit aussi détruire les monuments et les écrits des Thraces et des Volsques.

Le souvenir d'un pareil événement s'est perpétué aux Indes On sait assez qu'il eut lieu en Chine et que l'empereur Tsin-chi-hoang-ti alla encore plus loin que Nabou-Assar, en défendant sous peine de mort de garder aucun monument littéraire antérieur à son règne.

Ce système est resté dans les habitudes de tous les conquérants, de tous les usurpateurs, il a même pris des proportions formidables dans les religions modernes.

N'oublions pas que la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie a été brûlée trois fois, que les papes chrétiens ont fait détruire un grand nombre de monuments antiques, que les archives du Mexique et celles du Pérou ont disparu pour satisfaire le zèle fanatique d'un évêque espagnol.

Ainsi, d'un bout à l'autre de la Terre, l'orgueil de l'homme s'appliqua à effacer la grande voix de l'antiquité, la parole de vérité exprimée par la Femme Divine, et à jeter les nouvelles générations dans une ignorance profonde ; c'est ainsi que la religion nouvelle, qui allait poser les bases du surnaturel, arriva à priver les hommes de leur propre histoire.

« La tendance générale, dit Fabre d'Olivet, quoique imprimée par deux causes opposées, le despotisme d'un seul ou celui de la

multitude, était vers l'extinction des lumières, tout penchant vers la décadence. Les empires et les républiques portaient également dans leur sein des germes de destruction qui ne tardaient pas à se développer ; les lumières insensiblement affaiblies s'éteignaient, les souvenirs s'effaçaient dans les esprits, l'histoire allégorique, mal comprise, et la mythologie défigurée, se matérialisaient pour ainsi dire (en passant de l'esprit féminin à l'esprit masculin). Les voiles précurseurs d'une obscurité plus profonde se déployaient sur le monde intellectuel » (*L'Etat social*, t. I, p. 342).

Altération des textes

Le second système employé est celui de l'altération des textes.

Chacun sait que dans toutes les religions il existe une doctrine extérieure ouverte, l'exotérisme, et une doctrine cachée, l'ésotérisme.

Les Prêtres ont tous mis dans leurs dogmes le mystère, et ont jeté un voile sur les lois de la Nature connues avant eux.

C'est pour cacher au public les vérités exposées dans les « *Livres sacrés* » qu'on en altéra les textes. Cette profanation avait deux mobiles : l'ignorance, mère du fanatisme, et l'intérêt.

Le Prêtre altéra d'abord parce qu'il ne comprenait plus les vérités fondamentales qui avaient fait l'objet de la pensée abstraite de la Femme Divine.

Il altéra aussi par intérêt, par haine et par envie. Il supprima ou cacha dans des allégories tout ce qui se rapportait à la *loi des sexes*, à la morale physiologique, parce que cette loi connue assigne forcément à chaque sexe une place dans la société, celle qui résulte de l'exercice de ses facultés naturelles. La loi des sexes explique les conditions différentes de la mentalité de l'homme et de la femme, la cause première de la raison et de la déraison, base du droit, base de la science, base de la Justice.

En prenant la place de la Femme, c'est tout cela que le Prêtre violait. Comment, alors, aurait-il permis aux femmes d'étudier les lois qui le condamnaient, une science qui expliquait si clairement la double évolution humaine, celle qui fait monter la Femme vers les régions de la spiritualité, tandis qu'elle fait descendre l'homme par le chemin de la sensualité jusqu'à la mort morale, c'est-à-dire l'extinction de la raison ? Toutes les Ecritures avaient expliqué cela. C'était la base de toute religion, de toute

morale, de toute civilisation. C'est dans cette connaissance qu'est l'avenir des nations comme l'avenir de l'humanité elle-même.

Toute cette science avait été formulée en style clair, simple, élevé, par des grandes Femmes dont le nom a été effacé de l'histoire.

Pendant longtemps on connut ces vérités, on les respecta. Mais le Prêtre, qui voyait dans ces « *Livres* » un témoignage constant de son infériorité morale, une accusation latente contre son usurpation, voulut en changer la signification ; ne pouvant pas supprimer les écrits eux-mêmes, car c'était le dépôt sacré des nations, il en altéra les textes, en changea le sens, il enveloppa la vérité de métaphores opaques et trompeuses, puis, finalement, y introduisit audacieusement le mensonge.

Ce fut peu à peu que ce travail de mutilation se fit. Chaque siècle en eut sa part. Les derniers traducteurs des « *Livres saints* » leur ont donné le dernier coup en y introduisant une interversion sexuelle qui les a complètement défigurés. Les mœurs suivaient la même évolution, puisqu'elles étaient l'expression sociale des religions régnantes.

Cependant, les altérations sont si grossières, si maladroites, si inintelligentes, qu'il ne faut pas une science bien profonde pour les rectifier; il faut seulement de la bonne foi, ce que n'ont pas toujours les savants modernes qui continuent l'œuvre du Prêtre, en laissant dans les textes des noms d'hommes sur des personnages d'une féminité certaine, le mot Dieu où il faut *Déesse*, le masculin pour le féminin. C'est une habitude prise, un accord tacite entre tous les hommes qui craignent de donner à la Femme des idées d'émancipation ou de revendication qui épouvantent le sexe mâle comme une menace.

En rétablissant le rôle de la Femme dans l'histoire, en rectifiant les falsifications des textes, nous retrouvons une science grandiose, nous refaisons la véritable évolution humaine et nous l'envisageons non seulement dans le passé, mais dans son avenir, car la science a une grande puissance, celle de faire connaître le futur, par des déductions infaillibles du passé.

Une autre méthode nous donne facilement la clef des mystères de tous les Prêtres. C'est la méthode des comparaisons.

Partout la vérité s'imposa à la Femme Divine, et partout Elle la déposa dans les Livres devenus sacrés. En comparant entre

elles toutes ces Ecritures, nous y trouvons les mêmes récits, mais avec des altérations différentes.

Une troisième méthode nous donne des résultats certains. C'est celle qui se base sur les différences de la mentalité chez les deux sexes. L'homme et la femme ne pensent pas de même, ne parlent pas de même, leurs sentiments diffèrent, leurs intérêts sont dissemblables. L'Esprit de la Femme est voué à la pensée abstraite, l'idée vient d'Elle, elle est la manifestation d'une réserve nerveuse génératrice des facultés cérébrales spéciales à son sexe. L'homme ne fait pas cette réserve, il dépense sa vie, les éléments de sa spiritualité, pendant son évolution sexuelle. La Femme possède un au-delà cérébral qui lui permet de trouver et de comprendre les causes cachées qui régissent la Nature. L'homme ne peut trouver par lui-même ces causes. — son champ cérébral ne s'étend pas jusque là, il voit des faits isolés, ne les enchaîne pas en longues théories — seule façon de prouver —, il ne classe pas les faits, mais généralise sans ordre.

C'est parce qu'il sait qu'il n'a pas cette faculté créatrice des idées abstraites qu'il s'appuie sur la *Révélation*, cette voix du dehors qui lui dit ce qu'il faut croire.

Quand des hommes plus audacieux que les autres voulurent s'élever jusqu'à l'Esprit féminin, ils s'égarèrent dans les nuages de l'imagination, perdirent la notion du réel, grossirent les objets, amplifièrent les choses, dépassant les limites ou retombant lourdement dans les minuties de la vie matérielle ou dans le délire de la vie sentimentale et sexuelle. Les ailes artificielles de ces Icares ne les ont jamais élevés bien haut. Du reste, n'oublions pas que c'est l'intérêt qui dicte les actions de la vie humaine, non l'amour de la vérité.

Le sacerdoce masculin fut une usurpation des fonctions et un plagiat des idées de la Prêtresse. Et en même temps qu'on altérait les textes pour avilir la Femme et lui donner un rôle inférieur, on glorifiait l'homme avec une exagération grotesque.

Cependant, ce système amena des reproches, la suppression des noms des femmes causa des récriminations. Mais le Prêtre et le Roi étaient déjà puissants ; ils répondirent aux reproches par la persécution. Et pendant que l'un appuyait son autorité sur la foi aveugle qu'il exigeait, l'autre appuyait la sienne sur des des lois qu'il fit lui-même pour se donner des droits consacrés par une sanction qu'il se fit donner par ceux de son propre sexe.

Le système du Prêtre continue, il a été l'origine d'une casuistique sexuelle que presque tous les hommes emploient, cela fait partie de leur éducation. C'est en vertu de ce système de mensonge ou d'ignorance que, dans les discussions modernes, nous voyons, à chaque instant, le même argument revenir : « Qu'est-ce que la Femme a fait ? Où sont ses œuvres ? Elle n'a rien produit, c'est l'homme qui a tout inventé, tout trouvé, c'est le sexe mâle qui a eu des savants, des prophètes, des génies. »

Et on cite comme preuves à l'appui de cette affirmation :

1° Toutes les grandes Femmes de l'antiquité, dont le nom a été masculinisé, telles Myriam (Moïse,) Daud (David), Hémœra (Homère), etc.

2° Tous leurs imitateurs, tous ceux qui les ont plagiées ou ont falsifié leurs livres.

3° Tous ceux qui ont signé des œuvres de Femmes écrites avant eux ou qui ont écrit sous une inspiration féminine.

4° Enfin, on glorifie le sexe mâle en citant les noms des hommes qui ont jeté dans le monde des erreurs anciennes ou modernes, pour lesquelles ils ont été célébrés avec exagération.

CHAPITRE VI

L'EXIL A BABYLONE (VIe SIÈCLE)

Ce siècle renferme d'importants événements. Dans tous les pays à la fois, un ferment de révolte s'était produit et avait amené un changement profond dans le régime social et dans la Religion.

Partout la caste sacerdotale s'emparait du pouvoir, le Prêtre se dressait en face de la Prêtresse et prétendait diriger le culte à sa place, il érigeait des temples à des dieux nouveaux et, dans ces temples, enseignait un dogme sacrilège — ou bouffon — qui n'était souvent qu'une altération grossière de la science primitive, qu'il ne comprenait plus ; il y mêlait toutes les fantaisies de son imagination, créant ainsi le surnaturel par un besoin d'exagération qui naît dans les cerveaux mal équilibrés.

L'histoire va nous montrer les phases diverses que traversa « l'erreur » à travers les cultes nouveaux. Nous allons pouvoir les suivre de siècle en siècle, car, à partir de cette époque, l'histoire est ouverte et un grand nombre d'auteurs sont venus, tour à tour, y insérer les fastes du régime androcratique sous ses deux formes : religieuse et sociale.

Le VIe siècle est une date fatale dans l'humanité. C'est le point de départ de la plus grande révolution qui se soit produite dans le monde, le premier pas vers l'abîme. Cette date inaugure l'ère de mensonge et de crimes, qui durera longtemps et qui laissera dans les cerveaux humains une tare ineffaçable.

Le sombre esprit du mal va régner sur la Terre. L'homme qui supprima la direction morale de la Femme, se vit libre de suivre toutes les impulsions de son instinct, que la raison féminine avait jusque là entravées. Désormais il donna libre cours à ses passions brutales, despotiques, sanguinaires ; ce fut le règne de la Force.

On vit partout se produire des actes de cruauté, de bestialité, justifiés par les cultes nouveaux, des tueries de tous genres, soit qu'on les appelle des « sacrifices », soit qu'on les appelle des « guerres ». En même temps commençait la terreur des faibles.

Ce fut le début de l'âge de fer. Il y eut un déchaînement général des passions dans le monde entier. La volonté de l'homme s'élevait au-dessus de toute loi morale et prétendait tout dominer. On ne reconnaissait plus d'autre autorité que « *la Force* ».

Cet état de choses amena chez les vaincus un profond découragement qui succéda à la période des reproches violents, des cris de douleur et des lamentations qui s'étaient produits dans le siècle antérieur.

Cependant, un immense désir de voir cesser l'horrible désordre régnait sur la Terre !

Le nouvel empire chaldéen

Babylone, qui avait été cruellement traitée par le roi de Ninive, Sennachérib, s'était relevée et, à son tour victorieuse, après la destruction de Ninive, elle se réorganisait.

Quel fut le régime de ce nouvel empire, qui dura de 625 à 538 ? Il semble que ce fut un régime mixte, car, après les premiers troubles qu'amènent les guerres, après la restauration de la puissance de Babylone par Nabopolassar, nous voyons une Reine gouverner le pays et fonder la grandeur de Babylone. Nitocris, d'origine égyptienne, est Reine du nouvel empire chaldéen de 625 à 604. C'est elle qui fit de cette ville une capitale somptueuse et opulente ; elle favorisa le travail de ses habitants, qui, du reste, étaient actifs et industrieux. C'est là que se tissaient les belles étoffes, que se ciselaient l'or et le fer, que se fabriquaient les bijoux.

Nitocris avait établi des relations commerciales avec les habitants des contrées les plus lointaines. Elle trafiquait par le Tigre avec les régions du Caucase, par le golfe Persique avec l'Arabie et l'Inde, par ses chemins de caravanes avec Tyr et la Phénicie. Cette Reine entreprit et dirigea les grands travaux de sa capitale. Elle éleva les remparts de la ville et la préserva des inondations au moyen de digues puissantes sur chaque rive de l'Euphrate ; elle relia les deux parties de la cité par un pont de pierres et de briques qui avait un kilomètre de longueur. Enfin,

elle établit sur les terrasses du Palais royal ces fameux jardins suspendus, que l'antiquité citait comme l'une des sept merveilles du monde.

Au dire de Pausanias, Babylone était la plus grande ville que le soleil eût jamais vue dans sa course.

Aristote prétend que c'était une véritable province, et qu'elle pouvait être comparée, pour sa grandeur, au Péloponèse tout entier.

D'après les mêmes auteurs, l'élévation des murs de Babylone était de cent coudées royales, c'est-à-dire près de quatre-vingt-quinze mètres. Leur épaisseur atteignait jusqu'à vingt-cinq mètres. Ils étaient flanqués de deux cent cinquante tours. Cent portes de bronze donnaient accès dans la ville.

L'historien grec Hérodote visita Babylone dans le cours du ve siècle avant l'ère chrétienne. Il parle en ces termes des splendeurs de la vieille cité chaldéenne :

« Située dans une vaste plaine, Babylone forme un carré dont chaque côté a cent vingt stades. Un fossé large et profond, rempli d'eau courante, est creusé tout à l'entour ; au delà s'élève un rempart large de cinquante coudées royales, haut de deux cents.

« Au sommet de la muraille pouvait aisément tourner un char à quatre chevaux.

« L'Euphrate traverse Babylone par le milieu et la partage en deux quartiers. Ce fleuve est grand, profond et rapide ; il vient de l'Arménie et se jette dans la mer Erythrée.

« Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. »

Dans les fouilles récentes, faites sur l'emplacement de Médinet-Habou, on a mis au jour une belle statue sur le socle de laquelle est gravé le cartouche de la Reine Nitocris.

Après son règne, un Roi vint prendre sa place sur le trône, et il suffit de comparer leurs règnes pour comprendre toute la différence qui séparait les deux régimes.

Nabuchodonosor
(605 à 562)

Le grand révolutionnaire babylonien qui régna après Nitocris et qui s'érigea en maître absolu, c'est Nabuchodonosor. Ce prince a laissé dans la mémoire des Israélites un souvenir sombre. Il

s'empara de Jérusalem après dix-huit ans de siège. C'est lui qui fut le terrible destructeur de la ville et du Temple. Il fit massacrer la tribu de Lévi, c'est pour cela qu'on le représente comme un monstre.

C'est lui dont la Bible dit « qu'il fut chassé d'entre les hommes et mangea de l'herbe comme les bœufs », « que son corps fut trempé de la rosée du ciel jusqu'à ce que ses cheveux eussent poussé comme aux aigles et ses ongles comme aux oiseaux ». Sédécias, roi de Juda, ayant été vaincu, il fit égorger ses fils en sa présence, puis il lui creva les yeux et l'emmena en captivité. Le Temple de Jérusalem et le Palais royal furent brûlés. Le roi, les prêtres, les soldats et tous les habitants de la classe supérieure furent transportés en Chaldée.

Nabuchodonosor servait le Dieu Mérodak, divinité mâle, que les femmes avaient en horreur. Il profana leur culte, enleva les vases sacrés du temple de Jérusalem et en fit hommage à son Dieu. Dans un fragment de Bérose, conservé par Josèphe, il est dit : « Il consacra dans le temple de Bel, son Dieu, et dans d'autres temples, les riches dépouilles qu'il avait rapportées. »

Donc, en termes vulgaires et précis, il volait dans les temples des autres, pour orner ses temples consacrés à l'adoration du Principe mâle.

Les inscriptions qu'il fit graver lui-même, et qui ont été conservées, le représentent comme un prince très religieux à sa manière (1). Du reste, suivant le système de justification toujours employé, il se fait représenter comme un époux galant qui fit construire les jardins suspendus pour rappeler à la reine, fille du roi des Mèdes, les parcs de son pays. Cette façon de flatter une femme, quand on opprime toutes les femmes, est encore un système connu et qui a été employé comme justification par tous les grands misogynes. Et puis ces jardins suspendus dont on lui fait gloire n'ont pas été construits par lui, mais par la Reine Nitocris qui régna avant lui. Batailleur, se tournant tour à tour vers la Syrie, la Judée, le littoral Phénicien et jusqu'aux Pharaons ses redoutables voisins, il convoitait les richesses de l'opulente ville de Tyr, il s'en empara et la livra au pillage. Puis il porta son humeur turbulente chez

(1) Il bâtit le fameux temple de Bel, au milieu duquel s'élevait une tour à sept étages, et dont les portes étaient d'airain.

les Egyptiens, il envahit la vallée du Nil et la couvrit de sang et de ruines. Mais des triomphes comme les siens sont toujours précurseurs de ruines. Aussi, 24 ans après sa mort, le nouvel empire de Chaldée tomba sous la domination de Cyrus.

Il se donna la gloire des grands travaux faits à Babylone par la Reine qui le précéda.

Il joua au prophète, se fit passer pour un sage dévoilant l'avenir (1). Il alla même jusqu'au miracle, car on raconte qu'il fut enlevé auprès des dieux, fin glorieuse de tous les fous du même genre.

Il faisait graver son nom partout. On l'a trouvé sur des milliers de briques ainsi formulé :

« Na bou Kou dour ri ousour, roi de Babylone, conservateur du temple de Saggath et du temple de Zida, fils de Na bou habal ousour, roi de Babylone, moi ! »

Cette inscription orgueilleuse prouve sa préoccupation de se justifier de la destruction d'un temple en se disant conservateur de deux autres temples. Voilà bien le fait psychologique encore si fréquent de nos jours.

Une inscription de Nabuchodonosor

traduite par M. J. Oppert
(dans le second volume de la *Bibliothèque Orientale*, p p. 215-219)

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, le seigneur majestueux, l'élu de Mérodak, le maître suprême, l'adorateur de Nébo, et qui exécute les oracles mystérieux, qui a établi le culte de ces divinités et la vénération de leurs êtres supérieurs ; le roi vicaire qui juge sans injustice, qui a passé jour et nuit à la restauration de la Pyramide de la Tour, et a propagé la gloire de Babylone et de Borsippa ; le ministre des dieux, le sage qui se remet aux dieux ; réédificateur de la Pyramide et de la Tour, fils aîné de Nabopolassar, roi de Babylone, moi.

« Lui-même il m'a créé, le Dieu qui m'a engendré, qui a déposé le germe dans le sein de ma mère.

(1) Nabuchodonosor vient de Nabu-Chodon-Osor : *Nabu*, prophète ; *Osor* vient de *Œsar* qui signifie suzerain (voir Suétone : *Caligula*) ; c'était une mode de se faire appeler Nabi. Les Helviens (primitifs suisses) avaient pour divinité *Nahabas*, nom formé du mot Nabi.

« Je suis né pour gouverner ; j'ai restauré les sanctuaires de Dieu ; j'ai répandu le culte de Dieu, car Mérodak est le grand Dieu qui m'a créé et j'ai glorifié toutes ses grandes œuvres. Nébo, son fils existant, soutient ma royauté ; j'ai aussi toujours exalté le culte de sa haute divinité. Dans le sein de ma famille, j'ai étendu l'adoration de leur divinité, j'ai moi-même pratiqué le service de leur domination.

« Mérodak, le grand Dieu, a élevé la tête de ma royauté, il m'a confié l'empire sur les légions des hommes. Nébo, le gardien des bataillons du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice, pour gouverner les hommes. Car je ne les ai jamais offensés, mais j'ai respecté leur divinité ; j'ai fait exercer leur culte, pour entretenir le souvenir de leurs noms augustes, des dieux...

« Je me recommande à Mérodak, j'ai pris le pan de son vêtement : il a examiné les motifs de mon cœur, jusque dans leurs secrets.

« Sois, ô Dieu, propice au roi que tu as exalté, dont tu as glorifié la mémoire, dont tu as répandu le nom, auquel tu as confié la loi de la justice.

« Moi, je te bénis, ô Seigneur, moi qui suis la créature de ta main. Tu m'as créé, tu m'as confié la royauté sur des légions d'hommes, comme c'est ta volonté, ô maître, qui a dompté leurs tribus...

« Lui, le premier-né, le suprême des dieux, a entendu ma prière et l'a acceptée, il a agréé ma requête. Il a inspiré à mon cœur la crainte de lui-même et le respect de la divinité. Il a dirigé mon attention sur l'observation de ses préceptes, et j'ai propagé son culte et sa souveraineté.

« Dans la dévotion envers lui, les pays lointains, les montagnes élevées, depuis la mer supérieure jusqu'à la mer inférieure, n'ont pas abandonné le chemin de l'obéissance, le sentier de la soumission, n'ont pas méconnu les conditions de la défaite, ni l'obligation de payer des impôts.

« J'ai changé les hauteurs inaccessibles en chemins praticables aux attelages.

« J'ai puni les méchants, j'ai corrigé les plans des ennemis du pays, et je m'en suis emparé en grand nombre. J'ai partagé entre les hommes des objets et du bétail. J'ai accumulé devant

le Dieu, dans ma ville de Babylone, de l'argent, de l'or, des métaux précieux, etc. »

Suit l'énumération des travaux entrepris par le roi : les anciens sanctuaires restaurés et embellis, une douzaine de nouveaux temples construits, tout cela pour le nouveau culte mâle outrageant l'ancienne religion de la Nature ; la double enceinte de Babylone achevée, ce qui prouve qu'il a peur qu'on lui fasse ce qu'il a fait aux autres, puisqu'il se renferme et se fortifie ; un palais bâti en quinze jours « pour l'admiration du peuple » et où « nulle chose injuste ne trouve accès ».

L'incription se termine par une prière à Mérodak, Dieu mâle, dans laquelle il dit : « Je suis le monarque *réédificateur* qui réjouit ton cœur. C'est avec ton aide, ô Mérodak *sublime*, que j'ai fait cette maison. Que le plus haut bonheur y entre, puissé-je l'habiter sans douleur, y recueillir les tributs immenses des rois des contrées de toute l'humanité. Que jamais ne vainquent les révoltés (les féministes), que jamais je ne pardonne l'impiété (le culte de la femme), et que ceux qui portent haut la tête dans Babylone (les orgueilleux, les *grands*, c'est ainsi qu'on les désigne par opposition aux féministes, qui sont petits de taille) y règnent à cause de moi, jusqu'aux jours les plus reculés ! »

Voilà un document d'une haute valeur psychologique. Tous les vices de l'homme perverti y sont affirmés. Nous y trouvons :

— L'orgueil masculin dans : *Le seigneur majestueux, le maître suprême.*

— L'imitation de la voyance des femmes dans : *Qui exécute des oracles mystérieux.*

— L'imitation de la justice des femmes dans : *Qui juge sans injustice.* Lui qui volait dans les temples !...

— La lutte pour la suprématie paternelle dans : *Lui-même il m'a créé, le Dieu qui m'a engendré, qui a déposé le germe dans le sein de ma mère.*

— Le despotisme dans : *Je suis né pour gouverner.*

— Le culte du Dieu mâle (considéré par les Théosophes comme un culte infâme) dans : *J'ai répandu le culte de Dieu, car Mérodak est le grand Dieu. J'ai exalté le culte de sa haute divinité.*

— La folie dans : *Mérodak m'a confié l'empire* (Mérodak est un personnage fictif). *Nébo* (également fictif) *a chargé ma main du sceptre de la justice.*

— Le respect du mal dans : *Car je ne les ai jamais offensés. J'ai respecté leur divinité* (mâle).

— Confusion hypocritement jouée dans : *Lui, le premier-né, le suprême des dieux.* La primitive histoire avait affirmé la création de la femme, postérieure à celle de toutes les autres formes animées, et, de là, sa supériorité.

Il invoque, ici, le titre de premier-né — né avant la femme — comme une supériorité, qui fait de l'homme *le suprême des dieux*, alors que le *suprême*, c'est le dernier apparu, c'est la femme.

— L'abus de la force dans : *N'ont pas méconnu les conditions de la défaite, ni l'obligation de payer des impôts.* Ces mots nous font savoir que les femmes vaincues ne se soumettaient pas aux « conditions de la défaite », et refusaient de payer des impôts. Leur en demander était un acte de lâcheté ; ce n'est pas la femme qui doit nourrir l'homme, c'est l'homme qui doit nourrir la femme.

— Outrecuidance dans : *J'ai puni les méchants.* Comment le plus méchant de tous aurait-il le droit de punir les autres ?

Aussi dans : *J'ai corrigé les plans des ennemis du pays.* Or, pour lui, les ennemis, ce sont les féministes. Il a corrigé leurs plans en remplaçant leurs lois primitives de justice et de vérité par des erreurs et des iniquités.

— Vol dans : *J'ai partagé entre les hommes des objets et du bétail*, évidemment pris à quelqu'un.

— Avarice dans : *J'ai accumulé de l'or, de l'argent*, etc.

Enfin, terminons en faisant remarquer l'absence complète de tout sentiment de respect pour la femme, et cela chez un homme qui se présente, lui-même, comme le type de la perfection.



C'est ainsi que Babylone devint la superbe ville, le centre de la religion transformée — c'est-à-dire profanée —, le centre de la civilisation matérielle et de l'abaissement moral qui l'accompagne toujours. La Rome asiatique exerça son empire démoralisateur sur l'Asie comme la Rome des empereurs, puis des papes, exerça le sien quand elle fut devenue la ville de toutes les erreurs.

C'est de Babylone que les Juifs déportés rapportèrent leurs éléments de corruption.

Quant à la philosophie de Babylone, sa valeur fut souvent

contestée, mais, avec l'opiniâtreté qui caractérise les luttes de la pensée, elle reconquiert son ascendant après chaque défaite. Le sort de Babylone fut celui de tous les gouvernements despotiques : la ruine après les luttes.

Elle eut un moment de splendeur sous la Reine Nitocris, puis fut mal gouvernée par Nabuchodonosor de 604 à 562, — époque de sa mort. Pendant son règne, il fit la guerre contre les Juifs, détruisit Jérusalem et le royaume de Juda (en 588), assiégea Tyr pendant treize ans et l'obligea à reconnaître sa suzeraineté.

Après sa mort, son fils, appelé Evilmérodak, nom formé de Mérodak — le Dieu mâle —, lui succède, mais, sous l'égide morale de ce Dieu de guerre, il est assassiné par son beau-frère Nériglissor, après deux ans de règne (560). Le beau-frère assassin usurpe le trône et meurt à son tour quatre ans après (556). Il a un fils, encore enfant, qui règne après lui, et qui est tué après neuf mois de règne. Alors survient un régime nouveau ; Naboned est élu par les seigneurs de la cour (555). Cela dure 17 ans, après quoi Babylone est prise par Cyrus, qui fonde la monarchie des Achéménides. Enfin, en 330, elle est reprise par Alexandre de Macédoine, et, après 310, Séleucus fonde à quelque distance de là la ville de Séleucie qu'il peuple avec les habitants de Babylone, ce qui détermine sa ruine. Ce petit aperçu est destiné à montrer comment finissaient les empires gouvernés par des rois.

Encore une remarque. Dans tout ce que l'histoire nous révèle, nous trouvons que la splendeur intellectuelle est *avant*, la décadence *après*. Donc l'évolution des sociétés va de la lumière à l'ignorance, de la civilisation à la barbarie, et non inversement comme les *esprits renversés* ont voulu nous le faire croire pour justifier leurs vues fausses.

La science des Prêtres chaldéens

La science des Chaldéens est restée célèbre dans l'histoire. Mais cette science évolua. De sa forme primitive — abstraite —, celle des Prêtresses de l'ancienne religion, — elle passa à une forme concrète avec les Prêtres du nouveau culte. Ces hommes, ne comprenant pas les idées et ne retenant que les mots, firent de l'antique science des astres, l'Astrologie, un ensemble d'absurdités qui alla se fondre dans la magie noire.

Ne comprenant pas que les radiations solaires et stellaires, par leur action dynamique, régissent l'Univers, ils imaginèrent que toutes les choses d'ici-bas dépendent des astres d'en haut, et, confondant les actions physiques avec leurs intérêts personnels, ils enseignèrent que par l'observation des astres on pouvait deviner les secrets de l'avenir.

Ils avaient formulé des *présages* qu'ils imposaient avec autorité, quoiqu'ils n'eussent aucune valeur scientifique. En voici quelques-uns :

« Si la lune est visible le 1er du mois, la face du pays sera bien ordonnée, le cœur du pays se réjouira.

« Si la lune apparaît avec sa corne droite longue et sa corne gauche courte, le roi d'un autre pays, sa main sera renommée.

« Si la lune apparaît très petite, la récolte du pays sera bonne.

« Si la lune a le même aspect le 1er et le 28 du mois, mauvais augure pour le pays d'Occident.

« Si la lune est visible le 30, bon augure pour le pays d'Accad, mauvais pour la Syrie.

« Quand la lune, dans son aspect, est obscurcie de nuages épais, il y aura des inondations. »

On ajoutait à cette « science » des incantations.

Les habitants du Tigre et de l'Euphrate croyaient que certains hommes, devins ou sorciers, avaient le pouvoir de nuire aux autres en jetant des maléfices et des sorts. D'autres sorciers pouvaient détruire le sort au moyen d'incantations.

L'on possède encore un certain nombre de formules de ces incantations.

Un homme frappé d'un ulcère croyait-il devoir son mal à un maléfice, il allait trouver le sorcier. Celui-ci, prenant une datte, la mettait en pièces et prononçait sur le malade les paroles suivantes :

« Comme cette datte est mise en pièces, ainsi en sera-t-il du maléfice dont tu es atteint.

« Le feu brûlant la brûlera ; elle ne retournera pas au rameau dont elle est détachée, on ne la présentera pas sur la table d'un dieu ou d'un roi.

« L'homme qui a jeté le mauvais sort, son fils aîné, sa femme, le maléfice, les lamentations, les transgressions, les sortilèges par écrit, le mal qui est dans ton corps, dans tes chairs, dans tes

ulcères, que tout cela soit mis en pièces comme cette datte, et qu'en ce jour le feu brûlant le brûle !

« Que le mauvais sort s'en aille ! et que toi, tu revoies la lumière ! »

Le malade se retirait en attendant sa guérison.

Cette science merveilleuse était sanctionnée et complétée par un culte sanguinaire, des sacrifices qui consistaient en immolations de victimes : un bœuf gras, une gazelle, un jeune chevreau. Le roi, quelquefois, offrait le sacrifice d'un lion pris au piège dans l'une de ses chasses. En Chaldée, au moins dans l'origine, on immola des victimes humaines. On offrait aussi aux dieux les fruits et les productions de la terre. On répandait sur leurs autels des libations de lait, d'huile et d'hydromel.

Israël dispersé

Le peuple d'Israël, le peuple qui fut si longtemps fidèle à la religion Théogonique, se trouvait donc dépossédé du livre fameux, le *Sépher*, que l'on avait caché avec tant de soin aux hommes. Israël n'avait plus son palladium. Le pouvoir des Femmes, vaincu déjà un siècle auparavant par les Assyriens, était tombé, les dix tribus captives avaient été dispersées parmi les nations de l'Asie — et aussi en Egypte — et s'y étaient fondues, les Israélites n'avaient plus entre eux de liens religieux. Cependant, sur les ruines de leurs institutions détruites, les vaincus, par leurs sociétés secrètes, assurèrent pendant longtemps encore la propagation de la vérité pour laquelle ils avaient été persécutés.

C'est Salmanazar, roi d'Assyrie, qui avait subjugué les dix tribus d'Israël et les avait transportées dans la Perse et la Médie, pendant que des colonies venues de ces pays remplaçaient les Israélites dans leurs provinces, qui prirent le nom de Samaritaines, du nom de Samarie leur capitale. Ces nouvelles colonies, imposées au pays en remplacement des Israélites vaincus, inspirèrent une profonde inimitié au peuple de Juda. Cependant, elles adoptèrent la *Thorah* tout en la mêlant à leurs mœurs déjà dissolues, ce qui causait un grand scandale partout. Mais vainement, — le vent était à la révolte, à la destruction, il était impossible de revenir aux primitives institutions détruites,

de sauver la religion attaquée et défigurée, il fallait laisser passer la tourmente et attendre, des événements mêmes, la leçon qui devait rendre aux hommes un peu de prudence et de retenue.

Le grand fait qui domine l'histoire du peuple juif de ce temps, c'est que le pouvoir sacerdotal qui cherchait à se constituer était entré en possession du « Livre » qui avait été si longtemps caché, dont on avait fait un si grand mystère, qui existait comme une menace et qui avait donné au pouvoir féminin — aux partisans de Hevah — une si grande autorité. Et c'est justement au moment où deux tribus avaient secoué le joug moral de la « Loi », que le hasard avait fait tomber entre leurs mains le Livre qui contenait la « Thorah », cette Loi qui les gênait et qu'ils cherchaient à détruire. Aussi le pouvoir de Jérusalem s'attacha-t-il, avec une force que rien ne put briser, à un livre si précieux pour lui, et lorsque les peuples de Juda furent réduits à l'esclavage, lorsque leur cité royale fut détruite comme l'avait été Samarie, ils emportèrent avec eux, à Babylone, le *Sépher* dont ils ne voulaient plus se séparer ; ils y mirent de l'opiniâtreté, voulant faire tourner la Loi qu'il contenait au profit de leurs intérêts.

Les dix Tribus

Quoique l'histoire nous parle peu des dix tribus, il est certain qu'elles ne cessèrent de lutter, mais sourdement, puisqu'elles étaient persécutées. Et comment les hommes nous auraient-ils raconté cette histoire, alors qu'ils n'écrivent que pour chanter leurs triomphes ? Ce ne sont pas eux qui nous diront les attaques dirigées par les Israélites contre leurs adversaires. On raconte les succès des hommes, mais on passe sous silence le plaidoyer des femmes vaincues. Nous ne savons donc rien de précis sur le sort des Israélites après la prise de Samarie. On nous laisse supposer que ces derniers féministes furent tous conduits en exil ou dispersés. Cette explication ayant laissé des doutes, on a cherché où avait bien pu se répandre la population qui formait les dix tribus (1).

(1) L'historien Josèphe dit de ces tribus :
« Mais alors le corps entier du peuple d'Israël resta dans ce pays (la Médie où il avait été transporté) ; par conséquent, il n'y a que deux tribus

Il est probable que, fractionnées par groupes, elles émigrèrent. Quant à ceux qui restèrent en Judée, ne pouvant se reconstituer en état indépendant, ils restèrent dans les nations, sans en accepter le régime, à titre de révoltés, attendant une occasion propice pour se réunir de nouveau et reprendre leur autorité. Ces féministes multipliaient alors leurs sociétés secrètes qui exerçaient une influence occulte dans les nations où ils tâchaient de ranimer le zèle des partisans de la Théogonie attaquée partout. Ce sont ces groupes que nous trouvons formant la partie la plus intellectuelle des villes, exerçant l'art de guérir (en syriaque, le mot *asa*, guérison, vient de la racine du mot *essénien*), et la secte des *Esséniens* a pour fondatrices et pour cheffesses des femmes qui exercent la médecine.

En dehors de la Judée, on suit la trace des émigrés. On sait que la légende des pérégrinations des dix tribus a servi de point de départ à celle des Mormons.

La Duchesse de Pomar les fait émigrer en Angleterre où ils propagent les doctrines féministes qui, de là, doivent rejaillir sur le monde entier.

Ces tribus auraient gardé les traditions antiques du régime gynécocratique, lesquelles seraient le point de départ du mouvement féministe moderne. Je ne crois pas à la nécessité d'une tradition pour que l'esprit féminin se manifeste, il est spontané et n'a pas besoin d'antériorité historique, mais seulement physiologique, qui donne à la femme des qualités supérieures, résumant tous les progrès acquis dans une race. La Duchesse de Pomar a beaucoup insisté sur la distinction qu'il faut faire entre Israël et Juda, montrant que leur esprit est en opposition et que leur destinée future est annoncée dans les Prophètes comme devant être radicalement différente. Et en cela elle a certainement raison. Elle dit (1):

« Les prophéties qui s'accomplissent aujourd'hui pour les dix tribus sont tout à fait différentes de celles qui s'appliquent aux Juifs. Si on prend la peine d'en examiner quelques-unes, on ne manquera pas de voir la distinction merveilleuse qui existe dans

en Asie et en Europe qui soient soumises aux Romains, tandis que les dix tribus sont au delà de l'Euphrate jusqu'aujourd'hui et sont une immense multitude dont le nombre ne peut être estimé » (*Ant.*, ch. V).

(1) *L'identification des dix tribus d'Israël avec la nation britannique*, dans sa revue : *L'Aurore*, 1887.

la destinée de deux maisons, et, comme nous pouvons voir que les prophéties qui s'appliquent à Juda sont en train de s'accomplir parmi les Juifs modernes, il n'est donc que logique de conclure que les prophéties qui ont été faites à Israël doivent aussi avoir, de nos jours, leur accomplissement positif et littéral. Nous invitons donc nos lecteurs, dans le but de bien pénétrer leurs esprits de la différence entre Israël et Juda, à étudier les exemples suivants qui marquent nettement le contraste entre les deux ordres de prophéties, et indiquent leur accomplissement simultané. Les allusions contenues dans les Ecritures viennent toutes des prophètes, et s'appliquent respectivement à chaque maison, pendant le temps de son exil. Les deux ordres de prophéties devaient s'accomplir en même temps, en sorte que, tandis que Juda serait sous la malédiction, Israël devait être sous la bénédiction. »

LA DISTINCTION ENTRE ISRAEL ET JUDA

ISRAEL PERDU DEVAIT DEVENIR	JUDA DISPERSÉ DEVAIT ÊTRE
Inconnu de nom (Osée, I, 9 ; Isaïe, LXV, 15).	En malédiction sur toute la terre (Jér., XXIV, 6).
Un peuple nombreux (Osée, I, 10).	Juif dépouillé d'enfants (Jér., XX, 7).
Fort en puissance (Is., XLI, 12).	Sans puissance (Jér., XIX, 7).
Une monarchie (Is., XLIX, 23).	Sans gouvernement (Jér., XVII, 4).
Une nation dans une île ayant de grandes colonies (Is., XLIX, I,).	Etrangers, tolérés dans les pays étrangers (Jér., XV, 4).
Un peuple chrétien (Is., LIV, 13).	Sous la loi Mosaïque (Jér., XIV, 12).
Le chef des nations (Mich., V, 8).	Un peuple tremblant et faible de cœur (Jér., XXXV, 17).
Mes serviteurs mangeront.	Vous serez affamés.
Mes serviteurs boiront.	Vous serez altérés.
Mes serviteurs se réjouiront.	Vous serez couverts de honte.
Mes serviteurs chanteront de joie et de cœur.	Vous pleurerez dans la tristesse de votre cœur et gémirez en votre esprit.
Le Seigneur appellera ses serviteurs d'un AUTRE NOM (ils ne seront *pas* connus par leur ANCIEN nom) (Isaïe, LXV, 15).	Votre nom restera comme une malédiction (ils seront connus sous leur ancien nom) (Isaïe, LXV, 13, 15).

Nous verrons plus loin quelle fut la destinée réelle de ces deux maisons.

L'exil ou la Captivité de Babylone

En réalité, il y eut plusieurs déportations : la première sous Joyakim, en 599 ; la seconde lors de la destruction définitive de Jérusalem et du Temple, en 588.

C'est pendant le séjour des Judéens à Babylone que les hommes, enhardis par ce qu'ils voyaient faire autour d'eux, se perdirent tout à fait.

Sous l'influence démoralisatrice des Babyloniens, ils acquirent de nouveaux défauts. Jusque là, ils avaient été turbulents, envahisseurs par moments, cruels quelquefois, mais ils avaient cependant gardé au fond de l'âme le respect de Hevah, l'Esprit féminin, ils avaient même respecté la vérité, n'osant pas encore s'affirmer dans le mensonge et se cacher sous la ruse. Les Babyloniens, maîtres en ces matières, devaient leur en donner l'exemple; leur ville, qui allait bientôt disparaître de la scène du monde, était entrée en pleine décomposition morale. Les vainqueurs kaldéens, en attaquant les Hébreux, avaient, en plus du souci de détruire leurs institutions gynécocratiques, celui de les asservir (1); il n'est donc pas étonnant que, dans ce milieu misogyne, les Juifs se soient affermis dans leur révolte contre Hevah, et que, entraînés par l'exemple, ils aient conçu l'idée d'instituer une religion nouvelle, dans laquelle le Prêtre aurait le première place en même temps que les honneurs et les bénéfices du sacerdoce.

C'est donc de cette époque qu'il faut dater la nouvelle période religieuse des Juifs, l'origine du Judaïsme, venant renverser le premier culte, la vraie religion, pour lui en substituer une « qui n'est pas religieuse ». Cependant, les Judéens ne renoncèrent pas complètement à leurs traditions religieuses qui avaient répandu tant d'éclat dans le monde, ils ne renoncèrent pas à leur grande Divinité nationale, Iehaveh, ils se contentèrent d'en dissimuler le sexe, tout en lui conservant son ancien prestige, tant jalousé des peuples voisins.

C'est à Babylone que naquit et se fortifia le sacerdoce masculin. C'est là qu'Esdras et Néhémie étudièrent l'organisation ecclésiastique des Mages et s'inspirèrent de leur esprit.

C'est là que les *Lévites*, qui vont représenter « le Prêtre », prennent les idées que nous verrons exposées dans les livres dont on leur attribue la rédaction : l'*Exode*, les *Nombres*, le *Lévi-*

(1) A Babylone, les Juifs eurent un conseil dont les membres portaient le nom de chefs de la captivité. Ce conseil tenait la place du sanhédrin. Au retour, il fut porté à 120 membres, quoique l'Etat ne comprît plus que les tribus de Juda et de Benjamin, les seules masculinistes. Zorobabel, Esdras et Néhémie furent du nombre de ceux qui le présidèrent.

tique, dans lesquels tout se rapporte aux cérémonies extérieures du culte et aux intérêts de la classe sacerdotale.

C'est donc pendant la captivité que le pouvoir sacerdotal de l'homme devint indépendant, et c'est à partir de l'édit de Cyrus et du retour en Palestine qu'il devint absolu. Alors commença réellement « le prêtre », puis, continuant à évoluer, ces prêtres devinrent des scribes. Plus tard, quand les livres furent traduits et quand on s'occupa surtout de les enseigner et de les commenter, on vit apparaître les *Docteurs*, qui, depuis, restèrent toujours à côté du prêtre.

Mais combien est étroit et intéressé l'esprit des Lévites, comparé à l'esprit si élevé et si large des Prophétesses, ces grandes femmes qui avaient fait le caractère des Hébreux, qui leur avaient donné les qualités que leurs descendants ont toujours conservées, tant leur influence avait eu de force dans la jeunesse de l'humanité ! Ce sont ces grandes femmes qui leur avaient inspiré cette fidélité aux premiers principes qui devait résister à tous les malheurs, fidélité qui dure encore, et cette dignité ferme au milieu des souffrances et des persécutions. Ce sont les écrits des grandes inspirées qui ont donné à l'homme cette crainte de la Femme qui devait la faire respecter. C'est Hevah qui a sauvé le Juif de la ruine, c'est elle qui le sauvera encore de toutes les persécutions qu'il aura à subir.

LITTÉRATURE PENDANT L'EXIL

Ezéchiel (Jehazeh-el, ou Jehazekiel, celui que Hevah fortifie) (de 594 à 572)

Ezéchiel est *une Prophétesse* qui fut déportée à Babylone avec Joyakim dès 599. Elle commença sa prédication cinq ans plus tard, en 594, et la continua pendant 22 ans. Sa propagande ne fut pas aussi libre que celle des anciennes Prophétesses d'Israël, elle n'osait pas se présenter en public et faisait venir ses auditeurs chez elle. On allait l'écouter avec intérêt, on prenait plaisir à entendre son enseignement qui était « comme un chant agréable par la beauté de la voix et l'harmonie de la musique ». Son style didactique rappelle un peu la maîtresse d'école. C'est une femme d'étude plutôt qu'une véhémente inspirée. Elle n'est pas la brillante improvisatrice que furent ses devancières, elle travaille davantage, prépare ses conférences, les écrit déjà. Elle a moins

d'originalité que les premières Prophétesses, qui parlaient sous le coup de l'indignation ; quant à elle, elle se contente souvent de redire leurs imprécations sans avoir ressenti l'injure qui les provoqua. Ce n'est plus la belle allure de l'esprit ; du reste, aurait-elle pu prendre cette grande liberté dans la ville de l'exil ?

La nature des récriminations d'Ezékiel nous fait connaître son sexe. C'est elle qui reproche aux hommes de ne plus connaître la différence morale des sexes. Elle dit (XXII, 26) : « Les sacrificateurs ont fait violence à ma loi, et ont profané mes choses saintes (l'amour spirituel) ; ils n'ont point mis de différence entre la chose sainte et la chose profane (l'amour sexuel) ; et ils n'ont point donné à connaître la *différence qu'il y a* entre la chose immonde et la chose pure, et ils ont détourné leurs yeux de mes sabbats et j'ai été profanée au milieu d'eux. »

Elle s'élève aussi contre la fabrication du Phallus et reproche aux Juives de rendre à ce simulacre les louanges dues à Hevah (voir les chap. XVI et suivants ; voir aussi le chap. XXIII des *Rois*, II).

Daniel (de 600 à 500)

Daniel annonce la résurrection de la femme et son jugement (XII, 1). On en a fait la résurection des morts. La femme était morte en effet à la vie sociale.

« En ce temps-là, ton peuple sera sauvé, quiconque sera écrit dans le Livre (tout le monde) sera jugé. Et de tous côtés ceux qui dorment dans la poussière de la terre se relèveront... (allusion à la femme retranchée de la vie sociale et de l'histoire par l'homme). Elles se relèveront pour une vie perpétuelle (une glorification), eux pour une humiliation et une abjection perpétuelle. Les sages brilleront de l'éclat du firmament, et ceux qui ont donné aux autres l'exemple de la justice seront comme des étoiles à jamais » (1).

En lisant de pareilles menaces, on comprend combien les hommes étaient cruels vis-à-vis des femmes. Le livre de Daniel fut, du reste, écrit contre Nabuchodonosor. Quand on connaît

(1) C'est dans l'initiation à la maîtrise qu'on représentait la Femme morte (c'est-à-dire avalée par le grand Léviathan), mais devant ressusciter après trois jours. Cette mort et cette résurrection se retrouveront dans toutes les religions postérieures aux Mystères. Le livre d'Isaïe qui résume ce drame a dû servir dans les Mystères, et c'est sans doute comme cela qu'il a été conservé.

l'histoire réelle, on comprend mieux le motif pour lequel les écrits ont été dénaturés. Aucun homme n'aurait consenti à les *comprendre* dans le sens que leur donnait la femme.

La prophétie de Daniel représente les phases de la domination masculine par quatre bêtes, qui s'élèvent successivement de la mer. (On sait que la mer représente symboliquement les passions, l'ignorance, tout ce qui éteint les lumières de l'esprit.)

— C'est d'abord un lion ailé, — représentant la Prêtresse antique.

— Puis un ours, — l'homme grossier est sensuel.

— Puis un léopard ailé, — le Docteur, le philosophe.

— Puis une bête à dix cornes, — le peuple, la solidarité entre les forts pour le triomphe de l'injustice. Cette bête est la plus épouvantable de toutes.

Puis elle représente un personnage symbolisant la *Vérité* et appelé le « Très Vrai », qui prend séance dans une assemblée imaginaire et va juger les hommes.

« Mille fois mille le servent et dix mille sont debout devant lui (ou elle). Il rend ses arrêts ; l'empire et la vie sont ôtés aux quatre bêtes (13). C'est alors que paraît sur les nuées la Femme-soleil (les traducteurs ont mis : comme un fils de l'homme, pour faire croire qu'il s'agit de Jésus), elle vient comme un messager, elle s'avance vers le Très-Vrai et on la fait approcher de lui : l'Empire lui est donné et sa prééminence sera éternelle. »

C'est aussi dans Daniel que l'on trouve la statue dont la tête est d'or, la poitrine d'argent, la ventre d'airain, les jambes de fer, avec des pieds de fer et de terre ; c'est le règne de l'homme.

Une pierre se détache de la montagne, frappe les pieds de la statue et la renverse (la pierre, c'est la vérité, représentée souvent aussi par la fronde). Cette pierre devient une montagne qui remplit la terre entière. C'est certainement une femme qui a écrit cette parabole contre le règne de l'homme, et cette femme a été persécutée, puisqu'on la jette aux lions.

C'est dans Daniel qu'il est dit, faisant allusion à la femme vaincue : « Un oint sera retranché. »

Rappelons que ce mot « oint » signifie « qui a reçu l'onction », et que cette image fait allusion à l'onction génératrice. C'est donc bien de la femme qu'il est question. Daniel promet aussi le règne des « saints » sur la terre.

***

Quelle était donc la personnalité de Daniel ?

L'auteur de l'*Ecclésiastique*, énumérant tous les hommes juifs qui ont illustré leur pays, ne cite pas Daniel, qui — à en croire la Bible — aurait occupé les plus hautes charges chaldéennes (1). Pourquoi ce silence ? Parce que c'était une femme et que, à l'époque où on a écrit l'*Ecclésiastique*, elle n'était pas encore masculinisée.

C'est seulement du temps des Macchabées (en 120 avant notre ère) qu'on commence à parler de Daniel, et son livre daterait du VIe siècle. On se demande où ce livre fut caché. Ce ne peut être que dans les sociétés secrètes.

Si Daniel avait été un homme — et un Juif —, il aurait donné comme conclusion à son récit la conversion du roi au Dieu des Juifs, au lieu de batailler pour la Divinité des Féministes, « l'Esprit des Dieux saints ».

Si maintenant nous lisons le récit biblique dans la forme remaniée et altérée que lui ont donnée les reviseurs, pour y trouver des renseignements sur Daniel, nous trouvons dès le premier chapitre des faits qui nous éclairent, si toutefois nous considérons qu'il s'agit de la métaphore constamment employée par les Prêtres pour parler des choses sexuelles, toujours cachées sous un symbolisme alimentaire.

Ainsi, chez les Juifs, la défense de *manger* du sang, c'est l'antique défense de s'unir pendant la période menstruelle.

Le plat de lentilles d'Esaü est mis pour l'acte sexuel, que l'homme préfère à son droit d'aînesse.

La chevelure de Samson est une métaphore du même genre.

C'est pour cela que saint Jérôme dit que dans la Bible « chaque mot, point, syllabe, est plein de sens » (*in Eph.*, III, 6).

Il a raison, c'est le livre du mensonge savant.

Revenons à Daniel.

Dans le chapitre I, il est dit :

Ch. I, 3. « Et le roi dit à Asçpénas, chef des eunuques, qu'il amenât, d'entre les enfants d'Israël, et de la race royale, quelques

(1) Daniel reçoit le titre de *rab-mag* (maître des mages) et occupe la première place parmi les prêtres de la religion âryenne.

jeunes *femmes* (les reviseurs disent hommes) en qui il n'y eût aucune tache, belles de visage, instruites en toute sorte de sagesse, connaissant les sciences, et qui eussent beaucoup d'intelligence et qui fussent capables de se tenir au palais du roi, et qu'on leur enseignât les lettres et la langue des Kaldéens.

5. « Et le roi leur assigna pour provision pour chaque jour *une portion de la viande royale et du vin dont il buvait*, et qu'après cela quelques-unes d'entre elles, *servissent* en la présence du roi.

« Il y eut parmi eux, d'entre les enfants de Juda, Daniel (et trois autres).

8. « Or Daniel prit la résolution dans son cœur *de ne se pas souiller par la portion de la viande du roi*, c'est pourquoi il pria le chef des eunuques de lui permettre de *ne se point souiller.* »

Ceci me semble établir suffisamment le sexe de Daniel.

Nous voyons ensuite une parabole dont les reviseurs font un songe du roi, mais dont la signification est transparente (ch. IV, 2 et suivants) : « Un arbre s'élevait au milieu de la terre. Sa hauteur était grande, son branchage était beau et son fruit abondant, et il y avait de quoi manger pour tous. Les bêtes des champs se mettaient à l'ombre sous lui et les oiseaux des cieux se tenaient dans ses branches et toute chair en était nourrie (qui n'a reconnu la Mère, la femme qui allaite et qui protège ?).

« Mais voici venir deux hommes, un veillant (un homme de loi ou de police), un saint (homme d'église, prêtre), qui descendent des cieux et crient :

« Coupez l'arbre et l'ébranchez, jetez çà et là ses branches et répandez son fruit ; que les bêtes s'écartent de dessous et les oiseaux d'entre ses branches.

« Toutefois, laissez le tronc de ses racines dans la terre, mais qu'il soit lié avec des liens de fer et d'airain, parmi l'herbe des champs, et qu'il ait sa portion avec les bêtes dans l'herbe de la terre.

« Que son cœur soit changé pour n'être plus un cœur de femme et qu'on lui donne un cœur de bête. »

Tel était l'esprit de ce livre avant la revision. C'est dans ce même esprit que toute la fin du livre est consacrée à l'annonce du retour de la puissance féminine, dans un temps déterminé, après que le règne de l'homme aura produit l'abomination de la désolation. Des dates sont données, d'abord des gouvernements masculins qui se succéderont, puis de l'apparition de femmes qui

rapportent la vérité. Il semble qu'il y aura plusieurs tentatives, une première ne réussira pas, mais plus loin, plus tard, à une date fixée et très précise que l'on fait correspondre aux temps modernes, la rénovation définitive se fera et durera éternellement.

Les Catholiques n'ont pas manqué d'interpréter ces prédictions en leur faveur. Ils ont même interpolé un chapitre dans le livre de Daniel, annonçant leur Messie. Mais ce sont là de grossières supercheries qui ne trompent personne, le style du chapitre interpolé étant aussi disparate que les idées.

Il est regrettable que nous n'ayons pas le livre de Daniel tel qu'il a été écrit, car il aurait été curieux de savoir si l'intuition (car ces *visions* sont des intuitions) peut s'étendre à des époques lointaines.

C'est à Daniel que l'on reporte l'erreur, généralement répandue depuis, que le *Prophète* est celui qui prédit l'avenir, que la *Prophétie* est l'annonce d'événements futurs.

Le mot *Prophète* ou *Prophétesse* veut dire « qui parle », et le mot *Prophétie* indique le discours tenu. C'est le *Logos* des Hébreux.

C'est parce que Daniel était intuitive qu'on fait d'elle une *voyante* et un *devin*. Elle est l'auteur favori du peuple. On en fait aussi une astrologue (l'astronomie s'appelait alors l'astrologie). C'était donc une savante. Mais n'oublions pas qu'on en fait en même temps le chef des conjurateurs, ce qui prouve bien qu'elle n'approuve pas le gouvernement des rois.

Quelle était sa position à Babylone ?

La Bible moderne nous dit que le roi pensait l'établir gouverneur sur tout le royaume. Mais parmi les surnoms qu'on lui donne nous trouvons ceux-ci, qui sont babyloniens : Abad-Nabu, Azap-Nazi, chef des eunuques.

La moitié du Livre de Daniel est écrite dans le dialecte araméen (chaldéen). On y trouve un grand nombre de mots persans et même de termes grecs (par exemple *cithare*, *symphonie* (espèce de cornemuse), *psaltérion* (espèce de cithare) : 3, 5, 7, 10) (1).

Ceci a semblé à tort une preuve que le livre a été écrit après

(1) Les Hébreux transportés à Babylone pendant 70 ans y perdirent leur langue maternelle, qu'ils remplacèrent par le syriaque araméen, espèce de dialecte chaldaïque.

L'hébreu, perdu dès cette époque, cessa d'être la langue vulgaire des Juifs (Fabre d'Olivet, *Langue hébraïque*, 1re Partie, Introduction).

l'exil, puisque le dialecte araméen (chaldéen) n'a été adopté qu'après le retour de Babylone.

« Les auteurs de pareilles œuvres, dit Leblois, ont vécu à des époques de douloureuses épreuves pour la foi religieuse du peuple. Emus de compassion pour leurs contemporains persécutés, exaltés eux-mêmes par le spectacle des horreurs commises par les uns et du désespoir éprouvé par les autres, *ces hommes* (qui étaient des femmes) s'efforcèrent de consoler les opprimés par le mirage de temps meilleurs. Pour donner plus de poids à ces promesses d'avenir, ils supputent les temps, fixent les époques et présentent les événements sous des images assez claires pour les contemporains. Cette circonstance, précisément, fit la rapide fortune du livre de Daniel» (*Les Bibles*, L. V, sect. II, p. 206).

Ce sont les Chrétiens qui ont placé Daniel parmi les grands Prophètes, les Juifs l'ont maintenu parmi les *Kétoubim.*

Les sociétés secrètes pendant la captivité

Pendant l'exil à Babylone, les sociétés secrètes prennent un grand développement. C'est à ce moment que commence l'ordre des Esséniens, qui sont aussi des Thérapeutes.

Au dernier grade que nous avons mentionné, on a réorganisé les tribus et donné un chef au vieux Sanhédrin ou sénat d'Israël.

Nous allons voir maintenant, pendant les 70 ans de la captivité, les Mystères s'étendre et se compléter, grâce à la science et à l'activité de Daniel qui, pendant sa longue vie, va s'en occuper activement et fonder plusieurs grades nouveaux.

D'abord, cette annexe aux anciens Mystères forme un nouveau Chapitre, qu'on va appeler *la Voûte de Perfection.*

Le premier grade de ce Chapitre (le 12e dans la F.·. M.·.) est intitulé *le Grand Maître Architecte.*

Et ce qui frappe tout de suite, c'est que, parmi l'éclairage de la salle, on met *au Nord une Etoile lumineuse*, qui symbolise la lumière qui éclairera le monde dans les temps à venir, suivant la prédiction de Daniel.

Au-dessus, tous les attributs des sciences.

Daniel, représentée par celui qui préside, porte le titre de Grand Maître, qui est sans doute mis pour *Grande Maîtresse*, car ce personnage est vêtu de la robe blanche pontificale des Prophétesses.

Les surveillants sont toujours des hommes dans les Mystères primitifs. C'est sans doute pour cela que dans la F.·. M.·. le Grand Maître, dans ce grade, est habillé en femme, et les surveillants en hommes.

L'enseignement donné va encore avoir pour principal objet de rappeler que la connaissance première (Gnose) doit être celle de la *loi des sexes*. A cet effet, on fait encore intervenir l'*Etoile flamboyante*.

Ce grade semble avoir été le point de départ d'une philosophie nouvelle, résumée dans le mot *Gnose*. Cette science dont on va nous parler est celle qui a été instituée par Daniel. Elle semble avoir surtout pour but (encore une fois) de bien établir les lois qui régissent les deux principes — les deux sexes —, parce que les tentatives de cultes rendus à des dieux mâles sont venues jeter la confusion dans l'idée divine et dans le droit divin qui en est la conséquence. On explique que la « Gnose » a en vue la lutte des deux Principes, le bien et le mal, la matière et l'esprit, qui sont les manifestations du masculin et du féminin dans la vie de relation, celle qui est opposée à la vie sexuelle et se manifeste par la réaction du pôle cérébral en opposition avec le pôle sexuel : *tel est le mystère.*

Selon les premiers Gnostiques, la Divinité est l'émanation féminine, le Démi-ourgos ou Architecte de l'Univers, Sophia, la Sagesse. Elle a organisé la Terre et enfanté l'homme qui est devenu son adversaire, qui l'a combattue et a détruit son œuvre.

Nous retrouvons ici la parabole de l'Arbre qui s'étendait sur le monde entier : la Mère.

Mais les Gnostiques espèrent qu'une nouvelle incarnation de l'Esprit féminin viendra délivrer le genre humain de la domination du mauvais principe.

Cette attente, qui s'est perpétuée à travers le temps, est devenue une tradition qu'on enseigne dans la F.·. M.·., parce qu'il paraît qu'un des apôtres du Gnosticisme aurait transmis à un petit nombre d'initiés la doctrine secrète et le moyen *d'interpréter la Bible* selon la doctrine.

Ceci est très important.

En effet, la Bible est un livre qu'il faut interpréter d'après la *doctrine secrète*, parce que dans sa forme moderne elle n'en a été que la copie, ou plutôt la parodie.

Nous voyons que, d'âge en âge, elle nous fait des récits men-

songers, mais à travers lesquels il reste quelques faits, quelques noms, qui nous mettent sur une piste. Pour suivre cette piste, pour comprendre les faits, pour découvrir les personnages (toujours rendus méconnaissables), il faut étudier la science secrète de la même époque, en tenant compte, encore, que même celle-là est masculinisée dans les temps modernes. Il faut donc joindre aux rituels la tradition orale.

Le grade conféré dans le Mystère nouveau a un caractère sacerdotal, le diaconat. C'est le commencement de fonctions nouvelles dans le culte théogonique réformé, — et qui ne sont pas du tout celles des Lévites, — ni celles des rabbins qui vont apparaître.

Dans ce degré, on va nous montrer une « *pâte mystique* » faite avec du lait, de la farine, du vin et de l'huile. C'est un symbolisme destiné à rappeler et à sanctifier une fois de plus le rôle physiologique de la Mère. La farine, c'est la graine, l'ovule ; le vin symbolise le sang ; le lait complète la sécrétion maternelle.

(C'est l'idée exprimée dans la *parabole* de l'*arbre* qui nourrit toutes choses.)

L'huile est un symbole qui signifie *ce qui adoucit*. On lit dans les rituels : « Cette pâte magique représente la douceur, la sagesse, la force, et la beauté. »

C'est-à-dire ce qui résume les qualités féminines.

On la fait avaler au récipiendaire, en lui disant qu'en la recevant il reçoit symboliquement les qualités de la Mère.

Les rituels disent : « Que cette pâte magique que nous partageons avec vous cimente à jamais le lien qui nous unit et qui doit être si indissoluble que rien ne doit être capable de le briser. Malheur à qui nous désunira. »

Le cordon que les Maçons portent comme insigne est aussi l'image du lien qui attache l'homme à sa Mère, il représente le cordon ombilical. Mais comme, depuis *le régime de l'erreur*, il est défendu de dévoiler la loi des sexes, on a caché avec le temps la signification réelle que symbolisait cette pâte, celle qui permettait à la Mère de dire à l'enfant, à l'homme : *Je suis votre chair et votre sang*. Et, dans les rituels modernes, on dira que la pâte mystique représente le *cœur* d'Hiram (on sait que pour les masculinistes le *cœur* est le symbole qui a remplacé le sexe).

C'est depuis que les Catholiques ont parodié cette cérémonie, pour en faire l'Eucharistie, que la signification de cette pâte a changé. En devenant l'hostie, elle est devenue le symbole de

la sécrétion paternelle et non plus maternelle. On y a laissé le vin pour représenter le sang de la Mère, mais l'idée cachée est devenue tout autre.

C'est aussi dans ce grade des Mystères antiques qu'on institua la confession. On disait à celui qu'on initiait :

« L'homme, par la fatale influence du mauvais principe, est, hélas ! porté au mal, et nul homme ne peut se prétendre sans imperfection. Honorez-vous en reconnaissant publiquement devant vos frères les fautes que vous avez commises. Nous vous écouterons avec indulgence et nous pardonnerons de tout cœur les torts que vous avez pu avoir si vous les reconnaissez vous-même, ce qui nous prouvera que votre conscience est éclairée. »

C'est l'*épreuve de l'aveu.*

Toutes les femmes en comprendront l'importance psychologique. Cette épreuve a pour but de faire comprendre à l'homme qu'il ne doit jamais refuser d'avouer ses fautes à la femme et que l'entêtement et l'orgueil doivent être bannis de son cœur.

On met un nœud coulant à la main de l'initié et on lui fait embrasser l'*Etoile flamboyante*, pour compléter son attachement à l'Esprit féminin.

C'est ce que les Catholiques imitent en faisant embrasser une patène.

Dans tout ceci il est facile de voir l'origine de la confession et de la communion. Mais ne manquons pas de remarquer que les Catholiques l'appliquent à contre-sens, c'est-à-dire à *contre-sexe*, ce qui en fait une infamie.

Ce complément de la doctrine, qui devient une manifestation cultuelle, est appelé symboliquement l'achèvement de l'édification du Temple.

Il semble aussi, dans ce grade, qu'on s'occupe d'un plan financier pour obtenir des fonds et soulager le peuple.

Revision des Livres sacrés

C'est pendant la captivité que certains Juifs, au contact des lettrés babyloniens, se font littérateurs. Non pas que leurs œuvres soient originales, elle ne sont, d'abord, que la copie des œuvres féminines, mêlées aux traditions hindoues, chaldéennes, persanes, que l'on trouve mélangées aux textes hébreux. Tout cela devient une confusion d'idées et de mots. On y substitue des

noms d'hommes à des noms de peuples, on dit Abraham pour « Peuple de Brahma », on adopte le mot Adam pour désigner un premier homme, alors que l'adamique avait désigné primitivement « la vie végétale primordiale » : terre adamique, terre végétale.

C'est là qu'on conçoit l'idée de reviser le « Livre de la Loi » et de l'amplifier jusqu'à II *Rois*, 25, 29. On revise tous les écrits depuis la conquête de Chanaan jusqu'à Salomon, c'est-à-dire toute la période du régime gynécocratique ; on y ajoute l'histoire des deux royaumes en donnant le plus beau rôle à Juda et en humiliant Israël. Et c'est alors que nous voyons les Juifs, ces infidèles de la Loi, accuser les Samaritains d'infidélité.

Ce travail finit avec le 21e verset de II *Rois*, 25.

L'auteur de cette revision a puisé dans plusieurs sources :

1° Dans les extraits des Annales d'Israël et de Juda, que, d'ailleurs, il cite souvent.

2° Dans un recueil de traditions relatives aux prophètes *Sémaïa* (II *Rois*, 12, 22 et suiv.), *Ahia* (I *Rois*, 14), etc.

Quelques auteurs croient que c'est à Babylone qu'il faut chercher l'auteur du *Deutéronome* (deuxième Loi). D'autres attribuent ce livre aux Prophètes du VIIIe ou VIIe siècle. On le croit de Jérémie, à tort.

Ce livre est beaucoup plus moderne. Il date de l'époque chrétienne.

C'est en faisant cette revision des Livres que l'on y introduisit le dénombrement des peuples suivant la filiation paternelle, innovation qui n'avait pas été connue antérieurement. Jusque là, la filiation maternelle avait seule existé, l'enfant portait le nom de sa Mère.

(C'est pour rappeler la filiation maternelle — qu'on appelle le régime utérin — qu'on avait institué, dans les Mystères, la cérémonie que nous avons expliquée plus haut.)

Nous retrouvons aussi, à Babylone, les *Psaumes* (Tehillim, chants de louanges, que l'on chante aux cérémonies religieuses).

Dans le 2e livre des Macchabées (2, 13), il est dit : « On raconte, dans les écrits et mémoires de Néhémie, qu'il a fondé une bibliothèque et recueilli les livres des Rois et des Prophètes et de David et des lettres des rois concernant les présents faits au Temple. » Quels sont ces Livres de David dont il est parlé ici ? Ce ne peut être la collection des chants en vers, les *Psaumes* ; ce doit être ses

autres ouvrages, ceux qu'on nous donne comme perdus et parmi lesquels devaient se trouver des livres de science attribués plus tard à Salomon, à une époque où on ne voulait rien laisser à la gloire de la grande Reine. On ne songeait pas alors à faire de David un homme, c'eût été impossible, on était encore trop près de l'histoire, et la tradition orale, connue des sociétés secrètes, l'aurait démenti. Du reste, les Juifs n'ont jamais fait cette substitution de sexe et David est restée femme dans les livres des Rabbins. C'est dans la version grecque que son sexe a été changé.

En attendant, on imite ses œuvres et nous voyons à Babylone un auteur faire *les Psaumes pénitentiaux des Chaldéens*.

Le texte chaldéen, que M. Lenormand a traduit, d'après les publications de M. Rawlinson, ressemble pour le dehors aux lamentations des femmes israélites, c'est la même langue, ce sont les mêmes images, mais, pour le fond, le fragment chaldéen est moins intéressant que les *Psaumes de David*.

Les Targums (*ou Targoums*)

La langue hébraïque primitive, celle qu'avait employée Myriam pour écrire le *Sépher*, s'était tout à fait corrompue. Le peuple devenu grossier y avait ajouté son langage vulgaire, et le sens intellectuel des mots lui échappait absolument, comme les idées abstraites, elles-mêmes, lui étaient devenues étrangères. Après la captivité de Babylone, cette langue intellectuelle, cette langue des idées abstraites se perdit tout à fait. Ainsi donc, à l'époque d'Esdras, les Hébreux, devenus des Juifs, ne parlaient ni n'entendaient plus leur langue originelle, ils avaient perdu le sens des mots en même temps que la notion des idées. Ils se servaient d'un dialecte syriaque, appelé araméen, formé par la réunion de plusieurs idiomes de l'Assyrie et de la Phénicie, et assez différent du nabathéen qui, selon d'Herbelot, était le pur chaldaïque. L'hébreu, perdu dès cette époque, cessa d'être la langue vulgaire des Juifs.

Cette question a fait l'objet d'une profonde étude de Fabre d'Olivet. Voici ses conclusions :

« J'ai dit comment la langue hébraïque, formée à son origine d'expressions intellectuelles, métaphoriques, universelles, était insensiblement revenue à ses éléments les plus grossiers, en se restreignant à des expressions matérielles, propres et particulières

J'ai montré à quelle époque et comment elle s'était entièrement perdue. J'ai suivi les révolutions du *Sépher*, unique livre qui renferme cette langue. J'ai développé l'occasion et la manière dont se firent les versions principales. J'ai réduit ces versions au nombre de quatre, savoir : *les paraphrases chaldaïques ou Targums* ; *la version samaritaine* ; celle des hellénistes appelée la *version des Septante*; enfin celle de saint Jérôme ou *la Vulgate* » (*La Langue hébraïque restituée*, Préface).

Les livres (le *Sépher* et les *Prophètes*) appelés *Micra* ou lecture, étaient lus dans les synagogues et paraphrasés ; c'est-à-dire que, après la lecture de chaque verset, un interprète le rendait en langue vulgaire et l'expliquait au peuple. On appelait ces versions les *Targums*. Et on voit tout de suite combien cela prêtait aux libres interprétations.

Les *Targums* sont des versions ou des paraphrases faites dans l'idiome nouveau, le chaldéen ou l'araméen, qui devint la langue populaire après l'exil.

Les plus anciens Targums sont :

— Celui d'Onkelos (ou Ankelos), expliquant la *Genèse*.

— Celui de Jonathan, expliquant les premiers Prophètes (Josué, Juges, Samuel, Rois).

Onkelos évite de donner une forme à la Divinité. Quand il est obligé de parler des actes accomplis par Hevah, il les attribue à la *parole*, à la *présence*, à la *majesté* ou à l'Ange de l'Eternel.

Là où il trouve « les fils de la Déesse », il dit « fils des grands ».

Là ou il y a « Hevah dit : Voici l'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal », il dit : « Adam est le seul dans le monde à connaître par lui-même le bien et le mal ».

Là où il y a « Hevah dit : Je lève ma main vers les cieux », il dit : « J'ai fondé dans les cieux le séjour de ma demeure ».

Les Targums étaient des interprétations orales. Ce n'est qu'au IVe siècle de notre ère qu'on les écrivit définitivement (en Babylonie).

Et dans tout cela règne l'*amplification* masculine. Quand cela devient absurde, cela devient en même temps immense.

Quand on disait des femmes : *Elles couvrent toute la Terre*, on disait quelque chose de compréhensible, mais quand on interprète *femme* par *Juif*, et qu'on dit : « Ce peuple couvre toute la

Terre » (Balac à Balaam, *Nombres*, XXII, 5), on dit quelque chose d'absurde. Cela devient de l'hyperbole, de l'amphigourisme.

La première traduction du Sépher

Les Targums chaldaïques ne constituent pas la première traduction du *Sépher*. Les Samaritains, en possession d'une copie qui leur avait été secrètement envoyée, l'avait déjà traduit en langue vulgaire. Cette version, que nous possédons en entier, étant la première de toutes celles qui ont été faites, mérite par conséquent plus de confiance que les Targums qui, s'étant succédé et détruits les uns les autres, ne paraissent pas d'une haute antiquité.

D'ailleurs, le dialecte dans lequel est écrite la version samaritaine a plus de rapport avec l'hébreu que l'araméen ou le chaldaïque des Targums. Nous venons de voir qu'on attribue ordinairement à un nommé Ankelos (qu'on appelle un rabbin, avant qu'il y en eût) le Targum du *Sépher* proprement dit, et à un autre « rabbin » nommé Jonathan celui des autres livres, mais on ne saurait fixer l'époque de leur composition. On infère seulement qu'ils sont plus anciens que le *Talmud*, parce que le dialecte en est plus correct et moins défiguré.

Les Samaritains se méfiaient, avec raison, de ces écrits tirés du *Livre* depuis la séparation de Juda, c'est-à-dire depuis la révolte de l'homme.

Les auteurs modernes, qui ne voient pas qu'une lutte de sexes est en jeu dans cette histoire, ne comprennent pas les faits qui s'y discutent et basent leurs jugements sur des questions de détail mal comprises. C'est ainsi que les savants veulent que tous les livres composant la *Bible* aient été écrits du temps d'Esdras, c'est-à-dire à l'époque de la captivité. C'est une profonde erreur. Esdras n'a fait que reviser des écrits antérieurs à lui, et ce sont ceux qui ont échappé à cette revision qui ont le plus de valeur, qui sont les plus authentiques. Le recueil de Samarie est dans ce cas ; c'est le seul à peu près exact.

La Version samaritaine

Voltaire dit : « Le livre de la Loi était devenu si rare chez les Juifs, que du temps de Josias il ne s'en trouva qu'un seul exemplaire. »

Avait-il existé des copies du Livre avant Josias ? Nous ne le savons pas et ce n'est pas probable (1), c'est le rouleau emporté par les Juifs à Babylone qui semble être l'exemplaire unique. Et c'est là qu'une des fidèles Israélites, qui avaient suivi les Juifs en exil, arriva à en prendre une copie qu'elle envoya secrètement aux Samaritains. Cette Israélite est peut-être Ezékiel, c'est peut-être Daniel, car l'une et l'autre avaient gardé le culte du Livre sacré, et s'en occupèrent constamment. Jérémie était restée en Judée, c'est peut-être avec elle que les initiées communiquaient secrètement.

On ne sait pas où Ezékiel et Jérémie sont mortes, ni quelles ont été leurs dernières années, leurs terribles luttes.

Voyons maintenant comment la Bible samaritaine a été apportée en Occident.

L'abbé Sionnet écrit ceci en 1844, dans son *Introduction à la Bible* (p. 35, note):

« Origène, Africain, Eusèbe, saint Jérôme, avaient cité le *Pentateuque* samaritain. On le croyait perdu en Europe, lorsque, vers le milieu du dernier siècle, Saucy de Harley, prêtre de l'Oratoire et depuis évêque de Saint-Malo, en rapporta lui-même un exemplaire de Constantinople, où il avait résidé en qualité d'ambassadeur de France. Ce fut sur cet exemplaire que le P. Morin publia le *Pentateuque* samaritain dans la Polyglotte de Paris, ainsi que la version samaritaine, qu'il ne faut pas confondre avec le *Pentateuque*, car elle en est proprement une traduction libérale en samaritain moderne, langage mêlé d'hébreu et de chaldaïque » (2).

(1) Basnage, dans son *Histoire des Juifs*, cite un document qui ferait croire que les Samaritains possédaient la rédaction originelle du *Sépher*. Il dit :

« Dans une lettre écrite à leurs prétendus frères d'Angleterre (les initiés), les Samaritains se vantent d'avoir reçu le *Pentateuque* d'Abisha, petit-fils d'Aaron (et de Myriam alors), peu après l'entrée des Israélites dans la Terre promise ; ils assurent l'avoir encore écrit de sa propre main » (Basnage, *Histoire des Juifs*, l. VIII, ch. VII).

(2) La version samaritaine est écrite en hébreu, mais avec des caractères différents.

Les caractères samaritains sont les anciennes lettres hébraïques ou phéniciennes dont les Juifs ont fait usage jusqu'au temps de la captivité de Babylone. Les caractères du *Pentateuque* hébreu sont les lettres kaldaïques que les Juifs n'ont pu adopter que depuis la captivité.

Ces pérégrinations du Livre ne sont pas pour nous inspirer une grande confiance.

Cependant, cette version a toujours plus de valeur que les autres. En voici une preuve.

Prenons un verset dans les paraphrases chaldaïques, et le même dans la version samaritaine, et voyons la différence :

Paraphrase chaldaïque :

« Et il retourna, l'Eternel Jaii, dans son verbe (se replia en lui-même), à cause qu'il avait fait l'homme matériel en la terre, et il déclara qu'il briserait sa fierté conformément à sa volonté. »

Version samaritaine :

« Et elle retira, elle Hevah, la force (l'amour) dont elle avait fait l'homme en la terre, et elle ferma son cœur (le contracta vivement). »

La Mashore

Le premier soin des Prêtres, qui donnaient tant de valeur à « la lettre », fut de créer une convention grammaticale qui posait les règles de l'écriture que, désormais, on allait employer. C'est ce qu'on appelle la *Mashore.*

Ces règles avaient plusieurs objets. Il ne s'agissait pas seulement de créer une grammaire, mais d'instituer une clef (une sorte de grille secrète) qui permettait de donner un sens nouveau aux phrases qu'on laissait dans le texte, parce qu'on ne pouvait pas tout changer.

Fabre d'Olivet dit : « La première *mashore* (dont le nom indique l'origine assyrienne, ainsi que je le démontrerai dans ma grammaire) règle la manière dont on doit écrire le *Sépher*, tant pour l'usage du Temple que pour celui des particuliers, les caractères qu'on doit y employer, les différentes divisions en livres, chapitres et versets, que l'on doit admettre dans les ouvrages de Moïse ; la seconde *massore*, que j'écris avec une orthographe différente, pour la distinguer de la première, outre les caractères, les points-voyelles, les livres, les chapitres et versets dont elle s'occupe également, entre dans les détails les plus minutieux touchant le nombre de mots et de lettres qui composent chacune de ses divisions en particulier, et l'ouvrage en général ; note ceux des versets où quelque lettre manque, est superflue, *ou*

bien a été changée pour une autre ; désigne par les mots *Keri* et *Chetif* les diverses leçons qu'on doit substituer, en lisant, les unes aux autres ; marque le nombre de fois que le même mot se trouve au commencement, au milieu ou à la fin d'un verset ; indique quelles lettres doivent être prononcées, sous-entendues, tournées sens dessus dessous, écrites perpendiculairement, etc., etc.

« C'est pour n'avoir pas voulu distinguer ces deux institutions l'une de l'autre que les savants des siècles passés se sont livrés à des discussions si vives : les uns, comme Buxtorff qui ne voyait que la première *mashore* d'Esdras, ne voulaient point accorder qu'il y eût rien de moderne, ce qui était ridicule relativement aux minuties dont je viens de parler ; les autres, comme Cappel, Morin, Walton, Richard Simon même, qui ne voyaient que la *massore* des rabbins de Tibériade, niaient qu'il y eût rien d'ancien, ce qui était encore plus ridicule relativement au choix des caractères, aux points-voyelles et aux divisions primitives du *Sépher*. Parmi les rabbins, tous ceux qui ont quelque nom ont soutenu l'antiquité de la *mashore* ; il n'y a eu que le seul Elias Levita qui l'ait rapportée à des temps plus modernes. Mais peut-être n'entendait-il parler que de la massore de Tibériade. Il est rare que les rabbins disent tout ce qu'ils pensent » (Fabre d'Olivet, *La Langue hébraïque restituée*).

On voit clairement, après cela, que le but des Prêtres fut de dénaturer les mots pour en altérer la signification.

Les Massorètes remplacèrent les voyelles par des signes. En changeant la prononciation de ces signes, ils ont défiguré les mots.

Exemple : *Hevah* devient *Haveh*, qui devient *ave*, qui devient *Eve*.

La vieille langue n'avait qu'un temps pour le présent et le futur. Une nouvelle grammaire changea tout cela.

Voici un exemple de ce que les textes peuvent devenir après ces changements :

Dans l'hébreu :

« Ta jeune milice ressemble à la rosée enfantée par l'aurore. »

Dans la Vulgate et les Septante :

(*Ps.* 109, v. 3) « Je t'ai engendré avant l'astre du jour. »

Le *Talmud* de Babylone, doctrine des Rabbins, dit que *la Loi de Moïse* passa des Prophètes à la Grande Synagogue (*Pirké Avoth* ou *Aboth*, qui veut dire le Chapitre des Pères).

On appelait ainsi un conseil d'hommes chargés, dit le *Talmud* (Mishna), de fixer une barrière autour de la « Loi », et cette barrière, c'est la *Massore*, travaux et association de théologiens juifs.

Les auteurs du *Talmud* de Babylone disent que la Grande Synagogue a achevé le canon des Livres saints des Juifs.

L'abbé Glaire dit :

« Le *Pentateuque*, ainsi corrigé par Esdras, devint différent du *Pentateuque* des Samaritains.

« Les autres livres furent aussi assez différents des manuscrits hébreux sur lesquels travaillèrent les 70. Après, le texte fut soigneusement conservé. »

Le Royal-Arche
(Royauté ancienne)

Mais les Féministes devaient protester. Aussi c'est ici que les sociétés secrètes prennent de l'importance.

Non seulement on dénature le *Sépher*, mais la grande persécution contre tous les *Livres sacrés*, commencée au VIIe siècle, se continue et redouble partout. Et on recherche tous les écrits des grandes Initiatrices, pour les faire disparaître.

C'est pour les sauver que les initiées vont chercher de nouveaux moyens de préservation. Déjà, aux Indes, on avait caché les livres dans des souterrains inaccessibles. Nous allons voir les Israélites de Babylone employer le même système et tenir leurs assises secrètes dans des caves hermétiquement closes, sans ouverture autre qu'une trappe par où l'on descend à l'aide d'une échelle ; ces caves devaient, en effet, être inaccessibles si nous en jugeons par celle qui sert encore dans la F.·. M.·. aux assemblées de ce grade (le 13e). Dans ce souterrain qui sert de Temple, se trouve une salle peinte en blanc. La voûte est supportée par *neuf arches* sur chacune desquelles est inscrit un des noms des neuf Déesses qui écrivirent les Livres sacrés.

On les appelle les neuf Architectes, parce que ce sont elles qui ont révélé les lois de la Nature, la science qui a fait la première civilisation.

Dans ce grade, on représente Hiram en habit de voyage, ce qui symbolise la dispersion d'Israël dans tous les pays.

Les lumières sont au nombre de neuf, disposées de façon à former un octogone, et la 9e vers l'Orient, près de l'autel. C'est

celle qui représente Myriam, qui a toujours une place privilégiée dans les Mystères de Jérusalem.

La légende de ce grade a été embrouillée à dessein. Cependant, elle nous apprend que le prophète Enoch cacha sous *neuf Arches* un delta (le triangle féminin) où se trouvait inscrit « *le nom indicible* ».

(Ce nom qu'on ne peut pas dire, c'est celui de la Déesse Hovah).

Avec ce delta étaient les deux colonnes dont le Temple maçonnique a gardé le symbolisme; seulement, ici, la colonne masculine est devenue d'airain (c'est la force), la colonne féminine de marbre (elle reste blanche et ferme).

Sur ces deux colonnes était gravé l'état des sciences avant le Déluge (qui symbolise la persécution).

On suit les destinées de ce dépôt jusqu'à l'époque de David. Alors on chercha à découvrir la 9e voûte (le *Sépher*), celle où se trouvait expliquée la prononciation du *nom indicible*, gravé sur le delta.

(C'est le triangle qui surmontait le Temple de Jérusalem et portait le nom de Hevah.)

On suppose que trois Grands Maîtres *Architectes* firent cette recherche (ce sont les trois fondatrices des Mystères de Jérusalem). Elles parvinrent à découvrir la 9e voûte dans ce local souterrain ; elles trouvèrent sur la colonne d'airain (masculine) le delta masculin portant trois iod, avec les signes de prononciation des Massorètes, mais elles ne trouvèrent pas la colonne de marbre (l'œuvre féminine) où se trouvait expliquée la prononciation du *mot indicible* gravé sur le delta.

(On voit que tout ceci se rapporte à l'œuvre des Massorètes qui ont changé la prononciation des mots et dénaturé le nom de la Déesse d'Israël.)

Quant à la colonne de marbre (féminine), elle a été séparée de celle d'airain (masculine) par le cataclysme du déluge (la persécution).

Un des Grands Architectes porte une clef d'or avec une inscription en initiales que l'on traduit en latin par cette phrase : *J'ai trouvé le mot dans la gueule du lion.* Cette clef, ce mot qui est dans la bouche du lion (force morale), c'est la connaissance de l'antique langue hébraïque dans laquelle le *Sépher* avait été écrit.

Tout le symbolisme de ce grade a pour but de protester contre

les changements apportés par les Massorètes dans l'écriture et dans la prononciation des mots.

Cette cave me semble avoir encore une autre signification. Elle représente le monde inférieur souterrain, sans lumière, que l'ignorance et la tyrannie ont créé. L'homme y règne, il y est roi, trois fois puissant Grand Maître. Il est sous un dais, couronné, ayant en main un sceptre, il est revêtu d'une robe royale de couleur jaune et d'un manteau de satin bleu doublé d'hermine.

Cette descente dans le monde inférieur était l'objet de légendes diverses à cette époque : la descente d'Istar aux Enfers, celle de Proserpine dans le sombre royaume de Pluton, etc.



Vers la même époque, c'est-à-dire toujours pendant la captivité, on institue un 14e degré qui se tient encore dans une cave, et même dans une seconde cave qui fait suite à la première et à laquelle on accède par un couloir étroit éclairé par une seule lampe antique suspendue au plafond. A l'entrée, il y a un petit fossé ; c'est de plus en plus lugubre.

Quand le récipiendiaire arrive dans cette cave, il se trouve en face d'un lion, celui dont nous avons déjà parlé, qui tient une clef dans sa gueule.

C'est ce symbolisme que la Bible a imité quand elle a envoyé Daniel dans la fosse aux lions. Seulement, cet animal ne fait aucun mal à ceux qui ont la clef.

On a fait remarquer que la fosse aux lions est celle des bas-reliefs de chasse d'Assourbanipal (British Museum).

Au fond du dais se trouve encore le triangle avec les trois iod (1), puis, devant le trône, les accessoires du culte de la nouvelle religion des rabbins.

On voit aussi dans la salle un grand vase rempli d'eau, représentant la mer d'airain du Temple, et qui symbolise les eaux de l'ignorance, c'est-à-dire le déluge.

Ce grade s'appelle *le Grand Ecossais de la Voûte Sacrée.* D'où vient ce titre ?

On dira dans les rituels modernes que c'est Jacques VI, roi

(1) C'est à partir de ce moment que les Juifs défendent de rétablir les Ecritures, disant : « On n'y changera pas un *yod* » (un iota).

d'Angleterre, qui aurait composé ce grade, appelé aussi *Parfait et Sublime Maçon*. Mais, comme tous les grades des Chapitres ont une origine ancienne et contemporaine des événements bibliques, ce monarque a pu réformer ce grade, mais il ne l'a pas créé, — et voici ce que ce titre me suggère.

Si, comme l'affirme la Duchesse de Pomar, les tribus dispersées se réfugièrent en Occident et surtout en Ecosse (l'ancienne Calédonie), il est possible qu'à l'occasion de cette émigration on ait créé un grade symbolique, destiné à la rappeler.

L'eau qu'on met dans le Temple pourrait symboliser un voyage par mer.

On sait que M[me] de Pomar voyait dans ces émigrés les dépositaires de la tradition qui devait, plus tard, reparaître.

Il est certain que c'est en Ecosse que la F.·. M.·. a reparu et, de là, s'est répandue sur le monde.

Dans ce grade, on récapitule la science symbolisée par la pierre cubique, surmontée de la Pyramide, ce qui signifie union du féminin et du masculin pour l'élévation de l'humanité. On établit une écriture conventionnelle, on explique encore les forces spirituelles symbolisées par l'Etoile à six branches, et on montre la nécessité pour l'homme de se mettre en communication avec l'Esprit féminin.

Le Grand Ecossais porte un anneau d'or en forme d'alliance, dans l'intérieur duquel sont gravés d'un côté le nom de l'adepte et la date de sa réception, de l'autre ces mots : *La vertu unit ce que la mort ne peut séparer.*

C'est cet anneau qu'on imitera dans l'alliance donnée le jour du mariage. Mais le mariage sera une union sexuelle, tandis que l'union initiatique était une union spirituelle.

Espérance

Au milieu de ces formidables luttes, une seule chose reste dans la monde gynécocratique : l'Espérance.

La Femme vaincue ne voulut jamais croire que la Vérité pût être à jamais effacée de l'esprit humain, que la raison de l'homme fît un naufrage complet. Elle gardait l'espérance de jours meilleurs. L'idée s'était ancrée en elle qu'un temps viendrait où les choses seraient remises à leur place, rétablies dans leur ordre primitif.

Cette croyance devint profonde et générale. La Femme primitive avait été la révélatrice des lois de la Nature, la fondatrice de la Religion ; une autre Femme reviendrait qui se ferait assez forte pour être tout à la fois la Justicière des hommes et la Salvatrice des femmes. Cette rédemptrice viendrait reprendre et achever l'œuvre des premiers jours. Elle rétablirait, dans le monde, l'enseignement des lois de la Nature — qu'Elle retrouverait par la force de son génie —, et referait l'histoire en y réintégrant le monde gynécocratique effacé par l'homme. Elle referait le monde, tel qu'il fut dans les temps primitifs, elle lui rendrait sa science, sa morale, sa Religion, et cela quand les hommes auraient tout renversé !

Chaque femme qui naissait repassait par les mêmes phases de la lutte. Toutes, impatientes du joug qu'elles supportaient, irritées des contraintes nouvelles qu'on voulait leur imposer, se firent, de la *liberté* à reconquérir, un but à atteindre. Il y avait en chacune d'elles un germe de révolte. C'est que la violence comprime les élans de la Nature, mais ne les supprime pas, et, en les comprimant, elle ne fait qu'accumuler des forces pour l'explosion.

Le Jugement de Hevah

Les Prophétesses parlent souvent du « Jugement de Hevah », le Jugement de la Femme contre l'homme.

Hevah, la Déesse, c'est le souverain juge des actions de l'homme, aussi il la craint. Et ce qui prouve qu'il la craint, c'est qu'il la trompe pour éviter ses reproches.

Isaïe parle de la « Journée de Hevah », c'est-à-dire du Jugement de la Femme, prononcé dans les grandes assemblées, dans les assises solennelles des peuples, dont on a fait *le Jugement de Dieu* (*Isaïe*, Ch. II, 12).

C'est sous cette forme prophétique — et au futur — qu'Isaïe parle du Jugement. Elle annonce aux hommes qui font le mal qu'ils seront jugés. Ce que la Femme n'exécute pas aujourd'hui, elle l'accomplira plus tard. « Ne vous faites point d'illusion, pécheurs orgueilleux, le Jour de Hevah viendra. Les grands et les forts oppriment maintenant, mais ils seront humiliés à leur tour. »

Dans Joël, nous lisons (Ch. II et dernier) : « En ce temps-là,

j'assemblerai les nations, je les ferai descendre dans la vallée du jugement de Hevah, à cause de mon peuple et de mon héritage d'Israël *qu'ils ont dispersé parmi les peuples.* Que les nations se lèvent, qu'elles viennent à la vallée du jugement de Hevah, car je siégerai là pour juger tous les peuples d'alentour. Prenez la faucille, la moisson est mûre ; venez, descendez, la cuve est pleine dans le pressoir ; car leurs méfaits sont au comble.

« Les peuples ! à la vallée d'écrasement ! car le jour de Hevah est proche. Et Hevah sera le refuge de mon peuple et le rempart des enfants d'Israël. »

Le Jugement est aussi annoncé dans *Judith* (XVI, 17) :

« Malheur aux nations qui s'élèveront contre mon peuple; Jehaveh toute-puissante en fera justice au jour du Jugement, en livrant leur chair aux vers et au feu, et ils souffriront et se lamenteront à tout jamais. »

Retour de l'exil
(536)

La chute du puissant empire de Babylone, détruit par Cyrus, rendit la liberté aux hommes de Juda, qui retournèrent alors dans leur pays et reprirent possession de la Palestine.

La première autorisation de retour fut donnée par Cyrus, après la prise de Babylone par les Perses en 536 (*Esdras*, I, 5 et 6) (1). Un certain nombre de Juifs, profitant de l'édit royal, retournèrent en Judée, sous la conduite de Zorobabel, assisté d'un prêtre, Josué, pour régler le cérémonial religieux, car leur préoccupation était le Temple plus que l'Etat, c'est-à-dire l'autorité religieuse à laquelle ils sont bien forcés de reconnaître la plus grande force et dont ils veulent définitivement déposséder les Prêtresses. 500.000 personnes revinrent, dont 4.000 Cohen (prêtres), nous disent ceux qui veulent donner aux prêtres une grande importance. Ils arrivèrent à Jérusalem au milieu d'une ville ruinée. Ils s'occupèrent, d'abord, de rebâtir la ville et surtout de rebâtir le Temple, en le consacrant à la nouvelle religion qu'ils voulaient faire prévaloir. Cela provoqua des larmes et d'amères récriminations de la part des femmes, des mères qui,

(1) Depuis la destruction de Jérusalem jusqu'au retour des premiers émigrants, il y a 52 ans, non 70 comme on a l'habitude de le dire.

voyant dans cette substitution la ruine de leur autorité, jetaient des cris de douleur ; aussi la reconstruction du Temple n'eut lieu qu'avec une extrême lenteur. Les Samaritains et tous les Israélites irrités parvinrent à faire défendre les travaux par le roi de Perse, Cambyse.

Ils furent repris sous Darius et achevés en 515 (la sixième année de Darius).

Le jour de la dédicace, on inaugura *le sacrifice des animaux*, en sacrifiant 100 veaux, 200 béliers, 400 agneaux et 12 boucs, et on célébra la Pâque suivant le nouveau rituel. Après cela, nous ne savons plus rien de ce qui se passa à Jérusalem pendant 50 ans, ce qui prouve que ce triomphe du Prêtre fut suivi d'une époque de persécution, même de terreur, qu'on n'a pas voulu nous raconter.

Restauration des Juifs

Les Juifs, beaucoup plus favorisés que les Israélites, purent se reconstituer en royaume. Cyrus leur permit de relever Jérusalem et d'y établir leur capitale. Ils vécurent dominés par Cyrus, mais non pas asservis.

L'origine de ce royaume juif lui assurait une espèce de privilège parmi les autres royaumes masculins ; il y avait comme une sorte de complicité entre eux, toutes les sévérités ayant été réservées pour les fidèles de la Gynécocratie. Aussi les Juifs purent-ils, grâce à cela, garder une certaine indépendance au milieu des grands royaumes qui les entouraient ; ils furent respectés par la royauté macédonienne de Syrie et ils le furent de tous les conquérants masculins — même des Romains —, et ce ne fut que plus tard, quand ils furent égalés et dépassés en trahison et en révolte, qu'ils commencèrent à être inquiétés.

Depuis le schisme, les dissidents d'Israël avaient pris le nom de Judéens (d'où Juifs). Un intérêt commun les unissait, mais ils n'avaient plus dans leur vie et dans leurs mœurs le lien moral, l'ancien pacte d'alliance, qui avait fait des Israélites une famille unie et forte. Le lien qui maintenant unissait les Juifs entre eux était plutôt une honte commune, une vengeance ou un remords, et, s'ils furent des frères, ce fut dans la trahison qu'ils puisèrent le ciment de leur alliance. Les anciens Israélites leur avaient donné un nom — Caleb (chien de Dieu) — qui était presque synonyme de Juda.

Adonaï

C'est l'époque des Dieux nouveaux. Celui que nous voyons surgir en Syrie, Adonaï, a une histoire qui va nous éclairer sur sa réelle signification.

Adon, d'où il vient, est un nom qu'on prononça d'abord Edon.

C'est depuis qu'on a donné le nom d'Adam au premier homme (pendant la captivité), qu'on va introduire ce nom dans la nouvelle religion masculine, en opposition avec le nom de Hevah (la Femme).

Il est facile de montrer que Adon ou Adam sont un même nom. Tous deux signifient le *rouge* ou le roux (c'est l'arbre ancêtre, venu de la terre *Adamique*).

Adam, l'homme, le premier-né (comme Esaü, dont il recommence la légende), c'est l'adversaire de la Femme ; Esaü était son frère, Caïn aussi. Celui-ci sera son époux, parce que, depuis, on a inventé le mariage.

Ce sont les Juifs Kabbalistes qui de Adam ont fait Edon et Adon. Il était facile de changer les voyelles, puisqu'on ne les écrivait pas.

Cet Edon, cet ennemi, est représenté d'abord comme le « farouche Adonaï » du désert, l'adversaire redoutable, tel que les Caïnites le furent pour les Habélites — (la légende est la même, du reste).

Plus tard, on va lui donner un nouveau rôle, le faire monter en grade dans la hiérarchie des Dieux, il va devenir le « Seigneur maître des cieux et de la terre ». C'est lui qu'on va adorer à Byblos.

Puis, quand arrive l'époque de grande affliction des femmes, quand elles s'en vont pleurer leur Déesse morte, leurs nations dispersées, les hommes parodient leur douleur, pleurent la mort de l'homme, — du Dieu mâle. C'est ce que nous avons vu en Egypte où Osiris, le *mort*, dont les membres sont dispersés, est pleuré par les femmes, les pleureuses ! — ô ironie !...

En Syrie, en Phénicie, même parodie : Adonis est mort et on le pleure.

Les *Bacchants* vont se faire appeler *Edonides* et célébrer leurs Mystères sur la montagne d'*Edon* en *Edonis*, contrée de la Macédoine. Ce nom va se retrouver à chaque instant.

Quand ce culte nouveau s'introduisit chez les Juifs, après leur retour de l'exil, ils substituèrent ce nom à celui de Hevah, et choisirent le mont Calvaire placé au nord-ouest de Jérusalem (ce mont où David avait pleuré sa royauté perdue) pour célébrer les fêtes de ce Dieu nouveau, auquel les hommes donnaient la beauté de la Femme, en même temps qu'ils lui donnaient son rôle et sa puissance.

Ces cérémonies, appelées *Adonies*, duraient deux jours. Lucien dit de ces fêtes :

« En mémoire de la mort d'Adonis, les habitants de Byblos célèbrent tous les ans des orgies dans lesquelles ils se frappent la poitrine, pleurent et mènent un grand deuil par tout le pays. Quand il y a eu assez de larmes et de plaintes, ils offrent des présents funèbres à Adonis pour honorer sa mort. Mais, le lendemain, ils racontent qu'il est ressuscité et le placent dans le ciel. Ils se rasent en outre la tête. Les femmes, si elles le préfèrent, sont mises à l'amende : elles s'offrent aux étrangers pendant tout un jour et le prix de leurs faveurs est attribué à Vénus » (1). Telle est la manière dont ces mœurs carnavalesques furent racontées après quelques siècles.

C'est sur ce mont Calvaire (mont des chauves, Golgotha en hébreu) que la femme avait pleuré les souffrances qui lui avaient été causées par les hommes dégénérés (les hommes *chauves*). C'est pour cela que ce lieu fut choisi par ces ironiques, pour être le lieu où l'on venait se tondre en souvenir d'Adonaï !... La tonsure était destinée à masquer la calvitie (2).

Les *Adonaïes* étaient la parodie des cérémonies que faisaient les femmes dans leurs Mystères, pour pleurer la mort sociale de la Déesse et surtout celle de Myriam !

L'époque de ces fêtes coïncidait avec l'équinoxe du printemps.

Pendant la semaine consacrée, le sol était jonché de fleurs et de verdure sur le passage des processions. On y voit l'origine

(1) Voir Lucien, *Déesses Syriennes*, p. 57. Voir aussi Plutarque, *Vie d'Alexandre*, *Vie de Nicias* ; Théocrite, *Idylle* V ; Ammien Marcelin, *Histoire*, L. XIX, 51.

(2) Les Ecritures revisées s'occupent beaucoup de cette question. Dans *Juges*, XIII, 5, on lit : « Le rasoir ne passera pas sur sa tête. »

« Tu ne passeras pas le rasoir sur la tête de mes prophètes », dit-on aussi.

Les Brahmanes recevaient la tonsure et la ceinture sacrée.

de la semaine sainte des Catholiques, la mort de leur Dieu et sa résurrection.

Quand arriva l'époque de transition pendant laquelle les Déesses devinrent des signes astronomiques, les mettant ainsi hors du monde, on ne manqua pas de mettre au ciel un Adonis qu'on appela Vénus-Adonis ; c'est ainsi que la Déesse androgyne est représentée pendant les premiers temps de l'ère chrétienne (1). Les Hébreux en faisaient aussi un androgyne en l'appelant Adoni-ish ou Adoni-Iahveh (2).

Adonaï porte un manteau semé d'étoiles, c'est la Divinité qui représente le Ciel. Que le voilà loin du brutal Caïn, de l'envieux Esaü ! (Voir de Witt, *Lettres sur les représentations d'Adonaï*, dans les « Annales de l'Institut archéologique », année 1845.)

On donna si bien à Adonaï l'apparence d'une femme, que des auteurs s'y sont trompés. Du temps de Plutarque, il était considéré comme androgyne (*Symposiaques*, L. IV, Question 5).

Dans les hymnes d'Orphée, c'est aussi un être androgyne (Hymne 53). Ce n'est qu'après le Christianisme qu'il ne sera plus qu'un Dieu mâle doué des qualités et de la beauté de la Déesse. Et, quand il sera ainsi spiritualisé, on altérera les textes pour lui donner une place dans des écrits déjà anciens.

Ainsi, Ezéchiel, dans une vision à Jérusalem (Ch. VIII, 14), dit : « Mené vers la porte du Seigneur, qui regarde du côté du septentrion, il voit en ce lieu des femmes pleurant *Adonis.* »

C'est la traduction grecque, les *Septante*, qui dit Adonis ; le texte primitif dit : « pleurant Tammouz ». Donc on a mis Adonis où la *Prophétesse* Ezékiel avait mis un nom qui servait à désigner *Tanit*, un des noms de la Déesse Astarté.

Nul doute n'est possible : Adonaï, c'est Adon ; Adon, c'est Adam, l'homme qui imite la Femme morte et pleurée, mais dont la résurrection est attendue.

Mais le retour de la Femme, c'était dans l'esprit populaire le retour à la Loi morale ; on attendait d'elle une nouvelle formule de la Loi, une rédemption, et cette Loi devait faire renaître

(1) Macrobe, *Saturnales*, I, § 21. Eusèbe, *Préparation évangélique*. Jean Lydien, *Les Mois*, IV, 44.

(2) Le nom d'Adonaï devint un titre mâle équivalent de Seigneur. On disait Adoni-Ram, Adoni-bezaq (*Juges*, I, 5), Adoni-sedeq ou Tsadek (*Josué*).

la *chasteté*. Pour représenter cette prétention et s'en moquer, on symbolisait le retour d'Adonis par des plantes anaphrodisiaques.

C'est l'Adonaï des Syriens qui devint, en Grèce, le bel Adonis. Et les modernes, au lieu de nous expliquer l'origine de ce Dieu mâle, l'élèvent jusqu'à l'hermaphrodisme divin, et, ne considérant la légende que dans sa dernière forme, nous le représentent comme étant un jeune Grec d'une grande beauté. On lui fait une nouvelle légende. Il inspire à Vénus une ardente passion (ces hommes ne pensent qu'à l'amour), il est mis en pièces par un sanglier furieux (l'homme-sanglier qui tua la femme), mais maintenant c'est Diane qui est cause de tout, c'est elle qui a suscité le sanglier à la prière de Mars. Voilà tous les rôles changés. Descendu aux Enfers, il est remarqué par Proserpine qui s'en éprend, puis rendu à la vie pendant six mois de l'année. Jupiter finit par ordonner que le bel Adonis soit libre quatre mois de l'année, qu'il en passe quatre avec Vénus et quatre avec Proserpine.

C'est l'histoire de la Femme morte, descendue dans l'enfer masculin et ressuscitée plus tard, suivant l'espérance du temps, qui est ici dénaturée, mais encore reconnaissable.

Les Grecs acceptaient avec enthousiasme les cultes étrangers ; c'était nouveau, cela venait des pays d'Asie, qui avaient tant de prestige, puis cela ne ressemblait pas à leur culte officiel, les affiliés y trouvaient le plaisir de la révolte. Il n'en fallait pas davantage pour faire leur succès.

Les femmes, qui ne comprenaient pas, y voyaient une idée de délivrance qui les séduisait.

Au siècle de Périclès, on voyait le culte syrien d'Adonis, sa passion, son tombeau, sa résurrection, célébré partout. Panyasis, oncle d'Aristote, écrivain du ve siècle avant notre ère, raconte la légende d'Adonis, que nous avons résumée plus haut ; après lui, Apollodore en parle (*Bibliothèque Mythologique*, L. III). Théocrite dans ses *Idylles* (XV), Ovide dans ses *Métamorphoses* (L. X, vers 298 et suivants), etc. etc.



Adonaï, qu'on traduit par « *Mes Maîtres* », « *Mes Seigneurs* », est un mot pluriel, comme Elohim, pris pour le singulier. On disait *Adonaï* (les Seigneurs) comme on disait *Shaddaï* (les forts,

les hommes). On imitait en cela l'ancien usage qui consistait à dire, pour désigner les femmes, « les Dêwas ».

On introduisit ce nom dans les textes hébreux, en quelques endroits, en le mettant à la place de Jehovah.

Dans *Genèse*, 5, 10, 17, on a mis Adon haadonim, qu'on a traduit par « Seigneur des Seigneurs ».

Au singulier, on trouve Adon, traduit par Maître.

En Syrie, la parodie va plus loin : Adonis est appelé *Sabaoth*, Seigneur des sept cieux, de l'armée des étoiles. C'est la parodie de Hevah-Sabathée. De Sabathée on fait Sebaôth, Çebaôth, « astre » ou « *armée céleste* », si souvent cité dans les écrits des Prophètes, depuis le VIIIe siècle.

Cette expression apparaît pour la première fois dans Amos (3, 13). Elle est dans Jérémie (46, 18), dans les *Psaumes* (5, 3 ; 44, 5 ; 48, 3 ; 68, 25). Elle est dans Isaïe, dans une multitude de versets, mais partout « Hevah-Sabathée » a été traduit par « l'*Eternel* des armées ».

Ch. V, 16. « Et l'*Eternel des armées* sera élevé par le jugement et le « *Dieu* » fort et saint sera sanctifié par la justice. »

Isaïe, ch. I, 23. « Les principaux de ton peuple sont rebelles, et ce sont des compagnons de larrons : chacun d'eux aime les présents, ils courent après les récompenses, ils ne font point droit à l'orphelin et la cause de la veuve ne vient point devant eux.

24. « C'est pourquoi le Seigneur, *l'Eternel des armées*, le Puissant d'Israël dit : Ha ! Je me satisferai en punissant mes adversaires et je me vengerai de mes ennemis.

25. « Et je remettrai ma main sur toi, je refondrai au net ton écume et j'ôterai tout ton étain.

26. « Et je rétablirai tes juges tels qu'ils étaient autrefois, et tes conseillers tels qu'au commencement ; après cela on t'appellera cité de justice, ville fidèle. »

Voir aussi 41, 21 ; 44, 6.

En Phrygie, le nouveau Dieu Attis se fait aussi appeler *Sabas*. Le petit mâle, l'Adonis phrygien devient Sabas-Attis, l'intéressant martyr qui meurt, puis ressuscite.

On pleure sa mort, *puisque la femme est morte*, et cela durera 2.000 ans, cela dure encore, la comédie du martyre de l'homme, mort pour la Femme, alors que c'est la Femme qui est morte pour l'homme.

Nous retrouvons partout la parodie de la persécution. C'est la bonne Mère *Ma* qui dépouille Attis, le Père souverain, de sa force virile.

En réalité, c'est la femme qui fut moralement châtrée par l'homme. Y eut-il représailles, vengeance, ou imitation ? Les Prêtres furent-ils vraiment châtrés ? Nous l'ignorons.

Mais nous voyons qu'on nous raconte qu'Isis fut livrée au désespoir, parce que, les membres d'Osiris ayant été dispersés, un seul (le lingam) a été perdu dans le Nil. On veut faire croire que cette perte la désole, on la montre rassemblant en pleurant les membres d'Osiris. Ces fables outrageantes pour la Femme sont d'ironiques veangeances.

Le torrent bourbeux des passions de l'homme crée partout les mêmes parodies. On va jusqu'à donner le surnom de Hevah au Dieu des ivresses furieuses, et on crée Bacchus-Sabas.

Puis on s'excuse en écrivant dans l'histoire que les Bacchants sont des Bacchantes ; ce ne sont plus des hommes qui se livrent à l'orgie, ce sont des femmes, de chastes jeunes filles, tout d'un coup prises de rage frénétique, — tous les crimes masculins sont attribués à des femmes. Et des écrivains comme Diodore, Apollodore, racontent ces choses, et Bachoffen les répète !

On va jusqu'à attribuer à des femmes les suites de la débauche masculine, les crimes que l'amour du sang fait commettre à l'homme, et Bachoffen ose dire : « Les Argiennes n'épargnent pas leurs nourrissons, car au Dieu Phallique plaît particulièrement la vie fraîche; comme un petit chevreau, la mère lui sacrifie son enfant. » Tout cela, du reste, d'après les descriptions de Nonnus dans ses *Dionysiaques* (v. 46[e] livre), et il ajoute complaisamment : « Aucun sujet n'est traité avec une telle prédilection par les tragédiens. »



Depuis la fondation des « Mystères de Jérusalem », à l'époque de Daud, c'est-à-dire mille ans avant notre ère, chez tous les peuples avoisinant la Judée, le parti masculin avait imité les Féministes israélites et créé, lui aussi, des Mystères, en donnant au personnage divin dont on déplorait la mort le sexe masculin.

C'est ainsi que les Juifs instituèrent le mythe d'Adonaï, auquel ils firent une légende.

Selon le mythologue Phurnutus, Adonaï naquit de l'union de Myrrha, femme de Cymire, avec Ammon. Comme la jeune femme était enceinte, elle fut forcée de fuir, pour éviter la fureur de Cymire, qui, sachant qu'elle avait conçu d'un Dieu et tremblant pour son trône, la chassa et la força, d'après Ovide, à se réfugier en Arabie, mais, d'après Phurnutus, en Egypte, où elle le mit au monde dans une grotte solitaire. Adonaï fut élevé dans cette grotte, etc...

L'image d'Adonaï, sous la figure d'un jeune dieu mort à la fleur de l'âge, était placée dans les divers quartiers. On venait chercher ces images en processions solennelles, on les embellissait après les avoir baisées avec dévotion, et on attendait le moment de la résurrection du dieu qui devait avoir lieu trois jours après.

Pendant ce temps, Adonaï descendait aux Enfers, d'où il allait ressusciter.

Les cérémonies de la semaine sainte des Catholiques sont copiées sur celles qu'on célébrait à la mort d'Adonaï : les ténèbres, le voile, le bruit des crécelles remplaçant les cloches, le deuil, etc. Mais quelle différence ! Combien elles sont pâles et mesquines auprès des *Adonies* d'Antioche, de Judée, de Damas, d'Alexandrie, d'Athènes, de Chypre, d'Argos, de Rome !

Cette parodie représente la descente d'Isthar aux Enfers, déjà introduite dans la mythologie grecque où elle était devenue l'histoire de Proserpine.

Dans les *Mystères de Jérusalem*, c'était la mort de Myriam-Hiram et sa résurrection attendue. Quand cette histoire fut cachée dans une nouvelle légende d'Hiram, donnant à ce personnage le sexe masculin, on alla jusqu'à l'appeler Adon-Hiram.

C'est sous cette forme masculinisée, que la légende d'Hiram a passé dans la Franc-Maçonnerie. Les rituels en donnent un résumé, très suggestif pour ceux qui connaissent bien le symbolisme : c'est encore la mort et la résurrection d'un personnage mystérieux.

Cependant, les continuateurs de la tradition féministe vouent une haine mortelle à Adonaï et le maudissent : NEKAM ADONAÏ.

Pendant que les dieux nouveaux arrivaient ainsi au monde au milieu de la folie générale, on avait honte de l'ancienne Divinité « Hevah », Elle qui fut d'abord *la Divinité unique cachée dans le secret du sanctuaire*. On fit le silence autour de son nom,

on prit l'habitude de ne plus le prononcer, et c'est alors que les femmes se défendaient en l'invoquant à outrance. Mais elles devaient être vaincues et leurs adversaires devaient triompher. Les hommes cachaient la Femme Divine, par crainte, par envie, par incompréhension ou par pudeur.

On nous dit :

« Les Egyptiens honoraient par le silence la Divinité, principe des choses, et n'en parlaient jamais, la regardant comme inaccessible à l'esprit de l'homme. »

Les sages chinois agissaient de même à l'égard de leur Déesse « *qu'on ne saurait nommer ni définir* ».

On fait dire à Orphée : « *Je ne vois pas cet être, entouré d'un nuage.* »

Chez les Latins, ce mutisme est personnifié par Harpocrate, le dieu du silence.

Philon, dans sa *Vie de Moïse* (L. III), nous apprend que ce nom ne pouvait être prononcé et entendu que dans des lieux saints, par une langue et par des oreilles que la sagesse avait purifiées.

Esdras (Hezra)

Sous le règne d'Artaxercès (la 7e année de son règne), vers 456 ou 458, vint à Jérusalem une nouvelle colonie de Judéens, conduite par Esdras ; « c'était un scribe bien exercé dans la Loi de Moïse », dit-on. En réalité, un mauvais écrivain, ignorant et et prétentieux. Il avait pris connaissance du *Sépher*, emporté à Babylone, et c'est lui qui en rapportait la traduction (il ne faut pas oublier qu'à cette époque on ne parlait plus la langue de Myriam).

D'un caractère dominateur et ambitieux, d'un esprit faux et étroit, Esdras était en même temps dévot dans le mauvais sens du mot, c'est-à-dire adonné aux pratiques futiles. On l'a comparé, non sans raison, à un clérical moderne. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était sa haine de la Femme et le mépris qu'il affectait de lui prodiguer. Son premier acte en Judée en témoigne. Il apprend que les Juifs ont pris des femmes appartenant à l'ancien régime gynécocratique, ce qu'il traduit par le mot « étranger », qui servait à désigner « ceux de l'autre parti » ; son premier soin est d'en débarrasser « la sainte race mâle », qu'il ne

veut pas voir mêlée à ces *viles femmes*. On eût dit que la Terre allait s'écrouler. Voici comment il exprime son indignation : « Lorsque j'entendis ce discours, je déchirai ma tunique et mon manteau et je m'arrachai les cheveux de la tête et les poils de la barbe et m'assis atterré » (*Esdras*, 9, 3) ; et, furieux, il fit expulser les femmes et leurs enfants. Tel fut son début. Ce qui n'empêche qu'on trouva plus tard des Juifs qui avaient pris des femmes asdodites, ammonites et moabites. Cette belle colère n'était qu'une comédie ; il voulait imiter l'indignation des Prophétesses et prenait leur ton et leurs phrases, en les exagérant et en appliquant aux femmes les reproches qui avaient été adressés aux hommes « des autres cultes », aux goïm.

Néhémie (444 ou 447)

Onze ans après le retour d'Esdras, Néhémie, Juif influent de la cour d'Artaxercès, échanson du roi, obtint la permission de retourner en Judée en qualité de gouverneur.

Cet homme représente le diplomate rusé, il emploie la prudence pour arriver à ses fins, il vient, dit-il, pour pacifier la Judée profondément troublée ; on a démoli les murs de Jérusalem et brûlé les portes de la ville. C'est la misère du peuple qui a provoqué la révolte.

En arrivant, Néhémie convoque une assemblée dans laquelle il reproche aux riches leur dureté, leur usure (les citoyens étaient obligés, pour payer leurs impôts, de vendre leurs enfants). Il donne l'exemple de la générosité, il refuse le traitement qu'on lui offre et emploie sa fortune à nourrir tous les jours à sa table 15 personnes. Il est vrai que tout cela, c'est lui-même qui nous le raconte (*Néhémie*, 5, 14-19). Il faut lire ce livre pour comprendre l'hypocrisie de cette nouvelle religion, la diplomatie de ce prêtre qui donne au peuple une fête de sept jours pour le gagner, en réalité une fête de débauche pour l'étourdir.

Il soutient Esdras ; cela aussi nous est suspect. Il se vante beaucoup lui-même ; cela nous éclaire tout à fait.

Le 8e chapitre du livre de Néhémie nous représente ces deux hommes d'accord et agissant ensemble, un jour de grande assemblée où apparaît pour la première fois un ouvrage désigné comme étant « *le Livre de la Loi de Moïse* » prescrite par « Elohim » à Israël (*Néhémie*, 8).

Le Livre de la Loi de Moïse

Esdras, debout sur une estrade, lut lui-même ce livre, depuis l'aube jusqu'à midi (pendant six heures au moins), « en présence des hommes et des femmes et de tous ceux qui étaient capables d'entendre », et qui tous, pendant cette lecture, se tenaient debout (voir tout le chapitre VIII de Néhémie).

Or, quel était ce *Livre de la Loi de « Moïse »*, qu'on imposait au peuple avec tant de solennité, ce livre qu'Esdras lisait publiquement ? C'était une rédaction grotesque, une parodie infâme, faite par Esdras lui-même, ou par ses collaborateurs, de l'admirable *Sépher* de Myriam !

C'est cette rédaction d'Esdras que les savants modernes appellent « *l'Ecrit élohiste* » (rédigé vers 450), et dans lequel tout le grand rôle de la Déesse est attribué à *Elohim*, confondant ainsi volontairement Hevah et Elohim, la puissance morale de la Déesse et la puissance cosmique. On a remarqué que les préoccupations législatives dominent chez cet auteur, qui s'occupe de la généalogie dans le but de substituer la filiation paternelle à la filiation maternelle (1).

Mais il n'y a pas que cette confusion dans cette hypocrite rédaction. On y supprime tout ce qui était destiné à glorifier la femme et on y substitue des faits avilissants. C'est le livre dans lequel Esdras mit toute la ruse, toute la jalousie, toute la misogynie de l'homme pervers (voir à ce sujet Kayser, *Das vorexilische Buch*, p. 114).

Le *Pentateuque*, sous sa forme actuelle, n'existait pas encore

(1) Le mot *ab* (père en hébreu) commence à entrer dans la composition des noms ; on dit Abija (de Abi-yah), « celui dont Iahveh est le Père » ; Abihou, « il est mon père », qui devient *Abd* ; Elihou, « il est mon Dieu » ; Abbo, « serviteur de *Lui* », d'où *Obed*, abbé, abbatial, mais d'où aussi Abracadabra.

Hanno, « la grâce de *lui* », d'où Hanan ; Jo-hanan (Jean) veut dire « Iahveh est bon ».

On trouve aussi « Père Orham », roi d'Ur en Kaldée, Ab-orham, d'où Ab-raham au lieu de « peuple de Brahma ». C'est celui qui substitue le sacrifice du chevreau aux sacrifices *sexuels* (humains). On trouve dans Ovide « Pater Orchamnus ». D'abord, au mot *ab* on attache une idée de négation, la négation du rôle de la mère qui sera désigné, plus tard, ironiquement par un mot composé de ces deux racines : « abnégation ». Il est curieux d'étudier la façon dont les noms s'altèrent. Ainsi, Kaïn est identique à Kenan, à Kohen ; Irad est identique à Iared et Methusaël à Methusalah.

du temps de l'exil. On ne constate sûrement l'existence des quatre premiers livres que vers l'an 400. C'est alors, dans le chaos qui régnait, que, ne pouvant supprimer d'anciens souvenirs, on imagina d'y attacher un nom d'homme, Moïse (de l'ancien mot *Musa*), que l'on représenta comme celui qui a tiré les Juifs de l'Egypte et en a fait un peuple. On fit de *lui* l'auteur du *Sépher* de Myriam, dont le nom disparut presque de l'histoire et ne fut guère conservé, dans les sociétés secrètes, que sous sa sa forme renversée : Hiram.

Ce livre commence par la Création et va jusqu'à Josué. On y retrouve partout l'intention d'établir la suprématie de l'homme sur la femme, c'est-à-dire un esprit opposé à l'esprit du *Sépher*. Les lois rituelles y occupent la plus grande place ; la vérité historique ne préoccupe pas l'auteur, il ne se sert de l'*histoire* que pour donner un cadre — éloigné — à ses prescriptions relatives au culte et à la nouvelle organisation de la société religieuse qu'il voulait instituer, et qui renversait complètement l'ancienne Théogonie.

Quant à l'exposé scientifique du *Sépher*, cet homme ne cherche pas à le comprendre, et le traduit d'une façon grotesque ; l'explosion des passions humaines devient un cataclysme terrestre, un déluge ; les qualités de la femme deviennent des noms de villes. Il arrange la légende d'Abraham de manière à la rendre avilissante pour la femme ; de ce nom, אב, la mère, et Brahma, le soleil (la Femme-soleil), il fait un nom d'homme ; — de la « *Mère des Dieux* », il fait un Père, — on dira plus tard *Patriarche*. Dans l'histoire de Joseph et de Mme Putiphar, il intervertit le sexe des personnages, attribuant ainsi à une femme une action d'homme.

Enfin, le nom de la Divinité n'est plus *Hevah*, c'est Elohim, pris dans un sens absolu.

Et tout cela est dit dans un style d'une sécheresse qui indique le peu de culture de l'auteur. On voit que ce compilateur a été fortement impressionné par la lecture du *Sépher*, qu'il chercha l'appui des docteurs de Babylone et l'obtint facilement, en vertu de la solidarité sacerdotale qui n'était jamais en défaut quand il s'agissait d'attaquer l'ancienne religion théogonique. (C'était le temps où un prêtre-mage, Zarathust, attaquait les femmes chez les Parthes. Des auteurs arabes disent que ce Zoroastre fut un esclave d'Esdras.)

L'anathème qu'il avait lancé contre les Israélites fut donc approuvé par les docteurs; il les convoqua et tint avec eux une grande synagogue, restée fameuse dans les livres des rabbins. Ce fut là que le changement des caractères fut arrêté, qu'on admit les points-voyelles dans l'usage vulgaire de l'écriture et que commença l'antique *mashore* (1), qui devait donner au *Sépher* un caractère tout différent de son caractère primitif.

Le premier usage que l'on fit de ce changement d'écriture fut de dénaturer la prononciation du nom de la Divinité, Hevah, qui devint Ihaveh.

M. Ernest Havet dit :

« D'ailleurs, pour ce nom en particulier, on a cru avoir des raisons de supposer que, par certaines considérations religieuses, qui en faisaient un nom *ineffable*, on l'écrivait avec des points-voyelles empruntés à un autre nom. On trouve des témoignages en faveur de transcriptions diverses, dont la plus en faveur est aujourd'hui IAHVE. » (*Le Christianisme et ses origines.*)

D'après Diodore de Sicile (Macrobe, *Saturn.*, I, 18), saint Irénée (*Adversus Hæreses*) et Théodoret (*De l'Exode*, XV), nous apprenons que le nom du Dieu des Juifs était *Iao.*

La prononciation que nos savants d'aujourd'hui donnent au tétragramme hébraïque IHVH ne serait que celle des Samaritains, d'après les auteurs précités.

La préoccupation législative devint dominante chez les Prêtres, à ce point que l'on a pu dire de la loi déposée par eux dans le *Talmud* : « Tourne-la et retourne-la, car elle contient toutes choses » (Em. Deutsch, *Der Talmud*, p. 15).

(1) « On ignore à quelle époque remonte le système des points-voyelles. Jusque dans ces derniers temps, on n'en connaissait qu'un, le *tibérien* ou *palestinien*, en usage dans nos Bibles hébraïques imprimées.

« Les manuscrits découverts par F. A. Firkowitch en ont révélé un second, le *babylonien*, moins simple et moins clair. Il est usité dans les manuscrits de Perse, d'Arabie et de Crimée, et en particulier dans les deux plus anciens codes. Le système le plus parfait (le palestinien) paraît le plus ancien. Il remonte au delà du VIIIe siècle. On constate l'existence du babylonien depuis le IXe siècle. Les deux ont subsisté quelque temps l'un à côté de l'autre. Mais ni l'un ni l'autre n'a été admis dans les rouleaux de la *Thorah* des synagogues. » (Leblois, *Les Bibles*, L. V, p. 302.)

Le nouveau Sépher d'Esdras

Aussitôt que les anciens fidèles de la Thorah surent qu'Esdras s'occupait de *récrire* le *Sépher* en le dénaturant, quelques-uns d'entre eux se réunirent pour combattre cette imposture.

La lutte s'engagea. Esdras combattit ces ennemis gênants, voulut les intimider par son audace et les frappa d'anathème. Mais cela ne suffisait pas pour détruire leur Livre. C'est alors qu'il imagina de donner au sien une autre forme ; il prit la résolution d'en changer l'écriture ; il substitua aux caractères phéniciens les caractères chaldéens ou hébraïques, ce qui fut accepté avec d'autant plus de faveur que les Juifs de cette époque avaient, non seulement dénaturé, mais perdu tout à fait la langue de de leurs aïeux, ils lisaient les caractères antiques avec difficulté et s'étaient accoutumés au dialecte assyrien et aux caractères plus modernes dont les Chaldéens avaient été les inventeurs (1).

Esdras, pour se donner plus de force contre les Samaritains, a cherché à s'assimiler les idées qu'il contient, sans en comprendre lui-même le sens, et a fini par s'en croire l'auteur. Mais il donne à sa rédaction la tournure mesquine de son esprit, il est fortement *réceptif* de la pensée féminine qu'il répète sans savoir ce qu'il dit. En voici la preuve : Dans le Livre IV (ch. XIV) d'Esdras (que les Bibles populaires ne donnent pas, il est parmi les apocryphes qui ne faisaient pas partie de la Bible hébraïque), Esdras s'entretenait avec l'Eternel et lui disait : « Le monde est dans les ténèbres et ceux qui y demeurent sont privés de lumière. Car ta loi est brûlée et personne ne sait les œuvres que tu as faites, ni celles que tu feras. Si donc j'ai trouvé grâce à tes yeux, verse en moi le Saint-Esprit et *je décrirai tout ce qui est arrivé depuis l'origine du monde*, tel que c'était écrit auparavant dans la Loi, afin que les hommes trouvent le chemin droit. »

On voit dans ceci l'intention de se donner comme l'auteur du *Sépher*, qu'il dit avoir été brûlé avec Jérusalem et le Temple lors de l'invasion des Chaldéens, déclarant qu'il n'en restait absolument rien, alors que le Livre avait été emporté à Babylone et que c'est ce livre qu'il falsifiait.

(1) Euting a composé un tableau indiquant le développement de l'écriture hébraïque : *Tabula scripturæ hebraicæ*, Strasbourg, 1882.

« Dieu alors lui prescrit de se munir de matériaux, de prendre cinq secrétaires et de se retirer dans la solitude pendant quarante jours. Là, une coupe lui est offerte pleine d'un liquide semblable à du feu. Il boit, aussitôt l'intelligence agite son cœur (la coupe et le feu symbolisent la loi qui régit le sexe féminin) et la sagesse déborde de son sein. Il parle, les secrétaires écrivent, et en quarante jours ils composent 94 livres dont les 24 premiers sont publiés et les 70 autres remis aux sages du peuple comme une source d'intelligence, de sagesse et de science » (IV *Esdras*, 14, 20, 47) (1).

Ce récit est fait pour nous expliquer comment fut composé un livre qu'on nous donne comme révélé par Dieu lui-même. C'est sans doute cette contradiction qui l'a fait supprimer. Il nous éclaire, du reste, sur l'esprit charlatanesque d'Esdras qui nous dit que c'est à l'aide d'une inspiration surnaturelle qu'il a écrit un livre qu'il n'a eu qu'à copier. Cela nous renseigne aussi sur sa valeur mentale, puisqu'il invoque le surnaturel, a recours au miracle, pour se donner du prestige, et s'attribue, à lui, les conséquences spirituelles de la sexualité féminine. Si nous comparons ce genre de littérature aux écrits des femmes, nous voyons qu'un genre nouveau surgit. C'est le commencement de la période juive proprement dite ; elle forme contraste avec la période hébraïque qui va de Samuel à l'exil, et pendant laquelle la femme parlait sans entraves. Maintenant elle se tait et c'est l'homme qui a la parole. Samuel avait fondé le règne de l'Esprit ; Esdras fonde celui de la lettre (et quelle lettre !); Samuel avait été la première des « voyantes », Esdras est le premier des Rabbins.

Ce fut une transformation radicale, « sans pareille dans l'histoire », dit un écrivain juif.

Autrefois, les hommes vivaient sous la direction morale de la Femme et ne pensaient pas à se mêler de littérature, ils connaissaient à peine les livres, ne les réfutaient pas encore, ils respectaient ce qui émanait de l'Esprit de Hevah.

Après Esdras commence chez eux un besoin tourmentant de justification et de lutte, une poussée d'orgueil et des remords en même temps que la crainte des récriminations féminines. Tout cela pousse les Prêtres à parler, à écrire. Ce n'est pas une

(1) D'après le texte restitué de la traduction de G. Volkmar, *Handbuch der Einleitung in die Apocryphen*, II, pp. 209 et 272.

œuvre originale qu'ils font, c'est une justification et une affirmation nouvelle des droits qu'ils se donnent. Ils ont été lents à recevoir les idées féminines, mais, depuis qu'ils les ont reçues, ils n'ont plus d'autre préoccupation que de se poser eux-mêmes comme des *littérateurs*, des *lettrés*. Ce sont eux qui vont écrire, et vous allez voir ce qu'ils vont faire de cette faculté. D'abord, ils vont reviser tous les livres des femmes, en altérer le sens, en dénaturer l'esprit, aux idées substituer des mots ; ensuite ils vont écrire des lois, se donnant à eux-mêmes le pouvoir législatif. La femme avait expliqué les lois de la Nature, les seules immuables, vraies et légitimes ; le Prêtre aussi va donner des lois — et quelles lois ! —, une réglementation de la vie de l'homme, mais surtout de celle de la femme, un frein mis à tous ses actes, à toutes ses pensées, à ses rêves, à son amour. Et cela s'appelle un *canon*, mot bizarre dont on cherche l'origine.

Falsification du Sépher

Esdras ne s'en tint pas au changement de caractères, il changea également les idées contenues dans le *Sépher*. Cela devait arriver. C'est ce que Myriam avait prévu, c'est ce que les Israélites avaient toujours craint. Le *Sépher* était l'affirmation de la loi morale et le triomphe du pouvoir féminin ; il était impossible que celui qui fondait sa puissance sur la violation de cette loi et sur le renversement de la Déesse laissât subsister un livre qui le condamnait.

Il trouva facilement des auxiliaires qu'il flatta en pliant la loi aux mœurs nouvelles que les Juifs avaient contractées à Babylone. C'était en même temps un moyen de se distinguer et de s'éloigner des Samaritains qu'il pensait *isoler* en gagnant à sa cause les masses populaires qui ne demandaient qu'à secouer une morale qui les gênait. C'était donc surtout pour être compris de ces masses qu'il adopta des caractères plus connus. Il joignit au *Sépher* un recueil d'écritures plus modernes que celles de Myriam, moins authentiques, qu'il retoucha, arrangea, dans l'intérêt de sa cause. Naturellement, l'assemblée des docteurs, qu'il présidait, approuva ce travail puisqu'il affermissait leur pouvoir sacerdotal. Mais les Samaritains le déclarèrent impie et sacrilège.

Les additions que fit Esdras au *Sépher* ont fait croire, par la suite, que c'était lui qui était l'auteur de la Bible. Non seulement

il n'en est rien, mais ses écrits ont toujours été rejetés comme apocryphes et les Samaritains les ont toujours désavoués, ne gardant que le *Sépher* comme Ecriture authentique.

A l'esprit large et clair de la Thorah on fit succéder une casuistique hypocrite qui devait fleurir depuis pendant tant de siècles, casuistique qui n'est pas autre chose que l'effort fait par l'homme qui a tort, pour prouver qu'il a raison.

C'est ainsi que le *Sépher*, cet admirable livre d'une science élevée, devint une Genèse absurde. C'est ainsi que la haute raison et la forme poétique de la primitive rédaction féminine devinrent une trame d'absurdités. C'est ainsi que, après les génies immortels des grandes femmes, on vit dans les assemblées les cerveaux les plus délirants, après la science la plus sublime, la plus minutieuse puérilité ! Cela amena un changement radical dans la société.

Tant que la Matrone — la *Soffet* — avait gouverné, la paix avait régné. Assise, sans appareil, aux portes des villes, ou à l'ombre des arbres, elle écoutait les réclamations de tous : la femme éplorée, le serviteur opprimé, le pauvre, l'étranger, la veuve, l'orphelin. Heureuse de soulager la misère, de faire régner la paix, de veiller sur les mœurs, de défendre l'opprimé, de consoler l'affligé, elle apaisait la colère des hommes, elle ramenait le fils égaré, et tous renaissaient à la paix, tous reprenaient courage. L'homme dont elle censurait la conduite revenait à de meilleurs sentiments. Enfin, durant les jours consacrés, les « voyantes » faisaient la lecture de la Loi, l'expliquaient, elles communiquaient aux assemblées le caractère calme et mesuré qui est le propre de la femme sage.

C'est ainsi que s'étaient passées des années, des siècles, qui avaient été la période de calme de l'humanité, le repos d'Israël, paix heureuse qui a laissé dans l'esprit des Hébreux des souvenirs éternels et qui est l'origine du charme que l'on trouve encore dans les Livres sacrés de l'antiquité, quoique, après l'image de la paix, ils nous fassent le tableau de la lutte.

La Bible dite d'inspiration divine

Pour les théologiens modernes, la Bible est un livre d'inspiration divine.

Comment cette croyance dogmatique a-t-elle pris naissance ? Est-ce parce que le *Sépher* dans sa première forme fut écrit par

une Déesse, Myriam-Hathor ? Non. Pour les Prêtres, le Dieu qui a dicté *le Livre* n'est pas une Déesse, c'est le Dieu mystérieux d'Esdras, et nous trouvons l'évolution de cette croyance dans les opinions émises par les défenseurs de ce rabbin.

Saint Basile dit : « Ici est la campagne dans laquelle Esdras tira *de son sein*, par *ordre de Dieu*, tous les livres divinement inspirés » (*Epist.* 42 *ad Chilonem*, 5).

Saint Irénée dit : « Les Ecritures ayant été corrompues, Dieu inspira à Esdras de les rétablir » (*Adv. Hær.*, III, 21, alin. 25).

Clément d'Alexandrie, à deux reprises, dit qu' « Esdras fit le recensement et le renouvellement des Ecritures » (*Strom.*, I, 1).

Saint Chrysostome dit : « Les livres furent brûlés. Dieu inspira Esdras pour en rassembler les restes » (*Hom.* 8, *in Epist. ad Hebræos*, 4).

Au Moyen Age, on enseignait qu' « Esdras a *restitué* les Livres saints, détruits antérieurement » (1).

Ce sont donc les Pères de l'Église qui ont propagé l'idée d'une inspiration divine, et cela d'après Esdras lui-même.

En effet, le quatrième livre d'Esdras, que les Pères regardent comme sacré, dit formellement (XIV, 21) que les Livres saints avaient été brûlés pendant la captivité et qu'Esdras *fut inspiré* pour les écrire de nouveau. L'Église, pour ce motif, repousse le quatrième livre d'Esdras, et le traite de fabuleux. Ce quatrième livre (XIV, 121 et suiv.) a été rejeté par le Concile de Trente. On y lisait ceci :

« Le Livre de la Loi avait été consumé et *personne* n'était instruit des choses que Dieu avait faites... Je dis alors au Seigneur : Remplissez-moi de votre Esprit et j'écrirai ce que vous avez opéré dès le commencement et les choses qui étaient écrites dans la Loi... La voix m'appela : « Bois ce que je te présente ». Aussitôt que j'eus bu, ma mémoire me retraçait diverses choses.

« L'Eternel remplit aussi d'intelligence cinq hommes que j'avais choisis et ils écrivirent les merveilles qui leur étaient dictées dans le silence de la nuit ; mais ils ne comprenaient pas. Ils remplirent 240 rouleaux de papier », etc.

La préoccupation des Prêtres juifs était de faire remonter leur

(1) Léonce, *Contre les sectes.*
Isidore de Séville, *Des offices ecclésiastiques.*
Raban Maur, *De l'instit. des clercs*, II, ch. v, 54 et 1.

religion à un homme, et ils prirent le nom de Mosé (Muse), dont les Occidentaux ont fait Moïse, d'après la prononciation grecque des Eoliens.

Puis ils donnent à ce Mosé le pouvoir de faire des miracles, croyant ainsi en faire *plus qu'un homme*, ce qui fait dire à Voltaire :

« Je puis soupçonner que ces miracles ont été insérés dans les Livres sacrés des Hébreux longtemps après la mort de ceux qui auraient pu les démentir. »

« Ces prodiges n'ont jamais été, mais ils ont été insérés après coup dans une histoire qui, de leur propre aveu (il s'agit des Juifs), a été compilée par celui qui les ramena de Babylone » (Lettre de Thrasibule à Leucippe).

En même temps qu'Esdras grandit ainsi un homme imaginaire, il jette le discrédit sur Daud (David) en disant : « Si une famine ruine la Judée, c'est que David a fait, par orgueil, un recensement. » C'est *lui* qui a fait la faute et le peuple qui est frappé. On voulait donc *la* faire détester. Si Daud a fait un recensement, c'est évidemment parce qu'elle a voulu établir le nombre des fidèles de l'ancienne Loi.

Alex. Weill a publié des études sur les *cinq Livres Mosaïques*, destinées à les rendre tels qu'ils existaient avant le deuxième Temple, c'est-à-dire dégagés de leur linceul miraculeux et ténébreux. Esra, d'après lui, aurait entièrement défiguré l'enseignement mosaïque et introduit dans la religion d'Israël une masse de pratiques et de superstitions, causes de tous les maux passés et présents, et qui ont été l'origine, chez le « peuple de Dieu », de tous les fanatismes et de toutes les erreurs du miraculisme et de la piété exagérée, pour ceux qui profanent et violent les lois. Esra a naturellement trouvé des imitateurs. Les Pharisiens, les scribes, les sanhédrins, et même les Catholiques, ont été les premiers à applaudir Esra et à le continuer ; le mal, au lieu de diminuer, s'est agrandi de jour en jour et, présentement, continue même à faire de très grands ravages au milieu de nous.

Cette critique biblique mérite d'arrêter les yeux des rabbins et des prêtres sur tous ces détails d'interpolation, de fraude et de miraculeuse inconséquence, montrant qu'Esra est le fondateur du Mosaïsme actuel et le forgeur des interventions miraculeuses d'une Divinité qui, cependant, a horreur du miracle parce qu'elle est la logique souveraine et la raison même et qu'elle ne saurait commander l'obéissance aux lois qu'elle a établies, si

elle se permet de les transgresser en les violant et de donner ainsi, aux hommes, le plus funeste des exemples, et une piètre idée de sa puissance et de sa justice.

Ceux qui ont, depuis, soutenu Esdras, disent que le vulgaire ne connaissait pas les Ecritures ; on les respectait sans savoir ce qu'elles contenaient. Esdras pouvait donc y faire toutes les altérations qu'il voulait, la multitude ne pouvait pas s'en apercevoir et ne s'y intéressait pas.

C'est cette ignorance générale qui a permis de dire : « Esdras purgea les Livres canoniques des fautes qui s'y étaient glissées. On croit que dans cette revision il changea l'ancienne écriture hébraïque pour lui substituer l'hébreu moderne » (Feller, dans *Dict. hist.*, article Esdras).

En résumé, Esdras a fait œuvre d'audace et d'inconscience. « Et puis, s'il y a eu des réclamations, nous les ignorerons éternellement », dit Josèphe, L. VII, c. II (1). Le public les a ignorées parce que les continuateurs d'Esdras eurent seuls le droit de rédiger les Annales.

Les fourbes ont toujours demandé le respect absolu et *silencieux* pour leurs erreurs et leurs mensonges, et c'est par la complicité de leurs pareils qu'ils arrivent à s'imposer.

Pour se justifier, ils disent : « Un peuple tout entier n'oublie pas sa législation. »

Cette antique Loi, en effet, ne fut pas complètement oubliée, mais elle fut cachée dans les sociétés secrètes pendant l'époque de terreur qui commença alors.

L'histoire, du reste, ne garde pas le souvenir des réclamations des Femmes. Et nous allons voir avec Malachie leur dernière protestation. Comment, après elle, auraient-elles pu écrire des livres quand elles devaient se cacher pour assurer leur sécurité ? C'est ce qui nous explique l'existence de la tradition orale, la seule qu'on ne pouvait pas empêcher. Esdras imposa son livre, imposa sa loi et sa nouvelle religion au milieu de la désapprobation générale.

Comment aurait-il pu faire croire à tout un peuple que c'étaient là les Livres anciens de tout temps révérés, alors que personne ne le croyait ?

(1) Eusèbe, *Préparat. évang.*, L. VIII, c. VIII.

Et c'est ainsi que la « parole divine » (Féminine) est devenue la parole humaine (masculine).

Malachie (Maleaki)
(440)

Malachie est le dernier des Prophètes. C'est un auteur anonyme. « Malachie » n'est pas un nom propre, c'est une expression hébraïque tirée du chapitre III, verset 1, et qui veut dire : « Je vais envoyer mon messager ».

Voici le texte :

« Voici, je vais envoyer mon messager et il préparera le chemin devant moi, et aussitôt Hevah, *celle* que vous cherchez, entrera dans sa demeure, le messager du pacte y est attendu. Le voici qui vient, dit Hevah *des bataillons* (pour Çébathée). Qui soutiendra le jour de sa venue ? »

On croit que ce messager est une allusion à ce qui est dit dans Isaïe, la grande inspirée (Isaïe, XI, 13, et XII, 19).

Le messager attendu pour ramener l'homme et lui proposer un nouveau pacte ne peut être qu'une femme, une de ces apparitions « par lesquelles la Divinité elle-même se rend visible ».

Le mot ange (*aggelos*, mot grec qui signifie messager, de *aggelein*, envoyer) est dans Samuel et dans les *Rois* : « bon comme un messager de Hevah », « clairvoyant comme un messager de Hevah ».

Cette idée d'un « Ange » qui annonce reste dans la religion et passe dans le Catholicisme où elle servira à faire l'*Angelus*.

Cette attente d'un sauveur est encore annoncée à la fin du livre : « Voici venir le jour qui sera comme un feu brûlant, et tous les méchants, tous ceux qui commettent l'iniquité seront comme la paille, ce jour qui arrive les fera flamber, dit Hevah Çébathée (traduit par l'Eternel des armées célestes), et il n'en restera ni branche ni racine. Mais pour vous qui craignez son nom se lèvera le soleil de Justice et vous sauterez de joie. Vous foulerez les méchants ; ils seront comme la cendre sous vos pieds, en ce jour que je prépare, dit Hevah des bataillons » (1).

(1) Il ne faut pas oublier que l' « Eternel des armées » a été mis pour Hevah Çébathée qui signifie Déesse des Bataillons célestes, et que l'*armée céleste*, ce sont les défenseurs du régime gynécocratique, le monde féminin étant appelé le *Ciel* par opposition au monde masculin appelé la *Terre*, ou l'*Enfer*.

Malachie condamne avec force le Juif qui *répudie* la femme, qui abandonne la Juive pour suivre des étrangères : « Les gémissements de la femme abandonnée se répandent sur l'autel et Hevah n'accepte pas l'hommage de celui qui les a causés » (II, 13, 15).

Ce mot *répudier*, si blessant pour la Femme, ferait supposer que le mariage existait alors, tel qu'il est institué dans les temps modernes ; il n'en est rien et le mot répudier (qui renie) ne peut indiquer qu'une rupture venant de l'homme qui a honte de la Femme (de *re* et *pudere*, avoir honte).

Malachie se plaint de la négligence qui s'est introduite dans les *sacrifices* (réformés suivant la nouvelle forme religieuse), où l'on ne présente plus que des victimes inférieures et des offrandes de peu de prix.

Ce verset, évidemment dénaturé, nous fait apercevoir la décadence du culte et la petitesse des idées régnantes.

C'est dans cet écrit que, pour la première fois, la *Loi de Moïse* est mentionnée (Malachie, 3, 22) : « Souvenez-vous de la *Loi de Moïse* auquel j'ai prescrit sur le mont Horeb des préceptes et des ordonnances pour tout Israël. »

Ceci est aussi une interpolation. Les anciens Prophètes ne connaissaient pas Moïse. Pour eux, c'était Hevah seule qui avait racheté Israël (peut-être Eva-Maria). Amos, Isaïe, Osée, n'écrivent jamais le nom de Moïse. A leur époque, on ne connaissait pas encore ce nom qui devait remplacer plus tard celui de Myriam.

C'est dans le livre de Michée (écrit vers 725) qu'on introduisit le nom de Moïse pour la première fois, à côté de ceux d'Aaron et de Myriam. Mais il est certain qu'il y a été interpolé et que ce n'est qu'après l'exil que Moïse commence à être mentionné.

Les nouveaux Mystères

Pendant que la dernière Prophétesse élève encore la voix pour annoncer les *Temps nouveaux*, on crée un nouveau Chapitre dans les Mystères, sans doute sous son inspiration. Il est intitulé *le Grand Conseil* et le premier grade qu'il contient est appelé *le Chevalier d'Orient ou de l'Epée* (15e de l'Ordre).

Dans ce grade, les dix tribus restées fidèles vont être représentées chacune par 7 lumières (7 dignitaires), ce qui fera 70 per-

sonnes (1). C'est le grand conseil. On va simuler le retour de la captivité. La moitié de la cérémonie se passera à Babylone (représentée par une chambre verte), l'autre moitié à Jérusalem (représentée par une chambre rouge). Dans la chambre verte, un transparent représente un songe de Cyrus. Sur ce tableau, on voit l'homme avec une tête de bête assis les jambes croisées en face de la Femme couronnée, debout et enchaînée à un piquet. A gauche du tableau, Cyrus voit en songe un lion menaçant. Au-dessus, la colombe d'Istar, entourée de rayons, tient une banderole qui porte cette inscription : « *Rends la liberté aux captives* ».

Dans le milieu de la salle se trouvent les deux colonnes J et B renversées, puisque l'homme règne et la femme est enchaînée. C'est le renversement de la loi des sexes exprimée par les symboles qui surmontaient les deux colonnes. Dans la salle verte se trouve un simulacre de château-fort à sept tours gardé militairement.

La chambre rouge représente Jérusalem ruinée. Cependant, la salle est magnifiquement décorée. Au fond, une gloire rayonnante représente le Grand Architecte de l'Univers, Hevah. Les hommes prédécesseurs de Cyrus lui servent de marchepied.

Les personnages figurés dans ce grade sont ceux de l'époque, Daniel, Néhémie, Esdras.

Le but de ce grade et du suivant est de retracer la lutte des Israélites contre les Juifs qui veulent reconstruire le Temple pour y célébrer leur religion masculiniste qui deviendra rabbinique, dans laquelle on sacrifiera des animaux, des moutons, des agneaux, des béliers.

Cyrus voulait mettre une condition à la libération des Israélites : c'est qu'ils livreraient les secrets de leurs Mystères. Il n'obtient pas cela et c'est ce qui est représenté par le château à sept tours, si bien gardé.

Des initiés libres sont restés cachés dans les ruines du Temple, pendant la captivité. Ils ont réussi à sauver des vases sacrés, ou symboliquement des secrets.

On leur fait dire ceci : « Mes frères, la destruction du Temple ayant assujetti les Israélites aux disgrâces les plus rigoureuses, nous avons craint que la servitude n'ait aidé à les corrompre dans

(1) C'est par imitation de ce *Mystère* que l'on dira que les Juifs avaient 70 docteurs qui firent la traduction grecque de la Bible, appelée *la Version des Septante*.

leur fidélité à nos croyances. C'est ce qui nous a contraints, en attendant l'heure de la réédification, à nous tenir éloignés dans un lieu secret, où nous conservions avec vénération et amour quelques débris de l'ancien monument.

«Nous n'introduisons parmi nous que ceux que nous reconnaissons, par leurs actes et par leurs mœurs, comme vrais et légitimes initiés (ce sont ceux-là qui forment la secte des Esséniens). »

Le sens du grade, c'est la revendication de la liberté de la Femme. On fait voir que, si l'homme despote se montre libéral, c'est parce qu'il y est contraint et forcé. Si Cyrus a brisé les liens des Israélites, c'est parce qu'il était sous l'influence de la terreur causée par la vue du lion menaçant, symbole de la force morale de la Femme réclamant ses droits. La Femme qui subit malgré elle la servitude doit surtout veiller à ne pas laisser atrophier en elle ses bons sentiments et les impulsions de sa nature, elle ne doit pas se laisser corrompre par le luxe et les honneurs dont les hommes voudraient la combler. Si elle les accepte, ce ne doit être que pour mieux cacher, sous une légitime dissimulation, le besoin ardent qu'elle éprouve de se libérer du despotisme. Elle ne doit pas non plus se laisser abattre par des échecs ; semblable aux Israélites libres, cachées dans les ruines du Temple, elle attendra avec résignation l'heure du triomphe de sa cause en ne négligeant rien de ce qui pourra la hâter.

On explique que les lettres L. D. P. inscrites sur le pont du fleuve Starburzanaï, qu'on a traversé pour revenir de l'exil, veulent dire *Lilia Destrue Pedibus*, détruis les lys en les foulant aux pieds. Et le lys est le symbole des Féministes (1). Ceci nous apprend que les hommes se conseillaient entre eux d'employer la brutalité pour vaincre les Femmes.

L'enseignement du grade est que la Femme étant libre par son droit naturel, sa liberté personnelle ne saurait être atteinte par la loi de l'homme, et que (la loi) ne doit exprimer que l'harmonie entre les droits de la Femme et les devoirs de l'homme.

(1) Le Lys, en hébreu, se dit *Nazar*. Les partisans du Lys sont les Nazaréens. Ceux qui les ridiculisent les appellent Nazar-eth. La terminaison *eth* est toujours avilissante.

***

Ce Mystère se continue dans un 16e degré intitulé *le Prince de Jérusalem.*

Les Juifs masculinistes ne pouvaient triompher de leurs ennemis les Samaritains.

Zorobabel est leur chef. Si nous décomposons son nom, nous trouvons Zoro, qui, de même que Zara, Zar ou Sar, signifiait Prêtre chez les Parthes (qui deviennent les Perses). C'est cette racine que l'on retrouve dans Zoro-Astre (astar). Ici, on lui ajoute *babel* qui signifie confusion.

Zorobabel envoya des ambassadeurs à Darius, successeur de Cyrus, pour lui demander secours contre les Samaritains. Darius prit Zorobabel sous sa protection et ordonna aux Samaritains de se soumettre aux Juifs. Dès lors, Zorobabel, appuyé sur ce puissant monarque, fit payer le tribut aux Samaritains.

Le grand conseil ou sénat d'Israël, formé des Mères, *anciennes* déléguées des dix tribus, se réunit pour protester. Mais les masculinistes vont triompher et les Féministes vont être vaincus. Aussi ce Mystère sera le dernier que nous aurons à enregistrer jusqu'aux temps du premier Christianisme.

Pendant trois siècles, la Femme va être persécutée et va se taire.

Les Juifs après Esdras

La pénurie de documents littéraires chez les Juifs, après Esdras, nous fait comprendre que l'esprit d'Israël est affaissé, découragé. Peut-être aussi la parole est-elle étouffée !

Pendant trois siècles, presque toute source de documents disparaît, et nous pouvons difficilement reconstruire l'origine des institutions nouvelles qui prennent naissance à cette époque. Nous les verrons florissantes, plus tard, sans avoir su les luttes que leur introduction dans la vie sociale dut provoquer.

C'est particulièrement le régime familial qui fut modifié à ce moment par suite des tentatives que les hommes faisaient partout pour substituer le régime paternel au régime maternel.

On modifia aussi l'enseignement.

On substitua l'instruction donnée dans les synagogues par des Prêtres à l'instruction donnée dans les Temples par des Prêtresses.

Tous ces changements étaient appuyés sur le *Livre de la Loi de Moïse*, revisé par Esdras et, désormais, enseigné comme étant le fond de l'instruction nationale. C'est dans les assemblées régulières des synagogues qu'on lisait la « Loi », principalement le jour du Sabbat. Cela créa une nouvelle catégorie d'hommes, les *Sopheriim* (docteurs de la Loi) ou rabbins, comme on les appela vers l'époque de l'ère chrétienne.

Mais cette introduction des hommes dans l'enseignement donné jusque là par des Prêtresses ne fut pas admis facilement. C'est en vain qu'on demanderait à l'histoire ce que faisaient les femmes en entendant exposer les nouvelles idées d'Esdras. Cependant, M. Leblois, dans *Les Bibles*, nous indique une réflexion faite par l'une d'elles. « Quelquefois, dit-il, les femmes prenaient la parole et leurs réponses sont dignes d'être retenues, témoin celle attribuée à la fille de Gamaliel II. Un incrédule avait dit au patriarche : « Votre Dieu est un larron, car il a dérobé secrètement une côte à Adam pour en faire la Femme ». « Je voudrais, dit la jeune fille, que chaque jour il vînt chez nous un larron pareil, qui dérobe des choses sans valeur et les remplace par d'autres qui en ont beaucoup (1) ».

Du temps des Macchabées, les docteurs ne formaient pas encore une classe spéciale. Le premier livre ne parle que des « anciens », des Prêtres et du peuple (I *Macchabées*, 14, 20-28).

Le premier *docteur* dont on parle est Simon le Juste (IIIe siècle avant notre ère). Il apparaît comme le fondateur de la science rabbinique et se fait appeler « Juste », sans doute parce qu'il impose l'injustice. Ses disciples fondent des écoles divergentes dont les chefs portent le nom de Tanaïm (*Maîtres-sages*).

L'enseignement était donné dans les halles qui entouraient le sanctuaire. C'est cet enseignement qui donna naissance aux partis rivaux des Pharisiens et des Sadducéens. Les « Maîtres » avaient des tendances opposées.

Avant cette époque, il n'y avait pas dans la langue des Juifs de terme pour rendre le mot « école ». Un siècle avant l'ère chrétienne, on en trouve plusieurs ; le plus populaire est « maison d'ensemble ». Ces écoles sont la copie du *Didascalion* (de *didas-*

(1) W. Bacher, *Die Agada der Tanaiten*, p. 87, Strasbourg, 1884.

kein, enseigner) qui était situé derrière les temples des Déesses et où l'on donnait aux jeunes filles l'enseignement de toutes les sciences et de tous les arts, divisé en sept classes. C'est ce qui explique la réputation de haute culture des femmes grecques.

Le sanhédrin remplaça le « Conseil des Matrones » (*les anciens*). Au conseil éclairé que Myriam avait fondé, succéda un corps despotique et aristocratique (dans le mauvais sens du mot, c'est-à-dire orgueilleux et vaniteux) qui prêta les mains à des ordonnances d'iniquité contre lesquelles les Prophétesses s'étaient élevées avec une si grande indignation.

Le sanhédrin existe du temps des Macchabées. Mais son pouvoir même fut la cause de sa ruine. Les princes ne négligeaient rien pour le rabaisser, pour détruire son influence. D'abord il s'affaiblit lui-même par la discussion, fut divisé en quatre assemblées qui siégeaient à Gadara, à Amath, à Jéricho et à Séphoris en Galilée. Lorsque le poids de la domination étrangère fut à son comble, les fonctions du sanhédrin perdirent tout leur éclat. Il avait le droit de régler le culte. On le confina dans cette partie de la Loi, surtout quand Jérusalem n'exista plus.

C'est vers 400 que la *manie* de légiférer s'empara de l'esprit des hommes. C'est de ce moment que datent les premières tentatives de *lois imposées*, se donnant à elles-mêmes un caractère d'autorité.

C'est Néhémie qui s'applique à instituer des lois, une police, un culte, qu'il attribue à Moïse. « Nous avons péché, dit-il, et nous n'avons point exécuté vos commandements, vos cérémonies, vos ordonnances, que vous aviez prescrites à Moïse votre serviteur. »

Si dès ce moment les femmes se taisent, les hommes parlent et nous voyons apparaître une littérature ecclésiastique et liturgique à travers laquelle la poésie masculine se laisse entrevoir.

On fait des psaumes, à l'imitation de ceux de Daud ; on les chante aux assemblées du culte, aux fêtes, pendant les pèlerinages à Jérusalem.

C'est à ce moment que l'on fait une revision générale des écrits féminins, pour éliminer tout ce qui glorifie la Femme ou rappelle sa puissance, pour substituer des noms d'hommes aux noms des grandes femmes dont on ne veut plus reconnaître le génie, si ce n'est en l'attribuant au sexe mâle.

Les auteurs modernes placent à cette époque la composition

du *Pentateuque*, alors que ce ne fut, un réalité, que sa *revision*, puisque le vrai livre, le *Sépher*, remonte bien réellement à Myriam.

Mais c'est alors que les Ecritures antérieures, telles que l'*Ecrit Jéhoviste* et l'*Ecrit Elohiste*, furent fondues ensemble, ne formant plus qu'un tout inintelligible.

Les Samaritains, qui conservaient les traditions féministes, essayaient de s'insinuer partout où les hommes avaient pris la place des femmes, mais on se méfiait d'eux, on les repoussait. Ils gardaient le *Sépher* comme l'unique Livre sacré, et ils se construisirent un Temple, pour eux seuls, sur le mont Garizim.

Lors des persécutions d'Antiochus, ce Temple fut consacré à Zeus hellénique, et, une cinquantaine d'années plus tard, détruit par Jean Hyrcan. Il avait eu deux siècles d'existence et ne fut pas reconstruit.

Suivant Josèphe, le Temple de Garizim fut construit par Saneballat, pour son gendre Manassé (mais l'historien Josèphe écrit dans l'esprit des masculinistes).

La verdoyante fécondité de la Samarie contrastait avec l'aridité des terres juives.

Le Garizim et le Mont des Oliviers ont gardé quelque chose de sublime. Les hauteurs du Thabor gardent les immortels souvenirs du peuple d'Israël.

Les Chroniques
(vers 300)

Les *Chroniques* ou Paralipomènes d'Esdras (Ezra) et de Néhémie (Nehemyah) furent rédigées vers 300.

Paralipomène est un mot grec qui signifie *choses omises ou oubliées*, parce qu'on y trouve plusieurs choses qui ne sont pas dans les autres livres qui racontent l'histoire des rois d'Israël.

C'est un livre de mensonge qui tend à antidater la royauté en Israël.

On le nomme encore *Chroniques* ou *Annales des Rois*. Il a été écrit après le livre des Rois. C'est un abrégé très considéré par les masculinistes, et saint Jérôme l'appelle la *Chronique des chroniques*.

Un auteur catholique, Victor Boreau, dit : « En lisant la fin des *Paralipomènes* et le commencement d'*Esdras*, on voit la même chose pour les paroles et pour le sens, et il est clair que celui qui

parle à la fin de l'un est le même que celui qui parle au commencement de l'autre ; ainsi, il faut attribuer les *Paralipomènes* à Esdras ».

Dans ce livre, qui porte sa date, puisqu'il y est parlé de Cyrus, roi de Perse, on établit la généalogie par les mâles, depuis Adam.

C'est dans les *Chroniques* que l'on change le sexe de Daud et qu'on montre les Lévites comme des prêtres existant depuis Moïse.

On croit que c'est sous la domination macédonienne que furent composés les *Chroniques* et les livres dits d'*Esdras* et de *Néhémie*, avec les mémoires laissés par ces deux hommes qui n'auraient même pas eu le mérite d'écrire eux-mêmes leurs livres.

Les Juifs terminent le canon de leurs Ecritures par *Esdras* et *Néhémie*.

Fondation d'Alexandrie et sa nouvelle littérature

En 332, Alexandre fonda la ville d'Alexandrie, qui devint un centre intellectuel grâce à ses écoles philosophiques.

Vingt-cinq mille Juifs y affluèrent lors de sa fondation, et, sous les Ptolémées, alors qu'elle était devenue une ville juive, plutôt que grecque, on vit surgir une littérature qui était due surtout aux Juifs hellénistes. Ils parlaient grec et imitaient l'esprit philosophique d'Athènes tout en gardant les traditions littéraires de leurs anciens Prophètes, ces « Prophétesses » dont les idées, cependant, différaient tant des leurs. De ces éléments disparates, un nouveau genre littéraire se forma, dans lequel on trouvait associées les idées grecques et les anciennes croyances des Hébreux auxquelles, du reste, on commençait à donner une forme nouvelle.

Au contact de l'esprit grec, la religion de « Hevah » devint une philosophie qui se perdit peu à peu dans les brouillards de la pensée nuageuse des docteurs, et c'est de cette philosophie juive que sortira la théologie chrétienne.

Et pendant que les Juifs s'hellénisaient, les Grecs se judaïsaient.

Dans cette colonie littéraire on vit paraître des poésies juives sous le nom d'Orphée, de Phocylide, de Sophocle, etc., on vit paraître de la philosophie juive sous ceux de Cléarque, de Théophraste et d'autres. Enfin, les Juifs firent des vers sibyllins, imitant les anciens *Oracles*.

Le rôle qu'on donne à la Femme dans les écrits masculins de

cette époque nous montre quel changement profond s'est produit dans la mentalité de l'homme et dans les mœurs qui en résultent. Dans l'*Ecclésiaste* (le Prêcheur), publié à Alexandrie au IIIe siècle, on lit (ch. VII, v. 27. 29) : « Et j'ai reconnu que la femme est plus amère que la mort, qu'elle est le filet des chasseurs, que son cœur est un rêt et que ses mains sont des chaînes. Celui qui est agréable à Dieu se sauvera d'elle ; mais le pécheur s'y trouvera pris. »

On place après les *Chroniques* et durant la période grecque la rédaction de l'*Ecclésiaste* (en hébreu Qoheleth), qui est un livre anonyme, vulgairement attribué à Salomon.

Le nom de Hevah n'y est jamais employé, c'est la preuve de son origine masculine, qui n'est pas à démontrer — les idées qui y sont émises le disent assez — ; l'écrivain ne désigne son Dieu que par le mot *Elohim*, suivant le système qui consiste à supprimer la Divinité terrestre de la Femme et à la fondre dans la puissance cosmique.

L'esprit de ce livre est sceptique et désespéré. C'est là qu'il est dit : « Tout est néant, néant des néants. Vanité des vanités, tout n'est que vanité. » Et encore : « Vis joyeux tous les jours de cette vie de néant, avec la femme que tu aimes, car au Schéol où tu vas (le pays des morts) il n'y a ni actions, ni pensées, ni sciences, ni sagesse. »

Il appelle l'étude de la Nature « une tâche fatigante que Dieu n'a donnée à l'homme que pour y peiner » (I, 13).

Dans les *Proverbes*, nous voyons la Femme mieux traitée, mais considérée seulement comme un objet utile aux autres : « Le prix d'une vaillante femme surpasse de beaucoup tous les trésors de la richesse. »

« La femme vaillante ouvre sa bouche avec sagesse et la loi de la charité est sur sa langue, elle tend la main aux affligés et avance ses mains aux nécessiteux. Son mari la loue en disant : *Tu surpasses toutes les femmes*, ses enfants la disent bienheureuse » XXXI, 10, 38).

Le portrait de la « Femme forte » fait dans les *Proverbes* (XXXI) nous représente la femme comme l'homme la veut ; elle n'est louée que pour ce qu'elle produit, pour ce qu'elle rapporte à la maison, pour ce qu'elle donne aux autres, non pour ce qu'elle est.

La *Sagesse de Salomon* est aussi un livre de cette époque. C'est à Alexandrie, du IIIe au IIe siècle, qu'on a fait de Salomon le type de la sagesse et qu'on lui attribue toutes les grandeurs de sa mère Daud devenue « le roi David ».

L'union des Juifs et des Hellènes fut cimentée par une haine commune : la haine de la Femme. Associés dans la même œuvre de réaction et de destruction, ils y travaillaient chacun différemment, les Grecs par leur philosophie, les Juifs par leur mauvaise traduction du *Sépher* ; mais ils devaient fatalement arriver à une entente, à une union, ayant pour but la suppression de l'influence féminine dans le monde et la suppression de la vérité enseignée par la Femme, vérité qui avait fait sa puissance.

La philosophie condamnait « la pluralité des dieux », cette pluralité que l'homme lui-même avait créée en mettant des dieux à côté des Déesses, et contre laquelle la Femme s'était tant révoltée, quand elle voulait qu'on respectât son *unité divine*. Mais les philosophes ne voulaient plus voir de supériorité spirituelle sur la terre, le règne de l'envie commençait, ils ne reconnaissaient plus qu'une mystérieuse puissance cosmique à laquelle ils donnaient le nom générique qui avait servi à désigner primitivement la Divinité primitive ; ils ne voulaient plus connaître que cette puissance extra-terrestre ; ils condamnaient la représentation des dieux, et cela se comprend, on avait mis dans leur Panthéon masculin des types odieux ou ridicules. Donc la Divinité n'aura plus pour eux de forme humaine, ce qui a l'avantage de cacher le sexe attribué à la personnification de la Vérité, de la Justice, de la Sagesse ; ils ne veulent plus ni temples, ni statues, depuis qu'ils ont profané les temples et statufié des monstres. Ils ont en horreur les sacrifices et les offrandes de chair et de sang, ces hommes qui continuent cependant l'œuvre de leurs pères qui ont institué ces rites ; et ils ne savent plus que le *sacrifice* fut d'abord l'acte génésique que l'humanité continuait à accomplir sans consécration religieuse. Enfin, ils condamnent la *divination* sans se rappeler qu'elle fut une imitation grossière de l'*intuition*.

Les Juifs arrivaient au même résultat que les philosophes en faisant de leur Divinité Hevah une puissance cosmique Iehovah. Depuis longtemps, ils ne prononçaient plus son nom, ne lui faisaient plus d'images, si bien que cette Déité sans nom, sans sexe

et sans forme pouvait représenter tout ce qu'on voulait. Varron l'appelle Jupiter.

La corruption des Juifs par les livres des philosophes grecs fut facile, ils y étaient préparés ; l'entraînement, les idées régnantes aidant, cela dut amener promptement une entente entre les hommes arrivés au même degré de corruption.

CHAPITRE VII

LA VERSION DES SEPTANTE
(IIIe SIÈCLE)

Un événement qui eut dans l'histoire des religions des conséquences formidables, se passa dans ce siècle (de 286 à 280). On traduisit en grec l'antique *Sépher*, remanié par Esdras.

Tant que cette version dénaturée demeura confinée dans le petit monde juif, elle eut peu d'influence sur les idées du temps. En se présentant traduite dans la langue grecque, qui était alors répandue presque partout, ce livre entra dans le monde intellectuel où, par une fortune extraordinaire, il devait s'imposer et, finalement, servir de base aux trois grandes religions modernes.

L'histoire de cette version est obscure. On l'a, à dessein, remplie de légendes merveilleuses ou absurdes.

Les principaux documents qui racontent l'origine de la *Version des Septante* sont en désaccord sur les points essentiels. D'abord il n'est question que de la traduction de la *Loi* (les livres du *Pentateuque*), puis de celle de tous les livres sacrés ; enfin on y ajoute encore celle de 72 livres apocryphes.

En outre, il est fait tantôt 72 traductions, tantôt une seule. Suivant Aristée et Philon, on se sert d'un seul texte original ; suivant Justin, de 72, etc... etc...

Constatons aussi que la légende, sous aucune de ses formes, n'existe encore du temps de Jésus, fils de Sirach (vers 130). Cet écrivain déclare que la version grecque des Saintes Ecritures était imparfaite. Or les légendes ne font que chanter sa perfection.

Le fils de Sirach, dans la préface de sa traduction de l'*Ecclésiastique*, parle des difficultés que présente une traduction de l'hébreu en grec : « Les mots hébreux, dit-il, n'ont point la même

forme lorsqu'ils sont traduits dans une langue étrangère, ce qui n'arrive pas seulement en ce livre-ci, mais la *Loi* même, les Prophètes et les autres Livres sont fort différents (dans leur version) de ce qu'ils sont dans leur propre langue » (1).

Si nous consultons les renseignements donnés par les Juifs eux-mêmes sur la *Version des Septante* (voir Josèphe, *Antiquités*, L. XII), nous y trouvons une histoire des 70 traducteurs par Aristée, conservée jusqu'à ce jour. Cet Aristée avait été officier de la garde de Ptolémée II qui vécut de 285 à 247. Il aurait écrit à son frère Philocrate l'histoire suivante :

Démétrius de Phalère, bibliothécaire de Ptolémée Philadelphe, interrogé par le Roi, lui apprit qu'il y avait chez les Juifs des livres dignes de trouver place dans la Bibliothèque du Roi, mais qu'il fallait les traduire, d'abord, en grec. Le roi envoya auprès du Grand-Prêtre Eléazar, à Jérusalem, et lui demanda de lui envoyer des hommes capables de traduire les *Lois des Juifs*. Eléazar choisit six hommes de chaque tribu, en tout 72 (2).

Mais on préféra admettre un nombre rond, d'où, chez les Grecs, le titre : *les Septante* (Hoï hebdomekonta, en chiffres σ'), chez les Latins *Septuaginta*.

Ces 72 docteurs, dont les noms sont cités, vinrent apporter au Roi un bel exemplaire du manuscrit, sur parchemin, où la « *Loi de Moïse* » était écrite en lettres d'or. Démétrius leur assigna une maison éloignée de tous bruits où ils se mirent à travailler ; ils employèrent 72 jours.

Leur travail achevé, on en fit la lecture devant une nombreuse assemblée de Juifs et d'Egyptiens, qui écoutèrent avec admiration, après quoi les prêtres, les vieillards, les conseillers du royaume et les chefs du peuple « dévouèrent à l'anathème » quiconque ajouterait quelque chose, ou même intervertirait l'ordre des caractères.

Dans tout ceci éclate la mauvaise foi de ces traducteurs qui défendaient aux autres ce qu'ils venaient de faire eux-mêmes.

(1) Les traducteurs ont rendu en lettres grecques les lettres hébraïques : ainsi, ils écrivent XAPIΔOT pour CHASIDAH (cigogne) (Job, XXXIX, 13).

(2) Faisons remarquer que, à cette époque, les tribus n'existaient plus, et que, quand elles existaient, dix d'entre elles étaient hostiles aux Prêtres juifs. Cette façon de recruter six représentants dans chaque tribu pour en former un conseil est celle qui était en usage sous la gynécocratie, alors que les douze tribus étaient encore unies.

Ptolémée ne fut pas moins transporté (toujours d'après le même récit) lorsqu'il entendit lire ces saintes lois (celles d'Esdras). Un jour qu'il s'en entretenait avec Démétrius, il lui demanda comment il se pouvait faire qu'étant *aussi excellentes*, nul historien et nul poète n'en eût parlé (ceci nous apprend que les historiens et les poètes tenaient en mépris le livre d'Esdras).

Démétrius répondit que, comme elles étaient toutes *Divines*, on n'avait osé l'entreprendre, et que ceux qui avaient été assez hardis pour le faire en avaient été châtiés par Dieu (voilà les divagations qui commencent). Que Théopompe, ayant eu le dessein d'en insérer quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit pendant trente jours. Mais qu'après avoir reconnu, dans des moments de santé, et dans un songe, que cela ne lui était arrivé que pour avoir voulu pénétrer les choses divines et en donner la connaissance aux hommes profanes, il apaisa la colère de Dieu par ses prières et rentra dans son bon sens. Que le poète Théodecte, ayant mêlé, dans une tragédie, un passage tiré de ces Livres Saints, avait aussitôt perdu la vue et ne l'avait recouvrée qu'après avoir reconnu sa faute et prié Dieu de la lui pardonner.

Tout ceci a pour but d'expliquer le silence des auteurs du temps sur une œuvre qu'ils devaient tenir en profond mépris, s'ils la connaissaient ; mais on la cachait aux gens instruits, dont on craignait le jugement.

Cet Aristée, qu'on fait parler ainsi, est juif, quoiqu'on veuille le faire passer pour un païen (1).

Tout cela a été inventé à Jérusalem. Les lettres qu'on attribue au Roi, et les autres, sont écrites dans le même mauvais style. Démétrius n'écrivait pas ainsi, il était si éloquent que Cicéron le prit pour modèle. Tout ce récit est faux (voir Leblois, *Les Bibles*, livre V, supplément III, p. 382).

On sent que toute cette fable a été imaginée pour donner plus d'autorité à un Livre qu'on avait altéré à dessein.

Les docteurs voyaient dans cette traduction la ruine définitive de l'ancienne forme religieuse, aussi ils l'acceptèrent avec enthousiasme et fêtèrent tous les ans l'anniversaire de cet heureux événement.

On lit dans la *Vie de Moïse*, écrite par Philon au commence-

(1) J'emploie le mot « païen » à tort, puisque ce mot n'a été créé qu'à l'époque du Christianisme. Il s'agit de désigner les partisans du polithéisme grec qui faisait opposition à l'antique Théosophie.

ment du premier siècle de notre ère : « Aujourd'hui encore, il y a tous les ans une fête et un pèlerinage dans l'île de Pharos, où abordent non seulement les Juifs, mais aussi d'autres visiteurs en grand nombre, qui viennent saluer le lieu où la lumière de cette traduction a éclaté, et rendre grâce à notre Dieu pour ce bienfait, déjà ancien et toujours nouveau. Après les prières et les actions de grâce, les uns dressent des tentes au bord de la mer, et les autres se couchent sur le sable en plein air pour manger avec leurs parents et leurs amis, et s'estiment plus magnifiquement établis sur cette plage qu'à un banquet dressé dans le palais des rois. »

Mais, si un parti juif se réjouissait de cette traduction qui détruisait l'ancienne Loi et avilissait la Femme, les anciens Israélites, dispersés et mélangés partout aux populations, en furent profondément affligés et maudirent ce Livre que les traducteurs grecs avaient intitulé « *les Bibles* », et qui préparait à l'humanité tant de siècles d'obscurité et de malheur !

Les rabbins eux-mêmes considéraient la traduction du *Sépher* comme une profanation et craignaient d'en être punis ; le jour anniversaire de ce forfait fut pour eux un jour de deuil. On établit un jeûne public le huitième jour du mois de Tebeth, en expiation de cette mauvaise action.

Les érudits croient que la traduction d'un livre en une autre langue n'avait pas été faite avant la *Version des Septante*, et celle-ci ne le fut que dans un intérêt masculin ; avant cela, les hommes n'avaient eu aucun intérêt à propager les livres, presque tous d'origine féminine ; au contraire, ils les brûlaient.

Les Juifs firent, de cette traduction, leur justification.

Mais le Livre, ainsi parodié, était de beaucoup au-dessous de la littérature grecque du temps. Les Grecs, d'ailleurs, ne le connaissaient pas, d'autant plus que les Juifs, qui en avaient une secrète honte, ne voulaient pas le laisser lire aux Grecs dont ils craignaient les sarcasmes. Le *Sépher* travesti n'était destiné qu'aux Judaïsants, c'est-à-dire à ceux qui étaient déjà gagnés à la nouvelle secte et qui étaient, en général, des gens vulgaires et sans instruction.

Ce n'est pas par des livres, mais par la tradition orale que la mythologie asiatique passa en Grèce.

Jusqu'au temps du premier Christianisme, il n'y a pas un seul écrivain grec qui semble avoir connu la Bible.

Avant le IIe siècle de notre ère, il avait existé différentes recensions du recueil des livres juifs. Cela formait trois espèces d'écrits : la Thorah officielle ; le texte samaritain (1) ; *la version des Septante.* C'était trois manières bien différentes de présenter les idées contenues dans le *Sépher.*

C'est plus tard que prévalut un seul texte hébreu. Alors on accusa les Juifs d'avoir donné pour base de leurs traditions sacrées un livre *immuable*, condamnant ainsi l'examen. Mais le livre ne devint *immuable* que quand il devint si obscur qu'il ne supportait plus l'examen. On n'impose que les erreurs, la Vérité se laisse toujours discuter.

La légende de Moïse

C'est à cette époque que l'on donna définitivement au *Sépher* un homme pour auteur : « Moïse », qui n'a pas encore d'histoire, mais dont on va commencer la légende.

C'est Philon (né de 20 à 30 ans avant notre ère) qui, le premier, fera une biographie de *Moïse*, dans un ouvrage en trois volumes, *De Vita Mosis.* Ce livre servira à faire le *Deutéronome* dont nous parlerons plus loin et qui est beaucoup plus moderne qu'on ne croit.

C'est dans cet ouvrage que Philon raconte l'histoire de la traduction des Livres, et il ne fait que suivre les légendes admises de son temps, il n'a pas d'autres sources, il n'a pas même lu la lettre d'Aristée qui en est l'origine, il ne cite ni Démétrius, ni le fameux manuscrit en lettres d'or qu'on aurait envoyé de Jérusalem ; son récit n'a donc aucune valeur, il est le rêve d'une imagination féconde qui brode sur un thème donné, il montre les traducteurs, sur lesquels il ne sait rien, comme des « inspirés » trouvant chacun séparément les mêmes mots, les mêmes phrases, les termes grecs correspondant exactement aux termes hébreux. « Ce ne sont pas des traducteurs, dit-il, mais des prêtres et des prophètes dont la raison droite était parvenue à égaler l'esprit de Moïse. »

Pauvre Myriam !..... Pauvre *Sépher* !.....

C'est avec ces mensonges que les Catholiques firent leurs

(1) La Bible samaritaine, le *Sépher*, fut apporté de Palestine en France il y a trois siècles ; il fut déchiffré et interprété par le Père Morin, de l'Oratoire.

histoires. Ils adoptèrent de bonne heure la *Version des Septante* ; ils n'en connaissaient pas d'autre ; ils ignoraient l'hébreu et pouvaient croire de bonne foi à Moïse, quoiqu'ils se doutassent bien qu'on cachait quelque chose de favorable à l'ennemi — la Femme — ; l'entraînement masculin dans cette aventure le prouvait. Ils adoptèrent la légende surnaturelle de Moïse et la rendirent encore plus ridicule, c'est-à-dire plus surnaturelle (1).

C'est par ces récits que l'histoire de Moïse est entrée dans le monde (2).

L'historien Josèphe, qui vivait à Jérusalem et resta en Palestine jusqu'à l'époque où Vespasien et Titus l'emmenèrent à Rome (après 70), connaît et cite longuement l'écrit d'Aristée, dont le but est de glorifier la version grecque du *Sépher*.

L'auteur de cette lettre est évidemment un habitant de la ville de Jérusalem, qu'il décrit avec détail, ainsi que le Temple, et jusqu'à son ameublement. C'était donc un homme appartenant au sacerdoce, et c'est lui qui, probablement, a fait *tout seul* la version qu'il louange avec tant d'exagération.

(1) On y introduit une multitude de miracles, notamment dans les versets suivants :

Genèse, Chap. IV : Action miraculeuse de la Verge de Moïse, 1, 2, 3, 4, 5, 17, 20, 9.

Chap. VII, 9, 10, 11, 12, 15, 17, 18, 19, 20.

Chap. VIII, 3, 4, 5, 13, 17, 18, 21.

Chap. IX, 3, 8, 9, 14, 16, 18, 24, 29.

Chap. X, 4, 5, 13, 14, 19, 21, 22.

Chap. XI, 5, 6.

Exode, Chap. XIII, 21, 22.

Chap. XIV, 16, 19, 20 ; Passage de la Mer Rouge, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 31.

Chap. XV, 2, 3, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 16, 17, 25, 26.

Chap. XVI, 4 : La manne, 7, 13, 14, 15, 18, 21 ; Le sabbat, 22, 26, 27 et 29 ; Manne, 31, 32, 33, 35.

Chap. XVII : Moïse fait jaillir de l'eau d'un rocher, 5, 6 ; Josué, 9, 11, 12, 13, 16.

Moïse sauvé des eaux : c'est une parodie de la Déesse sauvée du déluge ou, suivant les poètes, émergeant de l'onde amère.

(2) Dans un ouvrage du IIe siècle ou du IIIe, l'*Exhortation aux Gentils*, attribué à Justin Martyr, on reprend le récit d'Aristée. Une dernière version en est donnée par Epiphane (mort en 403) dans son *Traité des poids et mesures*. Dans ce récit, la prétendue lettre de Ptolémée à Eléazar diffère de celle d'Aristée, mais l'histoire est la même. Puis, au lieu de recevoir de Jérusalem le *Livre de la Loi*, il reçoit 22 livres canoniques écrits en lettres d'or et de plus 72 apocryphes.

On croit que cette lettre a été écrite à la fin du premier siècle de notre ère, alors que la version grecque était déjà faite, et pour la justifier.

Le *Deutéronome*, qui fait parler Moïse, semble fait à la même époque que la version des quatre autres livres du *Pentateuque* ; et, cependant, il fait allusion à la prise de Jérusalem par les Romains, qui eut lieu en 70 de notre ère. Tout cela nous déroute et semble indiquer que la traduction grecque est beaucoup plus moderne qu'on ne croit, et qu'on n'en attribue l'exécution à Ptolémée que pour lui donner de l'antiquité et du prestige.

Une autre version du *Sépher*, celle d'Aquila ou de Symmaque, fut faite en opposition à celle dite « *des Septante* ». Elle est peu connue.

Opinion de Fabre d'Olivet sur la Version des Septante

Fabre d'Olivet adopte le récit d'Aristée accrédité par Philon, qui dit : « Ce fut Ptolémée Philadelphe qui, par son zèle et par désir de connaître nos lois, résolut de les faire traduire de l'hébreu en grec. » Ce récit, en effet, est vraisemblable, mais la vraisemblance ne prouve pas l'exactitude d'un fait.

Voici ce qui est dit de cette fameuse version dans la *Langue hébraïque restituée* : « Lorsque Babylone tombe au pouvoir des Grecs, lorsque les Juifs tombent au pouvoir des Séleucides, la langue grecque, portée en tous lieux par les conquérants, modifie de nouveau l'idiome de Jérusalem et l'éloigne de plus en plus de l'hébreu.

« Le *Sépher*, déjà défiguré par les paraphrases chaldaïques, va disparaître tout à fait dans la version des Grecs.

« Grâce aux discussions que les savants du siècle dernier ont élevées sur la fameuse version dite des 70, rien n'est devenu plus obscur que son origine.

« Ils se sont demandé à quelle époque elle avait été faite, si elle était la première de toutes et s'il n'existait pas une autre version antérieure, en grec, dans laquelle Pythagore, Platon, Aristote, avaient puisé leur science ; quels furent les 70 interprètes et s'ils étaient ou n'étaient pas dans des cellules séparées en travaillant à cet ouvrage ; si ces interprètes, enfin, étaient des prophètes, plutôt que de simples traducteurs. On ne peut douter que Ptolémée, fils de Lagus, malgré quelques violences,

ne fût un très grand prince. Ce fut par les soins de Ptolémée que s'éleva dans Alexandrie cette superbe bibliothèque que Démétrius de Phalère (à qui il en avait confié la garde) enrichit de tout ce que la littérature des peuples offrait alors de plus précieux.

« Depuis longtemps les Juifs s'étaient établis en Egypte. Je ne conçois pas par quel esprit de contradiction les savants modernes veulent absolument que Ptolémée n'ait point eu la pensée qu'on lui attribue, de faire traduire le *Sépher* pour le mettre dans sa bibliothèque. L'historien Josèphe est, assurément, très croyable sur ce point. Mais l'exécution de son dessein pouvait offrir des difficultés, car on sait que les Juifs communiquaient très difficilement leurs livres et qu'ils gardaient sur leurs mystères un secret inviolable. C'était même, parmi eux, une opinion reçue que Dieu punissait sévèrement ceux qui osaient faire des traductions en langue vulgaire.

« Le *Talmud* rapporte que Jonathan, après l'émission de sa paraphrase chaldaïque, fut vivement réprimandé par une voix du ciel, d'avoir osé révéler aux hommes les secrets de Dieu.

« Ptolémée fut obligé d'avoir recours à l'intercession du souverain pontife Eléazar, en intéressant sa piété. Ce souverain lui envoya un exemplaire du *Sépher* de Moïse, en lui permettant de le faire traduire en grec ; il ne fut plus question que de choisir les traducteurs. Comme les Esséniens du Mont Moria jouissaient d'une réputation méritée de science et de sainteté, tout me porte à croire que Démétrius de Phalère jeta les yeux sur eux. Ces sectaires vivaient en anachorètes, retirés dans des cellules séparées, s'occupant de l'étude de la Nature (c'est justement pour cela qu'ils ne peuvent pas avoir été mêlés à cette traduction qu'ils devaient hautement désapprouver ; le récit de Fabre d'Olivet est empreint d'une naïveté qui étonne). Il est très douteux qu'ils fussent au nombre de 70 pour achever ce travail. Le nom de *Version des Septante* vient d'une autre circonstance.

« Le *Talmud* assure que, d'abord, ils ne furent que cinq interprètes, ce qui est assez probable, car on sait que Ptolémée ne fit traduire que les cinq livres de Moïse (ceci est une erreur, il n'en existait que quatre à cette époque ; le *Deutéronome* est postérieur) contenus dans le *Sépher*, sans s'embarrasser des additions d'Esdras. Ils envoyèrent leur travail à Jérusalem pour le faire approuver comme paraphrase. Le sanhédrin accueillit leur demande et,

comme ce tribunal se trouvait composé de 70 juges, cette version en reçut le nom de *Version des Septante* » (1) (*La Langue hébraïque restituée*, Préface).

Il fallait que la mentalité des hommes fût bien troublée, qu'ils fussent bien las de philosopher, pour accepter si facilement le « Livre des Juifs », cette Bible devenue si puérile et si ridicule ! Son succès vient de ce qu'elle servait à l'avilissement de la Femme, qui allait, maintenant, passer pour un dogme, puisque l'infériorité qu'on lui donnait était présentée sous la responsabilité de la parole de « Dieu », de ce Dieu nouveau qui grandissait depuis Socrate. A cela, il n'y avait pas de réplique, la Femme n'avait plus qu'à s'incliner, Dieu avait parlé, il avait exprimé toute la haine des misogynes, la déclarant l'être second, la tentatrice, la pervertrice, qui devait être soumise à l'homme. C'est sur ce texte que l'on allait s'appuyer pour continuer la grande lutte de sexes qui régnait depuis si longtemps et devait durer tant de siècles encore !

Les « Septante » devinrent donc l'Ecriture autorisée, surtout parmi ceux qui ne parlaient pas l'hébreu et ne connaissaient le Livre que par la version grecque.

Philon d'Alexandrie ne cite l'Ecriture que d'après cette version, il ne la commente que dans les *Septante*.

C'est ce livre qui a ouvert la porte à tous les maux causés par les religions modernes, il en fut la cause première, il flatta les esprits disposés au mal, il leur donna une excuse, il justifia la haine des misogynes, le mépris des orgueilleux, et prépara l'avènement du Catholicisme qui allait supprimer du monde la raison et la Justice (2).

Et c'est pour avoir voulu cacher l'œuvre géniale d'une Femme qu'on donne à sa contrefaçon grotesque un tel caractère de grandeur qu'elle a rempli le monde !...

(1) Le Sanhédrin, tribunal de 70 juges, n'est mentionné qu'à partir des Macchabées (I, c. x, II, 6). C'est la continuation du grand conseil des Matrones d'Israël, les *anciennes*.

(2) Les occultistes modernes considèrent l'année 250 avant notre ère comme le commencement du cycle de *Pisces* (les Poissons), que l'astromancie connaît sous le nom de « Maison du mauvais Génie ».

Seulement, cette année n'aurait une valeur historique que si réellement Ptolémée était pour quelque chose dans la *Version des Septante*.

La lettre et l'esprit

Les traducteurs savaient que le *Sépher* avait un sens caché, qu'il ne fallait pas révéler au vulgaire. Ce qu'il était convenu que l'on devait couvrir d'un voile, c'était surtout le chapitre qui contenait les lois de l'évolution sexuelle. On avait vaincu la Femme, il ne fallait pas mettre en évidence les faits qui venaient révéler trop ouvertement la supériorité morale sur laquelle avait été basée sa Divinité.

C'est pour cacher ces lois de la Nature que l'on avait dû fonder des sociétés secrètes. L'occultisme n'est pas autre chose que la Vérité révélée par la Femme et cachée par l'homme.

Les docteurs mis en demeure de traduire le *Sépher* ne voulaient pas trahir la cause masculine en mettant en évidence des lois qui lui étaient défavorables ; du reste, la nouvelle forme donnée à la Religion défendait de révéler la vérité sur ce qu'on appelait « les mystères divins ». Cependant, ils voulaient traduire le *Livre*, leur intérêt y était engagé. Pour se tirer de là à la satisfaction de tous (excepté des Femmes), ils subtilisèrent, firent une version matérielle, pour ainsi dire, dans laquelle il y avait bien des mots rappelant l'original, mais qui en masquait l'esprit. Pour se mettre à l'abri du reproche de profanation qu'ils prévoyaient, ils se servirent, en beaucoup d'endroits, du texte de la version samaritaine. Ils se servaient ainsi de la rédaction déjà faite chaque fois que le texte hébraïque pouvait se passer de ce qui lui donnait de l'obscurité.

C'est ce qui fait qu'à travers ce travestissement de la pensée primitive, il y a quelques éclaircies qui laissent apercevoir la Vérité. Cette traduction fut donc faite avec le plus grand art. Il s'agissait de rendre autant que possible *la forme*, en dissimulant la pensée exprimée, la science réelle qui, du reste, n'aurait pas été comprise alors, étant donné l'état d'ignorance qui régnait partout.

Tout ce qui dans le texte hébreu était *Esprit* devint *substance* dans la traduction grecque, tout ce qui était intellectuel devint sentiment, tout ce qui était universel devint particulier. C'est un cas frappant de la différence qui existe entre la mentalité féminine — abstraite — et la mentalité masculine — concrète (1).

(1) C'est en passant de la mentalité féminine à la mentalité masculine que l'hébreu s'est transformé. Cet idiome, parlé par un peuple féministe.

La traduction ainsi faite flattait l'homme dans ses vues. C'est ce qu'il voulait : elle écrasait, humiliait la Femme qui, ne connaissant pas elle-même l'original, ne pouvait pas réclamer. Et c'est à l'ombre de ce Livre, ainsi mutilé, que l'on réforma le culte, que l'on modifia la Loi. Cette nouvelle forme convenait si bien aux Juifs du temps, que dans beaucoup de synagogues grecques on le lisait non seulement comme paraphrase, mais en place et de préférence à la version d'Esdras.

Qu'aurait-il servi, en effet, de lire le texte hébreu ? Depuis longtemps le peuple Juif ne l'entendait plus, pas même les rabbins, si l'on excepte quelques Esséniens initiés dans les secrets de la Loi orale.

Philon, le plus instruit des Juifs de son temps, ne savait pas l'hébreu, quoiqu'il ait écrit une histoire de Moïse. C'est, du reste, probablement pour cela qu'il nous a donné de Moïse une idée si fausse.

Josèphe lui-même, qui a écrit une histoire de sa nation et qui aurait dû nous donner des renseignements précis sur le *Sépher* et son auteur, prouve, à chaque instant, qu'il n'entend pas le texte hébreu et ne connaît pas, ou ne veut pas révéler, l'histoire des tribus gynécocratiques.

Ce que les Prêtres de la nouvelle religion judaïque avaient intérêt à cacher, c'était l'histoire de la Déesse, Hevah, la grande Divinité des fidèles Israélites.

sage, contemplatif, abstrait, profondément instruit dans les sciences morales, fut séparé de sa tige originelle par une émigration étonnante et resta la langue du peuple hébreu qui garda longtemps la science primitive et le régime gynécocratique.

C'est par cette langue conservée et arrivée jusqu'à nous, que le dépôt des connaissances égyptiennes peut nous être rendu. « Mais ce dépôt, dit Fabre d'Olivet, n'a pas été livré au caprice du hasard.

« La Providence qui voulait sa conservation a bien su le mettre à l'abri des orages. Le Livre qui le contient, couvert d'un triple voile, a franchi le torrent des siècles, respecté de ses possesseurs, bravant les regards des profanes et n'étant jamais compris que de ceux qui ne pouvaient en divulguer les mystères.

« Le chinois, parti des plus simples perceptions des sens, est arrivé aux plus hautes conceptions de l'intelligence, c'est tout le contraire de l'hébreu. Cet idiome, séparé tout formé d'une langue parvenue à sa plus haute perfection, entièrement composé d'expressions universelles, intelligibles, abstraites, livré en cet état à un peuple robuste mais ignorant, est tombé entre ses mains de dégénérescence en dégénérescence et de restrictions en restrictions, jusqu'à ses éléments les plus matériels. » (*La Langue hébraïque restituée*, Préface.)

« Je suis *Celle-là* qui est », avait dit la Femme, c'est-à-dire : Je possède la plénitude de la vie. *Je suis* s'écrivait *Jehovah*. Le nom de la femme signifiait *Je suis*.

Dans la version grecque, on traduit : « *C'est moi qui suis Celui qui est* ». La *Vulgate* dit : « *Ego sum qui sum* ». Dans ce texte on a vu une formule métaphysique qu'on a appliquée aux idées régnantes, à la philosophie grecque ; on y a cherché l'*existence absolue*, comme l'entendaient Platon et Philon.

C'est par de pareils malentendus que les idées s'altèrent, que la Vérité se perd.

C'est donc la Déesse Hevah qui est visée dans les altérations. Il s'agit d'en supprimer le nom et l'identité, ce nom que, depuis longtemps déjà, les Lévites ne prononçaient plus dans les synagogues et auquel ils substituaient un terme vague, « l'Eternel », ou le nom d'un homme-Dieu, « Adonaï ».

Dans la *Version des Septante*, le mot Elohim est rendu par *Théos* et Ihaveh par *Kyrios*, dont on a fait Seigneur (1).

Pendant qu'on faisait ainsi disparaître le nom de Ihevah dans la version grecque, on y mettait une Eve aussi avilie que la vraie Hevah était grande, aussi funeste que l'autre était bienfaisante, aussi soumise que l'autre était dominante, aussi petite près de l'homme que l'autre avait été magnifiée !

On fit de cette Eve biblique la femme telle que l'homme inférieur — c'est-à-dire envieux et perverti — la voulait.

Dans le *Dictionnaire de la Bible* du docteur Smiths, sous le titre *les Septante*, nous lisons qu'au IIIe siècle avant notre ère les Juifs sont devenus, en quelque sorte, honteux de leur Dieu national, Hevah, et que la traduction de l'hébreu en grec, telle qu'elle est aujourd'hui adoptée par les Chrétiens, adoucit les fortes expressions qui assignent à la Divinité un rôle purement humain (voir *Exode*, ch. XXXIII).

« C'est vers cette époque, en effet, ajoute ce dictionnaire, que l'idée toute de foi et de sentiment que les Juifs s'étaient faite de Dieu se transforme enfin en une conception *véritablement rationnelle*. »

Et cette conception, dite *rationnelle*, c'est le surnaturel qui va

(1) Rappelons que le mot *Théos*, qui veut dire parfait, était uni au nom des Déesses pour indiquer la somme de leurs qualités féminines, comme dans Astar-Thée.

régner dans les religions modernes. Quelle est donc cette *raison* qui dicte ce qui est absurde, et qui condamne ce qui est la logique ?

Voltaire est tombé dans la même erreur. Dans sa *Bible expliquée* (p. 347), il dit : « Leurs idées sur la vie future se modifièrent également. Les sublimes (?) idées de Platon sur l'existence de l'âme, sur sa destination après s'être séparée de la machine animale, sur son immortalité, sur les peines et les récompenses après la mort, pénétrèrent d'abord chez les Juifs hellénistes établis avec de grands privilèges dans Alexandrie et de là chez les Pharisiens de Jérusalem. Ils n'entendaient auparavant que *la vie* par le mot âme ; ils n'avaient aucune notion de la justice rendue par l'Etre suprême (?) aux âmes des bons et des méchants qui survivaient à leur corps. Tout avait été, jusque là, temporel, matériel et mortel chez ce peuple également grossier et fanatique. »

On croit rêver en lisant de pareilles absurdités ! Peuple grossier ! celui qui produisit les Prophétesses et les Psaumes ! Peuple fanatique ! celui qui affirma sa foi dans la Femme, la grande Déesse Hevah !... Pendant que, pour ces hommes, la *conception rationnelle* est celle d'un *Dieu mâle* surnaturel et incompréhensible... qui ne s'est jamais occupé des hommes et dont nous ne connaissons pas la justice puisqu'elle n'existe pas. Quelle étrange mentalité que celle qui croit à l'absurde et nie l'humanité réelle !

« C'est dans le second livre des Macchabées, ajoute Voltaire, qu'on voit pour la première fois une notion claire de la vie éternelle et de la résurrection, qui devint bientôt le dogme des Pharisiens. Un des frères Macchabées dit au roi qui le martyrise : « Tu nous arraches la vie, méchant prince, mais le Roi du monde nous rendra une vie éternelle, en nous ressuscitant quand nous seront morts pour ses lois. »

Ce langage est une imitation de celui des Prophétesses par un homme qui ne comprend pas ce qu'il dit ; il met un *roi de l'univers* à la place de Hevah, il parle d'une résurrection et d'une future vie éternelle comme en parlaient les femmes, mais sans comprendre qu'elles entendaient par là le retour de la Femme à la vie sociale et son règne à venir.

Macchabée, en homme inconscient, redit les mots qu'il a entendus sans en comprendre le sens, et leur donne une signification nouvelle puisée dans son imagination. Et ce sont ces

divagations qui vont servir à faire des dogmes nouveaux !... Et les déistes modernes, comme Voltaire, admireront cela !...

Enfin, c'est dans cette absurde traduction du *Sépher* que le grand cataclysme moral qui avait signalé la première révolte de l'homme fut présenté comme *un déluge*, un événement géologique (dont nos savants modernes retrouvent la trace dans les couches terrestres, ô puissance de l'imagination !).

Et pour compléter cette absurde conception, on fit de ce déluge une punition infligée aux hommes pervertis par la Justice du Dieu inventé par Socrate ! Et il s'est trouvé des libres penseurs qui se sont efforcés de combattre les idées de la Bible, montrant que c'est le propre de l'ignorance et de la superstition d'attacher une idée morale préméditée par un Dieu aux phénomènes de la Nature qui résultent des lois physiques absolument étrangères aux lois morales. Ces *effets* que les hommes nous présentent comme produits par un Dieu doué de passions humaines, comme une vengeance divine, ont été acceptés comme réels, on a seulement cherché à les expliquer, alors qu'il fallait simplement les nier, et chercher l'origine de la légende qui les avait fait naître. Il est vrai que cette façon d'écrire l'histoire n'est pas encore comprise des modernes, cela viendra. En attendant, faisons remarquer le contraste qui existe entre la science du *Sépher*, Livre d'une Femme, et les aberrations de la Bible d'Esdras, livre d'un Prêtre.

Les Massorètes au IIIe siècle

Nous avons déjà vu qu'au ve siècle, lors de la revision du Livre par Esdras, on appela ainsi certains docteurs qui s'occupaient de questions grammaticales relatives aux textes sacrés. Ce sont eux qui inventèrent et perfectionnèrent le système des points-voyelles, imaginés, semble-t-il, pour dénaturer les mots, pour changer les noms et égarer l'esprit dans ses investigations.

Par ce moyen, on fixe d'une manière conventionnelle les noms nouveaux que l'on veut substituer aux anciens.

Cette façon de donner une forme nouvelle à l'écriture est un système d'altération que nous avons vu employer partout. C'est une ruse dont la Femme devait être la victime, puisqu'on effaçait son nom de l'Histoire.

Ce même système fut mis en œuvre en Chine, quand on altéra les primitifs Livres sacrés.

Cette méthode, qui consiste à *fixer* une écriture quand elle altère les idées antérieures, a été imaginée, suivant le langage des rabbins, pour sauvegarder la forme nouvelle et « l'entourer d'une haie ».

Imitant le langage de leurs adversaires, ils disent qu'ils font cela pour empêcher leurs écrits d'être altérés, alors que ce sont eux qui, par ce système, dénaturent les écrits antérieurs.

Au fond, ce qu'ils craignent, c'est que la Vérité se fasse jour, c'est que les Livres soient remis dans leur forme primitive.

On alla plus loin, tant on craignait la critique. On compta le nombre des versets, des mots et même des lettres contenues dans chaque livre remanié, afin qu'il restât fixé dans la forme nouvelle qu'on lui donnait. Ce travail fut l'œuvre de l'école de Tibériade, qui le commença au IIIe siècle. Il ne fut terminé qu'au VIe ou au VIIe siècle de notre ère.

Il était si bien dans l'esprit de tous que les Livres revisés par les Massorètes étaient altérés que, à peine furent-ils achevés, on vit s'élever de toutes parts des personnes qui cherchaient à en retrouver l'esprit primitif à travers le voile qui cachait encore une fois l'éternelle Vérité (1).

Chaque fois que ces hommes revisaient les livres, ils enlevaient un peu de ce qui était à la louange de l'ancien régime gynécocratique. Chaque fois, en revisant, on masculinisait un peu plus la pensée féminine.

Et quand de nouveaux Massorètes reprenaient et continuaient cette revision des textes, ils détruisaient, en même temps, les exemplaires des anciens livres.

Il est bien facile de comprendre sur quoi portaient les altérations ; il s'agissait d'accommoder les textes aux intérêts des hommes.

Richard Simon (*Hist. du Vieux Testament*, I, chap. II) pense qu'il y a toujours eu chez les Juifs, même après Esdras, des Scribes qui conservaient dans leurs archives les livres sacrés, ajoutaient et retranchaient ce qui leur plaisait (Glaire, *Introduction à l'Ecrit. Sainte*, ch. III, art. I, question 2).

(1) Au temps d'Origène, dans les controverses, les Juifs refusaient d'admettre les citations tirées de l'Ecriture quand leurs adversaires les tiraient des *Septante*.

Ils disaient que cette version amplifiait le texte hébreu et le mutilait (Glaire, *Introd.*, Ch. IV, question 17).

Persécution sous Antiochus Epiphane

Les Juifs ne devaient pas jouir en paix de leur réforme religieuse. Quand l'homme rejette l'autorité morale de la Femme, c'est la lutte d'homme à homme qui commence.

La Judée, sans cesse troublée, passa tour à tour sous plusieurs dominations politiques jusqu'au jour où elle fut soumise à une domination religieuse.

Antiochus IV, surnommé par ses flatteurs *Epiphane* (illustre) et par les autres *Epimane* (fou), voulut établir l'unité de religion. Pour atteindre ce but, il eut recours aux moyens violents les plus vexatoires. Il ordonna dans tout l'empire, et spécialement aux Juifs, de pratiquer, sous peine de mort, le culte des Dieux grecs. Il éleva un autel à Jupiter dans le Temple de Jérusalem (I Macchabées, I, 41 et suiv.).

Il voulut vexer les Juifs et, pour cela, ordonna la profanation du Temple et du sabbat, et la destruction des Livres sacrés ; il donna l'ordre de manger de la chair de porc et enjoignit de participer au culte des idoles. Son règne fut considéré comme « l'abomination de la désolation » ; il excita l'horreur et l'indignation des Juifs.

Il y eut, dans ces persécutions, des martyrs.

C'étaient surtout des femmes. Sous prétexte qu'elles s'adonnaient à l'idolâtrie, on les massacra. On leur renvoyait leur reproche, car ce sont elles les premières qui avaient défendu à l'homme d'adorer son image.

Maintenant on défendait la représentation des Déesses que l'art grec avait tant multipliée.

C'est sous Antiochus Epiphane que l'on vit commencer la persécution des femmes, le premier mot de l'Inquisition.

Cet homme fut un précurseur. Les nombreux martyrs qu'il fit le rendirent célèbre.

A Babylone, à Ninive, on enfermait les malheureuses qui se plaignaient. Quelques-unes parvenaient à s'échapper de leur cachot, elles s'enfuyaient avec leurs enfants et leurs derniers adeptes, et se cachaient.

C'est dans les forêts solitaires que l'enseignement de la Vérité se mettait à l'abri des fureurs de l'homme. C'est là qu'on le retrouva chez les Grecs, dans la forêt de Dodone. Chez les Celtes

aussi, la forêt fut le dernier temple lorsque se produisit la grande persécution.

Cependant, cette persécution avait fini par irriter la population qui arriva au paroxysme de la colère et s'insurgea. Ce fut l'occasion d'une guerre, victorieusement gagnée par les Macchabées. Il s'ensuivit un siècle d'indépendance (de 167 à 63). Ces zélés défenseurs des coutumes de leurs ancêtres se firent « Princes des Juifs » et Grands Sacrificateurs.

Sous les Asmonéens, Judas Macchabée se fit passer pour un Messie. C'étaient donc de simples ambitieux qui luttaient pour s'assurer le pouvoir bien plus que pour soutenir une idée.

Les Macchabées

Le récit des persécutions d'Antiochus et des guerres des Macchabées fait l'objet des livres qui portent leur nom (*les Macchabées*). Le premier livre parut en hébreu vers 100, il est intitulé « le Premier *Livre des Macchabées* » et a été traduit en grec. C'est cette traduction qui nous reste. Deux autres *Livres des Macchabées* ont été composés en Egypte ; ils sont postérieurs à notre ère et ont peu de valeur.

Le premier *Livre des Macchabées* est l'unique source qui nous permette de connaître ces temps troublés. C'est par lui que nous apprenons qu'une destruction de livres eut lieu lors des persécutions d'Antiochus. Les intendants du roi, secondés par les Juifs apostats, « déchirèrent et brûlèrent au feu les livres de la Loi qu'ils trouvèrent. Et ceux chez qui l'on trouvait un Livre de l'Alliance et ceux qui prenaient plaisir à la Loi étaient condamnés à mort par ordre du roi » (I, 59, 60).

Or, ce livre persécuté, c'est le *Sépher*. Et c'est au moment où on le supprime de cette façon violente que se répand la traduction grecque de ce Livre, devenu la Bible.

Ces faits sont une révélation, ils nous apprennent que cette mauvaise traduction souleva des récriminations et que c'est pour les étouffer qu'on persécuta ceux qui réclamaient.

Les partisans de la *Version des Septante* étaient appelés avec mépris *hellénistes* ou *grécisants* par ceux qui lisaient le *Sépher* en hébreu.

Quelle triste époque ! Quel effondrement de l'ancien monde et quel désordre pour le remplacer !

Les principaux événements survenus en Palestine au IIe siècle nous montrent des hommes luttant pour le pouvoir et guerroyant autour du Temple que les partis se disputent. Nous les résumons et cela suffira pour montrer ce qu'on avait fait de la « Religion ». Ce qu'on lui substitue n'a plus rien de religieux.

De 167 à 107. — Guerre d'indépendance des Macchabées aux Asmonéens.

En 166. — Insurrection conduite par le prêtre Mathathias.

De 166 à 161. — Judas Macchabée bat les généraux syriens.

En 165. — Simon délivre la Galilée et Judas Gilead. On écrit des Psaumes célébrant les victoires des Macchabées.

En 164. — Le Temple repris est purifié et consacré. La citadelle de Jérusalem reste entre les mains des Syriens.

En 161. — Mort de Judas Macchabée. Jonathan lui succède.

En 150. — Jonathan s'allie à Alexandre Balus qui le nomme Grand-Prêtre et lui envoie un vêtement de pourpre et une couronne d'or. Il assiste aux noces d'Alexandre et de Cléopâtre, et est nommé gouverneur de Palestine.

De 145 à 117. — Evergète second, sous le nom de Ptolémée IX, construit des obélisques bilingues dans l'île de Philæ (l'obélisque était le symbole architectural du culte mâle).

En 145. — Jonathan s'allie à Démétrius II.

En 142. — Jonathan s'allie à Triphon. La même année, Jonathan est fait prisonnier par Triphon à Ptolémaïs. Simon devient Grand-Prêtre. C'est à partir de ce moment que commence « l'Ère des Juifs ». On commence à dater les actes et les contrats de la première année de Simon le Grand, Prêtre et Prince des Juifs.

Cette ère, dite de la Geoullah (rachat) d'Israël, ne dura pas longtemps.

Dans le premier *Livre des Macchabées*, les indications chronologiques suivent l'ère des Séleucides.

Se faire appeler « Grand », « Prince des Juifs », faire compter les années à partir de son règne, prétendre apporter le « rachat d'Israël » quand on ne fait que précipiter sa perte, est une ironie qui nous révèle la valeur morale de ces « Prêtres ».

Continuons :

En 141. — Simon s'empare de Jérusalem, il est nommé « Prince » par l'élection populaire. C'est déjà de la politique. Nous voyons dans ces faits le résultat des agitations de partis.

En 137. — Simon obtient d'Antiochus VII le droit de battre monnaie. Combien tout cela est peu « religieux » ! Du reste, en 135, il est assassiné par son gendre.

(Là s'arrêtent les renseignements donnés par I *Macchabées*, 16).

Un autre Grand-Prêtre entre en scène, c'est Jean Hyrcan, de 135 à 107. Ce nouveau « Prince des Juifs » reste sous la suzeraineté du roi de Syrie jusqu'en 133. Après la mort de Sidétès, Hyrcan parvient à étendre son pouvoir sur toute la Palestine et à convertir les Iduméens au Judaïsme, il renouvelle l'alliance avec les Romains.

Dans tout cela encore nous ne voyons que la politique, rien de « religieux » ne nous apparaît. Bien plus, on s'acharne à détruire ce qui peut rester de l'Israélisme.

En 132. — Le petit-fils de Sirach passe en Egypte ; il y traduit en grec la *Sagesse* (l'Ecclésiastique de son aïeul).

En 110 et 109. — Hyrcan assiège et détruit Samarie, la ville fidèle à la Loi. Il détruit le Temple de Garizim, dédié à Hevah. C'est sous ce règne que les deux partis des Pharisiens et des Sadducéens se dessinent. La Religion ayant disparu, on la remplace par des discussions philosophiques.

En 107. — Judas Aristobule est nommé Grand-Prêtre. Il usurpe le pouvoir politique *sur sa Mère*, qu'il laisse mourir de faim. Devenu roi de Judée, il succombe à ses remords.

En 106. — Alexandre Jannée, Sadducéen, épouse Salomé Alexandra, veuve de son frère, et étend son pouvoir sur le pays des Philistins.

Ce résumé rapide nous montre ce qu'était la prêtrise dans la religion judaïque de cette époque. Le Judaïsme ayant renversé l'Israélisme, il est utile de montrer le contraste qui exista entre ces deux formes religieuses. On comprendra mieux après cela la haine des Israélites, les fidèles de la dispersion (Diaspora), pour les Juifs, et cela nous permettra de faire comprendre les luttes de ces deux partis qui devaient avoir des destinées si différentes. Les Juifs, en effet, furent en partie les vrais fondateurs de la seconde forme du Christianisme qui triompha, et disparurent dans le monde catholique ; les Israélites se répandirent dans toutes les nations de l'Europe. Et, comme le renégat accuse toujours ses ennemis de sa propre trahison, on vit alors les anciens Juifs, devenus néo-chrétiens, couvrir de mépris les fidèles Israélites en les appelant « vils Juifs », c'est-à-dire en

leur donnant le nom sous lequel ils avaient été méprisés eux-mêmes.

Le Temple de Garizim

Ce résumé vient de nous dire que Jean Hyrcan — qui mourut en 105 — détruisit le Temple de Garizim. En même temps il battit les Samaritains, et cette lutte acharnée contre la religion des Israélites et les restes de l'ancienne Gynécocratie alluma dans le cœur des opprimés un ardent désir de lutte et de vengeance.

C'est ce qui nous explique la prédication, qui va remplir le siècle suivant, d'un retour vers l'ancien régime, d'une résurrection de l'autorité féminine, sous l'égide de la Déesse d'Israël.

L'historien Josèphe, dans ses *Antiquités*, nous donne une description de la lutte soutenue alors contre les partisans de l'ancienne Loi et de l'ancienne foi, et cela nous montre avec quelle injustice on les traitait.

Josèphe, Livre XIII, chap. VI, 505 :

« Il s'éleva, environ ce temps, dans Alexandrie une si grande contestation entre les Juifs et les Samaritains qui avaient sous le règne d'Alexandre le Grand bâti un Temple sur la montagne de Garizim que le roi Ptolémée voulut lui-même prendre connaissance de cette affaire. Car les Juifs disaient que le Temple de Jérusalem, ayant été bâti conformément aux lois de Moïse, était le seul qu'on devait réserver. Et les Samaritains soutenaient, au contraire, que celui de Garizim était le vrai Temple. Le roi, ayant assemblé un grand conseil sur ce sujet, commença par ordonner que les avocats qui perdraient leur cause seraient punis de mort. *Sabée* et *Théodose* parleraient pour les Samaritains, et *Andronique*, fils de Messalan, pour les Juifs et pour ceux de Jérusalem. Tous protestèrent, avec serment, devant Dieu et devant le roi qu'ils n'apporteraient point de preuves qui ne fussent tirées de la Loi et prièrent sa Majesté de faire mourir ceux qui violeraient ce serment.

« Les Juifs d'Alexandrie étaient dans une grande peine pour ceux qui soutenaient leur cause et ne pouvaient voir sans une extrême douleur que l'on mît en doute le droit du plus ancien et du plus auguste Temple qui fût dans le monde. Sabée et Théodose ayant consenti, Andronique parla le premier ; il montra par des preuves tirées de la Loi et par la suite continuelle des grands

sacrificateurs quelle était l'autorité et la sainteté du Temple de Jérusalem.

« Il fit voir ensuite les riches et magnifiques présents que tous les rois d'Asie y avaient faits, l'honneur qu'ils lui avaient rendu, qu'ils n'avaient, au contraire, tenu aucun compte de celui de Garizim. A quoi il ajouta encore d'autres raisons qui persuadèrent tellement le roi, qu'il déclara que le Temple de Jérusalem avait été bâti conformément aux lois de Moïse et fit mourir Sabée et Théodose. »

Telle est la fin de ce Temple de Garizim, élevé sur les hautes cimes du mont Hébal, que les Catholiques appellent *Temple schismatique*, rival honteux de la *Maison de Sainteté*. Jean Hyrcan le livra aux flammes vengeresses.

Le Livre d'Esther (*Hadassah*, de 167 à 164)

Ce livre, rédigé en Perse, est un roman dont voici le sujet : Une belle Israélite, cachant sa nationalité, devient l'épouse du roi de Perse, Ahasvérus. Elle a un tuteur, Mardochée, qui l'aide à entraver tous les plans du favori du roi, Haman, qui avait décidé la ruine des Israélites. Mardochée prend la place d'Haman et venge les Israélites. Son triomphe est célébré par des réjouissances et des festins.

Dans la traduction grecque du livre d'Esther, on a fait des additions. Dans le verset 14 du cantique, il est dit « que les Juifs n'ont plus de princes et que le sacrifice a cessé ». C'est sans doute des Israélites qu'il s'agit. Car des Juifs il est dit : « Ce peuple que trouble seule la synarchie » (le gouvernement en commun).

Mme Butler, qui s'occupe d'exégèse, a fait remarquer que le second livre d'Esther a été exclu du canon de la Bible parce qu'il était à l'éloge de la Femme. On a laissé le premier livre parce qu'on y a trouvé une femme s'humiliant devant son mari, ne vivant que pour le servir. Mais on a déclaré apocryphe le second livre où la Reine se révolte contre la tyrannie de son maître et se montre enfin telle que doit être une vraie Femme.

Et Mme Butler demande que tout cela soit revisé à un point de vue plus équitable et plus libéral.

Le Livre de Judith

Dans les derniers jours de Trajan (vers 117) ou peu après sa mort, fut composé le Livre de Judith (la Juive) à l'occasion de

la lutte du Judaïsme contre Quitus (Holopherne), le général de Trajan (représenté par Nabuchodonosor).

Josèphe n'en dit rien, ce qui ne doit pas nous étonner, car il écrit avec le parti pris de ne pas louanger une femme.

Dans ce livre, il est dit (au verset III, 8) que le général assyrien prétend exterminer les dieux de tous les pays pour que Nabuchodonosor soit adoré comme Dieu par les hommes de toutes langues. Cela nous donne une idée des préoccupations de ce temps.

Il est des modernes qui, suivant le système de Josèphe, vont jusqu'à nier la réalité historique de Judith et son antiquité. Cela ne nous étonne pas ; de siècle en siècle, on supprime la femme.

M. Robiou a publié, dans cette intention, une étude intitulée : « *Deux questions de l'histoire éclaircies par les Annales d'Assurbanipal* », dans la « Revue archéologique » (1875).

Mme Butler se plaint de ce que le Livre de Judith a été exclu du canon de la Bible. Elle dit que l'héroïne juive a fort bien fait de couper la tête à Holopherne, qui représente pour elle les deux plus monstrueux de tous les vices, la luxure et la tyrannie. « De nos jours, un tel homme serait flétri dans la presse et condamné par les tribunaux. Mais Judith vivait à une époque barbare où elle n'avait à sa disposition d'autres ressources que le meurtre. »

Enfin, il n'y avait pas de justice pour les femmes à ce moment, hors celle qu'elles se rendaient à elles-mêmes suivant l'ancien droit naturel.

Voici comment M. Lenormant apprécie le Livre de Judith, dans une revue catholique :

« La fête fondée en mémoire de l'exploit de Judith (*Vulgate*, XVI, II) correspond exactement, au moins comme forme, à la fête du 13 Adar, établie en souvenir de la défaite de Nicanor (I *Macch.*, 149 ; II *Macch.*, XV, 37).

« Que voyons-nous dans ce livre de Judith ?

« Un roi d'Assyrie qui n'a jamais existé, un Nabuchodonosor ninivite, défait la 12e année de son règne, sur le territoire d'un roi des *Elamites* non moins inconnu, Arioch, et à une époque où Elam venait de cesser d'avoir une existence indépendante, dans une plaine qui se trouve à la fois voisine de l'Euphrate, du Tibre et de l'Hydaspe (fleuve de l'Inde), un roi des Mèdes affublé du nom sémitique d'Arphaxad, emprunté à la descendance de Sem, dans le chapitre X de la *Genèse*.

« Après avoir vaincu les Mèdes, le roi d'Assyrie veut conquérir le monde. Son général, qui porte un nom perse, Holopherne (Ouroufranâ), soumet toute la Syrie, mais une Syrie fantastique, et vient enfin dans le pays de Juda, sous un roi qu'on ne nomme pas, mettre le siège devant une ville qu'on ne sait où placer, dont il n'est fait mention nulle part et dont le nom, Beth-eloah (la maison d'Eloah, qui remplace la maison d'Ilevah), est tout à fait allégorique. C'est cette ville que délivre une femme, dont le nom n'est pas moins significatif, car elle s'appelle Yehoudita (la Juive). Devant cette accumulation d'impossibilités, de noms pris au hasard et qui jurent de se trouver ensemble, on sent, tout de suite, que l'on est dans le domaine de la fiction » (Lenormant, *Correspondant*, 10 juillet 1874).

Les scribes contre les femmes

Aux Psalmistes, aux Prophétesses, aux Sophorim, qui enseignaient, succèdent des hommes raisonneurs, les scribes.

Ils envahissent le monde, fondent des synagogues et des écoles où on va donner l'enseignement de toutes les erreurs. La loi primitive est altérée pour justifier la conquête de l'homme, et c'est cette loi altérée qu'on enseigne partout. Et on multiplie les lieux d'enseignement pour répandre à profusion le dogme nouveau qui n'a qu'un but : justifier le pouvoir sacerdotal.

Nous trouvons là, dans l'histoire, un fait fréquent dans la vie des individus. Chaque fois qu'un homme commet une injustice dont la femme est victime, nous le voyons tomber dans un excès de raisons justificatives de sa conduite, qui sont la preuve même de sa faute. Lorsqu'on agit suivant les lois de la raison, on ne se donne pas tant de mal pour le prouver, l'évidence est la seule démonstration du vrai, on n'a recours à une grande multitude de preuves que lorsqu'on sent que le tort qu'on a est difficile à faire admettre.

Toute l'histoire des religions est contenue dans cette justification, expliquée par ce fait psychologique.

Nous assistons, à cette époque de l'histoire juive, à ce fait devenu presque général : L'homme a écrasé la Femme, le scribe a falsifié la Loi, tous ses efforts vont tendre à justifier cet acte en accusant sa victime. Il va présenter la femme comme la grande coupable, c'est elle qui a fait tout le mal qui règne dans le monde ; du reste, c'est un être inférieur. La preuve, c'est sa créa-

tion secondaire (fait qui prouve justement sa supériorité), c'est sa constitution physiologique, ses menstrues (on écrit plus de 500 ouvrages pour le prouver), c'est son enfantement dans la douleur, etc., etc. ; tous ses caractères féminins sont présentés comme des caractères d'infériorité.

Si l'homme a quelques torts, c'est sa faute à Elle, c'est Elle qui l'a entraîné, lui n'est et ne sera jamais qu'une innocente victime irresponsable de ses actes ; donc il ne fait aucun mal, il continue à vivre comme l'agneau sans tache. Chaque fois qu'il y a séduction, c'est la Femme qui est coupable, c'est toujours Elle qui a voulu être outragée, violentée, elle va le chercher pour cela, le prier. Lui, il résiste, mais enfin, la Nature aidant, il se laisse séduire. Et pour justifier ce renversement de la psychologie sexuelle, on invente la légende du vertueux Joseph et de l'impudique Mme Putiphar. Et il se trouve des gens naïfs qui lisent cela sans comprendre dans quel esprit ces contes furent introduits dans la Bible. Comment comprendre la terrible lutte que durent soutenir les partisans de l'ancien « Livre de la Loi » contre le nouvel esprit des Prêtres, si l'on ne sait pas dans quel sens et pourquoi ils altéraient les textes, puis pourquoi ils niaient ces altérations? Là encore, ils tombent dans une exagération qui les perd, ils invoquent un luxe de preuves pour nier ce qu'on leur impute, qui vaut une preuve affirmative de leur faute.

Nous avons vu que l'un des stratagèmes employés pour prouver que les textes ne sont pas altérés consiste à compter les lettres du livre; on sait ainsi quelle est celle qui en est le centre, et on montre que dans les nouvelles versions le nombre des lettres est resté le même, — la même lettre est au centre, donc, d'après eux, il n'y a pas eu d'interpolation ni de suppression, tous les mots y sont. Telles sont les subtilités de la casuistique naissante qui emploie déjà le mensonge savant, l'altération des mots substitués à d'autres mots dans une phrase qui garde sa construction primitive, et la substitution des noms masculins aux noms féminins. C'est cela qui rend surtout inintelligibles les anciens livres écrits dans l'esprit féminin, et présentés désormais comme des œuvres d'hommes, tels les *Psaumes de David*, le *Livre d'Isaïe*, ceux de Jérémie, etc...

Et cependant, quelle maladresse dans les altérations! Comment a-t-on laissé les adjectifs féminins subsister dans la Bible hé-

braïque, et des versets tout entiers, restés intacts, qui donnent la clef de tout le système ? L'histoire d'Habel, symbolisant la première femme victime de l'homme, relatée dans toutes les Ecritures antiques des autres peuples, est si maladroitement défigurée qu'on n'a pas de peine à en retrouver la signification. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'il existait à cette époque une grande lutte dans laquelle la Femme devait être vaincue, mais comme elle se débattait contre cet assujettissement qui était un fait nouveau dans la vie morale de l'humanité !

Du reste, quel que soit le mal que les Prêtres se sont donné pour justifier les altérations des Ecritures, jamais on ne les a crus. Il est toujours resté, au fond de l'esprit des peuples, l'idée que la Bible était un livre falsifié ; on n'a jamais cessé d'en rechercher la version primitive, d'en pénétrer le sens caché.

C'est cette curiosité inquiétante qui a décidé l'Eglise à édicter tant de prohibitions concernant le Livre saint.

L'Eglise savait, ou pressentait, que cette étude serait un jour faite dans un esprit vraiment scientifique et que là serait sa condamnation. C'est dans ces Livres, en effet, que l'on devait découvrir tous les mensonges de ses origines.

Le culte de Myriam en Orient

Les Arabes ont rendu un culte à Marie avant le Christianisme, puisqu'ils l'avaient mise solennellement au nombre des 360 divinités des trois Arabies.

Burkhardt, dans son *Voyage en Arabie*, dit (T. I, p. 221) : « El Arraki allègue le témoignage de plusieurs personnes pour prouver un fait remarquable dont, je crois, il n'a pas été fait mention ; c'est que la figure de Marie, avec le jeune Issa (1) sur ses genoux, était sculptée comme une Divinité sur une des colonnes les plus proches de la porte de la Caaba. »

Du temps de Mahomet, on voyait encore cette image de Myriam sur la Caaba.

En Arabie étaient aussi l'autel d'Hebal (Abel) et les gazelles d'or de la Caaba données par un roi de Perse (d'Herbelot, *Biblio-*

(1) Le Livre ayant été représenté symboliquement par un enfant, les Musulmans appellent le fils de Marie *Issa Resoul*, que les Catholiques traduisent par *le Seigneur Messie*.

thèque Orientale, T. II, p. 66). Il existait chez les Arabes une « *Fontaine de Marie* », où on allait en pèlerinage. Et même, encore au temps des Chrétiens et des Musulmans, on continua à y aller demander la guérison des maladies et de tous les maux.

Les Arabes gardaient la science de Myriam. Un grand arbre appelé *zat arouat* était vénéré par les Koreischites.

D'autre part, on nous dit : « Ils avaient en haute vénération un arbre du genre des mimosas que Niebuhr a trouvé dans le désert. Ils l'appellent « *arbre hospitalier* », il n'est pas permis d'en arracher une feuille. « C'est ce qui fait dire à Renan : « Chez les Hébreux, certains arbres passaient pour fatidiques, comme le térébinthe. »

La mosquée d'Omar (El Aksa) représentait l'ancien Temple de Jérusalem ; et l'on disait que « El Sakhra » (la roche) est bâtie à l'endoit où vécut Marie depuis l'âge de trois ans.

El Sakhra fut, dans l'origine, une église dédiée à Myriam, le *Saint des Saints*.

Les Turcs joignirent à son nom le titre de *Seddika* qui veut dire *Juste*.

C'est parce que depuis longtemps les Arabes du désert avaient rendu à Marie les honneurs divins que l'Islamisme, qui avait recueilli les traditions orales de l'Arabie, connaît Myriam, la mentionne et lui fait jouer un grand rôle dans la fondation de la religion, tout en changeant singulièrement les localités, les époques et les différentes formes religieuses, parce qu'il la confond avec la Marie des Catholiques.

La vénération que l'on porte à Marie en Orient a gagné jusqu'aux infidèles qui, tout en détruisant ses images, n'en professent pas moins pour elle un respect profond. Les Turcs et les Persans, qui en parlent dans les termes les plus honorables, la tiennent pour la femme la plus pure et la plus parfaite qui fût jamais. Aussi on les a vus maintes fois suspendre des lampes votives devant ses images, amener dans ses églises leurs enfants malades et, ce qui est bien autrement extraordinaire, lui bâtir eux-mêmes des temples. Cette vénération est bien plus grande parmi les Chrétiens schismatiques de l'Orient. Chez les Armé-

niens, les fêtes de Marie sont toujours précédées de plusieurs jours de jeûne, et, le jour de l'Assomption de Marie (1), il n'y a pas de bonne famille qui ne vienne offrir un agneau sans tache que les prêtres immolent à la porte même de l'église. »

Les Coptes, qui appellent l'Assomption la *Pâque de Notre-Dame*, s'y préparent par un vrai carême, où l'abstinence est portée au comble. Deux des quatre monastères qui existent encore dans le célèbre désert de Scété sont dédiés à Marie ; l'un porte le nom de Notre-Dame des Syriens, et l'autre celui de Notre-Dame des Grecs.

Avec le temps, toutes les légendes et toutes les saintes se mêlèrent, et les Francs qui allèrent en Orient s'étonnèrent de rencontrer des femmes turques priant au lieu dit « le tombeau de la Vierge », au Gethsémani, avec les filles de Sion, les riches Arméniennes, les Grecques ou les Arabes.

A ce propos, nous lisons ceci dans la *Correspondance d'Orient* (T. VI) : « Je trouve digne de remarque cette dévotion qui soumet les destinées humaines au pouvoir d'une femme, dans un pays où la Femme ne compte pour rien. »

L'abbé Orsini a écrit une histoire de la Vierge. Nous y lisons ceci (p. 58) :

« Les empereurs de Constantinople couvrirent les champs sacrés de la Palestine de monuments religieux en l'honneur de Marie. Sainte Hélène fit construire à Nazareth, en 260, la somptueuse basilique de Sainte-Marie. Théodose bâtit le Giasmaniach ; Justinien fit élever à Jérusalem Notre-Dame-la-Neuve, où il

(1) Il existait avant le Christianisme un livre intitulé *L'Assomption de Moïse*. Ce livre est resté en dehors de ceux de l'Ancien Testament reconnus par la nouvelle Eglise. Il fut mis parmi les *apocrypha* (non reconnus).

Ce livre est mentionné dans les *Psaumes de Salomon*, dans l'*Apocalypse de Baruch*, dans l'*Epître de Jude* qui renvoie au Livre d'Enoch et mentionne aussi l'*Assomption de Moses* (verset 9).

D'autre part, cette histoire de l'Assomption de la grande femme qui s'appelait Myriam ne serait-elle pas la source de la légende de l'Assomption de la Vierge Marie ?

Il faut remarquer que le mot *assomption* ne sert jamais qu'à désigner l'élévation de la Femme. Quand on veut parler des hommes, on dit *ascension*. « Assomption » vient du latin *assumere*.

Voir « l'Assomption de Moïse » éditée par Hingenfeld, à la suite de l'édition de Clément Romain, Leipzig, 1856, pp. 128-129.

prodigua les marbres les plus rares de l'Archipel. Les Chrétiens élevèrent, à frais communs, des sanctuaires non moins splendides : ceux de Damas bâtirent en l'honneur de Marie la célèbre basilique de Mart-Miriam, qui leur coûta deux cent mille dinars d'or et que les Mahométans brûlèrent sous le Kalifat de Moktader, l'an 312 de l'Hégire. »

L'Egypte, la Syrie, la Kaldée et jusqu'au littoral de la mer Caspienne, abondaient en couvents dédiés à Marie. Tout cela à une époque où aucune église n'était dédiée à Jésus, dont la légende n'était pas encore acceptée.

Le plus célèbre de ces monastères orientaux fut Notre-Dame du Mont-Carmel, dont la fondation, évidemment fort ancienne, a été entourée de tant de nuages qu'il serait difficile d'en fixer l'époque précise, bien antérieure au Christianisme.

L'histoire du Mont-Carmel rapporte que la chapelle est placée sous l'invocation de Marie, et que la Mère de Jésus y prit le voile et y mourut.

Donc le couvent était antérieur à son époque si elle y prit le voile.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que le sanctuaire du Mont-Carmel fut dédié à Notre-Dame Myriam par les reines de Tyr, qui y célébraient des Mystères analogues à ceux de Jérusalem, à une époque où le nom de Myriam, lu de droite à gauche, était Hiram.

Et l'abbé Orsini, parlant de la basilique dédiée à la Marie du Mont-Carmel, ajoute « qu'elle réjouit, *dès la naissance du Christianisme*, le cœur des nombreux pèlerins d'Europe qui la découvraient de loin en mer ». Il ne s'agit donc pas de la Marie des Catholiques, qui n'existait pas lors de la naissance du premier Christianisme.

« Quelques-uns des monastères de Marie étaient assis sur des plateaux de difficile accès et défendus par des châteaux-forts. Celui de Miriam Nischim, en Géorgie, était bâti sur une roche du Caucase, au milieu d'un beau lac de montagne qui le rendait inaccessible par terre. Une forteresse qui passait pour imprenable le protégeait. »

Et voici ce qu'on raconte pour expliquer sa ruine : « Le château et le monastère furent assiégés par Méli-Schah, sous le règne d'Alp Arslan son père, second sultan de la race des Seljoucides. Au moment où l'armée du prince musulman se disposait à entrer

dans des barques pour livrer l'assaut, et où la garnison, décimée par la faim, voyait venir cet assaut avec un découragement mêlé d'épouvante, un horrible tremblement de terre se fit sentir et le monastère de Sainte-Marie tomba renversé dans le lac. »

L'Israélisme en Ethiopie

Dans la liturgie des Éthiopiens, on dit de Marie : « *Vénérable par son antiquité* ».

C'est que, depuis longtemps, en effet, les Éthiopiens portent à Marie leur dévotion ardente qui va jusqu'au fanatisme.

En 1714, lorsque les missionnaires allemands de l'ordre de Saint-François, envoyés par le pape Clément XI, essayèrent de les ramener à l'unité de la foi, les moines schismatiques firent circuler le bruit que ces religieux d'Europe étaient ennemis déclarés de Marie ; le peuple se révolta ; l'empereur qui protégeait les missionnaires fut empoisonné, et les Pères Liberat, Veis, Pie de Zerbe et Samuel Bienno furent lapidés par une populace en fureur. Un moine éthopien jeta la première pierre, en criant : « Maudit, excommunié de Marie, qui ne jettera pas cinq pierres à ses ennemis ! »

M. Jehan Soudan a publié dans la *Revue des Revues* du 15 février 1897 un article intitulé *Notre-Dame d'Israël*, dans lequel il a exposé les croyances qui régnaient autrefois en Ethiopie au sujet de Myriam.

Voici, d'après cet article, quelques aperçus sur cette intéressante question :

« Les Annales de ce pays, écrit un Jésuite portugais qui en revint en 1710, citent une longue suite de Reines antérieures à la fameuse Makeda ou Nicaula que les Ecritures appellent *la Reine de Saba.* » Puis, montrant que, lors de l'exil, les Israélites vinrent se réfugier en Ethiopie, il dit : « Aujourd'hui, après 1800 ans et plus, la province éthiopienne du Samen laisse voir les descendants directs de ces émigrants de la suprême défaite. Ils portent encore le nom caractéristique de *Fallazias* (exilés). Ils ne se livrent à aucun commerce, contrairement aux Juifs (ce qui prouve bien que les Israélites ne sont pas des Juifs). » Une trentaine d'années après l'époque attribuée à Jésus, régnait sur l'Ethiopie une *Candace* (Reine) de la lignée de Salomon, disent

ceux qui veulent faire descendre Ménélik de ce roi, mais cela est un roman ajouté à l'histoire.

Dans ce pays où règne un mélange bizarre de toutes les religions modernes, il y a des couvents de femmes, et dans ces Abbayes de Thélème on fait doucement son salut en disputant scolastiquement sur les *deux natures du Saint-Esprit* (masculine et féminine). On a donc gardé la tradition du Saint-Esprit féminin.

Enfin, M. Jehan Soudan dit ceci :

« Curieux amalgame, en vérité, enchevêtrement singulier des us chrétiens et juifs, comme les a combinés et fondus ensemble une pratique de longs siècles. Elle éclate en ces noms de femmes pris simultanément au calendrier de l'Ancien et du Nouveau Testament ; elle s'étale dans la nomenclature géographique du pays : les Sinaï, les Thabor, les Sion, les Jourdain, toute la topographie même de l'ancienne Judée. Et là une floraison de couvents, de sanctuaires, d'ermitages, consacrés à MYRIAM, patronne de l'Abyssinie. De ces sanctuaires citons seulement les sept églises monolithes creusées dans le roc par le Saint Négous Lalibela, étranges monuments de l'architecture et de la piété des Abyssins.

« Dans son émouvant récit : *Dix ans de captivité chez le Mahdi*, le Père Ohrwalder, de la mission catholique de Kartoum, raconte ceci : Des Abyssins, prisonniers des Derwiches, vinrent un jour à lui, mendiant. Ne parlant pas l'arabe, les pauvres Éthiopiens ne savaient dire que ces mots : *Israelim Ould Myriam* (Israélites, enfants de Marie), qu'ils répétaient pour émouvoir la pitié du Prêtre.

« A Adouah, où je me trouvais en même temps que la mission anglaise de l'amiral Hewett, le Negous Iehan II, dont le cri de guerre était « Notre-Dame », ne cessait de répéter au consul de France, à chaque audience : « Les Anglais se disent chrétiens ! *et ils n'adorent pas Myriam* ! » Et encore : « Je hais et déteste ces Chrétiens irrévérencieux pour Notre-Dame ! » Ce monarque a un cachet impérial sur lequel on voit d'un côté, au milieu d'un cercle, la croix grecque, et en exergue, gravé en gheez (1), « *Notre-Dame* ». De l'autre côté, le *Lion d'Israël*, tenant le globe impérial

(1) Le gheez est une langue morte, la langue des livres sacrés, mélange de kaldéen et d'ancien hébreu (celui du *Sépher*).

surmonté de la croix. Il a aussi le bijou antique de l'Ordre impérial d'Ethiopie, la croix d'or massif au modèle primitif dans la forme magique dite du sceau de Salomon, le tout-puissant talisman, l'irrésistible amulette sacrée des Arabes, le signe divin qui gouverne le destin oriental. Cette croix spéciale a pour chacune de ses branches égales une série de triangles enchevêtrés (les triangles ou deltas des Mystères). »

Les anciens Israélites, convertis par la suite par des missionnaires chrétiens, n'ont jamais compris que le Christianisme pouvait être autre chose que la continuation de la religion de Myriam. Quand on leur a parlé d'une *Vierge Marie*, ils n'ont pas eu l'idée qu'il pouvait en exister une autre que celle qui avait été glorifiée par la Reine de Saba, et dont ils ont gardé le nom dans sa forme hébraïque primitive. Pour eux, « Notre-Dame », c'est Myriam et non Maria. Ils sont les « fils de Myriam », entendant par là « les enfants *du Livre* ». En dépit de toutes les propagandes, les Éthiopiens sont restés fidèles à la primitive religion d'Israël.

Le Temple d'Hathor à Denderah

C'est dans la grande ville de Denderah, une des plus fameuses de la Haute-Egypte, aimée d'Hathor, dit Loti, que se trouvent les ruines du magnifique temple consacré à la Déesse.

Serait-ce là qu'elle naquit, ou qu'elle vécut avant la fuite au Sinaï ?

De la terrasse du Temple on découvre la grande chaîne de montagnes du désert d'Arabie à l'est. Et j'emprunte à Loti la description du Temple (*La Mort de Philæ*, p. 193) :

« On arrive au sanctuaire de la Déesse par une large tranchée dans cette colline de décombres. Il déconcerte dès qu'il apparaît, tant il est grandiose, austère et sombre.

« Un portique sévère, bâti en pierres géantes et surmonté du disque à grandes ailes, laisse entrevoir un asile de religieux effroi.

« On entre. D'abord le *pronaos* (parvis) avec des piliers chargés d'hiéroglyphes. De grandes figures humaines servent de chapiteaux pour les colonnes, elles sont l'image de la belle Hathor, Déesse du lieu.

« Ce temple d'époque décadente différait à peine de ceux que l'on bâtissait en ce pays deux millénaires auparavant. Même rectitude et même lourdeur.

« Aux plafonds, bleu sombre, mêmes fresques représentant des astres, des génies du ciel et des séries de disques ailés. »

Le disque ailé est un symbole qui indique l'action radiante des astres incandescents. Cette action est le *Principe* sur lequel s'appuie toute la cosmogonie de Myriam.

« En bas-relief sur toutes les parois, même peuplade obsédante de personnages qui gesticulent, qui se font, les uns aux autres, des signes avec les mains, éternellement ces mêmes signes mystérieux répétés à l'infini partout. Les temples memphites et thébains, qui précédèrent celui-ci de tant de siècles et furent tellement plus grandioses encore, ont tous perdu, par suite de l'écroulement des énormes granits des toitures, leur obscurité voulue, autant dire leur sainte horreur. Chez la belle Hathor, au contraire, à part quelques figures mutilées jadis à coups de marteau par les Chrétiens et les Musulmans, tout est demeuré intact, et les plus hauts plafonds n'ont pas cessé de jeter sur les choses leur ombre propice aux frayeurs.

« Cette ombre augmente dans l'hypostyle qui fait suite au pronaos. Puis viennent, l'une après l'autre, deux salles de plus en plus saintes, où un peu de jour tombe à regret par d'étroites meurtrières, éclairant à peine les rangs superposés des innombrables figures qui gesticulent sur les murailles. Et après de nombreux couloirs encore, voici enfin le cœur de cet entassement de terribles pierres, le *saint des saints*, enveloppé d'épaisses ténèbres ; les inscriptions hiéroglyphiques dénomment ce lieu « *la salle occulte* », où jadis le Grand-Prêtre avait seul et une seule fois chaque année le droit de pénétrer pour l'accomplissement de rites que l'on ne sait plus.

« Vers la fin de l'ère antique et au début de l'ère chrétienne, l'Egypte, on le sait, exerçait encore sur le monde une telle fascination par son prestige d'aïeule, par le souvenir de son passé dominateur et par l'immutabilité souveraine de ses ruines, qu'elle imposait aux conquérants ses dieux, son écriture, son art architectural et jusqu'à ses rites et ses mystères.

« Le temple a aussi des dépendances souterraines, des cryptes, longues galeries superposées qui devaient servir à cacher des trésors, et qui sont ornées sur toutes les parois de personnages gesticulants et des images de la belle Déesse que les profanes appellent la voluptueuse Hathor.

« Dans un des vestibules du sanctuaire, parmi tant de bas-re-

liefs qui représentent là des souverains rendant hommage à la Déesse Hathor, un jeune homme, coiffé de la tiare royale à tête d'uréus, est assis dans la pose pharaonique : l'empereur Néron. Les hiéroglyphes sont là pour affirmer son identité, bien que le sculpteur, ignorant son vrai visage, lui ait donné des traits conventionnels réguliers comme ceux du dieu Horus. Durant les siècles de la domination romaine, les empereurs d'Occident envoyèrent des ordres pour que leur image fût placée sur les murs des temples et pour que l'on fît en leur nom des offrandes aux divinités égyptiennes. »

Pendant qu'on ciselait ici cet archaïque bas-relief d'empereur, il y avait déjà des Chrétiens qui s'assemblaient à Rome dans les catacombes et mouraient en extase dans le cirque pour la défense de la doctrine dont Hathor fut la première Déesse révélatrice.

Le Zodiaque

Lors de l'expédition de Bonaparte en Egypte, on découvrit à Denderah, dans des temples en ruines, des zodiaques sculptés sur des plafonds. Ces zodiaques représentent symboliquement les premières phases de l'évolution humaine telles qu'elles étaient expliquées dans le *Sépher*. Il est bien évident que c'est pour en conserver le souvenir, et aussi pour en donner l'explication aux initiés, que ces représentations avaient été faites.

Mais le Temple de Denderah fut restauré plusieurs fois. Il le fut sous Ptolémée XI, en pleine époque de réaction. Il est bien évident que, dans ces restaurations faites à l'époque du plus fervent masculinisme, on modifia le zodiaque. Cependant, on y retrouve le fond de l'histoire primitive de l'humanité dont voici les 12 signes :

1° *Les Gémeaux*, qui sont les deux enfants mâle et femelle issus de la vie végétale par la genèse naturelle primitive.

2° *La Femme ou la Vierge* (Hevah), qui devient la Mère universelle et prend la direction morale du monde. Elle porte une palme, signe de victoire.

3° *Le Lion ou Sphinx*, qui représente l'intuition, la faculté divine qui fit connaître les lois de la Nature à la Femme révélatrice. Le lion représente la force de la vérité.

4° *Le Bélier* (ou le Bouvier), symbole du mâle qui, en évoluant,

est arrivé à la force. Il fuit, la tête tournée en arrière ; le taureau, qui le représente aussi, a la moitié du corps enfoncée en terre.

5° *Le Cancer* ou crabe ; c'est la marche régressive, ou déviée, de l'homme après la chute.

6° *Le Verseau* (Aquarius) représente le déluge, l'eau versée sur le flambeau de l'Esprit féminin pour l'éteindre. C'est la jalousie sexuelle.

7° *Les Poissons*, ceux qui vivent dans les eaux de l'ignorance et défendent l'erreur.

8° *La Thorah*, la loi donnée à l'homme pour le ramener à la Vérité et au Bien.

(De ce mot *Thorah*, les reviseurs ont fait, par ironie, le *taro*. En français, le *taureau*. C'est quand la Thorah devient un *Toro* que Myriam devient la vache Hathor.)

9° *Le Capricorne*, bélier à cornes et queue de poisson. C'est l'erreur qui attaque.

10° *Le Sagittaire*, l'homme à cheval, le chef qui combat le régime gynécocratique et veut se faire roi.

11° *Le Scorpion*, le mal qui empoisonne et qui tue ; c'est la ruse, le mensonge, la trahison.

12° *La Balance* représente le régime hermaphrodite, l'égalité des sexes, période intermédiaire entre le régime maternel et le régime paternel, qui dura 3.000 ans, et dont nous retrouvons la tradition dans la mythologie.

Les noms des mois, chez les Pré-Chaldéens et chez les Egyptiens, étaient dérivés des noms des signes du zodiaque. C'est pour cela qu'on plaça les figures du zodiaque dans le ciel, donnant aux constellations qui s'élèvent sur l'horizon le nom du mois que le signe représente. Ce n'est pas à cause d'une ressemblance quelconque entre ce signe et le dessin de la constellation, cette ressemblance n'existe pas.

Ce sont les prêtres ignorants qui, plus tard, firent le dessin de la figure de manière à ce que, dans ses lignes, les principales étoiles de la région céleste qui apparaissent se trouvassent comprises.

Toutes les fois que le soleil entrait dans une de ces divisions du ciel, tout en portait le signe, c'est-à-dire que cela servait à rappeler un épisode de l'histoire du passé.

Le zodiaque de Denderah commençait par le *Lion* ou Sphinx symbolisant l'intuition qui fut l'origine de toutes les connaissances.

Le Bélier était considéré comme commençant le royaume ténébreux de la force. En Asie, on prenait le deuil quand on entrait dans ce signe qu'on appelait « Maison du mauvais Génie » (Caïn).

La *Maison de Thorah* représentait l'exaltation potentielle de la Femme, sa triple puissance physique, morale, intellectuelle, c'est-à-dire son état d'évolution spirituelle suprême.

Toute cette science primitive fut, peu à peu, couverte par les représentations concrètes dont les prêtres la revêtirent, incapables qu'ils étaient de s'élever jusqu'aux conceptions primitives de l'Esprit féminin, « l'Esprit divin », qui les dépassait, et c'est ainsi que ce qui reste, dans les temps modernes, de cette science antique, ne représente plus qu'un résidu grotesque de choses informes devenues absurdes.

Les grandes époques de l'histoire du Sépher

Il existe trois systèmes de chronologie différents, dans le texte hébreu, dans la version samaritaine, et dans la *Version des Septante*. On ne peut donc donner que des dates approximatives.

1 — Composition du Livre.................	1350 (Renan)
2 — L'Arche en Chanaan................	1050
3 — Le Temple.........................	?
4 — Le Livre retrouvé sous Josias........	622
5 — Les Targums chaldaïques à Babylone..	599 à 588
6 — Le Livre rapporté à Jérusalem.......	535
7 — La nouvelle rédaction d'Esdras, le premier Rabbin......................	456
8 — Les Targums écrits..................	IVe siècle
9 — Manéthon refait l'histoire d'Egypte en supprimant les noms de femmes.....	vers 270
10 — La *Version des Septante*.............	vers 250
11 — Philon, de l'école d'Alexandrie, écrit l'histoire de Moïse qui restera...........	Ier siècle de notre ère

12 — Saint Jérôme fait une traduction latine : *la Vulgate* (1), commencée en....... 390
13 — La première Bible imprimée à Anvers.. 1480
14 — Luther proclame le libre examen des Ecritures 1516
15 — La Bible sixtine 1590
16 — L'exégèse fondée par Richard Simon .. 1685
17 — Jean Astruc sépare les Elohim de Ihaveh. 1753
18 — Fabre d'Olivet publie sa *Langue hébraïque restituée*.......................... 1815
19 — Les sociétés bibliques.
Traductions et diffusion du Livre falsifié .... XIXe siècle

En 1916, un professeur de Paris a dit cette phrase prophétique :

« — La question d'*exégèse* domine la question religieuse.

— La question *religieuse* domine la question philosophique.

— La question philosophique domine la *science*, laquelle domine la *sociologie*, qui domine l'*Etat*.

« Donc, tout doit partir de l'exégèse. »

L'Exégèse

Les altérations des textes ont fait naître une science moderne : l'*Exégèse*, qui s'occupe du sens caché des Ecritures sacrées qui nous ont été léguées par les Israélites.

Cette science a été créée à cause des contradictions, des anachronismes, des impossibilités que l'on a constatés dans la Bible et qui ont démontré que ce Livre, si fameux, devait avoir été altéré à plusieurs époques par des gens ignorants.

Stuart Mill a signalé trente mille variations (virgules, termes divers) entre les différentes éditions de la Bible.

L'étude des textes bibliques, très répandue en Angleterre et en Allemagne, a fait de l'exégèse une science importante.

Le mot exégèse est ainsi défini : *c'est l'art de conduire ou de tirer hors du texte.*

(1) Dans ce livre, nous avons étudié l'histoire de la Bible jusqu'à notre ère seulement. Ce qui concerne l'époque chrétienne sera étudié dans notre Ve Livre : *Le Monde chrétien.*

C'est Richard Simon qui a créé l'exégèse en 1678, par son livre intitulé *Histoire critique du Vieux Testament.* Ce livre, dénoncé par Bossuet, fut saisi et détruit. Il fut réimprimé à Rotterdam en 1685, et là il eut plusieurs éditions.

Mais la mauvaise foi qui avait altéré les Ecritures a aussi altéré l'exégèse, et, à côté de cette science qui consiste à chercher pour comprendre, on en a créé une autre, l'*Eiségèse*, qui consiste à embrouiller pour dénaturer.

On définit l'*Eiségèse* : *l'art d'introduire dans le texte un sens qu'il ne renferme pas*, c'est-à-dire l'art d'introduire dans les écrits ce qu'on croit utile d'y mettre.

C'est que, souvent, ceux qui sont de mauvaise foi ont fait de l'exégèse la servante de leur croyance ; loin de renoncer à leurs conceptions pour s'identifier avec celles de l'auteur, ils ont voulu plier celles de l'auteur aux leurs.

Cependant, malgré tant de travaux entrepris, les savants ne sont pas arrivés à comprendre la signification réelle du Livre qui fut l'origine de la Bible : le *Sépher.*

Ils ne l'ont pas comprise parce qu'ils ne connaissent pas les lois de la Nature qui y sont révélées et n'ont cherché dans ce document que des idées concordant avec les leurs. Or, pour comprendre les origines, il faut connaître la nature humaine dans les deux entités qui la composent, l'Homme et la Femme, car, à l'aurore de la vie humaine, la Femme a manifesté sa pensée, elle a agi, elle a parlé, elle a lutté. Ce sont ces manifestations de l'esprit féminin que l'homme ne comprend pas, parce que lui-même ne peut se mouvoir dans le cadre spirituel de la Femme. Quand il veut traduire la pensée féminine, il la travestit, il en supprime toute la délicatesse et toute la profondeur, comme il supprime toute la grâce féminine quand il porte un vêtement de femme. Et, dans les commentaires que les auteurs font des écrits féminins, ils mettent leurs idées masculines, aussi différentes des idées féminines que le corps de l'homme est différent du corps de la Femme. Bien plus, ils mettent dans les Ecritures sacrées de l'antiquité leurs idées modernes, tel un adulte qui voudrait expliquer les actions des enfants et qui les supposerait déterminées par les passions de l'homme. C'est ainsi que nous voyons, à chaque instant, l'idée de *mariage* intercalée dans l'histoire antérieure à l'institution du mariage ; c'est ainsi que nous voyons la femme représentée comme asservie avant la lutte de sexes qui

devait l'asservir ; nous voyons aussi la force de l'homme invoquée comme une cause efficiente de l'évolution humaine à une époque où la force musculaire de l'homme n'était pas encore développée comme elle le fut plus tard. On semble toujours ignorer que l'état primitif de l'homme, c'est l'enfance avec sa naïveté et sa faiblesse.

Tout cela est aussi absurde que ces peintures où l'on représente des soldats romains munis de fusils, conduisant Jésus au supplice.

L'homme n'a que très difficilement la notion de la chronologie des choses lointaines, il les rapproche dans un même plan, qu'il assimile à sa vie actuelle. Ensuite, presque tous les hommes qui veulent expliquer les *Ecritures* le font dans le but de donner plus de force à une prétention quelconque, qui leur est personnelle (tous les prêtres ont été dans ce cas). Alors ils mettent dans les textes tout ce qui est utile pour la défense de la cause qui leur est chère. C'est ainsi que nous avons vu la plupart des historiens chercher à justifier les injustices, les usurpations, les crimes du passé pour faire accepter les injustices actuelles. L'histoire écrite dans ces conditions-là n'est plus qu'une justification, et, comme l'homme se justifie en accusant, c'est alors une perpétuelle accusation portée contre un parti par l'autre, contre un sexe par l'autre, sans que l'accusé puisse faire entendre sa réponse.

Comment, sachant cela, donner créance à l'histoire des religions que les prêtres nous enseignent ? Les plus prudents se contentent de supprimer la Femme, comme si la vie morale de l'humanité avait pu se dérouler sans elle.

En entreprenant nous-même de refaire l'histoire, d'expliquer l'exégèse, nous avons montré que toutes les Ecritures primitives de l'antiquité sont l'expression de la pensée féminine, qu'une femme seule peut expliquer : 1° parce qu'elle pense comme la femme antique a pensé ; 2° parce qu'elle n'a pas de raison pour cacher les faits qui se sont produits.

L'homme, au contraire, supprime de l'histoire les luttes de sexes, dans lesquelles il a cependant triomphé, mais il ne veut pas que la postérité sache comment il a lutté, comment il a vaincu. Il aime mieux laisser supposer à ses descendants que la société a toujours été organisée telle qu'elle l'est aujourd'hui. Il a honte de son triomphe et en efface la trace parce que son triomphe est le fruit d'une révolte qu'il sent impie.

CONCLUSION

On a dit que le XIXe siècle avait été le siècle de la Bible. En effet, pendant ce siècle, ce Livre a été traduit dans toutes les langues, on en a fait des milliers d'éditions et on en a distribué les exemplaires avec la plus grande libéralité. Il semble qu'on ait voulu ainsi prendre une revanche sur les évêques du Moyen Age qui en avaient défendu la lecture.

Mais si ce Livre a été le plus traduit et le plus lu, il est cependant resté le *moins connu*. Admiré ou décrié, suivant le fanatisme des uns et des autres, très peu de savants en ont fait une étude sérieuse. Plusieurs causes ont empêché l'examen de la Bible. D'abord, toutes les versions faites dans les langues modernes, ayant été traduites sur la *Version des Septante*, ne faisaient que propager les erreurs mises dans cette mauvaise rédaction, condamnée avec tant d'indignation, quand elle parut, par ceux qui avaient conservé le véritable sentiment religieux.

Quelques savants sont remontés jusqu'à la version hébraïque des rabbins. Mais cette rédaction est l'œuvre d'Esdras et des prêtres juifs. Ce n'est pas encore là qu'il fallait chercher le Livre primitif.

Un seul auteur a eu l'idée géniale que, pour comprendre le *Sépher*, il fallait d'abord reconstituer la langue dans laquelle il avait été écrit. C'est Fabre d'Olivet, dans son remarquable ouvrage, *La Langue hébraïque restituée*, paru en 1815.

Mais cette science inattendue — complétée, du reste, par les découvertes de l'épigraphie moderne — apportait un fait qui causa aux savants une grave inquiétude : elle restituait le rôle de la Femme dans l'histoire, que tous les efforts, toutes les ruses des prêtres avaient fait disparaître sous un entassement de faussetés préméditées, voulues. Comment publier un livre qui

allait raviver toutes les jalousies de sexe? Fabre d'Olivet en fut effrayé ; il dit à la page 282 (en note) :

« Je me dispense d'engager le lecteur à réfléchir, il sera assez porté à la réflexion par le souvenir du passé (l'ordre) et par l'image du présent (le désordre). Que si, jetant tour à tour ses regards et sur ma version et sur celle des hellénistes, il est effrayé de la profondeur où l'entraîne l'écrivain hiérographe, il sentira bien pourquoi les Esséniens, instruits *de ces mystères*, ont pris tant de soin de les dissimuler. »

Voilà le secret de tout le désordre social, de toutes les guerres religieuses, de toutes les persécutions, les crimes, les infamies : la lutte de sexes, la prétention de l'homme de faire une loi morale qui renverse et domine la loi de la femme, l'antique Thorah.

Mais, si la Vérité fait naître de mauvais sentiments chez l'homme pervers, elle éveille les plus hautes facultés de l'âme chez l'homme supérieur.

C'est que l'image de la femme Divine est restée dans le cœur de l'homme, qui, en vertu du souvenir atavique de ses années de jeunesse phylogénique, la fait revivre dans ses aspirations poétiques.

Ecoutez Lamartine sentant dans Iehovah l'Esprit féminin qui plane sur la vie de l'homme :

Jehovah ! Jehovah ! ton nom seul me soulage !
Il est le seul écho qui répond à mon cœur !
Ou plutôt, ces élans, ces transports sans langage,
Sont eux-mêmes un écho de ta propre grandeur.

Tu ne dors pas souvent dans mon sein, nom sublime,
Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu !
Mais chaque impression t'y trouve et t'y ramène
Et le cri de mon cœur est toujours toi, mon Dieu !

(*Le cri de l'âme*, « Harmonies ».)

Puis, parlant de sa mère, cette autre forme Divine, le poète dit :

C'est ici que sa voix pieusement solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle.

(*Milly ou la terre natale*, « Harmonies ».)

Bossuet donne le peuple « Juif » comme « *gardien des prophéties*,

centre de l'action de Dieu sur le monde » (Hist. Univ.). Mais il ne se doute pas, en disant cela, des vérités profondes qu'il émet.

En effet, le grand prestige donné à un petit peuple vient de ce que c'est lui qui a conservé le grand Livre sacré, écrit par la « Femme », le Livre qui est l'émanation de l'Esprit féminin ; et c'est cela qui a été l'*Action de Dieu* sur le monde. Ces prophéties dont le peuple d'Israël dispersé a gardé la tradition, sont déposées dans les rituels des antiques Fraternités secrètes. Voici une prière que nous y trouvons ; elle est adressée à l'antique Déesse qu'on ne nomme pas :

« Humilions-nous devant le Grand Architecte de l'Univers, reconnaissons sa puissance et notre faiblesse.

« Daigne, ô Grand Architecte de l'Univers, protéger les ouvriers de paix qui sont réunis dans ce Temple ; anime leur zèle, fortifie leur âme dans la lutte des passions, enflamme leur cœur de l'amour des vertus, et donne-leur l'éloquence et la persévérance nécessaire pour *faire chérir ton nom*, observer tes lois et en étendre l'empire ! »

Un auteur plus moderne, M. Kousnetzoff, de Saint-Pétersbourg, soulevant plus complètement le voile qui cache la Vérité, écrivit ceci (1) :

« L'Eve antique a poussé l'homme inerte dans la sphère du savoir ; c'est à l'Eve moderne d'achever la grande mission de son ancêtre, qui est de créer la renaïssance morale de l'homme en le faisant participer à la réorganisation de la société sur les principes de l'amour tout-puissant. « Et il y aura alors un nouveau ciel et une terre nouvelle », dans lesquels régnera la Vérité. Les peuples briseront leurs glaives pour en faire des charrues ; la guerre disparaîtra, l'humanité ayant atteint l'unité dans la foi par la conscience de la Vérité. »

Oui, la pacification sociale ne se réalisera que par la Religion naturelle — unique et universelle parce qu'il n'y a qu'une Nature —, et parce qu'elle sera basée sur la science qui est *une* parce qu'il n'y a qu'une vérité absolue. Cette religion et cette science planent par-dessus les religions et les sciences des hommes, elles sont éternelles, c'est-à-dire qu'elles subsisteront tant qu'il y aura dans le monde des hommes et des femmes.

(1) Dans la *Revue des Femmes russes*, 1er septembre 1896.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II

Les Sages d'Israël (les Juges)

CHAPITRE III

David (Daud)

CHAPITRE IV

Salomon (Shelomoh)

CHAPITRE V

Les Prophètes.

CHAPITRE VI

L'exil à Babylone (VIe siècle)

CHAPITRE VII

La Version des Septante (IIIe siècle)

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. Bussière.